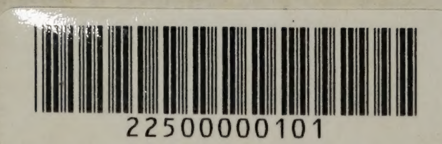


with Supplement 'Pathogénésies nouvelles' III pp 1-256



BIBLIOTHÈQUE

HOMŒOPATHIQUE

Poissy. — Typ. S. Lejay et Cie.

BIBLIOTHÈQUE

HOMŒOPATHIQUE

PUBLIÉE PAR

LA SOCIÉTÉ HAHNEMANNIENNE FÉDÉRATIVE

TOME CINQUIÈME

PARIS

LIBRAIRIE J.-B. BAILLIÈRE ET FILS

RUE HAUTEFEUILLE, 19, PRÈS LE BOULEVARD SAINT-GERMAIN

LONDRES — BAILLIÈRE, TINDALL AND COX

MADRID — CARLOS BAILLY-BAILLIÈRE

1873

BIBLIOTHÈQUE HOMŒOPATHIQUE

JANVIER ET FÉVRIER 1873

L'HOMŒOPATHIE

EXPOSÉ DE LA DOCTRINE : SON AVENIR, PAR LE D[r] TURREL.

Le nom d'*homœopathie* fut donné par Samuel Hahnemann à une méthode de traitement des maladies fondée sur un rapport de similitude entre les symptômes de la maladie et les phénomènes développés par l'action des remèdes sur un organisme sain.

Il désignait en même temps, par l'appellation générique d'*allopathie,* toutes les autres médications qui, ne prenant pas pour base la méthode d'observation, procédaient de théories plus ou moins ingénieuses sur la nature présumée de la maladie ou sur les propriétés hypothétiques des remèdes.

D'une logique irrésistible dans son examen critique des doctrines médicales, faisant appel à l'esprit d'examen et fondant sa réforme sur l'expérimentation, Hahnemann vit cependant ses premiers travaux accueillis par des oppositions violentes et passionnées; aujourd'hui même, après soixante ans de luttes et d'épreuves, ses disciples ressentent encore les effets d'un parti pris de dénigrement systématique, dont on cherche la cause avec une douloureuse surprise. Peut-être le malentendu tient-il, en grande partie, à ces dénominations tirées du grec qui, plus encore que les innovations thérapeutiques, partagèrent le monde médical en deux camps, creusant entre eux un profond abîme qui ne se comblera que bien lentement.

Hahnemann, comme tous les médecins éclairés, était arrivé,

après une pratique médicale de seize années (1779 à 1795), au doute philosophique. Seulement, au lieu de conclure à la négation de la médecine, cet esprit consciencieux et fécond s'élança résolûment à la recherche des véritables lois de la thérapeutique. Il pensa qu'il serait peut-être conduit à découvrir ces lois « en observant la manière dont les médicaments agissent sur le corps de l'homme lorsqu'il se trouve dans l'assiette tranquille de la santé. Les changements qu'ils déterminent alors n'ont pas lieu en vain et doivent certainement signifier quelque chose ; car, sans cela, pourquoi s'opéreraient-ils? Peut-être est-ce là le seul langage dans lequel ils puissent exprimer à l'observateur le but de leur existence. » (*Lettre sur l'urgence d'un réforme en médecine.*)

Partant de cette pensée si simple et si neuve, qui devait le conduire à la découverte de la loi des semblables, Hahnemann ne tarda pas à commencer la série des études expérimentales qui embrassent vingt-six années de son existence (1796-1823). Il traduisait la *Matière médicale* de Cullen, lorsque, frappé des hypothèses singulières et contradictoires par lesquelles on tentait d'expliquer l'action du quinquina, il résolut d'en vérifier sur lui-même les propriétés. Après avoir pris pendant plusieurs jours de fortes doses de ce remède, il eut tous les symptômes d'une fièvre intermittente, semblable à celle que le quinquina guérit.

Cette constatation, contrôlée par des expériences répétées, soit sur lui-même, soit sur des amis dévoués, conduisit Hahnemann à penser que, si le quinquina guérit certaines fièvres à type intermittent, c'est parce qu'il peut développer dans un organisme sain une fièvre semblable à celle de la maladie naturelle. Dès lors, il entrevit le but suprême de toute sa vie : la découverte de la loi qui régit les rapports des médicaments et de la maladie. Interrogés d'après la méthode qu'il a inaugurée à propos du quinquina, les médicaments expérimentés donnent tous la même réponse : ils produisent régulièrement

sur l'organisme sain des phénomènes artificiels semblables à ceux de la maladie naturelle qu'ils ont puissance de guérir.

La loi des semblables était découverte ; il restait à en faire l'application clinique. Ce fut à Georgenthal, duché d'Anhalt, dans un hospice d'aliénés, qu'il appliqua l'*homœopathie* pour la première fois et qu'il obtint ses premiers succès par la cure éclatante d'une maladie mentale réputée incurable.

En 1805, il consigna ses premières découvertes dans ses *Fragments sur les propriétés positives des médicaments*. En 1810, son *Organon de la médecine rationnelle*, édité à Dresde, fit connaître sa méthode et révéla le meilleur mode de dosage des médicaments pour obtenir la guérison. Enfin, de 1811 à 1821, il publiait sa *Matière médicale pure,* monument incomparable d'observations et de recherches que complètent, quelques années après (1828), sa *Doctrine et traitement des maladies chroniques*.

On voit, en étudiant le développement de la pensée dans ces divers livres, combien Hahnemann a procédé avec ordre et méthode, et comment, à chaque médicament, on trouve irrésistible la démonstration de la loi des semblables : l'arsenic et le quinquina, qui sont fébrigènes, sont fébrifuges; le café cause et guérit l'insomnie ; le tabac donne et dissipe le vertige; le calomel, l'ipéca, produisent et suppriment la dyssenterie ; l'arsenic est le principal remède du choléra, et l'empoisonnement par l'arsenic offre tous les symptômes du choléra ; le cuivre provoque des crampes et les calme; la belladone suscite une éruption scarlatiniforme et préserve de la scarlatine ; l'inoculation du *cow-pox,* qui produit la vaccine, et le vaccin, qui la reproduit, préservent de la variole.

Tel est le fait immense proclamé par Hahnemann, que l'expérience vérifie depuis soixante-dix ans dans les deux mondes, que la tradition elle-même confirme, qu'a consacré le témoignage de milliers d'expérimentateurs et de médecins.

De l'ensemble de ces recherches et de ces travaux se dédui-

sent les propositions suivantes, qui, par leur ensemble, constituent la réforme thérapeutique due au génie de Hahnemann:

1° Toute substance qui n'est pas alimentaire a le pouvoir de développer dans un organisme sain une série de phénomènes, toujours les mêmes, apparaissant dans un ordre constant, variant toutefois d'intensité, suivant les doses, et présentant l'image d'une maladie naturelle.

Ces modifications fonctionnelles, provoquées par l'action des médicaments, en représentent les propriétés positives. L'expérimentateur peut les produire en administrant la substance au sujet qui se prête à l'étude; ou bien il peut les observer, se développant à la suite d'un empoisonnement soit accidentel, soit prémédité.

Ces phénomènes, pouvant être reproduits identiquement, sont donc bien l'expression des propriétés positives des médicaments. La méthode d'expérimentation sur l'homme sain, pour constituer la matière médicale, est bien tout entière due à Hahnemann, quoiqu'elle ait été entrevue par Haller et tentée partiellement par Störck; mais l'un et l'autre n'ont pas su féconder l'aperçu de quelques faits, ni s'élever à la conception d'une loi générale qui, formulée par leur laborieux et sagace héritier, s'impose aujourd'hui, même aux plus acharnés détracteurs de l'*homœopathie.*

2° Si l'ensemble des phénomènes provoqués par l'action d'un remède offre le tableau d'une maladie naturelle, le rapport entre le médicament et la maladie ne peut être qu'un rapport de similitude.

En effet, chaque médicament a une affinité élective pour un ou plusieurs organes, et il impressionne ces organes topiquement, de manière à les provoquer à des actes toujours les mêmes. Il est donc certain que lorsque, pour traiter une maladie naturelle, on administrera un médicament capable de provoquer des symptômes semblables à ceux de la maladie

observée, il agira directement sur l'organe malade pour lequel la matière médicale nous révèle son affinité spéciale.

Telle est l'explication de la loi thérapeutique, enseignée par Hahnemann sous cette formule célèbre : *Similia similibus curantur*.

3° Si la maladie est combattue par une substance possédant la propriété d'impressionner semblablement l'organe malade, la conséquence forcée de cette méthode de traitement est l'obligation de réduire le plus possible la quantité de matière médicamenteuse. C'est encore par l'observation que Hahnemann a été conduit à cette échelle d'atténuations ou de dilutions qui a tant prêté aux banales plaisanteries. Cependant cette découverte est au moins aussi admirable que celle de la loi de similitude, puisqu'elle permet de guérir les maladies sans ajouter artificiellement aux souffrances des malades.

Le résultat des divisions méthodiques pratiquées par Hahnemann est non-seulement de diminuer la quantité de la matière médicamenteuse, mais encore et surtout de développer dans la substance des propriétés plus subtiles et quelquefois toutes différentes de celles du corps brut d'où elle est tirée. Cette proposition ne trouvera pas de contradicteurs chez les médecins de bonne foi, qui savent combien les actions de certains remèdes diffèrent suivant leur dose, notamment l'émétique, le calomel et les eaux minérales.

Tels sont les points fondamentaux de la réforme thérapeutique de Hahnemann. En proscrivant les procédés autoritaires et violents de l'allopathie, en démontrant le danger des évacuations sanguines, des vomitifs et des purgatifs, Hahnemann a rendu le plus signalé service aux malades et même aux médecins aveuglément acharnés contre lui. Par la force de ses démonstrations, il a tué la polypharmacie et l'inintelligente complication des formules où une infinité de substances confondues se neutralisaient l'une par l'autre.

Une société de médecins non homœopathes s'est formée à Paris pour étudier, par la méthode expérimentale, les propriétés positives des médicaments, et nous voyons, depuis le grand réformateur, l'histoire des médicaments être, dans tous les livres classiques, précédée de leurs effets sur l'homme sain. Seulement, ces pathogénésies par imitation sont, le plus souvent, des copies plus ou moins déguisées des expérimentations de Hahnemann. A l'hôpital de la Charité, un éminent professeur, M. G. Sée, enseigne la matière médicale au point de vue de la *sphère d'activité élective* des médicaments et des poisons. Enfin, même sur le terrain si controversé des doses infinitésimales, ne voyons-nous pas les granules contenant un milligramme d'alcaloïde essayer de se substituer, entre les mains de ceux qu'on pourrait appeler des homœopathes honteux, aux globules hahnemanniens auxquels on persiste néanmoins à prodiguer tous les sarcasmes ?

Une doctrine qui produit de semblables effets chez ses adversaires déclarés nous paraît avoir une virtualité bien singulière, et mérite au moins qu'on s'arrête à un sérieux examen de ses principes et de ses applications. Nous allons donc exposer les objections qui lui ont été faites et combattre les arguments qui lui ont été opposés.

On a dit que l'*homœopathie* était la négation de la médecine ; que Hahnemann, en rompant avec la tradition, en faisant découler sa méthode thérapeutique de certaines doctrines empruntées à un vitalisme exagéré, en faisant pivoter sa méthode sur une hypothèse, le dynamisme vital et médicamenteux, est en contradiction formelle avec sa prétention de ne relever que de la méthode d'observation.

Cette première objection porte évidemment à faux. Quelle que soit la valeur de ses conceptions physiologiques ou pathologiques, quelque radicales que soient les critiques qu'il a faites des théories anciennes, sa réforme de la thérapeutique et de la matière médicale est-elle en rien diminuée ? Peut-on

prétendre que la loi de similitude est faussée, parce que son inventeur a pu émettre des opinions erronées en nosologie ou en physiologie générale ? Passons donc à un autre argument, mais non sans avoir, au préalable, fait remarquer que ceux-là mêmes qui ont le plus combattu la doctrine des maladies chroniques et contesté la valeur étiologique de la *psore* acceptent et proclament la causalité de l'*herpétisme*. En vérité, pour des gens sérieux, cette logomachie est-elle de bon aloi ?

Le médecin, en définitive, de quelque épithète qu'on l'affuble, ne peut se passer de trois ordres de connaissances : la physiologie, qui lui révèle les lois de la vie dans l'état de santé; la pathologie qui lui permet de distinguer les états morbides, et la thérapeutique, par laquelle il possède les moyens de substituer à l'état de maladie l'équilibre de la santé.

Par la physiologie et la pathologie, et jusqu'à un certain point par la thérapeutique, Hahnemann se rattache à la tradition médicale, puisqu'il recherche curieusement les faits de guérisons remarquables obtenues avant lui en vertu de la loi des semblables ; mais, si ses hypothèses physiologiques sont contestables, nous revendiquons énergiquement sa doctrine générale des maladies.

Pour Hahnemann, toute maladie se dévoloppe en vertu de prédispositions définies, et, par conséquent, sauf pour les lésions matérielles de coups et de blessures, ne saurait sans danger être considérée comme locale, ni être traitée par des moyens locaux. D'accord en cela avec l'expérience populaire, Hahnemann fait ressortir logiquement le danger du traitement local des maladies de la peau ou des affections syphilitiques. Il affirme, en outre, que, même dans les maladies aiguës où aucune cause miasmatique n'intervient, il est utile de combattre dès le début l'état morbide.

Un autre précepte fécond de Hahnemann, c'est l'individualisation. Il recommande de ne pas traiter une mala-

die d'après son nom, mais d'après l'ensemble de ses symptômes, l'âge, le sexe et la constitution du sujet. Est-ce à dire, comme on le lui a reproché, qu'il repousse la pathologie et qu'il nie la fixité des espèces morbides ? Nullement. Mais il est certain que frappé des abus de la généralisation qui faisait appliquer à toute une classe de maladie à désinence en *ite* la banale pratique des émissions sanguines, Hahnemann a reconstitué avec une heureuse insistance et une irrésistible logique la vraie méthode de traitement. Sur dix phthisiques, par exemple, le seul symptôme « expectoration » offre des variations considérables : les crachats peuvent être sanguinolents, muqueux, rares, abondants, blancs, gris ou noirs, inodores ou fétides, nummulaires ou visqueux et s'étirant en longs fils; ils peuvent être rendus le jour ou la nuit, ou le matin exclusivement. On voit quelle variété d'indications ressort de ces différences; à plus forte raison lorsque le médecin considère l'ensemble des symptômes, qui seul peut justifier le choix consciencieux du médicament approprié.

Le réformateur était trop savant et trop versé dans les connaissances préalables qui constituent le vrai médecin, pour avoir répudié aucun des éléments indispensables du diagnostic, dont il semble faire si bon marché. Nous répétons donc avec lui : Oui, ce qu'il est indispensable de connaître d'une maladie, c'est l'ensemble des symptômes par lesquels elle se révèle, sans lesquels elle n'existerait pas. Mais il est une branche non moins indispensable des connaissances médicales, la séméiotique. Par elle, la symptomatologie est complétée et interprétée. Une observation, même superficielle, peut bien reconnaître les manifestations morbides; seule, la critique des signes peut apprendre, au médecin digne de ce nom, la valeur relative et l'interprétation convenable de ces phénomènes.

Ainsi, le vomissement est un symptôme. La séméiotique nous permet de discerner s'il provient de l'estomac ou de la

lésion d'organes plus ou moins éloignés. Ce symptôme peut procéder, en effet, de l'engouement ou de l'étranglement d'une hernie, d'une insolation, d'une méningite à son début, de tubercules développés le long des sinus cérébraux, d'un choc sur la tête, de la présence d'ascarides dans l'intestin, d'une hépatite, de la coqueluche ou d'une simple répugnance.

Suivant ces diverses interprétations d'un seul et même symptôme, le traitement change ; et c'est ainsi encore que se trouve justifiée la sagesse du précepte de Hahnemann, qui recommande le choix du remède homœopathique, non d'après un phénomène isolé, mais par la considération raisonnée de l'ensemble des symptômes.

Il n'est pas moins indispensable pour le médecin de connaître parfaitement la pathologie spéciale de chaque maladie, car il lui faut discerner s'il a à combattre un simple catarrhe ou une pneumonie, une indigestion ou une hernie étranglée, une angine pultacée ou un croup. Il nous semble superflu d'insister davantage sur la nécessité d'une instruction complète pour tout médecin, quelle que soit la méthode thérapeutique à laquelle sa conscience le porte à se rattacher.

Passons donc à la critique qui a été faite de la réforme thérapeutique et de la posologie de Hahnemann.

1° Bien que sa méthode expérimentale pour connaître les propriétés positives des médicaments soit, comme nous l'avons dit, généralement acceptée par les médecins de toutes les écoles, on s'est efforcé de jeter du discrédit sur les belles pathogénésies de Hahnemann. On a relevé des notations minutieuses ou excentriques dans lesquelles on s'est efforcé de montrer un jeu de l'imagination au lieu d'y voir le consciencieux travail d'un observateur qui ne se reconnaît pas le droit d'omettre ou de négliger un seul des phénomènes manifestés sous ses yeux.

Les auteurs de ces critiques ont altéré le sens des observa-

tions de la *Matière médicale* par des interpolations, des suppressions et des rapprochements qui n'existent pas dans le texte. C'est ce qui a été fait, notamment, par les adversaires de l'*homœopathie,* lors de la discussion au Sénat de la pétition des ouvriers de Paris, réclamant en 1865 la création de services homœopathiques au sein des hôpitaux.

Or, pour étudier la matière médicale, Hahnemann donnait à un sujet qui se prêtait à cette expérience, mais sans lui en révéler le nom, une substance dont il continuait l'usage en variant les doses, jusqu'à ce qu'elle eût produit des effets appréciables. Il tenait alors compte des symptômes produits, pendant tout le temps qu'ils se manifestaient, en ayant grand soin d'éliminer les phénomènes dus à des causes étrangères. « Lorsqu'il survenait, dans le cours de l'expérience, une circonstance extraordinaire susceptible de modifier, d'une manière qui *ne fût même que vraisemblable*, par exemple, une peur, un chagrin, une crainte, une forte lésion extérieure, un écart quelconque de régime ou tout autre grand et important événement; dès lors, on cessait de noter les symptômes dans cette expérience. *Tout était anéanti, afin que rien d'impur ne pût se glisser dans l'observation.* » (Hahnemann, *Matière médicale,* préface, p. 4.)

Il est vrai de dire que les pathogénésies de Hahnemann prêtent à la critique pour plusieurs raisons. L'ordre anatomique qu'il a suivi, parce qu'il était en honneur de son temps, a le grave inconvénient de donner des énumérations de phénomènes, sans tenir compte de leur succession, ni de leur existence chez des sujets d'âge et de sexe différents. De plus, il expose à des notations de phénomènes contradictoires : l'insomnie et la somnolence, l'anorexie et la boulimie.

Or il suffit, pour justifier ces singularités, de rappeler qu'il est une loi admise par les médecins de tous les temps et de toutes les écoles : c'est la loi des effets alternants. L'opium, après avoir assoupi, engendre une insomnie opiniâtre; le

café, qui tient éveillé, produit le sommeil; les purgatifs salins sont suivis d'une constipation très-rebelle. Il n'est donc pas étonnant qu'en ne tenant pas compte de la succession des phénomènes, ils se présentent contradictoires sous la rubrique des appareils où ils se manifestent. « Tout médicament produit des effets qui apparaissent les uns plus tôt, les autres plus tard. Ces deux séries de phénomènes sont, en tous points, opposées et dissemblables. On peut même dire qu'elles sont diamétralement différentes. J'appelle les uns primitifs ou de premier ordre, et les autres secondaires ou de second ordre. » (Hahnemann, *Effets positifs des médicaments*, préface, p. 2.)

2° La posologie *homœopathique* est encore la pierre d'achoppement des détracteurs de la réforme. On affirme que les médicaments réduits à des doses infinitésimales deviennent complétement nuls, et ne contiennent absolument rien. Cette prétention, venant de savants habitués à professer que la matière est infiniment divisible, aurait de quoi nous surprendre, si elle ne se compliquait de mauvaise foi. Non-seulement la divisibilité à l'infini de la matière est une conception idéale de la science, mais elle peut se démontrer directement jusqu'à un degré capable de confondre l'imagination la plus hardie. Là où les moyens ordinaires avaient été impuissants, l'analyse spectrale est venue en aide, et a permis de constater le chlorure de lithium en nature jusqu'à la 5e dilution, le lithium jusqu'à la 6e, le chlorure de sodium jusqu'à la 7e et à la 8e. Or, le chlorure de sodium contient 1/3 de sodium et 2/3 de chlore; on voit donc quelle infiniment petite quantité de l'alcali a été révélée par l'apparition de la raie sodique au spectroscope. Était-il sage de le nier en tant que matière, avant qu'un procédé nouveau permît de la constater directement, et peut-on affirmer que d'autres moyens d'analyse ne réussiront pas à pousser plus loin et jusqu'à la 30e dilution les démonstions que réclament les sceptiques et les détracteurs?

Mais ce moyen n'est pas à inventer; il existe, il est à notre

disposition. L'organisme est plus sensible à l'action des infiniments petits, que ne le sont les plus délicats appareils de la science humaine. Les virus vaccinal, rabique et syphilitique contaminent toute l'économie à des doses dont la petitesse effraye l'imagination. Les expériences de M. le docteur (non homœopathe) Davaine, sur les effets toxiques du sang putréfié, tendent à prouver que cet agent, inoculé à la dose d'*un dix-trillionième de goutte*, peut encore donner la mort à un lapin (1). Cependant, pour ne pas sortir du cercle des dilutions homœopathiques, nous savons que M. le professeur Imbert Gourbeyre, instituant des expériences publiques sur les élèves de son cours, a obtenu des éruptions caractéristiques avec la 13e dilution de l'arsenic.

3° Poussés dans leurs derniers retranchements, nos adversaires disent qu'en admettant que les doses infinitésimales contiennent réellement des substances médicamenteuses, elles y sont en trop petite quantité pour produire un effet quelconque, et qu'en réalité nous ne faisons, en les prescrivant, que de l'expectation. A cela nous pourrions répondre avec Boerhaave : « Les substances médicamenteuses peuvent être divisées en des fractions si petites, que l'imagination de l'homme a de la peine à les suivre, et pourtant l'observation a constaté que ces fractions n'en retiennent pas moins la force médicamenteuse. » Ou avec Hufeland : « Se laisser prévenir contre un médicament par l'extrême petitesse de la dose, ce serait oublier qu'il est ici question d'un effet dynamique, c'est-

(1) Dans une récente discussion à l'Académie de médecine (janvier 1873), M. Bouley, répondant aux critiques de M. Chassaignac sur les expérimentations de M. Davaine, a fait cette déclaration : « En bonne logique, il serait puéril de frapper de suspicion les recherches de M. Davaine, par cette seule raison qu'elles confirmeraient les procédés de la pharmacie homœopathique. Si ces procédés devaient tôt ou tard acquérir l'autorité qui s'attache aux choses démontrées scientifiquement, il n'est pas d'esprit juste qui ne se sente à l'avance disposé à les admettre. » Ce sont là de sages paroles que nous enregistrons avec satisfaction, car elles laissent entrevoir le moment où nos adversaires voudront bien examiner une cause qu'ils avaient jusqu'ici dédaigneusement considérée comme n'existant pas, par conséquent comme indigne de leur attention.

à-dire d'un effet sur le vivant, et qu'on ne peut apprécier par le poids. Quel est celui qui a pu déterminer pondérativement la quantité d'un virus nécessaire pour produire un effet quelconque? Étendre une substance, est-ce donc constamment l'affaiblir? et le liquide qui l'étend ne peut-il pas devenir un véhicule qui développe en elle une propriété nouvelle, un nouveau mode d'action, plus subtil que celui qu'elle possédait auparavant? » Mais nous ne consentons pas à nous abriter derrière ces témoignages, quelque imposants qu'ils soient, de l'efficacité des petites doses. Nous affirmons que, tous les jours, l'expérimentation physiologique et l'observation clinique nous démontrent d'une manière positive l'efficacité des doses infinitésimales.

Ceux de nos adversaires qui attribuent à l'expectation nos succès cliniques, au lieu de vérifier par l'observation directe la valeur de nos doses, ont trouvé plus commode de faire de l'expectation pure. Ils croyaient démontrer ainsi que, les maladies guérissant toutes seules, il était facile d'obtenir des succès, avec des globules inertes ou de la mie de pain. Cette expérimentation coupable a été faite sur une large échelle dans plusieurs hôpitaux d'Allemagne, et elle a coûté la vie à plusieurs centaines de victimes.

En effet, après un premier succès relatif, dû à une série de cas bénins, ils sont arrivés à une mortalité s'élevant pour la pneumonie jusqu'à 31 pour 100, tandis que dans le service de J.-P. Tessier, à l'hôpital Sainte-Marguerite, la méthode homœopathique appliquée à la pneumonie n'a donné qu'une mortalité de 8 pour 100, résultat confirmé par une statistique officielle.

On a prétendu que l'*homœopathie* avait été expérimentée dans les hôpitaux et que son impuissance y avait été constatée. Pendant vingt ans, le docteur Gastier a fait le service de l'hôpital de Thoissey, et, malgré les attaques de ses adversaires, il a été maintenu à la tête de cette clinique homœopathique,

par des administrateurs édifiés sur l'efficacité de son traitement et les bienfaits de sa méthode. A Paris, le docteur Tessier, à l'hôpital Sainte-Marguerite, a appliqué la médication homœopathique pendant trois ans, de 1849 à 1851. Dans une salle de 100 lits, il a traité pendant cette période 4,663 malades, et n'en a perdu que 8,55 pour 100. Pendant les mêmes années, une salle de 99 lits, traités allopathiquement par MM. les docteurs Valleix et Marotte, a reçu 3,724 malades, sur lesquels la mortalité s'est élevée à 11,3 pour 100. Donc, dans le service homœopathique la mortalité a été moindre d'un quart environ. De plus, la moyenne de la durée des traitements homœopathiques à été singulièrement moindre, puisque la salle du docteur Tessier a reçu en trois ans près de 1,000 malades de plus que la salle allopathique. Enfin, le traitement homœopathique procure aussi en frais de médicaments une économie considérable.

Une autre statistique, due à M. le docteur Liagre, de Roubaix, a une très-grande et décisive valeur : elle comprend sept années de traitement allopathique, de 1856 à 1862, et donne une mortalité moyenne de 19,26 pour 100. Le même médecin, ayant, avec l'autorisation des administrateurs, appliqué, en 1863 et 1864, la méthode homœopathique, n'eut plus qu'une mortalité moyenne de 13,31 pour 100.

Après ces résultats officiellement constatés par les registres des établissements hospitaliers, est-il nécessaire de rappeler les expériences dérisoires du docteur Andral à la Pitié, qui prétendait essayer l'*homœopathie* sans l'avoir étudiée, sans avoir pu lire les ouvrages fondamentaux de Hahnemann, non encore traduits en français? Peut-on rappeler, sans rire, le simulacre d'expériences sur huit incurables confiés à MM. Curie et Léon Simon, dans le service de M. Bally, à l'Hôtel-Dieu, qui a le soin de perdre le registre constatant le résultat des épreuves. Enfin est-il possible de prendre au sérieux les prétendus essais des docteurs Gueyrard, à Lyon, Marchant, à

Bordeaux, et Chargé, à Marseille, tous les trois victimes des piéges tendus à leur zèle?

Nous serions tentés de laisser en repos la mémoire de Trousseau, qui, malgré ses emprunts à l'*homœopathie*, dissimulés sous une dénomination de fantaisie (méthode substitutive), a cependant prêté à la doctrine de Hahnemann plus d'un appui involontaire. Dans son *Traité de thérapeutique*, Trousseau avait écrit : « La doctrine homœopathique a créé une matière médicale pure, d'où sont sorties toutes sortes de notions très-précieuses sur les propriétés spéciales des médicaments, et sur une foule de particularités de leur action que nous ignorons trop en France. Cette ignorance fait que nous ne connaissons des agents thérapeutiques que leurs propriétés générales les plus grossières, et qu'en présence de nuances si variées d'indications, nous manquons trop souvent de modificateurs appropriés à ces nuances. » Dans son introduction, il a fait cet important aveu : « La critique vulgaire des esprits forts, de faciles lieux communs sur les doses infinitésimales, eussent été peu dignes du ton général de cette introduction. » Comment donc a-t-il pu rejeter l'*homœopathie* parce qu'il n'en avait constaté aucun résultat satisfaisant, dans des cas où la maladie devait se guérir par les seuls efforts de la nature, ou bien était au-dessus de toutes ressources? Comment surtout cherche-t-il à expliquer quelques guérisons incontestables, par le degré d'exquise sensibilité du sujet malade, en face d'une certaine mise en scène? Il affecte ainsi d'ignorer que, toutes les fois qu'un client nouveau vient à nous, la confiance qu'il nous témoigne a pour point de départ une guérison de maladie réputée incurable, et il oublie que les enfants que nous avons arrachés à la mort, n'ont ni nerfs, ni préventions en notre faveur.

Ce parti pris d'aveuglement sur nos guérisons obtenues dans la clientèle civile trouve une sorte d'excuse dans la difficulté de contrôler nos observations chez les particuliers. Mais

si la réforme homœopathique n'est qu'une illusion, pourquoi nous ferme-t-on systématiquement le service des hôpitaux ? L'épreuve clinique serait pourtant décisive, et il serait plus conforme aux intérêts de l'humanité de nous convaincre publiquement de supercherie ou d'erreur, que d'élever contre nos revendications, contre celles des ouvriers de Paris, une infranchissable barrière.

4° La négation de l'efficacité des doses infinitésimales a conduit à une autre accusation; on a dit : les médecins homœopathes font de l'allopathie dans les cas graves.

L'accusation serait fondée si le médecin homœopathe faisait de l'allopathie en combattant, par exemple, une fièvre pernicieuse avec des doses massives de sulfate de quinine. Mais il est certain que nulle règle ne limite à une certaine dilution le libre choix du médecin. Il ne relève que de sa conscience dans les motifs qui lui font parcourir toute l'échelle posologique, depuis les teintures et les médicaments en nature jusqu'aux dilutions les plus élevées, pourvu que ce soit d'après a loi de similitude. Ainsi, en Angleterre et en Amérique, nos confrères ont habituellement recours aux teintures mères, aux triturations et aux basses dilutions; et ils réussissent, l'expérience leur ayant démontré que ces préparations conviennent à leurs clients et au climat sous lequel ils exercent. En France, nous guérissons mieux avec des dilutions plus ou moins élevées, et l'expérience nous a appris que les premières dilutions sont indiquées dans les maladies aiguës, et que les hautes dilutions sont préférables dans les maladies chroniques.

Un médecin non suspect de partialité pour notre doctrine, le docteur Burgrave, professeur à l'université de Gand, a écrit : « Dans la pratique de la thérapeutique actuelle, on admet des *maxima* et des *minima*; mais qui nous dit qu'un *minimum* pour un malade ne sera pas un *maximum* pour un autre, et même davantage ? Remède et poison sont synonymes en grec. »

On ne saurait mieux justifier toute notre argumentation sur la variété des doses, et nous allons montrer que le reproche d'empirisme n'est pas mieux fondé.

Lorsque le médecin se trouve sur des points encore inexplorés de la matière médicale, en employant un remède recommandé par la tradition ou sanctionné par de nombreuses guérisons, il reste fidèle au principe de similitude; car, jusqu'à vérification du contraire, il est autorisé à admettre que le médicament curatif est capable de produire une maladie artificielle semblable à celle qu'il guérit. C'est en vertu de cette induction légitime que nous prescrivons les eaux minérales, et que les médecins américains ont préconisé, en attendant leur expérimentation méthodique, une série de remèdes connus traditionnellement des Indiens, et que la notoriété publique avait signalés à leur attention.

Nous sommes donc autorisés à tirer de ce débat ces conclusions : que les objections contre l'*homœopathie* sont sans fondement sérieux; que les faits invoqués contre elle sont controuvés ou dénaturés; que l'expérience lui est favorable; que la raison n'y est pas contraire; que la science de bonne foi y incline; qu'il n'y a ni justice ni profit à repousser sans examen, les preuves que nous donnons de sa base scientifique, et que nous offrons de faire de son efficacité clinique.

En effet, l'*homœopathie* a donné des règles sûres, une méthode scientifique et morale à l'expérimentation, puisqu'elle ne se fait que sur l'homme sain et de son plein consentement; elle a donné à la thérapeutique de la précision, des connaissances plus étendues; elle a détrôné les fortes doses, les formules compliquées, rendu la médecine sans danger, plus facile, plus agréable; elle a véritablement créé la médecine des enfants.

L'*homœopathie* n'est donc pas morte, ainsi qu'affectent de le dire nos adversaires, dont l'acharnement est, au contraire, en raison directe de nos succès. Elle est en voie de progrès,

et, par la puissance de son exemple et de ses démonstrations, elle transforme journellement la pratique même de ses détracteurs.

Le nombre des médecins qui ont adopté ses principes va croissant continuellement, surtout dans les pays de liberté. Ils sont plus de quatre mille dans les Etats-Unis d'Amérique. Ils y possèdent des hôpitaux, des facultés conférant le grade de docteur, et on les voit progressivement appelés par les administrateurs à remplacer dans les services hospitaliers leurs confrères allopathes, dont la pratique est moins heureuse ou les services moins appréciés.

L'Angleterre et l'Allemagne comptent un millier de médecins homœopathes et plus de vingt hôpitaux spéciaux. A Londres, les actionnaires d'une compagnie d'assurances (*General provident assurance Company*) ont arrêté à l'unanimité d'ouvrir, avec une prime inférieure, une section pour les personnes qui se font traiter homœopathiquement. Le budget de l'hôpital homœopathique de Londres, soutenu par des souscriptions particulières, atteignait, en 1865, plus de 60,000 fr. Il y a été soigné, en 1864, quatre cent quatre-vingt-deux malades, dont vingt cas de maladies chirurgicales.

Mille médecins environ sont répandus dans les autres pays de l'Europe. La France en compte quatre cent cinquante, et il vient de se fonder à Paris, par les soins et les capitaux des partisans de la doctrine, deux petits hôpitaux de démonstration, où nos détracteurs pourront, si nous sommes aussi vicieux qu'ils l'affirment, nous surprendre en flagrant délit de supercherie et d'imposture.

A Lyon, un magnifique hôpital homœopathique, dont l'emplacement n'a pas coûté moins de 300,000 fr., est en construction par la libéralité des adeptes de la méthode de Hahnemann.

Donc, le jour est proche où justice sera rendue; vienne la liberté d'enseignement réclamée de toutes parts, et la nouvelle

génération médicale, avide de notions expérimentales et d'enseignement positif, viendra nous demander les ressources que la médecine officielle est impuissante à lui fournir.

Alors, on n'usera plus de ces dénominations de guerre d'allopathes et d'homœopathes. Il n'y aura plus que des médecins, au grand triomphe du persécuté de Meissen, mais surtout au grand profit de l'humanité.

Dr L. TURREL.

(*Extrait au grand Dictionnaire de Pierre Larousse.*)

REVUE DES JOURNAUX

PAR LE Dr F. CHAUVET.

(Suite.)

(*British Journal of Homœopathy.* — Avril 1871.)

TYPHUS ABDOMINAL, PAR LE Dr TRINKS (N. Z. FUR H. K.)

(Suite.)

Bryonia.

Les Drs Wurmb et Caspar ne paraissent pas avoir complétement apprécié la grande importance de ce remède dans le typhus entérique, bien que Raw (uber Erkenntriss und heitund des Nervenfiebers) le mentionne avantageusement et le recommande dans la fièvre nerveuse versatile, spécialement dans les premières périodes de l'irritation avec congestion du cerveaux et des organes thoraciques.

Bryonia est d'une très-fréquente application dans le typhus, parce que la plupart des cas prennent un caractère tel, qu'ils demandent énergiquement son emploi, et son action est alors presque toujours extrêmement bienfaisante et curative. Nous

l'avons trouvé indiqué beaucoup plus souvent que tout autre médicament, sans excepter *Rhus* et *Arsenic*. De même que dans plusieurs autres maladies communes, aussi dans le typhus, c'est une sorte de polychrest.

Le plus grand nombre des troubles typhoïdes débutent par les symptômes d'éréthisme nerveux et vasculaires, qui cèdent ensuite à d'autres de caractère différent, et *Bryonia*, comme le montrent ses effets physiologiques, correspond très-exactement à ces états.

M. le Dr Wolf (Hygea) a fourni quelques excellentes études préliminaires des caractéristiques de ce médicament, autant que des indications générales et spéciales pour son usage, et que nous ne pouvons passer sous silence. Le Dr Wolf le place à un haut rang dans la thérapeutique des affections typhoïdes, et en dit qu'il est le remède des maladies fébriles qui donne le plus souvent un tournure favorable au développement imminent de l'état nerveux, et pense qu'il correspond principalement à la 1re période du typhus, bien qu'il soit aussi souvent indispensable aux derniers stages des typhus cérébral et abdominal.

Des observations d'un grand nombre de cas dans des phénomènes bien marqués dans lesquels un praticien intelligent ne peut manquer de diagnostiquer le début du typhus, nous allons encore plus loin que notre estimable collègue et donnons, pour ferme opinion, que, dans plusieurs cas, *Bryonia* est apte à raccourcir le développement ultérieur du typhus, parce que nous avons souvent observé, après son administration, que tous les symptômes du typhus commençant s'arrêtent tout à coup, souvent en une nuit, et qu'il s'établit une guérison complète.

Nous sommes bien certain que d'autres praticiens aussi (ex. Lebert, de Zurich) ont fréquemment vu le typhus abrégé.....

Dans les dernières périodes du typhus cérébral et abdominal, nous avons plus rarement trouvé *Bryonia* indiqué.

« La forme spéciale, dit notre collègue, qu'on appelle nervosa versatilis avec excitation de l'imagination et des émotions, surexcitation des sens, changement et augmentation ou diminution rapides des symptômes, comme aussi les autres nombreux phénomènes d'activité des systèmes nerveux et vasculaires, dont la force ne paraît pas répondre à la vivacité, nous donne un tableau général de l'état auquel correspond *Bryonia* dans les fièvres nerveuses, pour lesquelles il est aussi applicable quand il y a un développement considérable des phénomènes nerveux et pour lesquelles son emploi prolongé, — souvent pendant toute la maladie, — est utile, autant que la vitalité n'est pas grandement diminuée. »

Le Dr Wolf considère le choix de ce remède, dans les limites de sa sphère d'action, comme des plus faciles et des plus certains pour des praticiens familiarisés avec leur pression ; la seule difficulté qu'il voit est celle de la détermination des limites entre *Bryonia* et *Belladonna*, distinction des plus importantes, parce que la fréquence des affections catharrales et inflammatoires des séreuses et des muqueuses de toutes les parties du corps, spécialement dans la première période, peut, d'après les circonstances, demander l'un ou l'autre médicament pour l'état gastrique, et avec cette détermination les douleurs particulières ressenties par le malade donnent beaucoup à faire.

Après ce que nous avons dit pour les indications de *Belladonna*, cette difficulté ne paraîtra pas si grande, même relativement aux affections locales et inflammatoires d'un seul organe dans le cours du typhus. Et après les caractéristiques que nous avons donnés de ces deux remèdes, il ne sera pas si difficile de reconnaître le moment où sera abandonnée l'administration de *Belladonna* et reprise celle de *Bryonia*.

Wolf donne les phénomènes suivants comme demandant spécialement l'usage de *Bryonia* :

Humeur irascible, irritable, querelleuse, pleureuse, anxiété.

Délire, d'abord seulement dans le sommeil ou au premier réveil; au réveil, quand la maladie s'avance, et puis très-continu; le délire a généralement rapport aux occupations quotidiennes du malade et qu'il pense devoir commencer, et il s'accompagne alors de violents efforts pour sortir du lit; le malade essaie de prendre ses vêtements; les enfants parlent de leur école ou expriment le désir d'aller à la maison, ils ne se croient pas dans le lit; ils répondent raisonnablement à quelques questions, puis reviennent à leur délire.

Visions. Ils voient du monde autour du lit et spécialement à leurs pieds, même si les yeux sont fermés; Wolf pense que cette sorte de vision indique décidément *Bryonia*; nous ne pouvons lui accorder cela, car elle désigne ausi *Hyosç.* ou *Stramon.*, quand autrement l'état se rapporte à ces médicaments. (Trinks.)

Agitation, désir continuel de changer de position; insomnie par anxiété, par crainte des visions (les malades n'osent fermer les yeux), avec grand désir de dormir. Sommeil avec jactitation, paroles, cris, tressaillements, songes anxieux,.... somnolence; qui ne repose point. (Celui-ci est rarement rafraîchissant avant le 15e jour. T.)

Vertige empiré en s'élevant; confusion et pesanteur de la tête; démarche chancelante; sensation de chaleur à la tête; céphalalgie lancinante, pulsative, perçante, constrictive (comme par un lien). Ces symptômes n'indiquent pas exclusivement *Bryonia*, parce qu'ils appartient aussi à *Belladonna*.

Aspect sombre, quelquefois pénétrant; yeux mobiles, vitrés (?), intolérance de la lumière et de toutes les fortes impressions sur les sens; la photophobie et l'hypersensibilité des sens sont, dans ce cas, plutôt de caractère nerveux; dans *Belladonna*, elles sont plutôt de nature hypérémique et congestive.

Légère rougeur de la conjonctive, *Bellad.*, et grande injection de quelques-uns des vaisseaux, qui s'épanouissent sur l'œil d'une façon arborescente. (T.)

Symptômes catarrhaux. (L'hypérémie de la muqueuse est caractéristique de *Bryonia*. (T.)

Bourdonnements d'oreille, chants, ronflements, ouïe trop aiguë, dysécée (quand ces phénomènes présentent le caractère purement nerveux. T.)

Nez généralement sec.

Face rouge (plutôt rouge pâle, mais non si rouge sombre que dans *Bellad*. T.)

Langue claire (?), souvent couverte d'enduit jaune (ou aussi blanc), puis sèche, brune, fissurée (les 3 derniers aspects de la langue appartiennent à une catégorie tout à fait différente. T.)

Peau des lèvres brune, comme fendue (appartient aussi à une classe différente).

Langue plutôt tremblante (peut aussi indiquer d'autres médicaments).

Goût visqueux, amer, acide, tant que la langue est sèche. (Rare ! T.)

Sensation de sécheresse de la langue.

Soif.

Vomiturition, vomissement. (Rare ! T.)

Sensibilité du scrobiculus cordis.

Constipation. Mais l'état opposé n'a pas besoin d'être noté, si *Bryonia* est autrement applicable; même une diarrhée typhoïde abdominale modérée n'est pas une contre-indication quand la force est satisfaisante. (Tout à fait juste ! parce que ces états diarrhéiques se rencontrent dans l'action physiologique de ce remède. T.)

Urine pâle, crue, brunâtre sans sédiment. (Dans le typhus, l'urine ne peut fournir d'indications; dans la première période, elle est crue, puis claire, à réaction acides, et elle reste ainsi

même quand il y a un haut degré de complication putride. T.)

Ténesme urinaire. (Rare au début, et n'indique pas *Bryonia*. T.)

Processus typhoïde de la muqueuse des organes respiratoires (quand il se manifeste comme état d'hypérémie et d'irritation de la muqueuse laryngo-bronchite. T.)

Sécrétion muqueuse, visqueuse, gélatineuse (n'indique pas *Bryonia*).

La pneumonie hypostatique se présente, en général, dans les dernières périodes, et n'indique pas *Bryonia*, comme Wolf le remarque justement. Dans la bronchite typhoïde véritable (?), primitive ou secondaire (?), Wolf a vu beaucoup de bien fait par ce remède (quand l'affection n'a pas atteint un haut degré; plus amplement développés, les cas demandent *Merc.* et *Phosph.* 6).

Les symptômes qui précèdent une explosion de la transpiration et ceux qui accompagnent l'éruption miliaire, tels qu'augmentation du mouvement fébrile, malaise, agitation, jactitation, sensation de chaleur, désir de se découvrir, peau sèche (?), pouls rapide, mou ou irrité, plutôt bondissant, battements de cœur, respiration rapide, accélérée, oppression, sensation d'anxiété rapportée à la région susternale ou au cœur, quelquefois sensation tout à fait douloureuse et seulement à la pression, et aussi lancinations au second temps. Soulagement palpable de ces symptômes à l'apparition de la sueur. (Ces états, comme Wolf le remarque avec vérité, se présentent trop tard dans la maladie pour l'emploi d'*Aconit;* ils ont beaucoup trop le caractère d'éréthisme artériel et nerveux pour indiquer *Aconit*. T.)

Relativement à l'éruption miliaire, les symptômes, spécialement les nerveux, sont souvent encore plus violents, les souffrances rapportées à la région cardiaque (particulièrement l'anxiété intolérable. T.) les soupirs, les gémissements, l'o-

deur moisie, très-acide, la demangeaison de la peau, ne sont pas beaucoup soulagés par la sueur.

Wolf remarque justement qu'ici *Bryonia* s'accorde avec *Ipeca,* aussi avec *Carbo veg.* et *Kali c.* (Dans ces cas, je préfère *Ipeca* à cause de sa grande similitude et de la rapidité de son action; je n'ai pas expérimenté sur ce sujet. *Carbo v.* et *Kali c.* T.). Wolf donne *Ipeca* quand l'état fébrile n'est pas bien marqué, quand il y a une sensation de tension et de constriction dans la poitrine, une légère chaleur et même des frissons partiels, de fréquents soupirs et une expansion du thorax; des symptômes accessoires crampoïdes augmentent l'indication d'*Ipeca.*

Certaines douleurs (de quelle sorte? dans les membranes séreuses).

C'est un symptôme qu'il n'a pas sujet de se rappeler avec plaisir; chez des malades faibles, sans énergie, il se présente à l'improviste des douleurs extrêmement violentes, lancinantes ou piquantes, paraissant siéger dans la plèvre ou le péritoine. Comme le contact externe est très-douloureux, nous devons être porté à les considérer comme inflammatoires; mais l'impromptu de leur apparition, de leur disparition et de leur réapparition dans les mêmes ou dans les autres parties, les montrent de nature différente; le malade demande sérieusement un soulagement que *Bryonia* procure souvent, mais sans autre bienfait ultérieur, parce que ces douleurs sont le très-sinistre précurseur d'une terminaison malheureuse, ce que je puis malheureusement confirmer. Je n'ai rencontré ces douleurs que dans le péritoine, jamais dans la plèvre, et elles mènent à une inflammation péritonéale fatale, qui se présente à la suite de l'issue de liquides gazeux ou autres du canal intestinal dans la cavité abdominale, grâce à la perforation d'un ulcère intestinal.

Douleurs rhumatismales. Les états fébriles ont souvent un caractère rhumatismal prédominant, dans lequel les douleurs ces-

sent complétement le 9e et quelque fois même le 7e jour, et un processus typhoïde complet, abdominal et nerveux, commence. Les symptômes de la 1re période sont fréquemment d'une sorte qui indique *Bryonia*, spécialement quand il y a un état d'irritation des séreuses et quand on devine différents signes de l'état nerveux consécutif. (Sans doute, on voit quelquefois ces états catarrho-rhumatismaux; à un certain degré, ils masquent le typhus qui a paru simultanément; mais ils n'appartiennent pas au typhus, et doivent être toujours regardés et traités comme des états morbides indépendants. J'ai vu ainsi une péritonite contractée par le froid masquer et cacher le typhus, qui devint visible quand elle fut guérie. T.)

Défaillances. (Je ne l'ai jamais observée dans la période du typhus où *Bryonia* était applicable, et, pour d'autres raisons, je ne puis la considérer comme une indication pour ce médicament, spécialement quand elle n'est qu'un signe de faiblesse passagère; la défaillance qui dépend d'une grande faiblesse directe et persistante demande d'autres remèdes. T.)

Mouvements involontaires, revenant fréquemment, d'apparence périodique, qui ont l'aspect de la spontanéité, tels que se lever et se coucher; ils sont désagréables au malade même, qu'ils fatiguent et épuisent.

Pouls accéléré, irritable, influencé par la parole, le mouvement et autres choses, non très-fort, mais encore non trop déprimé, bien que ce dernier n'ait pas de valeur quand d'autres signes montrent qu'il y a une assez grande force. (Le pouls, dans le typhus, est très-affecté et augmente par la parole, le mouvement, spécialement en se levant et se couchant. T.)

Peau chaude, sèche ou transpirante. *Bryonia* n'est pas indiqué dans les sueurs copieuses, débilitantes.

Sécheresse de la peau, auparavant moite, avec augmentation de malaise et mauvaise humeur. Au début de la maladie frisson, quelque fois aussi aux dernières périodes....

D'après les caractères particuliers (éréthisme nervoso-sanguin, etc.) de ses effets physiologiques, *Bryonia* est indiqué dans les principales formes de typhus qui suivent :

1° Dans la forme febris nervosa versatilis, avec peu ou pas de participation de la muqueuse intestinale....

2° Dans le typhus abdominal, dans l'acception propre du mot, dans le febris gastrosa et biliosa des anciens auteurs; forme dans laquelle l'affection est d'abord localisée à la muqueuse intestinale, et n'atteint le système nerveux qu'à sa dernière période, si elle n'est pas entravée par les ressources de l'art.

La febris nervosa versatilis, ou cum erethismo, ou bien paraît d'abord telle que, ou bien se développe de la fièvre dite nervosa inflammâtoria, et cela à la fin de la première période de 7 jours; dans les deux cas, le phénomène est le même et donne la marque d'une augmentation simultanée d'excitation dans le cerveau et dans le système artériel.

Les symptômes particuliers qui distinguent cet état d'irritation, et en même temps indiquent l'usage de *Bryonia*, sont les suivants :

Après une plus ou moins longue période de grande faiblesse, de sensation de brisement et de frissons répétés, la maladie commence habituellement par un frisson modéré, bientôt suivi d'augmentation de chaleur et de transpiration. Avec l'irritation vasculaire paraissent des vertiges, une pesanteur et de la compression à la tête, des douleurs aiguës et lancinantes dans le sinciput et l'occiput, une humeur irritable, irascible, querelleuse, qui se montre souvent en explosions de rage, l'agitation du corps, la jactitation des membres (dans quelques cas, il n'y a pas de céphalalgie) ; l'impressionnabilité des nerfs est évidente, l'ouïe est plus aiguë, les yeux très-sensibles à la lumière et les pupilles contractées; il se manifeste de l'insomnie, avec grande envie de dormir; le malade tombe à chaque instant dans une somnolence dont il s'éveille bientôt

à la suite de visions et d'hallucinations des sens, qui persistent même quand il est tout à fait éveillé, et augmentent jusqu'au délire, lequel a généralement rapport aux occupations ordinaires du malade ; le blanc des yeux est, en même temps, modérément injecté, la face rouge, la muqueuse nasale sèche, la langue claire et rouge vif; le désir de boissons rafraîchissantes suit l'augmentation de sécheresse des lèvres, de la bouche et de la gorge; le goût n'est pas matériellement altéré, les opérations de l'estomac et des intestins sont suspendues. L'urine, d'abord âcre, dépose, après séjour, un sédiment, puis ensuite reste claire et de réaction acide; la respiration n'est pas manifestement accélérée ; il y a quelque fois une tussiculation sèche par irritation de la muqueuse laryngienne ; le pouls, non dur mais rapide, de 100 à 120 ; le pouvoir musculaire est énergique, non diminué; la peau est plutôt sèche que moite, sa température s'élève proportionnellement à l'augmentation du pouls.

Dans ces états irrités d'éréthisme, *Bryonia* agit souvent d'une façon admirablement curative et vraiment miraculeuse sur l'activité surexcitée du cerveau et du système artériel. Les battements du cœur et du pouls s'abaissent (de 120 à 100, 90, 80), et le flot des idées et des tableaux imaginaires disparaît dans l'état de veille, pour ne reparaître que dans les songes d'un sommeil maintenant plus tranquille et de plus longue durée. L'attaque morbide sur le cerveau est abattue, et le typhus est, ou arrêté, ou continue son cours d'une façon bénigne comme fièvre entérique avec ses symptômes bien connus ; dans d'autres cas, cet état d'éréthisme développe une fièvre nerveuse inflammatoire, sous quelle forme il paraît d'abord, et, sans l'aide de l'art, ou par l'emploi d'*Aconit* et de *Belladonna*, l'état inflammatoire peut être écarté et l'élément purement nerveux entrer en scène. Les symptômes, naturellement, sont et restent les mêmes, et demandent l'usage énergique de *Bryonia*, maintenant indiqué.

Je dois une mention à d'autres états qui naissent pendant la première période du typhus, et, à un certain degré, masquent ce dernier et qui sont sans doute considérés par l'école physiologique comme une forme typhoïde, mais que je ne suis pas apte à regarder comme telle; je veux dire la bronchite et les douleurs rhumatismales des muscles et des articulations.

J'ai observé très-souvent la bronchite dans la première, plus rarement dans la seconde période du typhus, et, quand elle existait, on pouvait retrouver sa cause existante, telle qu'un refroidissement du corps échauffé, ou l'influence d'un subit changement de température.

Elle n'atteint jamais un haut degré, et fut toujours domptée par l'emploi du médicament convenable; après quoi le typhus continuait sa marche ultérieure, ou sur le cerveau, ou sur la muqueuse intestinale.

Dans les cas que j'ai observés, il y avait une toux sèche plus ou moins violente, dont l'irritation déterminante était ressentie profondément dans la poitrine, des râles secs fins, sifflants et sibilants, une sensation de poids sur le sternum, une respiration difficile, etc., symptômes qu'on trouve dans le catarrhe inflammatoire ordinaire des canaux aériens.

Les affections bronchiques de degré modéré sont toujours dans la sphère d'action de *Bryonia*, tandis que ceux d'une plus grande gravité appartiennent à *Mer. sol.* ou à *Phosph.*, plus puissant. J'ai toujours trouvé *Bryonia* suffisant dans tous les cas où ces affections se présentèrent seules avec le développement ultérieur du typhus, et j'ai noté que le développement ultérieur du typhus était en même temps immédiatement atteint, ou était assez modifié pour demander l'usage d'autres remèdes.

J'ai vu aussi des cas de typhus qui paraissaient comme des fièvres, dites rhumatismales, avec douleurs erratiques, lancinantes, tiraillantes et perçantes, dans les muscles et les ar-

ticulations, ce qui rendait le diagnostic du typhus difficile, d'autant qu'elles masquaient des symptômes essentiels. Je distingue ici les vraies affections rhumatismales de la sensation douloureuse des coups, de la faiblesse douloureuse qui précède, pendant un temps plus ou moins long, l'explosion du typhus ou l'accompagne, et, comme la maladie progressive, cède à la faiblesse et à la débilité particulière.

Ces douleurs rhumatismales, plus distinctes dans les muscles et les artères, furent, dans les cas que j'ai observés, produites par des causes spécifiques, comme la bronchite après un froid du corps échauffé, etc., et indiquaient *Aconit.*, ou, si elles étaient tenaces, *Bryonia*.

Je n'ai pas pensé qu'il fût utile de donner *Bryonia* dans la majorité des cas d'éruption miliaire, parce que ni le temps ni les conditions de leur apparition ne nous paraissaient applicables à son emploi. A Dresde, l'éruption se présente rarement avant le 10e jour, et généralement pas après le 14e ou le 15e jour, et alors ou sans symptômes, ou avec des symptômes d'une telle violence qu'ils demandent l'usage d'autres médicaments. Dans le premier cas,... il est à peine nécessaire d'attacher d'importance à son apparition; mais, quand il se présente au milieu d'une commotion vasculaire augmentée, beaucoup d'agitation et de jactitation, une sensation désagréable de chaleur avec sueur profuse, des battements cardiaques et un pouls très-accéléré, la vitesse de la respiration, une grande oppression et de l'anxiété précordiale, des soupirs et des gémissements, la débilité et la prostration, etc., j'avais alors généralement recours à *Ipeca*, *Carbo v.* ou *Arsenic.*, qui écartaient l'imminente paralysie du cœur, catastrophe qui ne se présente pas rarement dans ces circonstances.

Je ne puis attacher d'importance au point de vue du pronostic....... Dans certains cas rares, *Bryonia*, comme d'autres, *Hyosc.*, *Stramon.*, *Opium* est sans effet; le délire aug-

mente à un furieux degré, pendant que la circulation s'élève au summum d'accélération, et le typhus se montre fatal par l'avénement d'une paralysie cérébrale, comme il arrive aussi dans la scarlatine maligne.....

Calcarea carbonica —

est un remède à avoir présent à l'esprit en présence d'une éruption miliaire; Wolf dit l'avoir vu utile dans une paralysie pulmonaire imminente pendant l'éruption.

Camphora.

Dans la maladie typhoïde, nous nous rappellerons ce remède quand il devient nécessaire de renforcer et de soutenir sans perte de temps la chute rapide de la force vitale organique. Il y a des cas extrêmes, distingués par une faiblesse excessive, une sueur froide par tout le corps, un abaissement rapide de la température cutanée, spécialement des membres, avec pouls petit, imperceptible, innumérable, grande agitation nerveuse du corps et des membres; traits pincés, nez froid et pointu, bouche froide; mouvements automatiques des muscles; illusions confuses ou attaques de défaillances; désir constant de sommeil, dont le malade se réveille bientôt; forte soif avec langue rouge et sèche; selles fréquentes et involontaires, avec borborygmes bruyants. Dans quelques cas de cet état, j'ai vu de grands effets curatifs des doses rapidement répétées de *Camphora*, 1re; il apaisait l'orage du système vasculaire et sanguin en peu de temps, et retenait la force vitale épuisée, ce qui permettait l'action des réparateurs à plus longue action, tels que *China* et *Arsenic*, qui changeaient la marche du mal, de sorte qu'il était ensuite sans danger. Dans ces états menaçants, ses effets ressemblent à ceux de *Carbo v.*, mais ils sont incomparablement plus rapides. Je ne l'ai jamais vu aussi avantageux dans les cas semblables de collap-

sus se présentant dans le cours d'une scarlatine maligne. L'augmentation rapide du froid du corps indique toujours *Camphora*, pendant que la chaleur brûlante de la peau, dans les mêmes conditions, mène à l'administration de *Moschus*.

China

ne peut être considéré dans le typhus abdominal que comme intercurrent, afin de renforcer la réaction des forces tombées, de relever les puissances vitales (spécialement aux cas de pertes excessives de liquides, diarrhées copieuses, hémorrhagies, etc.)et d'exciter la sensibilité à l'action des médicaments.

Digitalis

à la dose de 2 grains et demi, abaisse la température et diminue l'accélération du pouls, jusqu'au taux normal. Cet effet déprimant se montre d'abord dans le pouls; il se présente dans moitié à plusieurs, ou après la cessation de l'administration ; la durée de l'effet est variable, de quelques jours à quelques semaines. Nous dirons en outre que 100 à 200 grains, dans 2 à 4 jours, produisent rapidement un changement de température; il est dangereux de donner plus de 20 grains en deux jours ; dans les périodes suivantes, 40 ou 50 grains suffisent. Il y a souvent des nausées et une contraction à la gorge, et un exanthème (de quelle sorte ?) paraît. Il stimule l'action des glandes urinaires, cutanées et intestinales, par l'excrétion desquelles la température est encore abaissée. (Jerber et Wirchow, *Archiv.*, 1864.) Traub fut le premier à établir le pouvoir de *Digitalis* à abaisser la température ; Wunderbich et Thierfelder l'essayèrent dans le typhus.

Emploi. Fièvre muqueuse (Hartmann); — febris gastrico-veinosa.

Rückert febris nervosa, ptyalisme symptômatique dans une

fièvre nerveuse (Lobethal); — typhus, avec mauvaise odeur du nez et dureté de l'ouïe (Kammirer).

Gelseminum nitidum

fut employé par le Dr Kerstern dans le typhus (goutte in aq.) avec succès contre la céphalalgie et le délire, qui en furent beaucoup soulagés (A. H. Z. B. 65, n° 221).

Glonoïne

fut employé par le Dr Mahir, de Munich (A. H. Z. B. 65, n° 12).

Helleborus niger.

J'ai retrouvé, dans mes notes, quelques cas de typhus rapidement guéris par ce remède et dont les syptômes ressemblaient précisément au tableau qu'Hahnemann a, de main de maître, tracé de son action physiologique, et que caractérise la paralysie des organes intellectuels...

Le typhus présentait les traits suivants : face carrée, expression lourde et stupide de la face, qui n'était point affaissée ; éclat inusité des yeux avec pupilles dilatées ; somnolence continue, dont le malade peut être éveillé, mais sans connaissance complète à ce réveil ; il regarde le docteur avec les yeux grands ouverts, sans répondre à ses questions correctement et rapidement, car il faut qu'il réfléchisse quelque temps ; les facultés ne s'exercent que lentement ou pas du tout ; les malades ne manifestent aucun désir, et, si on les laisse seuls, ils tombent dans la somnolence, ou ils sont étendus sur le dos, les jambes rétractées sur le ventre, et descendent au pied du lit. En même temps, les affections de la muqueuse sont très-modérées, l'abdomen, non distendu, n'est point douloureux, pas de diarrhée. Quelquefois l'urine est involon-

taire; toujours, cependant, il n'y a aucune augmentation d'activité du cœur et des artères, le pouls est en général à 80, la respiration relativement lente, la température de la peau presque normale; pas de miliaire, aucun signe de décomposition putride du sang, émaciation très-légère; seulement, la vitalité du cerveau semblait être affectée, sans que celle du sang ait de rapport avec cet état.

Par l'usage continu du remède (2 gouttes de la 2e chaque 2 heures), il y avait, après 5 à 7 jours, un usage plus libre des facultés mentales; il semblait qu'il ait été débarrassé d'un grand fardeau qui pesait sur lui; les facultés mentales étaient capables d'exercice, le malade pouvait réfléchir plus rapidement, le connaissance devenait plus claire et plus libre, et il entrait rapidement en convalescence. Je ne puis, toutefois, certifier qu'il se soit fait un épanchement séreux dans ces cas, puisqu'ils se terminèrent par la guérison. Je retrouve noté qu'alors il n'y eut pas auparavant de violents douleurs dans la tête; ce fut chez des jeunes gens de 20 à 30 ans, de bonne constitution et bien nourris.

Helleborus s'est aussi montré très-utile dans l'œdème des pieds, qui accompagne si souvent la convalescence du typhus, et dans les hydropisies, que j'ai 2 ou 3 fois rencontrées à cette période.

Iodium.

Welbrandt fut le premier à le recommander dans le typhus; on dit qu'il produisit un abaissement considérable de température et qu'il empêcha le formation de saburres sur la langue et les lèvres; d'après l'expérience de Zorn, cette prétendue action sur le processus morbide est sans fondement.

Kréosote.

L'expérience nous a appris que cette substance est un bon hémostatique dans les hémorrhagies passives abondantes,

l'épistaxis, l'hémoptysie et l'hématurie ; et nous l'avons aussi employé dans les hémorrhagies abondantes par les ulcères typhoïdes de l'intestin avec un bon résultat. Quand les selles liquides, ou plus consistantes, ne présentent qu'une coloration sanguinolente, *Arsenic* suffit à les guérir; nous n'avons employé, 2 ou 3 fois *Kréosote,* que s'il se trouvait beaucoup de sang, souvent coagulé, dans les selles diarrhéiques liquides très-fétides et quand les évacuations sont toujours suivies d'une grande prostration.

Dans ce cas, nous donnons, toutes les heures, 2 gouttes de la 3e.

Lachesis.

Le défaut de bonne et sûre préparation est probablement le cause que ce puissant agent ne soit pas plus souvent employé... Nous trouvons, sans doute, une autre raison dans l'imparfaite connaissance de ses effets physiologiques. Les effets observés après la piqûre du reptile doivent encore être considérés comme la seule connaissance positive que nous en ayons. Les expérimentations faites par Hering et d'autres médecins américains fournissent des indications d'un caractère tel, qu'un praticien consciencieux ne peut s'en servir comme la base d'une indication.

Si, nous ne nous trompons, *Lachesis* sera d'une grande utilité:

1° Quand le virus typhoïde menace de paralysie cérébrale et spinale ; c'est pourquoi dans l'état dit nervosus stupidus, avec sopor, coma, décubitus dorsal du malade, difficulté de reprendre connaissance, et alors seulement pour un instant, parole difficile, paralysie commençante de la langue et de la mâchoire, collapsus, face hippocratique, pouls mince, filiforme, très-rapide, paralysie des sphincters, etc.

2° Dans les états typhoïdes avec dissolution chimique rapide des parties liquides, c'est-à-dire à caractère septique ;

dans ces cas, c'est, après *Arsenic*, un des plus puissants agents.

3° Dans les cas qui suivent un cours d'apparence normale et bénigne, et où se présentent de violents symptômes sans signes prémonitoires, quand le malade est subitement atteint de délire, qui, en peu de temps, prend un caractère de manie furieuse, et est rapidement suivi de mort, au milieu de convulsions et de symptômes paralytiques, dans ces cas, on peut le recommander à cause de la rapidité de son action.

Laurocerasus.

Je n'ai employé ce remède que dans quelques cas, où était marquée l'affection de la moelle sous la forme de convulsions cloniques des membres supérieurs et inférieurs, et qui duraient tantôt plus, tantôt moins longtemps, mais revenaient souvent et laissaient craindre l'apparition d'une paralysie spinale. Pendant ces accès de convulsion, la connaissance restait ordinairement normale, et le malade ne se plaignait que d'une très-désagréable faiblesse paralytique des membres. Il n'y avait pas de douleurs dans l'épine, et les vertèbres n'étaient pas sensibles à la plus forte pression. La sensation de paralysie dans les membres attira mon attention sur *Laurocer.*, dont c'est un des effets les plus particuliers; autrement j'aurais choisi *Stram.*, qui, comme *Laurocer.*, produit des convulsions cloniques des muscles dont l'innervation vient de la moelle.

Chez une jeune fille de 18 ans, une paralysie des extrémités inférieures s'était déjà manifestée, pendant que les supérieures et les muscles du tronc étaient encore affectés de convulsions; en même temps, elle était dans une stupeur profonde. Dans ce cas, *Laurocer.* même fut inefficace; la paralysie gagna rapidement en haut, les bras se paralysèrent, il se produisit un œdème pulmonaire et elle mourut.

Chez 2 enfants, de 10 à 12 ans, et 3 femmes de 20 ans, ces convulsions disparurent après l'emploi de *Lauroc.* (3 gtt. de la 2e, en 5 à 10 heures, et la maladie suivit sans trouble sa marche.)

Mercurius solubilis.

...... Quand je fus témoin de l'emploi du *Calomel* dans le typhus, il n'était certainement pas favorable à celui-ci ; dans presque tous les cas, je notai une grande et rapide chute des forces, aucune diminution de l'affection de la muqueuse intestinale, ni de la fièvre, ni du délire ; en somme, je ne connaissais aucune drogue qui, autant que lui, endommage la digestion et l'assimilation....

Je dois confirmer que je fus longtemps détourné de l'emploi du *Mercure* par ces observations; mais, me rappelant cette vieille maxime que l'abus d'un médicament ne doit pas nous détourner de son emploi judicieux, je recommençai à le prescrire au cas où il me semblait répondre.... et j'eus à me louer de ses résultats.

Les effets du *Mercure* sur toute la muqueuse intestinale sont si fortement marqués qu'on ne peut les négliger.

Il est indiqué par les symptômes suivants : pesanteur des facultés intellectuelles, disposition au sommeil, poids et confusion dans la tête ; langue couverte d'un épais enduit blanc sale; goût mauvais, visqueux ou moisi (désir de choses fortes, piquantes ou acides, de bière, de vin, de fruits, etc.); soif extrême ; sensibilité douloureuse des régions précordiale, hépatique, ombilicale, et ilœo-cœcale ; selles bilieuses, visqueuses, ou aqueuses, ou nulles; prostration des forces; sueurs quelquefois copieuses, débilitantes; face pâle et traits pincés, yeux creux, teint jaune sale. — Tous les signes de l'état pituiteux bien marqué.

Le typhus, affection prédominante du foie, qui est doulou-

reux au toucher, sensible et tumifié, avec irritation inflammatoire de l'enveloppe péritonéale des intestins, d'où la grande sensibilité abdominale au contact, qui n'appartient pas à *Bryonia,* la présence de la jaunisse à la 2e ou 3e période, ou la jaunisse comme effet consécutif du typhus.

Mercure ne doit pas, dans le typhus, être donné trop longtemps, ni à trop fortes doses, parce qu'il tend à favoriser l'intervention de l'état septique.

Opium

est indiqué dans le typhus :

1° Dans la présence d'états maniaques et de délire furieux, avec violences, efforts, coups et cris; avec grand afflux de sang à la tête et à la face; pouls dur, plein, à 100 et au-dessus ; agitation, insomnie et hypersensibilité des organes des sens; conjonctives injectées ; pupilles contractées.

2° Dans le profond sopor, comme Hahnemann l'a indiqué.

Le Dr Flamm, de Vienne, le donne afin de produire le sommeil, et il a observé qu'on pouvait y arriver par de petites doses; dernièrement seulement, nous l'avons donné un soir pour obtenir un bon repos de la nuit, aussi pour le catarrhe, la diarrhée, et l'hémorrhagie intestinale. Herzfelder donne de petites doses de morphine pour l'insomnie du typhus.

Phosphorus.

Nous ne pouvons omettre de dire quelques mots sur ce diamant de notre trésor médical, qui mérite une considération spéciale, non-seulement pour le pneumo-typhus, mais contre les souffrances typhoïdes, pour lequel il a été longtemps vanté.

Notre expérience n'est pas suffisante pour indiquer toutes les phases du processus typhoïde dans lesquelles il doit être utile; mais nous ne doutons pas qu'il ne guérisse quelques-uns des cas les plus désespérés, dans lesquels on a vainement donné *Arsenic.*

Il n'est pas capable d'atteindre les paralysies cérébrales pulmonaire et cardiaque, accompagnées d'éruptions miliaires ou de délire très-furieux, mais il s'est montré très-avantageux dans quelques cas où l'énergie vitale du système nerveux animal et végétal et du système artériel tombait rapidement; où la rapidité et la faiblesse du pouls s'augmentaient beaucoup; où survenaient le météorisme, l'exécrétion involontaire des fecès et de l'urine, les soubresauts des tendons et la carphologie, et où la moelle épinière semblait beaucoup affectée.

Les indications spéciales sont :

Rapide et grande chute des forces; pouls filiforme, petit, très-faible; stupeur, inconscience, hypnotisme, sommeil profond et stupéfaction, délire et carpologie; dysécée, dont le malade peut à peine être tiré; yeux demi-fermés, sombres, sans lustre; face hippocratique, tirée; décubitus dorsal; langue sèche, immobile; couverte de croûtes noires; abdomen très-douloureux et sensible au toucher; borborygmes pendant et après qu'il boit; diarrhée, selles et urines involontaires; râle trachéal; paralysie cérébrale imminente, avec collapsus commençant; douleurs brûlantes dans le cerveau; pouls accéléré; ballonnement abdominal; selles liquides, le plus souvent grisâtres.

Secale cornutum.

Quand la moelle est sérieusement affectée; grands mouvements automatiques des muscles volontaires, diarrhée, etc.

Staphysagria.

Hartmann le recommande dans la première période du typhus, dans des circonstances que je n'y ai jamais rencontrées, et dont quelques-unes ne se présentent à aucune phase de la maladie, telles que la destruction rapide des dents, etc.

Je n'ai jamais eu occasion de le donner dans le typhus; mais je suis loin de croire qu'il n'y puisse jamais être utile, quand il se présente des conditions correspondant à ses effets physiologiques; mais il me semble que *Staphys.* est plus applicable aux cas chroniques qu'aux affections aiguës.

Stramonium.

Hahnemann affirme, apparemment d'après son expérience, la valeur curative de cette plante dans les fièvres épidémiques à symptômes semblables à ceux qu'il peut produire sur le corps et l'esprit. Mais comme je sais que les fièvres avec inflammation locale atteignent rarement une extension épidémique, et qu'elles ne viennent pas dans la sphère d'action de *Stram.*, ce peut seulement avoir été les fièvres, dites nerveuses, dans lesquelles Hahnemann l'a trouvé utile.

Nous pouvons faire plusieurs descriptions d'affections typhoïdes dans lesquelles nous l'avons donné avantageusement; tels que :

1° La fièvre nerveuse versatile à type presque synoque; pouls fort, rapide; haute température de la peau; forte congestion de sang à la tête; face très-rouge, yeux brillants; grande soif; langue sèche et claire. — 2° Typhus affectant principalement la corde spinale, et donnant naissance à des convulsions spinales, comme je l'ai observé dans deux cas qui se

sont présentés chez des enfants, près de la puberté, lesquels avaient, dans leur enfance, souffert d'accès convulsifs. *Stram.* agit principalement sur la moelle et est un excellent remède dans toutes les formes de convulsions qui naissent des affections de celles-ci.

Le délire dans lequel *Stram.* fut indiqué, fut :

1° Avec un caractère de monomanie, et dans lequel le malade est, en paroles, sous l'influence d'une idée fixe, à laquelle il s'attache obstinément, qu'il poursuit constamment et à laquelle il revient toujours quand il en est détourné quelque temps. — 2° Le délire, dans lequel les malades récitent des poëmes, ou des vers isolés, ou chantent des mélodies d'opéra, dont-ils entendent l'accompagnement musical, etc. — 3° Enfin, le délire sous forme de visions, dans lesquelles ils voient des personnes connues avec lesquelles ils causent, ou des figures étranges qui leur inspirent la crainte et l'horreur et qu'ils doivent éviter en se cachant sous les draps, comme dans le *délirium tremens,* avec hallucinations des sens à un degré plus ou moins grand. Cette sorte de délire ne vient souvent qu'à la dernière période du typhus, quand la circulation ne montre plus de signes d'excitation fébrile et que les ulcères intestinaux sont presque guéris.

Tartarus stibiatus.

Je l'ai trouvé très-utile quand, dans la 1re, 2e ou 3e semaine de la maladie, survenait un fort catarrhe bronchique, indiquant sa présence par de gros râles humides dans les grosses et les petites bronches. La toux, plus ou moins fréquente, amenait des crachats transparents, puis colorés en jaune, ou avec, ou sans trouble respiratoire. Je ne considère pas la fièvre et les phénomènes typhoïdes du cerveau et de la muqueuse intestinale comme des contre-indications, et ils ne furent point affectés par l'administration du remède.

Ce catarrhe bronchique menace de produire un œdème pulmonaire aigu, et par conséquent demande la plus grande attention pour le déloger rapidement; *Tart.* remplit cet objet désiré, vite et avec certitude, et a toujours guéri en 3 et 4 jours.

On le donna à la dose d'un grain de la 1re, toutes les 3, 4, et quand les râles humides diminuaient, tous les 5 ou 6 heures.

Valeriana.

C'est un médicament dont la sphère d'action doit d'abord être déterminée par une expérimentation plus étendue sur l'homme sain, et par des observations cliniques.

Il occupera indubitablement une place très-importante dans le traitement du typhus; à juger d'après quelques observations cliniques, il est applicable à la forme versatile ou *Bryon.* et *Stram.* n'ont rien fait de bien, et où, au contraire, le délire devient plus violent et passe à un bavardage continuel, auquel s'ajoutent les soubresauts des tendons et autres mouvements musculaires automatiques; dans quelques-uns de ces cas, *Valer.* produisit un calme permanent et un effet améliorant.

Veratrum album.

Je ne trouve qu'un cas qui s'y rapporte, dans lequel, au début du typhus, les symptômes étaient de telle sorte que je choisis ce remède. Le 3e jour après l'apparition certaine du typhus, le malade fut pris d'une attaque de selles liquides, aqueuses, copieuses, précédées de douleurs intestinales qu'il était urgent de chercher à arrêter, parce qu'elles produisaient une très-rapide chute des forces. Ce but fut atteint en 48 h., après quoi la maladie, sous l'usage de *Phosph. ac.,* prit une

marche très-bénigne. Ce cas se présenta quand il n'y avait pas de choléra au voisinage, et que le malade n'avait été nulle part ou il régnât. Les D[rs] Wurmb et Caspar ont justement appelé l'attention sur ce remède pour le typhus qui se présente sous l'influence du choléra oriental.

Zincum.

Dans un temps récent, le *Zinc*, et spécialement l'oxyde de *zinc*, que Rademacher et son école regardent comme un médicament cérébral de grand valeur, prit la réputation d'être une sorte d'*opium* métallique; on dit qu'il avait de merveilleux effets calmants dans l'excitation extrême du cerveau, dans les maladies aiguës et chroniques. On l'emploie aussi utilement dans le typhus, quand il y a du délire violent, furieux, s'élevant à la folie rugissante, le patient saute du lit, essaie de s'enfuir, et il est difficile de le retenir, de le calmer... L'expérimentation de ce métal par Hahnemann est si défectueuse, qu'une récidive est désirée urgemment... Nous n'y voyons pas indiquée cette sorte d'action spécifique de la drogue sur le cerveau et la moelle; mais ces observations ne doivent pas être méprisées, parce que nous ne trouvons pas leur semblable dans les effets physiologiques du *Zinc*, que nous possédons. Les convulsions des enfants pendant la dentition, l'épilepsie des adultes, ne se montrent pas dans le schema, et cependant ces deux maladies sont guéries par *Zincum.*

Le *Zinc* s'est montré très-utile dans un cas de délire furieux et maniaque, où le malade sautait sur son lit, essayait de s'enfuir, criait et rugissait, les traits tirés, les pieds froids et le pouls rapide... *(Quelques considérations sur la malignité, du début jusqu'au summum, des maladies épidémiques.)*

On n'a pas trouvé dans les papiers ce qui se rapporte à *Rhus* et *Arsenic*...

(Traduction du D[r] F. Chauvet.)

CAS TRAITÉS A LONDON HOMŒOPATHIC HOSPITAL

Par le Dr Henry R. Madden.

RHUMATHISME AIGU.

Cas I. James Collins, 28 ans, fut admis le 17 février 1871. Cet homme, maçon, eut une attaque de fièvre rhumatismale, il y deux ans, après avoir couché dans un lit mouillé ; il fut alors tenu au lit pendant trois mois, et son médecin lui dit qu'il a eu une « hydropisie du cœur. » Il y a deux semaines, après avoir travaillé dehors à un vent froid, il sentit des douleurs aux chevilles, assez fortes pour l'obliger à prendre le lit, où, sauf un jour, il est resté depuis. Les douleurs attaquèrent ensuite les mains, puis les genoux ; il y met des compresses d'eau froide.

État latent. Se plaint beaucoup des articulations, qui sont enflées et très-sensibles ; pouls à 88, mou et plein ; langue humide, très-chargée; sueur; pas de complication cardiaque; temp. 102,9. *Aconit.* 1 f. 1 gtt.

18. Pouls à 72, plein; temp. 100,8; langue claire et humide; urine très-colorée, dépose un abondant sédiment muqueux ; réaction acide; sueur profuse. Continuer *Aconit.*

19. Pouls à 72; temp. 100,8; pas de changement. Continuer *Aconit.*

20. État stationn.; sueur moins abondante. *Aconit.*

21. Pouls à 80; temp. 101,2; sueur moins abondante et fétide; urine abondante et trouble. *Bryonia* 1 f. 1 gtt. — Dans la soirée, il se plaignit beaucoup de douleurs aiguës dans les articulations, qui étaient très-sensibles au toucher.

22. Les douleurs s'amendent plutôt pendant la nuit; pouls 80, temp. 100,7; continuer *Bry.*

23. Décidément, moins de douleurs; temp. 100,6; *Bry.*

24. Encore moins de douleurs, spécialement dans la main gauche, qui est presque bien; dort beaucoup mieux; temp. 100; pouls 68; *Bry.*

25. Beaucoup de mieux; pouls 52; douleurs légères, *Bry.*

26. Amélioration sous tous les rapports. *Bry.*

1er mars. Douleurs disparues; urine acide et sans dépôt, pouls 54 ; temp. 99. *Bry.*

2. Pas de douleur; temp. 98,4. *Bry.*

7. Renvoyé guéri.

Cas II. — Ellen Dubber, domestique, 29 ans, fut admise le 28 février. Elle a eu une bonne santé jusqu'à il y a cinq ans, où elle eut un accès de fièvre rhumatismale qui la tint au lit pendant trois mois. Depuis, elle souffrit souvent beaucoup de douleurs dans les pieds et les chevilles; elle a eu aussi dernièrement des palpitations et la respiration courte. Il y a huit jours, elle prit grand froid, dont elle eut une toux avec expectoration blanche, écumeuse et beaucoup de douleurs de poitrine. Il y a deux jours, elle fut atteinte de fortes douleurs aux genoux et aux cuisses, qui ont continuellement augmenté jusqu'à présent; hier soir, elle eut une épistaxis. Règles régulières; les dernières ont été faibles; pouls 112; temp. 103. *Aconit.*

2 mars. Pas de mieux; pouls 112; temp. 104; langue jaune et humide; a sué abondamment et a très-peu dormi. Il y a une légère matité à la percussion à la base postérieure du poumon droit, avec bronchophonie et bruit de frottement. Continuer *Aconit.*

3. Se sent mieux; jambes beaucoup moins douloureuses, mais les épaules sont prises; pouls 92; temp. 102,8. *Aconit.*

4. Genoux mieux; épaules très-douloureuses; pouls 88; temp. 103,9; langue sale. *Aconit.*

5. Douleurs, beaucoup mieux; pouls 80; temp. 100,3;

langue jaune au centre et claire sur les bords; à travers la poitrine, beaucoup de douleurs, qui sont fortement aggravées par le mouvement; constipation. *Bryonia*. 12.

6. Amélioration; moins de douleurs; pouls à 72. *Bry*.

7. Amélioration; pouls 64; temp. 99,5. *Bry*.

8. Amélioration rapide; pouls 60; temp. 98,8.

19. Amélioration consécutive jusqu'à aujourd'hui, où *Sulfur*. fut donné.

21. Renvoyée guérie.

Cas III, IV, V, identiques.

CAS DE CYSTITE CHRONIQUE, PAR LE DOCTEUR R.-D. HALE.

Mme A. Dillovay, 58 ans, est reçue aux consultations le 17 février 1869, elle a été dernièrement à Saint-George's Hospital, pendant cinq semaines, où divers remèdes, y compris des injections dans la vessie, furent essayés sans le moindre soulagement; mais, au contraire, il y eut aggravation des symptômes dont elle souffrait plus ou moins depuis douze ans; elle a eu neuf enfants et sept fausses couches; elle attribue ses souffrances à s'être mouillé les pieds après une couche.

État présent. — Douleur forte dans la vessie avec douleur déchirante et cuisante sur le trajet de l'urètre; émission rare d'une urine chaude, avec pression en bas, comme si le contenu de l'abdomen voulait sortir; sensation de tuméfaction de l'anus, produite par des hémorrhoïdes saignantes; constipation et diarrhée alternatives; langue sale. *Belladona* 3 par 4 h.

24 février. Stationnaire; constipation, selles grumeleuses. *Nux vom*. 3; *Cantharis* 3.

3 mars. Se sent mieux qu'elle n'a été depuis un an; retient moins l'urine, qui est émise moins chaude et avec moins de douleurs; plus de selles. Rép.

10. Encore mieux; urine librement; selles difficiles, les hémorrhoïdes font souffrir. *Sulfur*. 5, et *Canth*.

17. Plutôt plus de douleur en urinant; selles mieux. *Nux v.* et *Canth.*

24. Fut mieux quelques jours; il y a encore miction fréquente avec douleur et pression. *Sulfur.* et *Canth.*

7 avril. Beaucoup mieux pour tous les symptômes; constipation. *Pulsat.* et *Canth.*

21. Encore mieux; peut mieux retenir son urine; beaucoup moins de douleur; parfois constipation. *Canth.*

5 mai. Mieux. Rép.

19. Il y a de l'inflammation conjonctivale de l'œil droit; langue très-sale; goût amer dans la bouche, douleurs intestinales pressives; selles blanches; symptômes vésicaux moins bien. *Merc. sol.* 5.

26. La conjonctive est très-injectée; dort mal. *Bellad.* 3.

2 juin. Amél. de tous les symptômes. *Bellad.*

18. Pression dans la région de la vessie. *Canth.* 3.

7 juillet. Amél.; n'a pas eu de remède depuis quinze jours; hémorrhoïdes saignantes. *Sulfur.* 6. et *Canth.*

21. Beaucoup mieux. Rép.

18 août. Encore mieux. Rép.

22. Id. quelques douleurs occasionnelles. *Canth.* 6.

14 octobre. Douleur vive dans la vessie, mais miction plus facile. *Canth.* 3.

18 janvier 1870. Il y eut une légère rechute, qui céda à *Canth.* et *Dulcam.*, et, se trouvant bien, elle cessa de venir.

OBSERVATIONS SUR LA COQUELUCHE, PAR LE Dr. WILLIAM W. DRURY.

Cas I. 1er novembre 1864. Catherine H., 15 mois, est apportée à l'hôpital, souffrant de toux violente, accompagnée de nausées et vomissements; la face rougit par la violence des quintes; la respiration est sifflante (ceci va mieux), beaucoup de mucus dans la poitrine. *Drosera* 30, toutes les 2 h.; s'il y a beaucoup de trouble par le mucus thorac., *Antim tart.* 30 au lieu de *Dros.*

8. Toux, mieux; les cris fréquents persistent. *Dros.*

27. Toux, beaucoup mieux. *Dros.* toutes les 4 h.

20 décembre. Toux plus fréquente, de quelques jours avec grande agitation nocturne; apparemment pire après le médicament. En mon absence, le médecin a oublié le remède; comme l'irritation vient probablement de la dentition, on donna *Chamon.* (?)

3 janvier. Moins de toux. *Dros.*

Un an après, 30 janvier 66, on le rapporta avec la même toux de coqueluche; crie et vomit; râle muqueux thoracique. *Antim. tart.* 30.

3 février. Toux, mieux; l'enfant est faible. *Ant. tart.* Il n'y eut pas besoin d'autre traitement....

Cas II, III, IV identiques.

CLINICAL REPORT.

DYSENTÉRIE, SIÉGEANT DANS LE RECTUM, GUÉRIE PAR PODOPHYLLUM, PAR M. J. HARMER SMITH.

M..., 45 ans, Levisham.

17 mars 1869. Attaque subite de douleur dans le rectum, accompagnée de pression en dehors et fréquentes évacuations muqueuses peu considérables; ténesme et strangurie; ni douleur abdominale, ni fièvre; elle est, contre la coutume, constipée depuis quelque temps, ce qu'elle attribue à l'usage du *Fer réduit.*, *Merc. corr.* 2, alterné avec *Ignatia.* 1.

18. Environ une douzaine de selles par jour; encore quelque strangurie; les selles ne se composent à peu près que de mucus teint de sang. Continuer *Merc, cor.*, cesser *Ignatia.* 1.

19. Pas de soulagement.

20. A uriné un peu de sang pur, de couleur vive, suivi de syncope. *Ipeca.* 1, alterné avec *Merc. cor.*

(*A continuer.*)

SYMPTOMES

CARACTÉRISTIQUES DES MÉDICAMENTS EMPLOYÉS CONTRE LES FIÈVRES INTERMITTENTES

(*The Western Homœopathic Observer.*)

Nous nous proposons de mettre en pratique la valeur de l'homœopathie appliquée au traitement des fièvres intermittentes, si communes aujourd'hui. Nous serions heureux de pouvoir ainsi mettre fin à l'abus des préparations quiniques, jouissant d'une si grande faveur auprès des médecins qui négligent d'étudier chaque cas particulier et qui n'en rapprochent les caractères que pour mieux se persuader que tous les cas doivent être guéris par le même médicament.

Alumina. Frissons tous les deux jours, généralement le soir. Frissons dans la journée; fièvre pendant la nuit. Chaleur qui monte par tout le corps (de même que *Sepia*, *Lachesis, Sulf. acid.*, chaleur qui descend (*Natr. carb.*). Impossibilité de suer, ou bien suer d'un seul côté du corps. (V. *Merc. viv.*)

Ambra grisea. Froid avant midi avec somnolence (après midi, *Apis*. V. *Nux mosch.*). Bouffées de chaleur tous les quarts d'heure (surtout le soir). Sueur par le moindre exercice. (Aussi *Merc. viv.*)

Ammon. carb. Fièvre intermittente avec sueur aux articulations seulement.

Ammon. mur. Fièvre intermittente accompagnée de toux (avec diarrhée, *Pulsat*. V. *Oxalic. acid.*). Sueur à la face, à la paume des mains, à la plante des pieds (V. *Argent. met.*).

Anacardium. Chaleur externe avec froid interne. (*Gelseminum* présente le phénomène inverse.)

Angustura. Froid dans la matinée, précédé de soif. Violent froid chaque jour à trois heures après-midi (aussi *Apis;*

V. *Arsen.*). Chaleur vers trois heures du matin, suivie de frissons.

Antimon. crud. Fièvre intermittente avec envie de dormir et absence de soif. Sueur tous les deux jours, le matin, au réveil. (V. *Baryt. c.*, *Fer.*)

Apis. Froid l'après-midi entre trois et quatre heures (V. *Angust.*, *Ars.*). Froid après le paroxysme fébrile (V. *Eupator. perfol.*, *Antim. crud.*). Alternatives de sueur et de sécheresse de la peau.

Argent. metal. Sueur à l'abdomen (aussi *Cicut. vir.*) et à la poitrine (V. *Amm. mur.*).

Arnica. Froid intense et chaleur extérieure (aussi *Anacardium; Gelseminum* en sens inverse); fièvre intermittente, froid le matin (aussi *Natr. mur.*) avec douleurs tiraillantes dans les os avant la fièvre. (Avant le froid, *Theridion*). Moiteur et sueur de mauvaise odeur.

Arsenicum. Froid de une heure à trois heures après-midi, suivi de chaleur, puis de sueur (à 10 heures du matin, *Natr. m.*; à 3 heures après-midi, *Augustura;* de 3 à 4 heures, *Apis;* de 4 à 8, *Lycopod.*; après le coucher du soleil, *Pulsat.*). Soif pendant le stade de chaleur. Pendant la fièvre, agitation, douleurs dans les os, nausées, dyspnée. Sueur au début du sommeil (V. *Sambuc.*). Soif vive pendant la sueur; céphalalgie après la fièvre. Fièvre par abus de sulfate de quinine. (Aussi *Pulsat.*, *Fer, Ipeca.*, *Lachesis.*)

Aurum foliatum. Transpiration aux parties génitales. (V. *Arg. met.*)

Baryta carb. Sueur le soir de deux jours l'un (*Ant. crud.*, *Fer*) surtout au côté gauche.

Brom. Tous les deux jours, froid, avec pieds froids et sueur facile.

Bryon. Fièvre intermittente, avec sueur acide ou huileuse.

Cactus grandifl. Fièvre quotidienne, toujours à la même

heure (aussi *Sabad.* Vers une heure après-midi) froid léger, puis chaleur, dyspnée (V. *Ars.*) et douleur dans la région utérine, puis une petite sueur (V. *Elater.*). Vers onze heures du matin, froid (V. *Ars.*) qui dure deux heures, puis chaleur brûlante avec dyspnée, douleur de tête, coma, stupeur, insensibilité jusqu'au milieu de la nuit, puis soif inextinguible et sueur.

Camphora. Froid glacial de tout le corps avec congestion à la tête et à la poitrine, frisson avec tremblement, sueur visqueuse et débilitante.

Cantharis. Froid avec sueur d'odeur d'urine (d'odeur d'urine de cheval, *Nitr. ac.*).

Capsicum. Froid avec soif violente qui augmente en buvant (V. *Carb. v.*). Sueur sans chaleur après le froid. Chaleur sans sueur ni soif.

Carb. anim. Sueur de mauvaise odeur, qui jaunit le linge.

Carb. veg. Fièvre intermittente avec soif *seulement pendant le froid* (aussi *Capsic.*, *Dulc.*). Chaleur sans soif après le froid. (V. *Capsic.*)

Chamom. Froid à quelques parties du corps, et en même temps chaleur aux autres. (V. *Pulsat.*, *Rhus*, *Chin.*)

China. Violent frisson interne avec froid glacial des mains et des pieds, congestion à la tête (V. *Cact. grand.*). Soif pendant le froid et la chaleur (V. *Carb. v.*). Sueur profonde et très-affaiblissante. Chaleur de longue durée, surtout après un grand froid.

Cicut. vir. Froid qui commence à la poitrine et s'étend aux jambes et aux bras. (V. *Cina.*)

Cimex. Dès le stade de froid, soif et pesanteur des extrémités inférieures. Irascibilité au début du froid. Pendant le froid, douleur aux articulations, contraction des muscles, oppression de poitrine et somnolence irrésistible (V. *Apis*). Beaucoup d'agitation dans les jambes après le froid, jusqu'à ce que la chaleur paraisse. Le froid augmente en buvant (mal

de tête. Sueur avec faim. Contraction de l'œsophage (?) pendant le stade de chaleur.

Cina. Froid avec tremblement de la poitrine à la tête (V. *Cicut. vir., Natr. c.*). Après la sueur (qui suit souvent le froid), vomissement des aliments avec faim canine.

Cocculus. Fièvre intermittente avec coliques et sensation de meurtrissure au dos. (V. *Phosph.*)

Coffea. Frissons le long de l'échine. (V. *Droser.*)

Crocus sat. Frissons dans l'après-midi avec augmentation le soir. Soif pendant le froid et la chaleur. (V. *China.*)

Diadema. Froid tous les deux jours à la même heure, avec insomnie (V. *Apis*), sans chaleur ni sueur.

Digitalis. Froid intérieur et chaleur extérieure (V. *Gelsemin.*, *Anacard.*). Sueur après le froid, sans chaleur.

Drosera. Fièvre intermittente avec mal de gorge et nausées (V. *Cocculus.*). Soif après le stade de chaleur. (V. *Carb. veg.*, *China.*)

Dulcamara. Froid qni part du dos, avec soif ardente (aussi *Carb. veg.* et *Capsic.*). Chaleur avec délire et sans soif, suivie de faim. Point de sueur.

Elaps corallin. Froid au milieu du jour, suivi d'une chaleur sèche, sans soif et sans sueur.

Elaterium. Beaucoup de bâillements avant et pendant le froid. Douleurs dans le corps ou dans les membres pendant le froid. Fièvre avec douleurs violentes par tout le corps (V. *Cact. grand.*). La sueur soulage tous les symptômes (aussi *Natr. mur.* et *Gelsemin.* — *Arsenic* produit l'inverse). Si la fièvre intermittente est supprimée, il survient une urticaire sur tout le corps.

Eupatorium. Grande soif avant le froid, pendant celui-ci et avant la chaleur (V. *China*). Froid ordinairement le matin (V. *Arsen.*). Le froid est produit ou aggravé par une gorgée d'eau. Avant le froid, douleurs dans les os, comme s'ils étaient rompus. Pendant le froid, douleur à la tête et au dos,

soif (V. *China*), tremblement, nausées, douleurs cruelles avec gémissements, ou douleurs au creux de l'estomac. Pendant le froid et la chaleur, coups douloureux dans la tête. Faiblesse et tremblement pendant la fièvre. Vomissements de bile à la fin du froid ou de la chaleur. La fièvre se termine ordinairement par la chaleur ou le sommeil. (V. *Apis.*)

Ferrum. Sueur de deux jours l'un, depuis le matin jusqu'au milieu du jour (le matin, *Antim. tart*; le soir, *Baryt.*). Fièvre intermittente par abus de quinine (V. *Arsen.*), avec congestion, vomissement et engorgement de la rate. (V. *Selen.*)

Gelseminum. Le froid commence par les mains et les pieds par les bras, *Helleb. nig.*; par le dos, *Dulcamar.*). Froid tous les jours à la même heure. Froid extérieur et chaleur intérieure (V. *Anacard.*). Froid nerveux; on a besoin d'être soutenu pour résister aux secousses (aussi *Sulf.* et *Lycop.*). Sueur facile, avec soulagement des douleurs (aussi *Natr. mur.* et *Elater*... — *Arsenic* produit le même phénomène en sens inverse).

Graphites. Fièvre quotidienne : fièvre avec tremblement vers les quatre heures après-midi (aussi *Lycop.*). Une heure après, chaleur à la face, froid aux pieds et pas de sueur.

Helleb. nig. Le froid commence aux bras (V. *Gelsemin.*). Chaleur et sueur aussitôt qu'on se met au lit.

Hepor sulf. Froid vers les six ou sept heures du soir (V. *Arsen.*). Froid violent vers les huit heures du soir (V. *Arsen.*), avec claquement des dents, puis sueur à la poitrine et aux avant-bras. D'abord froid, puis soif, ensuite grande chaleur et sommeil troublé.

Hyosciam. Fièvre quarte avec toux sèche et douloureuse (la nuit). Sueur aux jambes. (V. *Amm. mur.*)

Ignatia. Froid *avec soif*, suivie de chaleur *sans soif*. Frissons avec coliques et soif. Pendant la fièvre, violent prurit et urticaire par tout le corps.

Ipecacuanha. Prédominance de nausées et de vomissements.

Froid léger, beaucoup de chaleur avec soif, sans sueur. Contre l'abus du quinquina. (Comme *Arsen.*, *Pulsat.*, *Fer*, *Laches.*)

Kali bichromat. Froid qui monte des pieds. Froid sans soif. (Aussi *Pulsat.*, *apis.*)

Kobalt. Froid de onze heures à midi; abattement jusqu'à deux heures après-midi, enfin fièvre et sueur. (V. *Arsen.*)

Lachesis. Fièvre reparaissant au printemps, ou bien après l'abus du quinquina. (V. *Arsen.*) Fièvre venant après-midi et bavardage continuel pendant la chaleur. Soif pendant le froid. (Comme *Pulsat.*, *Petrol.*, *China.* — Pendant le froid, *Lycopod.*)

Ledum palustre. Froid comme si on versait de l'eau froide le long du dos. (Ainsi que *Rhus*, *Mer. viv.*) (V. *Apis.*)

Lobelia inflata. Boire augmente le froid, qui se termine par de la sueur et du sommeil.

Lycopodium. Froid de quatre à huit heures du soir. (V. *Arsen.*) Soif prédominante, même après la sueur. Vomissement dans l'intervalle du froid et de la chaleur. (V. *Puls.*)

Magnes. carb. Sueur et soif, du milieu de la nuit jusqu'au matin. (Aussi *Magnes. mur.*)

Magnes. sulfuric. Froid de neuf à dix heures du matin avec sueur l'après-midi. Chaleur d'une partie du corps quand l'autre est froide.

Mercur. viv. Froid comme si on versait de l'eau froide le long du dos. (V. *Rhux* et *Ledum.*)

Mercur. sulfur. Froid avec nausées, de dix heures avant midi jusqu'à deux heures après-midi. (V. *Arsen.*). Fièvre avec soif ardente.

Mezereum. Fièvre intermittente avec oppression.

Natr. carb. Chaleur qui descend tout le long du corps (elle monte aux contraire avec *Sepia*, *Laches.*, *Sulf. acid.*, *Alum.*).

Natr. mur. Froid sur les dix heures du matin (V. *Arsen.*). Froid glacial aux mains et aux pieds (comme *Gelsemin.*). La sueur soulage toujours. (Aussi *Eláter.*). (*Arsen.* aggrave).

Froid avec forte soif et mal de tête qui disparaît par une sueur abondante.

Natr. sulfur. Froid avec tremblement la nuit, oppression et soif. (Aussi *Nicc.*)

Nitri. acid. Absence de soif pendant le froid et la chaleur. (V. *Chin.*, *Pul.*, *Apis.*)

Nux mosch. Double tierce. (Quarte *Hyosciam.* V. *Rhus.*) Fièvre intermittente avec envie de dormir. (V. *Tart. em.*)

Nux vom. Froid le soir après une heure de sommeil, ensuite chaleur, céphalalgie, nausées. Tremblement de fièvre avec embarras d'estomac (v. *Sabadilla.*), état bilieux. Froid sans soif, ensuite violente avec soif, vertiges, angoisses ou délire.

Oxalic. acid. Froid après une attaque de diarrhée. (V. *Pulsatille.*).

Phosphor. Chaleur la nuit avec sueur, défaillance, faim, ensuite froid avec claquement de dents. Froid plus grand au haut et au bas du dos.

Phosphor. acid. Tremblement fébrile suivi de chaleur ardente sans soif.

Pulsat. Fièvre intermittente avec absence de soif. (Aussi *Apis*). Constipation par l'abus du sulfate de quinine. (V. *Arsen.*). Vomissements entre le froid et la chaleur. (Aussi *Lycop.*). Diarrhée muqueuse pendant l'apyrexie. (V. *Oxalic. acid.*).

Ranuncul. scelerat. Froid après minuit avec chaleur et grande soif.

Rhus toxic. Fièvre quotidienne ou tierce. (V. *Nux vom.*) Froid comme si on lui versait de l'eau froide sur le corps (Aussi *Ledum*, *Merc. viv.*, *Verbasc*). Chaleur comme par une affusion d'eau chaude. (Aussi *Arsen.*)

Sabadilla. Frissons qui courent en haut et en bas sur le corps (le long du dos, *Phosph.*). Fièvre toujours à la même heure. Soif seulement après les stades de chaleur et de froid (v. *Eupator.*), avec troubles de l'estomac (v. *Nux vom.*), toux sèche, spasmodique pendant le froid.

Sepia. Fièvre intermittente avec soif seulement pendant le froid (aussi *Capsic.*, *Carb. v.*), froid glacial des mains et des pieds, chaleur ardente et sueur profuse.

Silicea. Fièvre intermittente avec prédominance de chaleur (avec prédominance de froid, *Tart. em.*). Sueur périodique de 11 heures du soir à 6 heures du matin, ou de 3 à 5 heures du soir. (V. *Arsen.*)

Stannum. Froid tous les soirs vers 10 heures. (Aussi *Natr. mur.* — V. *Arsen.*) Chaleur tous les jours de 4 à 5 heures du soir. (Aussi *Lycop.*, *Puls.*)

Staphysagria. Fièvre tierce avec symptômes de scorbut. Faim canine avant et après le paroxysme.

Stromonium. Sommeil pendant la chaleur. Soif ardente au réveil.

Sulfur. Froid de 10 heures du matin à 3 heures de l'après-midi (de 10 à 11 du matin, *Natr. mur.;* de 11 heures à midi, *Kal. carb.;* de 1 heure à 2 après-midi, *Arsen.;* à 3 heures, *Apis;* de 4 à 8 heures, *Lycop.*); *Calcar. c.* vers 2 heures; *Copaïvæ b.*, de 11 heures à midi; *Conium,* prédominance du froid; *Kali. c.,* fièvre avec frissons le soir, etc.

Tartarus emetic. Fièvre intermittente avec léthargie. (*Nux v.*) Fièvre avec prédominance de froid. (Avec prédominance de chaleur, *Silic.*)

Theridion. Douleur dans les os comme s'ils étaient rompus. (Avant la fièvre, *Arnic.*) Écume à la bouche précédant le froid, somnolence avant le froid. Froid violent avec soif. Sueur d'un froid glacial sur tout le corps.

Veratrum album. Fièvre intermittente avec froid extérieur. Chaleur avec délire, face rouge, sueur sans soif.

Verbascum. Froid d'un côté du corps, comme s'il était inondé d'eau froide. (V. *Rhus.*) (*Rivista omiopatica,* août 1872.)

Traduit par le Dr LEBOUCHER.

NOTA. Suivra un article sur le même sujet, avec des indications plus précises.

NÉCROLOGIE

LE DOCTEUR SERRAND.

L'année 1872 ne nous a pas épargné les deuils, elle nous a vu enlever plusieurs de nos plus honorés confrères..... L'année 1873 commence à peine, et déjà nous sommes affligés par une nouvelle perte, d'autant plus sensible qu'elle était moins prévue.

François-Alexis-Frédéric Serrand est mort le 18 janvier 1873, à l'âge de 68 ans.

Il était né à Moirans du Jura (Jura) le 15 décembre 1805. Il était fils d'un officier de l'armée d'Italie mort des suites de ses blessures. Nous verrons bientôt que le courage n'a pas dégénéré dans cette famille.

Le jeune Serrand fit de brillantes études au lycée de Besançon, où il obtint une bourse. Au sortir du collége, il alla étudier la médecine militaire à Strasbourg.

Nommé chirurgien sous-aide le 23 juillet 1837, il fut attaché à l'hôpital militaire de Thionville.

Le 5 mars 1830, il fut attaché, sur sa demande, aux ambulances de l'armée d'Afrique.

Après une année, il vint à Paris pour y terminer ses études médicales. Il soutint sa thèse inaugurale le 7 août 1833.

Pendant la terrible épidémie de choléra qui décima si cruellement Paris en 1832, il était attaché au service des cholériques à l'hôpital du Gros-Caillou. Avant d'avoir l'honneur du titre, il fit un rude apprentissage des devoirs qui incombent à l'honorable profession de médecin. Et ce ne fut pas tout.

Reçu médecin, il fut envoyé à Lyon avec son régiment, juste à point pour assister aux émeutes. On se figure aisément quel dur service il dut faire pendant l'insurrection.

Bientôt après, il repartit pour l'Afrique avec le titre d'aide-major au 23ᵉ de ligne. Il assista au premier siége de Constantine et à la retraite. C'est là qu'on peut dire véritablement qu'il fit ses premières armes, puisqu'il lui fallut faire des amputations sous le feu de l'ennemi. Il eut même la douleur de voir tomber à ses côtés, tué par une balle ennemie, l'aide qui tenait la cuisse d'un blessé qu'il opérait.

Plus tard, il était à la prise de Constantine.

C'est en Afrique qu'il commença l'étude de l'homœopathie.

En 1840, il revint en France pour y commencer une nouvelle carrière médicale. Il n'eut pas moins de courage et d'énergie à déployer, mais la nature des émotions et le but à atteindre furent bien différents. Ce n'était plus ses membres ou sa vie qu'il fallait exposer, mais son avenir et sa réputation de praticien.

Comme plusieurs autres honorables confrères, il renonça à la carrière militaire pour servir la grande cause de l'humanité; j'ai dit l'homœopathie.

Après avoir vu Hahnemann à Paris et reçu de lui quelques conseils, il alla s'installer à Châlons-sur-Saône. Il y fit connaître et y vulgarisa la nouvelle doctrine. Les succès qu'elle donne à ceux qui ne lui refusent ni leur activité, ni leur dévoûment l'eurent bientôt mis en évidence. Peut-être l'hostilité maladroite des confrères de la vieille doctrine y contribua-t-elle pour une part.

Mais ce qui mit surtout le comble à sa réputation, ce furent les nombreuses guérisons de fièvre typhoïde, maladie si commune en Bresse. Deux épidémies de choléra lui fournirent aussi l'occasion de mettre encore plus en relief la doctrine enseignée par Hahnemann. La supériorité de l'homœopathie

fut telle, que notre confrère était obligé de parcourir les villages jour nuit et qu'il y gagna le surnom de sauveur.

Des raisons de famille l'engagèrent à venir se fixer à Paris en 1857. Bientôt après, ses confrères, en reconnaissance des services rendus à notre cause, l'honorèrent du titre de président de leur société. Ce fut aussi à peu près l'époque où, de concert avec les docteurs Chargé, Patin, Escallier, fut fondé le dispensaire homœopathique de Saint-Laurent. La mort prématurée du Dr Escallier, la retraite de Chargé, plus encore la guerre de 1870, mirent fin à cette œuvre de dévouement.

Mais comme le dévouement trouve toujours l'occasion d'appliquer l'ardeur de son zèle, notre confrère, pendant la guerre, transforme son habitation en ambulance et soigne, à ses frais, les soldats malades ou blessés, alors que, de ses deux fils, l'un combattait à Strasbourg, et l'autre donnait ses soins comme médecin aux blessés dans un des forts de Paris.

Notre confrère eut encore la douleur d'assister aux scènes d'horreur dont Paris fut victime pendant la Commune.

Vieilli et courbé par de si rudes épreuves, et aussi par des deuils de famille, la vie lui devint presque un fardeau, sans que pourtant il ait discontinué sa tâche dès lors au-dessus de ses forces.

Plein de zèle en face du devoir, ardent à la recherche de la vérité, s'il n'est pas mort plein de jours, il a du moins quitté la vie dans l'accomplissement de bonnes œuvres.

Dr LEBOUCHER.

VARIÉTÉS

DES CAUSES DE LA MORT DE L'EMPEREUR.

La mort de l'empereur n'est pas seulement un grave événement politique par les conséquences qu'elle peut entraîner; elle est, de plus, un grave événement médical par les circonstances qui l'ont déterminée. Je crois donc devoir, à ce dernier point de vue, en dire quelques mots.

L'empereur est mort la victime de ce que je n'hésite pas à appeler trois grandes fatalités : le volume de la pierre, la préférence donnée à la lithotritie et l'emploi du chloroforme.

LE VOLUME DE LA PIERRE. — Nul doute que cette pierre n'existât chez l'empereur depuis plusieurs années, et que, par suite, chaque année aussi, son volume n'ait pris un nouvel accroissement. Serait-ce donc qu'elle avait été méconnue à l'origine? Non-seulement elle ne l'avait pas été, mais il résulte d'une consultation au bas de laquelle figurent, entre autres noms également autorisés, ceux de Nélaton et de Ricord, qu'avant les événements de 1870, sa présence avait été diagnostiquée de la manière la plus nette et la plus précise. C'est au point qu'on avait insisté pour que l'empereur se fît sonder le plus tôt possible. Malheureusement, pour des motifs qui sont encore peu connus, cette consultation, qui était destinée à l'impératrice, ne lui fut pas remise et resta ainsi à l'état de document inutile. Or si, à cette époque, l'empereur avait été sondé, la présence de la pierre eût certainement été matériellement constatée et, vu son volume moindre, on aurait pu probablement l'extraire sans danger.

LA PRÉFÉRENCE DONNÉE A LA LITHOTRITIE. — La lithotritie convient pour les petits calculs, la taille pour les gros ; or, d'a-

près les dimensions de celui de l'empereur, la taille était plus indiquée que la lithotritie. Seulement, il est des constitutions tellement impressionnables et qui exigent de tels ménagements, qu'on recule devant une opération sanglante. Tel devait être le cas de l'empereur.

La chose est d'autant plus regrettable, qu'il résulte de l'autopsie que la vessie était saine; par conséquent, c'était une chance de plus pour que la taille réussît. En effet, dans la taille on est débarrassé de la pierre en une séance; le reste n'est plus qu'une affaire de cicatrisation et, quand la vessie est saine, elle marche d'habitude assez rapidement. Dans la lithotritie, au contraire, plusieurs séances sont nécessaires, car on ne peut écraser une pierre volumineuse en une fois ; on la brise d'abord, puis on écrase successivement chaque fragment. De là, autant d'opérations. Or ces introductions répétées de l'instrument fatiguent et irritent la vessie; les fragments restés dans l'organe ajoutent à cette irritation par leurs aspérités ; des détritus de calculs peuvent s'engager dans le canal, d'où il est très-difficile de les déloger, etc. Il survient ensuite toute cette série d'accidents que l'empereur a éprouvés, et que ne comporte pas la taille.

L'EMPLOI DU CHLOROFORME. — Le chloroforme est rarement employé dans la lithotritie. C'est qu'il est bon que les malades aient la conscience de leurs sensations; car, pendant les manœuvres de l'instrument dans la vessie, elles peuvent servir à guider la main du chirurgien. Mais ici encore les susceptibilités d'organisation dont nous venons de parler ont obligé de recourir, chez l'empereur, à un aussi dangereux auxiliaire. Dangereux, ai-je dit. C'est qu'en plus de l'inconvénient grave que nous venons de signaler, le cloroforme, par ses propriétés vénéneuses, peut s'attaquer aux sources mêmes de la vie, surtout quand on est obligé d'y revenir à plusieurs reprises, le péril croissant à mesure qu'on en multiplie et

et qu'on en rapproche l'emploi. C'est précisément ce qui est arrivé pour l'empereur.

Ainsi il me paraît démontré, autant du moins qu'on peut en juger par des récits empreints des premières émotions du moment, que c'est le chloroforme qui a précipité la catastrophe. Comment, en effet, expliquer autrement que par un empoisonnement cet affaiblissement progressif du cœur aboutissant à la paralysie de son action, alors que, soit du côté de la vessie, soit du côté des autres organes, il n'existait aucun signe faisant pressentir même quelque danger? Non, l'empereur n'était pas tellement faible qu'il dût tout d'un coup mourir d'épuisement. Il y avait là autre chose. Or, dans tous les cas d'empoisonnemeut par le chloroforme que j'ai eu l'occasion de voir — et quel médecin n'en a pas vu comme moi? j'ai constaté des symptômes identiques à ceux qui ont caractérisé sa fin. Je citerai comme spécimen et comme preuve, le fait suivant :

Je fus consulté l'année dernière par M. H., curé d'une des principales paroisses de Caen, qui se plaignait depuis quelque temps de légers troubles du côté des voies urinaires. C'était un homme de soixante ans, d'une constitution robuste et d'une santé magnifique. Je le sondai et constatai l'existence d'un calcul. Je l'adressai alors à l'un de nos spécialistes les plus éminents, qui le soumit à la lithotritie. Tout se passa parfaitement les trois premières séances, que séparèrent chacune huit jours d'intervalle ; mais, à la quatrième, la vessie s'irrita, des spasmes se déclarèrent, et toute introduction de l'instrument devenant désormais impossible, la taille fut décidée.

Nous endormîmes préalablement le malade à l'aide du chloroforme. L'opération n'offrit aucunes difficultés sérieuses, et amena l'issue de plusieurs débris de pierres. Nous n'eûmes aucune peine ensuite à réveiller le malade, lequel nous dit n'avoir nullement souffert et se sentit très-bien. Son état nous parut de même très-satisfaisant, à part un peu de faiblesse dans

le pouls. Nous donnâmes quelques toniques, et le pouls se releva.

Mais bientôt la faiblesse reprit le dessus ; vainement alors nous recourûmes à la médication la plus stimulante : les forces furent en déclinant, les battements du cœur diminuèrent graduellement, et, le troisième jour, le malade s'éteignait sans convulsions, sans efforts, sans souffrances, ayant toute la plénitude de ses facultés. Aucun de nous ne mit en doute qu'il n'eût succombé à un empoisonnement par le chloroforme. Or n'est-ce pas là le tableau de ce qui s'est passé pour les derniers moments de l'empereur ?

— Si j'entre dans ses détails, c'est surtout qu'ils comportent avec eux leur enseignement. Ainsi, qu'on ne l'ignore pas, le chloroforme est un poison, et, encore bien que *dans l'immensité des cas,* ce soit un poison inoffensif, il peut tuer, même administré par les mains les plus habiles et les plus exercées. Tout dépend de l'impressionnabilité de l'individu. On devra donc réserver son emploi pour les cas graves; car, quiconque y a recours pour obtenir les bénéfices d'un sommeil artificiel, n'est pas toujours sûr de se réveiller (1).

Dr Constantin James.

(1) Lequel est le coupable, du chloroforme ou de la Faculté? — Personne, assurément ! En effet, si le chloroforme n'a pas conscience de ses actes, la Faculté pas davantage, puisque connaissant les dangers de cette substance qui depuis vingt ans compte des victimes par centaines, cette libre dispensatrice de l'irresponsabilité morale persiste à l'offrir aux malades.

Il y a plus de deux siècles, la Faculté condamnait l'innocent émétique, de même qu'aujourd'hui elle fronde la doctrine de Hahnemann, par esprit de rivalité mesquine. Qui donc la condamnera à son tour, elle qui repousse sans raison, sans examen, et qui tue sciemment ?

L'EAU MINÉRALE DE BASSE-KONTZ PRÈS SIERCK (MOSELLE).

Après avoir détaillé trois observations médicales faites à Bassé-Kontz, M. Dieu tire de son travail (*Mémoires de l'Académie de Metz*, t. LXVII, p. 61) les conclusions suivantes :

1° L'eau minérale de Sierck agit dynamiquement sur l'économie, de manière à modérer d'abord, puis à faire cesser complétement la fièvre hectique, fidèle compagne des affections strumeuses et des tumeurs blanches suppurées;

2° Elle réveille l'appétit, reconstitue l'assimilation organique et favorise l'élimination des principes morbifiques. C'est ainsi que, secondairement, elle combat l'état cachectique et amène la guérison de ces artropathies si souvent rebelles aux soins les mieux entendus, aux médications les plus accréditées ;

3° Les doses doivent être telles que le médicament puisse toujours être absorbé. Si l'eau de Sierck purge, elle n'agit pas sur l'état général ; il faut donc la doser suivant l'âge et la susceptibilité de l'estomac ;

4° Dans le traitement par l'eau de Sierck de ces maladies torpides, il importe de varier l'alimentation et de prescrire aux malades de manger ce qu'ils désirent ;

5° L'emploi du collodion riciné me paraît fort utile comme agent topique dans le traitement des tumeurs blanches.

(Extrait du *Journal pour tous*.)

BIBLIOTHÈQUE HOMŒOPATHIQUE

MARS 1873

CAS TRAITÉS A LONDON HOMŒOPATHIC HOSPITAL

CLINICAL REPORT.

DYSSENTERIE, SIÉGEANT DANS LE RECTUM, GUÉRIE PAR PODOPHYLLUM,
PAR M. J. HARMER SMITH.

(Suite.)

21. Pas de retour de l'hémorrhagie; selle muqueuse, comme avant.

22. Plusieurs selles se composant de boulettes de couleur sombre; l'écoulement muqueux reste le même. Continuer les médicaments, doit prendre un enema d'eau tiède (une pinte).

23. Douleurs abdominales depuis l'enema; rend aussi plus de boulettes; pas de diminution de l'écoulement muqueux.

Trouvant si peu d'amélioration par un traitement que j'ai vu si souvent guérir la dyssenterie, je me rappelai que le Dr Hughes, dans sa *Pharmacodynamie*, recommande fortement *Podophyllum* dans la diarrhée dyssentérique qui affecte l'intestin rectum. C'est pourquoi je cessai les autres remèdes et donnai teinture de *Podophyllum*, 1, 5 gtt.

24. Il n'y a pas eu de retour des douleurs abdominales ou de l'écoulement muqueux depuis qu'elle a commencé à prendre *Podoph*.

30. Aucun retour des symptômes.

Elle eut quelque mois une légère récidive de son mal, qui fut guéri de même.

Caladium seguinum in *Prurilu pudendi.*

La même dame, qui est remarquablement sensible à l'influence des remèdes homœophatiques, me consulta récemment pour cette affection désagréable, contre laquelle elle a employé les applications locales pendant plusieurs jours.

Je prescrivis simplement sur son rapport, — elle dit que la lèvre externe était enflée et qu'il y avait sur elle une éruption populaire; — et je donnai *Caladium seguinum*, sans ordonner d'applications locales.

Quand je la vis le lendemain, elle me dit que cette intolérable souffrance était tout à fait guérie, que la démangeaison avait cessé, et que les parties revenaient à leur premier volume.

Deux cures avec Calcarea.

De l'*Allg. hom. z.*

LA FIÈVRE JAUNE A BARCELONE, PAR LE Dr GÉRARD VALARDELL.

Peu de temps après que je vins ici, la fièvre jaune se déclara, et j'offris mes services au public, parce que j'ai acquis quelque expérience de cette maladie à Cuba, où elle est endémique. Par respect pour la vérité, je dois confesser que, relativement à la maladie, il y eut beaucoup de cris et peu de tondus, comme dit le dicton, la panique parmi les habitants étant des plus grandes à cause de leur souvenir des ravages causés par l'épidémie de 1821.

La majorité des cas que j'observai offrait des modifications marquées, dues sans doute aux effets du climat. Ainsi la forme générale de la maladie, en Amérique, est *ataxique*, avec toutes les variétés qui se rapportent à cette forme; mais ici la forme commune fut *adynamique*.

Dans les Indes-Occidentales, vers le 5e ou le 7e jour, les malades ordinairement meurent, ou la maladie perd sa gravité et ils entrent en convalescence; ici, au contraire, les périodes étaient plus longues, s'étendant jusqu'à 3 semaines, comme le typhus ordinaire d'Europe. Ici, la teinte ictérique était plus prononcée, spécialement sur la conjonctive, et aussi le saignement des gencives, et des pétéchies qu'on rencontre rarement à Cuba ; les vomissements et les selles furent plus bilieux et moins couleur marc de café. En un mot, bien que ce fût essentiellement un vrai *typhus ictéral*, il présentait plusieurs des caractères de la maladie européenne dans son mode de développement, et dans celui-ci aussi *Rhus.* fut trouvé utile dans plusieurs cas; mais il était nécessaire de recourir fréquemment à *Arsenic*, *Lachesis*, *Crotal. hor.*, et *Carbo veg.*, d'après le tableau des symptômes, en individualisant soigneusement les cas.

En Amérique, avec *Aconit* et *Nux vom.*, au début, ou *Bryonia* dans quelque cas, et dans d'autres *Bellad.* si le cerveau était atteint, je réussissais à raccourcir la maladie dès le commencement, et occasionnellement aussi avec *Ipeca*, quand les symptômes gastriques prédominaient.

Par ces moyens, je réussissais à abréger la maladie, empêchant la manifestation des *vomissements* particuliers à l'ataxie; en même temps, je faisais mon possible pour provoquer des selles abondantes et favoriser la transpiration. Par ces simples moyens, j'obtins plusieurs cures, empêchant la maladie de se développer et de passer à la seconde période; et même, quand celle-ci n'a pu être évitée, j'ai obtenu de brillants succès avec *Lachesis*, qui est un puissant remède, *Arsen.*, *Crotalus*, etc. (*El Criterio medico.*)

FISSURE DE L'ANUS, PAR LE Dr DUDGEON.

La malade était une dame de plus de soixante ans; elle a déjà subi une opération pour cette affection, il y a six mois,

et fut très-soulagée pendant quelque temps; mais, quand je la vis le 8 décembre, elle se plaignait du retour de son vieux mal. Les selles étaient plutôt échauffées, accompagnées de douleurs vives, et pendant plusieurs heures de suite, elle ne pouvait avoir de repos ou de soulagement des ses excessives douleurs spamodiques à l'anus et qui caractérisaient la maladie; on observait, en général, un peu de sang dans les selles. Je lui proposai de l'opérer immédiatement, mais l'insuccès de l'opération précédente la rendit très-rebelle à s'y soumettre de nouveau; alors je prescrivis *Collinsonia*, 1, 3 fois rép. et une pommade très-douce au nitrate d'argent 1 gr. 1 once, de graisse; elle a, dans les premières années, ressenti un bon effet de cette application locale. Le 15, elle n'était pas mieux; au contraire, la douleur était devenue même plus intolérable, et elle me supplia de faire ce que je pensais le mieux pour la soulager... (Opération... procédé de Maisonneuve...)

DE LA SPHÈRE D'ACTION DU LILIUM TIGRINUM, PAR LE D[r] CARROLL DUNHAM, DANS LE *North amer. Journal vof Hom.*

A juger d'après quelques expériences, il vaut mieux ne pas donner le médicament trop longtemps, ou de fortes aggravations se manifesteront; dans un cas, au moins, des souffrances inutiles furent produites par une trop fréquente répétition de la dose...

« Pris à dose modérée, les effets ne sont pas immédiats; des jours se passent avant qu'il y ait manifestation des effets évidents de l'action de la substance; mais ces effets sont très-persistants, comme le prouvent les rapports des expérimentateurs; ils tendent, en outre, à reparaître à des intervalles plus ou moins longs, et en groupes qui conservent un ordre défini. Ainsi l'expérimentateur n° 1 rapporte un 3[e] retour d'un groupe de symptômes presque deux mois après la dose de *Lilium;* chez les hommes, cette même récidive de symptômes

en groupes définis a été observée avec un intervalle d'indépendance relative des symptômes. L'observation simultanée de ces expérimentateurs, résidant loin l'un de l'autre et inconnus l'un à l'autre, ne laisse aucun doute à leur vérité.

» Par les symptômes observés chez les femmes, aussi bien que chez les hommes, les effets sur l'esprit sont remarquables et sont de deux sortes : d'abord, comme le remarque le Dr Pagne, anxiété ou appréhension qu'une maladie incurable existe ou est imminente, ce qui produit le désespoir; 2° comme il est très-décidément manifeste chez l'expérimentateur n° 1, et clairement, quoique d'une manière moins prononcée, chez plusieurs autres, il y a conscience d'un état anormal de l'esprit et du sentiment, qui enfin se développe à un état d'exaltation, dans lequel le sujet est disposé à trouver à redire contre toute personne et toute chose, à exagérer son importance et ses qualités et abaisser les autres; il y a simultanément exaltation de l'instinct sexuel; chez plusieurs prover, cet état de choses s'est traduit par des accès hystériques. Chez le prover n° 1, cet état prit des proportions si marquées, que je fus contraint d'y mettre fin par l'administration de *Platina,* dont l'indication était évidente d'après les symptômes mentaux. L'activité intellectuelle fut annihilée, et chez les hommes et chez les femmes ; les deux se plaignirent d'une sensation de confusion et d'agitation, qu'a si bien décrite le sujet n° 1.

» La menstruation est accélérée, revenant dans quelques cas tous les 15 jours ; le flot est très-rare.

» Une leucorrhée âcre, brunâtre, fluide, fut chez quelques sujets un symptôme gênant. Mais les symptômes les plus remarquables, et qui furent le mieux observés, se rapportent aux organes pelviens ; ils ne se présentèrent généralement pas avant l'écoulement d'un certain nombre de jours après l'expérimentation. Ils se composaient d'une sensation de tiraillement, d'arrachement ou de pression en dehors dans le pelvis, comme si le contenu entier de celui-ci fût repoussé à travers

le vagin et voulût sortir par la vulve. Cette sensation n'est pas limitée au dos ou aux hanches, — ni contre la région hypogastrique, mais elle est décrite comme s'étendant à tout le bassin. Et les deux sujets, chez lesquelles ce symptôme fut le plus marqué, décrivent le tiraillement comme venant même du *thorax*, de la région mammaire et des épaules. Si marquée est cette sensation de pression en bas et en dehors, que les sujets placent leur main sur l'hypogastre ou la vulve, comme pour empêcher la sortie. Chez trois sujets, l'examen physique révéla l'existence d'une antéversion utérine, trouble qu'aucune d'elles n'avait ressenti auparavant.

» A ce groupe de symptômes appartient aussi le ténesme vésical et rectal, la diarrhée et la miction fréquente.

» Il y a unanimité des sujets relativement aux douleurs brûlantes ou cuisantes, et à la sensibilité de la région ovarienne, spécialement la droite.

» Les symptômes sont généralement pires l'après-midi et avant minuit, sauf la diarrhée, qui semble plutôt matutinale.

» Si maintenant, avec la lumière que nous apportent ces expérimentations, nous cherchons à donner au *Lilium tig.* sa place propre dans notre matière médicale, et à estimer sa valeur par comparaison avec les autres médicaments, nous observons que :

» D'abord, la présence unanime, chez tant de sujets, des symptômes pelviens, aussi bien que la démonstration par l'examen physique d'un déplacement utérin, établit *a priori* son droit à se ranger parmi les remèdes du prolapsus et des déplacements utérins, du catarrhe vaginal et utérin, de l'inflammation de l'ovaire. Et si nous traçons un parallèle avec les symptômes d'autres médicaments, nous trouvons les particularités marquées qui caractérisent *Lilium*.

» Dans la diarrhée matutinale, se présentant avec ténesme, il ressemble à *Podophyllum*, lequel a, de même, une pression générale en bas dans le pelvis, limitée, cependant, à la région

lombo-sacrée ; tandis que les symptômes moraux et mentaux, produits par le *Podophyllum*, n'ont aucune ressemblance avec ceux du *Lilium*. En outre, autant que mon observation me le montre, *Podop.* ne produit et n'enlève ces symtômes pelviens que s'ils se produisent en connexion avec certains symptômes du canal digestif, avec lesquels *Lilium* n'a point rapport.

» La *Sepia* produit certainement une sensation de pression en bas sur la région lombaire, unie à des douleurs tractives et même aiguës s'étendant de la région des ovaires, en bas, jusqu'aux parties; mais, outre que *Sepia* ne présente aucun symptôme de diarrhée et d'irritation du rectum et de l'anus, et n'a pas de leucorrhée telle que *Lilium*, les *conditions* sont tout à fait différentes. Les douleurs de *Lilium* s'aggravent après midi et avant minuit ; elles s'empirent dans le repos et quand on a l'esprit passif ; elles s'empirent, enfin, en se couchant et essayant de gagner le sommeil. D'autre part, les douleurs de *Sepia* sont pires de neuf heures du matin à midi, et sont soulagées par le repos; elles s'aggravent par le mouvement et la méditation. Cet état d'esprit produit par les deux remèdes est très-différent. — Presque les mêmes différences existent entre *Lilium* et *Pulsatilla*.

» *Belladona* s'approche de *Lilium* par la sensation de pression en bas, et dans le dos et dans la région pubienne, et par le fait qu'il n'y a pas de soulagement immédiat par le repos. Mais, d'un autre côté, *Lilium* n'a aucune apparence de cette affection générale de l'organisme, spécialement de la circulation qui accompagne le groupe bien marqué des symptômes de *Belladone*. Au contraire, dans *Lilium*, quand le malade souffre le plus, la nutrition et l'appétit ne sont pas gênés ; ils furent même améliorés.

» Il est probable que des expérimentations ultérieures d'*Helonias dioïca* montreront une forte analogie entre lui et *Lilium*, relativement à leur action sur l'organisme féminin. Nous en connaissons déjà assez pour reconnaître une diffé-

rence dans les symptômes mentaux; *Lilium* assombrit l'intelligence, produit une *sensation* de *confusion* avec *incapacité* et un trouble basé sur l'appréhension clairement définie d'être atteint de quelque maladie sérieuse ou fatale. *Helonias* produit une profonde mélancolie, une dépression indéterminée et profonde, avec sensation de douleur et de poids dans la matrice, une « inconscience d'utérus. »

» *Platina* me semble présenter les plus forts caractères de ressemblance avec *Lilium*, dans les symptômes pelviens, et dans au moins une phase des symptômes mentaux, et le résultat de mon expérience avec le sujet n° 1 montre qu'il peut antidoter *Lilium*. Mais *Platina* ne présente aucun des symptômes du canal intestinal qui sont si marqués dans *Lilium*, et ses effets sur les fonctions menstruelles ne sont pas semblables. »

Comme le Dr Dunham, pour des raisons particulières, ne donne pas l'analyse des symptômes du cœur, nous ajouterons quelques-uns des plus marqués.

Ils sont de deux sortes : 1° d'abord une douleur sourde, pesante, pressive dans la région cardiaque, avec bourdonnement, battement ou palpitation ; ces symptômes s'aggravent l'après-midi, et en *se couchant*, *la nuit*, spécialement sur le côté gauche, en se baissant ou se penchant en avant ; 2° douleur dans le côté gauche, comme si le cœur était violemment saisi et relâché, battement interrompu et respiration soulagée par le frottement et la pression. — « Douleur à travers le cœur jusqu'au dos, et sensation que le cœur fût comprimé par une vis. Elle ne peut marcher fort pour entrer dans une chambre chaude, le symptôme s'étant manifesté pendant une marche à l'air frais. »

Ces symptômes font songer à *Cactus*. Ils peuvent affecter les hommes ou les femmes. — (*The Med. Investigator*.)

TRAITEMENT HOMŒOPATHIQUE

De la fièvre intermittente, par le Dr H.-V. Miller

(*The Hahnemannia Monthly.*)

La cause des fièvres intermittentes est sans doute un résultat de la décomposition des matières végétales (1).

Pendant le stade de froid, la température intérieure s'élève, le sang artériel reflue des capillaires contractés et il y a stagnation du sang veineux.

Les degrés de chaleur augmentent dans le même stade quand la circulation se rétablit.

Une sueur générale ramène la température normale du corps.

Au nombre des maladies produites par la quinine, si en faveur parmi les allopathes contre la fièvre intermittente, on compte le rhumatisme des extrémités, la cachexie quinique, la diarrhée chronique, l'ascite et les affections organiques du foie et de la rate.

Quand se présente un engorgement spontané de ces viscères, pour peu qu'il y ait quelque danger, vite on administre le sulfate de quinine en grande quantité.

En général, quelque atténuée que soit la dose du médicament convenable, elle sera toujours utile au traitement. Mais, si ce médicament ou tout autre n'est pas en accord de similitude avec la maladie contre laquelle on l'emploie, son administration ne peut que causer une grande diminution de force vitale.

Rien ne serait plus simple et plus commode que de guérir

(1) Nous n'exposons pas une doctrine, nous traduisons sans commentaires.

les fièvres intermittentes ou toute autre maladie avec un seul et même médicament. Malheureusement si le sulfate de quinine, en sa qualité de spécifique des fièvres intermittentes, *promet beaucoup, il ne tient guère* Il advient de celui-ci comme des spécifiques contre les hémorrhoïdes dans les maladies du foie: ils suppriment fatalement les douleurs ou les arrêtent pour quelque temps. Tant de fréquents insuccès viennent de la même cause : c'est de vouloir guérir tous les cas d'une même maladie avec un seul et même médicament.

Une maladie différente exige un traitement individuel, en raison de la variété des symptômes qu'offre chaque cas divers. Différentes localités produisent quelquefois des intermittences diverses. L'arrangement des symptômes peut varier dans l'ensemble des caractères de cette maladie, comme cela arrive pour d'autres affections.

Le traitement individuel est nécessaire, parce que chaque médicament est spécifique dans sa propre sphère, représentant une classe de cas similaires par leurs caractères spécifiques et importants.

Quand un médicament est convenablement choisi, il guérit promptement et entièrement tous les cas qui rentrent dans sa sphère d'action. Quand on donne le temps nécessaire au choix d'un médicament approprié, le malade peut se considérer comme soulagé de sa souffrance, parce que ce remède choisi entre beaucoup d'autres le guérira complétement. Enfin, quand le médicament bien choisi ne donne pas le résultat attendu, ce qui arrive quelquefois surtout dans les fièvres tierces, c'est que les symptômes du cas dont on s'occupe ne sont pas entièrement développés.

L'homœopathie guérit souvent avec promptitude les cas qui ont résisté à l'ancien traitement généralisateur.

On traite par les mêmes médicaments homœopathiques les cas de choléra ou de dyssenterie épidémiques, qui présentent parfois la forme si fâcheuse de l'intermittence.

Nous possédons contre la fièvre intermittente beaucoup de médicaments supérieurs au sulfate de quinine, souvent indiqués et suivis, par conséquent, de guérisons plus sûres. Nous nommerons, entre autres : *Ipeca*, *Ignat.*, *Nux v.*, *Natr. mur.* et *Sulf.*

Dans l'individualisation de chaque cas, il faut surtout porter son attention sur les symptômes de chaque stade, et principalement sur l'heure et la partie du corps où commence le froid, le degré de la soif pendant chaque stade, les symptômes qui se remarquent pendant l'apyrexie et les caractères particuliers à chaque cas.

L'*Arnica* répond aux douleurs dans les os; le lit semble trop dur.

Les symptômes caractéristiques qui vont suivre ont pour but d'indiquer le traitement de la fièvre intermittente. On peut les considérer comme un noyau autour duquel on groupera des indications plus complètes.

TRAITEMENT.

Héring conseille de porter, comme préservatif, de la poudre de soufre dans ses chaussettes.

Eupat. purp. On croit que c'est un excellent préservatif; mais, assurément, le meilleur préservatif est celui qui guérit quand les symptômes sont complétement développés.

Au début, à moins qu'un autre médicament ne soit bien indiqué, il faut donner *Ipeca*, qui guérira ou fera développer les symptômes qui ne le seraient pas encore et préparera, pour ainsi dire, la voie à un autre médicament.

Les indications spéciales d'*Ipeca* sont : les symptômes gastriques après de fortes doses de quinine, si le froid augmente par l'emploi de la chaleur extérieure.

Ignat. Diminution du froid par la chaleur extérieure; tremblement des extrémités, agitation.

Nux v. On éprouve comme une paralysie des extrémités; froid des doigts ; ongles bleuâtres pendant le froid.

China. Souffrances de toutes sortes avant l'accès; céphalalgie, nausées, faim canine, etc. Pendant l'accès, gonflement des veines, congestions à la tête, etc. Sueurs profuses aux parties sur lesquelles le malade est couché.

Chin. sulf. Pendant l'accès, sensibilité des vertèbres dorsales, à la pression.

Arsen. Apyrexie peu rassurante; insomnie le jour qui précède l'accès; beaucoup d'agitation pendant l'accès, suivie d'une grande faiblesse.

Apis. Pendant l'apyrexie, douleur sous les fausses côtes, surtout à gauche; gonflement des pieds et urine rare; excitabilité nerveuse, agitation ; urticaire.

Antim. crud. Beaucoup de mélancolie; langue couverte d'un enduit épais ; symptômes gastriques.

Bryon. Piqûre aux côtés de la tête avec forte toux ; piqûre à l'abdomen et rhumatisme des extrémités ; tous les symptômes sont aggravés par le mouvement.

Canchilagua. Von Tagen (dans le journal américain de matière médicale) recommande beaucoup ce médicament, surtout contre les fièvres intermittentes du printemps. Symptômes : nausées, éructations, vomissements muqueux accompagnés d'un peu de bile, froid très-intense avec claquement de dents et tremblement général ; grande pâleur de la face, des lèvres et des mains ; la peau des mains ressemble à celle des lavandières après qu'elles ont fini de laver ; parfois, appétit excellent pendant l'apyrexie.

Capsic. Le froid augmente graduellement pour arriver à un point extrême et décroît ensuite graduellement. Pendant la fièvre (chaleur ?), la face devient pâle et rouge alternativement.

Cin. Vomissements et diarrhée avec langue nette ; prurit aux narines, etc.

Coccul. Fièvre intermittente avec coliques et douleurs aux jambes.

Eupat. perf. Sensibilité douloureuse de la pupille, sorte de battement comme par une déchirure ou bien une contusion; grande faiblesse et évanouissement pendant la fièvre; endolorissement des épaules et des extrémités, comme après des coups.

Eupat. purp. Le froid commence aux épaules comme celui du *Capsic.;* tremblement violent avec peu de froid comparativement; soif et fortes douleurs dans les os pendant le froid et la chaleur; sueur aux parties supérieures du corps. (Ces accidents sont promptement guéris lorsqu'on emploie l'*Eupatoire pourprée* au lieu de l'eupatoire perfoliée.)

Ferr. Pâleur; décoloration de la muqueuse buccale.

Gelsem. Délire; vertiges; sensation d'évanouissement; le malade *n'aime pas parler,* il désire être seul.

Kab. carb. Froid et chaleur avec dyspnée; serrement de la poitrine et douleur à la région hépatique; mains brûlantes pendant le froid.

Lycop. Rougeur circonscrite des joues; toux avec expectoration épaisse de goût salé et amer.

Natr. mur. Forte céphalalgie, surtout pendant la chaleur; petits boutons de fièvre ou croûtes aux lèvres; ulcération aux commissures des lèvres; douleurs tensives aux extrémités; douleurs des os pendant le froid; *soulagement complet par la sueur;* élancements dans l'urètre après la miction. Von Tagen rapporte cent cinq cas guéris par ce médicament, au printemps et à l'automne.

Opium. Stupeur et respiration stertoreuse pendant la chaleur.

Psorin. Sueurs profuses par le moindre exercice.

Rhus tox. Toux sèche pendant le froid; froid intense avec forte douleur aux épaules, agitation et changement continuel de position (*Ars.,* agitation pendant l'accès); douleurs pongi-

tives et déchirantes le long des extrémités; chaleur avec urticaire. (V. *Apis.*)

Sepia et Sulfur. Sont indiqués suivant leurs indications respectives. *Sulfur.* est très-important dans les fièvres intermittentes. Ces médicaments sont fréquemment indispensables, au commencement ou à la fin du traitement, pour compléter la guérison.

Tart. em. Ses symptômes prédominants sont les bâillements et les pandiculations.

Ustilago madis. Fièvre rémittente; sueurs copieuses; légères nausées; oppression de poitrine; changement d'humeur, grand irascibilité.

Veratr. Le froid et la frilosité sont prédominants; sueurs froides, visqueuses; grande prostration des forces.

TABLEAU DES SYMPTÔMES CARACTÉRISTIQUES DE CHAQUE CAS DE FIÈVRE INTERMITTENTE.

Heures où le froid commence.

Eupat. perf. De 7 à 9 heures du matin.

Natr. mur. De 10 à 11 du matin.

Stann. A 10 heures du matin.

Cactus. A 11 heures du matin ou du soir.

Elaps. Au milieu du jour.

Laches. De midi à 2 heures du soir.

Calc. carb. A 2 heures du soir.

Angust. Froid intense quotidien à 5 heures du soir.

Apis. De 3 à 4 du soir.

Lycop. A 4 du soir.

Hep. De 6 à 7 du soir.

Magnes. sulf. Froid de 9 heures du soir à 10 du matin.

Ignat. Vers le soir ou la nuit. (Convient également à la fièvre qui avance et à celle qui retarde.)

Lycop., *Pulsat.*, *Rhus tox.* Accès nocturne qui dure toute la nuit.

Bryon. Frissons ordinairement la nuit et souvent du côté droit.

Arn. Au point du jour, ou la nuit, avec soif dès que commence le froid.

Antim. crud. La nuit.

Antim. tart. Après minuit.

Acon. anac., *Caps.*, *Carb. veg.*, *Gels.*, *Merc.* Au commencement de la nuit.

Kal. carb. Vers le crépuscule.

Euphras. Le matin.

Ars., *Bryon.*, *Sulf.* A toute heure.

Bellad. A toute heure du jour et même la nuit (1).

China. A toute heure, excepté le milieu de la nuit.

Veratr. A toute heure, excepté le matin et après minuit.

Nux v., *Pulsat.*, *Rhus.*, *Spong.*, *Cin.* A toutes les heures, excepté pendant le jour.

Chin et *Sulf.* Accès réguliers.

Diadem. et *Gelsem.* Froid tous les jours à la même heure. *Diadema* ne produit ni chaleur, ni sueur après le froid.

Régions par lesquelles commence le froid.

Mosch. A la tête.

Valer. Commence au cou et gagne les épaules.

Bryon. Aux lèvres, aux extrémités des mains et des pieds, et souvent de là au côté droit du corps.

Carb. veg. Au bras gauche (ou bien indifféremment à l'un ou à l'autre).

Mercurial. peren. Au bras droit.

(1). Le texte porte : *Excepté la nuit*, ce qui est sans doute une incorrection.

Helleb. Aux bras.

Gelsem. Aux extrémités.

Apis. A la partie antérieure de la poitrine.

Lith., *Spig.* et *Cicut.* A la poitrine.

Calc. c. A l'épigastre, avec sensation de spasme et sensation d'un poids fixe, froid de l'agonie.

Ratanhia. Aux épaules et aux côtés du corps.

CAPSIC., *Dulc.*, EUPAT. PURP., *Gum. g.*, *Hippomanes*, *Natr. m.* et *Nitr. ac.* Aux épaules.

Stront. Au jour, froid depuis le sacrum jusqu'à la partie postérieure des cuisses.

China. Au-dessous des genoux.

Sep. et *Natr. m.* Aux pieds; *Sep.* peut encore avoir le refroidissement des mains et une diminution de la vitalité des doigts.

Sulf. Aux doigts des pieds.

Natr. m., *Rhus tox*, et *Spigel.* Des deux côtés du corps. (*Rhus* et *Natr. m.* du côté droit.)

Caustic. Souvent prédominence du froid, avec froid du côté gauche du corps.

Lycop. D'un seul côté du corps et presque toujours à gauche.

Rhus tox. Aux mains.

DIRECTION DU FROID.

Ascendant.

Kal. hydr. Somnolence et frissons qui montent du bas du corps aux épaules, entre 6 et 8 heures du soir.

Merc., *Sulf.* et *Magnes. sulf.* Le froid saute aux épaules : *Magnes. sulf.* Vers une heure du matin.

Laches. Le froid gagne les épaules, ordinairement tous les deux jours.

Oxalic. acid. Les frissons vont de bas en haut.

Zingib. Commencent aux extrémités inférieures et remontent.

Descendant.

Stram., *Staph.*, *Sulf. acid.*, *Zinc.* Les frissons descendent des épaules.

Valer. Commencent au cou et descendent aux épaules.

Phos. Les frissons descendent des épaules et la chaleur remonte du même point.

Capsic., *Eupat. purp.*, *Ruta.* Frissons, principalement aux épaules ; ils montent et descendent.

Soif.

Bryon., *Natr. m.*, et *Eupat. perf.* Forte soif pendant les trois stades. Avec *Eupat. perf.*, beaucoup de soif dès le début du froid et vomissement après avoir bu.

Ferr. Soif pendant le froid avec la face en feu.

Arn. Avant et pendant le froid, soif qui augmente en buvant.

Cin. Soif seulement pendant le froid ou la chaleur.

Kal. carb. Soif presque toujours pendant le froid.

Ignat. Soif seulement pendant le froid, ou bien seulement par moments, quel que soit le stade.

Led. Frissons avec soif et sensation comme si on recevait de l'eau froide.

Acon. et *Ipeca.* Forte soif pendant la chaleur ; *Acon.* produit la tendance à se découvrir.

Nux. v. Grande soif pendant la chaleur et désir de rester couvert, parce que, en se découvrant ou par le moindre mouvement, on ramène le froid.

Ars. Soif durant la chaleur ; on boit peu à la fois, parce que la soif est plus grande pendant la chaleur si on boit beaucoup. (*Chin.*, *Chin. sulf.*)

China. Soif pendant la sueur et non pendant le froid et la chaleur. *Une forte soif pendant le froid ou la chaleur est une contre-indication.*

Chin. sulf. Soif plus forte pendant la sueur.

Lycop. Soif après la sueur.

Antim. crud., Ipec., Nitr. ac. et *Pulsat. Adipsie,* dans *Pulsat., adipsie* pendant le froid ; son caractère est un froid prolongé, peu de chaleur et adipsie.

(Traduit de la *Rivista omiopatica*, nº 5, 1872, par le Dr Leboucher.)

VARIÉTÉS

DEUXIÈME MÉMOIRE ADRESSÉ A L'ACADÉMIE DES SCIENCES

Pour concourir au prix accordé à la meilleure méthode d'électrisation dans les maladies

PAR LE Dr PAUL PITET

(Ancien interne des hôpitaux de Paris.)

(Suite.)

L'appareil employé fut la machine magnéto-électrique d'induction de Clarcke exécutée chez Breton. — Pour électrodes, il prit des aiguilles à acupuncture qui furent introduites sous la peau, celle du courant d'entrée à la nuque où elle resta fixée, celle du courant de sortie alternativement aux bras, aux avant-bras, aux cuisses, aux jambes, etc., chaque fois pendant cinq minutes. Le courant était assez énergique, et le malade souffrit beaucoup de ce mode opératoire. — Il advint donc qu'une heure après cette séance, le malade qui depuis un an n'avait pas fait le moindre mouvement, put à grand'peine, il est vrai, tenter de s'asseoir sur

son lit, et y réussit. — Aux séances suivantes, les mouvements se rétablirent successivement aux mains, aux bras, aux cuisses et aux jambes. Toutefois, ce ne fut qu'au bout de trois à quatre mois qu'il put sortir de chez lui et reprendre ses travaux pratiques.

Comme beaucoup d'autres observations analogues, celle-ci prouve, d'une manière évidente, que *l'électrisation ne doit pas être localisée, mais partir, autant que faire se peut, de l'origine même des nerfs dans la moelle aux membres où ils se distribuent*, — dans tous les cas où la cause qui produit la paralysie n'a pas détruit la contractilité dans le muscle lui-même, comme cela a lieu dans les paralysies saturnines et dans les intoxications par la *Digitale*, l'*Upas antiar*, etc., — et où les corrélations qui doivent exister entre les centres nerveux et leurs ramifications sont seulement interrompues.

Dans le cas de notre confrère Adet de Rosville, l'effet du courant se borna là. Les corrélations interrompues se rétablirent ; l'épuisement qui résultait des déperditions excessives de l'influx nerveux moteur fut réparé. Mais l'état de désordre et d'incohérence qui caractérise l'ataxie dans les mouvements resta ce qu'il est encore aujourd'hui. — A dater de ce degré de modification, le malade n'a plus jamais tiré un parti utile de l'usage des courants d'inductions ; et lorsque, parfois, il tente de se servir des courants interrompus des bobines d'induction, des douleurs rhumatoïdales dans les muscles et un état d'énervement général en sont l'effet immédiat.

Les *courants induits interrompus* ayant une action très-manifeste sur la sensibilité, il serait intéressant de découvrir comment ils se comportent, soit dans les cas de paralysie, soit dans ceux d'exaltation de la sensibilité générale. Mais, depuis le premier travail que j'ai soumis à l'Académie, dans lequel j'ai relaté l'observation d'un malade qui, affecté depuis huit années d'une paralysie de la sensibilité de la partie antérieure de la cuisse gauche, guérit en cinq ou six séances, je

n'ai pas eu de nouvelle occasion d'expérimenter dans cet ordre de lésions.

Sur les *tumeurs fibro-plastiques et lipomateuses*, l'action de ces courants est hors de doute ; mais elle requiert de la part des malades une constance et une docilité dont ils sont rarement capables. L'expérience a prouvé que, dans cet ordre d'applications, le courant transmis au moyen d'aiguilles pénétrantes possède une action désagrégeante plus énergique que celui qui n'agit qu'au contact des surfaces. Néanmoins, même dans ces conditions essentiellement défavorables, les collections hétérogènes de l'abdomen (kystes, corps fibreux, collections mélaniques, séro-plastiques, etc.) m'ont paru subir une évidente modification, une tendance marquée à la résorption, à la réduction de leur volume. Mais dans cet ordre d'opérations, pour remplir les *desiderata* de la thérapeutique, il faut des cas nombreux, des malades dociles et des années d'expériments. J'incline à croire que, dans ces cas, les courants continus des piles à grandes surfaces et à tension modérée, où les effets physico-chimiques sont proportionnels au volume d'électricité dégagée, seront préférables aux courants interrompus des appareils d'induction.

Les *paralysies des nerfs de la vue et de l'ouïe* m'ont paru subir des modifications avantageuses. Dans les cas soumis à mon expérience, les organes des sens semblent gagner en vitalité. Mais, là encore, le concours du temps et du nombre des expériences est nécessaire.

Dans les palpitations accidentelles et indépendantes de toute affection organique, j'ai obtenu des améliorations sensibles et quelquefois immédiates, en dirigeant le courant de la nuque à la région du cœur, tantôt de la périphérie au centre, tantôt du centre à la périphérie.

Sur l'*utérus*, l'action des courants induits interrompus est puissante et souvent immédiate. Lorsque, trop énergiques, les contractions de cet organe se font sentir sous forme de crampes, soit pendant les pertes au moment de l'expulsion des caillots sanguins, soit pendant les périodes menstruelles, lorsque le col, spasmodiquement contracté, s'oppose à l'issue du flux cataménial, les *courants induits interrompus* appliqués par leurs électrodes, soit directement sur les côtés de l'abdomen, soit de la partie inférieure de l'abdomen à la région sacrée, soit *sur le col, d'une part, et de l'autre à la partie inférieure de l'abdomen*, ne tardent pas à ramener le calme dans l'utérus.

Dans l'*aménorrhée*, la *dysménorrhée*, et surtout dans les *retards du flux menstruel*, l'efficacité des *courants induits interrompus* a été bien des fois mise à l'épreuve. Mais du *modus faciendi* dépend le résultat. Les meilleurs modes d'application sont ceux qui consistent à fixer un pôle à la région utérine et l'autre à la région sacrée, ou, mieux encore, *à la face plantaire de chaque pied*. Une variante de ce deuxième mode opératoire, consiste à faire poser les pieds de la malade dans un bain isolé où plongent les deux électrodes. Par ce dernier mode, on établit un courant qui comprend dans son circuit les plexus nerveux et vasculaires du bassin, et par suite influe d'une manière nécessaire sur la circulation utérine et ses mouvements fluxionnaires.

L'action de ces courants sur l'état physiologique de l'utérus est très-énergique. Tout récemment, sur deux malades électrisées pour des névralgies faciales, et sur une troisième pour des corps fibro-plastiques de la cavité abdominale, l'effet le plus immédiait du courant fut de faire apparaître les règles avec avance de quinze jours.

Un autre fait qui montre jusqu'à quel point il faut être circonspect dans l'emploi des courants sur le sexe féminin, est

celui d'un empirique qui, ayant électrisé une jeune fille dans le but de rappeler le flux menstruel suspendu depuis plusieurs mois, provoqua un avortement qui vint éclairer la famille sur l'irrégularité d'une conduite non suspectée jusque-là.

Ainsi donc, les *courants induits intermittents*, dont l'action spéciale est de produire constamment un ordre phénoménal inverse de celui qui existe au moment de leur intervention, dans la *dysménorrhée spasmodique* en faisant cesser le spasme utérin, faciliteront le flux sanguin; — de même que dans l'*aménorrhée*, venant à réveiller la vitalité propre de l'organe, ils feront appel au mouvement fluxionnaire qui lui est propre.

ACTION TONIQUE, OU BIO-RECTRICE DES COURANTS INDUITS INTERROMPUS.

L'action réparatrice ou bio-rectrice des courants induits se constate non-seulement dans les cas où ils s'appliquent exclusivement dans le but de la restauration des forces, mais aussi dans le cours du traitement des maladies diverses par l'électricité. — Après les séances d'électrisation, les malades se sentent non-seulement allégés, mais plus forts, et souvent entreprennent à pied la course qu'ils avaient été obligés de faire en voiture pour se rendre à la consultation.

Comme agents de réfection et de redressement de l'état dynamique de toute l'économie, *les courants induits interrompus et insensibles* seront utilement mis à profit, non-seulement dans le cours des maladies où, en élevant les forces à leur rhythme normal, il favorisent à la fois l'action des médicaments et la réaction médicatrice, — mais aussi dans les convalescences, — et dans toutes les indispositions qui, en dehors de l'état de maladies caractérisées, viennent assaillir la fragile machine humaine; — tels, la dépression des forces par suite de fatigue morale et physique; les travaux intellectuels exces-

sifs; les malaises ou désaccords divers qui se traduisent à la fois par la faiblesse générale, du brisement dans les membres, de l'agitation nocturne avec sommeil non réparateur, tendance exagérée à la sueur pendant la nuit et le jour au moindre mouvement, fatigue prompte pendant la marche, etc.

De même encore, l'action réfectrice de ces courants sera salutaire à la suite des refroidissements, lorsque déjà il existe un certain degré de congestion des organes respiratoires, avec imminence de bronchite, et concomitance de phénomènes généraux, tels que frissons, courbature, céphalalgie, douleurs lombaires, accélération du pouls, etc. Dans ces cas divers, l'action résolutive et vivifiante des courants induits interrompus est immédiate, et une séance de 12 à 15 minutes y suffit. Bientôt la chaleur se réveille; le sommeil qui suit l'opération est calme et fortifiant, une douce moiteur se répand sur la peau, et le malade se retrouve au matin plus fort et plus léger,

Quant *au meilleur mode d'application des courants pour la production des effets toniques ou fortifiants*, mes expériences sur les malades et sur moi-même m'ont fait connaître qu'il existe plusieurs modes opératoires que l'on utilise, isolés ou combinés, selon l'état particulier du malade.

Lorsque le malaise consiste en une fatigue générale, quelquefois compliquée de léger mouvement fébrile avec sueur la nuit, sueur facilement provoquée le jour, et lassitude prompte pendant le mouvement, et que cet état est dû à un excès de travail intellectuel et physique, c'est sur les voies respiratoires qu'il convient de diriger le courant. — Alors, le mode opératoire qui produit les effets les plus salutaires et les plus immédiats, consiste à appliquer une électrode plane à la partie antérieure de la poitrine près du sommet, et l'autre à partie postérieure du même côté, au niveau de la fosse sous-épineuse, ou au bord interne de l'omoplate. — On fait passer le courant, pendant une durée de 5 à 7 minutes, de chaque

côté, en ayant soin d'exercer une assez forte pression sur les électrodes pour rendre son action plus pénétrante, et lui empêcher de se particulariser exclusivement à la peau, ce qui rendrait le résultat complétement nul.

Lorsqu'à la suite de marches prolongées, il y a fatigue des membres inférieurs avec douleurs lombaires, on applique l'électrode négative en permanence à la région lombaire, tandis qu'avec l'électrode positive on électrise successivement les masses musculaires des régions postérieures et antérieures des cuisses et des jambes, pendant 2 ou 3 minutes, en ayant soin de varier la position de cette électrode, et de terminer la séance par une courte application à la région plantaire moyenne de chaque pied.

COURANTS CONTINUS.

Selon ce qui ressort des nombreuses expériences modernes, notamment de celle de Rémak, au lieu d'agir en mode inverse, c'est-à-dire par la réaction qu'ils suscitent ainsi que le font les *courants interrompus*, c'est en vertu de leur action initiale, directe, que les courants continus produisent leurs effets utiles sur l'organisme.

Il est évident que, si l'on considère en lui-même l'état pathologique auquel on les oppose, ces deux ordres de courants, en détruisant cet état, déterminent un ordre phénoménal inverse de celui qui existe au moment de leur application; — mais la différence spéciale qui caractérise le mécanisme de l'action propre à chacun, c'est qu'à l'état pathologique, les courants interrompus détruisent précisément les mêmes désordres qu'ils ont le pouvoir d'exciter à l'état physiologique; tandis que les courants continus, à l'état pathologique comme à l'état physiologique, agissent en vertu même du pouvoir qu'ils ont de provoquer directement un état phénoménal inverse de l'état morbide, c'est-à-dire le relâchement des ca-

pillaires, l'accélération du cours des fluides, la régularité du mécanisme fonctionnel.

Essentiellement *incitateurs, contracteurs* et *stimulants* dans leur action directe et initiale, les premiers (*les courants interrompus*) détruisent l'incitation et l'orgasme contractiles, par la réaction ou actionalité inverse qu'ils suscitent instantanément.

Particulièrement *sédatifs, relâchants*, et en quelque sorte paralysants, les *courants continus* agissent sur les organes en vertu du pouvoir immédiat et direct qu'ils possèdent de détendre, de relâcher et, par suite de cela, d'ouvrir la voie aux résolutions. — De même que dans l'ordre de leurs actions chimiques ils opèrent par leur faculté décomposante, désagrégeante, dispersive et résolutive (laquelle, dans ce cas particulier, ne peut être suivie d'un état phénoménal inverse qui n'est le propre qne des actions purement dynamiques).

L'effet direct des *courants continus* est donc analogue à celui qui résulte de la paralysie accidentelle ou permanente des nerfs grands lympathiques, laquelle, en déterminant le relâchement des tuniques vasculaires, donne lieu à un afflux sanguin plus considérable dans les vaisseaux intéressés et à un mouvement circulatoire, d'abord plus actif, — jusqu'à ce qu'un état phénoménal inverse et modérateur vienne à s'établir, ce qui constamment a lieu, selon la loi générale de réaction, qui est le propre de cet ordre de phénoménalité, et comme Claude Bernard l'a observé sur la sécrétion des glandes, après la section du nerf grand sympathique.

Selon toute probabilité, le fonctionnement normal ou anormal des organes de l'économie se trouve sous la dépendance de ces deux sortes de courants, et c'est de leur juste équilibration, dont la mesure et les rapports nous sont inconnus, que l'harmonie des fonctions de tout le système dépend.

Ainsi, on a remarqué que, là où il y a inflammation, dans certaines parties il existe des vaisseaux contractés (1), et que

(1) C'est la propriété spécifique du froid.

dans d'autres il en est de relâchés et de distendus, où les fluides se poussent et s'entassent abondamment, double concours phénoménal qui, se produisant de la périphérie aux centres, explique les entraves circulatoires qui constituent le mécanisme de la congestion inflammatoire. — L'état phénoménal, dit congestion et inflammation, résulte nécessairement en effet d'une brusque rupture dans les conditions physiologiques d'équilibration qui régissent les courants bio-trophiques (ou bio-électriques) dans leurs actions excitatrices ou modératrices sur les nerfs vaso-moteurs.

(*A suivre.*)

LES INFINITÉSIMAUX A L'ACADÉMIE DE MÉDECINE

DE LA SEPTICÉMIE ARTIFICIELLE

Expériences de M. le Dr Davaine.

« Du sang de bœuf putréfié est injecté, avec la seringue de Pravaz, sous l'épiderme d'un lapin; celui-ci meurt au bout d'un temps plus ou moins court, et son sang devient à ce point toxique, *qu'il suffit d'un trimillionième de goutte pour tuer lapins et cobayes;* le sang de ceux-ci est encore plus toxique que celui de la seconde génération, de sorte que le virus acquiert de nouvelles forces, en passant successivement d'un individu à un autre.

» M. Davaine donna le nom de *septicémie* à cette injection putride.

» Au milieu de l'émotion que de pareils faits produisirent tout d'abord au sein de l'Académie, M. Bouley émit quelques doutes et chercha à porter un peu de calme dans tous les esprits troublés.

» Dans une des séances suivantes, il communiqua le fruit de ses propres expériences et déclara que les résultats obtenus

par lui étaient entièrement négatifs pour tous les animaux autres que les lapins et les cobayes.

» Parmi les sujets d'expériences, il s'est trouvé un homme. Mais qu'on se rassure, dit M. Bouley, le hasard seul a fait l'expérience. L'une des personnes qui servaient d'aides s'est piquée, au moment où l'on allait faire l'injection, avec l'extrémité de la canule qui était imprégnée de liquide septique; je dois rassurer immédiatement l'Académie sur son compte : il est toujours resté parfaitement bien portant depuis.

» *Les lapins, au nombre de neuf, qui ont été soumis aux injections infinitésimales ont tous péri au bout de vingt-quatre heures.*

» Les cobayes ont en général résisté davantage.

» Les chevaux, au nombre de cinq, qui ont été inoculés, l'un avec quinze gouttes, un autre avec dix gouttes, les autres avec un nombre variable mais relativement élevé de gouttes de sang provenant de lapins septicémiques, n'ont rien éprouvé.

» M. Collin appuie de ses propres expériences celles de M. Bouley et déclare n'avoir jamais pu produire la virulence chez les grands animaux par des inoculations semblables à celle que pratique M. Davaine, et en employant des doses considérables de matières putrides.

» M. Davaine ne prend souci ni de l'homme, ni des grands animaux; il a les lapins et les cobayes, cela lui suffit; son ambition se contente de la septicémie lapine.

» On croirait vraiment, à entendre de pareilles choses, que l'Académie de médecine a mission de veiller sur la santé des lapins, pour, au besoin, s'en faire trois mille livres de rentes.

» M. Verneuil vient au secours de M. Davaine et soutient que les expériences de MM. Bouley et Collin n'ont point été faites dans toutes les conditions scientifiques, et que les inoculations doivent se faire d'espèce à espèce, c'est-à-dire de

cheval à cheval, de chien à chien, comme M. Davaine a opéré de lapin à lapin, de cobaye à cobaye. »

(*France médicale du* 9 *novembre* 1872.)

ACADÉMIE DE MÉDECINE. — *Séance du* 17 *janvier*.

L'ordre du jour appelant la suite de la discussion sur la *septicémie*, M. Chassaignac est venu lire à la tribune un nouveau travail, ou plutôt faire une charge à fond de train contre la chirurgie qu'il nomme « la chirurgie de laboratoire. »

Le fait est que cette chirurgie, passionnée pour la nouveauté, ne se contente pas des virus connus, et qu'elle a éprouvé le besoin d'en créer un de toutes pièces : la sepsine, ou virus septicémique. Mais qu'est-ce que la sepsine? et, pour admettre son existence, suffit-il d'inoculer du sang putréfié à d'innocentes bêtes, pour les voir mourir après? Non ; cette sepsine, il faut la faire voir sur des plaques, comme on fait du virus vaccin, c'est-à-dire la dégager de son macma, si elle existe, lui donner corps et figure. Après tout, quelle est la maladie causée par la sepsine? On nous a bien fait voir comment elle tue, mais non comment elle rend malade. De quel droit rattacher tous les faits de putridité à un seul et même principe, alors que la clinique nous avait appris que, dans les salles de chirurgie, se sont produites de tout temps deux maladies distinctes, ayant chacune leur symptomatologie propre, comme leur origine, leur marche et leur terminaison? L'*infection purulente* ne s'observe que chez les sujets opérés depuis peu de temps, ou à la suite de blessures récentes, tandis que des suppurations chroniques, mal canalisées, donnent naissance à l'*infection putride*.

L'une est mortelle, l'autre est guérissable.

Quant à cette prétendue propriété de la sepsine de gagner en intensité au fur et à mesure qu'elle traverse les organis-

mes, M. Chassaignac ne peut se résoudre à l'admettre. Et, se plaçant sur le terrain de M. Davaine, il parle peu respectueusement de cette quatrillionième partie de sang septicémique, qui peut tuer un lapin. Diviser ainsi une goutte en un million de parcelles, c'est déjà tomber dans l'impondérable. Que serait-ce donc que d'arriver, comme on l'a prétendu, à des divisions quatre fois plus ténues? Du reste, M. Davaine a rabattu de cette arithmétique, sans trop se méfier de la portée d'une pareille concession. Car, s'il ne tient plus même au trillionième, est-il bien sûr que le trillionième soit de composition aussi facile, et qu'il ne tiendra pas toujours à son auteur?

Étant admis, fait observer M. Chassaignac, que vingt mille gouttes représentent un litre de liquide, il demande si l'on se fait une idée de ce que peut donner un quatrillion de gouttes d'eau. C'est une quantité qui, sauf erreur, fournit en chiffres une masse de liquide de cinq cents millions d'hectolitres, ou de cinquante milliards de litres.

En un mot, cette discussion s'appellera la discussion du quatrillionième.

On voit que le raisonnement par l'absurde a été, comme l'ironie, l'arme principale de M. Chassaignac. Peut-être est-ce la partie faible de sa disquisition. En matière scientifique, mieux vaut, sans doute, à des faits opposer des faits, et à des expériences opposer des expériences. Il n'en est pas moins vrai que l'évocation de nos traditions cliniques est de nature à faire échec, jusqu'à plus ample informé, aux nouveautés prétentieuses de l'expérimentation infinitésimale.

(*France Médicale*, D[r] J. Lapeyrère.)

DISCUSSION SUR LA SEPTICÉMIE

(Suite.)

La parole est à M. Bouley. — L'orateur a demandé la parole pour deux motifs : 1° pour rendre compte d'une série d'expériences de septicémie qu'il a pratiquées ; 2° pour décliner quelques-uns des éloges que M. Chassaignac a bien voulu lui adresser dans la dernière séance.

M. Chassaignac a fait de M. Bouley l'adversaire de la septicémie, et il lui a attribué l'honneur d'avoir fait des expériences contradictoires et subversives de celles de M. Davaine. Il n'en est rien ; lorsque M. Davaine est venu faire, devant l'Académie, l'exposé des résultats étranges qu'il avait obtenus, M. Bouley a été saisi d'un long étonnement ; mais, devant les affirmations si catégoriques de savants et d'observateurs tels que M. Davaine et que MM. Coze et Feltz, qui ont précédé M. Davaine dans cette voie, M. Bouley pensait qu'il y avait lieu de prendre ces faits en très-sérieuse considération et de les examiner à nouveau.

C'est pourquoi, de concert avec M. Davaine, il institua de nouvelles expériences, qui confirmèrent de tous points celles de M. Davaine.

La découverte d'un nouveau virus est un véritable service rendu à l'humanité, puisqu'elle met celle-ci en éveil et lui inspire la recherche des moyens capables de se mettre à l'abri de ses atteintes.

Cette découverte ouvre en outre à la science, et particulièrement à la thérapeutique, des horizons nouveaux ; lui offre des sujets d'études intéressantes qui profiteront à l'hygiène publique et privée, à la police sanitaire, etc.

L'argument de M. Chassaignac contre la septiciculture, et qui consiste à montrer les conséquences que celle-ci pourrait avoir au point de vue de la médecine homœopatique dont elle justifierait les erreurs infinitésimales, cet argument de M. Chas-

saignac ne saurait toucher M. Bouley. En effet, il n'y a nulle parité à établir entre une substance médicamenteuse et une matière virulente. Les ferments, les cellules organiques ont pour propriété essentielle de se multiplier, de proliférer, pour ainsi dire, à l'infini [1], tandis que les substances médicamenteuses ne jouissent pas de cette propriété.

Quoi qu'il en soit de l'avenir réservé à la découverte de MM. Coze et Feltz, à laquelle M. Davaine a donné par ses expériences de nouveaux développements, M. Bouley a voulu se livrer à de nouvelles recherches, dont il croit devoir aujourd'hui communiquer les résultats à l'Académie.

Première série. — Septicémie du cheval. — M. Bouley relate les diverses expériences qu'il serait trop long de rapporter ici et conclut de la manière suivante :

« Il ressort, de cette première série d'expériences, que le sang d'un cheval mort d'une septicémie expérimentale possède une *certaine activité virulente,* démontrée par la mort de deux lapins et d'un cheval auxquels il a été inoculé, et par des accidents locaux très-accusés sur un second cheval, chez lequel la complication d'asphyxie est survenue par suite du siége de l'inoculation, ce qui a empêché de suivre les phénomènes consécutifs dans leur évolution simple.

» L'activité virulente de cette septicémie chevaline, démontrée par quatre résultats certains, a paru s'éteindre sur les sujets auxquels cette scepticémie a été communiquée ; puisque l'inoculation, faite à *cinq* lapins et à un cheval, du sang des sujets — lapins et cheval — morts de l'inoculation septicémique chevaline, est restée sans effets sur ces six objets.

» Est-ce au hasard ? Est-ce l'effet de l'atténuation de l'activité virulente de la septicémie, quand elle a passé par l'organisme du cheval ? « Ne sais, » comme dirait Montaigne. Question à l'étude. »

(1) Non à des doses infinitésimales, dans des expériences instantanées ; d'où suit que l'argument est nul.

Deuxième série d'expériences. — 1° Le sang d'une jument atteinte de javart tendineux est inoculé à trois lapins et à un cobaye. Un des lapins meurt dix-sept jours après dans un état d'étisie. On peut se demander s'il est mort des suites de l'inoculation.

Les autres animaux résistent parfaitement.

2° Après avoir produit, chez un cheval, un infection putride intense en lui introduisant dans le tissu cellulaire surcostal une mèche de séton chargée de pus bulleux, on extrait, au moment de la mort, une certaine quantité de sang de sa veine jugulaire, et, mêlant 4 gouttes de ce sang à 80 gouttes d'eau, on introduit 4 gouttes de ce mélange dans le tissu cellulaire de l'encolure d'un cheval. Aucun phénomène général ne se produit. Une petite tumeur qui s'était formée à l'endroit de l'inoculation disparaît bientôt d'elle-même. L'animal est abattu comme morveux huit jours après l'inoculation.

3° Le sang recueilli trois heures après la mort sur le cheval septicémique, qui avait déjà fourni du sang pour l'expérience précédente, est inoculé, à la même dose, à un autre cheval avec exactement les mêmes résultats.

« Si je ne me trompe, dit M. Bouley, c'est avec le sang de même provenance que M. Davaine a pratiqué, de concert avec M. le docteur Lancereaux, les inoculations, *réussies* sur trois lapins, dont il nous a rendu compte dans la séance du 24 décembre.

» Les trois lapins inoculés avec ce sang par M. Davaine sont morts, tandis que des deux sujets auxquels j'ai fait inoculer le même liquide, un seul a péri.

» Ce qu'il y a de différend dans ces résultats dépend peut-être de la différence des procédés.

» *D'après M. Davaine, le sang dilué est plus sûr dans ses effets que le sang inoculé en nature.* »

(*A suivre.*)

BIBLIOTHÈQUE HOMŒOPATHIQUE

AVRIL 1873

REVUE DES JOURNAUX

PAR LE Dr F. CHAUVET.

(*British Journal of Homœopathy.* — Juillet 1871)

LE JOURNALISME HOMOEOPATHIQUE EN AMÉRIQUE.

(*Extraits de l'hom. american observer.*)

PODOPHYLLUM.

Le Dr C. E. Sandfort, de Bridgeport, Connt., me communique un symptôme caractéristique de *Podoph.* Une dame malade observa que sa leucorrhée habituelle, épaisse, tenace, muco-purulente se transformait toujours en un « *écoulement rougeâtre* d'un liquide sale, comme l'expectoration rouillée de la Pneumonie. » Si cela est vérifié, *Podoph.* deviendra un analogue de *Nitri acid.* Le résultat pathogénétique se manifestait aussi rapidement avec la 3e dil. décim. qu'avec 1/2 grain de la substance crue. Un médecin éclectique se plaint, dans le *Suidder's Journal* qu'une forte dose de *Podophyllum*, ait produit chez une de ses malades les symptômes suivants : « aggravation d'hémorrhoïdes internes, le rectum sort de plus d'un pouce après chaque selle ou après un mouvement subit tel que l'éternuement, et même par l'excitation mentale ; les parties ne peuvent pas toujours être replacées très-rapidement, elles restent quelquefois à l'extérieur pendant des jours à cause de la congestion et de la tuméfaction.

APIS MEL. DANS LES TUMEURS DE L'OVAIRE.

Le Dr P. H. Hale, de cette ville, a justement fait, sous ce rapport une de ses plus belles cures. Une dame portait une tumeurs ovarienne du volume de la tête d'un enfant naissant, qui fut diagnostiquée par le professeur Bylord, qui proposa l'opération, laquelle fut une fois fixée à plusieurs mois. Le Dr Hale fut demandé et prescrivit *Apis*, mais d'une façon particulière. On mit 10 à 12 abeilles vivantes dans une théière d'eau chaude, et la malade prit, toutes les 4 h., une cuillerée de cette infusion. Au bout d'une semaine, on observa une diminution perceptible, et avant que l'époque de l'opération ne fût arrivée, la tumeur avait presque disparu. — Cette méthode d'administrer *Apis* a plusieurs avantages ; il est bien reconnu que quelques médecins ont beaucoup de confiance dans la teinture mère, mais préfèrent la trituration d'abeille vivante. D'après le Dr Marcy, l'infusion d'abeilles fut la méthode primitive de leur administration dans l'hydropisie ; il est certain que j'ai réussi sous cette forme, après l'échec de la teinture et de la trituration. Quelques observations pharmacologiques sur *Apis* peuvent être appropriées ici, on ne peut pas toujours avoir l'infusion, car on ne peut obtenir en tout temps les abeilles vivantes. Quelques préparations peuvent être établies. J'admets deux méthodes : (1) une trituration au sucre du lait de toute l'abeille vivante ou du 1/3 inférieur de l'abdomen coupée sur l'insecte en vie; dix abeilles 90 grains de sucre pour la première triture. (2) L'abeille vivante dans l'eau chaude pour teinture mère; 10 abeilles 10 drachmes d'eau distillée chaude ; les 3 premières dilutions doivent être faites à l'eau distillée froide ; après la 1re, 1/10 d'alcool peut être ajouté pour les conserver. Après la 3e, l'acool pur peut être employé. Je crois que le principe actif est très-volatil, et que toutes les

préparations doivent être soigneusement closes; je crois aussi que l'alcool altère le venin cru, parce qu'il détruit presque tous les poisons animaux.

L'IMPORTANCE D'UN SEUL SYMPTOME.

Les médecins rencontrent parfois, dans la pratique des cas où la langue est exfoliée en une ou plusieurs places, où elle est ulcérée et écorchée. Au printemps dernier je fus consulté par une dame qui souffrait d'une inflammation de la muqueuse buccale et linguale, dans laquelle se montrait cet état particulier de la langue. Je la traitai plusieurs jours avec les remèdes ordinaires sans résultat favorable; embarrassé, je m'adressai au Repertory pour y trouver ce symptôme. Celui-ci me conduisit à choisir *Ranunculus sceleratus* 3e, qui fit presque une cure complète en 24 heures.

Tout récemment un cas de diphthérie... présentait ce symptôme bien marqué. La langue était couverte d'un enduit épais de saburres blanc-jaunâtres; sur les deux côtés de la ligne médiane il y avait des surfaces nues et excoriées... Les deux amygdales étaient tuméfiées et couvertes de plaques diphthéritiques. Je prescrivis. *Ranunc. scel.* 3e, toutes les deux heures; le lendemain un nouvel *épithelium* semblait se former sur les surfaces dénudées; l'affection de la gorge, toutefois, ne s'améliorait pas. *Lachesis* fut alterné avec *Ranunc. scel.* et une guérison rapide s'ensuivit. Il est bon de mentionner que l'amygdale gauche fut la première affectée. Dr S. R. Rittenhouse.

IRIS DANS LA SALIVATION.

La malade est une dame de 30 ans, nervoso-sanguine; la maladie était une *phlegmasia alba dolens*, consécutive à une fausse couche; elle a été traitée successivement par trois méde-

cins allophates. Je traitai ce cas, qui présentait les symptômes ordinaires, avec *Acon.*, *Bell.*, *Pulsat.*, *Hamam.*, *Rhus.* et *Arsen.* à basses atténuations.

De ceux-ci *Arsenic* fit le plus de bien, arrêtant les frissons violents et irréguliers, la fièvre brûlante et les autres symptômes pathogénétiques bien connus. La tuméfaction diminua aussi; une forte complication *hépathique* ordinaire, avec selles noires fétides, fut considérablement soulagée par *Podophyllum* et *Leptandrine.* Mais des rechutes fréquentes suivirent en dépit de tous les remèdes, et un symptôme, la salivation, d'abord de mucus épais tiré de la gorge, avec apparence noirâtre et pris sous forme d'écoulement aqueux abondant par toute la cavité buccale, exista dès le début et fut tout à fait rebelle. Il n'y avait ni douleur, ni excoriation, ni fièvre, mais justement une sensation visco-graisseuse dans la bouche, avec enduit bilieux à la racine de la langue.

Il y avait aussi léthargie, boulimie avec impossibilité de manger, état « bilieux » général, et constipation succédant à une abondante diarrhée aqueuse et fétide (pancréatique.)

L'articulation des mots était lente, la malade était incapable de décrire des symptômes peu nombreux, surtout les subjectifs. La salivation devint plus abondante; j'essayai en vain *Mercurius*, puis *Dulcamara.* Alors je vis dans l'ouvrage de *Burt*; *Iris V* : salivation avec flot salivaire abondant; sensation, aux gencives et à la langue, qu'elles fussent couvertes d'une substance grasse. — Lippe. » Je donnai *Iris* 2[e], seul dans l'eau, puis en pilules, trois fois par jour et puis une fois. La salivation diminua immédiatement, fut bientôt guérie, et avec sa disparition vint le goût des aliments; la malade fut plus joyeuse, parlante ; enfin une amélioration sous tous les rapports jusqu'à la cure complète..... G. Hephenson.

Coccynévrie, PAR LE Dr Wm S. PEARLE, DE BROOKLYN, N. Y.

Parmi les troubles mineurs, spécialement de l'humanité féminine, il n'y en a peut-être pas de plus tourmentant que celui-ci. Il se présente fréquemment des malades qui se plaignent, que quand ils essaient de s'asseoir, de se lever du siège, ou de faire quelque effort, particulièrement en allant à la selle, ils ressentent une forte douleur dans la région du coccyx; souvent elle est si forte qu'elle empêche presque l'exercice. En ce moment, j'ai un cas d'hypéresthésie spinale chez une jeune dame qui a été retenue au lit près de deux ans, et dont la principale souffrance est une douleur dans la région coccygienne, qui empêche les mouvements de la marche et la tient sans repos au lit. Généralement, la pire douleur est ressentie en essayant de se lever d'un siége bas, et, pour le faire, il lui faut s'aider des mains placées sur des chaises à côté ou être aidée par les autres.

Cet état de choses souvent dure des années, mais est en général fugitif et occasionnel.

Il n'est possible de le confondre qu'avec deux souffrances. les hémorrhoïdes et la fissure de l'anus; mais un examen soigneux empêchera cette méprise, ... (*Traitement... homœopathique.*)

Belladonna : L'ischion semble excorié, comme s'il n'y avait pas de chair dessus; elle se trouve mieux assise sur quelque chose de dur que sur des coussins. Forte douleur crampoïde au bas du dos et dans l'os coccyx; elle ne peut rester assise que peu de temps; la position assise la rend roide et incapable de se lever à cause de la douleur. Elle ne peut se coucher; s'éveille souvent la nuit et doit changer de position; il ne lui est pas possible de reposer sur le dos, et elle est surtout soulagée en se tenant debout ou en marchant lentement.

Causticum; Douleur sourde, tractive dans la région du

coccyx; douleur lancinante au couyx; douleur de brisement au coccyx, chaque mouvement du corps produit une douleur au bas du dos. Douleurs pinçantes, crampoïdes, dans la région lombaire et les fesses.

Carbo animalis. Douleur dans le coccyx, qui devient brûlante au toucher; douleur pressive, expansive, comme si la partie était meurtrie; douleur comme par une ulcération sous cutanée, surtout en étant assise ou couchée.

Douleurs pressives, tractives ou roideur dans la région lombaire, comme si le dos était rompu.

Thuya. Tiraillements douloureux dans le sacrum et le coccyx, et dans les cuisses en étant assis; après avoir quelque temps été assis, cette traction empêche de se tenir droit. Douleur subite crampoïde dans la région lombaire après avoir été longtemps assise, et en essayant de marcher; il lui semble qu'il va tomber.

Ces quatre médicaments semblent effecter cette région plus puissamment qu'aucun autre; parmi les remèdes moins caractéristiques trouvons les suivants :

Cannabis sativa; Pression, commme par un point dur sur le coccyx; douleur au milieu du dos, comme s'il était pincé, la douleur s'étend graduellement vers l'abdomen.

Cantharis. Lancinations et déchirements au coccyx, qui la force à se lever.

Cicuta. Déchirements, soubresauts dans le coccyx.

Cistus canad. Douleur de brûlement, de meurtrissure au coccyx.

Drosera. Point démangeant au coccyx, quand elle est assise.

Graphites. Tiraillement sourd dans le coccyx, le soir; violente démangeaison à la région coccygienne, qui est humide avec formation crouteuse.

Gummi Gutti. Rongements répétés au coccyx.

Kali Carb. Violent rongement au coccyx, dans le repos et dans le mouvemment.

... Ces remèdes ont plusieurs symptômes dorsaux, et peuvent être fréquemment indiqués; mais ceux qui précèdent sont les seuls qui se rapportent au coccyx.

Kali Hydriod. Douleur au coccyx, comme par une chute.

Kreosote. Douleurs tractives le long du coccyx, en bas au rectum et au vagin, où est ressentie une douleur contractive, spasmodique; amélioration en se levant du siége; leucorrhée laiteuse consécutive.

Lachesis. Douleur continuelle dans le sacrum et le coccyx; douleur tractive, comme par un effort, au bas du dos et empêchant le mouvement.

Lactuca. Douleur comme dans la moelle, du dos s'étendant à travers le coccyx.

Magnesia. Douleur subite, perçante dans le coccyx; douleur subite, violente, concussive, déchirante, lancinante, dans la région, comme si l'épine était renversée.

Mercurius. Douleur coccygienne déchirante, soulagée en pressant la main contre l'abdomen; douleur au sacrum comme si on avait reposé sur une couche trop dure; chatouillement, démangeaison au sacrum pendant la marche.

Muriatic acid. Tiraillement brûlant le long du dos, commençant au coccyx; point brûlant au sacrum, forçant à se lever.

Paris quad. Déchirement dans le coccyx, étant assis; points pulsatifs dans le coccyx.

Petroleum. Douleur dans le coccyx étant assis; grand malaise et roideur au bas du dos, et dans dans le coccyx, le soir.

Phosphorus. Douleur coccygienne, comme par ulcération, empêchant le mouvement, et suivie d'une roideur douloureuse à la nuque.

Phosph. acid. Point démangeant au coccyx; petits points au sternum et au coccyx.

Platina. Sensation d'engourdissement au coccyx, comme par un coup.

Ruta. Douleur s'étendant du sacrum au coccyx, comme par une meurtrissure.

Valeriana. Pression bouillonnante au-dessus de l'anus dans la région du coccyx.

Zincum. Douleur coccygienne, quelque fois forte, aigue et quelque fois pinçante; lancination dans le sacrum, pression, tension et faiblesse aux régions lombaires et sacrées; craquement dans le dos pendant la marche.

CÉPHALALGIES..., PAR LE Dr W.-S. SEARLE

Dans le traitement de la maladie, l'homœopathe n'est pas seulement conduit au remède curatif par les seuls symptômes subjectifs, et peut-être ceci arrive-t-il plus souvent pour l'affection ci-dessus que pour toute autre. Dans aucune maladie, nous ne tirons moins d'aide de la pathologie et de ses subdivisions; dans aucune, nous ne dépendons si complétement des phénomènes, — de leurs rapports et de leurs modalités. Cela est spécialement vrai de la céphalalgie chronique, et, précisément parce que nous possédons un fil pour nous conduire à travers le labyrinthe des symptômes qui se groupent, si compacts, autour du plus noble organe de notre corps, sommes-nous plus heureux que nos collègues de l'école physiologiste dans le traitement des troubles cérébraux.

Ç'a été, dernièrement, une honne ou mauvaise fortune pour nous, de traiter plusieurs cas dans lesquels un des plus proéminents symptômes subjectifs était une « *sensation de froid à la tête,* » et nous notâmes le résultat de nos études de matière médicale du point fixe de ce symptôme, non parce qu'elles

apportent quelque chose de neuf ou d'original, mais simplement parce qu'elles peuvent éviter à quelque malheureux praticien le travail d'une semblable compilation.

En vérité, nos répertoires, spécialement le grand, qui accompagne le *Symptomen-Codex*, sont quelque peu pleins au sujet de la tête, mais ils n'épuisent pas la liste des symptômes relatifs aux médicaments, et, en outre, ce grand répertoire est dans les mains de comparativement peu de praticiens.

Nous ne prétendons point donner toutes les variétés de céphalalgies curables par un remède, et, par ignorance ou inadvertance, nous pouvons omettre plusieurs symptômes qui sont rapportés, ou proprement associés, à ceux déjà nommés; mais nous indiquerons au moins au travailleur où creuser la mine pour trouver l'élixir de vie pour plusieurs invalides fafatigants.

Agaricus. Froid glacial au cuir chevelu après démangeaison et grattement (*Arsenic*); douleur comme si une glace pénétrante traversait la tête, ou comme si des aiguilles froides l'entouraient (*Arsen.* n'a pas ce symptôme).

Sensation qu'un ongle s'enfonçât dans le côté droit de la tête.

Le matin, douleur tractive s'étendant du front à la racine du nez avec épistaxis ou écoulement abondant de mucus nasal épais, suivi d'écoulement d'eau par le nez.

Arnica. Sensation au front, comme si on le touchait avec le bout du doigt froid.

Douleurs incisives, comme par un couteau, à travers la tête, suivies d'une sensation de froid.

Froid se changeant en chaleur ou coexistant avec elle.

Les douleurs, en général, sont aiguës et lancinantes, plutôt dans le front, et sont aggravées par les chocs, le mouvement.

Arsenicum. Paroxysme d'hémicrânie excessivement dou-

loureuse avec grande faiblesse, et sensation, au cuir chevelu, de froid glacial, suivies de démangeaison (*Agaricus* renversé).

Constriction, pesanteur, pression, confusion, stupidité et perte de mémoire.

Angoisse, agitation et crainte de la mort.

Les douleurs sont pires après avoir mangé, mieux par les applications froides, mais pires après avoir été soulagées.

Le malade doit mouvoir sa tête çà et là, agiter ses pieds et ses mains; il est bouffi, frissonnant, et n'est soulagé que par la chaleur du feu.

Asarum. Sensation de froid en une petite place du côté gauche de la tête, quelques pouces au-dessus de l'oreille; douleur, comme par une contraction, dans le front, les tempes et derrière les oreilles, avec larmoiement et brûlement des yeux, — pire vers 5 heures (S.).

Belladona. Est un des principaux remèdes qui produisent la sensation de froid *dans* le cerveau; *Calcarea* est ici son congénère, et *Phosphorus* a un état semblable, mais moins manifestement marqué.

Dans *Belladonna*, cette sensation est localisée au centre du front et des tempes, tandis que, dans *Calcarea*, elle est plus généralement diffuse; pour *Phosphorus*, cette localisation est dans l'occiput ou au côté gauche de la tête. Les symptômes concomitants, pour *Belladona*, sont trop connus, pour avoir besoin d'être répétés ici.

Berberis. Froid dans la région temporale. (*Bellad.*)

Baryta carb. Le côté droit de la tête semble d'un froid glacial à la main, mais brûlant pour lui-même.

Calcarea. c. Froid glacial dans et autour du cerveau; sensation interne et externe de froid en différents points de la tête, comme si on appuyait sur eux un morceau de glace, — avec face pâle, bouffie. (*Verat.*)

Il y a sensation de plénitude, de pesanteur ou de battement

empirés par l'exercice mental, en s'arrêtant ou en marchant en plein air; amélioration en fermant les yeux et en se couchant. (*Verat.* renversé).

Sueur sur le derrière de la tête et du cou, le soir ; — règles trop hâtives, trop profuses, et de trop longue durée.

Principalement utile dans les céphalalgies des sujets inertes, scrofuleux, face pâle, teint plutôt clair, et tendance à l'embonpoint.

Cannabis sat. Sensation de froid sur une petite place sur l'os pariétal, et ensuite sur d'autres places, comme si on y laissait tomber une goutte d'eau froide (*Crocus*) ; poids pesant sur le vertex. Grande fatigue après un léger exercice, assoupissement pendant le jour, et insomnie la nuit par la chaleur ; il lui semble qu'on répand sur lui de l'eau chaude.

Chelidonium. Vers l'occiput, sensation de froid s'élevant du cou (*Dulc.*); poids et pression dans cette région. L'occiput semble adhérer aux oreillers, et la tête doit être soulevée avec la main. Douleurs tractives du vertex vers le cou.

Conium. Sensation d'engourdissement et de froid dans un côté de la tête.

Crocus. Sensation subite de froid sur le pariétal gauche, comme s'il y fût tombé une goutte d'eau froide.

Douleur déchirante, aiguë dans la tête et l'œil droit, avec trouble de la vue, et sensation d'un courant d'air froid à travers l'œil. En remuant la tête, il semble que le cerveau vacille çà et là. Alternatives et forte exaltation et dépression nerveuses.

Dulcamara. Frissons dans le cervelet et sur le dos, revenant tous les soirs (*Chelid.*) ; sensation de dilatation du cervelet et de toute la tête ; aggravation par le temps froid et humide, jusqu'à minuit ; amélioration en se couchant.

Gratiola. Fréquente sensation de froid au vertex, douloureuse, et se transformant, par le mouvement de la tête, en sensation de chaleur ; — les céphalalgies sont accompagnées

de sensation de morsure piquante particulièrement à la face et dans les autres parties, de langueur des bras et des jambes, de nausée, de dégoût pour les aliments; — il y a amélioration à l'air libre. Froid particulier dans et sur la tête et dans l'estomac et l'abdomen.

Gummi gutti. Sensation d'un grand froid dans la tempe gauche, comme produit par un linge froid et mouillé; — dans l'après-midi.

Hypericum Sensation dans le front, comme si on le touchait avec une main froide, glacée, — dans l'après-midi, — après quoi on ressent dans l'œil droit une contraction spasmodique; — sensation de frisure (?) au vertex; — sensation confuse au vertex avec sentiment de bourdonnement, la nuit, comme s'il y avait dans le cerveau quelque chose de vivant.

Kali hydriod. Douleur au vertex, comme s'il devait éclater en pièces, avec frissonnement de cette partie de la tête, bien que la peau semble chaude; le frisson est soulagé par la chaleur externe. (Les symptômes précédents reparurent plusieurs jours). Le cuir chevelu semble excorié quand on le gratte.

Laurocerasus. Sensation de froid glacial, comme par un vent froid, au vertex, puis au front et à la nuque, s'étendant au bas du dos, après quoi disparurent toutes les douleurs céphaliques; — aggravation à la chambre chaude, amélioration en plein air. Douleur stupéfiante dans toute la tête; sensation de ramollissement dans le cerveau, comme si, en se baissant, il retombait dans le front et sans douleur.

Lobelia. Froid du côté gauche de la tête, avec sensation que les cheveux se dressassent debout; douleur sourde, pesante, traversant le front d'une tempe à l'autre, juste au-dessus des sourcils. Vertige et nausées terribles.

Manganum. Sensation de froid, sur une petite place, au vertex.

Moschus. Douleur aiguë dans la tête avec refroidissement, comme par des cataplasmes froids; — les douleurs sont com-

pressives et stupéfiantes, dans le front où le derrière de la tête et le cou ; — amélioration en plein air ; aggravation le soir par le mouvement ou dans une chambre chaude.

Natrum muriat. Sensation de froid au vertex et sensibilité douloureuse du cuir chevelu, avec spasme des paupières.

Petroleum. Sensation qu'une brise froide soufflât sur la tête ; — la tête semble engourdie comme si elle était faite de bois, ou comme si elle était meurtrie.

Phosphorus. Douleur froide crampoïde dans tout le côté gauche de la tête ; sensation de froid dans le cervelet avec sensation de roideur dans le cerveau.

Sabadilla. Chaleur au front, suivie de froid du cuir chevelu, les cheveux même semblent froids à la main, comme si on avait versé de l'eau froide sur le crâne ; — la céphalalgie est plus violente quand on lit ou réfléchit attentivement.

Sepia. Froid au vertex, aggravé en remuant la tête et en se baissant, amélioré au repos et à l'air libre ; tête lourde, céphalalgie avec douleur perforante, qui force à crier, et avec vomissement. Battements, très-violents surtout à l'occiput, aggravés par la chaleur, améliorés par le sommeil. — Le plus souvent indiqué dans la parésie inhibitoire (?) des vaso-moteurs cérébraux par irritation utérine.

Sulfur. Sensation de froid à la tête, au vertex une place continuellement froide, céphalalgies nocturnes avec insomnie ; pesanteur à l'occiput ; douleurs perçantes avec bourdonnements d'oreille ; douleurs pulsatives d'éclatement au vertex ; amélioration à la chambre chaude.

Strontiana carb. Frisson sur le cuir chevelu et la partie supérieure du dos (*Dulc.* et *Chelidon.*), pire la nuit et à l'air froid.

Valeriana. Sensation de froid glacial au vertex, en le pressant fortement avec les mains.

Veratrum album. Sensation de chaleur et de froid en même temps au cuir chevelu, avec sensibilité des cheveux ; froid aux semmet de la tête, et en même temps vers les pieds ; sensa-

tion qu'il y eut un morceau de glace sur la tête. (*Calc. c.*) Sueur froide au front; nausées, vomissements, roideur du cou et miction abondante; faiblesse et défaillances; douleurs pires en se levant ou en se couchant.

Lilium tigrinum, par le Dr E.-M. Hale.

L'honneur d'avoir introduit ce remède dans notre matière médicale appartient au Dr H.-E. Payne, de Bath (Maine); grâce à ses efforts enthousiastes et industrieux, plusieurs expérimentations d'une grande valeur ont été faites. Celles-ci sont supérieures à toutes les précédentes, par ce fait que les symptômes objectifs furent notés, et certains états pathologiques reconnus hors de controverse.

La sphère d'action de *Lilium* paraît envelopper le *cœur* et les *organes sexuels*, et il affecte ces organes d'une facon profonde et particulière. Le caractère digne de tous les expérimentateurs, et de ceux qui affirment pour eux, apporte la plus forte garantie à leur authenticité.

La *Teinture des fleurs* est la préparation officinale, mais celle des graines peut être plus puissante. La racine bulbeuse n'est probablement pas médicinale, étant mangée par les indigènes de la Chine et du Japon, ou cette plante est indigène.

Ce qui suit est une collection des plus notables symptômes obtenus jusqu'à présent, excepté toutefois un grand nombre qui paraîtront dans le *Résumé* complet, dans les transactions de l'*American institut* pour 1870. (Rapport de la matière médicale.)

Sphère mentale. Ne se soucie de rien; ne se soucie pas de parler; désir de dormir, confusion des idées, pression et sensation de faiblesse au vertex, de sorte qu'elle ne peut écrire ses symptômes (vv), elle désire quelqu'un pour lui parler et l'entretenir, se sent très-nerveuse, se sent pressée et tout à fait incapable, comme si elle eût beaucoup de choses à

faire et qu'elle ne le pût ; — beaucoup du soif, boit souvent et beaucoup à la fois ; elle a conscience de se sentir nerveuse, irritable, et cependant dit qu'elle se sent gaie, ne manque pas de se plaindre, et toutefois n'évite pas les gens ; elle remarque que ses symptômes sont tous empirés quand elle leur fait une résistance active et qu'elle les surmonte, comme par exemple, quand elle se couche en repos ou essaye de dormir ; découragement et désespoir, répugne d'être seule, mais ne le craint pas ; esprit et intuition lourde et languissante, dépression, désir de choses délicates de toute sorte ; n'est point satisfaite de ce qu'elle a et envie les autres ; tandis qu'elle écoute une lecture, elle désire frapper le lecteur, et dans la soirée, manifeste une disposition à jurer à chacun, et sur chaque chose, à penser et parler de choses obcènes ; désespoir sombre, lent et oublieux avec aggravation la nuit ; tremblement nerveux et incapacité d'application de l'esprit ; sensation de dilatation dans la tête, comme si elle dût éclater, et que pas un en voulût prendre soin ; pensées de suicide.

Tête. Chaleur et douleur dans le front et le sourcil ; violente céphalalgie aveuglante dans la partie antérieure de la tête, dont la particularité était la sensation que tout le sang fût pressé contre chaque ouverture ; céphalalgie comme si la tête était trop pleine de sang, comme si le sang devait sortir par le nez et les oreilles (vv) ; pression de dedans en dehors (vv) ; douleurs lancinantes dans différentes parties de la tête ; douleur sourde (murmure) dans le côté droit de la tête et des dents ; la tête devient « folle » après qu'elle est restée tranquille pendant quelques temps ; pression et sensation de brisement sur le vertex, de sorte qu'elle ne peut écrire ses symptômes ; douleurs sourdes et aiguës particulièrement sur les yeux ; les douleurs, etc., de la tête sont de la pesanteur, de la chaleur, de la plénitude, de la stupidité, — le côté droit est plutôt affecté.

Yeux. Obscurcissement de la vue.

Bouche et gorge. Beaucoup de soif; boit souvent et beaucoup.

Estomac. Éructations bientôt après avoir pris le médicament; nausées avec envie de vomir, et impossibilité de le faire (vvv), sensation de bouillonnement dans l'hypocondre droit; envie constante de vomir avec fréquente expulsion de mucus par la gorge; grande distension de l'estomac avec fréquentes éructations et issue de gaz par l'anus (vv); (l'expulsion de gaz par en haut et par en bas fut un très-constant concomitant tandis qu'on est sous l'influence de la drogue).

Abdomen et Organes génitaux. Par intervalles, la peau de l'abdomen semble roide et tendue; nausées, avec sensation de gouflement abdominal, particulièrement vers les hanches et dans la région de l'*utérus*, avec douleurs lancinantes en différentes parties de la tête; quelques douleurs déchirantes dans la partie inférieure de l'abdomen, depuis la région *ovarienne*, en bas ou aux deux côtés; douleur dans la région iliaque droite, améliorée pendant le mouvement; poids déprimant et augmentant sur le pubis, pire le soir; le tiraillement en bas vers le pelvis est ressenti jusqu'à l'estomac, et même aux épaules, il n'est pas soulagé en se couchant, bien pire en restant debout; tendance à mettre la main sur l'hypogastre et à presser en haut afin de soulager la sensation de tiraillement; besoin de crier par sentiment d'irritation, et de quelque chose de déplacé dans le ventre et le pelvis; sensation dans le pelvis, comme si quelque chose venait au monde à travers le vagin (vv); sensation très-ennuyeuse et ne s'améliorant pas par le changement de position; douleur et pression à travers la région sacro-lombaire, et quelque peu sur le rectum; en marchant, douleurs dans les deux ovaires, pire à gauche, s'étendant en bas à la face antérieure et interne de la cuisse gauche, comme s'il lui fût impossible de faire un autre pas; aussitôt qu'elle étend le membre, elle doit immédiatement le fléchir de nouveau, et puis, à cause d'une agitation désagréable, elle doit le retendre; elle ne peut dire laquelle est la pire des dou-

leurs pelviennes, celle du dos ou celle de la région pubienne; tout le contenu du pelvis semble tiré en bas et en avant, et entièrement de la région épigastrique; se sent gonflée, mais ne l'est pas; un peu de sensibilité à la pression dans la région des *ovaires*, spécialement à droite; douleur pelvienne entre le promontoire sacré et le pubis; il lui semble que la douleur n'est pas dans l'*utérus*, mais autour; elle sent constamment les deux places qui correspondent aux *ovaires* douloureuses et comme des charbons allumés ; sensation, dans le pelvis, de tiraillement en dehors, comme si tout le contenu était poussé dans un entonnoir, dont le col se confond avec le vagin (vv); douleur dans l'*ovaire* droit, comme si un couteau y fut introduit et fendît en bas l'aine et la partie antérieure de la cuisse; la douleur s'étendît sur la région sacro-lombaire, et elle dut crier pour dormir; elle est un peu soulagée par la pression sur la région *ovarienne;* les *règles* se présentèrent au jour normal et régulier, mais *seulement pendant qu'elle se tient en mouvement;* le flot s'arrête quand elle devient tranquille; les *instincts sexuels*, auparavant endormis, sont maintenant tout à fait forts ; l'intelligence et l'intuition sont lourdes et languissantes; *leucorrhée* (écoulement liquide âcre, laissant une tache brune; elle n'en a jamais eu auparavant) (vv); douleur brûlante à travers l'hypogastre d'une aine à l'autre ; les *Règles* revinrent après un intervalle de deux semaines; léger écoulement, noir, épais et fétide; pression en bas sur le pelvis et brûlement tout autour du pubis et des organes *génitaux*, pire de 3 à 5 heures du soir (vv); gargouillements dans la partie inférieure des intestins, plutôt du côté droit (vvv); abdomen occasionnellement sensible à la pression.

Rectum et selles. Les selles ont été régulières, mais maintenant elle en a alternativement une molle et une solide, plusieurs par jour, et une sensation constante qu'elle dût y aller; cette sensation résultant de celle qu'il y eut quelque chose qui pressât contre la paroi antérieure du rectum, à l'anus et à

environ 3 pouces au-dessus; pendant 36 heures, envie constante d'aller à la selle par pression sur le rectum; une selle chaque demi-heure, diarrhéique, grumeleuse, avec vents, ténesme contenu avec brûlement dans l'urètre; diarrhée le matin; évacuations noires et dures, suivies de chaleur dans le rectum et l'anus, avec légères douleurs dans l'abdomen.

Organes génitaux. Voyez *Abdomen.*

Urine. Envie fréquente d'uriner, pire pendant le jour; matin, faible, rare, suivie d'une sensation âcre dans l'urètre; ténesme résultant d'un passage de trop peu d'urine; urine fétide.

Poitrine et cœur. Douleur à travers le cœur jusqu'au dos, et sensation que le cœur fût serré dans une vis; respiration courte, spécialement en montant les escaliers; pesanteur dans la région du cœur, et palpitation en se couchant sur le côté gauche, pire au lit, la nuit; action intermittente du cœur, — chaque intermittence étant suivie d'un violent battement (vv) produisant un arrêt involontaire de la respiration, — en même temps le sang affluait à travers les carotides dans la tête et produisait une grande chaleur et une sensation de constriction de la tête et de la face; la douleur vers le cœur était sourde et pressive; la douleur cardiaque interrompait les pulsations et la respiration; sensation continuelle de pesanteur au côté gauche dans la région du cœur.

Dos. Douleur sourde au dos et au sacrum (vv); douleur continue entre les hanches (vv); sensation de froid dans le dos, comme si tout le long on versait de l'eau froide (vv); douleur dans le dos (vv); douleur au sacrum (vv); douleur dans la région lombaire (vv); douleurs sourdes, accidentelles, lancinantes à travers le bas du dos (vv); douleur sourde, pesante et grande faiblesse au bas du dos et dans les aines.

Extrémités. Pendant la nuit, sensation dans toutes les extrémités, comme si le sang était poussé à l'extérieur; agita-

tion ; chaleur et douleur dans le front (v) ; douleur s'étendant en bas à la face antérieure interne de la cuisse gauche ; douleur cuisante dans la glande mammaire gauche, avec lancination, commençant sous le mamelon, comme profondément entre la glande et les côtes, et s'étendant autour de ce côté jusqu'à l'épine, et semblant passer sous le bord inférieur de l'épaule, — venant après s'être en allée, et empirée en se couchant sur le côté affecté.

DE L'USAGE DE LA SANTONINE DANS LES MALADIES DES YEUX.

..... Ce qui me suggéra d'abord l'idée que la *santonine* pût être utile dans les maladies des yeux, fut le cas suivant qui se présenta dans ma pratique.

J. B..., pensionnaire, âgé d'environ 50 ans, vint au dispensaire le 19 mai 1869, se plaignant de vers et de symptômes dyspeptiques et autres, provenant de ce trouble ; il était aveugle, et quand il vint d'abord au dispensaire, il distinguait à nu la lumière de l'obscurité. Sa vue commença à baisser il y a environ trois ans, de plus en plus jusqu'à ce qu'il fût arrivé à l'état présent. C'était le ver solitaire qui l'incommodait ; mais d'après la description à sa première visite, on supposa que c'étaient des ascarides vermiculaires ; c'est pourquoi on lui donna *Santonine*, 1/20 de grain, deux fois par jour. Je puis dire ici en passant que, dans nombre de cas, j'ai trouvé *Santonine* à cette dose un remède presqu'infaillible contre les ascarides, — bien supérieur à *Cina*. En revenant, la semaine d'après, il avoua de lui-même que la poudre avait fait un bon effet sur sa vue ; il pouvait maintenant, dit-il, distinguer certains objets, tels qu'un large placard dans le mur et la jacquette blanche de sa femme. En découvrant qu'il souffrait du ver solitaire, son traitement fut changé pour un temps, et, quand il parut délivré de ce côté, on lui ordonna des petites doses de *Quinine*, deux fois par jour, parce qu'il

était excessivement maigre, pâle, faible, et n'avait pas d'appétit. La *Santonine* fut de nouveau reprise, une fois par jour, au moment du coucher; ce traitement fut continué assez longtemps, et pendant ce temps sa santé générale et ses forces s'améliorèrent beaucoup. Au milieu de juillet, il dit qu'il pouvait distinguer un passant, et dire même si c'était un homme ou une femme. Un jour, en passant sur la rivière le Don, il put distinguer l'eau et deux vaches de teint clair dans un champ. Quand on met la main devant ses yeux, il la voit, mais ne peut compter combien de doigts on lui présente. Lui et sa femme remarquèrent plusieurs fois que sa vue n'a jamais été si bonne depuis qu'il l'a perdue.

Bientôt après le début de cette amélioration, je fus si frappé de ce qui semblait être plus qu'une simple coïncidence, que le Dr Ogston et moi examinâmes ses yeux à l'ophtholmoscope; nous les trouvâmes dans l'état suivant : le disque optique droit était complétement atrophié, et, avec lui, il n'y avait pas perception d'une forte lumière; le disque gauche était aussi atrophié, mais pas aussi complétement; il percevait de ce côté facilement la lumière. — Nous n'observâmes rien autre que cette atrophie.

On ne voit pas rarement des cécités, plus ou moins complètes, causées par l'action reflexe irritante des vers intestinaux; mais ce n'était pas un cas évident de cette sorte, puisqu'une amélioration suffisamment perceptible au malade pour l'amener à nous révéler l'état produit par cet effet, prise de la *Santonine* pendant une semaine, et avant que le ver solitaire n'en fût même affecté. Cette amélioration, si inespérée, de la vision, me donne à supposer que la *Santonine* doit devenir un bon remède dans certaines formes d'affections oculaires...

... (Index. 1/1 lit à 1 pied; 6/6 à 6 pieds, le n° 6 (snellen); 1/6 = lit à 1 pied le n° 6; — 1/8 = ne voit que la lumière.)

Cas I. — Mme N..., 30 ans, femme d'un capitaine de vaisseau, me consulta sur ses yeux, qui sont malades depuis près de six mois, et pour lesquels elle a eu, sans avantage, *mercure*, des sangsues, des vésicatoires, et la réclusion avec un bandage oculaire. L'œil droit a une irido-choroïdite avec adhérence totale de la pupille; le gauche était atteint d'une assez petite irido-choroïdite de la variété séreuse.

Dix jours de soigneux traitements par *Corrosivus* et *Quinine*, avec un bandage et *Belladonna*, mais exercice modéré dehors, diète sévère et soins attentifs à la santé générale, améliorèrent tant l'état des deux yeux que l'iridectomie fut pratiquée, le 29 janvier 1870, avec un succès complet. Le lendemain, le traitement par la *Santonine* (1 grain chaque nuit) fut commencé; la vue de l'œil gauche était à 5/100 ; l'amélioration fut assez rapide pour avoir, le 12 février, 10/20 et 1 et 1/2 ; elle fut alors renvoyée chez elle et le traitement suspendu.

Cas II. — Isabelle N..., 52 ans, le 13 août 1863, souffre depuis un demi-mois d'une amblyopie cérébrale de l'œil gauche, et, en outre, depuis six mois, d'une paralysie totale du nerf moteur oculaire gauche ; les autres nerfs (4e et 6e paires) sont intacts. Depuis deux mois suit un traitement tonique... sans avantage. Elle se plaint aussi de céphalalgie...

..... Amélioration par la *Santonine*.

(Suivent 42 cas, énoncés pathologiquement, sur lesquels 31 furent guéris ou améliorés, 7 ne furent pas modifiés et 4 n'ont pas été suivis.)

..... Outre l'action de *Santonine* sur les yeux, spécialement sur la rétine et le nerf optique, elle a une action manifeste sur le cerveau et les nerfs cérébraux :

1° La céphalalgie...

2° Les nausées, vomituritions et vomissements ;

3° Spasmes des nerfs cérébraux (... œil, oreille, cou, nuque et puis tout le corps...); elle n'atteint pas le *sens* de *l'ouïe*.

Recherches expérimentales sur la nature et les causes du catarrhe estival (2e article; — Dr H. Blackely).

Expérimentation avec *l'acide benzoïque ;* — résultat nul.

Expérimentation avec *le coumarin ;* — résultat nul.

UN CAS RELATIF A UNE DES ACTIONS DE SILICEA, PAR A.-C. POPE.

..... N..., domestique, 16 ans, vint à moi au Blackheat Dispensary, le 27 octobre 1869.

Il y a dix-huit mois, elle tomba en montant les escaliers et reçut un coup violent au sacrum et à l'articulation coxale gauche; le premier choc passé, elle ne ressentit que peu de souffrances pendant neuf mois, où la douleur, au lieu de la lésion primitive, devint un peu forte; elle se frictionna alors avec un liniment de *Rhus*, qui la soulagea pour quelque temps. La sensation de douleur revint deux mois avant que je ne la vis, et elle fut de nouveau calmée pour quelques jours par le liniment au *Rhus*.

A présent, elle souffre beaucoup de sa douleur ; celle-ci occupe le sacrum, s'étend en haut aux vertèbres lombaires, et à travers l'iliaque gauche à l'apophyse épineuse. La douleur est de caractère pulsatif ; elle s'augmente beaucoup par la pression sur les vertèbres lombaires, et, quand elle est forte, elle donne naissance à une douleur de la nuque et à un sentiment de parésie motrice dans les extrémités inférieures. Elle s'aggrave au mouvement rapide. Lorsque la malade se baisse pour soulever un poids ordinaire, une forte douleur est sentie s'élançant en haut dans l'épine vertébrale. Le dos est très-douloureux, et les douleurs habituelles sont considérablement augmentées en marchant quelque temps. Parfois, en marchant rapidement, une douleur est sentie, s'élançant en bas dans la cuisse et à la jambe gauche. — *Silicea*, 200.

Elle revint au bout de huit jours; la douleur, à son dire, a été beaucoup moindre; elle se sent plus forte et plus capable de lever quelque chose. — Même prescription.

Le 10 novembre, quinze jours après la première visite, elle ne ressentait aucune douleur à la pression, elle pouvait marcher ou soulever les objets sans souffrance, en un mot elle dit qu'elle se trouve bien. Aucun autre médicament ne fut donné. Elle revint au dispensaire le 17 novembre, sans avoir de nouvelles douleurs ; il en fut de même au bout d'un mois, et tandis qu'auparavant, quand elle se considérait comme bien portante, elle avait toujours plus ou moins à souffrir pour soulever quelque chose ; elle le peut faire maintenant sans le moindre vestige de douleur.

(*Traduction du* Dr Chauvet.)

MÉDECINE CLINIQUE

Cas d'hydrothorax, par le Dr Hartmann.

Le 22 mai 1865, je reçus un télégramme du capitaine G., R.A. pour aller à Y..., voir sa petite-fille. A mon arrivée, j'appris que l'enfant avait été atteinte de scarlatine et confiée aux soins du Dr S..., médecin du régiment, et du Dr V..., de Y..., dont l'opinion était que, seule, la paracentèse thoracique pouvait sauver la petite malade. Les parents désiraient essayer ce que l'homœopathie pouvait faire, et je pris le cas à ma charge cette même après-midi.

État présent : A... G..., âgée de 11 ans, fut prise, il y a environ une quinzaine, d'une scarlatine dont la marche sembla favorable jusqu'à ces cinq derniers jours, où parurent des symptômes de gêne respiratoire. Cette gêne augmenta à un tel degré, que l'enfant n'avait pas été capable, les dernières 48 heures, de reposer sans crainte de suffocation. Elle était alors assise sur son lit, supportée par des oreillers, aspirant après l'air, livide et couverte de sueur froide; pouls à 120,

petit, souple. La percussion donnait, en avant et en arrière du thorax, une matité entre les 3e et 4e côtes, le niveau de l'épanchement étant le même en avant et en arrière; murmure respiratoire imperceptible en avant jusqu'à la 4e côte, respiration bronchique entre les omoplates; urine rare, albumineuse, fortement colorée; nausées; tendance à la constipation; grande agitation. Pendant une épidémie de scarlatine à Norwich, il y a quelques années, j'avais expérimenté les effets avantageux d'*Helleborus* dans un grand nombre de cas d'hydropisie anasarque et d'ascite, qui suivaient généralement les cas bénins de scarlatine. Alors, dans presque tous les cas, sauf quelques-uns où j'eus recours à d'autres remèdes, le médicament produisait, en quelques heures, une amélioration marquée, et une guérison complète en quelques jours. J'ordonnai donc *Helleborus*, 6, une goutte toutes les 2 heures, en commençant de suite (à 4 h. du soir).

23. — Je vis l'enfant cette après-midi et la trouvai très-soulagée; elle a eu un peu de sommeil tranquille, de 3 à 5 heures du matin, encore tenue élevée, mais elle peut supporter une position plus horizontale; pas de nausées; après un peu de lait et de pain, urine plus claire et plus abondante. — Continuer le médicament.

24. — A eu une très-bonne nuit et a dormi plusieurs heures sans l'aide des oreillers; la matité thoracique est très-diminuée, le murmure respiratoire s'entend distinctement; expectoration de mucus; bon appétit; urine claire, abondante, légèrement albumineuse.

25. — Ne se plaint presque plus; peut se coucher dans sa position habituelle; respire très-facilement; mange bien; évacuations normales. Continuer le médicament, 4 fois par jour.

27. — Reprend ses forces et se trouve très-bien.

(*New-Zealand, Hom. Gaz.*, mai 1872.)

Tumeurs ovariennes, par le Dr Dudgeon.

Je pense que le cas qui suit possède un intérêt suffisant pour être donné en détail; je ne puis me prononcer avec certitude sur la nature précise de la maladie, qui pouvait être kystique, fibreuse ou simplement hypertrophique. Les tumeurs étaient assez volumineuses pour donner à la malade des souffrances par leur propre poids, et lui causer, ainsi qu'à ses amis, de l'anxiété sur la probabilité de sa nature sérieuse. Relativement au médicament prescrit, *Graphites*, pendant l'administration duquel ces tumeurs disparurent complétement, je ne fus conduit à le donner par aucun rapport de guérison de cette maladie par ce remède, parce que je ne sache pas qu'il ait été auparavant employé dans ces cas; je ne le fus pas même par la similitude des symptômes. Ce fut, en effet, par un raisonnement indirect, que je prescrivis *Graphites* qui n'était pas homœopathique, à peine même pathologique, mais que je peux peut-être appeler instinctif, faute d'autre terme.....

La malade avait été plus ou moins sous mes soins, — plutôt moins que plus, — depuis 1850. Elle n'était pas éloignée de la trentaine... quand elle me consulta d'abord pour des hémorrhoïdes, dont elle souffrait considérablement, mais dont elle se débarrassa graduellement. En 1864, elle eut un zona, que *Cantharis*, à l'extérieur et à l'intérieur, guérit, mais sans lui éviter la névralgie, si commune après cette affection cutanée. *Zincum* dissipa celle-ci.

Jusqu'en 1869, elle ne me consulta qu'occasionnellement pour des refroidissements, la constipation et des douleurs rhumatiques en différentes parties. A cette époque, elle se maria à un âge très-mûr... et devint alors sujette à différentes souffrances. Elle remarqua d'abord une vue trouble dans son œil favori, le droit, ce qui la gênait beaucoup pour peindre

et pour ses travaux fins, dont elle était passionnée. A l'examen, je constatai dans cet œil une cataracte commençante... Elle eut quelques forts accès de rhumatisme musculaire et une forte attaque de dysurie, accompagnée, dans la hanche droite, de douleurs piquantes, comme avec des orties. *Cantharis* guérit ces symptômes ; contre la cataracte, je donnai successivement et sans résultat *Magn. c.* et *Calc. c.*

Vers la fin de 1870, elle eut une forte attaque de scarlatine, que je traitai de la façon habituelle, et dont elle se remit bien...

Un jour, pendant cette convalescence, elle me dit avec hésitation... qu'elle avait depuis longtemps une tuméfaction douloureuse du sein gauche. J'eus grand'peine à lui persuader de me le laisser examiner, et je trouvai une tumeur du volume d'une noix, très-douloureuse à la pression ou quand on la saisissait, mais non tout autrement. Je lui donnai *Conium*, qui fit disparaître la grosseur au bout d'une quinzaine.

Soit par le succès de ce traitement, soit grâce aux suggestions de sa sœur, elle vainquit sa répugnance à me parler d'un autre mal dont elle souffrait depuis plus d'un an. C'était une tuméfaction et une sensation désagréable de pesanteur dans ce qu'elle appelait « son estomac » et que je compris être le bas-ventre. C'était en 1871.

En examinant le ventre, je trouvai, dans la fosse iliaque droite, une tumeur ronde, dure, du volume d'une grosse orange. Elle atteignait la ligne médiane de l'abdomen et rejoignait presque une tumeur arrondie semblable, naissant de la fosse iliaque gauche et pas tout à fait aussi grand qu'elle-même. La grande laxité des parois abdominales permettait de limiter exactement les tuméfactions ; elles semblaient aussi dures qu'une pierre, tout à fait rondes et très-peu mobiles ; une forte pression y déterminait quelque douleur, et la seule souffrance produite en dehors de l'effet moral, c'était par

leur poids, qui paraissait hors de proportion avec leur diamètre. Longtemps elle avait, en secret, surveillé l'accroissement de ces tumeurs et n'avait même pas osé en parler à sa sœur. A la fin, elle prit le courage de le faire, et sa sœur la gronda fort et me l'envoya. Sa répugnance à revéler cette maladie ne tenait pas seulement à sa modestie, mais à ce qu'elle craignait terriblement que je ne lui ordonnasse immédiatement de se faire opérer par Baker Brown, Tyler Smith, Spencer Wells, ou quelque autre ovariotomiste éminent.

..... Je commencai par lui donner, touchant l'issue de l'affection et l'efficacité du traitement, des assurances que je n'avais guère moi-même, et lui envoyai une pleine fiole de globules de *Graphites*, 12e, dont elle devait prendre un, soir et matin, tant que rien autre chose du côté du rhume ou du rhumatisme ne nécessiterait un changement de médicament.

La suite d'idée, si on peut ainsi dire, qui m'amena à prescrire *Graphites* peut se résumer ainsi : cette excellente dame, qui vécut toute sa vie nubile en état de virginité, se marie quand elle a cessé d'être dans les conditions normales, en un mot à son âge climatérique. Les ovaires, excités par un acte trop longtenps différé et incapables de se suffire à eux-mêmes dans l'expulsion de l'œuf, comme ils l'auraient pu quelques années auparavant, se sont tuméfiés, et tuméfiés jusqu'à atteindre leurs présentes proportions monstrueuses.

Les ovaires sont les analogues physiologiques des testicules, et *Graphites* passe pour avoir réduit des tuméfactions testiculaires..... Il n'est pas clair, dans les cas rapportés, que ces cas aient été des hydrocèles, comme on l'a dit. Je sais que mon ami, le Dr Richard Hughes, a indiqué les kystes ovariens comme analogues, non à l'hydrocèle, mais aux tumeurs kystyques des testicules; toutefois, il n'était pas évident pour moi que les tumeurs guéries par *Graphites* fussent des hydro-

cèles, ni que les tumeurs du cas présent fussent des kystes ovariques. Tout ce que je voyais clairement, c'est que les tumeurs guéries étaient des hypertrophies des testicules et que j'avais ici des hypertrophies des ovaires. Ainsi, faute de guide plus sûr, je pris l'un et l'autre et devins, pour l'occasion, un organopathe analogicien.

La malade continua à prendre *Graphites*, sauf les interruptions suivantes :

En mars, elle eut une forte bronchite, qui demanda, pour guérir, *Arsen.*, *Phos.* et *Antim. tart.* — En mai, elle eut, dans le bras, des douleurs rhumatismales qui persistèrent jusqu'à la fin de juillet, et pour lesquelles elle prit *Rhus*, *Bryonia* et enfin *Cimicifuga* qui les chassa tout à fait. Tout ce temps, elle se plaignait beaucoup du poids des tumeurs, qui n'avait pas sensiblement diminué. Après cela, elle put prendre *Graphites* sans interruption, et ne la vis plus jusqu'en décembre, où, à un examen soigneux, je ne pus trouver aucune trace des tumeurs. Elle me dit qu'elles lui avaient semblé disparues graduellement et qu'elles ne la gênaient plus depuis environ 6 semaines. Je l'ai, depuis, revue par occasion, et, aujourd'hui (10 octobre 1772), je sais par nouvelles (elle est à Paris) quelle se sent bien. Toutefois la cataracte a fait des progrès et elle est allée à Paris consulter un oculiste fameux, qui lui a conseillé de ne pas se faire opérer avant que l'autre œil ne soit atteint.

Mes lecteurs se feront une opinion sur la nature de ces tumeurs... Tout ce que j'ai à dire, c'est que *Graphites*, à mon avis, peut être pour quelque chose dans leur disparition ; la malade, elle, en est *sûre* et ce n'est pas moi qui la détromperai. — (*British Journ. of Hom. janu.* 73.)

(Traduction du Dr Chauvet.)

OU L'ON VOIT DE QUELLE FAÇON « L'HOMŒOPATHIE EST UNE ERREUR QUI S'EN VA. »

La Compagnie mutuelle d'assurances sur la vie de New-Yorck a dressé deux tableaux comparatifs de la mortalité, l'un comprenant la catégorie des malades traités par la méthode homœopathique, l'autre par l'allopathique. — Voici le résultat sommaire de cette statistique.

Du 18 juin 1868 au 31 décembre 1872, c'est à-dire dans un espace de trois ans et demi, dans le camp des assurés qui furent traités par la méthode allopathique, il y eut 25 morts sur 1239; tandis que du côté de ceux qui furent traités par la méthode homœopathique, le même nombre de 25 morts correspond à 3860 assurés.

Il suit de là que les tarifs de la Compagnie sont bien moins élevés pour ceux qui se font traiter par la méthode homœopathique; les risques de mort par ce traitement étant beaucoup moindres.

Le bureau d'hygiène de Saint-Louis (Missouri) vient d'accorder à la Faculté de Médecine homœopathique le privilége de donner une fois la semaine une leçon de clinique à l'hopital de la ville. Le professeur E. T. Franklin, nommé à cet effet, a déjà commencé son cours à l'amphithéâtre dudit hôpital. En somme ce n'est que justice, puisque les frais de l'hôpital sont en partie couverts par des souscripteurs qui se croiraient maltraités, voire même empoisonnés s'ils n'avaient d'autres secours médicaux que les fantaisies antiscientifiques de la vieille école. — Il est évident qu'il en serait de même dans tous les pays civilisés s'il entrait dans l'essence de ce que l'on nomme la civilisation la moindre étincelle de justice et de bon sens.

Pittsburg en Pensylvanie possède un hôpital homœopa-

thique parfaitement organisé, avec d'excellentes cliniques médicales et chirurgicales où l'on voit des cas extrêmement intéressants. Le nombre des malades traités dans le courant de l'année dernière a été de 325. Aussi s'apprête-t-on à faire de nouveaux bâtiments afin d'augmenter l'utilité de l'institution. Cette propriété, qui appartient entièrement à l'école homœopathique, est d'une valeur de 50,000 dollars, soit 250,000 fr. Les villes de Philadelphie, New-York, Boston, étant déjà pourvues d'hôpitaux homœopathiques, il est du plus haut intérêt pour notre cause qu'on le sache, et il est aussi plaisant que ridicule de voir un professeur posé à ce bout-ci du cable télégraphique avec la prétention d'appartenir au pôle le plus lumineux, s'aventurer à dire au milieu d'une leçon, à la face des peuples qui rient à l'autre bout du cable : « L'Homœopathie est une erreur qui s'en va. »

Docteur HEERMANN.

De la Pathogénie des hémorrhagies cérébrales spontanées, par Zenker.

Communication faite à la société des naturalistes et médecins de Leipzig (Allemagne, Wiener mediz Zeitung, 1872, n° 45.)

Jusqu'à présent on avait donné comme cause des hémorrhagies cérébrales spontanées, la sclérose des fines artères cérébrales, la fragilité des parois vasculaires dues à l'athérome ou à la dégénérescence graisseuse, etc. — MM. Charcot et Ch. Bouchard, s'appuyant sur un grand nombre d'observations consciencieuses ont rejeté la sclérose artérielle et signalé la présence des anévrysmes miliaires comme entraînant les hémorrhagies spontanées.

Depuis plusieurs années Zenker, s'est attaché à vérifier ce fait, et a pu constater par lui-même dans tous les cas examinés avec assez de soin la présence des *anévrysmes miliaires*, non-seulement au niveau du foyer hémorrhagique, mais encore dans d'autres régions du cerveau. Ces anévrysmes, sont des anévrysmes vrais, c'est-à-dire formés par une dilatation vasculaire limitée par toutes les tuniques artérielles. Ceux-ci auraient été décrits depuis longtemps par Virchow, mais il est incontestable que MM. Charcot et Bouchard *ont découvert les premiers*, leur fréquence et leur influence pathogénétique dans les *hémorrhagies cérébrales spontanées*. Ils peuvent être vus à l'œil nu :

tantôt à peine visibles, tantôt de la grosseur d'une tête d'épingle. Leur forme se rapproche de celle des anévrysmes ordinaires. Parfois isolés, ils peuvent aussi être disséminés et dans toute l'étendue du cerveau. — La marche ordinaire des hémorrhagies cérébrales est la suivante : les tuniques internes des artérioles commencent par se ro pre et donnent ainsi lieu à la formation d'un anévrysme disséquant. Cet état de chose peut persister assez longtemps ; ou bien, par suite d'un travail de régression, il ne reste plus qu'un petit tubercule pigmenté. Enfin dans d'autres cas la tunique adventice finit par se rompre et dès lors se produit une hémorrhagie cérébrale.

Zenker est d'accord avec MM. Charcot et Bouchard sur ces différents points : voici maintenant ceux où il se sépare des auteurs français.

Tandis que ces derniers séparent nettement la sclérose artérielle de ces formations anévrysmales, Zenker est persuadé au contraire que ces anévrysme miliaires sont dus à la sclérose de la tunique interne des artérioles cérébrales, fait démontré depuis longtemps pour les anévrysmes des grosses artères. — S'il est juste d'ajouter que les anévrysmes miliaires peuvent exister sans qu'il y eut aucune altération des artères de la base du cerveau, les recherches microscopiques ont démontré dans les ramifications artérielles voisines des anévrysmes miliaires des altérations particulières de la tunique interne : celle-ci est irrégulièrement épaissie et sclérosée; quelquefois même on constate de la dégénérescence graisseuse. — D'après ces idées, l'ancienne doctrine attribuant les hémorrhagies cérébrales à la sclérose de la tunique interne, continuerait à être vraie. (*Mouvement Médical du 11 janvier* 1873.)

L. E. D.

NÉCROLOGIE

Quoique M. *Marchal* (de Calvi) n'appartint pas à l'école homœopathique, nous ne pouvons cependant le laisser disparaître de la vie de ce monde sans exprimer un mot de regret, sans dire combien la science médicale perd en cet homme si passionné pour son art, si chercheur, si bien doué pour l'observation et pour les conséquences légitimes que la raison peut en tirer.

Savant et praticien hors ligne, jamais il ne parlait sans respect de Hahnemann et de sa doctrine. Nous l'avons déjà cité

plus d'une fois à ce sujet dans quelques-uns de nos articles. Bien différent en cela de quelques homœopathes qui se sont plu quelquefois à dénigrer systématiquement l'illustre fondateur d'une doctrine à laquelle ils doivent presque tout ce qu'ils sont.

Marchal ne craignait pas de rendre justice à Hahnemann, sûr qu'il était qu'une telle manière de faire grandit toujours et ne peut jamais diminuer la valeur d'un homme de mérite qui ne craint pas d'en avouer un autre.

Nature médicale complète, Marchal n'était pas seulement un observateur sagace et minutieux, mais aussi, ce qui est plus rare, un généralisateur logique et hardi. Homme d'une conception facile, il eût refait, si la mort lui en avait laissé le temps, il eût refait, dis-je, ce qui manque à l'école allopathique actuelle, une doctrine. Il en avait les éléments, il avait la puissance de les coordonner pour en faire un tout.

Chez lui, la synthèse et l'observation se prêtaient un mutuel appui, se fortifiaient, se fécondaient l'une par l'autre.

Je ne dirai rien de ses travaux que tout le monde médical connaît.

Je n'ai voulu donner ici qu'un regret profond à la mémoire d'un homme qui aurait pu être et qui serait peut-être devenu un véritable lien, une transition entre une école qui finit et une école qui commence.

Assurément ce n'est pas Marchal qu'on aurait surpris, comme certains hommes de valeur, même académiciens, à croire que l'homœopathie, toute l'homœopathie, c'est le globule, c'est la dose infinitésimale. Il n'avait pas craint, lui, de s'instruire mieux et plus profondément.

Honneur à sa mémoire.

D[r] Leboucher.

Nota. Nous avons reçu deux intéressantes notices biographiques sur notre regretté confrère le docteur Perussel : mais le numéro d'avril se trouvant déjà composé quand elles nous sont parvenues, elles paraîtront dans celui de mai.

BIBLIOTHÈQUE HOMŒOPATHIQUE

MAI 1873

BANQUET

ANNUEL ET COMMÉMORATIF DE LA NAISSANCE DE HAHNEMANN.

Le Banquet annuel destiné à célébrer l'anniversaire de la naissance de Hahnemann, après deux années d'interruption nécessitée par la tristesse des jours malheureux de la France, a eu lieu le 18 avril au Grand-Hôtel. Les groupes amis des Sociétés médicales Homœopathiques de Paris y étaient représentés par plus de cinquante de leurs membres qui purent y assister, et plusieurs de nos confrères des régions circonvoisines de Paris.

La plus parfaite aménité a distingué cette fraternelle agape des amis de l'Homœopathie, à laquelle nous n'avons jamais trouvé d'autre défaut que celui de n'être pas plus souvent renouvelée, afin de mieux cimenter les liens de cordiale confraternité qui unissent les adeptes de la nouvelle Doctrine Médicale.

Les toasts prononcés à cette occasion, ne nous sont pas tous parvenus. Nous donnerons aujourd'hui celui de notre confrère Ozanam, ainsi que celui que notre confrère Leboucher a prononcé à la mémoire de ceux que la mort nous a ravis, et aussi en l'honneur des confrères absents de toutes les contrées du globe. Que ces derniers veuillent bien accueillir nos regrets de n'avoir pu encore accepter les invitations qu'à différentes époques ils nous ont cordialement adressées, en semblable occasion.

Toast de M. le Docteur Leboucher, *président de la Société Hahnemannienne fédérative.*

Aux Absents !

A ceux que l'éloignement, les occupations, le devoir empêchent d'être avec nous autrement que par la pensée !

A ceux que retiennent captifs l'âge ou les infirmités en face du regret de ne pouvoir continuer leur vie de dévouement à notre chère cause, qui est encore plus que la nôtre celle de l'humanité !

Et chacun de nous sait, Messieurs, que plusieurs parmi ceux que nous aimerions tant voir ici n'ont pas compté avec leurs forces, ont souvent compromis leur santé pour le plus grand bénéfice de l'immortelle découverte que nous avons voulu honorer ensemble aujourd'hui. Il y en a même parmi eux qui bien au delà de 80 ans continuent leur longue habitude de labeur. Ils ne veulent pas ralentir un instant leurs généreux efforts pour agrandir ou perfectionner le cercle de nos connaissances. Toujours sur la brèche pour combattre ; toujours à la tache pour produire de nouvelles découvertes.

Je viens de faire le portrait de plus d'un de nos vétérans ; mais le premier entre tous, chacun de vous l'a déjà nommé, c'est l'illustre vieillard, le vénérable Héring, que Philadelphie a l'heureux privilége de posséder.

C'est doublement fêter la mémoire de l'immortel Hahnemann que de proclamer en un pareil jour un nom que lui-même eût publiquement honoré de son bienveillant suffrage.

Puisque nous saluons les absents, laissez-moi, Messieurs, donner en même temps un souvenir à ceux qui ne sont plus. Qui de nous ne se rappelle à cet instant un nom qui lui fut particulièrement cher !

A la mémoire de tous !

Quelques-uns moissonnés avant l'heure n'eurent pas le

temps de remplir leur tâche. D'autres ont consumé leur vie en faisant le bien, un plus petit nombre laisse surtout des regrets par la perte que nous faisons de leur activité, de leur amour pour la propagande et de leur zèle à produire des œuvres toujours utiles.

Votre pensée, Messieurs, se reporte sous doute aux noms de Gueyrard, de Curie, de Molin, de Petroz, de Léon Simon, de Gastier, de Tessier, de Perrussel, le dernier disparu, non le moins actif, le moins dévoué, le moins fécond! Je n'ai parlé que de nos compatriotes et, j'en oublie certainement de bien méritants.

Mais puisque tous furent à la peine, qu'ils soient tous aussi à la récompense dans le souvenir que nous donnons aujourd'hui à la mémoire de celui qui ouvrit à l'art de guérir de si vastes horizons!

Aux absents! au souvenir de ceux qui ne sont plus!

Dr Leboucher.

M. le docteur Ozanam a porté le toast suivant :

Messieurs,

Je porte un double toast :

A HAHNEMANN!
ET A LA FRANCE!

A Hahnemann, fondateur de notre doctrine, et à la prospérité de l'hôpital homœopathique de Cöthen, établi par le Dr Katsch, le 7 novembre 1872, au lieu de la naissance du grand homme. Après trente années d'oubli, sa patrie vient enfin de songer à lui, c'est une immortelle, posée sur un berceau.

Je porte également mon toast à la France! afin qu'au jour de notre première réunion elle ait un souvenir dans nos souhaits et nos vœux les plus chers.

Peut-être sera-t-on étonné d'entendre ainsi réunir dans une même parole la France et l'Allemagne.

Mais la France est généreuse, et Hahnemann est un génie !

La France est généreuse, elle sait apprécier le vrai mérite, et si Hahnemann naquit à Cöthen, ce fut la France qui l'accueillit, l'abrita jusqu'à la fin. C'est Paris qui possède sa tombe.

Et du reste, n'est-ce pas là la plus noble habileté envers nos adversaires? Nous leurs prenons leurs grands hommes, nous ne leur laissons que leurs ministres......

O France, tant méprisée ! tu fus pourtant toujours la nation civilisatrice, et il n'est, pour ainsi dire, aucun peuple qui n'ait reçu, avec tes colonies, une portion de ton sang et de ton cœur !

Quand tu t'appelais l'*Antique Gaule*, je te retrouve en *Orient*, où la *Galatie* portait ton nom. — En *Espagne*, où tu te nommes encore *Galice*. — En *Autriche*, où tu t'appelles *Gallicie*. — En *Angleterre*, où tu formes le pays de *Galles*. — La *Belgique*, le pays des *Wallons*, ne sont-ils pas venus encore des *Welches*, *Gaëls* et *Gallois !* Et si tu te rajeunis dans le sang des *Franks*, dont le nom même exprime une vertu, tu prends encore à tes ennemis leurs nobles caractères, tu ne leur laisses que leurs forêts.

Je te retrouve encore, ô souvenir de France, jusque dans la jeune *Amérique*, soit que tu t'appelles *Canada* ou *Nouvelle-France*, parlant encore notre langue bien-aimée, soit que tu te nommes *Louisiane* ou *Nouvelle-Orléans*.

Nul mieux que toi ne pourrait s'appliquer ce mot dont on a si souvent abusé : « Les peuples sont pour nous des frères. » A tous nous tendons la main, afin que d'un commun accord nous puissions faire marcher la science, et régner la vérité.

Qu'il me soit permis de terminer en rappelant ce proverbe

allemand déjà cité dans un autre travail, mais si justement applicable aujourd'hui :

Gut verloren, nicht verloren;
Muth verloren, was verloren !
Ehr verloren, viel verloren.
Seele verloren, alles verloren.
Argent perdu, rien n'est perdu.
Courage perdu, quelle perte !
Honneur perdu, grande perte,
Ame perdue, tout est perdu...

La France a perdu un peu de son honneur, beaucoup de son argent, mais il lui reste sa foi, sa science, sa charité, c'est là son âme, tout est sauvé !

(La suite au prochain numéro.)

MÉDECINE CLINIQUE

(Suite.)

Sulfuris Acidum dans les hémorrhagies intestinales de la fièvre typhoïde

Cas I. — Madame L..., avenue de Grammont, 28 ans, d'apparence robuste et colorée, cependant sujette à des migraines, a des maux d'estomac, et ayant, d'ordinaire, le pouls très-mou et très-faible, tomba malade, vers le 10 septembre 1872, après des fatigues et du refroidissement. Pendant une huitaine, elle se plaignit successivement de céphalalgie, de points de côté avec fièvre, puis de violentes douleurs aux reins et à la nuque. — Depuis une purgation prescrite auparavant, elle avait chaque jour des selles liquides, jaunâtres, copieuses.

Je fus appelé près d'elle, le 28, en raison de ce que la

malade vomissait toutes les potions (allopathiques) en même temps que de la bile. Elle était alors dans un état de grande prostration, ne se plaignant de rien; sa face était rouge, surtout à la joue droite; le pouls accéléré, tendu et serré; la peau presque froide, et chaude par moments. Il n'y avait pas de soif; elle tendait à tomber presque continuellement dans un état d'assoupissement. Respiration gênée : A l'auscultation, je constatai des râles sous-crépitants fins dans tout le poumon droit, surtout au sommet. La langue est jaune et épaisse. — *Sulfur*. 3 et *Gelseminum*, 12, alternés toutes les 2 heures.

26. — La malade a dormi tranquillement cette nuit, une selle au réveil (6 heures), plus noire, plus solide et moins abondante que d'habitude; urine rouge; goût pâteux; langue moins épaisse; peu de toux; les râles sous-crépitants ont disparu dans les 2/3 inférieurs du poumon et sont remplacés par un bruit respiratoire sourd, profond mais non soufflant; front chaud sans céphalalgie; pouls tendu, moins serré à 104; a eu, la nuit, un moment, les pieds et les jambes très-froids. La face est tirée, terreuse, parfois très-rouge. — Continuer les mêmes médicaments.

27. A mouché du sang noir coagulé; peu de toux; hier soir, a vomi de la bile et les boissons, pendant la toux. A bien dormi ; le froid des pieds est revenu plus tard et a duré moins longtemps ; le matin, selle jaune liquide; ventre ballonné; ne rend que le matin et le soir, une urine rouge. La poitrine est dégagée et la respiration presque normale. Moins de prostration, se sent très-faible. Pas de soif. Pouls moins tendu, à 100.

28. Hier soir, le malade a eu, par la toux, un vomissement bilieux, précédé de plénitude de l'estomac avec refus de prendre son bouillon. Nuit calme. Quelques bouffées de chaleur sans froid. Vers 7 heures du matin, selle abondante, mêlée de beaucoup de sang pur, noir, fétide et sans douleurs

ni coliques; urine plus claire et plus abondante; ventre mou, plat, non sensible à la pression; pas de gargouillements ni d'éruption. Langue jaune à la base; se dégoûte du bouillon et demande du lait; mouche souvent du sang. Pas de céphalalgie, sentiment de grande faiblesse; pouls mou, ample à 106; a eu cette nuit quelque tendances à la moiteur. *Arsenicum*, 30.

29. Le matin, à 6 heures, une selle de sang coagulé mêlé à des matières stercorales en boulettes; très-peu d'urine; à 10 heures 1/2, vomissement de bile pendant une quinte de toux sèche. Brûlement et goût pâteux et amer dans la bouche; lèvres sèches, gercées; soif, boit avidement et beaucoup à la fois; langue épaisse, jaune, pointillée de rouge. Front brûlant sans céphalalgie. Les réponses sont nettes, mais lentes. Pouls mou, dépressible et même fuyant à 116; ventre mou; respiration lente; grande faiblesse; peau sèche; mouche toujours du sang; *China*, 3, et *Hamamelis*, alternés toutes les 2 heures. A 1 heure du soir, seconde selle sanguinolente très-abondante.

30. La malade a bien dormi; mouche moins de sang; pas de selle; urine rouge-jaunâtre, trouble; haleine forte; langue blanche. Grande faiblesse, decubitus en supination, la tête au bas de l'oreiller, les jambes écartées et en état continuel de mouvement. Réponses nettes. Soif avec dégoût. Pouls tendu, plein, 100. — Continuer.

A 1 heure du soir: selle sanguinolente, mêlée de matières, moins abondante, mais plus colorée; vomissement de bile et de lait caillé, sans toux et avec effort. Fièvre; mauvaise humeur, refuse de répondre et se découvre sans cesse. — Suspendre le lait.

1er octobre. A eu 2 vomissements de bile, dont elle n'a pas senti le goût, hier soir, et avec saignement de nez. La fièvre a cessé vers 11 h. s. Pas d'urine ce matin; peu de toux;

mouché du sang ; pouls faible, tendu. *China* 3 et *Sulf. ac.* alternés toutes les 2 heures.

2. Une selle ce matin, après 36 heures, moins sanguinolente ; peu de fièvre ; pouls plus fort, urine sédimenteuse, foncée ; bouche amère ; pas de vomissements.

3. A vomi un gros lombric ; selle très-noire, moins abondante ; a encore mouché du sang ; grande faiblesse jusqu'à l'évanouissement. — Eau rougie et bouillon. — Continuer les mêmes médicaments.

4. Assez bien ; pas de selle. — Continuer de 4 en 4 heures.

5. A bien dormi ; une selle molle, très-noire, avec un peu de sang noir liquide ; urine très-claire ; un peu de saignement de nez ; bouffées de chaleur.

6. N'a pas mouché de sang ; pouls plus ferme, 100 ; la langue se nettoie.

7. Hier soir, une selle molle, noir-violacée, avec 2 lombrics ; urine abondante, le matin et le soir ; a mouché du sang clair et rosé ; langue humide ; goût meilleur. Pouls assez ferme à 98, encore dépressible.

8. Selle hier soir, moins noire ; bonne nuit ; n'a presque pas mouché de sang ; langue nettoyée ; pouls faible ; tiraillements d'estomac (quoiqu'elle sente qu'elle se trouverait mal de prendre davantage à la fois).

9. Demande à manger ; pas de selle ; lèvres blanches ; parole faible (comme à son habitude). *China*.

8 novembre. Les règles sont revenues.

CAS II. — V..., 17 ans, rue du Rempart. — Le 11 novembre 1872. — Souffrant depuis quelques jours, s'est purgée. Aujourd'hui a vomi des aliments et de la bile ; se plaint de mal de tête et de vertige ; le nez est bouché. *Nux vom.* 18.

15 novembre. N'a pas vomi de nouveau, mais la tête est toujours embarrassée ; bourdonnements d'oreilles ; assoupissement ; constipation avec gargouillements dans la fosse éliaque droite. *Bryonia* 18.

16. Selle dure, hier soir; urine foncée, fétide; a vomi et sué; goût pâteux; anorexie; langue rouge, blanche au centre; céphalalgie générale, mais surtout au front; ventre dur, plat, non douloureux. Bourdonnements d'oreilles et dysécée (a eu des fièvres et usé de la quinine).

17. Fièvre, chaleur sans sueur; frissons étant debout; désir de boissons froides; selle normale, urine chargée. Céphalalgie et douleurs d'oreilles. *Bellad.* 18.

18. Se trouve mieux. A eu, dans la matinée, 2 selles sanguinolentes: la première de sang noir coagulé, la seconde de sang liquide rouge vif, très-abondante, avec douleurs abdominales. *Sulf. acid.* 12, une cuillerée toutes les 2 heures.

A 5 heures. Pas de nouvelle selle, sensibilité du ventre, qui est plat, un peu dur; sécheresse et brûlement dans la gorge, avec goût pâteux; le malade demande à manger; désir de boissons froides et en grande quantité; céphalalgie stupéfiante généralisée; chaleur brûlante, avec un peu de moiteur aux mains.

19. Bonne nuit; encore 2 selles de sang noir coagulé, hier soir, et une ce matin mêlée de matières solides; urine rouge, moins fréquente; ventre plus mou, moins de soif; langue rouge; moins de céphalalgie; pouls plein, 104. Demande, en pleurant, qu'on lui donne à manger.

20. Hier soir, a eu une selle dure, peu abondante et non sanguinolente; urine fréquente, rouge, avec pellicule graisseuse; ventre mou, indolore; a beaucoup sué; tiraillements d'estomac; pouls plein, mou, 84.

21. Pas de selle hier; douleurs abdominales après avoir bu froid; quelques vents, renvois aigres; langue large, humide. Pas de céphalalgie, les oreilles bourdonnent. Urine rouge, chargée, sans pellicule; odeur aigre de la bouche et du corps; a un peu sué la nuit; pouls assez plein, mou, à 92. Demande toujours à manger. *Sulfur.* 3.

22. Pas de selle; un peu de fièvre hier soir; urine rouge,

mousseuse, peu abondante ; ventre mou ; langue un peu chargée ; pouls plein, un peu dur, 82 ; beaucoup de sueur, cette nuit, d'odeur aigre.

23. Pas de selle ; langue bonne ; ventre plat ; faiblesse et défaillances. *China* 12.

24. Selle normale.

28. Pas de selle depuis 3 jours. Éruption impetigineuse sur la poitrine, le menton, saignante au grattement et très-démangeante. (Semblable à celle qu'il eut aux mains au début de la maladie). Pouls lent. Sueurs abondantes.

(*Traduction du Dr F. Chauvet.*)

NÉCROLOGIE

Notice biographique sur le Dr Perrussel

Quod abundat non vitiat.

Nous osons croire que le même sujet traité deux fois dans le même numéro du journal ne pourra déplaire à nos lecteurs. Les auteurs de ces articles ont envisagé le même sujet à un point de vue assez différent pour intéresser également. Et, d'ailleurs, il s'agit de la perte d'un confrère assez éminent dans l'homœopathie, pour que ceux qui n'auront pas l'avantage de le connaître, puissent trouver quelque intérêt à lire ce qui le concerne.

Telle est notre excuse, et les raisons nous ont paru suffisantes pour nous déterminer à ne sacrifier aucun des articles que nous avons reçus.

LE Dr PERRUSSEL (1).

L'homœopathie, si cruellement éprouvée depuis un certain

(1) Des circonstances imprévues ont retardé la publication de cet article, qui eût dû paraître beaucoup plus tôt.

temps, vient de faire une perte irréparable dans la personne du Dr F. Perrussel, subitement frappé d'apoplexie, à l'âge de 65 ans, alors que son infatigable ardeur de propagande pouvait rendre encore d'éminents services à notre cause.

C'est à Menton, où il allait habituellement passer la saison d'hiver depuis quelques années, et non à Cannes, comme on l'a annoncé par erreur, qu'est allé mourir notre regretté confrère, dans les bras de sa digne compagne, et loin de ses enfants, qui n'ont pas eu la triste consolation de lui fermer les yeux.

Plus heureux que beaucoup d'autres, qui n'ont pu atteindre la grande voie ouverte au progrès médical par le génie de Hahnemann, qu'après avoir longtemps erré dans le désert de l'empirisme classique, Perrussel a eu la chance d'y entrer dès le début de sa carrière médicale, qui fut une des mieux remplies et peut-être la plus féconde en résultats positifs de notre école.

La plupart des journaux de Lyon, de Mâcon, de Valence, ont consacré, à la mémoire de Perrussel, des articles sympathiques, parmi lesquels je remarque spécialement celui du *Salut public* (de Lyon), que je crois devoir reproduire en entier, parce qu'il apprécie le mieux le caractère et les services de l'ardent propagateur :

« Un homme qui fut Lyonnais d'adoption, et dont le nom » restera comme celui des plus infatigables propagateurs » de la doctrine homœopathique, le Dr F. Perrussel, vient de » mourir à Menton (9 décembre 1872). Avec lui s'éteint, » ou bien peu s'en faut, la génération des élèves directs » de Hahnemann, dont il fut l'un des plus brillants et des » plus ardents disciples.

» Le Dr F. Perrussel, élevé à notre lycée, fut longtemps » interne à notre hôpital. S'il eut pu s'astreindre à une car« rière paisible et sédentaire, nul doute qu'il n'eût compté » parmi les médecins les plus renommés de Lyon. Mais le feu

» sacré qu'il avait reçu du maître lui créait d'autres devoirs. » Emporté par la fougue de ce qu'il regardait comme un *apos-* » *tolat*, il ne s'inquiéta jamais que de répandre la vérité ho- » mœopathique. Et pour donner plus d'autorité à ses démons- » trations, c'est au sein même des épidémies les plus meur- » trières qu'il allait les développer.

» Ainsi, on le retrouve en 1835 à Marseille, époque où le » choléra fit pour la première fois son apparition en France, » et où son dévouement lui valut une médaille de bronze.

» En 1849, à Nantes, pendant l'épidémie cholérique qui fit » tant de victimes ; en 1854, en Champagne, où il reçut une » mission officielle du gouvernement, alors que cette contrée » était décimée par le choléra ; il reçut là, en récompense de » son dévouement, une médaille d'or ; en 1857, en Anjou, où » il lutta contre une terrible épidémie d'angine couenneuse. » Quelques années plus tard, il était nommé chevalier de » l'ordre de Charles III. Il est difficile de braver le danger » avec plus de témérité qu'il ne l'a fait, durant toute sa vie, » et cependant tous ces fléaux l'ont respecté. Il est mort subi- » tement d'une apoplexie foudroyante.

» Lyon fut toujours son séjour de prédilection. Il y résida » par intervalle, et, chaque fois qu'il n'avait pas occasion de » jouer sa vie contre quelque épidémie meurtrière, il y reve- » nait avec plaisir.

» Cette vie de propagande ne fit pas sa fortune, mais elle le » classa très haut parmi les hommes de bien et de dévoue- » ment. Il est mort président honoraire du comité médical de » l'hôpital homœopathique des Ternes, fondé par le Dr Léon » Simon.

» Le Dr Perrussel laisse deux fils : l'un qui continue digne- » ment, à Mâcon, les traditions médicales de son père ; l'autre, » officier de spahis, actuellement en expédition dans le Sahara, » qui apprendra, au milieu de quelque désert, le malheur » qui l'a frappé. »

Complétons par quelques détails supplémentaires l'intéressante notice que l'on vient de lire.

Après avoir soutenu brillamment sa thèse pour le doctorat, à Montpellier; en 1863, Perrussel revint à Lyon, et se trouva aussitôt mêlé, grâce à l'intermédiaire du Dr Gastier, à cette vaillante phalange de médecins lyonnais : Rapou père, Dessaix, Gueyrard aîné, Jouru, Chazal, Tournier, Bravais, etc., qui s'étaient donnés la mission, redoutable alors..., de répandre l'homœopathie en France, sous le patronage du vénérable docteur comte Du Guidi.

L'année suivante (1734), Perrussel fut pendant quelque temps secrétaire de Dessaix, puis le Dr Gastier l'appela, comme aide, à l'hôpital de Thoissey, où il venait d'introduire la méthode homœopathique; heureuse occasion pour lui de soumettre à l'épreuve de l'expérience clinique les principes de la doctrine.

A partir de cette époque, la vocation du néophyte est irrévocablement fixé. Pendant 37 ans, fidèle à sa mission de propagateur, méprisant la fortune et ne perdant pas un seul instant de vue son noble but, il répand aux quatre coins de la France la semence homœopathique, laissant à d'autres le soin d'en recueillir les fruits. L'ardeur de son zèle semble s'accroître en raison des difficultés à vaincre et des dangers à affronter; on ne l'a pas oublié, à Marseille, en Champagne et surtout dans l'Ouest, où son nom est resté populaire.

C'est à Saumur, en 1858, que j'ai eu l'heureuse chance de connaître Perrussel et d'être initié par lui à l'homœopathie, qu'il m'aida bientôt à appliquer à l'hôpital de Bourgouin, dont j'étais alors médecin. Lorsque, l'année suivante (1859), je vins me fixer à Tours, je le laissai aux prises avec une grave épidémie dyssentérique, pendant laquelle, nuit et jour sur pied, il prodigua ses soins à des centaines de malades, dont pas un seul ne lui échappa; tandis que la moyenne de

la mortalité a atteint, d'après les relevés officiels, le chiffre énorme de 30 et même de 40 pour 100.

C'est à cette occasion que le sous-préfet d'alors, M. le vicomte O'neil, frappé d'un tel résultat, adopta et fit adopter l'Homœopathie, contre laquelle il avait manifesté jusque-là la plus vive répulsion. Un autre eût profité de la *veine* en cherchant à se créer là, sous le patronage de personnes influentes, une excellente position; Perrussel n'y songea même pas; il avait tout simplement voulu implanter la nouvelle méthode dans cette partie de l'Anjou. Son but atteint, il quitta Saumur, comme il avait quitté Moulins, Nantes et vingt autres lieux, dans des circonstances analogues, pour continuer sa mission d'*apôtre,* si brusquement terminée.

Je dois relever, ici, une erreur involontaire du Dr Léon Simon (1), qui me représente comme le *successeur* de Perrussel à Tours. Perrussel n'a fait que passer dans cette ville, comme dans beaucoup d'autres, et n'y a jamais fixé sa résidence. Je n'y ai été précédé, à dix ans de distance, que par le Dr Piolay, retourné en Savoie, son pays natal. D'ailleurs, Perrussel n'a quitté Saumur qu'en 1861 pour revenir à Paris, où il a collaboré pendant quatre ans, avec le Dr Jahr, à la rédaction du *Bulletin de l'art de guérir;* ce qui ne l'empêchait pas de faire maintes excursions en Normandie, où le concours d'un bon vieux prêtre, tout dévoué à l'Homœopathie, lui procura une nouvelle occasion de propager notre doctrine. Le *Bulletin* ayant cessé de paraître, Perrussel se rendit à Bordeaux, auprès de son frère, resté veuf et sans enfants, et de là à Menton dont il fit jusqu'à la fin son quartier d'hiver, passant le reste de la saison, tour à tour à Lyon, à Mâcon et en dernier lieu à Valence.

J'oubliais de dire que, lorsque Hahnemann vint à Paris, en 1838, Perrussel ne fut pas le dernier à aller saluer le grand réformateur, à qui il fut présenté par les Drs Jahr et

(1) Voyez l'*Hahnemannisme*, tome IV, nº 6, p. 283.

Croserio, et dont il devint un des disciples les plus zélés. Il s'en prévalait beaucoup, et le titre d'élève direct du maître fut toujours pour lui le suprême honneur.

Perrussel a beaucoup écrit. Indépendamment d'une foule d'articles publiés dans nos revues, notamment dans le *Bulletin de l'art de guérir*, qui lui appartient pour moitié, et dans quelques journaux politiques, il a laissé plusieurs ouvrages plus ou moins importants, dont voici l'énumération par ordre chronologique : 1° *Voyage d'un médecin homœopathe au choléra de Marseille* (1835) ; 2° *Lettres sur l'Homœopathie* (1837) ; 3° *Critique de l'Homœopathie et de l'Allopathie* (1843) ; 4° *la Vérité en médecine* (1846) ; 5° *la Suette et le Choléra* (1856) ; 6° *Lettre aux médecins français par le Dr des Guidi* (1860) ; 7° *Guide du médecin dans le choix d'une méthode de guérir* (1860) ; 8° *l'Homœopathie au Sénat* (1864).

Comme homme privé, Perrussel fut le meilleur des maris et le plus tendre des pères, le plus sympathique et le plus dévoué des amis. Il adorait son excellente femme qui le payait largement de retour, et ses chers enfants, à l'éducation desquels il consacrait le mince pécule que ses incessantes pérégrinations pouvait lui permettre d'amasser. Caractère gai, ouvert, franc et loyal, insouciant de l'avenir en ce qui le concernait personnellement, s'il n'avait eu une famille, il eût, comme le philosophe Bias, tout emporté sur son dos. Esprit vif, primesautier, original, avec une pointe rabelaisienne, qui se révèle surtout dans sa correspondance intime, avide de savoir et de progrès, spiritualiste convaincu, croyant beaucoup à Dieu et assez peu aux hommes, républicain par principe, ennemi de tous les despotismes et de toutes les hypocrisies, tel fut l'homme, le pauvre martyr mort à la peine, sur la tombe duquel l'amitié et la reconnaissance me font un devoir de jeter quelques fleurs.

(*Docteur Chauvet de Tours.*)

SUR LE MÊME

On nous a reproché, voire même par écrit, de n'avoir encore rien dit de la mort de notre regretté confrère Perrussel. Notre excuse était toute dans notre ignorance. Faute de certitude, nous avons préféré garder le silence.

Bien nous en a pris quelquefois de cette sage réserve, car on nous a reproché aussi par écrit de n'avoir pas parlé de la mort de madame Hahnemann. Des amateurs de nouvelles l'ont déjà plusieurs fois mise à mort, et pourtant, informations prises, elle est très-allègre, voyage comme aux beaux jours de sa jeunesse, et porte à merveille sa verte vieillesse. Nous sommes heureux de l'annoncer à ceux qui ont critiqué notre silence. Malheureusement il n'en est pas de même de notre honorable confrère.

François Perrussel est né à Saint-Cyr au Mont-d'Or, à quelques kilomètres de Lyon (1). Il fit ses premières études à Lyon; suivit plus tard les cours de médecine à Montpellier, où il fut interne des hôpitaux.

Comment devint-il homœopathe ?

Voici ce que m'a raconté à ce sujet un de ses camarades de collége, resté depuis un de ses amis.

Perrussel avait déjà préparé sa thèse, quand cet ami vint le voir à Montpellier et le trouva dans l'enthousiasme d'un succès qu'il se promettait. Perrussel voulut lui lire sa thèse. Après avoir entendu cette lecture, l'ami, non moins enthousiaste peut-être, mais n'ayant pas cette fois les mêmes raisons pour se réjouir par anticipation, lui fit observer qu'il n'avait pas qualité pour apprécier, moins encore pour juger ce travail. « Mais en ta qualité d'ami du progrès, laisse-moi, lui dit-il, te parler de la grande découverte d'un docteur allemand, découverte qui me paraît destinée à faire avancer con-

(1) On m'a dit en l'année 1810 ou 1812.

sidérablement la science médicale, au moins en ce qui a rapport à la connaissance des médicaments. » Il mit à sa disposition un ouvrage du Dr Bigel (1).

Je n'ai pas besoin de dire à ceux qui ont connu Perrussel avec quelle ardeur il lut ce nouvel enseignement qui ouvrait à sa dévorante activité un autre et vaste horizon. Voilà donc le postulant au doctorat devenu néophyte. En cette qualité, il brise ses vieilles idoles, je veux dire qu'il déchira sa première thèse pour en faire une autre plus en rapport avec ses nouvelles conceptions (2).

Ces faits ne sembleront pas impossibles à ceux qui connurent le zèle ardent de notre infatigable confrère.

La semence est jetée dans un bon terrain ; il suffira maintenant d'une main habile pour la conduire à bien et la faire fructifier. Ce sera l'œuvre du Dr comte S. Des Guidi. C'est par cet habile maître que Perrussel fut complétement initié à l'Homœopathie avant de devenir maître à son tour. Car c'est ainsi que nous devrons le considérer, autant par les élèves distingués, qu'il a su former, que par son enseignement oral et écrit.

Heureusement doué pour l'apostolat, il aurait fait de la propagande quelle que fût la carrière qu'il eût embrassée.

Excellent praticien d'ailleurs, homœopathe de bonne source, ce n'était pourtant pas là sa plus réelle spécialité, car autant il avait de stabilité dans les idées, autant il en manquait dans la demeure. Si bien qu'en face de la confiance qu'il inspirait on pourrait dire que jamais les clients ne lui manquèrent, mais qu'il fit souvent défaut à la clientèle. Cette

(1) Probablement l'ouvrage intitulé : *Examen de la méthode curative nommée Homœopathie.* Imprimé à Varsovie en 1827.

(2) Je sens bien que le lecteur désirerait connaître le sujet de la première thèse et celui de la seconde. Mais je ne puis dire que ce que je sais. L'ami de qui je tiens ces renseignements n'a pas gardé le souvenir des détails. Je dois ajouter seulement qu'il mérite toute confiance.

imperfection relative ne fit jamais de tort à la doctrine, elle ne fut préjudiciable qu'à lui-même. C'était le défaut de ses grandes qualités d'apôtre et de propagandiste. C'était si bien connu chez lui qu'un collègue, voulant un jour le plaisanter, s'avisa de l'appeler l'hirondelle de l'homœopathie. S'il l'eût simplement appelé l'homœopathe cosmopolite, sans doute il ne se fût pas brouillé avec ce collègue, car, il faut le dire, il était assez susceptible (1).

Enthousiaste pour toutes les grandes choses, pour l'intérêt général de l'humanité, mais mobile dans ses allures; riche d'imagination, parfois même d'éloquence dans ses écrits, on le trouvait toujours au premier rang quand il y avait une grande idée à étudier et à propager. Il me serait facile de le prouver, mais je dois me borner à ce qui regarde l'homœopathie.

Comme praticien, on a de lui nombre de bonnes observations; sa réputation d'ailleurs à cet égard était assez bien assise.

Membre de la plupart des sociétés médicales homœopathiques françaises et étrangères, il prit part à la rédaction de la plupart de nos journaux ou revues d'homœopathie. Il fonda même, avec le concours du Dr Jahr, *le Bulletin de l'art de guérir selon la doctrine hahnemannienne.*

Comme auteur, il publia de nombreux ouvrages dont assurément la liste, que je vais donner, ne sera pas complète. C'est à ses soins pieux, n'oublions pas de le dire, qu'on doit une troisième édition de la lettre de son maître Des Guidi, aux médecins français, sur l'homœopathie.

Mais arrivons à ses œuvres personnelles.

Un de ses premiers essais, comme écrivain, fut une bro-

(1) Cela me fait souvenir du temps où je suivais les leçons de littérature latine de l'excellent Maillet-Lacoste. Ce savant et aimable professeur définissait la susceptibilité « la faiblesse des grandes âmes, de même que l'orgueil est le vice des petites. »

chure de 170 pages ayant pour titre : *Critique de l'homœopathie et de l'allopathie.* Déjà se montre la profonde conviction et l'ardeur qui ne lui feront jamais défaut et qui le soutiendront puissamment, soit dans la lutte contre ses antagonistes, soit dans ses efforts de propagandiste.

Il publia l'année suivante (1844), *l'Observateur homœopathe de la Loire-Inférieure,* publication périodique dont j'ignore entièrement le succès et la durée.

En 1847 il fit paraître une seconde édition de : *La médecine et la loi de l'attraction universelle,* brochure de 144 pages. Ce n'est pas de sa grosseur qu'elle tire son importance, mais bien des idées qu'elle soumet aux méditations des esprits philosophiques.

Dans la lecture de cette œuvre, on reconnaît le disciple fervent de deux maîtres dont les doctrines, bien diversement exposées, montrent cependant plus d'un rapport. Si j'avais à faire une critique de cette page importante de notre cher et regretté confrère, ce serait de n'avoir pas osé creuser suffisamment l'esprit de l'une et de l'autre doctrine pour en bien établir tous les rapports, toutes les analogies; que sais-je! peut-être toutes les similitudes qui se cachent sous la différence des mots, sous la diversité des hypothèses théoriques et l'objectivité des faits.

Cette œuvre reporte notre souvenir vers un autre confrère mort depuis bientôt dix ans et digne aussi de tous nos regrets. Je veux parler du Dr Deschamps qui, lui aussi, publia un volume très-intéressant sur le même sujet.

Ces deux ouvrages n'ont pas joui de tout le succès qu'ils méritent à coup sûr. Mais nous ne sommes pas à une époque où l'on apprécie les idées philosophiques générales et d'ordre élevé. L'heure est au terre à terre positif, surtout en médecine. Il faudra bien qu'un jour cependant les faits se groupent et s'organisent pour faire un tout intelligible, et comment y arriver sans un peu de philosophie? Il y en a une, me dira-

t-on, peut-être? Il y en a même deux, répondrai-je, qui ne s'entendront jamais. Laissons-les ramasser chacune leurs disciples et attendons.

Nous trouvons encore, du même auteur, une petite brochure intitulée : *L'homœopathie au Sénat*, une autre portant le titre de : *Simple réponse d'un ami de l'homœopathie à un ennemi du progrès et de la vérité en médecine.*

En 1863, notre confrère produisit un petit écrit intitulé : *A Messieurs les Sénateurs, sur la position de l'homœopathie dans le monde.* Ce petit écrit montre, dans un rapide tableau, les progrès de l'homœopathie dans le monde européen et américain. Il en résulte que la nouvelle doctrine médicale est partout accueillie, protégée et soutenue par les autorités, excepté en France, j'ose le dire, fort heureusement, car il est évident qu'elle y a pourtant largement fait son chemin, et malgré tous les obstacles, les critiques, les sarcasmes, les dénigrements et même la calomnie. Si donc elle a marché fièrement et courageusement au milieu de tous les obstacles et de toutes les positions, si elle est enfin entrée dans les habitudes du monde, dans les nécessités quotidiennes de la pratique, dans la conviction de ceux qui regardent et qui raisonnent, cela ne vaut-il pas mieux, cela n'est-il pas plus honorable pour ses défenseurs que de la voir imposée par une autorité, soutenue par un Crésus, ou vantée par un Cicéron.

Nous nous sentons plus libres et plus dignes en l'applaudissant ainsi que s'il nous fallait en faire remonter l'honneur jusqu'aux pieds d'un potentat.

Vienne qui voudra maintenant la servir utilement, l'humanité ne peut qu'en profiter, mais la science ne devra plus au protecteur que la reconnaissance due à tout bienfaiteur de la société.

Nous ne voudrions pas qu'on se méprit sur le sens de ces paroles ; ce n'est pas un blâme posthume que nous entendons exprimer. Quiconque a servi la science par des moyens hon-

nêtes a toujours bien fait. Chacun emploie ceux qui lui conviennent et qui sont le mieux appropriés aux circonstances. Et le régime de l'époque étant surtout et partout despotique, peut-être était-ce alors un bon moyen pour hâter un avancement que tous nous désirions pour l'homœopathie. Pour être juste, il faut dire cependant que ce régime si cordialement méprisé par les esprits indépendants ne fut pas plus nuisible aux intérêts de notre doctrine que ceux qui l'avaient précédé.

Mais combien ne vaut-il pas mieux avoir des hôpitaux qui ne doivent rien qu'à la spontanéité de la bienveillance et du libre arbitre!

La transition paraîtra brusque du sénat aux actes de dévouement. Il y a des obstacles qu'on ne franchit que par un brusque saut :

La suette et la choléra épidémiques traités par l'Homœopathie. C'est un rapport présenté au ministre de l'agriculture, du commerce et des travaux publics sur l'épidémie qui régna dans certaines contrées de la Champagne en 1854. Parmi les homœopathes de Paris, le Docteur Perrussel et le Docteur Pitet demandèrent et obtinrent du ministère une commission spéciale pour aller porter des secours médicaux aux malheureuses victimes de cette triste épidémie. Tous deux en furent récompensés par une médaille d'or. Nous sommes heureux de prouver qu'à quelque doctrine qu'appartiennent ses membres, le corps médical n'est jamais resté en retard pour le dévouement. La corporation des homœopathes en a fourni souvent des preuves surabondantes et surtout pendant le si douloureux siége qui attristera toujours nos souvenirs de cette sombre époque.

L'homœopathie ou la médecine de l'analogie devant la commission d'hygiène hippique au Ministère de la Guerre.

Dans ce travail de l'infatigable propagateur nous trouvons encore l'homme fort et croyant qui va toujours droit à l'obstacle et résolûment comme un général qui ne doute pas du

succès de la bataille. Il propose au ministre tout simplement une réforme fondamentale de la médecine vétérinaire. Il accompagne sa proposition d'un parallèle entre les deux médecines. S'il ne réussit pas complétement dans son projet, du moins entraîne-t-il des convictions et se crée-t-il des sympathies.

Ses expériences sur les chevaux et son séjour à l'école de Saumur ont donné naissance à ses : *Lettres nouvelles, ou nos Conférences sur l'Homœopathie.*

Un ouvrage auquel il tenait beaucoup et qui jouit en effet d'une certaine estime est celui qui a pour titre : *Guide du médecin dans le choix d'une médecine pour guérir les maladies aiguës et chroniques...* C'est un travail fait surtout en vue des personnes étrangères à la médecine, mais où les praticiens eux-mêmes peuvent puiser plus d'un bon enseignement.

La vérité en médecine devant la science et l'humanité. Tel est le titre d'un volume grand in-8°. Nous regrettons de ne l'avoir pas sous la main, nous ne pouvons donc, connaissant l'auteur, qu'en recommander la lecture, heureux de pouvoir le signaler à l'attention de nos confrères.

On a encore de Perrussel en collaboration avec un respectable doyen de notre doctrine, feu le docteur baron de Monestrol, un petit travail sous ce titre : *De l'homœopathie, de sa doctrine, etc...*

Quelle récompense notre confrère a-t-il retirée de ses travaux ? Nous avons parlé de la médaille d'or, qu'il reçut du gouvernement en 1856. Il avait déjà reçu une médaille de bronze à la suite du choléra de Marseille en 1835. En 1847, il reçut un *Bref apostolique spécial de S. S. Pie IX* pour l'envoi de son ouvrage, *la vérité en médecine, trouvée et démontrée par la loi de l'attraction universelle.* En 1863, il est nommé chevalier de l'ordre royal de Charles III (ordre des savants).

Il était membre correspondant du cercle chirurgical de

Montpellier, des sociétés homœopathiques de Leipsick, Liége, Madrid, Lyon, Paris, etc.

On pourrait en dire plus pour honorer l'homme, le savant et le praticien, mais il suffit de ces quelques lignes pour faire comprendre l'étendue de la perte que vient de faire l'homœopathie. Un médecin, il est vrai, se remplace par un médecin. Mais ici la question de nombre est indifférente, c'est la valeur qu'il faut considérer.

Dr Leboucher.

VARIÉTÉS

LES INFINITÉSIMAUX A L'ACADÉMIE DE MÉDECINE

DE LA SEPTICÉMIE ARTIFICIELLE

Expériences de M. le Dr Davaine.

(Suite.)

Troisième série. — Inoculation de matières putrides de diverses provenances au lapin et au chien. — M. Camille Leblanc a fait, de son côté, une série d'expériences, qu'il résume ainsi :

1° L'inoculation des matières putrides de différentes provenances, pratiquée sur cinq lapins et deux chiens, fait périr quatre lapins, produit quelques symptômes morbides sur un chien, reste sans effet sur les deux autres sujets.

2° L'inoculation de la septicémie du lapin, pratiquée sur trois chiens, détermine la mort de l'un, une maladie grave sur le deuxième, et quelques symptômes généraux passagers sur le troisième.

3° L'inoculation de la septicémie du chien, pratiquée sur un lapin et trois chiens, détermine la mort du lapin et quelques symptômes très-passagers sur les trois chiens.

« Je crois, ajoute M. Bouley, que l'un des chiens auxquels M. Leblanc a inoculé la septicémie du lapin a aussi succombé. »

M. Davaine émet une théorie que nous exposerons ailleurs et communique les expériences suivantes :

I. — *Affections gangréneuses.*

M. Davaine a été à même d'examiner trois fois le sang de malades qui ont succombé aux suites d'une affection gangréneuse et chez lesquels la septicémie ne paraît pas s'être produite.

En mars 1869, M. Reverdin, alors interne à l'hôpital Necker, a soumis à son examen du sang provenant de la veine jugulaire externe *et morte d'un anthrax de la face. Ce sang ne contenait ni bactéries, ni bactéridies.* Du sang de la même malade, pris dans la médiane basilique cinq minutes après la mort, fut inoculé par M. Reverdin, sans résultat, à deux lapins et à un cobaye, à la dose de dix gouttes pour chacun.

2° M. le Dr Neveu a publié, dans son mémoire intitulé : *des Gangrènes dans les fractures* (Paris, 1870), un fait de gangrène de l'avant-bras survenue à la suite d'une fracture de ce membre. *Le sang de cette femme, sorti d'une incision faite dans la partie gangrenée et examiné par M. Davaine, ne renfermait ni bactéries, ni bactéridies.* Injecté à la dose de deux gouttes dans les mucles pectoraux d'un pigeon et à la dose d'une goutte dans la cuisse d'un cobaye, il n'a produit aucun phénomène particulier. *Or, une goutte de sang septicémique suffit ordinairement à tuer un pigeon, et un millième de goutte tue un cobaye.*

3° De la sérosité fortement sanguinolente, prise par M. Guyon dans les phlyctènes qui recouvraient un membre atteint d'un érysipèle gangréneux, fut inoculée à un lapin, sans résultat, à la dose d'une goutte.

Mais si la gangrène n'est pas elle-même une affection septicémique, elle peut le devenir par la putréfaction des parties gangrenées et l'introduction de ces éléments putrides.

C'est ce qui arriva chez un malade dont M. Bouley a parlé dans la dernière séance, et dont il a inoculé le sang à quelques animaux qui sont tous morts.

Nous reconnaissons ici, dit M. Davaine, tout le parti que nous pouvons tirer de l'inoculation au lapin du sang de l'homme à dose infinitésimale dans la recherche des maladies septicémiques dont il peut être âtteint.

II. — *Fièvres typhoïdes.*

Voici dans quelles conditions les expériences ont été pratiquées :

Le sang pris chez le malade, soit d'une veine par la seringue de Pravaz, soit d'une piqûre de la pulpe du doigt, a été mêlé tout de suite avec une certaine quantité d'eau. Sans cette précaution, le sang cesse bien vite d'être miscible à l'eau.

L'injection a toujours été pratiquée sous la peau de la partie postérieure du cou.

1° Homme de 45 ans, atteint depuis quinze jours d'une fièvre typhoïde, dans le service de M. Bourdon ; — *une goutte de sang dilué au* 100e *est inoculée, le* 28 *octobre* 1872, *à un lapin, qui meurt au bout d'un mois. — Le malade guérit. — Un millionième de goutte du sang de ce lapin, pris dans le cœur, est inoculé à un second lapin, qui meurt au bout de quarante-six heures.*

(Ces expériences, de même que les suivantes, ont été déjà mentionnées par M. Davaine dans sa dernière communication.)

2° Homme de 20 à 21 ans, atteint de fièvre typhoïde avec ballonnement du ventre, taches lenticulaires, délire, soigné par M. Worms; — au quinzième jour, la température étant de 40 degrés et demi, quelques gouttes de sang retirées d'une petite veine sont mêlées avec de l'eau ordinaire, et on en injecte *un millième de goutte* à un lapin et *un millionième de goutte* à un autre. *Le premier meurt onze jours, le second quatorze à quinze jours après l'injection.* — Le malade guérit.

3° Jeune homme de 18 ans, soigné dans le service de M. Bourdon, pour une fièvre typhoïde; — le 13 décembre, au dix-huitième jour de la maladie, il existe de violentes douleurs abdominales et des vomissements, qui font craindre une perforation intestinale; la température est à 40°,2; le pouls, à 108. Du sang, extrait d'une piqûre du petit doigt, *est inoculé aux doses d'un millième et d'un millionième de goutte à deux lapins, qui meurent tous les deux le dixième jour.* — Le malade guérit.

4° Homme de 23 ans, entré le 25 novembre 1872 dans le service de M. Frémy, étant déjà, depuis cinq jours, atteint d'un commencement de fièvre typhoïde; — le 13 décembre, la température étant à 40°,4 et le pouls à 112, du sang est extrait par une piqûre de la pulpe des doigt et *injecté à la dose d'un millième et d'un millionième de goutte à deux lapins, qui meurent le dixième jour.*

Le 14 décembre, le malade paraissant mieux, la température étant à 38, le pouls à 88, *du sang extrait de la même manière est inoculé aux mêmes doses à deux lapins, dont le premier meurt dix jours et demi et le second dix-huit jours après l'inoculation.*

— Le 19 décembre, le malade étant beaucoup mieux, la convalescence semblant prochaine, *un millième de goutte de sang est inoculé à un lapin, qui meurt deux jours et demi après.*

— Le 21 décembre, l'état est moins bon, la température est remontée à 39 et le pouls à 30, Deux lapins sont inoculés,

l'un avec *un millième* et l'autre avec *un millionième de goutte de sang : le premier meurt dix jours, le second dix-sept jours et demi après l'inoculation.*

Quelques jours plus tard, le malade entrait en convalescence.

5° Garçon de 16 ans, entré le 9 décembre 1872 dans le même service, étant malade depuis quatre jours.

— Le 12 décembre, il existe des taches lenticulaires, etc., le pouls est à 100 et la température à 39,6. Du sang extrait de la pulpe des doigts est inoculé à deux lapins aux doses de *un millième et un millionnième de goutte. Le premier de ces animaux meurt le septième jour, et le second le vingt-septième jour après l'inoculation.*

— Le 14 décembre, la température est à 39, le pouls à 100 : deux lapins inoculés *avec un millième et un millionième de goutte, meurent, le premier en sept jours, le second en trois jours et demi.*

— Le 20, les phénomènes gastriques ont disparu, la température est à 37,6 ; deux lapins inoculés, l'un avec *un millième* et l'autre avec *un millionème de goutte de sang, meurent, le premier en vingt-cinq heures, le second onze jours après l'inoculation.* (Un millième de goutte de sang pris dans le cœur de celui-ci et inoculé à un autre lapin, le tua en quinze ou seize heures.)

— Le 11 janvier 1873, le malade est entré en convalescence depuis plusieurs jours : deux lapins inoculés avec le sang de cet homme sont encore pleins de vie.

Tels sont les faits, dit en concluant M. Davaine, qui, je pense, ne doivent laisser aucun doute sur la nature septique de la fièvre typhoïde.

J'ajouterai que, dans les générations successives des virus obtenus par l'inoculation aux lapins, je n'ai reconnu entre la septicémie typhoïde et la septicémie produite par l'inoculation de matières organiques putréfiées, aucune différence soit dans

les phénomènes, soit dans la marche, soit dans l'issue de la maladie.

On aura remarqué cependant que l'incubation est généralement beaucoup plus longue dans le premier cas que dans le second, mais dans une prochaine communication, je reviendrai sur cette particularité, et je montrerai qu'elle n'a rien de spécial à la fièvre typhoïde.

Dans les communications de M. Davaine à l'Académie de médecine, et à propos de ces communications, il a été souvent question des travaux antérieurs de MM. Cozè et Feltz, mais peu, incidemment, une fois seulement, si ma mémoire est fidèle, des études si remarquables de M. Chauveau sur la physiologie générale des virus. Il est temps, ce me semble, de combler cette lacune, dans l'intérêt des praticiens qui ne sont pas suffisamment renseignés sur l'ensemble des faits afférents à la question.

Les premières recherches de M. Chauveau s'étaient dirigées sur le virus vaccin et le virus variolique, et nos lecteurs habituels savent, pour l'avoir lu assez souvent à cette même place et sous la même rubrique, ce qu'il y a dans une goutte de vaccin, ce qui se trouve dans une pustule variolique (1). Si j'en parle encore, c'est moins pour revenir sur des faits acquis, que pour dégager nettement la méthode particulière qui préside aux expériences de l'honorable et si distingué vétérinaire de Lyon. Ce qu'il a fait pour les pustules vaccinale et variolique, il l'a pratiqué dans l'étude du pus sain et du pus putride, étendant d'eau l'un et l'autre, les filtrant ensuite, pour dégager autant que possible les divers éléments qui entrent dans leur composition.

Or, dans le pus tant sain que putride, de même que dans les liquides des pustules vaccinale et variolique, cette analyse

(1) Et dans les piqûres anatomiques?

démontre la présence de corpuscules, dits microzymas, qu'il tient en suspension.

Trois gouttes de pus putride, injectées sous la peau, produisent un flegmon ordinaire, à suppuration inodore. Si l'on injecte de six à sept gouttes, le flegmon est assez intense pour déterminer la mortification de quelques lambeaux du tissu conjonctif, auxquels s'attaquent les mycrozymas septiques du pus injecté. Aussi, le pus de l'abcès qui résulte de ce flegmon contient-il en abondance les produits et les agents de la putréfaction. Enfin, quinze gouttes provoquent un flegmon d'une si grande violence, que la gangrène s'en empare et amène promptement la mort des animaux.

Le pus sain agit de la même façon, toutes proportions observées ; car, pour produire le même effet moyen type, l'expérience a prouvé qu'il en faut six ou sept fois plus : ce que, *à priori*, il était permis de supposer, les propriétés inflammatoires des éléments propres du pus devant être renforcées par celles des matières en putréfaction.

Il va sans dire aussi que tous les pus putrides ne jouissent pas de la même activité ; par exemple, pour ne parler que de celui qui prend naissance à l'abri de l'air dans les flegmons terminés par des abcès fétides que son activité, toujours à l'instar du pus des abcès inodores, est en rapport avec l'intensité du processus flegmoneux qui lui donne naissance.

En tout cas, ce sont les débris corpusculaires de matières animales, avec les mycrozymas, qui représentent, *suivant M. Chauveau*, les agents producteurs des processus inflammatoires, dont la présence des matières putrides excite la formation dans le tissu conjonctif sous-cutané.

Et le rôle respectif de chacun de ces deux ordres d'éléments, quel est-il?

Dans l'état actuel de nos connaissances, voici tout ce qu'on peut répondre.

Les mycrozymas sont, par eux-mêmes, des agents phlogogènes; car des humeurs animales, filtrées avec un soin tout particulier, dans lesquelles M. Chauveau a fait ensuite développer les microzymas de la putréfaction, et où ces petits organismes paraissent représenter, à eux seuls, les éléments corpusculaires, se sont montrées capables de faire naître des abcès flegmoneux. Pour compléter la démonstration de ce fait, je veux dire pour apprécier exactement le rôle des mycrozymas dans la production de ces phénomènes pathologiques, il ne reste plus qu'à introduire du pus dans les vaisseaux.

La même réserve est applicable aux liquides putrides non purulents, dont l'action est identique à celle du pus putride. Et cela me ramène aux expériences de M. Davaine.

M. Davaine, en effet, n'a opéré qu'avec des matières septiques. Ce qu'il a vu, je ne le dirai pas, chacun le sachant à cette heure. Mais ce qu'il faut constater, c'est que, dans le sang putride et les produits septiques étudiés par M. Davaine, se retrouvent ces mêmes éléments observés par M. Chauveau dans les pustules vaccinale et variolique, d'abord, et plus tard dans le pus. Je dis les mêmes éléments, les bactéries de M. Davaine n'étant que le développement des granulations ou microzymas de M. Chauveau.

Eh bien! sans risquer un jugement prématuré, et surtout sans chercher à refroidir l'ardeur de nos savants de laboratoire, je crois qu'il est temps de faire remarquer que cette identité de résultats, pour un champ d'expériences si varié, commence à nuire aux expérimentateurs ainsi qu'à leurs recherches.

On se demande s'il est bien possible que tant de conditions morbides ne reconnaissent d'autre cause que la présence ou l'introduction dans l'organisme de ces microzymas ou bactéries;

Si la bactérie de la fièvre typhoïde est, ou non, celle des fièvres éruptives, du charbon, de l'infection purulente, putride, etc., etc.;

S'il n'existe qu'une seule petite bête de cette espèce, ou si

le nom qu'on lui donne est le terme générique de toute une tribu qui attend ses Buffon et Geoffroy Saint-Hilaire.

Dans toutes les maladies infectieuses et virulentes, ou à peu près, l'expérience est faite : bactéries par-ci, bactéries par-là, on en trouve partout. A preuve, le lapin-réactif de M. Davaine, ce lapin lumineux par qui le diagnostic le plus obscur s'éclaire, et qui projette sur les pénombres de la plus vague prognose des éclairs inattendus. Voulez-vous savoir si votre malade est atteint de fièvre pernicieuse, de variole, d'infection purulente ou putride, de fièvre typhoïde, du charbon, etc., etc., et s'il en mourra, ou s'il en reviendra avec ou sans trop d'encombre? Prenez un lapin, injectez quelque part ou ailleurs, dans ses tissus, un millionième de goutte du sang de votre malade, à moins que vous ne préfériez toute autre matière organique. Si le lapin succombe aux suites de l'inoculation avec des bactéridies dans les humeurs, appelez au plus vite le curé et le notaire, votre mission est terminée. Dans le cas contraire, rassurez le malade et sa famille, tuez le lapin et faites-en une gibelotte.

Eh bien! puisqu'il est temps de s'expliquer, disons-le avec tout le respect possible pour les personnes, mais sans ménagement pour le procédé scientifique : Messieurs les expérimentateurs, vous en prenez trop à votre aise. Si comme vous le prétendez, au lieu de confrères, il doit suffire, à l'avenir, pour se tirer d'embarras, de consulter son lapin, soyez assez bons pour dire aux humbles cliniciens :

1° *Combien il faut de bactéries pour tuer un fils d'Adam ;*

2° *S'il n'y en a que d'une sorte, ou si... mais je l'ai dit plus haut ;*

3° *S'il en existe plus d'une, à quels signes, à quels caractères on pourra distinguer les unes des autres, et surtout savoir à quelle spécialité morbifique chacune a été prédestinée ;*

4° *Si ces petites bêtes pénètrent du dehors dans l'organisme humain, et quelles conditions favorisent leur invasion; ou si, tou-*

jours présentés en germe dans nos tissus, leur évolution n'a lieu que sous des influences à connaître ou que vous connaissez.

Tant que, à ces *desiderata* et à quelques autres qu'il est inutile de formuler, il ne sera pas donné satisfaction, je crains bien, avec de bons esprits, que tout ce qui se dit et qui s'imprime sur les infiniments petits ne soit peine perdue pour les savants, que Raspail a devancés dans cette voie; pour le public, qui est trop habitué au camphre pour courir après tout autre spécifique; pour le corps médical, qui, si je ne m'abuse, s'apprête à décocher le vrai coup du lapin.

(France médicale : Dr Lapeyrère.)

Étude physiologique sur les effets toxiques de l'Inée, poison des Pahouins (Gabon), par CARVILLE et POLAILLON. In-8° de 64 pages, avec planches. Paris, G. Masson.

MM Polaillon et Carville se sont proposés d'étudier les poisons du cœur, en commençant par l'inée. Sur quelle partie du cœur, celui-ci porte-t-il son action : pneumogastrique, grand sympathique, ganglions intra-cardiaques, tissu musculaire, etc. ? tel est le premier point que les auteurs ont voulu élucider. Ils se sont servis, dans leur expériences, des graines de l'inée et de flèches empoisonnées.

Il y a d'abord la description botanique de la plante; ensuite vient l'exposé des résultats obtenus. L'inée produit la diminution de fréquence des battements du cœur, et peut tuer en les suspendant complètement. Il agit avec moins d'énergie sur les animaux curarisés sans qu'on puisse le considérer comme étant le contre-poison de celui-ci.

L'inée agit plus rapidement que la digitaline, à dose égale. Son action est plus rapide sur les animaux à sang chaud que sur ceux à sang froid. Il peut y avoir très-vite accoutumance.

L'inée abolit, à la longue, la propriété physiologique des nerfs; l'intelligence de l'animal empoisonné reste entière. L'inée agit sur les muscles dont elle détruit la contractilité; aussi bien sur les muscles lisses que sur les autres.

Les vaisseaux ne sont pas influencés directement par le poison. L'inée n'agit pas sur le système nerveux. C'est essentiellement un poison musculaire, et son action sur le cœur ne s'exerce par aucun intermédiaire, elle porte directement sur le muscle cardiaque. Toutes les conclusions et nous n'avons donné que les principales, sont basées sur un très-grand nombre d'expériences, faites avec la rigueur que les auteurs apportent dans tous leurs travaux.

BIBLIOTHÈQUE HOMŒOPATHIQUE

JUIN 1873

BANQUET

ANNUEL ET COMMÉMORATIF DE LA NAISSANCE DE HAHNEMANN.

(Suite.)

Le toast suivant a été porté par le docteur Frédault.

Messieurs,

Je porte un toast à la mémoire de Hahnemann. Hahnemann est mort à Paris le 2 juillet 1843, il va y avoir trente ans, et depuis, dans notre banquet annuel où nous aimons à resserrer les liens confraternels qui nous unissent, bien des hommes de grande valeur ont porté le même toast, expression de leur admiration et comme un appel à la justice de l'opinion. Ce temps paraît long, surtout si nous comptons les hommes qui se sont usés à la défense de la vérité, et en voyant non sans tristesse, combien il en reste peu de ceux qui ont connu Hahnemann. Néanmoins, si nous déplorons les lenteurs de l'opinion, nous soutenons cependant les vérités acquises avec non moins d'ardeur que nos adversaires, et même avec plus d'espoir, car nous savons qu'avec le temps l'histoire arrive, et l'histoire c'est la justice.

C'est une chose connue, Messieurs, que le plus souvent la vérité ne s'établit parmi les hommes qu'avec lenteur et après avoir franchi bien des obstacles. Plus elle est grande et en contraste avec les idées du temps où on l'émet, plus elle ren-

contre de difficultés. Et si le relief du novateur est grand, c'est un obstacle de plus. A bien des titres l'homœopathie devait subir une longue quarantaine.

Hahnemann, contempteur hardi des anciens systèmes thérapeutiques, les a broyés de son pied pesant et a dispersé leurs vaines hypothèses et leurs futilités; comme on brise les jouets des enfants qu'on appelle à des études sérieuses. Mais le monde ne voit pas sans colère briser les idoles dont il s'amuse, de même que l'enfant ne voit pas sans irritation briser ses jouets; et les savants ne sont pas plus traitables quand on s'en prend à leurs systèmes et à leurs hypothèses! Malheur au penseur iconoclaste, alors même qu'il apporte une vérité et une lumière à substituer à des ténèbres et à des mensonges.

Considérons aussi que c'était singulièrement heurter les données de la science courante, et violenter l'opinion, que de donner tout à la fois à comprendre et à accepter la loi homœopathique et l'action non moins étrange des doses infinitésimales. Les esprits avec leurs dogmes et leurs habitudes de raisonnements, en étaient révoltés. Ils saisissaient très-mal l'accord entre les vérités nouvelles étranges et la tradition. Et l'histoire nous montre que sans cet accord aucune nouveauté ne s'établit solidement. En vain devant la raison ombrageuse et hostile on faisait appel à l'expérience: une fois de plus nous devions voir, malgré toutes les belles protestations modernes en faveur de l'expérience, que la science n'en accepte jamais que ce que sa raison veut bien y trouver.

Enfin, messieurs, non-seulement Hahnemann s'affirmait spiritualiste: lorsque son génie un peu sombre, comme beaucoup le sont, sortait des profondeurs de l'antre, c'était volontiers l'éclair au front; il ne lui répugnait point de parler quelquefois en révélateur, et de laisser penser qu'il avait reçu ou dérobé un rayon de la lumière d'en-haut. Mais le monde, qui sait rarement voir dans tout grand esprit la

lumière supérieure qui en fait la force et la vie, se cabre volontiers contre toute grande prétention ; d'ordinaire il prend en défiance tout ce qui dépasse la commune mesure, et souvent il traîne dans la boue ce qu'il ne sait comprendre ; de sorte que le novateur est mis au ban de l'opinion sous les injures et les mépris, comme un nouveau Prométhée sur un rocher d'expiation, pour s'y purifier tout à la fois de ses prétentions, de sa grandeur et de ses bienfaits !

Cependant les années s'écoulent, et peu à peu descendent dans l'ombre du passé, et les générations froissées, et leurs systèmes démodés, et leurs préventions, et leurs colères. Des générations nouvelles se forment, pour qui la vérité conspuée est déjà moins étrange et moins dure, dont la raison est plus apprivoisée et plus pliable, et qu'ébranlent des démonstrations sans cesse renouvelées et étendues. Trente ans passent, et nous y sommes : cinquante ans, peut-être, et c'est fatalement de l'histoire ; le temps, qui emporte tout, a reculé dans le lointain le novateur et ses travaux ; et dans la perspective où il les place, rapprochés des traditions anciennes vues à distance, on est frappé d'un accord qu'on ne voyait pas naguère.

Alors, sur l'horizon des âges le novateur apparaît comme un personnage semi-légendaire, semi-historique, qui n'offre presque plus rien de ce qui choquait ses contemporains, où nos yeux mêmes ne sauraient trouver des taches que notre jeunesse savait y voir, et qui n'a plus rien que le trait de feu qui caractérisait son génie.

Ainsi va paraître Hahnemann pour les générations qui approchent et qui comprendront mal les résistances qu'il a rencontrées, les heurts, les brisements et la bataille où nous avons été engagés. Elles le verront se lever dans l'histoire à un moment où la nuit est sombre pour la science ; une faible lumière éclaire des vérités imparfaites et entrevues plutôt que saisies, au milieu du chaos des systèmes divergents. Lui, ce-

pendant, se lève : de sa main puissante il déchire la nue, et des flots de lumière descendent sur la thérapeutique : une grande loi des indications est établie ; une matière médicale nouvelle est instituée ; et la puissance extraordinaire des doses infinitésimales est dévoilée. C'est un rénovateur de la thérapeutique qui vient d'accomplir la grande œuvre attendue et préparée depuis des siècles.

Sans doute cet homme eut des précurseurs qui lui ont préparé les voies. Il eut aussi des disciples d'abord, puis des adeptes qui ont confirmé et étendu ses travaux. Il eut aussi des rivaux et des contrefacteurs. Mais l'histoire le pose comme le personnage culminant auquel vient aboutir tout ce qui le précède, et d'où part tout ce qui le suit des réformes thérapeutiques modernes.

Je salue avec vous, Messieurs, cette grande figure et en même temps cette grande mémoire, que les générations qui s'élèvent honoreront de leurs hommages avec plus de générosité et de pratique que notre temps n'a su le faire.

LETTRES SUR LA CLINIQUE

Par M. le D[r] Dulac

..... « Dans la campagne que j'habite depuis près de trente mois, j'ai pu constater que sous un air pur il est possible de faire beaucoup de bien avec un petit nombre de remèdes. Ainsi, *Aconit* dans les maladies aigües, *Sulphur* dans les chroniques, et *Ignatia* contre les fièvres intermittentes qui sont ici fort communes, suffisent dans des cas fort nombreux.

« Voulez-vous savoir quelles doses j'emploie le plus ordinairement ? Un globule de la 12[e] à la 30[e] atténuation dans deux ou trois cuillerées d'eau prises en une fois.

« Nous, homœopathes, avons dans les mains un magnifique instrument de guérison ; mais, parfois nous doutons, et c'est notre grand tort. Ayons confiance ; ayons foi ; prions le Tout-Puissant de nous assister et d'éclairer notre esprit quand nous sommes au moment de choisir un remède, et nous obtiendrons d'admirables guérisons.

« Depuis le peu de temps que j'habite la campagne j'ai eu déjà l'occasion de faire quelques belles cures.

« Trois enfants ont été guéris du *croup*, par *Hepar. s.* 18e, 3 globules dans un peu d'eau, en une seule fois. *La toux était râlante,* ce qui est capital pour ce médicament. *Spongia* convient quand la toux est franchement rauque et sèche.

« Par les succès que j'ai obtenus dans plusieurs cas de phthisie, succès déjà réalisés à Paris, je suis convaincu que *Sulphur* et *Calcarea* sont les remèdes souverains dans cette maladie. Mais, il faut les donner à la 30e, et les laisser agir chacun pendant deux mois, sans se préoccuper des symptômes qui apparaissent pendant leur action.

« Dans la phthisie galopante, *Sulphur* est spécifique.

« Je fais, dans la contrée où j'habite, beaucoup de bien, et l'on m'aime beaucoup : je fais à la fois la médecine humaine et celle des animaux, et j'en suis récompensé par l'affection de ces pauvres bêtes que Descartes, le philosophe si vanté, et à mon sens si faible, appelait des machines !

« Il y a eu dans le village que j'habite comme une épidémie qui se caractérisait chez les bêtes à cornes par des ulcères qui se remplissaient de vers, et amenaient un dépérissement graduel : *Silicea* a constamment réussi à guérir.

« Plus j'observe, plus j'étudie, plus je m'aperçois que les médicaments les plus importants, les curatifs de premier ordre entre tous les autres, ont été trouvés par Hahnemann, probablement dirigé et inspiré d'en haut.

« Ainsi, *Causticum,* ce remède singulier où l'analyse n'a su rien encore déterminer, est un des médicaments les plus

riches de la matière médicale. Je vous le recommande surtout dans les maladies morales, les chagrins, les regrets, les afflictions.

. . . .

« *Causticum*, 30e, a guéri une paralysie consécutive à la scarlatine.

Un enfant devenu aveugle par des taies sur les yeux a été guéri par *Calcarea c.* et *Nitri ac.*

« Un vieillard de soixante-dix ans a été délivré d'une double cataracte par *Magnesia.*

Dr Dulac.

« Vous êtes dans la vraie voie, la voie de la vérité et du progrès. Vous n'êtes pas partisan exclusif des doses excessives ; votre longue expérience vous a fait affirmer avec Hahnemann et ses meilleurs disciples la loi de l'*indication ;* soyez-en remercié au nom de tous les vrais homœopathes, car, il ne faut pas un mince cordage au milieu des défaillances et des défections de chaque jour, en présence d'une rivale protégée par le pouvoir, la tradition, les préjugés de tout genre, la glu des habitudes et de la banalité, pour proclamer bien haut comme vous le faites, ses convictions.

. . . .

.... C'est pour moi un doux soulagement de cœur de vous le dire, pour moi qui suis, je puis le dire sans aucun orgueil, un vrai martyre de cette science tant aimée ; pour moi qui ne lui ai pas seulement donné, et mes espérances d'avenir, et l'affection de mes plus proches, et la considération de la plupart de mes vieux camarades, mais aussi mon corps, cette enveloppe de mon âme que l'*expérimentation pure* a mutilée, déformée, défigurée. Mais, j'ai ma consolation dans ma croyance à une autre vie, et je sais que les minces efforts accomplis en ce bas monde en vue du progrès et de la vérité auront leur

récompense. Aussi, n'ai-je aucun mérite du peu que j'ai fait.

« Mon excellent confrère, dans l'ordre des faits utiles à l'humanité, rien ne s'opère sans le souffle de la divinité. Plus j'ai vécu, plus j'ai réfléchi, et plus j'ai vu ce père admirable présidant à toutes les œuvres humaines. Dans la doctrine de Hahnemann, il est présent partout. Les remèdes expérimentés par notre admirable maître lui ont été vraiment inspirés par une volonté supérieure et providentielle.

« On pourra enrichir encore notre matière médicale qui est loin d'avoir dit son dernier mot, mais jamais, non jamais, on ne découvrira une série de médicaments pareille à celle révélée au maître.

Dr DULAC.

« Voici quelques notes qui sont le résumé d'une pratique de près de quarante années ; et, c'est à propos de l'article du Dr Peladan fils, sur *une loi thérapeutique de haute importance*, que je vous les livre.

« Oui, il est vrai qu'en variant les dilutions, les médicaments sont mieux supportés, et paraissent agir plus efficacement, mais à condition de descendre des hautes dilutions aux basses.

« La question des doses est de toutes la plus délicate pour nous, et loin d'être complètement élucidée. Mais chacun de nous connaît son filon, et le champ ne tardera pas à être complétement labouré.

« Voici le résultat d'une expérience bien longue, et souvent payée bien cher, car elle a eu mainte fois ma personne comme sujet d'expérimentation, dans de graves et nombreuses maladies, et en dernier lieu dans un cancer de la face dont j'ai souffert pendant huit ans, et dont aujourd'hui je suis radicalement guéri, avec accroissement de force, de verdeur et d'ap-

titude à vivre. Voici donc les conclusions tirées de milliers d'observations faites sur les malades et sur moi-même :

« Moins on répète les médicaments, dans une maladie chronique, mieux on réussit. Mais pour obtenir ce résultat, il faut qu'un tact particulier nous indique non-seulement le choix du remède, sa dose, mais la dilution la mieux appropriée au cas spécial qu'il s'agit de traiter. — Alors, si le remède, si la dose et la dilution sont bien appropriés, l'effet n'en apparaîtra souvent qu'au bout de 15 ou 20 jours, ou même à la fin du premier mois, pour durer quelquefois jusqu'à douze semaines.

« Sous l'influence d'une seule dose de *Sulphur* 200e, chez un sujet robuste, j'ai vu une tumeur blanche qui avait envahi l'articulation tibio-tarsienne, s'aggraver pendant près de trente jours ; puis aller en diminuant jusqu'au 3e mois, ou une dose de *Calcarea* 200e acheva de guérir, mais sans amener cette fois aucune aggravation.

J'ai guéri ici plusieurs cas de cataractes doubles en donnant tous les deux mois, pendant six mois, *Magnesia carb.* 30e. Je ne variai donc pas les dilutions, et mes malades ont pourtant parfaitement guéri.

« Le même médicament, *Magnesia carb.*, a guéri une névralgie de tout le côté droit du visage qui durait depuis huit mois. Six doses 100e administrées en quarante jours, en ont fait justice, en éloignant chaque fois les doses.

« Me fondant sur des observations répétées, je crois pouvoir affirmer que le succès en homœopathie dépend surtout du choix du remède ; que la répétition des doses est chose secondaire, et même souvent préjudiciable, surtout dans la phthisie pulmonaire : le choix est tout ; et nous rencontrons trop de diversités dans les tempéraments pour ne pas être obligés de modifier sans cesse nos procédés.

« Pour ce qui me concerne, moins j'ai pris de médicaments, et mieux j'ai réussi. C'est ainsi que j'ai triomphé de ma der-

nière maladie, si douloureuse et si longue. — Plus d'une fois j'ai pu, quand le remède était bien indiqué, répéter les mêmes dilutions, mais en les éloignant chaque fois. Le plus souvent, je laissais une seule dose agir longtemps.

« Pour me résumer, je crois pouvoir dire qu'en fait de *doses*, de *dilutions*, il n'y a rien d'absolu ; l'important est de bien choisir, et alors, le malade n'eût-il pris qu'un seul globule d'une atténuation suffisante, si l'on sait attendre, le résultat en sera admirable. — J'habite la campagne depuis deux ans. Eh bien ! je le déclare, le plus souvent je ne donne qu'une dose, et quelquefois je ne revois les malades qu'après deux mois, et vraiment j'éprouve des joies réelles que tous les médecins homœopathes doivent connaître, en face de succès souvent inespérés.

« Après une seule dose bien choisie, il se fait dans le corps malade une véritable évolution. Sous l'influence du médicament dont l'action se fait nettement sentir pendant six à huit semaines, tous les organes semblent subir une sorte de rénovation, et le moral lui-même en reçoit la plus heureuse influence.

2 décembre 1872.

. . . . La lettre que je vous ai adressée il y a quelque temps, contenait bien peu de chose; cependant, tout ce que je vous y avançais, est le fruit d'une pratique de près de quarante ans, et à ce titre, mérite d'être connu.

« A peine sorti du collége, un journal d'Homœopathie m'étant tombé sous la main, je le dévorai, et il me sembla que depuis dix ans j'étais initié à cette chère et admirable doctrine, tant ses principes m'en parurent clairs, évidents, et féconds en conséquences.

« Sur ces entrefaites, étant tombé malade, je consultai Gueyrard aîné. C'était en 1835. A cette époque-là déjà, on com-

mençait à abuser des doses, et à s'éloigner de la voie si bien tracée par Hahnemann. Ma vie fut en péril, à la suite de répétitions trop fréquentes du même médicament. Je cessai de voir mon médecin, et résolus de me traiter moi-même. — Je me bornai à flairer les remèdes, et je laissai leur action se prolonger six semaines à deux mois. Je m'en trouvai si bien qu'au bout d'un an de ce traitement, je me sentis rétabli d'une maladie intestinale qui m'avait mis à deux doigts de la tombe. Ayant ainsi payé de ma personne, je n'hésitai aucunement plus tard à donner les plus faibles doses à presque tous mes malades. Quand le choix du remède ne me laissait aucun doute, le succès répondait constamment à mon attente, malgré, ou peut-être aussi, à cause de la petitesse de la dose. Pendant vingt-cinq ans j'ai suivi cette méthode à Paris, et Wéber — chez qui je formulais mes prescriptions, pourrait dire combien mes clients se louaient chez lui de ma pratique.

« Depuis plus de deux ans que je vis ici, à la campagne, j'ai bien traité trois à quatre cents malades, bien que proclamant partout que je ne fais pas de médecine, et ne me faisant pas payer. — Eh bien, je vois les maladies les plus graves et les plus rebelles céder souvent à un seul globule, 30ᵉ dil. — du remède indiqué, que je fais prendre dans une cuillerée d'eau. . . . .

« Les maladies aiguës et chroniques cèdent également bien à ces faibles doses ; mais, il est nécessaire avant tout que le médicament soit bien choisi.

« Nous nous défions trop des petites doses ; — elles suffisent dans tous les cas, si nous touchons juste ; mais là est la condition *sine quâ, non.*

« Indépendamment du choix du vrai médicament, une autre condition de succès consiste dans la connaissance de la vraie parenté des médicaments, parenté qu'une longue pratique peut seule apprendre.

« Un seul médicament ne suffit pas toujours dans les maladies aiguës, et encore moins dans les maladies chroniques. Cependant, si nous savions bien quel médicament a le plus d'affinité avec celui qui vient d'être administré, nous réussirions presque toujours.

« Je vais vous citer ici quelques-unes de ces parentés :

— Dans les Pneumonies, après *Bryone*, *Sulphur* réussit constamment.

— Dans les Méningites, après *Belladone, Solubilis*.

— Dans l'Angine phlegmoneuse, après *Hepar. s.*, *Lachesis*.

— Dans l'Entérite, après *Aconitum, China*, *Sulphur*.

— Dans la Gastrite, après *Aconitum*, *Nux, vom.*

— Dans la Péritonite, après *Aconitum*, *Bryonia*, *Sulphur ;* cette affection si grave guérit alors constamment.

« Je ne vous cite là qu'un petit nombre de ces affinités particulières ; dans une autre occasion, je vous dirai plus longuement ce qu'une étude attentive m'a fait connaître.

« Je traite d'ordinaire toute maladie, quelque grave qu'elle soit, par une série de médicaments que je sais avoir des rap ports entre eux, et cela *en une seule consultation*, et il est bien rare que le succès ne vienne justifier mes prévisions.

« L'Homœopathie est vraiment une science ; la première de toutes, mais à la condition de la bien faire.

Dr Dulac.

INDICATIONS DES REMÈDES AU DÉBUT DE LA FIÈVRE TYPHOIDE.

Par le Dr John, C. Morgan.

Baptisia, — a été nommé « l'*Aconit* de la vraie fièvre typhoïde » et convient surtout à ses *premières périodes*, bien

qu'il puisse être utile plus tard ; il est plus fortement indiqué quand il y a : enduit blanc de la langue, avec rougeur des bords, ou langue brune et unie ; dégoût de tous les aliments, avec impossibilité de les digérer ; selles muqueuses, jaunes, fréquentes ; gargouillement avec légère sensibilité dans la fosse iliaque droite ; obtusion de l'esprit ; pouls et température fébriles ; fièvre, tendant à *augmenter ;* endolorissement, dans toutes les positions, des parties sur lesquelles on repose.

Gelseminum. — Dispute la prééminence à *Baptisia* dans cette première période quand le malade semble « avoir pris froid ; » début subit ; pas de complications médicamenteuses ; le malade, une après-midi, devient « très-fatigué » avec douleur de courbature au dos, et s'étendant aux membres inférieurs ; besoin de se reposer, même de dormir ; les pieds et les mains deviennent froids ; frisonnement général ; puis, fièvre chaude, avec bouffées de chaleur à toute la face ; parfois moiteur, çà et là, s'endort ; souvent, demi-sommeil avec paroles incohérentes, déclin de la fièvre ; état catarrhal ; la gorge semble douloureuse et « bouchée ; » la langue est nette ou jaunâtre ; « la tête semble aussi grosse qu'un boisseau » tremblement ; vertige ; accès de cécité ; épistaxis ; sensibilité iliaque. — *Gelsem.*, en répetition rapide, jusqu'à production d'une sueur abondante qui, au début de la fièvre, peut la faire avorter. Dans quelques cas, 3 doses de la 1re ont suffi en apparence, à le faire, (suivis par *Sacch., lact*), la langue étant nette.

Pulsatilla. — Le malade est souffrant depuis quelques jours, n'a pas d'appétit ; est frissonnant, mais désire l'air libre ; il se sent paresseux, incliné au désespoir et à la tristesse, et verse des pleurs ; la langue est couverte d'un enduit jaune, pâteux, qui donne à la bouche une sensation de sécheresse, d'où le besoin fréquent de la rafraîchir par de petits gorgées d'eau ; diarrhée muqueuse fine.

Comparaison des symptômes dans la fièvre typhoïde, par le Dr H. V. Miller.

Caractéristique des symptômes mentaux.

Apis. — Stupeur avec délire murmurant.

Arnica. — Délire; état de stupéfaction; semble réfléchir, et cependant ne pense à rien, comme au réveil d'un songe; oublie les mots en parlant; lèvre inférieure tremblante; évite de répondre aux questions (*Phos., ac.*); se trouve bien (*Ars*).

Arsenicum. — État de prostration d'affaissement, avec délire tranquille; beaucoup d'agitation, anxiété, etc.

Baptisia. — Stupeur avec délire; pendant qu'il répond à une question, tombe dans un profond sommeil, au milieu de la phrase. (*Arsen., Hyosc.*).

Belladona. — Délire violent, essaie de s'enfuir (*opium*), de frapper, de mordre ou de cracher sur les assistants; premières périodes; tremblement; congestion au cerveau avec grand assoupissement et impossibilité de dormir, etc.

Bryonia. — Délire, surtout la nuit, relatif aux occupations ou aux événements des jours précédents; visions, spécialement en fermant les yeux; se fâche facilement; parole précipitée (Hepar a le même symptôme avec avidité à boire); céphalalgie sourde, pressive ou douleurs lancinantes, pires par le mouvement et en ouvrant les yeux.

Camphora. — Délire violent; plénitude et chaleur à la tête, avec peau froide, visqueuse.

Colchicum. — Délire avec céphalalgie (*Bell.*, etc.).

Gelseminum. — Il délire aussitôt qu'il s'endort. (*Spong.*)

Hyoscyamus. — Quand on lui parle, il répond convenablement, mais redevient immédiatement inconscient et délirant. (*Arn., Bell.*) Délire qui continue au réveil et dans lequel il voit des personnes qui ne sont, ni n'ont été présentes; loquacité indistincte et marmottement (*Apis*), avec carphologie; in-

capacité de penser, les idées ne peuvent être ni dirigées, ni contrôlées; il regarde continuellement et fixement les objets ambiants avec un apparent et entier oubli de soi-même, ou même grande agitation; insomnie; saute hors du lit, essaie de s'enfuir, etc.

Lachesis. — Pense qu'elle est morte; stupeur avec marmottement. (*Apis*).

Lycopodium. — Sopor; délire; emploie des mots erronés pour des idées correctes. (*Arn.*, *Graph.*); craint d'être laissé seul.

Lachnantes. — Délire très-loquace. (*Stram.*); délire violent; fièvre et rougeur circonscrite des joues.

Opium. — Délire, tranquille ou furibond, avec parole haute, rires, essaie de s'enfuir. (*Bell Hyosc.*); congestion veineuse à la tête, avec face rouge sombre. (*Bell.*, a congestion artérielle), etc.

Phosphori., *acid.* — Délire tranquille avec beaucoup de stupéfaction et d'obtusion de la tête.

Rhus tox. — Délire; se parle beaucoup à lui-même ou parle incohérement; les opérations mentales sont lentes et difficiles; répond correctement, mais lentement, quelquefois vivement. (*Bryon.*; parole accélérée; *Hepar*, id avec avidité en buvant).

Stramonium. — Délire loquace (*Lachnantes*), chants, rires, sifflements; continuellement mouvements bizarres, involontaires, des membres et du corps; tous les objets lui paraissent obliques.

Zincum. — Délire avec essai de sortir du lit (*Bell.*, *Hyos.*, *Op.*); yeux fixes; tremblement constant des mains et froid des extrêmités.

Caractéristiques de la langue.

Apis. — Impossibilité de parler et de sortir la langue. (*Lach.*, *Gels.*,) qui est guérie, coups. ulcérée ou couverte de vésicules.

Arnica. — Langue sèche, avec une bande brune au milieu, (*Bapt.*,); haleine putride.

Arsenicum. — Langue rouge, sèche, gercée, roide comme un morceau de bois, noire ; parole inintelligible, grasseyement, bégaiement, comme si la langue était trop pesante, (*Carbo veg.*) ; couleur plombé de la langue (*Carbo veg.*)

Arum triph. — Langue rouge, excoriée, papilles élevées ; bouche et gorge à vif; odeur putride; forte fièvre.

Baptisia. — Enduit brun et sec de la langue, particulièrement au centre, ou rougeur et sécheresse de la langue.

Belladona. — Langue rouge aux bords et blanche au centre (*Gelsem.*, *Sulf.*) ; tremblante (*Lach.*, *Secale.*) et pésante, avec bégaiement comme dans l'ivresse ; ou langue sèche et rouge à la pointe (*Rhus.*) ; deux raies blanches sur un fond rouge.

Bryonia. — Enduit de la langue épais, blanc, blanc sale ou jaunâtre ; plus tard brun et sec.

Carbo vegetal. — Langue humide et visqueuse ; ou brûlée, gercée, pesante, à peine mobile ; bleue ou pâle.

Causticum. — Enduit blanc sur les deux côtés (*Bell.*, *Phos.*, et *Bry.*, seulement au milieu).

Colchicum. — Les lèvres, les dents et la langue sont couvertes d'un enduit brun, épais.

Gelseminum. — Il peut à peine sortir la langue, tant elle tremble ; elle est rouge, à vif, douloureuse, enflammée au milieu.

Hyoscyamus. — Langue rouge ou brune, sèche et gercée.

Lachesis. — Langue sèche, rouge ou noire ; elle tremble quand on essaie de la sortir (*Bell.*, *Gels.*, *Secale*) où le bout (sec) reste sous les dents et ne sort pas.

Lycopodium. — Langue rouge et sèche, quelquefois elle est poussée en arrière et en avant, entre les dents; langue sale, visqueuse.

Nitri., acid. — Enduit blanc avec places ulcérées.

Nux vomica. — Sécheresse de la partie antérieure de la bouche et du bout de la langue.

Pulsatilla. — Langue sèche; comme si elle était brûlée et cependant sans soif (*Magnes muriat;* sécheresse de la bouche et de la gorge, sans soif; *Pallad :* sécheresse dans la gorge et sur la langue, sans soif).

Rhus tox. — Rougeur de la langue, à la pointe, en forme de triangle; enduit blanchâtre sur un côté (*Caust.* sur les deux côtés).

Secale. — Beaucoup de tremblement de la partie mobile de la langue, à chaque mouvement, et même lorsqu'elle est sortie (*Bell.*, *Lach.*

Sulfur. — Rougeur diffuse du bout de la langue et rougeur des bords (*Bell.*, *Rhus.*, *Tart.*, *Emet.*)

Cina, *Digitalis.* — Langue nette avec troubles gastriques et autres.

Kali bich., *Lach.* — Langue rouge, luisante.

Terebinth. — Langue unie et luisante, comme s'il n'y avait plus de papilles (dans le typhus).

Baryta carbon. — Paralysie complète de la langue.

Belladona. — Paralysie du côté droit de la langue (quand elle est sortie, elle tourne à gauche).

Veratrum viride. — La langue lui semble comme échaudée; grand brûlement dans la gorge, etc.

Kali hydriod, *mercurs*, *Rhus tox*, *Stram.* Langue molle, avec l'empreinte des dents.

Tart emet. — Langue échancrée par les dents.

Bellad, *Tart emet.* — Langue rouge partout, avec hypertrophie considérable des papilles.

Caractéristiques diverses

Arnica. — Élancements pleurétiques à chaque inspiration.

Bryonia. Toux dure avec douleurs lancinantes dans la poitrine et le foie.

Spigelia. — Aggravation des douleurs thoraciques au *moindre mouvement* ou en respirant.

Arsenicum. Beaucoup de soif, mais boit peu à la fois.

Bryonia. Sensation de sécheresse dans la bouche, sans soif, ou forte soif, qui fait boire beaucoup à la fois. (*Secale*, *Nux vom* et *Pulsat*).

Natrum muriat. — Soif insatiable; soif continuelle avec nausées; langue sèche, débilité; perte de connaissance.

Colchicum. — Soif inextinguible; chaleur du tronc avec froid des extrémités (*Arnica* : chaleur et brûlement à la tête, avec froid du tronc).

Arsenicum. — Une odeur cadavéreuse qui remplit toute l'atmosphère.

Baptisia. — Fétidité de l'haleine, de l'urine, de la sueur et des selles.

Arnica. — Respiration et sueur fétides. Grande faiblesse, fatigue et douleur de meurtrissure qui force à se coucher, quoique toutes les positions semblent trop dures.

Baptisia. — Frisonnement, avec endolorissement de tout le corps.

Rhus tox. — Désir de mouvement fréquent et continu, qui donne au malade un soulagement temporaire (*Zincum* ; besoin de remuer les pieds).

Bryonia. — Aggravation générale des douleurs par le mouvement (*Bell.*).

Hamamelis. — Écoulement de sang par l'anus (*Alumina*, id. sang noir), de la consistance du goudron et en grandes quantités.

Leptandria — Selles noires, fétides, aqueuses ou goudronneuses (l'après-midi et le soir) mêlées de sang, de mucus, et avec état ictérique.

Podophyllum. — Selles noires, seulement le matin.

Mercurius dulcis. — Selles noires, avec grande oppression épigastrique (affaiblissement, etc.). (*Voy. Acon.*, *Arsen.*,

Bromum, *China*, *Cuprum*, *Acet* ; Iris, Stramon.), (Hom. clinics I, 69).

Belladona — Tendance à suer avec grande chaleur de la peau; sueur froide à la face.

Carbo. veg. — Sueur froide aux pieds, aux mains et à la face; tremblement du corps avec prostration ; ecchymoses et escharres.

Veratrum viride. — Froid de tout le corps avec sueur froide aux mains, aux pieds et à la face; sommeil agité avec songes effrayants de noyade.

Lachnantes. — Froid glacial du corps, soulagé par la chaleur extérieure; fièvre brûlante avec somnolence et délire; sensation de chaleur dans l'abdomen ; fièvre avec rougeur circonscrite des joues et *yeux brillants;* grande loquacité, suivie de stupéfaction et d'irritabilité. Dysécie.

Bryonia. — Hyperesthesie de l'ouïe. (*Lycop.*, *Phosph.*, *Bellad.*, *etc.*)

Anacard. — Perte de mémoire.

Hyoscyamus. — Strabisme.

Apis, *Phosph. ac.* — Apathie.

Opium. — Apathie stupide.

ŒTHUSA CYNAPIUM

PAR LE D[r] WEN. H. BIGLER, DE PHILADELPHIE.

Pendant que je traitais une dame mariée, d'environ 35 ans, à teint jaunâtre, qui souffrait d'hémorrhoïdes, j'eus occasion de prescrire *Œthusa cyn.*, 3[e] dil. décim., à la suite duquel les symptômes suivants apparurent : Elle s'imagina qu'elle voyait des rats courir dans la chambre. *Douleur fatiguante à l'occiput et à la nuque,* d'*où elle descendait à l'épine ;* soulagée par la friction avec du whisky chaud. Froid à l'abdomen, objectif et subjectif, avec douleurs aiguës dans les intestins

(soulagée par les applications humides et chaudes), accompagné de *froid des extrémités inférieures*, spécialement la gauche. — *Constipation très-obstinée*, avec sensation que toute action se fût éteinte dans les intestins. — *Engourdissement des bras*. — Douleur aiguë vers l'épaule gauche, s'étentendant quelquefois au bras gauche. — Sensation comme si les bras étaient devenus plus courts, et si vive qu'elle s'examine le matin pour voir s'il n'en était rien. — *Pendant un jour, apparition et disparition de taches bleues-rougeâtres sur le tronc et la jambe gauche*, faisant craindre à la malade un accès de fièvre éruptive. — Aggravation de tous les symptômes vers le soir, et la nuit jusqu'à environ 3, 4 heures du matin. — *Une sensation comme si les douleurs au dos seraient améliorées en se redressant et en se penchant fortement en arrière, comme dans l'opisthotonos. Elle essaie de soulager la douleur de l'épaule et du bras en s'étendant raide et en fermant le poing, comme dans un spasme tonique.*

Je ne me risquerai pas à affirmer que ces symptômes doivent être attribués à *Œtusa cyn.*, bien que j'en sois moralement convaicu, parce qu'ils ne sont en aucun rapport avec la maladie primitive, qu'ils disparussent entièrement après que le remède eût été suspendu, et qu'ils forment les membres d'un groupe qu'on peut facilement tracer parmi les effets déjà connus du médicament... J'ai indiqué, en italique, les affections dans lesquelles la substance pourra se montrer utile.

Ovarite. — Apis.

J'ai eu plusieurs occasions de constater la prompte efficacité d'*Apis* dans l'inflammation de l'*ovaire droit*. Dans un cas où les symptômes duraient depuis plusieurs mois, il y avait des douleurs brûlantes, piquantes, parfois très-fortes, qui furent entièrement soulagées en 24 heures par une dose d'*Apis*,

200, à sec sur la langue. Dans un autre cas d'inflammation plus aiguë, suite de métrite aiguë, les douleurs, très-violentes, cédèrent en quelques heures à *Apis*, 200, dans l'eau. On devra penser à *Lachesis* dans l'inflammation de l'*ovaire gauche*.

Hémorhoïdes. — Hamamelis.

Madame G... soufre depuis un mois d'hémorhoïdes saignantes; parfois le sang coulait en flot régulier; d'autres fois, de gros caillots étaient rendus avec les selles. La perte était continuelle et la santé de la malade s'en affectait matériellement. *Hamamelis*, 3e, dans l'eau, toutes les 2 ou 3 heures, pendant 3 jours, effectua la guérison au bout d'une semaine.

SUR UN SYMPTOME CARACTÉRISTIQUE DE DIOSCOREA

Par le Dr E. N. Hale.

..... Il y a quelques années, je fus appelé près d'une femme, grosse de 8 mois, qui souffrait de fortes *douleurs dans la région hypogastrique et au bas du dos*. Les douleurs, qui se manifestaient par accès d'aggravation, persistaient cependant presque constamment; toutefois, à certains moments, les douleurs disparaissaient complètement et subitement de l'abdomen, et reparaissaient aussi subitement *aux doigts et aux orteils*. Guidé par quelques symptômes des expérimentations de Burt, entre autres, les douleurs rhumatismales aux mains, aux doigts et aux orteils, je donnai *Diascorea*, à une basse trituration, avec un prompt effet curatif (*Caulophyllum*, *Pusatilla, Cimicifuga* avaient été donnés sans résultat).

Un an après, une jeune dame me vint voir pour une forte gastralgie, qui s'aggravait en prenant tant soit peu d'aliments. Les douleurs semblaient irradier le creux de l'estomac dans toutes les directions, parfois apparaissaient *aux pieds et aux mains*. La malade fut promptement rétablie par une in-

fusion de 10 grains de racine pulvérisée dans 4 onces d'eau chaude, une petite cuillerée toutes les 2 heures.

TRAITEMENT DES AFFECTIONS HÉPATIQUES

D'après les indications symptômatiques, par le Dr H. N. Miller, de Syracuse (New-York).

Aconitum. — Selles noires; forte fièvre; chaleur sèche; grande soif, insomnie, anxiété, gémissements; pléthore, tempérament sanguin, caractère vif, cheveux bruns ou noirs et teint fortement coloré; aggravation des symptômes depuis minuit jusqu'à 3 heures du matin et de 9 heures du matin à midi.

Arsenicum. — Selles noires, incolores, ballonnement douloureux de l'hypochondre droit, avec violente *douleur brûlante;* soif violente, anxiété, agitation ; aggravation générale de minuit à 1 heure du matin ; constitution lymphatique et scrofuleuse.

Belladona. — Forte fièvre, congestion à la tête, pupilles d'abord contractées, puis dilatées ; insomnie, grande céphalalgie; vomissements d'un liquide aqueux, muqueux et bilieux ; forte soif; région hépatique douloureuse et sensible au toucher ; tempérament bilieux, spécialement applicable aux femmes, aux enfants et aux personnes à caractère doux avec yeux bleus, cheveux blonds, teint délicat et peau fine. Aggravation après minuit, et à 3 ou 4 heures du soir.

Bryonia. — Vomissements bilieux, de goût amer; enduit blanc ou jaunâtre épais de la langue, ou en bande médiane blanche ou jaune (*Leptandria*) : raie noire ou jaune au milieu ; forte soif ou seulement sécheresse de la bouche; nausées et défaillances en s'asseyant sur le lit ; tendance à se *tenir tranquille.* Endolorissement du foie à la pression. (*Bellad.* au contact) ; violente oppression de poitrine avec respiration rapide

et anxieuse; constipation obstinée; selles brunes, sèches et dures comme si elles étaient brûlées, après des chagrins; aggrav. par le mouvement et à 9 heures du soir; constitution nerveuse ou sèche, maigre et bilieuse; teint, cheveux et yeux bruns.

Calcarea carb. — Souvent indiquer dans les affections hépathiques des enfants scrofuleux, mouvement de mastication des mâchoires pendant le sommeil (*Bry. Helleb.*). Scrobicule tuméfié comme une soucoupe renversée; constitution pléthorique, lymphatique, scrofuleuse, cachectique.

China. — Selles noires indolores (*Arsen.*); diarrhée indolore pire la nuit et après avoir mangé (*Ferr.* pire après avoir mangé ou bu); douleur dans la région hépatique, comme par une ulcération sous-cutanée, et pire au toucher; foie tuméfié; distension des veines de la face et de la tête; sensibilité au froid extérieur; grande faiblesse et lassitude; aggravation des souffrances tous les 2 jours, avec douleurs lancinantes et pressives, tuméfaction et dureté du foie et de l'estomac, etc.

Digitalis. — Selles grises, couleur de cendre ou blanc de craie; frisson avant la selle; sensation de grande faiblesse dans l'estomac, défaillances, comme si la mort allait venir, aussitôt après le repas; pouls très-lent et irrégulier.

Hepar. — Abcès; après l'intoxication mercurielle.

Kali bichrom. — Selles blanches, avec douleurs sourdes dans l'hypochondre droit, sur une petite plaie définie.

Lachesis. — Après *Bellad.* ou *Mercur.*, ses correlatifs, à l'aide desquels il vient souvent quand ils ont échoué; applicable aux buveurs; grande sensibilité des hypochondres à la pression; impossibilité de supporter quelque chose de serré autour de la taille (*Calc. c.*, *Lithium c.*, *Lycop*, *Nux vom.* et *Spong.*); beaucoup de flatuosités; palpitations de cœur; abcès dans le foie (*Hepar*, *Kali c.*, *Merc.* et *Silic.*); douleur d'ulcération en toussant; selles très-fétides, qu'elles soient solides ou non; douleurs aiguës dans les os des jambes; urine écumeuse (albumi-

neuse; *Chenop*, *Lycop.*, *Senega* et *Thuya*) ou foncée, presque noire (par le mélange de la bile ou du sang ou par un excès d'urée : *Helleb.*, *Leptand*); besoin continuel, fatigant, d'aller à la selle sans résultat (*Nux vom*, *sulf.*); envie pressante d'aller à la selle; mais la douleur, continue, s'augmente par les efforts et le malade est forcé d'y renoncer; tempérament bilieux; aggrav. l'après-midi et après le sommeil.

Leptandria. — Selles couleur d'argile (*Merc.*); selles composées de mucus, de sang et de matières fécales; selles abondantes, noires, muqueuses, goudronneuses, très-fétides, plus en général, après midi et le soir (*Podoph*; pire avant midi); enduit jaune de la langue (*Podoph*, blanc); urine brune ou très-noire (*Lach.*); enduit de la langue épais avec une bande noire ou jaune vers le centre (*Bryon.*); douleurs aiguës au foie; gêne continuelle avec fréquentes douleurs aiguës à la partie inférieure de l'épigastre, et à la partie supérieure de la région ombilicale; douleur dans le colon transverse; douleur chaude, aiguë, au foie, s'étendant à l'épine avec frisson le long de celle-ci; brûlement très-incommode à la partie postérieure du foie et dans l'épine (*Podoph.*).

Lycopodium. — Affections chroniques du foie; après un effroi; constipation obstinée; flatuosités incarcérées; diarrhée chronique; complication de pneumonie; mouvement de soufflet des narines pendant la respiration; un pied chaud et l'autre froid; une main chaude et l'autre froide (*Digital.*, *Ipeca.*, *Mezer.*, *Pulsat.*); urine mousseuse (*Lachesis*); mauvaise humeur après le réveil; aggrav. de 4 à 8 h. soir. Tempérament lymphatique.

Mercurius. — Constipation avec selles dures, tenaces et noueuses, qui ne peuvent être expulsées sans effort (*Sulf.*); selles visqueuses ou couleur d'argile (*Leptand*); évacuations liquides et dysentériques avec un tenesme intense et de longue durée; plus abondant, de salive âpre; haleine très-fétide (*Pulsat.* fétide le matin); gencives spongieuses; langue humide

avec beaucoup de soif (*Pulsat.* langue sèche, comme si elle était brûlée, et sans soif); ulcérations des amygdales; tuméfaction des glandes, hépatite, avec beaucoup de sensibilité du foie et beaucoup d'ictère; élancements dans le foie; incapacité de coucher sur le côté droit (*Kali c.* ne peut coucher que sur le côté droit); sueur sans soulagement; — convient aux fièvres bilieuses et aux maladies hépatiques chez les sujets scrofuleux ou lymphatiques, et spécialement aux affections syphilitiques; aggrav. le soir ou la nuit.

Mercur. dulcis. — Selles noires avec beaucoup d'oppression épigastrique, défaillance, etc.

Nux vomica. — Sensation de plénitude dans le foie; pression, tuméfaction du foie; teint vif avec une teinte jaune; goût aigre ou amer; constipation; beaucoup d'irritabilité et esprit hypochondriaque; s'éveille à 3 h. du matin, et tombe enfin, le matin, dans un sommeil lourd, non rafraîchissant; les vêtements semblent trop serrés (*Laches.*, etc.) après s'être drogué; aggrav. le matin et après avoir mangé; tempérament bilieux.

Podophyllum. — Diarrhée le matin; selles noires (*Leptand*); selles vertes ou aqueuses, ou naturelles mais épuisantes; jaunisse compliquant des calculs biliaires; alors la douleur s'étend de la région gastrique vers celle de la vésicule biliaire, et, à son summum, elle s'accompagne le plus souvent de nausées; douleur de torsion avec sensation de chaleur dans le foie (*Leptand.* brûlante); le malade frotte et secoue continuellement la région des hypochondres; regurgitation de gaz chauds, très-aigres; enduit blanc de la langue (*Leptand.* jaune); prolapsus anal.

Psorinum. — Douleur sourde, siégeant profondément dans la région du foie, pire en s'y appuyant dans le decubitus droit, en marchant, en toussant, en riant, en prenant une inspiration profonde; émission de vents fétides; éructations de l'odeur des œufs pourris, et de goût analogue (*Sepia*,

Stannum, *Sulfur*, *Tart emet.*, *Valerian;* supplémentaire à *Calcar. C.* et à *Sulfur;* aggrav. le soir et avant minuit.

Pulsatilla. — Selles variant toujours de couleur.

Sulfur. — Selles variables, diarrhée muqueuse, verdâtre, pire vers le soir et la nuit; adipsie; oppression de poitrine; état lympathique.

Sepia. — La douleur est limitée au foie; taches jaunes sur la face, et à cheval sur le nez (*Natrum carb.*); couleur brune, jaune, des paupières; aggravé l'après-midi et le soir; cheveux noirs.

Silicea. — Constipation obstinée; manque de puissance expulsive dans le rectum; dureté et distension dans la région du foie (*Sulf.*); abcès (*Lach.*); douleur d'ulcération, pulsative, pire au contact et au mouvement; aggravation la nuit et pendant la nouvelle et pleine lune (*Sulf.*); diathèse scrofuleuse. (Traduction du Dr F. CHAUVET.)

(A continuer.)

VARIÉTÉS

DEUXIÈME MÉMOIRE ADRESSÉ A L'ACADÉMIE DES SCIENCES

Pour concourir au prix accordé à la meilleure méthode d'électrisation dans les maladies

PAR LE Dr PAUL PITET

(Ancien interne des hôpitaux de Paris.)

(Suite et fin)

..... Rémak, dont les travaux sont appréciés, employait un courant puissant en quantité, lequel déterminait instantanément une affluence sanguine considérable dans les parties où

avait lieu son application, et qui, en même temps, produisait sur toute l'économie un sentiment général de bien-être. Mais une distinction de la plus haute importance trouve ici sa place naturelle : — c'est que, si l'activité qui se trouve imprimée à la circulation, et l'augmentation du mouvement fluidique produit par le relâchement des tuniques vasculaires peut remédier promptement, et parfois presque instantanément à la fluxion pathologique qui accompagne les affections rhumatismales, et aux paralysies consécutives; il importe que la cause qui détermine cette activité circulatoire, c'est-à-dire l'action du courant, soit de courte durée.

En effet, si cette hyperhémie vasculaire accidentelle devenait permanente, le courant qui la détermine susciterait une action d'*influence* sur la circulation des organes profondément situés, et de graves désordres pourraient s'en suivre. Les effets comburants et désagrégateurs qui se produisent à la périphérie pour peu qu'il y ait *tension* dans un courant même très-faible, suffisent pour faire comprendre combien on doit être circonspect dans leur emploi.

L'expérience a prouvé que l'action du courant continu appliqué *à demeure* est tonique et calmante, mais que *distribué par interruptions*, ce même courant, comme les courants induits interrompus, devient excitateur et alors énerve, épuise la contractilité en raison même de sa grande puissance et, par conséquent, devient spoliatif.

Appliqués à *demeure*, c'est-à-dire d'*une manière permanente*, les courants continus sont incontestablement plus utiles que les courants interrompus dans les *paralysies* du *mouvement* de cause rhumatismale ou traumatique.

Rémak, et après lui plusieurs expérimentateurs, au nombre desquels je me trouve, soutiennent, en outre, que si les courants induits interrompus peuvent être utiles dans les paralysies trop énergiques ou trop longuement appliqués (de même que les courants continus distribués par interruptions), ils

affaiblissent la contractilité ; tandis que les courants continus appliqués d'une manière permanente pendant un court espace de temps l'augmentent.

Rémak affirme encore que l'action puissante et directement expansive des courants continus, fait cesser l'intumescence des gaînes vasculo-nerveuses, opérant sur les parties congestionnées par un travail de délitescence, d'absorption et de résolution. Par eux, la corrélation interrompue entre les nerfs de mouvement et les centres nerveux, est rétablie. Tous ces effets concordent entre eux et rentrent sous la même loi.

Mais, selon le même expérimentateur, les névralgies de cause autre que la traumatique, sont longues et difficiles à guérir par les courants continus. Ceci est précisément l'inverse de ce qui a lieu pour les courants induits interrompus, qui, à un minime degré de tension, suffisent pour les faire disparaître en quelques séances, — ce qui démontre que l'action de ces diverses sortes de courants sur la sensibilité n'est pas la même, — et que, tandis que les courants continus dont l'action initiale sur la sensibilité est sédative, sont sans effet sur la surexcitation des nerfs sensibles, les courants induits et interrompus qui ont la propriété d'exalter la sensibilité, guérissent plus facilement cet état pathologique.

Cette propriété des courants induits interrompus sur la sensibilité, concorde avec leur mode d'action sur les nerfs moteurs dont ils excitent la contractilité à l'état physiologique, et qu'ils tempèrent à l'état pathologique.

De ce mode d'action constaté expérimentalement, il résulte : que les *courants induits interrompus* ayant la propriété de faire cesser à l'état pathologique les mêmes désordres qu'ils provoquent à l'état physiologique, il est nécessaire d'être réservé dans leur emploi, en intensité et en durée, afin d'éviter l'aggravation des désordres existants, l'agitation, l'énervement et l'épuisement des courants biotrophiques de l'organisme — et que les *courants continus* dont l'action théra-

peutique dépend de leur effet initial, et de leur *quantité* ou volume du courant, ne doivent que passagèrement être mis en influence sur les organes, sous peine de réactions consécutives en mode similaire avec l'état pathologique existant. — Les maladies ou désordres pathologiques que M. Namias a vu déterminer par les grands courants continus (*voir le rapport de M. Becquerel dans la séance de l'Académie des Sciences du* 11 *mars* 1866), résultent précisément de cette réaction consécutive dont je viens de signaler le mécanisme et les dangers et qui tendent à déterminer la congestion et le resserrement des capillaires qu'il s'agit, précisément, de combattre. — En effet, m'étant électrisé moi-même avec une petite pile de ce genre (au moyen d'électrodes apposés sur la poitrine avec pression), pour hâter la résolution d'une congestion bronchique survenue après un refroidissement, et accompagnée de malaise général, courbature, froid et légère oppression, j'observai des effets inverses de ceux que dans des circonstances analogues, j'avais ressenti des courants induits interrompus ; c'est-à-dire qu'après un allégement passager, le malaise général et l'oppression revinrent comme avant l'expérience. — Ce fait qui concorde avec les expériences de Rémak et de Namias démontre que, si cet ordre de courants par l'effet résolutif puissant qu'il exerce dans son action initiale, peut être appliqué sans danger sur des membres affectés d'anciennes douleurs rhumatismales compliquées ou non de paralysies, il n'en serait pas de même s'ils étaient appliqués sur les régions qui recouvrent et protégent les organes splanchniques. Leur emploi requiert donc toute la sagacité et la prudence du médecin.

Quand aux brûlures locales que déterminent les plus faibles courants continus, on les évite en multipliant les surfaces de transmission du courant sur la peau au moyen d'éponges ou de linges mouillés d'eau, les plaques métalliques ayant l'inconvénient de faciliter la tendance du courant à se particula-

riser sur un point limité, et, par ce fait, à favoriser les effets de comburation locale.

Dans la pratique, l'emploi des courants continus puissants, présente un autre inconvénient facile à éviter. Je veux parler de la commotion que l'on ressent au moment de la fermeture ou de l'ouverture du courant. — Pour l'éviter, si la pile se composait d'un élément volumineux, mais unique, il suffirait de l'immerger graduellement dans le liquide excitateur; mais une pile composée d'un grand nombre d'éléments de petite dimension doit être disposée de façon que l'on puisse à volonté immerger les éléments un à un, ou bien établir successivement et isolément leurs communications avec le conducteur du circuit général.

L'action chimique désagrégeante des courants continus puissants en quantité, et leurs effets comburants énergiques, indiquent naturellement leur appropriation à la destruction des diverses tumeurs ou productions hétérogènes. Déjà, et depuis bien des années (1) la chirurgie a su en tirer bon parti.

Remarques. — Rémak condamne l'usage des courants *induits interrompus* comme nuisible aux malades. Cette opinion s'explique par ce fait que n'ayant expérimenté que les interruptions de sa puissante pile, il jugeait la question des courants induits interrompus d'après les effets formidables qu'il en avait obtenus.

Duchenne condamne aussi les courants *induits interrompus* dans les névralgies faciales comme infidèles, d'accord en cela avec Rémak dont les résultats concordent avec ceux de Duchenne. Si l'on prenait ces conclusions à la lettre, il

1. Les premières expériences appliquées à la chirurgie appartiennent à Jules Cloquet.

faudrait en conclure que, ni les courants continus, ni les courants induits interrompus agissent efficacement dans les névralgies faciales. Ces contradictions et ces dénégations tiennent à plusieurs causes : La première à ce que Duchenne au au lieu de se servir de plaques métalliques, et à les tenir en permanence sur les régions malades, le long des ramifications des nerfs intéressés, n'agissait que par excitations en promenant ses électrodes sur les surfaces malades : La seconde, à ce que les courants par lui généralement employés étaient trop énergiques ; — et la troisième à ce que l'action du courant sur les nerfs qui émergent des trous osseux de la face, se borne à leurs ramifications, et ne peut s'exercer par application bi-polaire le long de leurs branches principales comme pour les nerfs des membres.

L'application des courants électriques quelconques sur les nerfs de la face, est donc d'un procédé difficile et incomplet. Néanmoins, on obtient de bons résultats de l'emploi des courants induits interrompus lorsque leur intensité est rendue presque insensible. Rémak dans un passage de son mémoire où il se trouve en contradiction relative avec lui-même, a reconnu cette vérité, qu'il exprime dans un sens tout à fait conforme à l'expression de la loi universelle de toutes les actions thérapeutiques : « *le courant induit interrompu qui est excitateur de la sensibilité les* (1) *fait promptement disparaître.* » La contradiction dont j'ai parlé, n'est donc qu'apparente, et ne résulte absolument que du *modus faciendi*, lequel requiert l'apposition des électrodes planes en permanence, et les plus faibles courants.

---

(1) Les douleurs névralgiques.

THÉORIE DE L'ACTION THÉRAPEUTIQUE DES COURANTS

La théorie de l'action thérapeutique des courants électriques se déduit de leurs actions physiologiques.

1° Appliqués à l'état physiologique, par leur action initiale, les *courants induits interrompus* sont excitateurs de la sensibilité et de la contractilité des muscles et des tubes vasculaires.

Appliqués aux états pathologiques caractérisés par la contracture des muscles, le resserrement spasmodique des capillaires sanguins et l'exaltation de la sensibilité, ils détruisent ces états, à la condition toutefois d'être modérés en intensité.

Les désordres auxquels remédient cet ordre de courants, spasmes musculaires, orgasme des nerfs vaso-moteurs, irritabilité des nerfs de sensibilité générale, sont donc précisément ceux qu'à l'état physiologique ils déterminent, ainsi que l'ont confirmé les expériences de Claude Bernard et des expérimentateurs modernes.

A ce titre, *l'action thérapeuthique des courants induits interrompus rentre dans l'ordre des faits bio-géniques qui appartiennent à loi des rapports par équivalence entre l'élément morbide et l'élément dynamo-thérapeutique.* Cette loi générale, sur laquelle est fondée la thérapeutique scientifiquement inaugurée par Hahnemann, est sans doute la même que celle en vertu de laquelle *deux courants d'équivalente polarité se détruisent*, *deux rayons lumineux de même ordre*, *deux ondes sonores d'égales vibrations s'annihilent*, faisant succéder soudainement l'obscurité et le silence, à la lumière et au son.

Inversement, les *courants continus* sembleraient agir en vertu de la loi d'antithèse ou d'énanthio-dynamie, leur action physiologique initiale et immédiate étant de calmer, de détendre, de relâcher, et dans les états pathologiques caractérisés par le spasme, le resserrement de la fibre, d'agir d'abord en vertu même de la prédominance de leur action primitive.

Ce mode d'action n'est aucunement contradictoire à la loi générale de réaction et la confirme. En effet, en vertu de leur pouvoir primitif et direct de calmer, de relâcher et, par suite, de favoriser le mouvement circulatoire, les courants continus peuvent détruire accidentellement ou même dominer complètement les états pathologiques inversement caractérisés par le resserrement, le spasme, l'orgasme, la tension, la congestion, l'engourdissement, la paralysie, mais à la condition que leur somme de dynamisme, représentée par un courant puissant en quantité, puisse faire prédominer son influence primitive sur l'état pathologique, et que celui-ci, anéanti d'un seul coup, comme Rémak l'a obtenu, ne puisse plus se reproduire par l'effet d'un mouvement réactionnel inverse, ce qui, précisément, arriverait, si, trop faible en quantité, le courant ne pouvait immédiatement dominer l'état pathologique.

Ces considérations théoriques fondées sur l'expérience directe, entraînent pour déduction pratique, *que, dans l'emploi des courants continus, il faut éviter la tension* (sauf dans les effets comburants), *rechercher la quantité ou volume du courant, et borner les séances de leurs applications seulement à quelques minutes.*

Dr Paul Pitet.

BIBLIOTHÈQUE HOMŒOPATHIQUE

JUILLET 1873

LES HARMONIES

MÉDICALES ET PHILOSOPHIQUES DE L'HOMŒOPATHIE

Par M. le Docteur Béchet

(d'Avignon)

Sous ce titre poétique autant que philosophique, notre bien estimé confrère Béchet (d'Avignon), a publié un livre tellement intéressant, qu'il échappe à l'analyse, et que nul d'entre nous ne peut se priver de le lire. Toute la science de l'homme y est traitée et envisagée par ses sommets, c'est-à-dire, dans les notions supérieures qui constituent l'origine, la source, et la collection des principes même de l'art qui fait l'objet du travail quotidien du clinicien thérapeutiste.

Comment aborder fructueusement l'art si diffficile, et si délicat de la médecine pratique, si d'abord on ignore sa raison d'être et son objet, son essence et ses lois ? — Il s'agit en définitive de traiter l'homme malade : mais d'abord, qu'est-ce que l'homme ? — L'homme sain et l'homme malade ? Ensuite, qu'est-ce que la maladie ? — Combien il en est que cette dernière question arrête en bon chemin, et qui ne guérissent pas, uniquement parce que, exclusivement préoccupés des détails scientifiques, et du but final de la médecine, ils ignorent, ou agissent comme s'ils ignoraient la différence essentielle qui existe entre ce qui est la maladie, et ce qui n'est que le symptôme accessoire, ou qui, du moins, ne voient pas dans le symptôme lui-même minutieusement ana-

lysé, ce qui est différentiel et spécifique du mal qu'il s'agit d'atteindre.

Une maladie étant donnée, sa cause ne saurait être indifférente à connaître, si la permanence de cette cause engendre la perpétuité du mal. — Le médecin est donc sans cesse amené à constater, dans un grand nombre de cas, que le désaccord qui s'est produit dans les organes en action permanente dans le système, ne provient que des perturbations qui se sont faites dans le moteur principal. Fera-t-il abstraction de cette donnée? — Évidemment cela n'est pas possible.

On sait bien qu'une fois arrivée à un certain degré de développement, malgré toutes les entraves que le travail subversif de la pensée peut apporter à la guérison, il n'est pas possible de ne voir, de ne considérer que lui, et de faire abstraction des phénomènes constitutifs de la maladie. Mais, si le médecin ne peut toujours utilement et immédiatement porter son action sur le siége principal du mal, il ne peut du moins s'en abstraire même dans le domaine de la pratique vulgaire. C'est surtout par son sommet qu'il doit s'emparer de cette haute question, et indiquer aux législateurs les moyens de paralyser, sinon de détruire les causes qui, dans une foule de cas, sont le principe et l'origine des grandes maladies.

L'homme pense, et souvent l'état de son mental est la cause première de sa destruction. Et, lorsque le législateur lui-même, c'est-à-dire, celui qui a mandat de remédier aux causes afférentes des maladies, est lui-même rongé du mal auquel il a mission de soustraire les masses sociales ; lorsque lui-même prenant l'effet pour la cause, et la cause pour l'effet, ne cesse de tourner dans le même cercle vicieux qui est le facteur principal et immédiat du vice mental, et par suite le générateur du mal organique et du mal social, quel moyen, quel remède saurait-il apporter?

La connaissance du mal et celle du remède, est donc ce

que par mission, il devrait le premier connaître, et c'est essentiellement cette connaissance qui lui manque.

C'est pour cela que, depuis la plus haute antiquité il a été reconnu que c'est le médecin qui le mieux est doué par la nature du don de posséder les notions, les connaissances, les idées universelles philosophiques et pratiques qui s'appliquent aux usages de l'homme, ainsi qu'à la conservation et au perfectionnement des sociétés.—Aussi, dans tous les temps, a-t-on vu les souverains s'entourer de médecins, vivre dans leur intimité, et s'inspirer de leurs idées sur la pratique de la vie individuelle et sociale. Ajoutons, qu'ils s'en sont toujours plus ou moins bien trouvés, car, ainsi que les autres hommes, tous les médecins qui hantent les souverains, ne réunissent pas au même degré, à la connaissance des idées pratiques de leur art, celle des idées fondamentales qui comprennent dans leur essence ce qui fait la vie et le perfectionnement des nations et des sociétés. Et, comme je viens de le dire, lorsque les guérisseurs eux-mêmes sont malades, que peut-il advenir du troupeau qu'il s'agit de diriger, de traiter et de guérir ?

La maladie n'est donc pas tout entière dans les seuls organes, ainsi que le dit notre savant confrère ; elle est aussi, et surtout dans le mental de l'homme, et dans les innombrables perturbations qui procèdent du mal initial, du *mal principe* de ce mental, lequel est principalement d'ignorer ce qu'il devrait connaître, et de croire ce qu'il devrait ignorer. — L'homme ignore Dieu, dit notre confrère, et sa séparation de l'idée divine, bien loin de lui conférer à lui-même la divinité et l'immortalité , l'enfonce chaque jour dans l'abîme, c'est-à-dire, dans la *maladie*, laquelle n'est que la destruction des harmonies de l'homme avec les éléments internes et externes, en même temps que la dissolution de toutes les harmonies sociales.

Or, la perte des idées supérieures qui font la base de l'harmonie de l'homme avec lui-même et avec la société, entraîne

nécessairement l'individualisme. L'individualisme, c'est l'exclusion du patriotisme, c'est-à-dire, de l'essor confraternel et réciproque, et de l'expansibilité des forces individuelles au profit de la mère patrie. L'individualisme, c'est la lèpre qui disjoint, absorbe et disperse les forces collectives qui font la vie et la puissance des peuples. C'est elle qui, à divers âges de l'histoire, nous montre les nations, tantôt se dissolvant d'elles-mêmes par la dispersion des liens qui faisaient leur unité et leur force, tantôt courbant le dos sous le joug de peuples plus forts parce qu'ils étaient encore en possession des principes de leur virilité, les suivre fatalement sous la loi de l'esclavage.

La première notion du remède, dit notre confrère, dérive des idées fondamentales et nécessaires qui font la vie de l'homme et la vie des peuples. L'homme ne peut se séparer de l'idée divine, parce qu'elle est le fondement des idées causales, et des principes de toutes choses ; et la doctrine de Hahnemann est la seule qui, prenant son appui sur cette base universelle, en fait dériver les notions qui s'appliquent à la santé intellectuelle et physique de l'homme. Son livre sur *les harmonies médicales et philosophiques de l'Homœopathie*, en est la démonstration. Dans son *introduction* il critique et renverse les efforts inconsciemment subversifs du matérialisme ; et dans sa *première partie* entre en matière par l'exposé des principes philosophiques et physiologiques de la doctrine. La *deuxième partie* est consacrée à l'étude philosophique de la pathologie, et la *troisième* à celle des principes de l'art véritable de guérir, et à ses applications scientifiques.

Analyser cette œuvre serait l'affaiblir. Son attrayante lecture est utile à tous, et particulièrement à ceux qui aiment la vérité sans partage, ont besoin d'une savante initiation aux principes de la science médicale, avant de s'exercer à leurs applications.

D[r] Paul Pitet.

REVUE DES JOURNAUX

PAR LE Dr F. CHAUVET.

TRAITEMENT DES AFFECTIONS HÉPATIQUES

D'APRÈS LES INDICATIONS SYMPTOMATIQUES, PAR LE Dr H. N. MILLER, DE SYRACUSE (NEW-YORK).

(Suite.)

Sulfur. — Diarrhée, qui de bonne heure et subitement, fait sortir du lit, le matin; diarrhée, avec évacuations fréquentes, principalement la nuit, souvent avec coliques et tenesme (*mercur.*), dyspnée, frisson, faiblesse et défaillance; selles blanchâtres, verdâtres, muqueuses, putrides; constipation, avec selles dures, noueuses (*Mercur.*), insuffisantes; efforts fréquents et souvent infructueux avec pression sur le rectum (*Lach, nux vom.*); et la vessie (*nux vom*), et douleur à l'anus; ictère des personnes psoriques, avec ou sans tuméfaction et dureté au foie (*Silic.*); vomissements des aliments ingérés ou de sang; douleur au scrobicule ou à l'hypochondre droit; ballonnement du ventre; démangeaison à la peau la nuit au lit; après la suppression d'une gale, peau rude; taches bleues; bout de la langue rouge; lèvres rouges; insomnie ou sommeil avec gémissements; pouls accéléré; pieds froids; sueur facile, surtout à la face; rétraction simultanée des doigts; très-oublieux (*anacard.*); tendance à rester tranquille et à se coucher; aggravation le soir ou après minuit, pendant la pleine lune (*Silic.*); surtout applicable aux personnes maigres, particulièrement quand elles marchent baissées.

Avant ou après *Sulfur.*, j'ai souvent trouvé indiqué : *Calc. c.*

Lach ou *Lycop* ; — de même que *Lach.* est quelquefois supplémentaire à *Bellad.* et à *mercur.*, et *Psorin* à *Calc. c.* et à *Sulf.* Ainsi *Sulfur.* est souvent supplémentaire aux autres médicaments en général ; souvent il prépare la voie aux autres, même quand il n'est pas clairement indiqué par les symptômes, et c'est spécialement le cas quand les remèdes, qui paraissent indiqués, ont échoué.

Zincum. — Goût amer dans la gorge surtout la nuit et pendant l'iritation, avec affections du foie.

Electro-magnétisme.

En général :

Remèdes des selles blanches (bile insuffisante) : *Calc. c.* *China*, *Caps.*, *Digit*, *Hepar*, *Kali. bichr.*

« Pour les selles de couleur claire : *Carbo veg.*

« Pour les selles de couleur argileuse : *Gelsem* (crêmeuse), *Leptand*, *Mercur.*

« Pour les selles noires (bile surabondante) : *Acon.*, *Arsen.*, *Camph.*, *China*, *Cupr. acet.*, *Iris V.*, *Leptand.*, *Merc. dulcis*, *nux vom*, *Podoph.*, *Stram.*, *Sulf.*, *Bell.* et *Verat.*

DOULEURS

Bellad. — Douleur hépatique aiguë, aggravation à la pression (*nux v.*), en respirant, en toussant et en se couchant sur le côté droit (*merc.*, *Psorin*) ; les douleurs s'étendent vers la nuque et les épaules ; la région hépatique est sensible au toucher (*Bry.*).

Bryonia. — Douleur brûlante et lancinante aggravée au mouvement et au contact (*Bell.*).

Calcar. c. — Élancements au foie pendant qu'on se baisse et après.

Chelidon. — Élancements depuis le foie jusqu'au dos (*Kali c.*) ; douleur spasmodique à l'angle interne de l'épaule droite

(*chenop;* gauche); douleur dans toute la région du foie, soulagée en mangeant.

Chenopod. — Douleur sous l'épaule gauche (*Chelid*: droite; *Sepia :* épaule droite et gauche); urine jaune saturée, mousseuse (*Lach.*).

Hepar. — Élancements dans la région du foie, en marchant (*Nat. Sulf.*).

Kali carb. — Élancements au foie, aggravés à l'air froid; douleur jusqu'au dos (*chelid.*).

Kobalt.— Élancements depuis le foie jusque dans les cuisses.

Natrum sulf. — Grande sensibilité à la région du foie, en marchant et à la pression; élancements dans la région du foie en marchant à l'air libre (*Hepar. s.*).

Nux vom. — Élancements, aggravés à la pression (*Bell.*, *natr. sulf.*, *Psorin*), au mouvement et au contact.

Oxalic acid. — Élancements au foie soulagés par la respiration profonde (oppposé à *Bell.*).

Ranuncul bulbos. Élancements dans la région du foie, s'étendant jusque dans la poitrine (*Bell.*).

Journ. of. amer. Hom. mat. med.

Diagnostic de la maladie de Bright.

Le Dr Charlton, *Bristish médical Journ.* a trouvé la *creosote* si généralement utile à arrêter le vomissement dans le mal de Bright, qu'il a, par ce fait, diagnostiqué l'affection, quand les autres symptômes faisaient défaut. Il établit, comme autre signe diagnostic, la sensibilité à la pression du nerf pneumogastrique, dans son trajet au cou, laquelle indique un état inflammatoire de quelqu'un des organes auxquels il se distribue; si un côté seulement est atteint, le nerf ne sera sensible que de ce côté (*Canada medical Journal*).

« Traduit du Dr Chauvet. »

ÉTUDES CLINIQUES

ACTION DES MÉDICAMENTS SUR LES SYMPTOMES MORAUX ET INTELLECTUELS

Les médicaments homœopathiques ont une action si complexe et si profonde sur l'Être vivant qu'il nous arrive parfois de les voir guérir, outre les affections somatiques, des affections psychiques que le malade avait négligé de nous signaler. A titre d'exemples, je me bornerais à citer les deux suivants.

OBSERVATION I.

Il y a déjà plusieurs années, je fus appelé à traiter M. X.., âgé de 34 ans, hémorrhoïdaire, hypochondriaque. Enfant, il fut mis en nourrice jusqu'à l'âge de 5 ans, dans un village du Beaujolais, où on lui faisait boire de pleines verrées de vin pur sous prétexte de le fortifier. Cette boisson alcoolique et quelques blénorrhagies survenues plus tard furent les deux causes occasionnelles qui déterminèrent le développement d'une affection hémorrhoïdale de la vessie et de la prostate et peut-être même aussi le développement de l'hypocondrie.

Contre l'affection vésicale, je prescrivis *Cantharis* 12e. Un mois plus tard, M. X... me dit : « Votre médicament a fait disparaître mes souffrances de la vessie et il a produit, en outre, un effet que je n'espérais pas. D'un caractère naturellement craintif, j'ai été, toute ma vie, sujet à des accès de frayeur. Ces accès n'ont plus reparu. J'avais les idées confuses et le jugement peu net. Aujourd'hui, j'ai les idées très-lucides et le jugement très-net. »

Depuis cette époque, j'ai revu plusieurs fois M. X... qui m'apprend que ses accès de frayeur ont disparu *définitivement*. Mais, quand reparaît l'affection vésicale, les idées redeviennent confuses et le jugement peu net.

OBSERVATION II.

Consulté pour un enfant âgé de quatre ans, lymphatique, adonné à la masturbation depuis deux ans, je prescrivis *silicea* 30ᵉ. Un mois plus tard environ, les parents m'apprirent que leur enfant avait non-seulement guéri de l'onanisme, mais avait, en outre, complètement changé de caractère. Avant le traitement, il était — ce qu'on avait négligé de me dire — ni gai, ni prévenant, mais égoïste, dominateur, désobéissant, violent, têtu, ne cédant jamais qu'à la force. Quelque temps après avoir pris *silicea*, l'onanisme disparut et ce petit garçon devint gai surtout, très-docile; il n'était plus entêté, il avait bon cœur, il était prévenant, il compatissait aux souffrances d'autrui, il n'était plus égoïste, mais partageait avec ses camarades tout ce qu'il avait.

Les deux observations précédentes — et j'en pourrais citer d'autres analogues — démontrent que, alors même que nous ne pensons qu'à traiter le corps, nous pouvons parfois modifier heureusement, et sans préméditation, le caractère et l'intelligence de nos malades. Ce que nous faisons ainsi par hasard et fréquemment à notre insu, pourquoi ne le tenterions-nous pas en pleine connaissance de cause? Ce que j'ai déjà fait pour le traitement de la Passion génitale (1), on pourrait l'essayer pour le traitement des autres passions et fâcheuses tendances du caractère et de l'intelligence.

Jusqu'ici, les médecins en général, n'ont tâché de les combattre que chez les aliénés. Et pourtant, les hommes qui sont même en bonne santé, présentent trop souvent des anomalies morales ou intellectuelles qu'on pourrait bien aussi tenter de diminuer ou de supprimer. Nos médicaments nous offrent, dans leur pathogénésie, nombre de symptômes moraux

(1) *Causeries cliniques*, t. I, p. 65, 86, 237.

et intellectuels. Dès-lors, nous devrions donc prescrire ces remèdes aux personnes bien portantes, du reste, qui présentent ces symptômes moraux et intellectuels. L'étude et l'application de médicaments n'ont été faites que d'une façon exceptionnelle en pareil cas. C'est ainsi que l'on prescrit habituellement *ignatia* chez les gens affectés de chagrins; *opium, pulsatilla* contre les états morbides consécutifs à une frayeur, etc., etc. On devrait étendre cette étude et cette application, d'une part, pour tous les médicaments, et de l'autre, pour toutes les anomalies morales et intellectuelles. Jusqu'ici, le docteur Dulac paraît être le médecin homœopathe qui a poussé le plus loin, dans cette voie, les recherches théoriques et pratiques. Il nous a donné, dans le journal l'*Hahnemannisme*, t. II, p. 254, 289, 523, t. III, p. 38, 260, des observations fort instructives sous ce rapport, et il a, d'une façon générale, recommandé les remèdes suivants :

Chez les orgueilleux : *lycopode, platina, staphysagria, lachesis, veratrum;* chez les égoïstes : *sulfur., lycopode, silicea, calcarea carbonica, mercurius solubilis;*

Chez les gens haineux et vindicatifs : *calcarea carbonica, natrum muriaticum, nitri acidum, ammonium carbonicum;*

Chez les violents et les emportés : *nux vomica, Bryonia, calcarea carb., phosphorus;*

Chez les envieux : *lycopode, arsenic, pulsatilla, staphysagria, lachesis*, etc.

Continuant ses communications, le Dr Dulac pourrait, d'une part, nous signaler les *médicaments indiqués contre les autres impulsions fâcheuses du caractère et de l'intelligence*, et, de l'autre, les *symptômes moraux et intellectuels caractéristiques de chaque remède.* Cette double exposition vulgariserait l'emploi des médicaments dans les affections psychiques et contribuerait ainsi, d'une façon nouvelle, à l'amélioration morale des hommes et à la propagande de l'Homœopathie.

Dieu, qui est le plus grand des utilitaires, a donné à

chaque homme des aptitudes et des connaissances pour qu'il les utilise tout à la fois à son profit et au profit de ses semblables. Le Dr Dulac est, je crois, pénétré de cette notion du devoir que nous avons tous à remplir. Aussi, je me plais à espérer qu'il voudra bien exposer, à l'usage de ses confrères et dans l'intérêt de leurs malades, les connaissances pathogénétiques et cliniques qu'il a accumulées pendant quarante ans de pratique médicale. Dans ce but, il n'aurait qu'à utiliser les loisirs que lui donnent son séjour actuel à la campagne, et la cessation de l'exercice régulier de sa profession.

En terminant, je me fais un devoir de remercier ce praticien laborieux des succès qu'il m'a permis d'obtenir dans les cas suivants :

OBSERVATIONS III-XI

Le Dr Dulac raconte (*P. Hahnemannisme*, t. III, p. 42) qu'il a guéri, à l'aide de *Belladona*, plusieurs cas d'imbécillité survenue, à l'époque de la puberté, chez des jeunes filles jusqu'alors intelligentes.

Je me rappelai ces faits fort à propos, quand je faisais le service médical dans l'une des trois ambulances Homœopathiques de Lyon, dont j'avais provoqué la création, pendant la guerre de 1870-71, en recourant à la générosité d'un philanthrope américain. Entre autres malades, j'eus à traiter, dans cette ambulance, environ dix soldats que les fatigues excessives, la privation de nourriture et de soins hygiéniques, plus encore que la maladie, avaient rendus hébétés à ce point qu'ils ne savaient pas répondre aux questions les plus simples relatives à leur santé. Je présumai alors que *Belladona* ayant fait recouvrer à des jeunes filles récemment pubères leur intelligence antérieure, pourrait bien rendre le même service à ces pauvres soldats épuisés physiquement et intellectuellement. En conséquence, je prescrivis *Bella-*

dona 12ᵉ, à reprendre toutes les heures, d'abord à un jeune *mobile* dont je ne pouvais pas obtenir une réponse depuis huit à dix jours; la dilation des pupilles indiquait d'ailleurs très-bien ce remède. Dès le lendemain, ce malade répondait avec netteté à toutes mes questions.

Dix fois, j'administrai *Belladona* 12ᵉ, chez des soldats présentant avec ou sans affections morbides, cet état accidentel d'hébétude, d'imbécillité; neuf fois, j'obtins ainsi des réponses très-claires de mes malades, dès le lendemain ou le surlendemain au plus tard. Une seule fois, le traitement échoua, ce fut chez un algérien iudigène; et, cela, peut-être, parce que *Belladona* ne fait que provoquer le retour de l'intelligence existant antérieurement et ne peut en donner à ceux qui n'en ont jamais eu.

Dʳ GALLAVARDIN,
De Lyon.

VARIÉTÉS

LES INFINITÉSIMAUX A L'ACADÉMIE DE MÉDECINE

Séance du 4 février

(Suite de la discussion sur la septicémie).

M. BÉHIER expose les résultats des expériences qu'il a faites au laboratoire de la clinique de l'Hôtel-Dieu, en commun avec M. Liouville, son chef de clinique.

« Dans ces expériences, dit M. Béhier, il convient de faire deux parts : l'une contient des faits qui ne sont que la répétition de ceux qui ont été exposés par M. Davaine devant l'Académie; l'autre partie a trait à des tentatives un peu différentes auxquelles nous avons été conduits, soit par l'occasion, soit par des vues d'application encore peu précises,

mais qui nous ont, cependant, amenés à la constatation de résultats montrant l'obscurité qui règne encore sur plusieurs côtés de la question. »

Dans une première série d'expériences, il s'agit de l'inoculation du sang de bœuf chauffé à 39° C. pendant 14 heures, selon les indications de M. Davaine.

Dans cette série composée de six faits, des lésions graves et identiques ont été observées à l'autopsie; nous relaterons le premier fait, qui est le type des lésions trouvées dans toute cette série :

Le 12 décembre 1872, sur un lapin vigoureux, on introduit, à l'aide d'une aiguille à vaccination, une goutte de ce sang de bœuf. La température rectale du lapin, au moment de l'expérience, est de 36°,6.

Le 15, l'animal paraît souffrant, les yeux sont chassieux, un peu fermés, les oreilles chaudes; la température rectale est de 40°8; il n'existe pas de diarrhée.

Le 17, à huit heures du matin, on trouve l'animal mort depuis peu. On en fait l'autopsie.

La région cervicale, la face et les oreilles sont le siége d'un empâtement diffus, mais profond et généralisé. La face est tuméfiée, le nez surtout. Il y a une sorte de jetage par les deux narines. L'épiderme est soulevé par une sorte d'ampoule, et il s'écoule par les piqûres que l'on y a faites une sérosité roussâtre très-claire, qui, examinée au microscope, contient quelques globules blancs irréguliers, de très-nombreux corpuscules animés, fortement actifs, arrondis, quelques-uns pourvus d'un petit appendice droit; ils sont isolés ou réunis, et formant chapelet; mais ce qui domine, ce sont des bâtonnets animés pour la plupart.

Le sang du cœur contient des corpuscules animés.

Le péritoine présente un état poisseux, quelques néo-membranes puriformes, jaunâtres, un peu de liquide.

La rate est volumineuse, hypertrophiée, mais peu ramollie.

Deuxième série d'expériences. — Du sang humain a été pris et traité comme on avait traité le sang de bœuf. Après l'avoir chauffé pendant 14 heures à 39 ou 40 degrés, on y a constaté un nombre considérable de corpuscules arrondis et doués de mouvements, des corpuscules en chapelet très-vivaces et quelques bâtonnets.

Septième fait. — Le 15 décembre, cinq divisions de la seringue de Pravaz de ce sang furent injectées dans l'oreille droite d'un lapin. L'oreille grossit les jours suivants et devient insensible ; mais l'animal reste bien portant et ne présente plus aujourd'hui qu'une légère induration à la base de l'oreille. L'animal a maigri, mais n'a point de diarrhée et vit encore.

Cette série a dû être interrompue dès le premier fait.

Troisième série d'expérience. — Une malade âgée de vingt ans, atteinte de fièvre typhoïde à forme thoracique, avec symptômes ataxo-adynamiques, mourut par suite d'un refroidissement. Le sang du foie contenait de nombreux corpuscules animés, isolés ou agglutinés et des bâtonnets. (Le sang d'une autre malade, arrivée au douzième ou au quatorzième jour d'une fièvre typhoïde, a présenté aussi des corpuscules arrondis, animés, et quelques rares petits bâtonnets ; tandis que le sang de différentes personnes bien portantes n'a présenté que de très-rares petits corpuscules arrondis, quelquefois un peu allongés, animés du *mouvement brownien.*)

Huitième fait. — Le sang de cette malade a été injecté à la dose de 10 *gouttes diluées au dixième* à un premier lapin qui est mort soixante à soixante-quatre heures plus tard, avec gonflement de la face et vaste flegmon du cou. Le sang et l'humeur du jetage nasal contenaient des microzymas et des bâtonnets.

Les poumons présentaient des zones de pneumonie et des marbrures disséminées. Le foie était hyperémié, la rate allon-

gée et ramollie, les reins congestionnés, le péritoine enflammé.

Neuvième fait. — Le sang de ce lapin, *dilué au vingt-millième,* est injecté à un autre lapin, qui meurt au bout de deux jours avec les mêmes lésions.

Dixième fait. — Le 22 décembre, un autre lapin reçoit dix gouttes d'une solution au vingt-millième du même sang de la femme morte de la fièvre typhoïde, lequel avait tué le lapin n° 8 ; ce lapin n'a éprouvé jusqu'ici aucun phénomène soit local, soit général.

Onzième fait. — Un autre lapin reçoit une goutte de ce même sang pur ; il est encore aujourd'hui bien portant.

Douzième fait. — Dix gouttes du liquide que le lapin n° 8 rendait par le nez, *diluées au vingtième, sont inoculées à un lapin qui meurt le septième jour,* présentant les lésions pulmonaires et autres, si souvent décrites précédemment. Le sang présente des corpuscules mobiles et des bâtonnets.

Treizième fait. — *Une goutte* de sang de l'animal précédent, *mêlée à* 9 *gouttes d'eau,* est inoculée à un premier lapin, qui meurt le quatorzième jour avec les mêmes lésions.

Quatorzième fait. — Le sang du même animal, *dilué de même*, est encore inoculé à un second lapin, *qui meurt le troisième jour* après avoir éprouvé des convulsions ; mêmes lésions.

Quinzième fait. — Le même sang, étendu de vingt mille fois son poids d'eau, sert encore à une troisième expérience dont le résultat, au bout d'un mois, est resté négatif. L'animal a maigri, mais il vit encore.

Seizième fait. — La sérosité péritonéale prise sur un des animaux précédents est inoculée, le 26 décembre, à un lapin qui meurt le 30, présentant les mêmes lésions pulmonaires, hépatiques et spléniques que les autres.

Dix-septième fait. — Le sang de ce dernier lapin, *dilulé au quatrillionième,* est injecté à la dose de dix gouttes, le 30 dé-

cembre, à *un lapin qui meurt le* 21 *janvier*, présentant les mêmes altérations.

Dix-huitième fait. — Les matières fécales du lapin tué par l'inoculation du liquide péritonéal sont inoculées, en solution *au dixième*, à un lapin qui meurt le cinquième jour avec les lésions habituelles.

Dix-neuvième fait. — Les mêmes matières fécales sont inoculées également à un second lapin, qui meurt après dix-sept jours, mais sans aucune lésion pulmonaire ou hépatique.

Vingtième fait. — Le sang de cet animal, *dilué au dixième*, et chauffé à 40 degrés, est injecté à un autre, *et le tue en cinq jours.*

Vingt-unième fait. — Le même sang, dilué de même, mais non chauffé, ne produit aucun résultat sur un autre lapin.

Vingt-deuxième fait. — *Dix gouttes d'une solution au dix-millionième du sang du lapin n° 20, chauffées à 40 degrés, ont tué un lapin en dix jours.*

Quatrième série d'expériences. — Le sang d'un enfant syphilitique, examiné dix jours après la mort, présentait, entre autres altérations, un nombre immense de corpuscules animés et de bâtonnets.

Vingt-troisième fait. — Deux gouttes de ce sang ont tué un lapin en trois jours.

Vingt-quatrième fait. — Deux gouttes du sang de ce lapin en ont tué un autre en huit jours.

Vingt-cinquième fait. — Trois gouttes du sang de ce second lapin en ont tué un en un jour.

Vingt-sixième fait. — Une goutte de ce même sang, inoculée à un quatrième lapin, ne l'a tué qu'en quarante-six jours.

Vingt-septième fait. — Le sang du premier a été inoculé à la dose de deux gouttes, le 30 octobre 1872, à un lapin qui vit encore.

Vingt-huitième fait. — Le même sang, inoculé à un lapin,

à la dose de dix gouttes, après avoir été dilué au centième, ne produit également aucun résultat.

Vingt-neuvième fait. — Le même sang du même lapin, qui a été le point de départ de toutes ces expériences, dilué au centième, a été encore inoculé sans résultat, le 30 octobre 1872.

Cinquième série d'expériences. — Dans cette série, le sang qui sert de point de départ des expériences est celui d'un lapin vigoureux qui venait d'être acheté et qui est resté bien portant depuis.

Trentième fait. — *Une goutte de ce sang*, tirée de l'oreille *et mêlée à 9 gouttes d'eau*, est injectée, le 31 décembre, *à un lapin qui meurt le 5 janvier*, et qui présente à l'autopsie toutes les altérations pulmonaires et autres décrites jusqu'ici. Son sang contenait un très-grand nombre de corpuscules et de bâtonnets.

Trente et unième fait. — Le sang de cet animal, à la dose *d'une goutte étendue de* 9 *gouttes d'eau*, est injecté à un second lapin qui meurt en deux jours avec les mêmes lésions. (Cet animal, avant l'expérience, paraissait souffrant; son sang extrait alors contenait des microzymas et des bâtonnets; il servit à faire l'expérience suivante) :

Trente-deuxième fait. — Le sang de cet animal encore vivant, contenant des corpuscules animés, est injecté à un dernier lapin qui, un mois après l'expérience, ne paraît pas en avoir souffert.

Sixième série d'expériences. — *Sur de nombreux lapins, on a pu injecter impunément de l'eau distillée, et introduire, sans résultat funeste, une aiguille à vaccination, ce qui constitue une sorte de contre-épreuve.*

« Voilà, dit M. Béhier, les expériences que nous pouvons offrir à l'Académie; elles diffèrent par bien des points de celles de M. Davaine.

« Du reste, ayant depuis nos expériences, relu les différents

auteurs qui ont étudié ces points de la science, nous avons trouvé une notable concordance entre les lésions que nous avons rencontrées et celles que MM. Coze et Feltz ont décrites. Ces auteurs nous semblent avoir traité complètement la question, même pour ce qui a trait aux résultats du sang des femmes en couches malades, et rien n'y manque, sauf les faits relatifs *aux dilutions infinitésimales.*

« En présence de nos expériences, j'espère que l'Académie nous excusera si nous trouvons, comme nous le disions en commençant, *que tout n'est pas clair dans la question soulevée*, et que beaucoup d'obscurités ont encore besoin d'être dissipées avant de pouvoir tirer des faits de cet ordre une théorie bien assise et nettement démontrée. »

NOTE SUR LA SEPTICÉMIE.

Au mois de décembre 1872, lorsque la discussion sur la septicémie fut ajournée à l'Académie de médecine, M. Davaine, pour prendre date, lut sur ce sujet le résumé de quelques faits nouveaux divisés en trois groupes.

Le premier groupe comprend quatre inoculations : la première faite à un lapin avec une goutte de sanie gangréneuse est restée sans effet ; les trois autres pratiquées sur trois lapins différents avec une goutte, *un millième* et *un millionième de goutte de sang,* pris dans le cœur du même sujet, *ont déterminé la mort dans l'espace de un à deux jours.*

Le second groupe ne renferme que trois inoculations faites à trois lapins avec un dixième de goutte pour l'un et, pour les deux autres, *un millionième de goutte de sang,* pris dans le cœur d'un mouton mort, après avoir absorbé un litre de saumure de porc en dix jours. Le *premier lapin est mort neuf jours après l'inoculation, les deux autres dix ou treize jours plus tard.*

Dans le troisième groupe sont réunies les inoculations

faites avec du sang pris sur des malades atteints de fièvre typhoïde dont la période et le degré de gravité étaient différents. *La dose injectée a varié de un millième à un millionième de goutte. Tous les animaux ont succombé, l'un après un mois, la plupart après treize jours, un seul au bout de quatorze heures.*

M. Onimus a repris les expériences de M. Davaine et il est arrivé à cette conclusion :

1° *Que les bactéries, les vibrions, introduits sous la peau des lapins, sont sans action appréciable lorsque ces organismes inférieurs sont isolés du liquide putride lui-même, confirmant ainsi les résultats observés par M. Richardson et les expériences de MM. Leplat et Gaillard;*

2° *Que les vibrions, les bactéries, sont le résultat et non la cause des altérations putrides;*

3° *Que le virus putride n'est pas une substance dialysable, ce qui permet de le rapprocher des substances albuminoïdes.*

De son côté, M. Vulpian a cherché à reproduire les expériences de M. Davaine et, dans la séance du 1er avril, il a communiqué à l'Académie de médecine les résultats qu'il a obtenus. M. Vulpian s'est placé dans les mêmes conditions que son collègue, et la première série de ses expériences confirme celles de M. Davaine, au *billionième* près, dont il ne nie pas cependant l'action d'une manière absolue, car on trouve au microscope quelques granulations et quelques bâtonnets dans une goutte de cette solution; mais ces éléments virulents sont rares.

Dans une deuxième série d'expériences, on a injecté du sang putréfié de chien dans le tissu cellulaire de lapins et les résultats ont été les mêmes que dans la première série.

Mais dans la troisième série, qui comprend douze essais d'injection de sang de fièvre typhoïde, il n'y a pas eu un seul cas de mort par septicémie. M. Vulpian admet, du reste, que le sang de la fièvre typhoïde, injecté à la dose de plusieurs gouttes dans le tissu cellulaire de lapins, puisse déterminer chez ces animaux des accidents, même mortels, de septicé-

mie. Mais il affirme que les inoculations faites avec de faibles quantités de ce sang, avec une goutte, un centième, un millième, un millionième de goutte, ne produisent pas nécessairement et constamment une septicémie mortelle.

M. Vulpian a fait aussi un essai d'inoculation du sang provenant d'un cas d'érysipèle, dans lequel ce liquide offrait des altérations analogues à celles du sang de la fièvre typhoïde. Le cobaye n'a pas été malade.

Ce qui doit surtout ressortir des expériences de M. Vulpian, c'est que la question de la septicémie est à peine ébauchée, et qu'il faut bien se garder de faire quelque essai maladroit d'une induction hâtive. On peut en dire autant de la critique : son heure n'est pas encore venue. Lorsque les faits seront plus nombreux et surtout lorsque les circonstances expérimentales auront été plus variées, alors seulement on pourra chercher à grouper les faits, afin d'en extraire la signification doctrinale.

Ces réflexions nous sont surtout suggérées par le discours de M. Chassaignac, qui a manqué d'opportunité.

Dr Pierre Bouland.

ALIMENTATION. — LES EXTRAITS DE VIANDE DU BARON LIÉBIG.

Nous avons dit, dans notre précédent article de l'alimentation, que le Dr Müller a démontré la *non-valeur absolue* de l'extrait Liébig comme aliment.

Voici quelques extraits du travail de cet expérimentation, il parlent plus haut que nous ne saurions le faire contre ces produits malheureusement trop répandus dans les masses.

« J'ai montré que les principes azotés, cristallisables, n'ont de valeur nutritive ni directement ni indirectement ; ils n'en ont pas directement parce que ce sont des produits de désassi-

milation qui sont éliminés de l'économie par les voies excrémentielles ; ils n'en ont pas indirectement, parce qu'ils n'arrêtent pas le mouvement de dénutrition.

« Il me reste à examiner s'ils ont une action toxique ; dans différentes expériences, on a, en effet, constaté l'influence funeste de l'extrait.

« M. Hepp, pharmacien en chef des hospices de Strasbourg, soumit deux chiens au régime exclusif de l'extrait de viande ; il leur donna l'extrait qu'il avait préparé, et dont j'ai parlé dans le chapitre II. L'un des chiens avait péri au bout de quinze jours, l'autre au bout de vingt.

« J'ai à mon tour expérimenté sur deux chiens ; je pris deux chiens âgés de 3 à 4 ans.

L'un pesant 6,520 gr. reçoit par jour :

200 gr. de pain.
20 gr. d'extrait de Liébig.
200 gr. d'eau.
20 gr. de graisse.

« Il se porte bien pendant huit jours avec cette ration ; le sixième jour il avait commencé à avoir de la diarrhée ; le neuvième jour il se meut péniblement.

L'autre pesant 6,940 gr. reçoit par jour :

200 gr. de pain.
40 gr. d'extrait.
200 gr. d'eau.

« Le troisième jour, diarrhée; le quatrième, inappétence ; le cinquième il refuse de manger ; on lui donne de force des boulettes d'extrait et de mie de pain ; le sixième, l'animal ne se meut plus, le poil devient terne ; le septième, il vomit ; on cesse l'expérience le huitième jour ; ce n'est que six jours après que l'animal est revenu à son état normal.

« M. Hepp avait soumis ses deux chiens au régime exclusif de l'extrait de viande ; on pourrait donc admettre que ces animaux n'ont pas trouvé dans leur nourriture la quantité de

matière azotée neutre nécessaire à leur entretien et qu'ils ont péri d'inanition.

« Dans mes expériences, les animaux recevaient 200 grammes de pain, c'est-à-dire plus que leur ration d'entretien ; ils ne souffraient donc pas d'inanition ; s'ils ont présenté des phénomènes morbides, c'est qu'évidemment ils étaient intoxiqués.

« Voici une série d'expériences que j'ai faites sur des chats ; mes observations se sont faites sur quatre chats de deux portées différentes, âgés de 6 mois, j'ai pris deux de ces chats, chacun d'une autre portée, et je les ai mis dans deux maisons différentes où on les nourrit à satiété. Les deux premiers A et A′ pesaient au début de l'expérience : A 698 gr. et A′ 735 ; les deux autres B et B′ pesaient : B 710 et B′ 730. Les deux premiers recevaient, outre leur nourriture, 6 gr. d'extrait de viande. On ne leur en donnait que 6 gr. parce que, dans une expérience préliminaire, une quantité supérieure avait produit une diarrhée qui avait fait périr les chats. On leur faisait prendre cet extrait dans du mou de veau ; au bout de quelques jours les chats le refusaient ; on leur mit alors l'extrait dans tous les aliments.

« Au bout d'un mois on n'observait pas de différence marquée de poids entre ces chats et les autres ; A avait augmenté de 44 grammes et pesait 742 ; A′ avait augmenté de 75 et pesait 810 ; B avait augmenté de 62 et pesait 772 ; B′ avait augmenté de 68 et pesait 798. Mais l'habitude de ces animaux était tout autre ; les chats qui recevaient l'extrait étaient lourds, endormis, avaient le poil sale, les yeux chassieux.

« On renverse l'expérience pendant un mois. Au bout de trois semaines, les chats A et A′, de malingres qu'ils étaient auparavant, étaient devenus agiles, enjoués. A avait augmenté en un mois de 92 grammes et pesait 834 ; A′ avait augmenté de 70 et pesait 880. B et B′ avaient de fréquentes diarrhées, étaient fatigués, paresseux. B. avaient augmenté de 59 gr. et

pesait 831, B′ avait augmenté de 47 seulement et pesait 845.

« Le mois écoulé, on renverse encore l'expérience; A et A′ sont remis au régime de l'extrait; les quatre chats se portent bien trois semaines; alors un de ces chats, A s'échappe; l'autre A′ au bout d'un mois pèse 914, il n'a donc augmenté que de 34; son poil est devenu sale, son apparence générale maladive. Pendant le même temps, B a augmenté de 68 et B′ de 33. On voit que chaque fois le régime de l'extrait de viande avait eu une influence funeste.

« M. Kemmerich (*Wiener medizinische Wochenschrifft* 1869) reconnaît que le régime exclusif de l'extrait de viande tue plus vite que l'inanition. Cet observateur a expérimenté sur deux chiens de même taille; à l'un qui pesait 1247 grammes, il ne donnait que de l'eau; à l'autre qui pesait 1340, de l'eau et 5 grammes d'extrait de Liébig. Au bout de dix jours ce dernier, qui était le plus vigoureux, ne peut plus marcher; au bout du douzième il périt. Le premier vivait encore; on lui redonne au bout de ces douze jours sa nourriture normale; quatre jours après il était rétabli.

« Pendant ce temps on avait nourri des chiens avec la viande épuisée qui avait servi à faire l'extrait : l'usage de cette viande assaisonnée avec du chlorure de sodium, entretint ces chiens dans un état de santé parfaite.

« Ainsi l'extrait de Liébig, loin de nourrir, avait produit une action toxique. M. Kemmerich injecte dans l'estomac d'un lapin, pesant un kilogramme, l'extrait provenant de 1 kilogramme de viande de cheval. L'animal succombe.

« Peut-on attribuer cette action toxique aux principes cristallisables d'origine organique? Non. MM. Felt et Ritter (Challan, thèse de Strasbourg, 1865) ont démontré que l'introduction de ces principes dans le sang n'amène aucune action délétère. MM. Feltz et Ritter ont expérimenté sur des lapins avec une solution contenant un gramme de créatinine dans 60 centimètres cubes d'eau; ils ont injecté dans la veine

jugulaire d'un lapin 10 centimètres cubes de cette solution, c'est-à-dire 0,17 de créatinine. On n'observa chez les lapins qu'une légère augmentation de température ; le surlendemain ils étaient parfaitement remis. M. Kemmerich fit avaler 1 gr. de créatinine à un lapin de taille moyenne et n'observa aucun phénomène morbide.

« L'action toxique ne peut donc être attribuée qu'aux principes cristallisables d'origine minérale, et en effet M. Kemmerich (*loco citato*) démontre que les cendres seules de l'extrait donnent la mort. Cette action toxique ne peut donc provenir que des sels de l'extrait, et ces sels sont en majeure partie les composés de potasse sur l'économie ? Telle est la question que je veux examiner dans le 4e chapitre. »

CONCLUSIONS.

« Les extraits de viande ne sont aliments ni directement, parce qu'ils ne renferment pas de matières albuminoïdes, ni indirectement, parce que leurs principes azotés n'arrêtent pas la désassimilation ;

« A dose faible, il peuvent être utiles par l'action stimulante des sels potassiques qui favorisent la digestion et la circulation ;

« A dose plus forte, au lieu d'être utiles, ils pourront avoir un effet fâcheux ; administrés à la suite de longues maladies, quand l'économie est épuisée par une abstinence prolongée, les sels de potasse auront un effet fâcheux d'autant plus manifeste que l'organisme aura perdu plus de chlorure de sodium ; loin de favoriser la nutrition, ils l'entraveront : 1° par l'action directe des sels potassiques sur le globule, qui produit la moindre absorption de l'oxygène ; 2° par la prédominance des sels qui ne dissolvent que physiquement l'acide carbonique et ne permettent pas l'exhalation de la

quantité normale de ce gaz, et par suite l'introduction de l'oxygène;

Le médecin devra toujours se rappeler que donner ces extraits seuls, c'est maintenir le malade à l'inanition.

Nous engageons les médecins, les malades et tous ceux qui ont cru aux affirmations de M. le baron Liébig à propos des extraits, à ne plus accorder à ces préparations une aussi grande confiance; car on peut mettre le chimiste allemand au défi de réfuter les extraits que nous venons de publier d'après M. Muller.

La Santé Publique, Novembre 1871. (N. PASCAL).

NÉCROLOGIE

LE Dr A.-J. DAVET DE BÉNERY, COMTE DE BEAUREPAIRE.

Les individus doués d'aptitudes à plusieurs spécialités ne sont peut-être pas aussi rares qu'on veut bien le croire communément. L'histoire fournirait de nombreux exemples de ce que j'avance et chacun en pourrait citer.

L'habitude et aussi les conditions propres à notre état social actuel font que chaque homme est ordinairement parqué dans une spécialité d'où il ne doit plus sortir sous peine, assez généralement, de déconsidération. C'est ainsi que beaucoup de talents sont perdus. C'est ainsi qu'on peut persévérer dans une voie qui n'était peut-être pas la meilleure, ou qu'on quitte la bonne pour une moins avantageuse, eu égard aux capacités. Mais la société accepte peu ces changements et aussi peu la pluralité des aptitudes.

Cependant, sans remonter jusqu'aux Grecs qui avaient fait d'Apollon le dieu des arts et de la médecine, il est certain que

les arts ne nuisent pas à la science et que la musique en particulier n'a fait de tort à aucune position sociale.

Le sentiment artistique n'a jamais été un obstacle à l'essor des autres facultés humaines. Il peut, au contraire, avoir la plus grande utilité pour consoler l'âme, calmer les passions, distraire ou reposer l'esprit.

Laissant de côté les légendes traditionnelles comme celle d'Amphion qui faisait de l'architecture aux sons de la lyre et celle d'Orphée qui tirait de la science de tels accords que les bêtes sauvages quittaient leurs forêts pour l'entendre, nous verrions dans les Écritures-Saintes comment David calmait Saül avec les seules modulations de sa harpe, et cependant sa passion pour son art favori ne l'empêcha pas de devenir roi puissant et de se livrer à ses terribles violences contre ses ennemis.

L'art est un souverain qui ne perd jamais ses droits ; mais il n'est pas un obstacle à l'évolution des capacités les plus diverses, utiles ou nuisibles à l'humanité, car on n'échappe guère à sa destinée.

C'est en vain que Néron se passionne pour les arts, car suivant son dernier historien (M. Renan), il en possédait plusieurs, c'est en vain qu'il quitte parfois la pourpre pour disputer le prix du chant sur la scène ; son caractère, ni ses mœurs ne s'adoucissent et il n'en reste pas moins la bête féroce qui, sous le titre d'empereur, continue la série des plus grands et des plus vils scélérats de l'histoire. Que n'a-t-il du moins été le dernier !...

La musique calme les fous, mais elle ne les guérit pas. Attachons-nous cependant à elle pour oublier les crimes.

C'est le don d'une voix merveilleuse qui mît en évidence le célèbre Orfila, en fit de lui le professeur de chimie si remarquable par sa facile élocution et par la netteté de son enseignement à la faculté de médecine.

Ne voyons-nous pas encore chaque jour un spécialiste dis-

tingué se produire avantageusement dans les salons et chez les confrères en médecine, grâce un peu sans doute au charme de son violon.

> Sous ses doigts la harpe obéissante
> Poussait des soupirs langoureux.

Ces vers de Baour-Lormian me ramènent plus directement à mon sujet et s'appliquent à merveille au confrère que la mort vient de nous enlever.

Il aimait, comme bien d'autres, à raconter ses premiers succès dans la vie. Nous allons seulement résumer ce qu'il énumérait avec bonheur à quelques confrères privilégiés.

Il s'était de bonne heure occupé de musique et son instrument favori c'était la harpe. Il en pinçait avec distinction et, sans parler du sentiment et de l'expression qu'il mettait dans l'exécution des morceaux qu'il jouait, il possédait aussi une dextérité de doigté tout à fait rare.

On conçoit bien qu'un Italien doué d'un pareil talent devait en tirer parti suivant l'usage de sa patrie. Secondé par quelques amis jeunes et mélomanes comme lui, il donnait des sérénades. Son jeu brillant fut remarqué. Bientôt il fut prié de vouloir bien enseigner l'art qu'il pratiquait avec tant de succès. Ce qui lui valut plus tard, comme souvenir, le don gracieux d'une de ces belles harpes si heureusement perfectionnées par nos fabricants français.

Malgré ses succès, le jeune Davet était destiné à une autre carrière. Il gagna le grade de docteur en médecine. Dans quel temps et où fit-il ses études, nous manquons entièrement de renseignements à cet égard.

Nous savons seulement qu'il vint ensuite à Paris, sans doute, comme tant d'autres, pour se perfectionner dans ses études en suivant l'enseignement de nos maîtres à la Faculté comme dans nos Cliniques.

Ce fut probablement pour subvenir à ses dépenses qu'il accepta le titre de précepteur dans la famille Lag... D'autres sont parvenus de même et c'est un titre d'honneur d'avoir su s'instruire et se préparer une carrière en travaillant pour vivre.

Dans ce même temps, l'homœopathie faisait à Paris ses débuts par l'intelligente initiative de Petrozet de Gueyrard aîné.

Chez le premier, Davet trouvait bon accueil à titre de compatriote et c'est là qu'il eut l'avantage d'être initié aux difficultés pratiques de la nouvelle doctrine médicale. Il fit ainsi partie de la première phalange des zélés propagateurs du nouvel art de guérir, *quorum pars* PARVA *fui*. Bientôt autour de Pétroz et de Gueyrard aîné se réunirent Davet, Curie, Simon, Roth, Foissac, Wiederhorn, Lafissé, Croserio. C'était « la première génération des purs disciples de Hahnemann, » selon la juste expression de l'*Art médical* (1).

Ses relations et son tact médical le mirent bientôt au premier rang dans la riche clientèle de la finance. La musique resta sa distraction favorite et pourtant, un jour il fallut bien se séparer de son instrument favori que ne supportait plus «... la grosseur de son ventre arrondi. »

On pourrait dire avec quelque vérité, que les muses le conduisirent à la fortune.

Il paraît que ses nombreuses occupations ne lui laissèrent que bien peu de loisir pour la science soit d'observation, soit spéculative. Car s'il fut pendant trois mois seulement associé avec le savant docteur Roth, ce fut pour la partie financière, puisqu'il n'y contribua pas de sa plume.

Je ne connais de lui que trois articles qui suffisent pour faire sérieusement regretter qu'il n'ait pas cru devoir donner un peu plus de son temps à ce côté si important de la science

(1) l'*Art médical*, juin 1873, p. 47 .

médicale. Dans le premier volume du journal de la société de médecine homœopathique de Paris, on trouve du Dr Davet une observation très-intéressante d'un cas d'hydrocéphale guérie par l'homœopathie. Dans le même volume un article de critique ; enfin dans le troisième volume du même recueil une longue et importante observation d'hydropisie ascite.

Plusieurs fois il fut appelé à l'honneur de la présidence de nos sociétés homœopathiques.

Nous croyons qu'il fut médecin de l'ambassade d'Italie ; il fut aussi médecin d'un ministre de l'empire ; chevalier de la Légion d'honneur et de plusieurs autres ordres.

Après une longue vie de praticien, remplie jusqu'à la fin, il s'est éteint à l'âge de 76 ans.

Dr Lebouchei.

REVUE DES JOURNAUX

COMPARAISON ENTRE PHOSPHORICUM ACIDUM ET MURIATICUM ACIDUM

Par le Docteur John C. Morgan.

MURIATICUM ACIDUM.	PHOSPHORICUM ACIDUM.
Taciturne ; pensif, anxieux.	Taciturne ; sans pensées.
Vertige à l'air libre.	Vertige en étant assis ou en changeant d'attitude.
Céphalalgie, aggravée en se levant sur le lit.	Céphalalgie aggravée en tournant rapidement la tête.
Hémiopie (verticale).	Vue courte.
Otalgie pressive.	Elancements dans les oreilles.
Epistaxis continue.	Ecoulement nasal de pus sanguinolent.

Narines ulcérées ; douleurs piquantes.	Tuméfaction du dos du nez, taches rouges ; croûtes.
Vésicules et pustules sur les lèvres.	Crevasses, fissures et ulcères aux lèvres.
Langue contractée.	Langue tuméfiée.
— paraît pesante et paralysée ; ne peut parler.	— douloureuse en parlant.
Excoriation et cuisson à la gorge.	Ulcération et brûlement au voile du palais.
Hoquet avant et après dîner.	Oppression gastrique avant et après dîner.
Tension, endolorissement, brûlement dans la région du foie.	Pesanteur dans la région hépatique.
Diarrhée ; cuisson, brûlement, élancements.	Diarrhée, non débilitante.
En urinant, selles involontaires, aqueuses, claires.	En émettant des gaz, selles involontaires, jaunâtres, pulpeuses.
Hémorrhoïdes saillantes, tuméfiées, bleues, brûlantes, douloureuses ; sensibles à la pression.	Hémorrhoïdes saillantes pendant la selle.
Absence de pouvoir expulsif à la vessie.	Miction interrompue par un brûlement dans l'urèthre.
Faiblesse de l'érection.	Erections violentes.
Tristesse et taciturnité pendant les règles ; comme si elle allait mourir.	Douleur dans la région du foie pendant les règles.
Toux avec douleur au sternum, comme s'il allait voler en pièces ; endolorissement.	Toux avec douleur dans la tête comme si elle allait éclater ; ou avec douleur abdominale.

Respiration profonde et gé-missante; oppression, le soir.	Haleine courte; faiblesse dans la poitrine en parlant.
Les battements de cœur sont ressentis à la face, pendant la fièvre de la nuit.	Palpitations de cœur au premier réveil.
Douleurs rhumatismales, aggravés pendant le repos.	Douleur de meurtrissure; pires en montant les escaliers et en commençant à marcher.
Assoupissement pendant le jour; qui se dissipe par le mouvement.	Assoupi le matin; peut à peine être réveillé.
Insomnie avant minuit; délire, jactitation; glisse au bas du lit.	Sommeil troublé par des songes anxieux; mord sa langue.
Froid au dos ou aux mains.	Froid aux pieds ou aux doigts, ou à un côté de la face.
Brûlement, chaleur à la plante des pieds et à la paume des mains.	Chaleur à la tête ou à la face.
Fièvre typhoïde : avec chute de la machoire inférieure; langue crevassée; selles involontaires en urinant; glissement au bas du lit; murmure à haute voix.	Fièvre typhoïde : perte de connaissance; ne veut pas répondre; apparence stupide; diarrhée aqueuse indolore; gargouillements; peau flasque, pâle, pas très-chaude; sueur profuse ou visqueuse.
Croutes, furoncles sanguinolents, tuméfactions hydropiques; douleurs périostéiques, tiraillantes, comme	Engelures, tuméfactions glandulaires, furoncles sanguinolents, loupes, excroissances sycosiques, cors, ulcè-

dans une fièvre intermittente.	res, exanthèmes, maladies des os ; douleurs périostéiques, comme de grattement avec un couteau.
Aggravation par les temps humides, en se découvrant; par la diète froide, au dehors.	Aggravation par un temps sec, en se couvrant la tête; en sortant du lit; par les aliments chauds; à la chambre.
Amélioration après être sorti du lit, en remuant les parties malades.	Amélioration en soulevant la partie malade.

Ces deux médicaments ont des aggravations et des améliorations, non toujours faciles à distinguer, souvent identiques; les deux ont : aggravation à la chaleur du lit, après le sommeil, en s'asseyant, étant debout ; amélioration par le mouvement.

(Am. J. of Hom. Mat med. VI, 5.)

CAS CLINIQUES.

I. — Stomatite apthteuse; Eupatorium aromaticum.

Un enfant de 2 semaines, pour lequel on avait donné *Borax*, était devenu mieux, puis retombé. Le bout de la langue était rouge, les papilles tuméfiées ; il y avait sur les joues une éruption papillaire ; le fond de la bouche, la langue et l'intérieur des joues étaient couverts de taches blanches aphtheuses, s'éraillant et se déchirant; aggravation le soir et le matin ; sensibilité aux influences externes. Guéri immédiatement, par l'application topique sur les plaques de sucre blanc *imbibé* d'eau.

II. — Hiperesthésie cutanée. — Capsicum. 200.

1° Femme nerveuse, d'âge moyen ; se plaint de sensibilité abdominale, comme une entérite subaiguë ; plusieurs médicaments : *Bellad.*, *Bry.*, *Arsen.*, ont été donnés en vain. — Un examen attentif me convainquit que cette sensibilité était cutanée : *Caps.* 3 à 30, à doses répétées; guérie immédiatement.

2° Jeune dame, de même tempérament ; les symptômes arrivaient à la *névralgie* générale ; ne pouvait supporter le contact sur ses bras, etc. ; brûlements dans l'estomac ; indigestions ; exacerbations accidentelles ; sensibilité cutanée extrême. Donné, à chaque exacerbation, *caps.* 200, 3 doses, avec un prompt soulagement ; guérison après quelques récidives.

3° La mère de cette dernière : a pris mal à la gorge, aggravation au côté gauche ; frissons entre les omoplates, fièvre ; céphalalgie frontale pulsative ; avec sensibilité excessive de la peau sur tout le cou et le buste ; parfois, élancements dans la même région ; sensibilité de l'épine cervicale, très-marquée ; beaucoup de prostration. Soulagé par *Caps.*, 200, 4 doses, une toutes les 3 heures, suivies de *Sacch. lact.* (L'intensité et l'état aigu des symptômes de ce cas donnaient naissance à des appréhensions d'une méningite cérébro-spinale, si ce ne devait pas arriver, comme on l'avait diagnostiqué.)

Dr Morgan.

III. — Scrofule, Calcarea jodata.

En août dernier, je soignais un enfant pour un large abcès strumeux des deux côtés du cou, et une vaste nappe d'érup-

tion pustuleuse, épaisse, s'étendant à environ 4 pouces de pro fondeur des cheveux du front en bas sur le centre de la face et la poitrine. Il y avait de l'excoriation et de la douleur. L'enfant désirait être frotté et gratté, mais la pression et la friction le faisaient crier. L'abdomen était dilaté, les selles régulières, l'urine foncée et abondante ; pas d'appétit ; haleine fétide, avec beaucoup de ronchus dans la poitrine. Elle avait alors près de 2 ans et ne pouvait marcher seule ; avait toujours été agitée, craintive et irritable, depuis sa naissance ; ne pouvait s'endormir avant 2 heures du matin, puis sommeillait jusqu'à 5 h., et, après un petit réveil, de nouveau jusqu'à 9 h. Pendant le sommeil, une sueur froide, visqueuse, lui venait sur tout le corps, et ses vêtements, d'après le dire de sa mère, sentaient « le bœuf salé bouilli. » Pieds froids et humides ; il y avait une taie à la partie inférieure de la cornée lui gênant tellement la vision qu'elle devait abaisser la tête quand elle dirigeait les yeux sur un objet. Inflammation de la conjonctive et orgeolets fréquents ; roulement et jactitation de la tête.

Pour les symptômes précédents, antérieurs au développement de l'abcès et de l'éruption, je lui avais donné plusieurs remèdes ; *Calc. carb.*, qui semblait le mieux indiqué, fut prescrit pendant plusieurs semaines, à différentes atténuations, de la 6e à la 1600e, sans avantage apparent. Puis *Bellad.*, *Baryta carb.*, *Arsen. iodat*, de la 6e à la 30e et plusieurs autres, quelquefois suivis, ou non, d'amélioration.

Lorsque l'abcès du cou eut atteint un grand volume, je lui donnai *calç. iod.*, 6e, en poudre, 4 fois par jour, pendant 2 semaines, au bout desquelles il y eut une amélioration marquée dans l'aspect de la peau et dans l'état général de la malade. L'abcès rendit abondamment, l'éruption disparut, l'œil s'éclaircit, l'appétit augmenta, le sommeil devint meilleur et elle commença à marcher sans soutien. Le remède fut encore continué une semaine, et elle semblait presque bien, sauf le

râle thoracique et la fétidité de l'haleine, qui ne furent pas modifiés. Rien autre ne lui fut donné pendant un mois, après lequel une éruption parut derrière les oreilles. *Sepia*, 6e, toutes les 3 heures dissipa celle-ci en même temps que le râle et amenda la fétidité de l'haleine. Les gencives devinrent malades, tuméfiées et quelques dents se carièrent, même à ce jeune âge. Après leur enlèvement, la respiration perdit sa fétidité.

Dr R. SMEDLEY.

IV. — HYDROPYSIE APRÈS LA SCARLATINE; HELLEBORUS ET ARSENICUM

25 *fév.* 71. — A. K..., fillette de 12 ans, aux cheveux et aux yeux noirs, à la peau brune, a, depuis 3 jours, une hydropysie consécutive à une attaque de scarlatine. Pas de soif, face bouffie, pouls à 96, paupière supérieure enflée ; les joues, le corps et les jambes sont œdémateuses ; urine rare et fortement albumineuse, de couleur foncée, avec des molécules noires en suspension, pas de sédiment. *Apis* et *Arsen.* ont échoué à arrêter les progrès du mal. Je me rappelai avoir, il y a deux ans, guéri un cas semblable avec sédiments marc de café, par *Helleborus*. Dans ce cas, l'urine était aussi foncée, avec molécules sombres, flottantes ; d'où suit que je donnai, cette fois, le même remède, à la 200e, dans de l'eau, toutes les 3 heures. Au bout de 5 h., le pouls tomba à 80, la peau devint moite, le gonflement diminua et l'urine augmenta.

Le même médicament fut continué pendant 3 jours ; l'urine augmentait beaucoup en quantité, mais l'albumine ne diminuait point. Il y avait beaucoup d'orthopnée, de minuit à environ 1 h. du matin : *Arsen.*, 200, 2 doses.

1er *mars*. — Urine copieuse avec sediment foncé : *Helleb.*, 200.

2 *mars*. — Le gonflement a augmenté, mais l'urine est plus abondante ; orthopnée à 4 h. du matin. *Arsen*. 30.

3 *mars*. — Le gonflement diminue, l'urine est encore copieuse et plus claire ; moins d'albumine ; un peu de sédiment teinté comme l'hématine ; n'a plus d'orthopnée ; *Arsen*. 30.

7 *mars*. — Pouls à 72 ; non isochrone avec la respiration ; les mollets sont seuls tuméfiés ; urine abondante.

9 *mars*. — Il ne reste qu'un peu d'hydropysie aux mollets. La malade se sent tout à fait bien.

Mai. — A été toujours bien depuis.

Remarques : Helleborus, comme *arsenicum*, a : difficulté de respirer, mais, pour *arsen.*, le malade doit respirer *assis* et *élevé*, tandis que, pour *Helleb.*, il respire plus facilement *couché*. La respiration est plus lente dans *Helleb.*, tandis qu'elle est très-*rapide* avec *Arsen*. Le moment de l'aggravation de l'orthopnée correspondait exactement à celui d'*Arsen.*, tandis que, d'autre part, l'état de l'urine appelait fortement *Helleb*.

Dr C. Smith.

SYMPTOMES CARACTÉRISTIQUES MAIS NON CONCLUANTS

Par le Dr J.-C. Morgan.

Ces symptômes se montrent souvent ambigus à première vue, tels sont ceux qui appartiennent à plus d'un remède et avec une égale prédominance. Comme exemple, celui-ci : le *malade demande à marcher* ; il est caractéristique pour les remèdes suivants : *Acon.*, *Cham*, *Rhus*, *Stramon.*, *Apis*, *Arsen.*, *Kali hydriod.*, *Pulsat*, *Camph*, *Ferrum*. Toutefois les différences sont assez marquées ainsi :

Le malade d'*Aconitum*, s'il en est capable, marche par agitation, anxieuse, simple : « il ne peut se tenir tranquille » ; gestes préoccupés, brusques.

Celui de *Chamomilla* marche pour calmer ses souffrances et donner cours à ses sensations désagréables et intolérables ; gestes sauvages ou dérobés.

Celui de *Rhus* marche aussi pour soulager ou plutôt pour empêcher les douleurs aigues, rhumatismales, de roideur, qui le font souffrir quand il s'arrête quelque temps ; gestes roides, attentifs.

La malade de *Stramonium* marche souvent parce qu'elle « se sent aussi étrange » que si elle allait devenir folle ; gestes troublés ; dit aux personnes, qui s'approchent : « Allez vous-en, laissez-moi seule ! » s'éloigne d'elles et, néanmoins, désire qu'il y ait constamment quelqu'un dans la chambre ; les choses lui paraissent troubles ; elle veut de la lumière ; fréquente sensation de suffocation dans la gorge ; s'éveille en appelant « sa mère » bien qu'elle soit tout près. Sent comme « si elle était au loin, quelque part » ; sort du lit et marche.

Le malade *d'apis* est mécontent de sa position présente, des circonstances ou des soins ; d'où il demande constamment à changer ; gestes erratiques, maladroits ; laisse tomber les objets.

Celui d'*Arsenicum* essaie de faire comme le malade d'*Aconitum*, en partie parce que le changement de position calme ses souffrances ; mais il doit se retenir, par faiblesse ; gestes confus, reste blotti, excessivement anxieux et s'effraie à chaque inspiration d'air froid.

Le malade de *Kali hydriod.* veut marcher à l'air libre ; il s'y sent bien, et n'y éprouve pas de sensation de fatigue, mais plutôt une amélioration de ses mauvaises sensations ; allure oviale ou insensible.

Celui de *Pulsatilla* marche lentement pour améliorer les souffrances gastriques ou rhumatismales ; il préfère une atmosphère froide, bien qu'il soit porté à frissonner pen-

dant les exacerbations; gestes malheureux, quelquefois en pleurs.

Le malade de *Camphora* marche violemment, pensant se tirer, en suant, du danger ou d'une appréhension effrayante, obsédante, mais indéfinie de la mort par quelque accident immédiat, allure terrifiée.

Celui de *Ferrum* marche rapidement, parce que ses douleurs deviennent intolérables, sans roideur, quelquefois au repos, quand il peut prendre une position; allure malade, mais très-impressionable.

(*Traduction du* Dr CHAUVET.)

NOTES CLINIQUES

GUÉRISON D'UNE LUXATION SPONTANÉE DE LA HANCHE, PAR LE Dr VAN DEN NEUCKER D'HARLEBEKE (Belgique).

En 1867, on confia à mes soins Jules X..., fils d'un riche cultivateur de la Flandre, âgé de 10 ans, d'une constitution molle et lymphatique. Depuis quelques semaines, Jules se plaignait de douleurs dans l'articulation coxo-fémorale gauche, s'étendant jusqu'au genou, sensibles à la marche seulement et quelque peu à la pression; le malade traînait la jambe en marchant, avait pâli depuis quelques semaines, et, quoique encore assez potelé, avait perdu cependant une bonne partie de ces chairs molles et flasques, apanage du lymphatisme. Dans l'espace de 3 semaines, je lui donnai sans aucun succès *Merc. sol.*, *Sulfur.* et *Colocynthis*. Les parents du jeune homme, encore peu édifiés sur la vertu des globules homœopatiques et impatients d'obtenir la guérison d'un mal qu'ils ne croyaient pas fort sérieux jusque-là, me demandaient des remèdes plus

énergiques et surtout l'emploi de moyens locaux. Je leur déclarai alors que le mal était bien grave, que je croyais le jeune homme menacé d'une luxation spontanée de la hanche, pouvant entraîner la rétraction complète de la jambe, et d'autres désordres, et que je préférais que le traitement qu'ils demandaient fût institué par un autre médecin. Sans attendre ils allèrent montrer le malade à M. Soupart, professeur à l'Université de Gand, où malheureusement ils arrivèrent dans un moment où l'illustre professeur, pressé de besogne, n'eut pas bien le temps de se livrer à un examen minutieux. Aussi, sans découvrir le membre souffrant, à travers pantalon, caleçon, etc., un rhumatisme fut diagnostiqué, avec prescription d'une bouteille d'*Opodeldoch*, et promesse de guérison en quinze jours, à la très-grande satisfaction des intéressés. Durant 15 jours environ la jambe fut frictionnée à l'*Opodeldoch*, et les parents attendaient assez confiants la guérison de leur malade sans trop voir cependant par où cette guérison débuterait, lorsqu'un beau matin Jules resta au lit, en proie à des douleurs atroces, survenues subitement dans la partie malade. Demandé aussitôt, je constatai, à la déformation de la fesse gauche et un raccourcissement de deux pouces et demi de la jambe, que la luxation redoutée s'était enfin produite. Les souffrances etaient si aiguës, que le malade supporta à peine le plus léger palper pour s'assurer de la position respective des parties luxées. Avec l'autorisation de la famille, je priais M. Soupart de venir continuer le traitement. (Le lecteur voudra bien me pardonner de placer ici un illustre nom en face d'un fait clinique non prévu par inadvertance ou plutôt non déclaré par manque de temps ou par égard : le nom de M. Soupart est trop connu et trop justement estimé dans le monde savant pour que le fait actuel, si erreur il y a eu de la part du maître, puisse en rien ternir son éclat. Si je cite ce nom, c'est pour que la rare guérison que je raconte acquière plus de crédit auprès du lecteur.) M. Soupart arriva aussitôt

et constata comme moi un cas de luxation consommée. La tête du fémur, ayant quitté la cavité cotyloïde, était venue se placer en dehors et en arrière dans la concavité de l'os des îles. Notre pronostic fut en conséquence, et M. Soupart, après avoir ordonné l'application d'un appareil ouaté inamovible avec solide ceinture de carton dans la hanche en vue d'immobiliser complétement l'articulation malade, et sans réduire la luxation, ce qu'il est presque inutile de dire, voulut bien, avec son obligeance habituelle, me laisser maître absolu du traitement interne. *Belladona,* 3[e] dilut., fut administrée, et dès la nuit suivante, soit effet du remède, soit par suite du bandage, toute douleur cessa. Le malade subit cette influence pendant huit jours; aucune douleur ne se fit plus sentir en repos, mais le pouls était toujours fréquent (à 90 pulsations), et l'appétit nul; une dose de *Calcarea* fut suivie d'une amélioration frappante dans l'état général. Pouls à 72, langue nette, appétit à souhait. Dès ce moment le malade se nourrit abondamment et ses forces revinrent à vue d'œil. A la fin de la 4[e] semaine de séjour au lit, le malade supportait d'être transporté d'un lit sur un autre sans ressentir de la douleur dans l'articulation malade, et la jambe avait gagné un pouce et demi en longueur. Cet allongement s'effectuait progressivement, de façon à pouvoir se mesurer d'une semaine à une autre. Il arriva même un moment où la jambe malade dépassait d'un bon pouce la longueur de l'autre. Enfin, après 3 mois de repos au lit, Jules avait gagné un embonpoint excessif sous l'influence du régime analeptique qu'il digérait fort bien, ses forces étaient bien revenues, et aucune douleur ne se manifestant plus par les exercices qu'il se permettait dans son lit, les deux jambes étant du reste de même longueur, je le débarrassai de son appareil. La guérison était bien complète. Par prudence, Jules marcha à béquilles d'abord, au moyen d'un bâton ensuite, et quelques mois après il marcha, comme il marche encore, si bien, qu'il n'est pas possible de distinguer de quel côté fut la luxation

Dans le cours de ces quelques mois de traitement, 3 à 4 dilutions de *Calcarea*, quelques dilutions de *Solubilis*, une dose de *Borax* et autant de *China* ont coopéré, à des degrés divers, à cette étonnante guérison. (*Dr Van Den Neucker.*)

BRONCHITE CATARRHALE GÉNÉRALISÉE. — TUBERCULOSE IMMINENTE. — GUÉRISON.

Fillod, 39 *ans, menuisier*, homme bien constitué, robuste, mais négligent et imprudent, se refroidit après son travail.

Le 5 *mai* 1872, il a de la toux sèche, fréquente, un peu d'oppression ; la sonorité du thorax et le murmure respiratoire sont obscurs et voilés comme dans la congestion commençante et diffuse. — Le pouls est fréquent, la peau chaude et sèche ; il a eu des frissons dès le début, et il lui reste encore de la courbature aux membres.

J'ordonne *Aconit.* 1re dilut., quelques gtt. dans 300 grammes d'eau ; une cuillérée d'heure et demie en heure et demie le premier jour, et de deux en deux heures le second.

7 *mai.* — Le malade est mieux ; la sueur s'est promptement établie, le pouls perds sa fréquence ; le murmure de la respiration et la sonorité du thorax sont presque revenus à leur état normal. Cependant, la toux séche, provoquée par un chatouillement laryngien continue, plus fréquente la nuit et vers le matin. — *Bellad.* 4e dilut., etc., toutes les 3 heures pendant 3 jours.

11 *mai.* — Le malade n'a pas été prudent : il a de *l'enrouement;* la toux sèche persiste provoquée par un chatouillement laryngien quelquefois prolongé au bas de la trachée (*Phosph.*, etc.), le malade éprouve un vif prurit dans le dos ; pas d'autres symptômes. Temps humide. J'hésite entre *Dulcamara* et *Phosph.*, et j'opte enfin pour ce dernier que j'ordonne à la 12e dilut., trois doses seulement par jour : trop peu, sans doute.

14 *mai.* — Que s'est-il passé dans l'hygiène du malade ?

couve-t-il un état plus grave ? Il lui est revenu de l'oppression et de la fièvre, et le murmure de la respiration a quelque chose de rude et de moins nombreux. Pendant les quintes de toux, soir et matin, envies de vomir, et rejet de liquide vert et amer mêlé aux matières expectorées ; expectoration abondante, amère, verdâtre ; inappétence, goût amer, langue chargée d'un enduit épais jaunâtre. *Tartarus em*. 4e dilut., quelques gtt. dans 200 gram. d'eau distillée ; trois doses par jour, pendant 4 jours ; le malade paraissait si affaissé que je n'osai en ordonner de plus fréquentes, recommandant d'insister sur une alimentation réparatrice et soutenue.

20 *mai*. — L'oppression persiste ; la respiration est accélérée ; la toux opiniâtre, toujours sèche, bien que suivie d'expectoration ; le soir, spasmodique et accompagnée de vomissement de mucosités filantes ; la nuit, vers les 3 à 4 heures, suffocante, avec expectoration striée de sang ; le jour, les matières expectorées sont épaisses, d'un jaune verdâtre, d'une odeur putride, sulfureuse. Rien encore de positif à l'auscultation et à la percussion, pas même cette légère obscurité du son et de la respiration remarquée les premiers jours. S'agit-il d'une bronchite catarrhale généralisée marchant vers une résolution simple, ou à une phthisie galopante? Quoi qu'il en soit, le mouvement fébrile est continu, la chaleur à la peau intense ; la nuit, il y a d'abondantes sueurs, et le malade est très-affaissé. Donnerai-je *Antim. crud.*, *Ipeca* ou *mercure ?* etc., d'imperceptibles nuances rapprochent les indications relatives à plusieurs médicaments : *Tarta. em.* administré du reste à doses trop rares, n'a produit aucun effet :

Eu égard au caractère dominant des matières expectorées, qui sont abondantes, épaisses, d'un jaune verdâtre, et *d'odeur putride et sulfureuse,* j'opte pour *Pulsatilla* et *Sulphur,* non-seulement en vue des symptômes, mais aussi de la faculté qui appartient à ce dernier d'agir comme excitateur de la réaction, et dans certains cas, comme abortif du travail de tuberculisation.

Ces deux médicaments seront administrés à la 12e dilut. et alternés de telle sorte que sur trois doses consécutives, *Sulphur* ne sera pris qu'une seule fois, et *Pulsatilla* deux fois : les intervalles d'une dose à la suivante, seront de 2 en 2 heures et demie le second jour, et de trois en trois le troisième.

23 *mai.* — L'effet de cette médication a été immédiat. La toux, l'oppression et la fièvre ont cessé. L'appétit et le sommeil reviennent. J'ordonne *Pulsatilla* pour l'après-midi et le soir, et *Sulphur* pour le matin au réveil, pendant trois jours, afin de consolider le résultat acquis.

31 *mai.* — Autre tableau : quelle imprudence nouvelle a commise le malade qui est dans de mauvaises conditions hygiéniques ? Depuis quatre jours, il est repris d'une toux sèche, fréquente, opiniâtre, accompagnée d'envies de vomir et de vomissements de mucosités, de bouffées de chaleur et de rougeur à la face. Cette toux est constamment excitée en *buvant du vin* (*Borax*) ; elle est précédée et comme excitée par un sentiment de *pression* (*Borax*) ou d'oppression à la poitrine, et accompagnée de douleurs aux parois thoraciques (*Borax*) ; l'expectoration est encore d'odeur désagréable (*Borax*, etc.). Le murmure respiratoire est rude en arrière et à droite. Cependant, l'appétit se maintient, et les forces augmentent.

Borax 12e dilut. une goutte dans 300 grammes d'eau distillée : trois doses en 24 heures. L'amélioration fut immédiate. Cinq jours après, le malade était complétement guéri (1).

(1) NOTA. — J'ai parlé déjà quelque part d'un malade de constitution robuste, qui, à la suite d'une pneumonie lentement guérie par les procédés allopathiques, languissait et présentait un ensemble phénoménal qui donnait lieu de redouter le développement d'une phthisie. Chez ce malade, la toux offrait précisément ce caractère d'être excitée dès qu'il buvait du vin. *Borax v.* 30e alterné avec *Sulphur* ou *Hepar. s.* (ce que je ne me rappelle plus), en eût promptement raison, ainsi que de l'état général, de la dyspepsie, de l oppression, des sueurs nocturnes et du mouvement fébrile persistant.

Eruption variolique avortée sans accident. — Madame B..., âgée de 28 ans, rue Saint-Georges, 16, est prise le 23 juin 1872 de fièvre intense, de douleurs de reins, d'inappétence, de malaise général, de céphalalgie, etc.

Le 23 *juin,* la fièvre continue, ainsi que les douleurs de reins, la céphalalgie et les phénomènes d'embarras gastrique : une éruption discrète, généralisée, mais particulièrement distincte à la face et à la moitié supérieure du corps s'est développée, ce sont de petites pustules acuminées sur un disque rosé, absolument analogues à celles d'une variole ou d'une vorioloïde commençante.

J'ordonne *Aconitum* 4e dilut., une goutte dans 200 grammes d'eau, une cuillerée de deux en deux heures.

Le 24 *juin,* vers le matin, les phénomènes généraux ont diminué. L'éruption se développe; mais les pustules en s'élargissant à leur base, s'aplatissent et deviennent violettes.....

En même temps, la malade étant arrivée à terme d'une grossesse, les premières douleurs du travail de l'enfantement commencent à se faire sentir. Vers le milieu du jour, elles tendent à se calmer. Vers 5 heures du soir, à l'éruption s'est joint le gonflement de la face, indice que dans l'espèce l'éruption est une variole commençante. La céphalalgie et la fièvre ont cessé; la peau est moite. Dans la journée la malade a vomi 6 à 7 fois de la bile verte, et elle a eu quelques selles diarrhéiques, ce qui pour moi, conjointement à l'éruption, indique l'*Antimoine.* Je prescris donc *Tartarus emeticus* 4e dilut. à prendre, les trois premières doses de deux en deux heures; les suivantes de trois en trois heures.

Le médicament est continué le lendemain; et le travail de l'enfantement ayant repris sa marche, la sage-femme est intervenue pour ses fonctions, et l'accouchement s'est fait heureusement.

Le 6 *mai,* la malade se trouve dans de bonnes conditions physiologiques. Des phénomènes d'embarras gastro-hépa-

tique, etc., nulle trace; la face n'est plus tuméfiée, l'éruption s'affaisse dans toutes les parties du corps, et a complètement et rapidement disparu les jours suivants, n'ayant eu en totalité que trois jours pleins de marche ascendante.

Dr PAUL PITET.

DE LA FORCE VITALE

DANS SES RAPPORTS AVEC LES FORCES PHYSIQUES

PAR M. GIORDANO, PROFESSEUR DE PHYSIQUE ET DE CHIMIE

(Suite.)

Jusqu'à ce jour on a pensé que la matière brute cessait d'obéir aux lois communes qui la régissent dès qu'elle faisait partie de la constitution de l'être animé, et qu'elle ne se soumettait qu'aux lois propres à la vitalité. « Un principe fondamental, inexplicable, tout puissant, s'empare des parties constituantes du corps, anéantit en elles toute tendance à s'uniformiser aux lois de la pression, du choc, de la force d'inertie, de la fermentation, de la putréfaction, etc., et les soumet uniquement aux lois merveilleuses de la vie, c'est-à-dire les maintient à l'état de sensibilité et d'activité nécessaire à la conservation de l'être vivant, dans un état dynamique presque spirituel. » (*Hahnemann.*) Ce principe fondamental, inexplicable, c'est, d'après l'école traditionnelle, la force vitale dans le sens strict et rigoureux de ce ce mot. Mais comment ce principe pourrait-il *anéantir* les tendances propres de la matière qui sont ses énergies, ses forces naturelles? Il n'est pas plus possible d'anéantir les forces de la matière que la matière elle-même, et une substance qui n'obéit plus aux lois générales de l'inertie, de la gravité, de la pression, etc., n'est plus de la ma-

tière. Dire que la vie humaine n'obéit sous aucun rapport aux lois purement physiques est par trop inexact. Il n'est dans l'organisme humain aucun phénomène entièrement indépendant des propriétés générales de la matière; tous, au contraire, ont leur point de départ dans les forces elles-mêmes de la matière; et la force vitale, loin de détruire les tendances de la matière, peut être envisagée comme leur résultante, comme l'expression équivalente de tous les mouvements imprimés aux molécules de l'organisme.

La vie, quelque obscure que soit l'idée que nous en ayons, consiste dans un certain nombre d'actes qui s'accomplissent dans une certaine quantité de matière organique. Si l'on donnait d'une part la somme de tous les atomes qui viennent tour à tour prendre place dans l'organisme, y exécuter chacun une partie du mouvement vital, y apporter son contingent d'énergie vitale; si, d'autre part, on connaissait tout le travail exécuté par l'être vivant dès le premier mouvement vital jusqu'au dernier souffle, on pourrait calculer le nombre d'unités dynamiques de la vie comme on calcule d'avance le travail d'une machine, quand on connaît la quantité de vapeur d'eau employée, et la pression que la vapeur exerce, ou bien la quantité de combusible dépensée dans un temps donné.

Il faut bien remarquer que la matière entre dans l'organisme à l'état de matière non vivante, c'est-à-dire avec ses propriétés naturelles, et qu'elle les reprend dès qu'elle est éliminée de l'organisme. Il en résulte que tous les actes accomplis au sein de l'organisme, y compris les phénomènes vitaux, sont des résultats, ou mieux, des transformations, des énergies propres aux atomes, mises à la disposition de l'organisme pour concourir à la production du phénomène que nous appelons *la vie*. Il en résulte encore que ces mêmes énergies se retrouvent dans les atomes quand ceux-ci ont quitté

les groupes organiques et ont été ramenés à l'état de matière brute.

La somme de force vive répandue dans les éléments matériels qui constituent un être vivant reste donc la même, avant et après la vie, et conséquemment durant la vie de l'être ; s'il en était autrement, il faudrait admettre que l'organisme crée ou détruit quelque chose, comme on se l'était imaginé. Mais l'animal ne crée rien, ne détruit rien, ni force, ni loi, ni matière, il ne fait que modifier, ou plus exactement, jouir des modifications propres à la matière, c'est-à-dire des combinaisons de ses mouvements. La matière ne périt pas, la force non plus : la mort n'atteint donc ni la matière, ni la force. D'autre part, la matière ne perd rien en se séparant de l'organisme : le phénomène de l'organisme, en cessant, laisse derrière lui une somme d'énergies physiques qui lui est équivalente, et ces énergies n'en diffèrent que par la forme, et peuvent reproduire une autre fois la vie, ou la même somme de forces vitales. Si, par exemple, on chauffe un certain volume d'eau, on transforme le liquide en vapeur, et si l'on répand la vapeur obtenue sous la surface d'un piston, elle met le piston en mouvement et produit le phénomène *travail* ; chaque molécule de vapeur exécute une partie du travail, tout en perdant sa chaleur et en revenant à l'état d'eau liquide. Que l'on chauffe une seconde fois, elle fera encore le même travail sans perdre ni sa nature, ni la propriété qu'elle a de passer de l'état liquide à l'état gazeux. Réciproquement, si l'on appliquait à l'eau le calorique équivalent du travail exécuté par la vapeur, on ramènerait l'eau à l'état de vapeur et de tension qu'elle possédait en entrant sous le piston. C'est ainsi que quand la vie s'éteint, tout le travail de décomposition de l'organisme, tous les phénomènes qui surviennent après la mort dans les groupes moléculaires représentent autant d'énergie et de travail qu'il y en avait sous forme de force vitale dans l'économie animale.

Le principe de convertibilité des phénomènes, ou la corrélation des forces de la nature, devient ainsi un principe absolu et général; rien ne lui échappe, il se trouve appliqué partout dans la matière organique comme dans le monde physique.

La vie, considérée au point de vue physique, étant, parmi les phénomènes de la matière, le phénomène de l'ordre le plus élevé que nous connaissions, n'a pas de semblable; la vie ne ressemble qu'à la vie; ce qui n'exclut pas une certaine équivalence entre la vie et d'autres phénomènes connus. Or, pour que l'équivalence existe, il faut et il suffit qu'il y ait équation entre l'énergie qui est dépensée dans le phénomène vital, et celle qui est dépensée dans un autre phénomène. C'est ainsi qu'un poids de 425 kilogrammes est l'équivalent d'une certaine quantité de chaleur, bien qu'il n'y ait pas de similitude entre la chaleur et la pesanteur. Quel est maintenant le mode de manifestation par lequel la vie se révèle à nous? Chaque force dans la nature se manifeste par des signes ou des phénomènes particuliers; la lumière, par exemple, ne produit des impressions que sur la rétine; la chaleur affecte à peu près également toutes les surfaces nerveuses; le magnétisme se révèle par une foule de phénomènes qui lui sont propres, et par d'autres qui ont beaucoup de ressemblance avec ceux de l'électricité; la pesanteur de même, et les forces chimiques se distinguent l'une de l'autre par des faits caractéristiques. La vie doit donc avoir aussi son caractère distinctif; ce caractère, quel est-il? C'est le sentiment que nous avons de notre propre existence, c'est la conscience que nous avons de la vie. Nous sentons s'augmenter, s'affaiblir, varier, dévier la force vitale qui nous est propre; c'est à ce sentiment que l'on s'adresse quand on dit à quelqu'un : « Comment vous portez-vous? comment vous sentez-vous? comment êtes-vous? » Lorsque nous prenons des boissons excitantes, capables d'augmenter les forces de l'économie, nous éprouvons un sentiment plus vif de notre existence; les objets extérieurs

nous semblent plus agréables, notre satisfaction est plus grande, et notre joie se dilate ; en un mot, nous sentons d'autant plus la vie en nous, que le niveau de la vie s'élève, et d'autant moins, qu'il s'abaisse. Ainsi il n'est point de mesure plus exacte de l'intensité de la vie que la conscience qu'en a l'être lui-même, non qu'il ait le sentiment de tout ce qui se passe dans ses organes, de tous les phénomènes qui concourent à la production de la vie, car il n'a conscience que de la somme des forces vives résultant de ces actes, du mouvement vital opéré par eux dans les organes. Nous sentons, par exemple, les bons effets d'une digestion régulière, mais nous n'avons aucune sensation du travail de l'estomac et des intestins, pas plus que des fonctions de la circulation du sang, de la respiration, etc.

Le sentiment que nous avons de la vie est proportionnel au degré auquel elle s'élève en nous ; la vie admet un nombre presque infini de degrés. Le germe qui commence à peine à se développer ne sent presque pas la vie ; tant que l'organisme est à l'état rudimentaire le sentiment de la vie l'est également ; à mesure que l'organisme se fortifie, se complète, ce sentiment devient plus intense et plus parfait ; et quand la force vitale décroit dans le vieillard, le sentiment de la vie s'affaiblit proportionnellement, et pendant le sommeil, il est presque entièrement suspendu ou réduit à l'état latent.

Nous n'avons pas seulement conscience des différents degrés d'intensité de la vie, nous avons encore la connaissance intime des diminutions et des déviations qu'elle subit. Les déviations se révèlent par le sentiment de la douleur quand elles affectent un organe en particulier ; et par un sentiment de malaise général quand le dérangement n'est pas localisé. Mais que faut-il entendre par déviation de la force vitale ? On comprend par ce que nous venons de dire que toute déviation de la force vitale n'est qu'un dérangement de la santé ; mais

avant de développer ce point important, exposons ce qu'est la vie à l'état normal.

La vie, physiologiquement parlant, avons-nous dit plus haut, est la résultante de tous les mouvements qui ont lieu dans les atomes de l'organisme pendant l'existence ; or, de même qu'un système de forces données agissant dans une certaine direction conserve et son mouvement et sa direction tant qu'aucune force étrangère ne vient pas dévier la force vitale ; mais pour que cet état normal se maintienne et persiste, il faut que les phénomènes qui se succèdent donnent lieu à des phénomènes qui sont non-seulement équivalents, mais encore tout à fait semblables dans la forme à ceux qui les précèdent. La vie en effet n'étant semblable qu'à elle-même ne peut produire que des phénomènes de même ordre et de même forme qu'elle, c'est-à-dire équivalents et semblables.

Dans la nature, tout phénomène s'accomplit aux dépens d'une certaine quantité de force vive; mais par là même qu'une énergie est dépensée, un travail s'est accompli ; ce travail est un dépôt de la force vive qui, à son tour, donne lieu à un phénomène qui est l'équivalent du précédent. Ainsi, d'un phénomène quelconque résulte nécessairement un phénomène qui lui est équivalent, mais sans lui être nécessairement semblable; quand, par exemple, on brûle dans l'oxygène 33 grammes de zinc, il se dégage une quantité de chaleur nécessaire pour élever de zéro à un degré 42 milligrammes d'eau, et le travail chimique a mis en réserve 42 milles unités calorifiques ; les deux phénomènes sont équivalents, mais ils ne sont pas semblables. Si les 33 grammes de zinc s'oxydent dans l'eau acidulée, il se forme un courant électrique, phénomène qui est l'équivalent du travail chimique ; les deux phénomènes sont encore équivalents et dissemblables. On peut donner au courant la forme de calorique, lui faire prendre celle de lumière, de magnétisme, de courant induit, ou bien le ramener à une action chimique, semblable et équivalente à celle

qui l'a produit. Nous ne saurions trop le répéter, dans la nature tout phénomène est la cause d'un phénomène équivalent; mais non pas nécessairement semblable; or parmi les conditions essentielles de la vie il en est une absolument nécessaire, c'est la similitude des phénomènes qui suivent avec ceux qui précèdent. C'est de leur succession non interrompue que dépend la durée de l'existence : c'est à cette condition seulement que l'être vit, qu'il a le sentiment de ce qui passe en lui, et qu'il se maintient identique à lui-même depuis sa naissance jusqu'à sa mort.

On a de tout temps invoqué contre le matérialisme le sentiment que l'homme garde de son identité personnelle pendant toute sa vie, malgré les changements et même le renouvellement de la matière constitutive de son corps, et on a conclu contre lui que ce sentiment ne peut provenir de la matière, qu'il appartient au principe immatériel, à l'esprit; car autrement, dit-on, il changerait avec la matière organique elle-même. Sans doute la conscience que l'homme a de son existence appartient à un principe plus élevé que la matière. Le matérialiste, ainsi que nous l'avons déjà remarqué, ne peut expliquer les phénomènes de la pensée, de la conscience, de l'affection, etc., par les affections connues de la matière, quelle que soit la coïncidence des phénomènes de l'esprit et de ceux de l'organisme; car entre ces deux ordres de choses, il y a un abîme; mais l'argument tiré du sentiment invariable que l'on a de l'identité personnelle n'est, d'après ce qui vient d'être dit, nullement rigoureux. Ce sentiment est le résultat du principe général qui préside à la vie, à savoir que tous les termes de l'existence sont semblables, c'est à dire que chaque phénomène qui apparaît dans l'organisme doit y laisser une force vive nécessaire pour produire un phénomène équivalent ou semblable.

Ce principe d'équivalence et de similitude dans les choses de la vie est tellement vrai et si rigoureux qu'il est impossible

à l'esprit le plus subtil, au sentiment le plus délicat et le plus exquis de distinguer les plus légères différences dans les phénomènes qui se succèdent immédiatement ou à peu d'intervalle ; bien que la vie augmente ou diminue d'intensité, le sentiment reste constamment le même ; les degrés d'accroissement ou d'affaiblissement quels qu'ils soient ne le font pas varier, parce qu'entre les uns et les autres, aucun phénomène vital n'apparaît qui ne soit absolument semblable à celui qui le précède. « Tous les âges se succèdent les uns aux autres » par de douces transitions, en sorte qu'on ne peut distinguer » nettement le terme de l'enfance d'avec l'origine de la jeu- » nesse, pas plus que le commencement de la vieillesse d'avec » la fin de la virilité » (*Encycl. nouv.*) Les différences dans l'intensité de la vie comme les différences dans la taille du corps, ne sont sensibles qu'à des intervalles de temps très-éloignés, et ce n'est qu'après un temps assez long que les changements qui se sont opérés dans l'individu le laissent à peine reconnaître et même souvent l'empêchent d'être reconnu par ceux qui l'ont perdu de vue ; mais pour ceux qui le voient habituellement, à plus forte raison pour l'individu lui-même, les changements sont si insensibles que le sujet est toujours le même.

D'ailleurs le sentiment de la vie n'a pas d'autre fonction que celle de nous tenir au courant de l'existence et de la santé générale. L'individu est toujours le même pendant toute sa vie ; le moi qui en est le sentiment doit donc être continué identique à lui-même autant que la personnalité et la vie continueront d'être identiques à elles-mêmes.

Les changements qui s'opèrent dans la matière vivante, changements qui font le sujet de l'objection, sont du domaine d'autres fonctions de l'organisme qui en rendent un compte fidèle chacun selon sa destination : les yeux, par exemple, rendent compte par la vue ; l'organisme tout entier par le tact, etc. Ajoutons que les sensations ne changent qu'avec

l'objet; la vie étant constamment identique, la sensation qu'on en éprouve doit demeurer toujours la même. Toutefois, il en est du sentiment de la vie comme de toutes les sensations qui sont sujettes aux vicissitudes organiques : ainsi de même que les sens donnent des sensations variables, avec l'état de l'organe, de même le sentiment de la vie, comme nous l'avons déjà dit, varie proportionnellement au degré de perfection auquel la vie s'élève en nous ; il est rudimentaire quand l'organisme est à l'état rudimentaire, parfait à l'état parfait de l'âge et de la santé, faiblement perçu et comme nul dans certaines maladies.

Après avoir dit ce qu'on entend par l'état normal de la vie, état que nous appelons santé, nous avons à parler de l'état anormal qu'on appelle maladie. Tout phénomène qui cause une sensation différente de celle que cause le phénomène vital, est un phénomène morbide ; il n'est pas semblable à celui qui l'a précédé dans la série des phénomènes vitaux ; il ne forme pas un élément de l'orbite de l'être animé, il ne concourt pas à maintenir la vitesse du mouvement vital ; au contraire, il trouble l'état de l'organisme, il lui enlève une partie de son énergie par un travail qui est purement physique au détriment du travail vital ; ce qui revient à dire que le phénomène morbide est la dépense d'une certaine somme de forces de l'organisme employée à un travail purement physique au préjudice d'un travail purement vital équivalent.

Mais d'où peut provenir une telle déviation ? La déviation du phénomène vital au phénomène physique doit tenir aux circonstances dans lesquelles se développe et se manifeste la vie, circonstances qui sont celles du milieu dans lequel l'être vit, et des éléments de la nature avec lesquels il est en rapport, etc. Les causes perturbatrices de la vie sont assurément nombreuses. L'ordre purement physique nous présente assez fréquemment des déviations. Notre vie parcourt une orbite environnée de nombreux centres d'attraction secondaires ca-

pables de la dévier de sa route, de la soustraire à la gravitation autour de son centre naturel. Mais nous savons que la matière, dans toutes ses déviations, vu qu'elle se prête à toutes les formes possibles, *obéit à une loi* essentielle, nécessaire, éternelle, en vertu de laquelle *la quantité d'énergie qu'elle possède* ne peut ni augmenter, ni diminuer, ni se perdre. *Cette loi existe,* quelle que soit la forme sous laquelle l'énergie de la matière se dépense ; d'où il résulte que, dans l'ensemble des phénomènes naturels, la déviation de la force vitale elle-même n'a qu'une importance tout à fait secondaire. La nature conserve éternellement ses forces, et, dans la succession des phénomènes, produit toujours la même quantité de travail.

Les déviations de la force vitale peuvent troubler l'économie dans toutes ses parties et dans toutes ses fonctions, et, par conséquent, de mille façons différentes.

Il serait trop long d'énumérer les causes multiples qui peuvent faire passer la matière de l'état vital à l'état purement physique ; nous ne nous y arrêterons donc pas ; on sait que la vie sur la terre n'est possible que dans des conditions déterminées du milieu relatives toutefois à l'organisation des êtres. Mais, quoiqu'elle puisse s'accommoder à des modifications assez étendues du milieu, se développer dans l'eau et dans l'air sous des conditions très-différentes, il est certain qu'elle n'est pas compatible avec tous les états de la matière. *Nulle trace d'êtres vivants connus sur la terre n'a pu être trouvée dans les terrains dont la formation remonte à une époque où le globe terrestre était à une température encore très-élevée.* Le développement des espèces vivantes est partout en rapport avec l'état physique du globe ; on peut même se rendre compte des changements, par lesquels a passé l'enveloppe terrestre, d'après la physionomie des générations qui s'y sont succédées. Nous ne connaissons pas assez les conditions physiques dans lesquelles se trouvent placées les autres planètes pour déterminer les formes que peut y avoir la vie ; mais ce serait avoir une idée

trop mesquine de la création que de penser que la vie ne puisse avoir d'autres formes, d'autres manifestations que celles que nous connaissons sur la terre; de prétendre que la terre a seule le privilége d'être habitée. La vie est répandue dans l'univers, mais nous ignorons absolument les modes qu'elle affecte dans les régions qui nous sont inconnues; il est probable qu'elle est soumise aux lois qui régissent la matière de chaque planète.

Les conditions biologiques des êtres ne sont connues, même sur la terre, que d'une manière assez générale; l'imperfection de nos connaissances ne nous permet pas de découvrir toutes les causes qui troublent la marche régulière de la vie, et la science, dans l'état actuel où elle se trouve, ne connaît encore qu'un petit nombre des agents physiques qui détruisent ou altèrent la vie; ces agents sont les uns mécaniques, les autres chimiques, d'autres physiques, etc. Un coup violent donné aux organes essentiels, un poison introduit dans l'économie, une chaleur trop forte ou un froid trop vif, donnent la mort ou ne produisent que la maladie si leur action est faible. Il existe encore assurément d'autres causes nuisibles que nous ignorons. Quoique nous ne puissions expliquer le mode d'action des agents perturbateurs de la vie, il est bien certain que le désordre qu'ils jettent dans l'organisme n'est autre que le résultat de la conversion de la force vitale en force physique; et il suffit parfois d'une circonstance inappréciable pour opérer cette déviation, chose facile à comprendre si l'on réfléchit à l'instabilité d'équilibre des molécules dans les fonctions de l'organisme. On sait avec quelle facilité les phénomènes physiques se changent les uns dans les autres et s'éloignent d'une série ou d'une classe pour passer dans une autre. Que l'on interpose, par exemple, sur le passage d'un courant électrique qui s'écoule par un conducteur à large section, un fil de fer ou de platine d'une longueur et d'un diamètre très-petits; le courant dégénère aussitôt en chaleur et fait rougir le fer :

dans des circonstances différentes d'hétérogénéité, il prend la forme de lumière, de magnétisme, etc. Les formes cristallines s'altèrent, si le liquide dans lequel s'opère la cristallisation éprouve des secousses mécaniques, ou renferme des molécules hétérogènes, ou encore s'il subit des variations de température ou de pression. Un morceau de glace à faces parallèles donne passage à la lumière sans lui faire éprouver aucune modification ; mais, si on le soumet à la pression pour en rapprocher les faces, la lumière se polarise. Ces exemples et tant d'autres démontrent la facilité avec laquelle les phénomènes physiques eux-mêmes sont modifiés par les moindres changements. Il en est ainsi, à plus forte raison des phénomènes vitaux qu'un rien fait dévier de l'ordre vital à l'ordre physique.

Nous remarquerons, en terminant cette première partie, que, une fois commencée, la déviation ne peut s'arrêter qu'en vertu d'une réaction équivalente; cette réaction peut être produite par une cause naturelle aussi inconnue et aussi minime que celle qui a donné lieu à la perturbation, et alors la guérison est spontanée, c'est-à-dire qu'elle est un effet de la nature; ou bien la réaction est due à un agent artificiellement introduit dans l'organisme; dans ce cas, la guérison est l'effet d'un remède. Le retour à l'équilibre vital est donc le résultat de la réaction en vertu de laquelle, au phénomène physique qui disparaît, succède le phénomène vital.

GIORDANO,

Professeur de physique et de chimie.

SOCIÉTÉ DE THÉRAPEUTIQUE EXPÉRIMENTALE DE FRANCE

(*Séance générale du 14 juin.*)

Beaucoup de bruit au commencement de la fondation de cette société; grand silence depuis. Si pourtant *noblesse oblige*, le titre que nous venons d'énoncer est assez bruyant pour obliger aussi. Mais patience, le bruit n'est pas nécessairement en rapport exact avec le mérite. J'espère que nous allons le prouver.

Les honneurs de la séance sont pour M. le Dr Gaube; soyons donc tout oreilles !

Mais, pour être exacts, citons :

D'après le journal *la France médicale* (28 juin 1873), M. J. Gaube, appelé à la tribune, fait une lecture qui se résume ainsi qu'il suit ·

« Après avoir rappelé les travaux de M. Queteler sur l'*anthropométrie* et considéré cette science comme un rameau de l'anthropologie, M. Gaube constate l'utilité de la statistique et établit la relation entre celle-ci et le calcul des probabilités. Il considère la thérapeutique comme la science la plus arriérée, ou l'une des plus arriérées que l'homme cultive. « *Toute science d'observation*, dit M. Gaube, a passé par trois étapes successives : 1° la constatation du fait ; 2° la mesure du fait et le nombre de fois qu'il se reproduisit identique dans des conditions générales ; 3° l'explication scientifique du fait. En thérapeutique, la constatation du fait a été plusieurs fois établie ; la mesure du fait rarement étudiée et l'explication scientifique du fait manque généralement. »

— « A cet état de choses dans la thérapeutique, M. Gaube reconnait plusieurs causes, mais la première et la plus élevée c'est l'abus que les savants de toùs les temps ont fait de la

philosophie, dont tous les systèmes sont devenus exclusifs, et il voit avec regret que nous ne savons pas encore nous soustraire à cet « *exclusivisme.* » M. Gaube a ensuite calculé le nombre des substances le plus fréquemment employées en Europe dans le but de guérir, et il a trouvé que ce nombre s'élevait à environ huit cents substances. Six cents à peu près de ces substances sont positivement actives; deux cents, au contraire, ont une action lente, incertaine, douteuse. Dans ce calcul, M. Gaube n'a pas tenu compte des divers composés d'une même substance, étant démontré que celle-ci conserve toujours son unité d'action, quelle que soit sa combinaison.— Sur la totalité des substances employées, un quart seulement ont une action certaine. — M. Gaube étudie ensuite la probabilité somnifère de la morphine qu'il trouve être de deux tiers et il conclut en désirant que la probabilité de tous les médicaments soit établie « en attendant le jour où la physiologie expérimentale aura permis à la thérapeutique d'intervenir sûrement, avec des résultats certains à l'avance, dans le traitement des nombreuses maladies qui affligent notre malheureuse espèce. »

Soyons d'accord, mon très-honoré confrère, nous pouvons d'abord nous entendre sur un point et vos idées ont du bon; c'est avec conviction que je le dis. Certainement nul n'a plus raison que vous quand vous émettez cette grande vérité: « la thérapeutique est la science la plus arriérée, ou l'une des plus arriérées que l'homme cultive. » En effet, à partir de Galien, car Hippocrate avait encore en thérapeutique quelques idées saines, frappées au bon coin; mais depuis Galien jusqu'à M. Gubler, tout n'est qu'un vrai fatras. J'aurais pour justifier mon dire cent colonnes de l'école allopathique. Mais, pour Dieu, lisez seulement ce qu'en dit Bichat et je me tiendrai pour amplement satisfait. Bien certainement je ne vais pas perdre le temps à vous citer les opinions de quelques pauvres hallucinés d'homœopathie. Ce ne serait une valeur

chiffrable ni comme nombre, ni comme probabilité. N'est-il pas d'ailleurs très-avéré, d'après vos maîtres et les nôtres, que toute cette école ne se compose que d'affreux charlatans..... Tout comme Galilée!... vite donc le sac et la corde!...

Reposons-nous un peu sur le résumé de M. Gaube. « *Toute science d'observation* a passé par trois étapes successives :

1° La constatation du fait; je suppose que M. Gaube, je n'ose plus dire confrère, puisque je suis entaché d'homœopathie, je suppose, dis-je, que l'auteur tient compte de tous les facteurs qui peuvent entrer dans la genèse du fait qu'il constate; il est trop ferré sur les mathématiques pour que je puisse en douter;

2° La mesure du fait et le nombre de fois qu'il se reproduit identiques dans des conditions générales; bien, bien; je ne regrette ici qu'un petit point, mais qui est tout dans la thèse : ce sont les conditions spéciales!... Bien fol est qui si fie! mais passons, je ne veux pas faire de peine à mon contradicteur. Je veux seulement éveiller son attention sur un point, tout petit, c'est vrai; c'est l'erreur d'une fraction dans un grand calcul, mais qui finit, à une limite, par faire un nombre important. Passons encore; les géomètres de la thérapeutique allopathique s'en apercevront un jour;

« 3° L'explication scientifique du fait. Ah! pour le coup l'erreur est trop forte, mais elle saute aux yeux, elle les crève. Mais vous êtes bien difficile, M. Gaube; comment, des explications scientifiques, vous dites qu'on en manque généralement! Voilà bien les mathématiciens qui mettent leur perruque de travers sans s'en apercevoir! Mais des explications scientifiques, c'est comme la muscade dont parle Boileau, on en a mis partout. Et sans remonter jusqu'au déluge, lisez plutôt le premier article d'un excellent journal, *la Tribune médicale*, numéro du 20 avril 1873, article intitulé : *Hydrothérapie*. Vous en trouverez là de la théorie et du meilleur aloi. Pardon de la liberté que je prends de vous indiquer ce que

vous avez lu sans doute avant moi ; c'est que j'en ait été tellement ébloui que je n'y ai rien compris. Vous avez sans doute été plus heureux, quoique vous protestiez contre les explications thérapeutico-allopathiques ; non, je veux dire quoique vous déploriez leur incurable indigence. C'est encore un point sur lequel nous sommes profondément d'accord.

Toutes ces erreurs que nous déplorons ensemble ont une cause qu'il a du bien coûter à M. Gaube de signaler à la défiance de tout le corps médical qui s'occupe de théorie médicale et de thérapeutique rationnelle. Notons bien l'épithète en passant ; c'est comme un correctif obligé pour faire bien comprendre à qui de droit que la médecine du passé n'était qu'un tissu de déraison dont le hasard était le meilleur logicien. Mais comme nous avons changé tout cela ! Depuis tantôt un demi-siècle on raisonne tout, on théorise tout, on a pour soi les plus grandes, les plus vastes hypothèses, et on est arrivé en fin de compte à des résultats pantagruéliques.

C'est vraiment quelque chose de merveilleux. Ce serait même prodigieux s'il n'était que parfois il y a dissidence parmi les plus éloquents, division parmi les plus profonds. Lisez un peu tous ceux qui ont philosophé sur l'art médical ; lisez seulement, si votre temps est précieux, la philosophie médicale du vénérable Bouillaud. Nourrissez-vous de ses propositions et de ses aphorismes. C'est comme qui dirait un un père de la médecine. Hé bien ! cependant M. Gaube se plaint de la philosophie et, pour un peu j'inclinerais encore une fois à être d'accord avec lui. Et qui sait, il y a là peut-être encore cette fois de la faute à Voltaire. Cet affreux petit homme a fait tant de mal pendant sa longue existence !

Mais ici le remède est à côté du mal. Et le remède alors n'a point d'hypothèse pour origine, et des raisonnements de raisonnements pour justification. C'est le calcul, ce sont les mathématiques, les probabilités. Je n'ajoute pas ce mot, il est bien dans l'article du journal *la France médicale* et j'en suis

fâché. J'aimais le calcul, c'est la certitude, mais la probabilité !... probable n'a pas encore été synonyme de certain. Cependant cela produira son effet, cela ne peut manquer de paraître d'une science très-profonde, c'est, comme disent d'aucuns, c'est mathématique. C'est d'ailleurs l'opinion d'un homme compétent, de M. Chassagnac, à propos des expériences sur la septicémie ; il dit à l'Académie, qui en a entendu bien d'autres : « Tant que les systèmes en médecine ne se combattent que sur le terrain des vérités subjectives ou personnelles, ils peuvent se discuter ; mais quand s'adressant à des choses où tout homme de bon sens peut compter et mesurer, ils s'attaquent à des vérités géométriques, ils ne s'en relèvent pas. »

Exegit monumentum... Traduction libre :
« Il n'y a plus qu'à tirer l'échelle ! »

Tout cela est vrai ; seulement, c'est l'homme qui calcule et mesure les angles... et l'infaillibilité de l'homme même de bon sens ne s'en relève pas. Si petite que puisse être d'abord l'erreur, elle devient grande à la fin. Je crois bien qu'en cela je suis d'accord avec M. Chassaignac. J'en aurais, à mon sens, beaucoup d'honneur.

Qu'est-ce donc que le calcul appliqué à la thérapeutique ? qu'est-ce donc que la « probabilité somnifère de la morphine ? » si ce n'est tout simplement un retour, sous un autre verbe, à la fameuse, la trop fameuse médecine numérique, déjà ruinée une fois, après avoir été mise sur un piédestal par un homme de mérite et qui jouissait d'une juste considération, P. C. Louis.

Nous avions bonnement cru qu'on ne parlait plus guère de cette méthode si démodée. Quelle était notre erreur ! Elle n'était qu'asphyxiée, on est en train de la galvaniser. Attendons le résultat.

Pendant ce temps résumons nos réflexions.

Et dire qu'à l'époque où nous avons vu s'organiser la *Société de thérapeutique expérimentale de France*, nous avons cru, comme tant d'autres, que le corps allopathique, las enfin et désabusé par les innombrables déboires de l'expérimentation *ab usu in morbis*, allait entrer franchement et sérieusement dans la voie de l'expérimentation vraie, de celle qui apprend vraiment à connaître l'arme dont le thérapeutiste veut se servir, c'est-à-dire l'expérimentation sur l'homme sain. Là, pas d'hypothèse, pas de jugement préconçu ; il ne s'agissait pas d'homœopathie, ni d'allopathie, il s'agissait, nous le croyons du moins, de connaître toute la sphère d'action d'un médicament, tout ce qu'il peut produire de symptômes sur l'homme bien portant.

La chose après cela devenait toute simple à juger : le médicament qui a guéri produit-il des symptômes analogues à ceux de la maladie qu'il peut détruire, ou produit-il des symptômes diamétralement opposés. La solution du problème devenait alors très-facile et de la plus grande simplicité. Mais il paraît que cette manière de faire est trop simple et trop logique, aussi ne l'a-t-on pas tout à fait suivie. Sans doute on a compris que l'homœopathie aurait trop vite et trop facilement raison.

Il a été plus commode de revenir aux vieux us et coutumes. On modifie un peu les noms, c'est presque toujours la même chose. On calcule, on fait du probabilisme au lieu de numération, c'est toujours la méthode numérique. Cela sonne autrement aux oreilles, on l'applique à d'autres détails du problême, on se fait un peu d'illusion à soi-même et on compte bien en faire aux autres. On dresse des échafaudages de chiffres avec des valeurs nulles ou presque insignifiantes, et on arrive avec les quatre premières règles de l'arithmétique à créer un peu de fantasmagorie.

La véritable mesure pour choisir un médicament, ce sont

es indications; mais encore faut-il savoir où les prendre. On ne peut pas aller les chercher dans le domaine des contraires. C'est un principe nié par les homœopathes et tombé en désuétude parmi les allopathes. En homœopathie, on connaît les effets des médicaments comme nous avions espéré qu'on les connaîtrait un jour dans la Société de thérapeutique expérimentale de France. Aussi nous avons une méthode sûre pour remplir les exigences des indications, c'est la recherche de l'analogie la plus complète possible entre les symptômes fournis par le malade à guérir et ceux produits par le médicament expérimenté sur l'homme sain.

Comme rien n'est parfait, il y a pourtant là deux causes d'erreur : l'une qui dépend de l'homme qui applique la règle et l'autre de l'indigence relative de la matière médicale.

Que font nos confrères de l'allopathie? Ils disent qu'il y a des médicaments antiphlogistiques, des hyposthénisans, des toniques, des reconstituants, des excitants, des révulsifs etc., etc... En un mot, autant ils trouvent des défauts à la cuirasse humaine, autant ils trouvent de qualités aux substances qui doivent les réparer. C'est très-intelligent, c'est très-bien conçu; cela prouve une grande richesse d'imagination; mais je doute que s'il fallait analyser et prouver la réalité de cette vaste conception, le simple bon sens, même le bon sens académique de M. Chassaignac pût jamais en venir à bout.

Décidément M. Gaube a raison: la philosophie perd la médecine.

Sunt verba et voces prœtereaque nihil.

D[r] LEBOUCHER.

VARIÉTÉS

LE SUMBUL

Dans les montagnes de Moyucana, au sud des possessions russes et dans les régions nord et est de l'Inde anglaise, dans le Bootars et dans les montagnes du Népaul et de la Bucharie, croît une plante dont la racine est depuis très-longtemps employée dans l'Inde, la Perse et plusieurs autres pays asiatiques,

tant pour les usages de la parfumerie que pour les usages médicaux. On s'en sert comme de l'encens dans les cérémonies religieuses. Transportée par Kiatka en Russie, elle fut expérimentée pour la première fois, en Europe, par les médecins de Moscou et de Pétersbourg, et, de cette dernière capitale, elle a été distribuée dans plusieurs pays de l'Europe, avec la réputation d'un excellent anti-cholérique d'après des essais faits en 1840.

Jones a cru devoir classer cette plante parmi les valérianées, peut-être à cause de son nom indien *jatamami*. Pour nous, qui l'avons vue à Madrid, en 1871, à la pharmacie du savant et laborieux docteur Carlos Ferrari, elle nous a paru être une ombellifère se rapprochant des *angéliques*, parmi lesquelles Wiegers l'a comprise en lui donnant le nom d'*Angelica moschata*.

L'Académie des sciences de Pétersbourg a offert plusieurs fois, sans résultat, des récompenses à qui importerait en Russie la plante vivante. En 1868, Kedtchusko envoya de Furkeston à Moscou quelques racines fraîches qui furent plantées et donnèrent des tiges qui parvinrent à la floraison. Lengershousen lui donna la dénomination de *sumbulus moschatus*; Regel et Herder le décrivirent sous le nom de *hyalolæna sceverzoni*.

Selon cette description, c'est une plante de un à deux mètres de hauteur, dont la racine est de la grosseur du pouce et recouverte d'une écorce grise; la tige est mince, arrondie, sillonnée, d'un gris rougeâtre, pubescente à la partie inférieure, lisse et verdâtre à la partie supérieure; les feuilles inférieures sont divisées en segments linéaires et les fleurs disposées en ombelles composées; l'ombelle terminale a seize rameaux, dont dix sont larges et fructifères et les autres courts et stériles; le fruit est diaguène, portant dix petites côtes avec des sillons tortueux. Ces caractères sont insuffisants pour le classement de la plante.

Le musc végétal ou la racine musquée sont les deux dénominations sous lesquelles est connue la racine du sumbul. Les échantillons que nous avons reçus d'Allemagne sont en fragments de quatre à douze centimètres de diamètre. La saveur de cette racine est légèrement douceâtre au début, puis aromatique et musquée, et enfin elle devient faiblement amère et piquante.

Beinsch, Murawief, Schuitzlein, Frechinger et Koltnfer ont fait l'analyse du sumbul, qui contient de l'eau, une huile essentielle, deux huiles résines auxquelles est due l'odeur de la plante, un principe amer et un acide particulier appelé sumbulique, analogue à l'acide angélicique, mais en différant cependant par quelques caractères.

Les médecins européens, après avoir contesté les propriétés anticholériques du sumbul, lui ont reconnu des propriétés stimulantes, toniques et antispasmodiques. Il a été trouvé efficace contre certaines affections nerveuses, telles que les névralgies, l'hystérie, l'épilepsie, etc. Le docteur Thielmann, de Pétersbourg, l'a employé en 1853 dans le traitement du *delirium tremens*, et avec tant de succès, qu'il regarde ses effets comme supérieurs à ceux de *l'opium*.

Granville, de Londres, a publié en 1850 un mémoire dans lequel il a résumé les diverses applications du sumbul, en le recommandant contre les gastralgies, la chlorose, la dysménorrhée, l'hystérie, l'épilepsie et *la période algide du choléra*. Les doses sont, pour la poudre, de 1|2 gr. à 1 gr. 1|2; pour l'extrait, de 25 à 50 centigrammes; pour les teintures, de 10 à 20 gouttes.

(*Restaurador pharmaceutico.*)

ERRATA

N° 7, page 218, ligne 9, au lieu de : *science*, lisez *sienne*.

TRAITEMENT DE LA FIÈVRE TYPHOÏDE

PAR LE Dr C. HERING.

Nous avons reçu sous ce titre, une brochure in-4°, à 2 colonnes, qui sera, d'après la préface, une livraison-type de l'ouvrage, que publierait l'auteur, au cas où on le lui demandera. L'œuvre même intitulée *Thérapeutique analytique*, paraîtra par fascicules, dont chacun constituera, séparément, un traité de Thérapeutique locale ou spéciale. Nous ne pouvons, malgré son étendue, résister au désir de donner la reproduction de ce travail; nos lecteurs y trouveront, en même temps que des indications utiles, une idée de la Littérature homœopathique au Nouveau-Monde.

De la fièvre typhoïde.

C'est le nom donné à un groupe de symptômes, apparaissant de temps en temps épidémiquement, et chaque fois sous une forme variée, de sorte que les fièvres annuelles prennent un caractère, auquel on applique ce terme; de même il se montre en tout temps quand des hommes épuisés, mal traités, sont trop accumulés les uns près des autres (fièvre des vaisseaux, fièvre des camps, typhus des armées) ou quand quelqu'affection organique, déjà arrivée presqu'au stade d'incurabilité, revêt une forme semblable, comme pour l'adieu à ce monde. Dans tous ces cas, différents médicaments peuvent être indiqués, et rien, sans notre fonds de connaissance, ne doit être exclu ; aucune drogue n'offre une vraie et complète ressemblance avec la forme pathologique, il n'y a de « spécifiques » ni pour le typhus, ni pour aucune des variétés éta-

blies par les pathologistes ; seulement certaines fois, en certains lieux, la même drogue peut être, pour un temps, le remède principal. La distinction entre l'état dit « Typhoïde » et le « Typhus » est tout à fait sans usage pour le choix du médicament ; le cas est le même pour les formes localisées et non localisées. Le seul avantage qu'il y ait à distinguer ces formes, réside en ce qu'elles sont ou peuvent être plus souvent contagieuses. Le pronostic, aussi, ne dépend pas complétement des symptômes, et les règles diététiques peuvent, dans certains cas, être modifiées. D'où, nous ne pouvons rien sans la pathologie.

Les débutants peuvent trouver quelquefois utile de savoir que dans certaines formes, décrites sous des noms particuliers, les médicaments suivants ont été déjà donnés avec succès.

Forme exanthématique : *Apis*, *Arnica*, *Arsenic*, *Bellad.*, *Bryon.*, *Calc. ost.* (calc. carb.), *Carbo veg.*, Lachesis; *Mercur.*, *Mur. ac.*, *Nux mosch.*, *Phosp. ac.*, *Phosph.*, *Rhus tox.*, *Secale*, *Stram.*

Forme pectorale (Pneumo-Typhus) : *Ant. tart.*, *Bryon.*, *Carbo. v.*, *Hyosc.*, *Phosph.*, *Rhus tox.*

Forme entérique (Iléo Typhus, Typhus entérique, Typhus abdominal) : *Apis*, *Arsen.*, *Bell.*, *Bryon.*, *Calc. ost.*, *Carbo. r.*, *Cinchona* (China) *Colchic.*, *Ginseng*, *Ipeca*, *Lycop.*, *Mur. ac.*, *Nitr. ac.*, *Nux vom.*, *Phos. ac*, *Phos.*, *Rhus tox.*, *Secale*, *Sulfur.*, *Veratr. alb.*, *Phos. ac.*, semble agir chimiquement (Grauvogl. II. 35) ; *Oxalis ac.* doit être placé près de lui, après ou avant *Apis* (H. Groos).

Forme bilieuse (Typhus icterode, Typhus bilieux) : *Bellad.*, *Cham.*, *Merc.*, — après une colère : *Cham.*, avec sensibilité dans la région du foie : *Bellad.*

Forme muqueuse (Typhus pituiteux) : *Merc.*, *Puls.*, *Rhus tox.*

Forme pétéchiale : (Typhus hémorrhagique, putride) :

Arnica, Arsen., Camphr., Carbo v., Chinin., Chlorum, Mur. ac., Nitr. ac., SULF. AC.

ARSEN., quand il y a selles putrides, fétides, d'odeur cadavérique; langue brune, sèche, comme du cuir; prostation extrême.

MUR. AC, selles fétides; hémorrhagie intestinale; sopor; faiblesse si grande que le malade coule en bloc au bas du lit.

ARNICA; haleine fétide; pétéchies; dit qu'il ne sent rien.

Rhus. tox., Phosph; Décomposition putride de tous les fluides, langue parcheminée, sèche, brune; selles fétides, sanguinolentes, cadavérique.

FORME CÉRÉBRALE (Typhus cérébral, Typhus encéphalique; *Arnica, Baptisia, Bellad., Bryon., Hyosc., Lachesis, Nux mosch., Opium, Phosph., Rhus tox., Stramon., Veratr. alb.*

FORME VERSATILE (1) (Typhus versatile); *Bellad., Bryon., Chamon., China, Digit., Hyosc., Ignat., Lycop., Mur. ac., Natr. mur., Nux vom., Opium, Phos. ac., Pulsat., Rhus tox., Stramo., Zinc.*

FORME STUPIDE (2) (Typhus stupide) *Arnica, Arsen., Bellad., Bryon., Carbo v., Cinchona, Coccul., Helleb., Hyosc, Laches, Mur. ac.,* NITR. SPIR. DULC., *Nux vom., Opium, Phosph., Phos. ac.,* RHUS. TOX., *Secale, Stram., Veratr. alb.*; — avec torpeur; *Phos. ac.;* avec stupeur complète, *Opium*; dépression du système nerveux sans autre affection qu'une dilatation de la rate : *Coccul.*

FORME APOPLECTIQUE (Fièvre congestive). Il est absurde d'attendre quelque chose de hautes doses de *Bellad.*; c'est un meurtre de saigner, et une folie d'appliquer de la glace en place de compresses trempées dans l'eau froide et changées au bout de quelques secondes. Si cet état n'était ou ne pouvait pas être prévenu : GLONOINE, *Gelsemin., Laches., Sanguin.* ou *Veratr. vir.,* peuvent être utiles si leurs indications ne sont pas méprises.

Paralysie cérébrale imminente : *Lycop., Opium, Phosph., Zinc;* paralysie pulmonaire imminente : *Arsen., Carbo v., Phosph.*

(1) Forme ataxique?

(2) Avec prédominance de la stupeur.

Moschus : Le malade ne peut expectorer, respiration et pouls de plus en plus faibles ; les liquides tombent avec bruit dans la gorge ; émission involontaire de l'urine et des selles.

Carbo veg. : Etat paralytique, stupeur, collapsus, dissolution du sang.

Au début de la fièvre typhoïde, presque tous les médicaments peuvent être donnés, particulièrement ceux qui sont indiqués par le *Genius Epidemicus* ou le caractère dominant des souffrances. Un tiers des malades qui viennent à nos soins dès le début doivent être aptes à se livrer et à sortir dans une ou deux semaines ; un autre tiers peut demander de 2 à 3 semaines ; un tiers à peine exigera le cours plein de 6 semaines, sauf quand les cas auront été dénaturés par de mauvais traitements ou quand, après le commencement du malaise, il aura été pris de l'*huile de Ricin* ou du *citrate de magnésie*.

Au début ou dans les premières périodes, on a donné les remèdes suivants :

Bellad. : Symptômes tumultueux subits, céphalalgie particulièrement congestive ; — avec épistaxis : *Rhus tox* ; — gencives saignantes : *Mercur.* (dans la *fièvre jaune* : *Carbo veg.*) ; — lassitude et pesanteur des membres, avec céphalalgie, enduit blanc de la langue, perte d'appétit, régurgitations : *Bryon.* ; — langue chargée : *Coccul.*; — sécheresse de la bouche et du bout de la langue : *Nux vom.* ; — symptômes gastriques avec douleurs lancinantes aiguës dans différentes parties du corps : *Bryon.* ; — les mêmes symptômes avec régurgitation acide, amère et vertige, *Nux vom.* ; — quand il y a diarrhée : *Bryon.*, *Rhus tox* ; — avec régurgitation acide, amère : *Pulsat.* ; — avec flatulence : *Phosph.* ; — suppression des règles et symptômes gastriques : *Pulsat.* ; — vomissements et diarrhée aqueuse abondante : *Ipeca* ; — selles aqueuses, claires, abondantes, après des douleurs dans les intestins,

avec chute rapide des forces : *Veratr. alb.* ; — frissonnement au plus léger mouvement : *Nux vom.* ; — assoupissement avec impossibilité de dormir : *Bellad.*; — éréthisme : *Rhus tox.* ; — roideur : *Bryonia* ; — désire se coucher sur le champ : *Rhus tox.*; — tremblement avec fatigue des membres : *Bellad.* ; — chaleur insupportable et frisson en se découvrant : *Pulsat.* ; — au début du Typhus versatile : *Bryonía* ; — plus tard : *Mur. ac.* ; — s'il y a prédominance des symptômes dits nerveux : *Baptis.*, ou *Gelsem.* agiront mieux que tout autre.

Non-seulement la durée de la fièvre peut être beaucoup abrégée, mais la mortalité doit être considérablement diminuée.

Cette dernière doit se restreindre aux malades chez lesquels la fièvre a développé des lésions organiques ou à ceux qui ont éprouvé des rechutes par teur négligence des règles diététiques de la convalescence.

La période de *convalescence* est très importante à considérer; la plupart des gens, qui se remettent en une semaine, supposent qu'il ne peut plus rien leur arriver de sérieux (Voy. les remarques de M. Kill, dans le *Bristih Quaterly.*, 1847, VI. 97) et ne se soumettent à aucune règle d'hygiène pour éviter pendant le cours de six semaines les excès d'aliments ou de boissons : La plus petite tolérance à ce sujet peut déterminer une dangereuse rechute. Plus les malades ont d'appétit, plus soigneusement ils doivent limiter la quantité autant que la qualité des repas. Tous les exercices du corps et de l'esprit sont dangereux ; le coït s'est très souvent montré fatal.

Pendant la convalescence, les remèdes suivants ont été donnés avec succès : — pour le très grand désespoir de la guérison : *Psorin.* ; — la perte de mémoire : *Anacard*; — l'hémicranie : *Ignat.* ; — l'odontalgie rhumatismale : *Rhodod.*; — quand l'appétit ne revient pas : *Psorin.*, *Sulfur.* ; — l'appétit vorace : *Arsen., Pulsat.* ; — le malade ne peut manger parce que tout lui semble amer : *Pulsat.* ; — vomissements

bilieux incoercibles : *Cinchon.* ; — vomissements obstinés : *Kreos.* ; — convalescence lente, avec diarrhée : *Cinchon.* ; — diarrhée acide : *Rheum* ; — avec tranchées, pour avoir mangé des choses aigres : *Ipeca* ; — violent désir sexuel : *Aloës, Phosph.*, *Psorin.* ; tendance à la formation de tubercules : *Calc. ost.* ; — periostite du sacrum : *Silic.* ; — tuméfaction œdémateuse, indolore, persistante, des membres inférieurs : *Aur. mur.* ; — si ce médicament a échoué (côté droit) : *Bellad.* ; — les membres inférieurs sont comme paralysés : *Selen.* ; — rhumatisme obstiné : *Colchic* ; — la force seule fait défaut : *Veratr.* ; — grande prostation : *Psorin* ; — marasme : *Cinchona* ; — rechute après une fatigue corporelle : *Rhus tox.* ; — après une fatigue de corps et d'esprit : *Cuprum* ; — d'esprit seul : *Nux vom.* ; — après une frayeur : *Ignat.* ; — une colère : *Nux vom.* ; — frissons continuels et sensibilité au plus léger courant d'air : *Selen.* ; — sueurs colliquatives, jour et nuit : *Psorin.* ; — convalescence trop lente : *Cinchon.* ; — sensations désagréables, courant de haut en bas : *Guaco* ; de bas en haut : *Fluor. ac.*, *Selen.* ; -- quand le mal menace de prendre une forme de langueur : *Arnica* ; — sensation fébrile, appétit tardif : *Coceul* ; — cas lents, prolongés, avec délire tranquille, insomnie, anxiété : *Arsen.*

La *chambre du malade* doit être modérément chaude et abondamment aérée, particulièrement au moment où le soleil y pénètre, et toujours après le lever du soleil. Une fruiterie serait le meilleur lieu où tenir le malade. Des frictions quotidiennes avec des serviettes, mouillées d'eau froide, peuvent être conseillées, et si le malade est habitué à cette ablution, on peut le faire par tout le corps ; des serviettes valent mieux que les éponges. Pour désinfecter une chambre ou détruire toutes sortes de mauvaises odeurs, on fait griller 3 ou 4 grains de café sur un poêle ou sur une plaque chaude ; tous les autres désinfectants sont nuisibles et inutiles. Dans la plupart

des cas, des cuves d'eau sous le lit empêcheront la formation des excoriations. Quand on chauffera les draps du lit ou les chemises, il faut exposer au soleil, pendant une heure le linge à prendre, la chemise retournée, ou frotter avec la main les parties qui toucheront la peau, afin de détruire l'odeur particulière du blanchissage. Ne jamais interrompre le sommeil.

On peut permettre l'eau froide pure, pour boisson, autant que le malade en désirera ; en été, on le rafraichira en mettant le vase dans un manchon de glace, mais y faire fondre la glace serait nuisible ; du pain rassis bien roti, mais seulement bruni, et quand il est chaud, trempé dans l'eau bouillante, rafraichi ensuite dans un vase de terre, non de métal ; des pommes cuites dans beaucoup d'eau et quelques petits raisins ; un peu de sirop de framboise, non fait artificiellement, ou de bonne eau de riz, ni assaisonnée, ni parfumée ; ni vinaigre, ni citrons ne doivent être offerts au malade, à moins qu'il n'en ait un grand désir ; de l'orge ou du gruau de farine d'avoine, selon le goût ; *le soi-disant extrait de bœuf est un des aliments les plus nuisibles, il n'est que malsain et non nourrissant* ; la soupe au bœuf seule peut être conseillée, et toujours avec quelqu'aliment solide, pendant sa convalescence; mais jamais on ne doit permettre de jeune viande ou de fruits, ni de légumes, non mûrs. Du vin pur d'Amérique ou de Hongrie, à petites doses, mais non du Porto. Du bœuf haché, réduit en pâte homogène, salé et frit, ou une pomme terre rôtie sont ce qu'il y a de mieux quand on commence à manger.

Un trop grand appétit doit être modéré par les médicaments et des aliments très-légers et simples donnés souvent et en petite quantité à la fois. Pour les souffrances après chaque bouchée d'aliment, on peut donner *de la Pepsine ;* pour le manque total d'appétit, on administre le remède indiqué et on permet la nourriture que le malade est habitué à prendre, quand c'est un enfant.

MÉDICAMENTS EMPLOYÉS :

Alumina; *Alum, P. S.*; Ammon. carb.; Anacard.; Antim. Tart.; *Apis*; Argent. nitr.; *Arnica; Arsenic*; Astacus; *Baptisia*; *Bellad.*; Borax; *Bryonia*; *Calc. Ost.*; *Camphora; Canthar.*; Carbo. an.; *Carbo. veg.*; *Chamom.*; Chinin-Sulf.; *Cinchona*; *Coccul*; *Coffea*; *Colchic.*; Conium; *Crocus*; Crotal; *Cuprum*; *Digit.*; *Dulcam*; *Ferrum*; Ferr. mur.; Fluor. ac.; Ginseng; Glonoïne; Guaco; *Hellebor.*; *Hepar S. C.*; *Hydroc. ac.*; *Hyosc*; *Ignat.*; Ipeca; Iris versic.; Jodium; *Kali carb.*; Kreos; *Laches.*; Lachnant.; *Lauroc.*; *Lycop.*; *Mercur.*; *Merc. Subl.*; Moschus; *Mur. ac.*; natr. mur.; Nitrum; *Nitr. ac.*; *Nitr. sp. dulc.*; *Nux mosch.*; *Nux vom.*; *Opium*; oxal. ac.; *Phos. ac.*; *Phosph.*; *Psorin.*; *Pulsat.*; *Rhus tox.*; *Secale*; Selen.; *Sepia*; *Silicea*; Spongia; Staphys.; *Stramo.*; *Sulf. ac.*; *Sulfur.*; *Taraxac*; *Veratr.*; Zinc.

Ph^nes Concomittants et modalités. Intellect.

Sensations; *Indifférence* : *Arnica*, *Cinch.*; — même pour l'enfant le plus aimé : *Phosph.*; — pour les objets les plus affectionnés : *Mercur.*; — pour toute espèce de chose : *Secale*; — avec une sorte d'insensibilité, qui force à se frotter le front : *Veratr.*; — avec insensibilité et pâleur de visage : *Cinchon.*

Apathie : *Veratr. alb.*; — avec indifférence : *Cinchon.*, *Phos. ac.*; — et obtusion extrême des sens : *Nitr. Spir.* Ne se plaint pas du tout : *Opium*; — ne se plaint de rien : *Hyosc*; — lorsqu'il n'est pas questionné, il ne dit rien de son état qui ne lui semble pas dangereux : *Colchic.*; — il dit qu'il se sent bien, qu'il n'a rien : *Arnica*; — il pense qu'il est bien : *Arsen.*; — n'exprime aucun désir : *Helleb.*; — ne demande rien, manifeste à peine quelques-uns de ses désirs habituels : *Nitr. sp. d.* — n'agit pas par volonté : *Helleb.* — Comparez *Stupéfaction, stupeur.*

Anxiété : *Arsen. Bryon.*; — avec nausées et sueur froide au front, étant assis : *Veratr.*; — avec pression sur le cœur et douleurs déchirantes dans les aines, chute des forces et agitation, plutôt après qu'avant minuit : *Rhus tox.*; — et faiblesse : *Arsen.*; — et songes effrayants : *Arsen.*; — qui se réveillent : *Cinchon.*

Ne sait que faire de lui-même, surtout dans la 3e heure de la nuit : *Arsen.*, *Kali c.*

Sensation inexprimable de malaise dans le corps et dans l'esprit : *Mercur.*; — tristesse, abattement avec aversion pour le travail d'esprit : *Bryon.*; — ou tristesse, affliction ou bien délire violent : *Bellad.*; — dépression d'esprit, avec timidité : *Secale*; — tristesse : *Opium*; — désespoir de la guérison : *Psorin.*; — et certitude de la mort : *Baptis.*; — malaise avec sensation de maladie : *Opium*; — malaise de l'esprit et du corps : *Opium*; crainte d'être laissé seul : *Hyosc*; *Lycop.*; — se croit toujours seul : *Stram.*; — timidité et crainte : *Bellad.*, *Bryon.* — cœur faible, timide, incliné à pleurer, avec crainte de la mort : *Acon.*, *Arsen.*, *Coccul.*, *Rhux tox.*, *Verat.*

Demande à être transporté d'un lit dans un autre : *Arsen.*, *Bellad.*, *Calc. ost.*, *Cina*, *Chamom.*, *Hyosc.*, *Mezer.*, *Rhux tox.*, *Sepia*, *Veratr.*

Désire s'enfuir (dans les dernières périodes) : *Bellad.*;—avec grande excitation : *Stramon.*; comparez *Désirs*.

Il a constamment dans l'imagination des objets effrayants, tandis que son expression est celle de la crainte et de la terreur; il croit voir des chiens, des chats, des lapins qui l'approchent de tous côtés et voit des spectres : *Stramon.*

Crainte de la mort : *Acon.*, *Arsen.*, *Bryon.*, *Coccul.*

Conations (1) avec sensation de douleur.

Embarrassé : *Hyosc.*, *Sulf.*; — ne sait s'il prendra, ou non,

(1) Tendance à la réalisation d'une fin de vouloir.

ce qui lui est offert, s'il prendra ceci ou cela : *Hyosc* ; — défiant : *Bellad.* ; — s'impatiente beaucoup et se désespère à cause des douleurs et des sensations morbides, qu'il ne peut décrire : *Ignat.*

Mauvaise humeur : *Rhux tox.* ; — vexé, irritant, cherchant des querelles : *Bryonia* ; — chagriné : *Nux vom.* ; — querelleur : *Bellad.* ; — disposé à se mettre en colère : *Bryon.*, *Cinchon.*

Irritabilité : *Coccul.* ; — trop sensible, vexé par les questions, ou donnant des réponses brèves ; facile à offenser : *Bryonia* ; — énervé, avec dépression d'esprit et intolérance pour toutes les expressions des sens, spécialement pour les bruits : *Cinchon.* ; — après un marmottage de quelques instants, il ne peut supporter ni le bruit, ni la contradiction, il parle avec vivacité : *Coccul.* ; — maussade, facile à offenser : *Bryonia.*

Désirs : Désire sortir du lit : *Bryonia* ; — changer de lit : *Arsen.*, *Calc.* ; — s'enfuir du lit : *Bellad.*, *Bryon.*, *Hyosc*, *Stramon.* ; — aller chez lui : *Bryonia* ; — s'enfuir : *Bellad.*, *Bryon.*, *Hyosc*, *Stram.* ; — s'échapper : *Bellad.*, *Opium.* ; — sauter à bas du lit : *Hyosc* ; — n'est maintenu et calmé qu'avec difficulté : *Zincum* ; — saute soudainement du lit : *Bellad.*, *nux vom.*

Désir de la mort, avec indifférence pour les objets les plus aimés : *Mercur.* ; — tendance à pleurer, avec crainte : *Acon.*, *Bryon.*, *Coccul.*, *Rhux tox.*, *Veratr.*

Actions. — *Loquacité*, suivie de stupidité et d'irritabilité : *Lachnantes* ; — parle continuellement ou pas du tout : *Stramon.* ; — parle de ses affaires du jour ou des semaines précédentes : *Bryonia* ; — se parle à lui-même : *Rhus tox.*, — marmottage continuel : *Hyosc*, *Stramon.*, *Tarax.* — Comparez *Délire.*

Murmure. — *Laches.* ; — qu'on ne peut comprendre : *Hyosc*, *Lycop.* ; — lent : *Phos. ac.* ; — avec carphologie : *Hyosc.* ; avec loquacité : *Hyosc*, *Laches.* ; — avec insensibilité

apathique, dureté de l'ouie et une expression de gaieté, de bonheur, qui paraît étrange : *Apis.*

Parle. — Incohéremment sans connexion apparente dans les idées : *Laches., Rhus tox.* ; — indistinctement : *Hyosc* ; — avec incohérence et les yeux ouverts : *Hyosc* ; — de chiens, de loups, de bestiaux, de soldats, de batailles : *Bellad.* ; — comme un homme ivre : *Lycop.*

Chante et rit à haute voix, dans son délire : *Bellad.* ; — rit, siffle, récite des vers, chante des morceaux d'opéra : *Stram.* ; — pleure et ne sait pourquoi : *Hyosc* ; — gémit bryamment : *Mur. ac.* ; — pousse des cris soudains : *Hyosc, Lycop., Stram.* ; — de temps en temps : *Arsen.*

Regarde fixement et constamment les objets qui l'entourent, avec un apparent et complet oubli de lui-même : *Hyosc.*

Epluche les couvertures (Carphologie) *Arnica, Arsen., Colchic, Hyosc, Lycop., Opium, Psorin., Stram., Zinc* ; — avec marmottage : *Hyosc* ; — pendant le délire : *Rhus tox.* ; — essayant, s'efforçant d'attraper des objets au vol : *Lycop., Phos. ac., Zinc;* — s'amuse avec ses mains (sans éplucher) *Hyosc* ; — fait mouvoir ses mains comme s'il voulait prendre quelque chose : *Phos. ac* ; — tâtonne avec ses mains : *Opium*; — agite les mains, comme s'il voulait prendre quelque chose en l'air : *Stramon.* ; — cherche des objets imaginaires dans l'espace : *Psorin., Sulfur.*

Fait des choses folles, se conduit comme un insensé : *Hyosc.* ; — manie aiguë : *Bellad., Stramon.* ; — bat et égratigne les autres ; plus on lui parle doucement, pire il devient : *Hyosc.* ; — injurie ceux qui l'entourent : *Hyosc.* ; — frappe, mord, ou crache sur ceux qui l'approchent : *Bellad.* ; — frappe ceux qui l'entourent, en poussant des cris effrayants ; forte disposition à mordre ou à déchirer toute chose avec ses dents, même ses propres membres : *Stramon.* ; — délire furieux avec douleur dans la tête : *Arsen.* ; — n'est jamais maladroit, mais étonnamment habile : *Stramon.*

Répond avec précipitation : *Bryon.*, *Hepar.*, *Rhus tox.*; — correctement, mais d'une manière violente, précipitée, comme s'il était en colère : *Rhus tox.* ; — avec indignation : *Pulsat.*; — parole hâtive : *Bryon.*, *Coccul.*, *Hepar.*; — lorsqu'il parle, il le fait rapidement, à la hâte : *Arsen.*

Aversions. — *Silencieux : Veratr.*; — comme s'il avait de l'aversion pour toute chose : *Nux vom.*, — se tient absorbé dans son silence : *Opium*; avec une tendance insurmontable au sommeil : *Coccul.*; — silence obstiné, il ne veut rien répondre : *Cinchon ;* — taciturnité : *China ;* — n'a aucun besoin de parler : Phos. ac. ; — aversion pour la conversation : *Rhus tox. ;* — avec confusion dans la tête : *Mercur.;* — répugne à répondre aux questions : *Phos. ac.*, *Rhus tox. ;* — à parler : *Bellad. ;* — répond brièvement : *Bryon.;* — par *oui* ou *non* : *Phos. ;* brièvement et non correctement : *Phos. ac;* — évite de répondre aux questions : *Arnica*; — ne répond pas aux questions : *Arsen.*, *Hyosc.*

Aversion pour la conversation : pense qu'elle lui est difficile : *Rhus tox. ;* répond à peine, en dépit de ce qu'on fait pour l'amener à parler, paraît entendre sans comprendre ce qu'on lui dit ou sans permettre que cela l'impressionne : *Nitr. sp. d.*; — ne permet pas qu'on lui parle : *Verat.*

Refuse ce qu'on lui offre : *Bellad. ;* — et reste indolemment couché, sans dormir, ni parler : *nitr. sp. d.*

Indolence : se tient silencieux : *Coccul.;* — indolence de l'esprit et du corps ; le jour, aversion pour toute occupation ou mouvement ; le soir, répugnance pour le travail, le plaisir, la parole ou le mouvement ; se sent extrêmement mal à l'aise, ne sait pas ce qu'il a : *Sulfur.*

Tranquille, et puis tout à coup agité : *Chlorum ;* — évite tout mouvement, est stupide et embarrassé, avec obtusion des sens : *Sulfur.* ; — aversion pour tout effort du corps ou de l'esprit : *Cinchon.*

Connaissances. — Reproductions.

INCONSCIENCE. — *Arnica, Arsen., Bellad., Colchic., Hyosc., Laches., Lycop., Mur. ac., Opium, Phosph., Rhus tox., Stram., Zinc*; — avec insensibilité, relâchement et muscles, *Opium;* — avec perte des fonctions des sens : *Hyosc*; — comme dans un profond sommeil : *Mercur.;* — avec imbécillité : *Stram.*; ne sait ni où il est, ni ce qu'il fait : *Pulsat.*; — se tient couché, les bras étendus le long des côtés du corps; avec tressaillements subits : *Canthar.*; — perte totale de la perception, avec carphologie : *Colchic.*

INSENSIBILITÉ : *Arsen.;* — avec indifférence : *Verat.*; — avec stupeur; il ne ressent ni le plaisir, ni la douleur : *Opium*; — et perte de connaissance : *Helleb.*, *Rhus tox.*; — avec perte de la parole, absence de pouls, et apparence d'un cadavre, tandis que la chaleur du corps est conservée, et qu'il reste dans un état comateux, dont il sort avec possession de la connaissance et de la parole : *Mercur.*; — stupidité et embarras, évite tout mouvement : *Sulfur.*

STUPEUR : *Apis*, *Laches.*, *Phos. ac.*, *Rhus tox.*, — avec délire murmurant : *Apis* ; — avec sueur abondante : *Kalic*.; — tombe dans un état d'apathie ou de stupéfaction, où il reste complètement privé de connaissance quand on lui parle ou qu'on l'appelle, et sans pouvoir être ni secoué, ni tiré de sa léthargie : *Hyosc*; — Apathie, perte de connaissance et stupeur, avec délire murmurant : *Apis* ; — ne remarque pas ce qui se fait, ne voit rien, n'entend ni ne reconnaît ses parents, est insensible aux impressions externes : *Stramon.*; — (comparez : *Sens*) ; — avec langue brune, parcheminée, aussi dure que du bois, dents et gencives couvertes de fuliginosités brunâtres, et dessèchement, en croutes brunes, du mucus habituel : *Rhus tox.*; — sensation d'ivresse avec désir de se coucher, ou avec afflux de sang à la tête : *Bryon.*; — n'a cons-

cience d'aucun besoin, sauf de la soif : *Hyosc*; — stupidité niaise, tristesse et faiblesse de la mémoire : *Opium*; — perte de la pensée par moments; insensibilité telle qu'il ne sait où il est : *Mercur.*; — sensibilité complètement engourdie : *Opium*; — insensibilité, il est forcé de se frotter le front : *Verat.*; — étourdissement, les pensées lui échappent : *nux mosch*; — perte de la parole : *Hyosc.*; — insensibilité extrême : *Psorin.*, *Sulf.*; — il ne peut être ramené à lui-même : *nitr. sp. v.*; — quand on lui parle il répond correctement, mais aussitôt après reparaissent le délire et la perte de connaissance : *Arnica, Bellad.*, *Hyosc.*; — la stupeur revient bientôt : *Hyosc.*

Perte de la mémoire : Anacard., *Hyosc*; — affaiblissement de la mémoire : *Opium*; — en parlant, il oublie les mots : *Arnica*; — oublie le temps et les lieux : *Mercur.*; — et ce qu'il a dit : *Mur. ac*; — ne peut se rappeler les événements les plus récents : *Rhus tox.*; — se rappelle les événements, seulement comme dans un songe; presque complète perte d'esprit : *Veratr.*; — obtusion, comme un manque de mémoire : *Pulsat.*

Souvenirs : L'esprit est occupé des choses présentes et passées : *Mur. ac*; — il ne sait pas ce qui concerne ses amis, ses parents ou lui-même : *Hyosc*; — il ne comprend pas ce qui se passe, ne connaît ni ses parents, ni les objets qui lui sont les plus familiers : *Opium*; — tantôt il reconnaît, tantôt il ne reconnaît pas ses amis : *Bellad.*

Lent à comprendre les questions qui lui sont posées : *Sulfur.*; — il ne peut trouver pour ses idées l'expression convenable, ne se rappelle pas ce qui est passé : *Coccul.*; — pense correctement mais emploie des expressions erronées pour les idées correctes qu'il veut exprimer : *Arnica*, *Graph.*, *Lycop.*; — en parlant, grande difficulté pour employer l'expression juste : *Pulsat.*; — parle lentement, et répond à faux : *Carbo veg.*; — ou il ne comprend pas les questions, ou il les com-

prend et ne peut parler : *Hyosc* ; — répond incorrectement : *Hyosc*, *Phos. ac.*; — ne comprend pas les questions, ne répond pas : *Secale* ; — quand on lui parle, c'est comme si on l'éveillait d'un songe, il paraît stupide et ne peut comprendre et répondre qu'après un grand effort : *Sulf.*; il reconnaît ce qu'on lui dit, mais comme à travers un songe : *Opium;* — il se tient absorbé dans son silence : *Opium* ; — il se tient comme en méditation, cependant il ne pense à rien, comme s'il songeait éveillé : *Arnica*.

Absence des dispositions d'esprit. — Avec chancellement : *Arsen.;* — il ne peut fixer son attention sur les objets présents, ni diriger ses affaires : *Sulf.;* — comme s'il était absorbé dans ses pensées, et cependant les idées lui manquent : *Rhus tox.;* — avec insensibilité, comme s'il était ivre : *Nux mosch.;* — Absence d'idées : *Sulf.*; — complet oubli de soi-même : *Hyosc*.

Production.

Intelligence : — Difficulté à penser et à parler : *Secale*; — sombre, bien que faisant des réponses correctes ; si on ne le questionne pas, il ne dit rien de son état qui ne lui paraît pas dangereux : *Colchic.;* — absorbé intérieurement, comme s'il était ivre ou endormi : *Opium* ; obtusion des opérations mentales avec grande disposition à dormir : *Mercur. ;* — esprit indolent, avec incapacité pour la méditation : *Carbo veg.*

Mouvement lent des idées : *Phosph.; Rhus tox.*, — et aussi du pouvoir de compréhension : *Cinchon. ;* — répond correctement, mais lentement : *Nus mosch.*, *Rhus tox. ;* — Avec répugnance : *Phos. ac.;* — opérations mentales lentes et difficiles : *Rhus tox. ;* — les idées se meuvent lentement et constamment sur le même sujet : *Petrol.;* — avec confusion dans la tête, comme si elle était engagée : *Carbo. v. ;* — il s'arrête longtemps sur sa réponse, avant de la donner, et souvent ne

répond pas du tout : *Nux mosch.;* — répugnance pour la réflexion, faiblesse d'esprit, mobilité des idées, disparition des idées comme dans une défaillance : *Bryonia;* — difficulté à réfléchir, beaucoup d'oubli, et obtusion de la tête : *Bryonia;* — ne peut mettre deux idées en rapport, faiblesse de l'intelligence : *Sulfur.;* — incapacité de penser, les idées ne peuvent être dirigées, ni contrôlées : *Hyosc;* — compréhension lente des idées : *Opium;* — confusion des idées : *Baptisia;* — état de stupéfaction, il reste comme en méditation, comme s'il songeait, éveillé : *Arnica;* — obtusion, stupidité : *Opium, Rhus tox.;* — et sopor : *Carbo v.;* — léthargie et stupidité : *Nitrum;* — léthargie du sensorium, une sorte de demi-paralysie de l'organe mental : *Nitr. spir. d.;* — imbécillité : *Opium, stramon.;* — état idiotique : *Helleb.;* — stupide et dérangé pendant plusieurs jours : *Phosph.;* — avec obtusion de l'intelligence et de tous les sens : *Opium;* — ne peut pas penser, avec confusion et pesanteur dans la tête : *Arnica;* — stupidité avec dilatation des pupilles : *Secale;* — impossibilité de comprendre les idées, avec céphalalgie douloureuse le matin, en s'éveillant : *Phosph.*

Idées fixes : — Quand il a une fois saisi une idée, elle l'occupe et ne veut pas s'évanouir : *Pulsat., petrol.;* — obsédé par une idée quelconque, monomanie : *Stram.;* — la même idée désagréable se présente aussitôt qu'il tombe dans un léger assoupissement : *Calc. ostr.;* — grande foule d'idées variables : *Laches., Pulsat.*

Illusions : — Comme si son corps était coupé en deux par le milieu, comme si tous les objets environnants étaient trop petits, tandis que lui-même est trop grand : *Platina*; — trop long et trop haut : *Pallad.*; — croit voir autour de lui une grande foule de monde, et veut l'atteindre : *Stram.*; — délire fantastique, dans la veille et dans le sommeil, comme si elle était dans une île éloignée, si elle était très-occupée, si elle était une dame de haut rang, etc. : *Phosph.*; — parle aux

absents comme s'ils étaient présents, et donne des noms de personne à des objets inanimés, pendant qu'il ne prend pas garde à ceux qui l'entourent : *Stramon.*; — ne croit pas être dans sa maison : *Opium*; — pense qu'il est dans un autre lieu que celui où il est : *Hyosc*; demande à aller chez lui : *Bryon.*; — croit qu'il est toujours seul : *Stram.*; — pense qu'il est mort; stupeur avec murmure : *Apis*, *Laches.*; — dit qu'il n'a rien : *Arnica*; — pense qu'il est bien : *Arsen.*; — illusions des sens et de l'imagination : *Hyosc*; a des visions belles ou terribles : *Bellad.*; voit des gens qui se tiennent au pied de son lit : *Bryon.*

Visions terribles. — Voit les animaux qu'il craint : *Bellad.*; — avec peur et désir de se cacher ou de s'enfuir : *Pulsat.*; — se cache sous les couvertures : *Stram.*; — visions effrayantes; *Carbo. v.*; — le quatorzième jour : *Calc. ost.*, *Stram.*; — apparitions effroyantes, le soir au lit, avec tressaillements d'effroi en fermant les yeux pour s'endormir : *Cinch.*; — voit continuellement quelque chose : *Bella*, *dcalc. ost.*; hallucinations vives : *Mur. ac.*; — de la vue, de l'ouïe et de l'odorat : *Stram.*; — avec changement fréquent dans les visions (typhus versatile) : *Hyosc*; — des personnes absentes lui parlent : *Stram.*; en fermant les yeux, il voit, devant lui, des personnes et des événements, qui ne sont ni effrayants, ni terribles; mais plutôt des faces étranges : *Arsen.*, *Cal. c. ost.*, *Carbo. v.*, *Stram.*

Délire.

Tranquille. — *Arsen.*, *Opium*, *Phosph.*; alternant avec parole bruyante : *Bellad.*, *Hyosc*, *Stramon.*; — parle de ce qui concerne ses affaires : *Bryonia*; — avec froid : *Verat.*; — avec essai de s'enfuir : *Bryon.*; — au commencement; seulement dans le sommeil ou en s'éveillant : *Bellad.*; — à la première période : *Bellad.*; — à la seconde période : *Stram.*; — après la deuxième semaine : *Calc. ost.*; — ne fait aucune plainte; dans la seconde

période, avec chaleur générale : *Hyosc*; — continuant après le réveil, il voit des personnes qui ne sont pas et n'ont pas été présentes : *Hyosc*.

CONSTANT. — *Baptis.*; — avec congestion à la tête et à la face : *Opium*; — ne permettant ni de reposer, ni de dormir : *Mur. ac.*

LENT. — *Rhus tox.*; — murmurant : *Arnica*, *Hyosc.*, *Lycop.*, *Rhus tox.*, *Stram.*; — murmure lent : *Phos. ac.*; — marmottage : *Bellad.*, *Opium*, *Veratr.*

Après *Calc. ost.*, si le malade est harrassé par un délire murmurant, une céphalalgie déchirante et lancinante, et reste dans un état de sopor calme, quelquefois interrompu par des cris et des grondements, — avec distension de l'abdomen : *Lycop.* — (*Jahr.*).

Beaucoup de soliloques : *Rhus tox.*; — parle constamment, se croit errant dans les champs, nageant, restant dans l'eau pendant des heures : *Rhus tox.*; — parle des événements passés, les yeux ouverts, et ne reconnaît ce qui lui est dit que comme après un songe : *Opium*; — parle des choses de la religion, de vœux accomplis, de prières : *Veratr.*; — loquacité indistincte : *Apis*, *Hyosc*; — loquacité, tranquille ou terrifiée : *Stram.*; — au sujet de ses occupations : *Bryon.*; — très-loquace, avec yeux brillants et rougeur circonscrite des joues, puis stupide et irritable : *Lachnant*; — parle avec loquacité ou violemment et bruyamment : *Bellad.*; — avec rires, chants et sifflements; mouvements bizarres, constants, involontaires; les objets paraissent obliques : *Stram.*; — parle de fantômes, de diables et d'esprits, qu'il dit entourer son lit et lui faire de la peine : *Opium* (comparez *Actions*).

S'IMAGINE être sous puissance d'étrangers et désire s'en aller chez lui : *Bryon.*; — sort de son lit, ne sent pas qu'il est chez lui : *Opium*; — s'imagine qu'il est ailleurs qu'à la maison : *Veratr.*; — parle d'aller chez lui : *Bellad.*, *Bryon.*; — parle de partir dans la journée, veut qu'on l'habille, est prêt

à partir : *Opium ;* — essaie de sortir du lit : *Bellad., Hyosc, Opium, Stramon., Zinc;* — essaie de s'enfuir : *Bellad., Hyosc, Opium;* — inclination à s'enfuir (comparez *Désirs*).

Avec visions. — *Stramon.;* — alternative d'images du passé ou du présent, — qui le tiennent actif et irrité : *Mur. ac.;* — objets effrayants : *Stramon.* (comparez *Visions effrayantes*, au chapitre des *Sensations douloureuses*).

Furieux. — *Bellad., Colchic., Pulsat., Zincum;* — au point culminant de la maladie : *Stramon.*; — s'élevant jusqu'à la folie rugissante : *Zincum*; — furibond, avec parole bruyante, chants et essais de s'enfuir : *Opium*; — furieux, agité, obstiné, incapable de dormir, avec rougeur et saillie des yeux et intolérance de la lumière : *Bellad.*; — délire violent, avec yeux brillants; déchire, mord ceux qui l'entourent, ou bien crache sur eux : *Bellad.;* — crie, se meut de tous côtés : *Canthar.*; — crie jusqu'à s'enrouer et perdre complètement la voix : *Stramon.*; — avec désir de s'enfuir du lit : *Bellad., Hyosc.*, *Stramon.*; — maniaque, se lève, essaie de s'enfuir, crie, rugit avec abattement des traits, pieds froids et pouls accéléré : *Zinc*; — délire violent, suivi de vomissement et de sommeil profond : *Secale*; — loquacité violente, continuelle, avec soubresauts des tendons, et autres mouvements : *Valeriana*; — pendant la période de chaleur : *Arsenic*, *Bellad.*, *Hyosc*, *Opium*, *Rhus tox.*; — avec douleurs dans les membres : *Rhus tox*.

Délire avec stupidité. — *Nux mosch.*; — avec stupeur : *Baptis.*; — avec perte de connaissance : *Pulsat.*; — après un vertige encore plus grand, comme une ivresse, avec sensation de lassitude et de faiblesse : *Secale*; — tranquille, avec grande stupéfaction et obtusion de la tête : *Phos. ac.*; — anxiété, céphalalgie, bruits dans les oreilles, grande agitation, perte de la parole, tremblement et sueur anxieuse : *Arsen.*; — violente douleur au front : *Bellad.*; — chaleur de la tête : *Camphora*; — avec yeux ouverts : *Bellad.*, *Hyosc.*, *Stramon.*; — toutes sortes de fantômes effrayants en fermant les yeux : *Calc. ost.*;

— avec traits tirés : *Zincum*; — avec vomissement, et, après celui-ci, sommeil profond : *Secale*; — délire doux, alternant avec stupeur et respiration stertoreuse, la bouche ouverte et la mâchoire inférieure pendante : *Laches.*, *Opium*; — avec enrouement : *Stramon.*; — avec............,.. : *Phosph.;* — avec soubresauts : *Valer.* (voyez *Actions*); — en s'endormant : *Cinchon.*, *Ginseng.*; — dès qu'il tombe dans le sommeil : *Gelsem.*, *Spong.*; — avec insomnie : *Bellad.*; — avec sommeil profond consécutif : *Secale.*; — avec sopor : *Lycop.*; — avec pieds froids : *Zinc.*; — avec sueur froide à la peau : *Camphor.*

Temps du jour. — Le soir, avec parole précipitée : *Bryon.*; — spécialement, la nuit, au sujet de ses occupations ou des affaires précédentes : *Bryon.*; — après minuit : *Kali. c.*, — le matin, au sujet de ses affaires, avec disposition à s'enfuir : *Bryon.*

Agitation, jactation, sautant du lit, avec envie de s'enfuir : *Hyosc;* — apparence d'ivresse avec tremblement ou indolence, ivresse furieuse : *Nux mosch.*

Prostration, avec dépression d'esprit, faiblesse, incapacité de faire un travail quelconque; chute des forces marquée, avec impossibilité de se mouvoir; manque de ton dans les parties solides du corps : *Opium*; — prostration d'esprit, ne peut unir deux idées, comme s'il était tout à fait stupide : *Rhus tox.*; — et dépression d'esprit : *Mercur.*, *Nuphar.*; — avec torpeur : *Arnica*; — agitation mentale, avec trop d'inertie pour le mouvement : *Baptisia.*

Effroi. — S'effraie facilement : *Ignat.*; — avec mouvement : *Kali carb.*; — terrifié : *Stramon.*

États mentaux comme conditions :

L'exercice mental détermine les symptômes physiques; en essayant de fixer son attention sur un objet, battement au vertex : *Nux vom.*; — grande anxiété et embarras d'esprit :

Calc. ost., *Cupr.*; — longs chagrins : *Ignat.*, *Opium*; — violentes passions : *Chamom.*

(Sous le titre : *Index aux symptômes de l'intellect*, suit un répertoire alphabétique destiné à faciliter les recherches des symptômes ci-dessus énoncés.

(*A continuer*).

LE DIABETE

ET SON TRAITEMENT PAR LA MÉTHODE HOMŒOPATHIQUE

Par le Dr Ch. Ozanam

All. *Harmuhr.* — Angl. *Diabetes.* — Esp. *Diabetes.* — Ital. *Diabete.*

Définition. — Le *Diabète* (Δια βαινειν passer à travers) est une maladie cachectique caractérisée par une hyper-sécrétion d'urines *naturelles* ou *sucrées*; de là, deux formes du diabète; la dernière prend souvent à tort le nom de *glycosurie* γλυκος (douce) οὖρον (urine), urine sucrée, terme plus général applicable à bien des cas de diabète symptomatique et non plus à la maladie.

Historique. — Les anciens ne connaissaient que le 1er phénomène du diabète: l'abondance des urines. Ce fut *Willis*, en 1674, qui constata leur saveur sucrée. *Cowley*, en 1778, isola le sucre diabétique. *Chevreul* fit connaître son identité de composition avec le sucre de fécule. *Tiedemann* et *Gmelin* démontrèrent que les substances féculentes se transformaient constamment en sucre dans les voies digestives; mais, arrivée à ce point, la question de la nature du diabète resta longtemps sans faire de nouveaux progrès.

Rollo, à son tour, avança l'hypothèse qu'une altération du

suc gastrique devait transformer en sucre les aliments végétaux. *Nicolas* et *Gueudeville* attribuèrent la même importance au *chyle* mal élaboré dans l'intestin.

Ambrosioni, le premier, retira le sucre cristallisé de l'urine des diabétiques. Puis vinrent les théories chimiques de *Bouchardat* et de *Mialhe*. *Bouchardat* suppose que, chez les diabétiques, la fécule subit une transformation analogue à celle de la *diastase*; ce serait sous cette forme qu'elle serait sécrétée par l'estomac, et là se transformerait en sucre sous l'influence du suc gastrique. La digestion verserait ce sucre dans le torrent circulatoire, et les reins le sépareraient de la masse du sang.

La grande quantité d'eau nécessaire pour transformer la fécule en glycose expliquerait la soif extrême des malades. Enfin, la masse du sang ne pouvant pas dissoudre plus de 5 grammes de sucre, tout le surplus serait éléminé par les reins.

M. *Mialhe*, à son tour, démontra que la fécule commence à se transformer en glycose dans la bouche même, où elle rencontre la diastase salivaire.

Considérant cette transformation dans les voies digestives comme un état normal, il établit que les substances amidonnées ne peuvent devenir alimentaires qu'en se transformant en sucre, que doit brûler le sang alcalin; dans le diabète, le sang devenu neutre ou acide ne l'assimile plus : il est rejeté par les glandes rénales.

Pourtant, ces explications durent être abandonnées lorsqu'on eut prouvé que le sang des diabétiques est alcalin comme le sang normal, et que, bien plus, le sucre urinaire était produit, même chez les individus qui n'avaient pas absorbé de féculents.

La question en était là, lorsque, en 1848, M. Cl. *Bernard* découvrit au monde savant la curieuse propriété que possède le foie, de *sécréter physiologiquement du sucre;* et démontra,

chose plus étonnante encore, que le foie *créait ce sucre*, puisque celui-ci se forme indépendamment de toute nourriture sucrée ou féculente, et même dans des foies qu'on a d'abord lavé jusqu'à épuisement du sucre. On donna le nom de *glycogénie* à cette nouvelle fonction du foie, et de *matière glycogène* à la matière déposée dans le tissu du foie pour être transformée en sucre. Cette fonction siége surtout dans les granulations jaunes de l'organe hépatique, tandis que les granulations brunes doivent sécréter la bile.

La matière glycogène est un *amidon*, une *dextrine animale* qu'on peut obtenir sous forme de poudre blanche, soluble dans l'eau, insoluble dans l'alcool; c'est cette dextrine qui, pénétrant dans le tissu hépatique, se change peu à peu en sucre par une sorte de fermentation. Le sucre de canne, directement fourni par l'alimentation et arrivant au foie par la veine-porte, n'échappe point à cette règle, et le foie le réduit à son tour à l'état de glycose.

Partant de ces nouvelles données, le *diabète devient une production exagérée du sucre hépatique normal.*

Éléments qui servent à la production du sucre. — Ils ne peuvent venir que de l'alimentation ou de la substance même de l'individu. Aussi le diabète doit être divisé en 3 degrés ou périodes, d'après le Dr Jaccoud.

La 1re comprend le temps où l'abberration nutritive ne porte que sur les matières amylacées (Diabète amylacé).

La 2e, quand elle dévie également l'évolution des matières azotées albuminoïdes (Diabète azoté).

La 3e, quand le malade emploie, outre ses aliments, sa propre substance à faire du sucre (Diabète autophage).

Mais que devrait devenir, dans l'homme sain, le sucre sécrété par le foie? Suivant *Pavy*, ce sucre aurait été brûlé par le poumon et dans la circulation capillaire. — Le poumon devait en réduire une partie en *eau* et *acide carbonique*, avec production de chaleur animale; aussi les diabétiques ont-ils

toujours froid. La circulation capillaire devait transformer le reste du sucre en *acide lactique* par un autre mode d'oxydation, acide que l'on retrouve normalement dans les capillaires de la peau, dans le tissu musculaire et dans l'estomac, ou le suc gastrique. Mais dans le diabète, d'une part la quantité de sucre augmente, de l'autre son oxydation devient de plus en plus incomplète.

Le diabète est donc lié à une *évolution rétrograde* de l'*organisme*, qui peut bien encore transformer l'amidon en dextrine et en sucre à l'instar de certains végétaux, mais qui a perdu la faculté d'oxyder ce sucre, pour le transformer en produits ultimes : eau, acide carbonique, acide lactique.

Mais ce n'est point tout encore. Le grand sympathique est, comme nous le savons, le frein, le modérateur du système nerveux cérébro-spinal et, par là, de la circulation et des sécrétions. Si l'on coupe les filets du grand sympathique, à l'instant même la circulation s'accélère, et, au point correspondant, les sécrétions deviennent plus abondantes. Il en résulte que dans la diabète, où la sécrétion du sucre devient si abondante, les fonctions du grand sympathique doivent être particulièrement lésées, et que, souvent, ce sera par une altération de cet organe que commencera le mal.

Chose remarquable, cette évolution ferait en quelque sorte rétrograder l'organisation jusqu'à l'état fœtal, car, pendant les cinq premiers mois le fœtus reçoit du sucre, qui pénétre la plupart de ses tissus et de ses organes, le foie n'existant pas encore, il reçoit le sucre du placenta, qui fait ainsi d'une part les fonctions du poumon par ses vaisseaux capillaires, et du foie par les cellules glycogènes qu'il contient, et qui ne s'atrophient qu'après la formation du foie.

Théorie de Pavy et Schiff. — *Le ferment*. Les expériences de Pavy et de Schiff, ont modifié néanmoins la doctrine de Cl. Bernard. Ces expériences ont en effet démontré qu'à l'état normal, le foie forme bien la substance glycogène, mais ne la

transforme pas en sucre. Il faut pour que cette transformation ait lieu une certaine stase du sang. Ainsi en ouvrant rapidement un animal en prenant son foie, et en le plongeant immédiatement dans l'eau bouillante, on n'obtient pas de sucre; si l'on opère lentement le sucre reparaît.

Schiff va plus loin; pour lui, le sang ne contient point de ferment dans l'état normal. Mais il suffit d'une stagnation locale et passagère du courant sanguin pour déterminer la production de ce ferment qui formera du sucre dès qu'il se trouvera au contact de la matière glycogène. Ainsi la ligature momentanée des veines d'un membre ou du membre entier, suffit pour que dans la colonne de sang arrêté ou rallenti développe ce ferment, et si l'on retire la ligature, ce sang en traversant le foie y produit du sucre que l'on retrouve aussitôt dans l'urine.

Ce ferment, suivant Schiff, ne serait autre chose que de l'*albumine prenant un état isomérique anormal.*

Quant à la piqûre ou à la lésion de la moëlle allongée, elle donnerait naissance au ferment diabétique du sang, en déterminant des stases et des troubles de la circulation locale.

Le diabète sucré ne provient donc pas, suivant Schiff, de l'exagération d'un phénomène normal, mais d'un phénomène anormal ou pathologique, savoir : le trouble, le ralentissement, la stase du sang, dont l'albumine se change aussitôt en ferment glycosique. Pourtant des expériences récentes ont démontré la présence physcologique du sucre dans le sang et l'urine à très-petite dose dans l'urine des femmes enceintes, qui en donne jusqu'à 6 et 10 pour 1,000, et dans celle des vieillards.

Dans cette théorie, on s'explique sans peine comment le sucre doit apparaître dans une foule de maladies au moins d'une manière passagère.

Les contusions du *foie*, celles du *cerveau*, celles surtout de la *moëlle allongée* ou de sa portion cervicale; les maladies des

organes *respiratiores* aiguës ou chroniques, les *gangrènes* ou mortifications un peu vastes de tissus, toutes ces maladies développent dans le sang le ferment diabétique en sorte que dans bien des cas si l'on n'a pas observé le malade dès le début, l'on ne saurait affirmer si c'est la glycosurie qui produit la gangrène ou la gangrène qui produit le diabète.

Et si certaines maladies cachectiques avec trouble profond de la circulation, ne produisent pas de glycosurie, cette anomalie apparente s'explique suivant M. Schiff par l'*arrêt* de *formation* de la *matière glycogène*, *elle-même*, c'est-à-dire par un degré trop avancé de cachexie.

La sécrétion du sucre diminue pendant l'abstinence, augmente pendant la digestion, surtout intestinale; 4 ou 5 heures après le repas, elle est au maximum. Le sucre est absorbé par les veines hépatiques et passe dans la circulation générale, où il est détruit progressivement. Aussi, pendant l'abstinence, il ne dépasse guère le cœur droit et les artères pulmonaires; — à la période maximum, on le retrouve en outre dans le système artériel et même veineux; mais, à l'état physiologique, il se brûle entièrement dans le système circulatoire, sans passer dans les sécrétions.

Mais toutes les sécrétions relèvent jusqu'à un certain point du système nerveux central, ainsi en est-il du diabète, et *Cl. Bernard* a démontré encore, *qu'en piquant sur la ligne médiane le plancher du quatrième ventricule au niveau des éminences olivaires on produit la sécrétion du sucre.*

En outre comme à ce niveau commencent précisément les racines des nerfs *pneumo-gastriques,* on ne sera pas étonné d'apprendre que certaines irritations des poumons, ou l'excitation directe de ces mêmes nerfs par une piqûre ou la galvanisation, peuvent aussi produire le diabète par action réflexe.

C'est même toujours par action réflexe, que la lésion du ventricule détermine la glycosurie.

(A continuer).

REVUE DES JOURNAUX

BRISTISH JOURNAL OF HOMŒOPATHY

SUR LES SYMPATHIES DE LA MATIÈRE MÉDICALE QUI SE RAPPORTENT A LA COULEUR ET AU SÉDIMENT DES URINES, PAR LE Dr HAMILTON.....

CLINICAL RECORD.

Stannum, dans la Céphalalgie.

Une nourrice, à mon service, âgée d'environ 40 ans, devint sujette à une céphalalgie très-particulière; elle était, autrement, en parfaite santé, et se levait le matin apparemment tout à fait bien, mais bientôt après, qu'elle mangeât ou non, il lui venait au-dessus des yeux une douleur sourde et stupéfiante, 9 fois plutôt sur un œil (le gauche) que sur un autre. Cette douleur augmentait graduellement d'intensité et envahissait tout le front, atteignant son summum vers 2 h., après quoi elle disparaissait peu à peu, et environ 2 heures après était tout à fait partie. Le caractère de la douleur était compressif, constrictif, serrant. J'essayai en vain plusieurs remèdes jusqu'à ce que j'eus le plus exact parallèle du cas dans les symptômes de *Stannum*. Je donnai celui-ci à la 1re Tritur., et la céphalalgie, qui la torturait depuis plusieurs semaines, fut complètement guérie en un couple de jours. Elle ne revint pas jusqu'à l'année dernière ou quelques doses de *Stannum* la chassèrent de nouveau.

Calcarea Muriatica dans le Porrigo Capitis,
par M. G. H. Buttler.

E. P. (fille d'un nourrisseur), 12 ans; je la vis le 14 avril dernier; l'affection avait été beaucoup négligée et aucun trai-

tement médical n'avait été suivi depuis 6 à 7 semaines, de sorte que je suis incapable de décrire les premiers symptômes. Quand je la vis d'abord, le cuir chevelu était entièrement couvert de croutes noires, dures, épaisses, de la plus fétide odeur; l'affection n'était pas limitée à la tête, mais elle s'étendait à la face, au cou, aux bras et aux jambes; la démangeaison était très-tourmentante, à ce qu'on m'apprit, dans les premières périodes de la maladie, mais elle avait quelque peu diminué à ce moment. En dégageant soigneusement les cheveux qui restaient, j'ordonnai de bien laver la tête chaque matin au savon mou, et d'y appliquer la nuit un cataplasme de fécule et d'eau, et prescrivis (comme recommandé par le Dr Hughes dans son *Manuel de Thérapeutique*), *Calc. mur.* 1, 3 gtt, toutes les 4 h. Ce traitement fut continué jusqu'au 20, où *Graphites*, 1re trit., fut donné pendant quelques jours, après lesquels je revins à *Calc.*, et une amélioration quotidienne en suivit. Pensant qu'un peu de *Sulfur*. accélérerait la chose, j'en donnai 3 gtt. de la 3e dil., 3 fois par jour, jusqu'au 9 mai, et repris le premier remède, qui fut continué jusqu'au 20, ou tout vestige de la maladie avait disparu.

Guérisons par le Plomb.

1°, par le Dr Lorbacher.

M. Küchler, 58 ans, femme d'un laboureur, me consulta à la fin de novembre 1870; elle paraissait pâle et amaigrie, mais, à l'exception d'une tendance à la constipation, elle n'a jamais été sérieusement malade; elle a même traversé sans souffrances particulières la période climatérique. Sa maladie présente commença il y a 3 semaines, sans cause apparente. Des sensations désagréables se manifestèrent après avoir porté un lourd panier à sa demeure, élevée de dix marches. Ses selles qui étaient toujours plutôt dures, devinrent plus rares et plus difficiles, et elle ne put avoir d'évacuation satis-

faisante ni avec l'*huile de castor*, ni avec l'infusion de *Rhamnus*, ou les injections; elle ne rendit que des petites masses de matière d'apparence saine. L'abdomen se mit à se gonfler, et augmenta quotidiennement de volume jusqu'à atteindre les dimensions présentes, et alors l'augmentation des douleurs, la perte d'appétit et les vomissements l'engagèrent à demander aide à la médecine. En relevant les draps du lit, je fus frappé de l'énorme volume de l'abdomen, qui était aussi fort que celui d'une femme au 7e mois de la grossesse. La tuméfaction était plus forte à gauche qu'à droite, et remplissait complètement l'espace entre l'épine et l'ombilic. Les circonvolutions des intestins étaient pleines de fèces dures, qu'on pouvait facilement voir et sentir. Du côté droit, on sentait exactement comme la présence d'une poche non tout à fait remplie de liquide, mais aucun état morbide des parties n'y put être découvert. La tuméfaction n'était pas très-sensible au toucher, mais elle empêchait la malade de se coucher sur le coté; il y avait parfois de très-violentes douleurs tranchantes, spasmodiquement contractives, avec grande agitation, anxiété et sueur froide; sur quoi des masses du volume du poing parurent au côté gauche. Après le repas, suivaient toujours de violentes vomiturititions et des vomissements, 9 f. d'aliments, 9 fois de mucus. Perte d'appétit avec langue assez claire, grande soif; le flot urinaire n'est qu'un peu diminué et d'apparence normale; la peau est un peu ridée. Nulle trace de fièvre, de céphalalgie ou autres phénomènes morbides; il est à peine besoin d'ajouter qu'elle était extrêmement faible, pâle avec les yeux caves. Bien que la rétraction caractéristique de l'abdomen vers l'épine, comme une table, manquât, les autres symptômes me conduisirent à donner *Plumbum*,... 3 gtt. de la 5e, une cuill. toutes les 3 ou 4 h.; il fallut 4 doses pour produire l'effet complet. Après que les douleurs précédentes devinrent de plus en plus violentes, bien que paraissant à plus longs intervalles, il se présenta la nuit du 4e au 5e jour, un

mouvement dans les matières accumulées, qui se résolut le lendemain dans l'évacuation d'un large bassin plein d'excréments, après quoi la tuméfaction, les douleurs, vomissements et autres symptômes morbides disparurent. Vu la débilité générale, il n'est pas surprenant qu'il restât une faiblesse locale des intestins, après cette distension excessive, et qu'elle lui laissât quelques difficulté à retenir les matières fécales. Mais ceci s'améliora, et sera, je crois, bientôt guéri.

2; par le Dr Dudgeon. (Traduction du Dr F. Chauvet.)

(A continuer).

VARIÉTÉS

LANICERA XYLOSTEUM.

Empoisonnement par les baies de cet arbrisseau.

On lit ce qui suit dans *la Revue de Thérapeutique médiço-chirurgicale*, du 15 août 1873 :

« Le Dr Duval, de Genève, a fait connaître deux cas d'empoisonnement par les fruits du chèvrefeuille, caractérisés par des vomissements considérables, le ralentissement du pouls et le coma : une des pupilles était contractée, tandis que l'autre était dilatée. Le traitement a consisté dans l'emploi de stimulants alcooliques et de café. (N. *Jahrb de pharm.*, p. 118; *American pharmaceutical association*, p. 277, 1872). »

Tous ces symptômes avec d'autres détails se trouvent à la page 334 du premier volume de *Matière médicale pure*, publié par notre savant confrère le Dr Roth.

Ce qui nous a engagé cependant à faire connaître cette nouvelle observation à nos lecteurs, c'est que dans l'étude pu-

bliée par le Dr Roth, on trouve seulement ceci par rapport aux yeux : *pupilles un peu dilatées,* et que dans l'observation que nous relatons on trouve : *une des pupilles était contractée, tandis que l'autre était dilatée.*

Il reste cependant un *desideratum,* il eût été utile d'indiquer de quel côté se trouvait la dilation et si dans les deux cas c'était le même œil qui présentait le même phénomène.

Dr LEBOUCHER.

BIBLIOGRAPHIE.

Un ouvrage d'une haute importance pour les médecins italiens surtout est en voie de publication, et parait régulièrement par double fascicule de cinq feuilles chacun.

Il a pour titre : *Compendium de matière médicale pure,* et pour auteur notre savant confrère le docteur Bernardino Dadéa.

Il ne fallait pas moins que la vaste érudition et la ténacité laborieuse de notre très-honoré confrère pour tenter une pareille entreprise.

Traduire de l'anglais, de l'espagnol, du français, de l'allemand pour publier en une seule langue des travaux indispensables à la bonne pratique de l'homœopathie, mais épars dans différents idiômes et par conséquent inconnus à la plupart des médecins, c'est du courage et du dévouement!

Un pareil travail est d'un grand mérite assurément, car il est ingrat, il ne satisfait point l'intelligente initiative d'un esprit élevé, d'une conception hardie capable de développements logiques et propres à révéler quelques nouveaux horizons utiles aux perfectionnements et à l'avancement de la science. Ce n'est guère, à proprement parler, qu'un travail de manœuvre.

Aussi inclinerions-nous à croire que c'est de la part de notre

confrère un véritable dévouement à son art favori, à son pays et à ses confrères qui ne sont pas polyglottes ; si pourtant nous ne lui trouvions la perspective d'une autre satisfaction, plus digne de son mérite bien connu, dans l'accomplissement d'une autre tâche non moins utile à la pratique de l'homœopathie.

La traduction de tous les médicaments connus et homœopathiquement étudiés ne formera que le première partie de l'œuvre de notre confrère.

Il y aura une seconde partie, la thérapeutique des maladies aiguës et chroniques, et tout particulièrement en ce qui concerne les maladies des yeux.

La description des maladies et l'enseignement de l'application judicieuse des remèdes appropriés à chaque état morbide particulier, ouvriront un vaste champ à l'emploi des hautes facultés de l'auteur.

Nous ne pouvons encore rien dire de cette seconde partie, puisque la publication n'en est pas encore commencée, mais ce que nous connaissons du savant nous autorise bien à lui prédire tout le succès qu'il mérite. Nous nous promettons pour notre compte de lui demander souvent d'utiles conseils.

En attendant, nous allons prochainement lui emprunter les renseignements complets qu'il nous fournit sur le *Rana Bufo*. Nous croyons pouvoir être très-utile à nos confrères français en traduisant la symptomatologie fournie par l'expérimentation du venin de ce batracien si répugnant, mais si laid!

Dr LEBOUCHER.

REVUE DES JOURNAUX

BRISTISH JOURNAL OF HOMŒOPATHY

SUR LES SYMPATHIES DE LA MATIÈRE MÉDICALE QUI SE RAPPORTENT A LA COULEUR ET AU SÉDIMENT DES URINES, PAR LE Dr HAMILTON...

CLINICAL RECORD

Guérison par le Plumb.

(Suite).

F. A., 33 ans, marchand de fromages, me consulta le 21 mai 1871. Son occupation consistait à servir à la boutique et à porter chez les pratiques, ce qui l'amenait à traîner la charrette, avec beaucoup d'allées et de venues, de courses en haut et en bas, avec des morceaux pesants dans les mains. Il s'est affaibli graduellement depuis les 9 ou 10 dernières semaines, et se sent maintenant presque incapable de faire son travail. Pendant ces 9 ou 10 semaines, il a souffert d'un malaise constant, d'éructations acides, vomissant tout ce qu'il prenait d'aliments solides, de sorte qu'il a été dernièrement obligé de cesser les repas et le pain et de se limiter au bœuf, au thé, et rarement à une ou deux huîtres, se soutenant par de fréquentes gorgées de brandy et autres spiritueux. Il a une douleur continue, sourde, à la région hépatique, de violentes attaques d'entéralgie, et une constipation telle qu'il ne va pas à la selle sans purgatif, et les évacuations sont dures et noires; il a aussi de l'engourdissement des extrémités supérieures et inférieures, et une sorte d'état semi-paralytique des bras, de façon que le couteau tombe souvent de ses mains. Le pouvoir expulsif de la vessie est très-affaibli, et l'urine n'est

rendue qu'avec difficulté et par gouttes; elle est fortement colorée et fétide; les fonctions sexuelles sont très-affaiblies; pouls faible et rapide, les symptômes me rappelèrent si fortement les effets de l'empoisonnement par le plomb, que je regardai immédiatement ses gencives, m'attendant à y trouver le liseré bleu. Il n'y avait, cependant, rien de cette sorte, et je ne pus trouver que dans ses occupations il eut jamais manié ce métal. Il était si excessivement faible, si incapable de prendre de la nourriture, et avait tant maigri, que je lui dis que, s'il n'était pas décidément mieux dans une semaine, il serait mieux à l'hôpital. Je lui donnai *Plumbum carb.*, 1e trit. 1/10 de grain, 3 fois par jour. Le 28, il revint, il était beaucoup mieux sous tous les rapports; le malaise avait disparu; il pouvait manger 3 fois par jour; pas de douleur intestinale; urine claire et émise sans difficulté; les intestins fonctionnent régulièrement tous les jours; selles d'apparence normale; il est beaucoup plus fort et capable de faire son travail aisément, et il reste à peine trace de l'engourdissement des extrémités. Je le revis, 15 jours après, et, bien qu'à la suite de surcroît de travail dû à la maladie d'un compagnon, il souffrit d'épuisement et de dyspepsie, il n'y avait pas eu de récidive des symptômes antérieurs les plus sérieux.

THE MONTHLY HOMŒOP. REVIEW.

Janvier 1871.

Sept cas, par le Dr Bayes.

Cas I. — *Graphites et Sulfur.*

Émilie More, 5 ans 1/2; le 9 septembre 1863; enfant gras, de mauvaise santé apparente, très-défiguré par une éruption herpétique, croûteuse, sur les deux lèvres et le menton, unie à une légère conjonctivite; les paupières sont collées ensemble

le matin. *Graphites*, 6, 1 pil. 2 f. par jour (pour l'éruption labiale).

Le 16. Beaucoup mieux; continuer.

Le 25. Presque bien. *Sulfur.*, 12, 2 f. par j. (pour la tuméfaction et l'inflammation des paupières).

En quelques jours les yeux furent bien, et, le 30, le malade fut renvoyé guéri.

Cas II. — *Arnica et Sulfur.*

Sarah Prime, 75 ans, 9 septembre 1863; — a des palpitations de cœur après presque tous les exercices; elles durent environ 2 h. et disparaissent par le repos. Les selles sont régulières, et sous tous les autres rapports elle est bien, sauf que l'œil gauche est très-faible et pleure. *Arnica*, 3, 2 f. par j. (pour les palpitations).

Le 23. Les palpitations sont tout à fait guéries ; l'œil reste faible. *Graphites* 6, 2 f. par j.

Le 30. L'œil n'est pas beaucoup mieux; bien sous les autres rapports. *Sulfur*. 12, 2 f. par j.

Le 7 octobre. Œil mieux, mais la paupière est enflammée et sécrète de la matière. Cesser *Sulfur.*, et appliquer chaque nuit, avec un pinceau de poil de chameau, un onguent composé de : *Sulfur*. 5 gr., *Axonge* 3 gr.

Le 14. Tout à fait guéri.

Cas III. — *Rhumatisme guéri par Pulsatilla, suivie de Bryonia.*

Sophie Turner, 29 ans; le 9 septembre 1863; — a souffert de douleurs rhumatismales depuis 3 ou 4 ans; ces douleurs siégent principalement dans les genoux, les chevilles et les pieds; elles sont pires par un temps venteux et pluvieux, et sont de caractère erratique; — souvent assez fortes pour la tenir éveillée et criant toute la nuit. Elle a aussi, dans l'hy-

pochondre gauche, de fortes douleurs qu'elle a ressenties parfois pendant 3 ou 4 mois. Elle souffre d'indigestion avec pyrosis et flatulence. *Pulsatilla* 3, 3 f. par jour (pour douleurs erratiques, pires la nuit, avec douleur d'hypochondre gauche).

Le 16. Beaucoup mieux sous tous les rapports; les symptômes d'indigestion ont disparu, il n'y a plus de flatulence, mais elle souffre encore des douleurs erratiques, bien qu'à un moindre degré. *Pulsat.* 12, 3 f. par jour. Elle continua ce traitement une semaine, puis, se sentant bien, ne prit plus de médicament. Le 30, elle revint avec quelques légères douleurs, augmentées par le mouvement; *Bryonia* 3, 3 f. par j. fut ordonné et, en quelques jours, compléta la cure.

Cas IV. — *Douleur epigastrique intermittente guerie par Veratrum.*

Sarah Sherman, 54 ans, 11 septembre 1863; — depuis 12 mois est sujette à des accès de douleur à l'épigastre; cette douleur vient graduellement, d'abord à l'épigastre, d'où, comme d'un centre, elle s'irradie ensuite en haut et des deux côtés, atteignant le dos entre les angles inférieurs des omoplates. La douleur augmente de violence jusqu'à devenir atroce, puis diminue graduellement. Quand la douleur vient, elle tremble de froid, et les pieds et les mains spécialement sont aussi froids; il n'y a pas de fièvre consécutive, ni de transpiration. Les accès vinrent d'abord une fois par mois, puis dernièrement sont devenus plus fréquents, et paraissent maintenant une fois par semaine. *Veratrum* 3, 6 gtt., 3 f. par j.

Le 18. Complètement mieux; a eu une légère attaque le 16, mais les symptômes furent moins violents. *Veratrum.*

Le 30. N'a pas eu d'attaque depuis le 16, et est parfaitement bien.

Cas V. — 5.; *Bryonia.*

Henri Ingle, 19 ans, le 18 septembre; a une forte douleur dans la région de la rate, qui augmente par le mouvement, et spécialement en marchant, mais disparaît quand il est au repos. *Bryonia*, 3 f. p. j.

30. Vint me dire qu'il est guéri.

Cas VI. — *Angine de poitrine, guérie par Cuprum acet.*

Ann Hoyo, 63 ans, 2 octobre 1863; — A de fréquentes attaques d'angine de poitrine, venant sans cause très apparente, mais habituellement pendant l'exercice, ou par une émotion.

Elle vint au Dispensaire en juin dernier; depuis, elle parut guérie et acheva les travaux de la moisson; vers la fin de ce temps, l'angine la reprit, et elle eut depuis plusieurs fortes attaques. — *Cuprum. acet*, 6, 2 f. p. j.

14. Pas de retour de la douleur; *Cupr. acet*, 12, 2 f. p. j. La douleur n'est pas revenue, et elle paraît guérie.

Cas VII. — *Ver solitaire, guérison par Cina.*

F. Ferguson, 20 ans, jeune fille pâle, d'apparence maladive, vint à l'hôpital le 20 août, pour le verre solitaire; elle en souffre depuis 4 ans; elle en a été plusieurs fois traité par l'allopathie, 2 fois par l'huile de fougère mâle, puis par la térébenthine, par les purgatifs, etc., mais sans soulagement durable. *Cina*, 3, 3 f. p. j.

A la visite suivante le ver sortait quotidiennement par portions, et, la veille, elle en avait rendu près d'un pied, mais n'en a pas revu.

14 septembre: n'a pas eu de douleur dans la quinzaine; quelques jours après la dernière visite, elle rendit une grosse

masse pulpeuse, qu'elle croit être le vert mort; — probablement c'était lui et beaucoup de mucus. *Cina* 3, 2 f. p. j.

20 septembre : pas d'autre signe de ver, est tout à fait bien, *Cina* 6.

5 octobre ; Pas de symptômes vermineux, *Cina* 12.

20 octobre ; Renvoyée bien.

CAS, AVEC REMARQUES

Par le Dr Herbert Nankivell

I. — *Bronchite chronique. Phthisie.*

E. B., jeune fille de 18 ans, me consulta d'abord le 11 août 1870, elle me raconta « qu'elle prit un mauvais froid, il y a 12 mois, lequel tomba sur la poitrine.» Elle s'en remit par un traitement allopathique, mais dans l'hiver et le printemps le rhume revenait souvent, et pendant ces 6 derniers mois, elle n'a eu aucuns soins médicaux. *Etat présent :* — Toux fréquente, avec expectoration muco-purulente, et parfois filante, souvent aggravée par l'exercice et la nuit ; dyspnée par l'exercice, spécialement en montant les collines, ou les escaliers ; oppression asthmatique nocturne, de sorte qu'elle doit souvent s'asseoir sur son lit pour respirer, appétit passable ; pouls à 88, faible, langue un peu chargée ; règles encore régulières ; légères sueurs nocturnes. L'examen physique révèle un aplatissement et une diminution de mobilité des parois thoraciques, sous la clavicule gauche; quelque matité à la percussion. L'auscultation découvrit une crépitation à grosses bulles à cette même place, avec rales secs, et murmure respiratoire prolongé, sensibilité par toute la poitrine.

Ars. iod., 3 X. gr. 1, ter die.

18 août: une très considérable amélioration est notée dans la toux, l'expectoration, et la respiration ; dort bien la nuit. Rep. bis die.

25 août : Examen de la poitrine : en arrière, le rhonchus a disparu, on peut encore l'entendre sous la clavicule gauche ; la crépitation a beaucoup diminué pour cette clavicule.

14 septembre : A été *bien* jusqu'aux 3 ou 4 derniers jours, où elle s'est exposée à l'air de la nuit, afin de voir le feu d'artifice, et la conséquence naturelle a été le retour de tous les vieux symptômes objectifs et *physiques*. Elle ne fut pas toutefois si mal qu'en août et a continué l'huile de foie de morue. — *Ars. iod.* 3, ter die.

21 septembre : Pas d'amélioration ; j'ordonnai 1 grain de la 2e tritur-décim., soir et matin.

17 octobre : Progrès ; elle n'a plus maintenant de toux, mange et dort bien ; à l'examen on ne trouva, en aucune partie de la poitrine, ni rhonchus bronchiques, ni râles sibilants ; l'aplatissement et la matité sous la clavicule gauche était décidément moins apparents, on n'y entendait plus de crépitation, même à l'inspiration profonde, mais il y avait, comme on pouvait bien s'y attendre, de la rudesse et de la prolongation du bruit expiratoire.

Le progrès futur de ce cas dépend humainement parlant du soin et de la prudence apportées par la malade...

II. — *Névralgie sciatique.*

E. G., 50 ans, est une dame d'habitudes plutôt sédentaires ; elle a souffert ces 3 derniers mois d'une atroce névralgie du nerf sciatique et de ses branches perinéales. L'appétit est bon, la langue légèrement chargée, les selles irrégulières, mais tendant plutôt à la constipation. La douleur est très aiguë, de caractère déchirant, fouillant, perforant ; les paroxysmes sont précédés d'un froid intense et de frissons ; cet accès dure environ 1 h. 1[2, et décroit lentement ; il vient jour et nuit, mais pire la nuit, de sorte qu'elle doit se lever et marcher dans la chambre ; il y en a généralement 3 ou 4 chaque nuit. Elle a

eu la fièvre intermittente plusieurs années auparavant, en habitant un district marécageux ; elle n'en a pas été traitée médicalement, mais a pris par occasion 40 gtt. de teinture d'opium avec un soulagement temporaire.

Les symptômes étaient bien marqués, mais je ne pouvais trouver de « semblable » satisfaisant à cet état de choses; *Colocynthis* se présenta naturellement, mais je fus conduit à essayer *Ignatia*, principalement à cause de l'apparence de dépression de la malade.

12 octobre. R. *Ignat.*, 1 X., 2 gtt. toutes les 3 h. ; je fus appelé au bout de 2 jours et fut ravi d'apprendre que ma malade a dormi toute la dernière nuit, et n'a pas senti de douleur. — Elle continua le remède *ter die* pendant une semaine; je constate aujourd'hui (12 nov.) que la douleur n'a pas reparu.

III. — *Hémorrhagie utérine.*

A. C., 20 ans, grosse de six semaines, tomba en bas des escaliers, le 23 sept., se meurtrissant fortement l'aine et le côté droit, ce qui produit de violentes douleurs expulsives. Il n'y eut pas d'hémorrhagie. Elle prit alternativement *Arn.* 1^x et *Sabina* 1^x, avec le repos au lit, et enfin une potion d'*arnica*. Elle allait bien, et quoique la douleur et la roideur persistèrent quelques temps, il n'y eut pas de fausse couche.

Le 15 oct., je fus appelé près d'elle, et trouvai que depuis trois jours les douleurs expulsives ont recommencé, avec une hémorrhagie très-considérable, spécialement pendant le mouvement; l'écoulement n'a pas été conservé, et elle ne me permit pas de voir le col de l'utérus. Un repos complet fut ordonné; *sabina* 1^x, fut donné pendant deux jours, puis *secale* 1^x, 1^{gtt}. Les douleurs furent peu à peu chassées, mais l'écoulement continuait. Il était, toutefois, très-lent, ce qui m'indiqua *Puls.* 1^{gtt}, ter die.

Le 6 nov. il y eut un retour subit des douleurs, avec flot considérable, *sabina* 1x calma la douleur, mais l'hémorrhagie persista, me rappelant combien lentement il l'a quitté la dernière fois, je me tournai vers un nouveau remède, et ayant lu dernièrement le travail du Dr Dyce Brown sur la valeur d'*Hamamelis* dans ces cas, je le donnai à doses fractionnées de teinture-mère. L'eflet fut immédiat et ma malade se leva le lendemain, l'écoulement ayant cessé après 2 ou 3 doses, je lui recommandai une grande prudence, et il n'y a pas eu de rechute jusqu'ici.

REMARQUES SUR PULSATILLA

PAR LE Dr CAROLL DUNHAM (U. S. Méd. et Surg. journal juil. 70.)

Sensorium : — *Pulsatilla* produit le *vertige* ou l'étourdissement, qui se manifeste étant assis, mais qui est soulagé en marchant ou s'asseyant en plein air; étourdissement en levant les yeux en haut, et spécialement en se baissant; il semble alors que la tête soit trop lourde; étourdissement comme de l'ivresse, la tête semblant chaude à l'intérieur, et la face pâle. Le vertige se présente ou s'empire le soir ou après manger. Nous rencontrons ici les conditions que nous devons trouver pour posséder les expérimentations de *Pulsatilla* et qui sont caractéristiques de la drogue : la manifestation ou l'aggravation des symptômes le soir, après avoir mangé, pendant le repos, et l'amélioration par le mouvement et en se trouvant à l'air libre, aussi la pâleur de la face, même avec la sensation de chaleur interne.

Tête : — La céphalalgie est principalement au front et dans région sus-orbitaire, et aux tempes; les douleurs sont une pesanteur, une sensation d'éclatement dans les tempes, et des battements; ces sensations sont aggravées en se baissant, par l'exercice mental, le soir, et en dirigeant les yeux en haut; douleurs lancinantes accidentelles en différentes parties de la

tête, fréquemment limitées à une moitié. C'est en effet une particularité des douleurs de *Pulsatilla,* en général, qu'elles soient souvent limitées à une moitié du corps, de même que pour les douleurs d'*Ignatia, Thuya, Spigelia, Valeriana* et *Silicea.*

Helonias Dioica a « une douleur pressive sur une ou les deux tempes » (dans une petite place), une « sensation de brûlement » au sommet et en avant de la tête qui se *dissipe entièrement* par le mouvement et l'exercice mental; elle revient immédiatement après qu'on a cessé l'exercice mental ou le mouvement. (Dr S. A. Jones.)

On peut ajouter que la céphalalgie de *Pulsatilla* est généralement coïncidente avec des désordres d'autres régions du corps, telles que le canal digestif, ou les organes genito-urinaires, et spécialement ces derniers chez les femmes.

Yeux, paupières : Les bords sont enflammés, il s'y forme des orgeolets; plus tard, les paupières sont sèches et croûteuses; le matin, elles sont aglutinées. Dans les yeux, eux-mêmes, les douleurs sont piquantes et spécialement démangeantes et fort douloureuses, avec sensation comme s'il y avait dans l'œil un corps étranger, ou un voile devant lui qui put être détruit par le clignotement. Il a beaucoup de larmoiement à l'air libre, et une photophobie considérable.

La vision est *obscurcie,* mais on doit noter que cet obscurcissement est uni aux vertiges et aux nausées, d'où nous pouvons déduire qu'il est fonctionnel et ne dépend pas d'une lésion organique de l'œil. On peut dire la même chose des autres signes de la vision : cercles de feu, apparitions d'étoiles et diplopie. Néanmoins ces symptômes ne doivent pas être ignorés, pour les individualiser et caractériser le trouble des autres organes et des systèmes avec lesquels coïncide leur apparition.

Oreilles : A l'*intérieur,* démangeaisons, points et déchirements; aussi douleur violente comme par distension ou pres-

sion en dehors. L'oreille externe est chaude, rouge et tuméfiée. Ecoulement de pus par l'oreille.

Dysécée comme si l'oreille était bouchée; murmure et bruit de cascades; isochrone au pouls.

En avant de l'oreille, éruption eczématoïde avec douleur mordicante et brûlante, et tuméfaction des glandes cervicales. Douleurs lancinantes dans la parotide.

Dans l'otite catarrhale ordinaire, *Puls.* est un de nos meilleurs remèdes, c'est-à-dire que les symptômes de ces cas l'indiquent très-souvent. *Silicea* lui ressemble exactement.

Dans l'inflammation plus profondément située du tissu cellulaire, *Merc.*, *Silicea* ou *Rhus* sont indiqués, *Tellurium* répond à une affection particulière du meat auditif externe et de l'oreille externe.

Les indications de *Chamom.* diffèrent de celles de *Puls.* par les symptômes du caractère, et spécialement par la grande intolérance et l'impatience dans la douleur.

On peut en dire autant de celles d'*Arsenicum*.

Nez : Au-dessus, près de l'angle interne de l'œil, abcès comme une tumeur lacrymale; les ailes du nez sont ulcérées; il y a aussi à l'intérieur des narines une sensation d'ulcération ; il y a, dans le nez, une odeur comme de vieux catarrhe (c'est peut-être ce symptôme qui porta d'abord à essayer *Puls.* dans l'ozène).

Bouche : Langue couverte d'un mucus tenace; un *enduit blanc* de la langue est une indication de *Puls.*

Enduit *jaune* à la base de la langue : *Mercur. prot.*

Dents : Deux fortes douleurs lancinantes vers le soir ou au début de la nuit; et une sensation de tiraillement de déchirement, comme si le nerf était tendu, serré, puis tout à coup relâché.

L'odontalgie se renouvelle toujours *après manger*, et toutes les fois que quelque chose de tout à fait *chaud* est tenu dans la bouche; aggravation en *mangeant* et *par la chaleur*.

L'odontalgie de *Chamom.* est aggravée par les aliments et les boissons *froides* ou *chaudes.*

Celle de *Coffea* est soulagée par *l'eau glacée* tenue constamment dans la bouche (publié par Hab, confirmé par m oi).

Celle de *Mercur.* est aggravée par l'eau froide dans la bouche, mais soulagée par la chaleur.

Pour *Carbo. veg.*, toute une rangée de dents paraît trop longue et trop sensible; on ne peut mordre.

Causticum : Gencives tuméfiées; sensation d'arrachement des dents de leurs alvéoles; dents trop *longues;* aggravation le soir et en mangeant.

Lachesis : Tuméfaction correspond aux tubercules externes de la molaire supérieure, avec gonflement de la joue ; la peau semble tendue, chaude, et crispée comme si elle devait craquer ; pulsations dans les joues ; périodontite.

Gorge: Sensation en avalant comme si la luette était tuméfiée; en dehors de la déglutition, sensation de dénudation et d'excoriation dans la gorge, comme si les glandes sous-maxilaires pressaient en dehors et s'excoriaient ; sensation d'une grande sécheresse dans la bouche et sur les lèvres ; ces parties sont couvertes d'un mucus tenace, avec mauvais goût dans la bouche.

Digestion : Symptômes nombreux ; le *goût* est diversement altéré ou perverti, rarement *amer,* excepté immédiatement après avoir mangé ou bu ; plus fréquemment le goût est acide ; mais ce qui caractérise le plus *Puls.* est le *goût* des aliments revenant et restant longtemps dans la bouche ; en fait, *Puls.* rend la digestion très-lente.

Hahnemann donne un symptôme entre parenthèses (goût des aliments trop *salé*) ; sur la foi de ce symptôme, je donnai *Puls.*, 200, avec succès complet, à un malade convalescent d'une fièvre, qui était devenu assez bien pour se lever et marcher dans la chambre, mais qui avait, chaque après-midi, un léger frisson suivi d'un grand accès de fièvre

et de sueur nocturne; pas d'appétit; dépression d'esprit, peu de soif; irritabilité et goût perverti, de telle sorte que tous les aliments préparés pour lui lui semblaient *saturés de sel.* Une seule dose de *Puls.* enleva le dernier symptôme, et dans 6 jours, tous les autres disparurent et il reprit facilement sa force et sa vigueur, et n'a pas eu, depuis 10 ans, de rechute de sa fièvre.

Appétit : Modéré; souvent, dans l'estomac, une sensation de rongement comme par la faim, et, cependant, sans désir spécial pour une sorte d'aliments.

Soif : L'absence presque complète de soif est caractéristique de *Puls.; Sabadilla* lui ressemble sous ce rapport.

Nausées : Ou mal de cœur à la pensée ou à l'odeur des aliments, spécialement des choses grasses ou succulentes, ou en essayant de manger; la sensation est celle que produirait un ver rampant et remontant l'œsophage; la nausée s'élève de l'estomac.

Vomissements des aliments, spécialement la nuit ou le soir; pyrosis et retour dans la bouche de l'eau ou des aliments (régurgitation).

Épigastre : Sensation comme s'il y avait une pierre (*Bryonia* l'a aussi.)

Battement dans l'épigastre, perceptible à la pression de la main; sensation constrictive dans l'œsophage, comme si on avait avalé un trop gros morceau d'aliments; cette même sensation s'étend sur l'hypochondre, puis vers la poitrine et empêche la respiration.

Abdomen : Sensation de tension et de plénitude à travers l'abdomen, envahissant, en haut, le thorax jusqu'à la région mammaire; douleurs pinçantes et tranchantes, spécialement autour de l'ombilic, pires vers le soir. Beaucoup de flatulence, comme on peut l'attendre d'une digestion aussi ralentie qu'elle l'est par *Puls.;* les gaz qui se meuvent dans les intestins produisent des douleurs pinçantes et avec un bruit de

gargouillement; aggravées en marchant ou immédiatement après souper.

A l'*extérieur,* les parois abdominales sont sensibles au toucher, étant assis ou en toussant, spécialement après une selle.

Selles : Double action (que nous pouvons difficilement justifier en la désignant en effets primaires et secondaires). Selle difficile avec beaucoup de douleur dorsale et de tenesme, ou désir fréquent d'aller à la selle, avec évacuations insuffisantes ou nulles, mais en leur place, du mucus jaunâtre, quelquefois mêlé de sang. D'autre part, *Puls.* produit diarrhée la *nuit;* selles composées de mucus vert âcre et brûlant, précédées par une commotion dans tous les intestins.

Par le fréquent désir et les efforts pour aller à la selle, et la difficulté de l'évacuation, *Puls.* ressemble à *Nux vom.*; la différence se trouve dans les symptômes généraux.

La diarrhée de mucus vert, se présentant la nuit ressemble à celle de *Dulcam.*, laquelle aussi est nocture et légèrement douloureuse; on peut, toutefois, l'attribuer à l'humidité, et elle s'accompagne de symptômes rhumatismaux, pendant que celle de *Puls.* suit les excès de *régime*, spécialement du porc et des aliments gras en général. Ce n'est pas une vraie purgation, mais plutôt un catarrhe intestinal, avec action spasmodique de la couche musculaire.

Puls. a les hémorrhoïdes borgnes douloureuses, avec démangeaison, douleur piquante et ulcérative.

Organes urinaires : Pression sur la vessie, comme par des vents; fréquente envie d'uriner et douleur cuisantes *pendant l'acte de la miction* (il y a cette différence avec *Cantharis* que la douleur existe *après* la miction); écoulement involontaire d'urine, goutte à goutte, la nuit, ou pendant un exercice, la marche, la toux, etc. Urine quelquefois claire et abondante et de nouveau rare, et à dépôt brun ou rougeâtre.

Brûlement dans l'urèthre pendant la miction.

(Trad. du Dr F. Chaudet.) *(A continuer).*

LE DIABÈTE

ET SON TRAITEMENT PAR LA MÉTHODE HOMOEOPATHIQUE

PAR LE Dr CH. OZANAM

(Suite).

Le diabète sucré est donc une maladie caractérisée par l'exagération de la sécrétion glycosique du foie.

Et cette sécrétion du foie s'*exagère dès que le quatrième ventricule est atteint directement ou indirectement ; directement*, par une modification dans sa propre nature ; *indirectement*, par une modification des nerfs, des vaisseaux et du sang qui en partent ou y aboutissent, et même des organes (cœur, poumons, foie), auxquels se distribuent ces nerfs, et principalement le pneumo-gastrique, qui prennent naissance dans cette région.

Le diabète peut se présenter sous quatre formes principales la *forme commune*, la *forme périodique*, la *forme aiguë* et la *forme grave ou anomale.*

Le diabète, dans sa marche, se divise en trois périodes.

La première, où l'aberration nutritive ne porte que sur les matières *amylacées*.

La deuxième quand elle dévie également l'évolution des matières *azotées* ou *albuminoïdes*.

La troisième quand le malade transforme en sucre, non-seulement ses aliments, mais sa *propre substance* (autophagisme).

Forme commune. Symptômatologie. Première période. — La *Polydipsie* ou soif est là le premier symptôme qui fasse soupçonner le diabète. Soif vive inextinguible. Le malade absorbe 10, 15 et même 20 litres d'eau dans les 24 heures. La soif est souvent plus vive, le soir, ou la nuit, ou après le repas,

et quelquefois chez les femmes pendant l'époque des règles; les émotions morales l'augmentent notablement.

On a vu par exception la soif manquer, et même être remplacée par l'horreur de l'eau. Mais ce fait est très-rare.

La bouche est sèche, pâteuse, le goût à la fois doux et amer, le malade est souvent incommodé d'aphtes nombreux et successifs, et d'un sentiment de strangulation, sans lésion aucune. La langue est sèche aussi, la salive épaissie y trace deux traînées latérales, l'enduit est parfois jaune et épais ou même sanguinolent.

Plus tard, les gencives sont ramollies et présentent tantôt un état anémique, tantôt un gonflement fougueux, les dents vacillantes ont grande tendance à se carier, et l'haleine est souvent fétide, quand la maladie arrive à un certain degré.

La salive est rare, épaisse, visqueuse, parfois même sanguinolente, elle est souvent sucrée, et même acide.

Folk et *Lehmann* y ont en effet trouvé de l'*acide lactique.* C'est lui, qui par son action corrosive sur l'émail, détermine la carie dentaire. Mais ces phénomènes ne se produisent que par suite de la décomposition du sucre que la salive contient, car si avec *Jordao,* on essuie avec soin la bouche et qu'on excite la sécrétion salivaire avec du poivre, la sécrétion salivaire abondante qui s'opère commence par être alcaline et sucrée, avant de devenir acide.

Polyphagie. — La faim est presque toujours exagérée comme la soif ou bien en raison inverse de celle-ci. On s'explique facilement cette faim, par la transformation en sucre des substances azotées, et le transport dans les urines d'une grande quantité de sels de chaux, de soude et de potasse, qui apauvrissent l'économie. — Les digestions sont très-bonnes dans la première période, et le ventre constipé, mais il y a souvent des pituites ou vomissements, car l'estomac ne se contente plus de sécréter le suc gastrique, il élimine du sucre; *Macgregor* en a trouvé dans les matières vomies.

Polyurie. — La sécrétion urinaire, souvent si abondante chez les diabétiques, a fait croire à certaines personnes qu'elle surpassait la quantité de boissons ingérées, et qu'une formation immédiatate d'eau dans l'économie ou une certaine liquéfaction des solides produisaient cette augmentation. Mais *Bardeley* et *Nasse* ont démontré le contraire par des expériences directes, en pesant les aliments et boissons d'une part, puis l'urine de 24 heures de l'autre.

L'urine est sécrétée plus abondamment la nuit et le matin, elle est pâle et sa densité qui d'ordinaire est de 1018 à 1020, peut s'élever à 1045, 1080. *Bequerel* a cru observer que chaque degré de densité correspondait à 3 gr. 50 cent. de sucre; on aurait ainsi un moyen d'analyse extrêmement simple.

Mais ce résultat ne saurait être qu'aproximatif à cause de la quantité variable de sels et d'urée que contient journellement l'urine.

La quantité rendue, qui dans l'état de santé est de 1 à 3 kilogrammes, en 24 heures, peut aller jusqu'à 8, 12 et 20 kilog., mais ce qui montre que l'abondance de l'urine n'est qu'un symptôme du diabète, c'est qu'on peut observer, suivant *Semmiola*, le phénomène contraire, savoir : la diminution de cette sécrétion. C'est qu'en effet, *polyuri* et *glycosurie* constituent deux affections distinctes, deux flux ou diabètes différents, ayant leurs lésions différentes, mais si voisines que souvent elles sont produites en même temps. Quand on la laisse à l'air, l'urine se couvre d'une couche grisâtre qui, au microscope, se résout, d'après la recherche de *Quévenne*, en globules arrondis de 1/50e à 1/400e de millim. Ce sont des sporules de végétations microscopiques (*torula çerevisiæ sporomyces*), qui constituent le ferment. Sous l'influence de sa puissante catalyse, le sucre se convertit en acide carbonique, lactique, acétique, buthyrique, etc. Outre le sucre contenu en abondance dans l'urine rendue, on y trouve des sels nombreux, *chlorures*, *phosphates*, etc., de *potasse*, de

soude, et surtout de *chaux*. On a constaté jusqu'à 30 grammes de chaux par jour, il en résulte un affaiblissement profond de l'économie qui doit être pris en grande considération, car c'est lui surtout qui conduira infailliblement le malade à la phthysie, comme nous le verrons plus tard.

C'est aussi la tranformation du sucre en *acide lactique* qui rend bientôt acide l'urine des diabétiques, car elle est alcaline au moment de l'émission.

Le sucre du diabète est souvent insipide, à cause de son union avec le lactate de chaux, les chlorures et les phosphates qui l'accompagnent dans les urines et marquent sa saveur.

Le sucre varie journellement de quantité dans l'urine et suivant chaque malade, si quelques-uns n'en rendent que que 2 ou 3 grains, il en est qui en produisent 40, 80, et plus de 100 grammes par litre, ce qui pour 12 litres d'urine ferait 1,200 grammes de sucre, près de 2 livres et demie par jour.

C'est au moment où la *digestion s'achève* que l'urine contient *le plus de sucre. Aussi, faut-il le chercher à ce moment précis, dans le cas où le diagnostic est obscur,* ou mieux encore, réunir les urines de 24 heures pour l'analyse exacte.

Sueur. — La sueur est rare chez les diabétiques, si elle existe, elle est souvent partielle; elle devient facilement acide par la transformation du sucre qu'elle renferme, et dont *Semmola, Autenrieth, Mac-Grégor* ont parfaitement constaté l'existence.

Éruptions. — Mais le plus souvent la peau est sèche, rugueuse, anesthésique. Elle se couvre facilement d'éruptions de *lichen*, d'*impétigo*, d'*acné*, de *prurigo*. Une démangeaison très-vive de la peau *avec prurigo ou sans cause apparente,* devient parfois le premier signe qui révèle l'existence du diabète. Remarquons ici que les éruptions sont bien plus fréquentes dans le diabète sans diurèse où le sucre est moins éliminé.

Suivant Friedreich, les champignons qui se développent

dans l'urine diabétique végètent aussi sur la peau des parties génitales, partout où l'urine a pu couler ou séjourner, à la base du gland chez l'homme, sur les côtés du frein, puis au clitoris et à la base des petites lèvres chez la femme; ainsi s'explique le prurit fréquent des parties génitales et la nymphomanie. L'examen microscopique peut, dans ce cas, faire reconnaître d'emblée la nature du mal.

C'est ainsi que la même maladie, le diabète produit dans les deux sexes les effets les plus opposés. Chez l'homme, par un effet général, elle anéantit souvent les désirs génésiques; chez la femme, en tant que maladie locale, elle exalte la sensibilité des organes génitaux extrêmes et conduit à la nymphomanie.

Deuxième période. — A mesure que le diabète s'aggrave et que l'organisme se trouve de plus en plus imprégné de sucre, les forces diminuent, les membres maigrissent, un sentiment de fatigue porte les malades à un repos continu, la faiblesse peut aller jusqu'à la paralysie. La voix faiblit aussi, la vue se trouble, il survient de l'*amblyopie*, de la *diplopie*, du *strabisme*, et ces phénomènes sont aggravés pendant le travail de la digestion, l'économie produisant alors plus de glycose. Les malades ne peuvent y voir qu'avec des verres grossissants, parfois même l'*amaurose* devient complète. D'autres fois le trouble porte plus particulièrement sur la cornée qui devient opaque, ou sur le cristallin qui prend le caractère de la cataracte. Richardson a même pu dans ces derniers temps donner artificiellement la cataracte à des grenouilles en les faisant séjourner longtemps dans de l'eau très-chargée de sucre, et le D[r] *Mitchell* a obtenu le même résultat en injectant du sucre et même de l'urine diabétique dans le tissu cellulaire de divers animaux (1).

La *surdité*, ou du moins la dureté d'oreille, peut également accompagner le diabète.

(1) *The american J. off.* med. science, 1860.

L'*odorat* et le *goût* sont fort affaiblis; le malade est triste, apathique, sujet aux vertiges, aux étourdissements, aux cauchemards. Il dort mal; il est affaibli d'intelligence, porté à la paresse. On cite des cas rares d'idiotie, de manie et d'aliénation mentale.

Système musculaire. — D'après Cl. Bernard, après le foie, il est trois organes dans lesquels la matière glycogène a coutume de s'accumuler: Le *système musculaire*, la *peau* et *les poumons*. Aussi ces organes souffrent-ils plus spécialement dans le diabète.

Les muscles en particulier voient leur action diminuer et s'anéantir. La fibre musculaire tend à disparaître même chez les hommes les plus forts.

Foie. — Dans le diabète, le foie ne possède plus la propriété de transformer le sucre qui lui arrive par l'alimentation, et ce sucre au lieu de servir à la nutrition générale ne sert plus qu'à grossir le chiffre de celui qui se retrouve dans l'urine.

Chaleur vitale. — Les diabétiques ont toujours froid, c'est qu'en effet la température de leur corps est diminuée de 1 à 2 degrés par suite de l'oxydation incomplète du sucre.

Génération. — Bientôt on voit cesser aussi les fonctions génératrices, il n'y a plus ni érections ni désirs vénériens. Les règles disparaissent chez la femme, elle devient stérile et si un homme vigoureux du reste se plaint d'impuissance vous devez soupçonner de diabète tout d'abord.

3e *Période.* — *Autophagisme.* — A cette période le sucre ne se forme plus seulement par l'oxydation des féculents, mais bien par la transformation des substances albuminoïdes, puis, non content de celles que lui fournit l'alimentation, il empiète sur celles du corps lui-même, c'est alors que commence *l'autophagisme*. La nutrition devient languissante, et l'estomac est douloureux, dyspeptique; l'homme se ronge lui-même et se transforme peu à peu en glucose; dès lors, l'amaigris-

sement se prononce, les jambes et les paupières s'œdématient, tous les tissus sont saturés de sucre, les phénomènes d'endosmose et d'exosmose organiques ne peuvent plus s'opérer, l'hématose elle-même est entravée, alors va commencer la période des accidents graves et terminaux.

Gangrènes. — Depuis quelques années MM. *Marchal de Calvi, Landouzy* et *H. Musset,* ont signalé les accidents gangréneux comme fréquents dans le diabète.

Une grande partie des gangrènes séniles ne sont que des gangrènes diabétiques. Elles sont caractérisées par un cercle inflammatoire, qui annonce et prépare la mortification.

Tantôt ce sont des *ulcérations grangréneuses* du *siége,* des *épaules,* des *talons,* le *sphacèle* des *orteils,* d'un *pied* ou même d'une *jambe, l'angine gangréneuse* (Kuchemneister), la *gangrène* des *poumons.* — Puis, du côté de la peau : les *furoncles,* les *anthrax* qui sont très fréquents, les furoncles sont multiples donnent une suppuration rose, *sans odeur,* sans bourbillon ; les anthrax multiples aussi, siégent de préférence à la partie postérieure du tronc, le pus est fluide, couleur marron, et d'une odeur de miel fermenté.

La gangrène de la peau est parfois suivie *d'ulcère phagédénique* très persistant.

Les récents travaux de M. *Mandl* sur *l'exosmose rétrograde* du sérum du sang dans les tissus sucrés ont parfaitement montré comment chez les diabétiques la circulation veineuse capillaire, s'arrête peu-à-peu par l'exosmose du sérum et de l'endosmose du sucre, d'où l'épaississement sirupeux du sang, une sorte d'asphyxie partielle, de stase veineuse et le sphacèle consécutif qui en résulte.

Phlegmons et abcès. — La gangrène est quelquefois remplacée par des phlegmons diffus, par des abcès, soit dans le tissu cellulaire, soit même dans les organes internes, la *fosse iliaque* et surtout le *foie.* Ces suppurations se font presque sans inflammation, le pus est rose, sanguinolent, presque sans odeur,

à ces caractères, le médecin reconnaîtra *toujours* le pus glycosurique, et diagnostiquera la maladie. Ces troubles circulatoires amènent avec eux une grande faiblesse et un trouble dans la calorification qui s'abaisse de 2 degrés à 2° et demi au lieu de s'élever comme dans les inflammations franches.

Congestions. — Les *congestions sanguines* sont une des complications les plus ordinaires du diabète et reconnaissent le même mécanisme. Congestions *pulmonaires* ou *cérébrales* qui peuvent aller jusqu'à l'*hémorrhagie* et qui emportent quelquefois le malade en peu d'heures ; on a observé aussi la *pneumonie* et la *méningite foudroyante*, la *nèphrite* avec ou sans *albuminurie*, la *pyarrhémie* ou état chyleux du sang. L'*indigestion fréquente*, mais la terminaison la plus habituelle du diabète c'est la *phthysie pulmonaire*: *phthysie sucrée* de *Copland*. Elle marche rapidement, arrivée à un certain degré, elle masque le diabète et va quelquefois jusqu'à faire disparaître le sucre des urines peu de jours avant la mort.

Parmi les diabétiques, 43 sur 100 meurent phthysiques. Une des causes déterminantes, suivant nous, est sans doute l'appauvrissement général de l'économie, par suite de l'autophagisme, mais aussi la sécrétion considérable de chaux que l'on trouve dans les urines.

Le *ramollissement* ou la *gangrène* des parois des cavernes viennent aussi compliquer et terminer brusquement, cette phthysie, gangrène souvent sans odeur qui la fasse reconnaître d'avance. (Charcot, 1855.)

C'est ainsi que le diabète imprime un cachet particulier à chacune des affections qui peuvent le compliquer.

Forme périodique. — Après la description complète que nous venons de donner de la forme commune, nous n'aurons que peu de mots à ajouter pour caractériser les autres formes.

On voit des malades atteints périodiquement du diabète Les uns, l'auront une année sur 4 ou sur 2 ; chez d'autres, le diabète parait céder chaque année, pendant la bonne saison,

puis renaître plus tard. Et la maladie persiste avec ce caractère pendant un bon nombre d'années. *P. Frank* cite un malade qui n'était diabétique qu'au printemps et en automne. — *Bence-Jones* a décrit un diabète intermittent. Le diabète peut donc être *intermittent* ou *périodique*, mais il peut être aussi *alternant*. En effet, le diabète alterne d'autres fois avec des sueurs sucrées, pendant lesquelles l'urine ne reçoit plus de glycose.

Forme aiguë. — Marchal de Calvi cite deux cas où l'évolution de la maladie se fit en quelques semaines; dans ces circonstances, la maladie, au lieu de débuter par l'altération des féculents ou des albuminoïdes alimentaires débute d'emblée par l'autophagisme, et c'est le tissu humain lui-même qui fournit, par son oxidation, les éléments du glycose, c'est pourquoi cette forme est toujours fort grave.

Forme anormale. — Encore peu étudiée, cette forme est parfois difficile à reconnaître.

Elle se confond parfois avec la forme périodique.

Le diabète disparaît et alterne alors avec certaines affections dont, au premier abord, on ne pourrait soupçonner la parenté.

La forme anomale se divise en 5 variétés :
- diabète glyco-albumineux.
- diabète graisseux.
- diabète amyloïde.
- diabète inosurique.
- diabète urique.

Diabète glyco-albumineux. — La glycosurie, dans ce cas, alterne avec l'albuminurie, qui n'est, au bout du compte, qu'un diabète albumineux; — on peut rencontrer aussi les deux affections réunies chez le même sujet. Leur gravité est toujours plus grande que celle de chaque affection séparée, et le pronostic doit toujours être fort réservé. Du reste, les lésions siégent toutes deux au plancher du 4_e ventricule; et, comme dans le diabète autophagique les albuminoïdes sont eux-mêmes

transformés en sucre, on conçoit que ces deux affections puissent alterner chez le même sujet et se confondre en une seule et même forme morbide.

Diabète graisseux. — D'après Pavy, la matière glycogène, chez l'individu sain, se transforme partiellement en graisse. Aussi ne faut-il pas s'étonner de voir le diabète disparaître parfois, remplacé par l'*obésité*, par les *tumeurs graisseuses*, *lipomes*, *loupes steatomes*, *atheromes*, etc., qui semblent être le déversoir naturel du surplus de l'organisme quand il ne suffit plus à l'oxydation complète des corps carbonés. Ce sont des tumeurs de sûreté, presque des modes de guérison ; mais, si la diathèse graisseuse envahit le tissu propre des organes, *foie, reins,* etc., il peut survenir de nouveaux accidents en rapport avec ce nouveau siége, et notamment l'atrophie graisseuse progressive.

D'autres fois le produit graisseux est secrété par l'intestin. J. P. Tessier a vu des cas où le diabète disparaissant était remplacé par des garde-robes journalières formées de masses graisseuses, caséeuses, semblables à de petits fromages.

Enfin le produit morbide peut être sécrété par la vessie, et c'est là le véritable *diabète graisseux* ou *chyleux* de *Prout*. Chose remarquable, cet état morbide pour l'homme correspond à un état physiologique et permanent chez l'animal ; car les carnassiers adultes ont de la graisse dans le sang veineux et dans l'urine, à l'état normal (Vulpian, *Gazet. médic.*, p. 380).

Les urines laiteuses ou graisseuses constituent encore un état physiologique pour les femmes enceintes, et, chose remarquable, d'après le D[r] Blot, il en serait de même du *glycose*, que l'on rencontrerait normalement, en petite quantité, dans les urines des femmes enceintes ; là, encore, on peut voir clairement la parenté des deux affections. Mais, chez la femme grosse, les éléments graisseux ne sont qu'en petite quantité et ne forment, par le refroidissement, qu'une pellicule légère décrite sous le nom de *kyestéine*. Ils sont, en outre, tenus à

l'état d'émulsion par la *caséine;* dans le diabète, au contraire, la quantité de globules graisseux est beaucoup plus considérable.

Tantôt ils sont réunis sous forme de globules distincts restant en suspension dans l'urine, et remontant à la surface pendant le repos. Tantôt ils sont réduits à des granulations infiniment petites tenues en émulsion par un peu d'albumine ou de fibrine. Enfin, on rencontre des urines qui sont à la fois chargées de graisse, d'albumine et de sucre (Labbé, *Union méd.*, 1862, p. 157).

Par le repos, une crême se forme souvent à la surface. La réaction est acide et l'odeur butyreuse ou caséeuse. On parvient facilement à isoler cette graisse au moyen de l'éther ou du sulfate de carbone. L'odeur urineuse est presque nulle.

Bence Jones ne regarde pas cette substance comme étant de la graisse véritable, mais bien une sorte de chyle d'aspect laiteux.

Les exemples de cette affection sont fréquents dans les pays chauds, à l'île Bourbon, à Maurice, au Brésil, dans la Guyane anglaise, et le Dr Bouyum l'y a rencontrée souvent parmi les créoles et les nègres. D'après cet observateur, l'urine chyleuse accompagne ou suit certaines fièvres irritatives présentant les symptômes du diabète aigu. On la voit survenir à la suite de la dysentérie, de l'hématurie.

Uro-stealithe. — La graisse peut encore se montrer sous la forme solide, dans les urines. C'est l'affection décrite par *Florian Heller* sous le nom d'*uro-stealithe.* Elle consiste en concrétions lisses, jaunes, céreuses, amorphes, solubles dans l'alcool et surtout l'éther, saponifiables par les alcalis. Aussi la méthode alcaline guérit souvent cette affection comme elle guérit le diabète.

Diabète amyloïde et *affection cireuse.* — Nous rencontrons ici un autre mode de déviation du diabète anomal.

La glycosurie n'arrive pas à son évolution complète, elle

rétrograde d'un degré; l'amidon nutritif se trouve bien transformé en amidon organique et en dextrine, mais celui-ci, au lieu de se transformer en sucre par l'oxydation de ses éléments, pénètre en nature dans l'organisme et s'accumule sous forme de granulations irrégulières, reconnaissables au microscope et à la réaction de l'iode qui les teinte en *jaune violacé.*

On retrouve ce produit en petite quantité dans l'*urine* d'abord, puis dans tous les organes. La *muqueuse intestinale*, les *parois vasculaires*, le *cerveau*, la *moëlle épinière*, la *peau* elle-même, et jusque dans la *rétine* et le *nerf optique*, où il peut devenir une des causes de l'*amblyopie*. Mais nul organe n'est plus exposé à la dégénérescence *amyloïde* que le *foie*, destiné par ses fonctions à recevoir l'amidon pour le transformer en sucre. L'affection y débute par les vaisseaux et surtout par les petites branches de l'*artère hépatique*, puis elle envahit les *cellules hépatiques*, dont le contenu se transforme en une substance amorphe, transparente, donnant avec l'iode les réactions caractéristiques. Après le foie, c'est le *rein* qui est le plus souvent atteint. Les corpuscules amyloïdes imprégnant les glomérules de Malpighi et les parois des capillaires dans toute leur épaisseur, s'accumulent dans la tunique musculaire des artères, diminuant les calibres et amenant des troubles circulatoires qui ne tardent pas à produire l'albuminurie. Le rein devient mou; les corpuscules amyloïdes demi-transparents s'unissent et se confondent, et le rein peut se couper à l'autopsie, comme un morceau de graisse, d'où le nom de *rein cireux*. L'iode le colore plutôt en rouge qu'en bleu.

(A continuer).

CONSÉQUENCES D'UN PROBLÈME BIEN OU MAL POSÉ

Un problème bien posé, dit l'illustre Empère, est un problème à moitié résolu; d'où il suit qu'un problème, d'une grande importance, à l'étude depuis plusieurs siècles, et qui reste sans solution, est réellement un problème insoluble ou a été mal posé. Depuis 2,500 ans, les plus grands génies en médecine ont fait des efforts inouïs pour découvrir la loi thérapeutique qui doit servir de guide au médecin pour le choix du remède; l'inutilité de ces efforts ne doit-elle pas nous faire penser que ce grand problème est insoluble ou qu'il a été mal posé? Hahnemann ayant découvert la loi vainement cherchée par ses illustres prédécesseurs, il faut bien s'arrêter à cette dernière supposition.

Comment les médecins, depuis Hippocrate jusqu'à Broussais et Virchow, depuis l'antique et grossier humorisme jusqu'à la pathologie cellulaire nouvellement éclose, ont-ils posé ce grand problème : « Que faut-il faire pour guérir un malade? » « Pour guérir un malade, disaient-ils, cherchons d'abord la nature intime, l'essence de la maladie; cette connaissance acquise, il nous sera facile de trouver le remède, la la panacée universelle qui doit délivrer le genre humain de tous ses maux. » — C'était chercher la pierre philosophale. — De là toutes ces théories, tous ces systèmes, vaines spéculations de l'esprit, ne reposant sur aucun principe existant de soi, systèmes éphémères, sans consistance, qui se sont écroulés successivement les uns sur les autres, comme des châteaux de cartes, et qui n'ont eu d'autre résultat que de prouver que la nature intime des maladies se dérobait à tout jamais aux investigations des hommes. Mais supposons, un moment, que ces grands génies fussent parvenus à la connaissance de la nature intime de la maladie, que, de nos jours, le microscope

en eût approfondi tous les secrets, le problème serait-il résolu pour cela? Certainement non : les médecins se faisaient et se font encore, à cet égard, d'étranges illusions : Il n'y aurait qu'un des termes du problème de connu « la maladie; » il resterait encore à connaître les propriétés intégrales du remède, et à chercher le rapport qui doit exister inévitablement entre le remède et la maladie, pour savoir s'ils se conviennent. Le problème était complexe : il était non seulement mal posé, mais encore il l'était d'une manière tout à fait insuffisante : les médecins s'occupaient exclusivement de la maladie et négligeaient complètement le remède et le rapport qui doit les relier entre eux. Peut-on s'étonner, après cela, si ces longues et laborieuses recherches, très-louables d'ailleurs, ont été si longtemps infructueuses, et si les quelques conquêtes en thérapeutique, véritablement utiles, anciennes ou modernes, sont exclusivement dues à l'expérience, c'est-à-dire au hasard?

Comment convenait-il de poser le problème médical pour arriver à la connaissance de la grande loi thérapeutique qu'Hahnemann a eu la gloire de découvrir presque par hasard, mais que son génie a su appliquer à l'art de guérir d'une manière si heureuse et si complète? Il fallait tout simplement s'adresser cette question : « Que faut-il faire pour guérir un malade? » et laisser parler, non l'esprit de système, non la folle du logis, mais le sens commun. Il aurait répondu : « Pour guérir un malade, il faut connaître 1° la maladie, c'est-à-dire ses causes, sa marche, ses symptômes, les lésions qu'elle produit et qui sont des symptômes, les circonstances qui l'accompagnent...; 2° les propriétés intégrales du remède; 3° le rapport qui doit exister entre le remède et la maladie, afin de s'assurer qu'il y a convenance, appropriation, affinité entre eux. » M. Gaube, s'il n'était pas médecin et s'il était seulement géomètre, poserait-il le problème autrement? Le problème posé, il s'agissait de le résoudre; pour

cela, il fallait d'abord étudier la maladie et chercher à la connaître aussi bien que possible et par tous les moyens possibles, même à l'aide du microscope. Cette science est arrivée aujourd'hui, grâce aux travaux modernes, et, il faut le dire avec un juste sentiment d'orgueil, grâce surtout aux travaux des médecins français, à un haut degré de perfection. Il fallait en faire autant pour le remède, et employer, pour arriver à la connaissance intégrale de ses propriétés physiques, chimiques et surtout médicamenteuses, tous les moyens, tous les procédés que la méthode expérimentale met à notre disposition. Cette méthode, qui veut qu'on explore intégralement le domaine de chaque science pour arriver à sa connaissance complète, devait nécessairement engager, tôt ou tard, les médecins à expérimenter les remèdes, non seulement sur le malade, mais encore sur l'homme bien portant, ce réactif d'une si exquise sensibilité lorsqu'on veut bien se donner la peine de l'interroger en se conformant aux règles prescrites par le maître. D'autre part, la recherche du rapport qui doit exister entre le remède et la maladie devait pousser les médecins dans la même voie expérimentale; en effet, pour découvrir le rapport qui existe entre deux choses, entre la maladie et le remède, n'est-il pas évident qu'il faut les comparer? « C'est impossible, me direz-vous, on ne peut comparer une maladie, c'est-à-dire ses causes, sa marche, ses symptômes et cette foule de circonstances qui la modifient et l'individualisent, avec les propriétés physiques, chimiques et même médicamenteuses d'un remède (on ne peut comparer que des unités de même nature, par conséquent on ne peut comparer une maladie qu'à une autre maladie). Ce raisonnement, très-logique, rappelait à l'esprit ce qui se passe en toxicologie et en clinique quelquefois : dans les empoisonnements accidentels ou autres, les poisons (les remèdes à hautes doses sont toujours des poisons) donnent lieu à des maladies toxiques, médicamenteuses. Ce fait expérimental devait un jour attirer

l'attention des médecins et les conduire à l'expérimentation pure des remèdes sur l'homme bien portant, et à la connaissance de la maladie médicamenteuse, expression fidèle des vertus intégrales du remède. Dès-lors la comparaison de la maladie et du remède devenait possible et facile. Or, le rapport qui doit exister entre la maladie naturelle et la maladie médicamenteuse ne peut être qu'un rapport de similitude : la loi de l'analogie était trouvée. N'est-il donc pas probable que la découverte de cette grande et magnifique loi aurait été faite depuis longtemps, si le problème médical avait été posé d'une manière plus complète et plus rationnelle?

O, égarement de l'esprit humain! la découverte est faite, elle pourait rendre à l'humanité des services innombrables et inestimables, elle pourrait contribuer puissamment à notre régénération, et ceux qui auraient dû l'accueillir avec enthousiasme et la propager avec ardeur, la repoussent, la nient et la bafouent!

D[r] C. PANCIN.

VARIÉTÉS

Causes générales du typhus. — Encombrement, misère, souffrances morales et physiques de toute sorte. Cependant, à Paris et à Metz, où ces conditions étaient réunies, le typhus n'a pas fait son apparition. Les maladies régnantes étaient de toute nature, mais à forme adynamique, le scorbut s'est manifesté vers la fin seulement. Quand le typhus est venu en France en 1814 et 1855-56, il était apporté de l'étranger par nos armées; il s'est éteint promptement. Par contre, le typhus est endémique dans les contrées du nord de l'Allemagne et de la Russie, comme la fièvre typhoïde est permanente en France. Donc, les causes différentielles de ces

faits doivent être cherchées dans des conditions de race et de sol ou de climat.

C'est ainsi que la fièvre jaune atteint les blancs plus que les nègres, le choléra les nègres plus que les blancs dans les colonies. Il en est des races comme des individus; d'une même cause résultent des effets différents. Au Mexique, le typhus règne dans les latitudes élevées, et la fièvre typhoïde en descendant vers les bords de la mer.

L'emcombrement et la misère sont des conditions de second ordre.

Trois classes de maladies épidémiques. — 1° Maladies spécifiques indigènes, tantôt sporadiques, tantôt épidémiques; 2° maladies d'origine exotique, d'abord importées, puis acclimatées (fièvre éruptive); 3° maladies exotiques importées, mais ne s'acclimatant pas (les quatre grandes pestes : typhus européen, choléra asiatique, peste égyptienne et fièvre jaune américaine).

Le typhus et la dothienentérie (typhus exanthématique et abdominal) sont deux espèces différentes d'un même genre, dit typhoïde : celui-ci sévit principalement dans les contrées du Nord et du Midi; celle-ci dans les zones tempérées.

M. Bouchardat, *Annuaire de thérapeutique pour* 1873, répond à M. Chauffard : 1° que les deux conditions étiologiques majeures sont bien l'emcombrement d'une part, la ruine de de l'économie ou misère physiologique d'autre part, celle-ci pouvant être amenée par la famine ou par des souffrances de toute sorte; 2° que la condition essentielle de la genèse du typhus est la *continuité* dans la misère par famine ou dans la misère par maladies antérieures ou souffrances de toute sorte; en sorte que, à Paris et à Metz, c'est la question de continuité suffisante qui a manqué à la genèse du typhus; 3° que le miasme typhique est une émanation d'origine animale, provenant de la putréfaction des excrétions épidermoïdales, comme l'a mis en évidence M. de Meersmann dans l'épidémie

de Belgique, en 1847; 4° qu'il n'y a aucune préférence de race, comme on peut s'en convaincre en lisant l'ouvrage du Dr Maurin (*Typhus exantématique*, 1872).

Extrait de la *France médicale*

Dr Galicier.

DANS LE CAMP DE L'ALLOPATHIE

Traitement du lombago et du rhumatisme chronique par l'actea.

Par le Dr Bartlett.

L'auteur administre l'actéa sous forme de teinture à la dose de 2 grammes, trois fois par jour, dans 30 grammes d'eau.

29 malades atteints de rhumatisme chronique et de lombago ont été soumis à ce mode de traitement; la moyenne de leur âge était de 39 ans 3 mois. De ces 29 malades, 14 souffraient de lombago, 11 furent guéris; 15 souffraient de rhumatisme chronique ou subaigu, 11 aussi furent guéris; en tout, 22 succès et 7 insuccès.

Chez 6 malades, le médicament provoqua quelques légers accidents, tels que vertiges, mal de tête, nausées, vomissement, irrégularité du pouls. La cessation du remède suffit pour les faire disparaître.

On a indiqué la diminution du pouls comme un des effets produits par l'actea : M. Bartlett n'a pas constaté ce phénomène.

Il insiste sur la nécessité d'employer de la teinture fraîchement préparée, car les vieilles préparations ont bien moins d'efficacité.

L'actea s'est montré tout à fait inefficace contre la goutte.

The Practitioner, mars 1873.)

Le journal était composé lorsque nous avons appris la mort de nos regrettés confrères Desternes et Milcent. Dans le prochain numéro, nous consacrerons quelques pages à leur mémoire.

LE DIABÈTE

ET SON TRAITEMENT PAR LA MÉTHODE HOMŒOPATHIQUE

PAR LE D^r CH. OZANAM

(Suite).

Cette affection peut se manifester sous trois variétés différentes :

1° Elle débute d'emblée, sans maladie précédente, et se continue sans arriver jusqu'à la glucosurie. C'est l'affection *amyloïde* proprement dite.

2° Elle succède au diabète, dont elle est une évolution régressive, une demi-guérison.

3° Elle peut s'unir au diabète et coexister avec lui, en donnant un produit qui est analogue à la *tréhalose* ou sucre de *trehala* composé de *moitié amidon, moitié sucre.*

C'est dans l'ordre des tuniciers qu'on a d'abord constaté la présence d'amidon normal dans les organes, en sorte que cette maladie constitue pour l'homme une évolution rétrograde vers les organismes inférieurs.

C'est ainsi que chaque variété de la curieuse maladie constituée par le diabète, trouve ses analogues dans des états permanents et physiologiques d'un ordre inférieur, animal ou végétal.

Diabète inosurique. — L'une des transformations les plus intéressantes de la glycosurie, c'est l'*inosurie.*

Vohl, le premier, a rencontré l'*inosite* ($C^{12} H^{12} O^{12}$) dans l'urine diabétique, et a vu ce produit augmenter à mesure que le sucre diminuait puis disparaissait.

Gallois a tracé toute l'histoire de ce sucre nouveau. *L'inosite est en effet le sucre qu'on obtient d'une infusion de tissu musculaire.* Dès lors on conçoit sa parenté avec le diabète dont il doit ca-

ractériser une forme grave, celle où il y a usure des muscles, des substances azotées et *autophagisme*.

On comprendra de même sa parenté avec le *diabète graisseux*, quand nous aurons ajouté que l'*inosite*, d'après *Scherer*, paraît constituer un degré transitoire dans la métamorphose de la graisse avant sa conversion finale en acide carbonique et en eau.

L'*inosite* diffère du *glycose* en ce qu'elle ne peut éprouver la fermentation alcoolique et qu'elle ne réduit pas la liqueur cupro-potassique; aussi l'erreur de diagnostic est-elle plus facile, si le praticien n'a pas cette exception, présente à l'esprit.

En s'oxydant, l'*inosite* produit encore l'*urochrome* signalée par *Tudichum*, matière colorante de l'urine; et quand l'urochrome, chez un individu affaibli, vient à être retenue dans le sang, elle s'y décompose rapidement en *uropittine* et *acide omicholique* qui déterminent alors toute la série des accidents nommés *urémiques*, auxquels on voit plus d'une fois succomber presque subitement les diabétiques.

Diabète urique. — Parfois c'est avec la gravelle urique qu'alterne la glycosurie, et le sucre se trouve subitement remplacé par une grande quantité d'*urate de chaux, soude, ammoniaque* ou *magnésie*. J'ai vu un malade, arrivé au degré le plus avancé du diabète, guérir rapidement avec apparition de gravelle urique et formation d'une pierre vésicale.

Les rapports intimes de cette affection avec la goutte expliquent comment le diabète peut être remplacé par des accès de goutte ou des diarrhées chroniques rebelles et acides; aussi, pour plus de détails, renvoyons-nous à l'étude de la goutte.

Névroses diabétiques. — Ajoutons, en terminant, qu'il n'est pas rare de voir naître, sous l'influence du diabète, des névroses très-diverses, *Hallucinations, Hystérie, Hypochondrie, Aliénations mentales*, qui accompagnent le diabète et, prenant tout à coup une intensité considérable, en masquent les symptômes, le remplacent pour un temps ou même le font cesser pour toujours.

Il y a longtemps qu'*Arétée*, parlant des diabétiques, avait dit : *Omnia fastidiunt, de omnibus dubitant.*

Mais les névroses mentales sont bien plus rares dans le cours de la *glycosurie* que dans celui de la *polyurie*, avec cette différence, d'après Landouzy, que *la perversion de l'intelligence* serait caractéristique de la *polyurie*, tandis que sa *diminution serait caractéristique du diabète.*

ANATOMIE PATHOLOGIQUE

Foie. — Le foie des diabétiques est dans un état de turgescence continue analogue à celui que revêt périodiquement l'organe pendant la digestion. Il est gorgé de sang, volumineux, et cette hypérémie lui donne une couleur rouge brun, sous laquelle disparaît la substance jaune ; il contient en outre de la matière sucrée en proportion au moins double de l'état normal, qui est de 23 ou 24 grammes.

Reins. — L'état des reins a été parfaitement étudié par M. Gigon (*Union méd.*, 1868).

Lorsque le diabète a duré longtemps ou qu'il est très-fort, on observe un grand développement du *réseau sanguin péri-calicinal*, réseau qui doit servir de filtre au rein pour éliminer, par *la voie la plus courte*, la quantité énorme du liquide absorbé. Cette voie courte va du foie à la veine-porte, à la veine-cave, aux veines émulgentes, et aboutit aux calices et aux uretères sans avoir passé ni dans la circulation générale, ni dans le tissu glandulaire du rein. En effet, tandis que les vaisseaux péri-calicinaux servant de filtre sont dilatés et variqueux, le tissu rénal paraît anémié, atrophié, la substance corticale et les tubes de Bellini sont pâles et amincis; les cas d'*hypertrophie* des *reins,* observés quelquefois, s'expliquent par l'existence de quelque complication congestive, inflammatoire, ou par les dégénérescences cireuses, amyloïdes, graisseuses, auxquelles sont exposés les diabétiques.

Estomac.—Les parois de l'estomac, chez ceux qui ont éprouvé

une boulinie longtemps prononcée, offrent une injection très-prononcée ou des arborisations grisâtres.

Pancréas. — Le *pancréas*, au contraire, a souvent subi une *diminution atrophique* remarquable.

Cerveau. — Mais, de toutes les lésions, la plus importante est, sans contredit, celle du *cerveau*. Les recherches de M. Cl. Bernard ont déterminé par la physiologie le siége anatomique du diabète, en démontrant que la piqûre du plancher du 4e ventricule au niveau des éminences olivaires produisaient l'apparition du sucre dans l'urine. Ce savant observateur faisait augmenter à volonté la proportion du sucre, en augmentant la largeur de l'instrument employé; ainsi, une blessure de 1 millimètre faisait rendre 4 0/0 de sucre, — de 2 millimètres, 8 0/0, et ainsi de suite.

Depuis lors, plusieurs observateurs, notamment le Dr Luis en 1860, ont démontré pathologiquement le siége anatomique du diabète; car ils ont rencontré, à l'autopsie, la vascularisation des parois du plancher du 4e ventricule, surtout au niveau du *calamus scriptorius*, injection qui fait ressembler le tissu à la substance grise du cerveau. Les vaisseaux capillaires sont transparents; au mi- croscope, on trouve sur les points malades les cellules nerveuses en voie d'évolution graisseuse rétrograde : elles sont atrophiées, remplies de granulations jaunâtres, et les connexions ou anastomoses des cellules sont entièrement détruites.

A la 2e période on trouve la dégénérescence graisseuse des cellules nerveuses de toute cette région, et une atrophie qui va jusqu'à creuser des valvules dans le tissu nerveux.

Rétine. Amblyopie diabétique. — Lorsque l'amblyopie est légère, à son premier degré on ne trouve pas de lésion, et l'on est forcé d'admettre un simple trouble fonctionnel, ou de l'attribuer à l'action exagérée du muscle de *Brüecke* ou tenseur de la rétine. Un tiers au moins des diabétiques

éprouve ces accidents. Ils augmentent pendant le travail de la digestion.

C'est une lésion plus grave que l'on rencontre dans la rétine lorsque le diabète amène l'amaurose. — Atrophie des papilles optiques, excavation du centre, déformation du pourtour, dépôts de grains de fécule dans la rétine et le nerf optique, dégénérescence graisseuse des éléments nerveux. Mais, parfois aussi, l'amblyopie est produite soit par une *hémorrhagie* rétinienne, soit par une *apoplexie cérébrale*, ou un *œdême* de la *rétine*.

Cristallin. Cataracte diabétique. — La cataracte diabétique affecte ordinairement la forme *étoilée* ou *zonaire*, avec *intervalles transparents* (France et Guersant), et ce signe, apparaissant sur une personne en apparence saine, doit mettre sur la voie du diagnostic; elle se montre toujours symétriquement aux deux yeux; elle est le plus souvent *molle*, *volumineuse*, *proéminente*, au point de gêner l'iris. Ces caractères ne permettent pas de la confondre avec une autre.

DIAGNOSTIC

Sept maladies différentes pourraient être confondues avec le diabète.

Ce sont : la *glycosurie* passagère symptomatique, la *polyurie*, l'*urémie*, la *diathèse urique*, l'*hippurie* et le *ver solitaire*, l'*herpétisme*; et enfin, le *diabète simulé*.

1° *Glycosurie accidentelle.* — Toutes les fois que l'*amidon* introduit dans l'organisme n'est pas suffisamment oxydé, il n'arrive point à son évolution complète, qui doit le tranformer en *acide carbonique* et en *eau*. Une oxydation inférieure formera de l'*acide oxalique*, *lactique*, *acétique*, *urique* et autres acides organiques, mais une oxydation plus faible encore produira le *sucre*.

Cette oxydation nécessaire des produits de l'organisme peut devenir imparfaite au moins de trois manières différentes :

1° Par défaut d'*oxygène*, ou corps comburant;

2° Par surabondance de combustible *amidonné;*

3° Par abaissement de la *température*, qui arrête l'action chimique.

On doit donc toujours trouver du sucre dans l'urine, toutes les fois que l'une de ces causes réduit l'oxydation à son minimum. Dès lors, rien d'étonnant, qu'une foule de maladies détermine la présence passagère du sucre dans les urines ; telles sont : L'*hystérie*, l'*épilepsie*, les troubles graves de la respiration survenus avec rapidité (Alvaro Reynoso), le *croup*, la *coqueluche*, la *phtysie*, la *pleurésie*, l'*asthme*, les *commotions cérébrales*, l'*asphyxie* quelle qu'en soit la cause, le *choléra*, l'*impression du froid* et la *congélation* qui sont des *asphyxies partielles*, les affections *cérébrales* déterminées par la *dentition* chez les enfants, les *névralgies* violentes, le *delirium tremens;* enfin la *fièvre intermittente* s'accompagne presque toujours, au début surtout, de *glycosurie*, quand il y a des accès violents avec frisson intense. Le sucre disparaît quand la fièvre se prolonge et que la cachexie commence.

Mais, dans tous ces cas, la glycosurie n'est qu'un épiphénomène, un résultat, et ne constitue pas la maladie. Si celle-ci guérit, le diabète cesse aussitôt : *sublata causâ, tollitur effectus*, et, suivant chaque cause, la glycosurie aura une marche, des signes particuliers. En outre, les phénomènes sont bien différents de ceux du vrai diabète, où une lésion déterminée de la moëlle épinière donne à la glycosurie un caractère de persistance et de progression, car le sucre étant d'ordinaire beaucoup moins abondant, l'organisation en souffre peu, et la plupart des signes de dépérissement manquent en réalité.

La marche est celle de la *maladie-cause;* marche *aiguë* et *courte* dans le *croup*, la *coqueluche; périodique* dans l'*asthme*, l'*hystérie;* l'*épilepsie*, *continue* dans d'autres cas, mais presque jamais mortelle par elle-même.

2° *Polyurie.* — L'hypersécrétion d'urines non sucrées se

rapproche beaucoup du diabète, et sa lésion caractéristique siége également au plancher du 4e ventricule.

Mais Cl. *Bernard* et *Landouzy ont démontré que l'on produit le diabète sucré en piquant le milieu du 4e ventricule, et l'insipide, en piquant au-dessus des racines acoustiques.* Il y a donc distinction de siége.

Il est facile de voir dès lors comment ces deux affections peuvent exister simultanément dans le *diabète,* et comment le *diabète* peut exister aussi sans *polyurie.*

La polyurie diffère en outre du diabète par ses symptômes moins marqués. — Le peu de soif, surtout, est remarquable et démontre que l'abondance de la sécrétion urinaire n'est pas la seule cause de la soif du diabétique.

L'appétit est ordinaire, la peau sans aridité. Il n'y a pas de cachexie, et enfin presque jamais cette maladie n'amène la mort. — L'examen chimique et optométrique achèvera de fixer le diagnostic.

3° L'*urémie.* — L'hypersécrétion de l'*urée* peut simuler le diabète par la densité plus grande que possède alors l'urine, et, quoiqu'on ne soit pas encore fixé sur la lésion caractéristique, je puis prédire qu'on la trouvera aussi vers le 4e ventricule, qui semble ainsi le véritable centre cérébral de coordination des fonctions naturelles.

Flourens l'avait parfaitement nommé le *nœud vital;* pour moi je l'appellerai le *nœud pathologique*, car c'est là que prennent naissance, dans une altération nerveuse originelle, la plupart des affections organiques consécutives.

Mais, dans l'*urémie,* la plus simple analyse chimique montrera l'absence de sucre, tandis que l'acide nitrique et l'évaporation donneront d'abondants cristaux de *nitrate d'urée.*

Hippurie.—La présence de l'*acide hippurique* et des *hippurates* dans l'urine de l'homme, se manifeste par une soif vive et des urines abondantes qui peuvent faire croire à un diabète. Mais la *densité* de ces urines, *moindre* que celle des urines normales,

suffirait déjà au diagnostic, que l'on complètera du reste en démontrant chimiquement l'absence du sucre.

Acide urique. — La réduction de la liqueur cupro-potassique par l'acide urique a plus d'une fois induit le praticien en erreur. Aussi est-il très-important de contrôler cet examen par les signes optiques tirés du diabétomètre, et qui sont absolus.

Herpètisme. — Le diabète paraît quelquefois avec des signes bizarres ; ainsi, il peut en imposer pour une maladie cutanée à cause du violent prurit de la peau et même des éruptions réelles d'*herpès*, de *prurigo*, de *lichen*, qui se manifestent.

Taenia. — On peut encore soupçonner un *taenia*, à cause de la boulimie, de la salivation et des douleurs vagues qui se font sentir de toutes parts, surtout à l'estomac, aux reins et au ventre.

Mais il suffit de nommer ces dernières maladies pour mettre le praticien sur la voie et lui faire éviter l'erreur, par l'analyse de l'urine.

Diabète simulé. — Le médecin doit avoir l'œil ouvert sur les écarts de l'imagination, et savoir que certains hypochondriaques, certaines hystériques, cherchent à simuler le diabète ; le Dr *Sée* et le Dr *Bourdon* en ont cité deux cas remarquables ; mais, lors même que certains symptômes névropathiques sembleraient concorder, le malade n'éprouverait pas l'ensemble des signes diabétiques : soif exagérée, urines abondantes, sécheresse de la peau, maigreur, hypertrophie du foie, etc.

Puis il suffirait d'isoler le sujet pour que les urines redevinssent insipides, faute d'une provision nouvelle de sucre.

Enfin, il est rare que le malade ait à sa disposition du sucre de glycose, et le sucre de canne qu'il ajoute se reconnaît bien vite au saccharimètre de Robiquet. S'il est pur, il déviera à gauche la lumière polarisée. — S'il est converti en sucre interverti par l'intervention de l'acide chlorhydrique chaud, il la déviera à droite.

PRONOSTIC

A. — *Signes favorables.* — L'embonpoint, l'aisance de la vie, un logement salubre, la persévérance et l'énergie dans le traitement : circonstances favorables.

B. — Lorsque 3 ou 4 jours de traitement suffisent pour faire disparaître momentanément le sucre, on doit espérer la guérison.

C. — Les femmes guérissent plus facilement que les hommes.

D. — Tant que les forces se conservent, on peut espérer la guérison.

E. — La maladie est moins grave chez le vieillard que chez l'enfant.

F. — La transformation du diabète sucré en diathèse graisseuse est un signe favorable ; il en est de même de la polyurie, remplaçant la glycosurie.

G. — Les grandes éruptions de la peau survenant dans le cours du diabète, le jugent quelquefois favorablement.

H. — Le diabète périodique est toujours une forme bénigne.

I. — *Signes funestes.* — Si le traitement ne fait pas, ou peu, diminuer le chiffre du sucre dans l'urine, c'est mauvais.

J. — Les enfants qui sont pris d'un diabète un peu fort, succombent rapidement.

K. — Le phlegmon gangréneux apparaissant dans le cours du diabète, est toujours un signe grave.

L. — Si des tubercules surviennent, ils sont promptement mortels.

M. — Si le sucre abondant dans les urines disparaît tout à coup sans raison apparente, craignez une complication très-grave et la mort rapide.

N. — L'insouciance, la misère, le séjour dans les hôpitaux, un logement insalubre : circonstances aggravantes.

O. — Au mois d'avril et de mai, il y a toujours une certaine aggravation morbide.

P. — La présence d'une grande quantité de *chaux* dans l'urine diabétique, doit faire pronostiquer une *phtysie* prochaine.

Q. — *L'albuminurie* venant compliquer le *diabète* ou le remplacer subitement, c'est mauvais.

R. — Le diabète aigu, spontané, est toujours une forme grave.

S. — L'étendue de la lésion cérébrale est proportionnelle à la quantité de glycose, et mesure environ 1 millimètre pour 4 grammes de sucre sur 100 d'urine.

Marche, durée.

1. — Le diabète a une marche lente, mais le plus souvent continue, sujette à des améliorations et à des exacerbations successives.

2. — Sa durée est ordinairement de plusieurs années : 4, 7, 9, 14 ans. Il guérit parfois; mais les rechutes sont si fréquentes, qu'il ne faut point, suivant J. Franck, annoncer la guérison avant qu'elle n'ait au moins un an de date.

3. — 65 fois sur 100, il se termine par la mort.

Et, parmi ceux qui restent, 15 à peine obtiendront une guérison définitive

4. — L'aisance du sujet et la ferme volonté de s'astreindre à l'hygiène prescrite, seront toujours les premières conditions de la guérison.

5. — Il importe beaucoup aussi de diagnostiquer la maladie à son début, car les chances de guérison sont d'autant plus grandes que l'on intervient plus près du commencement.

(A continuer).

NOTES CLINIQUES

ACTION DU COLLODION ÉTENDU COMME UN VERNIS SUR LA PEAU

Mon cher confrère,

Je crois vous être agréable en vous faisant part de l'incident remarquable qui est survenu dans le cours du long traitement d'ne pleurésie purulente chronique, chez une dame des environs de *Charleroi*. — Il s'agit de l'effet surprenant du *Collodion* en badigeonnage sur tout le côté droit de la poitrine, depuis la clavicule jusqu'à la base de la poitrine, et de la région médio-sternale jusqu'à l'épine dorsale.

Les médecins des environs, au nombre de six ou huit, avaient déclaré madame R. atteinte de phthisie au troisième degré, avec caverne très-étendue an sommet droit. Le Dr Crocq, de l'Université de Bruxelles, appellé en consultation, confirma de tous points leur diagnostic, et déclara que toute tentative de traitement serait inutile, qu'il ne restait qu'à laisser la malade mourir paisiblement. Le marasme dans lequel était tombée madame R. était bien fait pour désespérer un médecin, fut-il même le docteur *Tant-Mieux*.....

Je m'en fus la voir, et après plusieurs explorations, je déclarai ne reconnaître qu'une pleurésie purulente enkystée, et probablement multiloculaire... J'éloignai toute idée de phthisie, faisant toutefois mes réserves pour l'avenir. — Le souffle prétendu caverneux, n'était pour moi que le souffle œgophonique de la pleurésie, et le soi-disant râle caverneux, comme celui que l'on entend dans des bronches dilatées. — Deux ponctions pratiquées avec l'aide du savant docteur Martiny donnèrent issue, chaque fois, à une quantité peu considérable d'un pus crémeux et sans odeur.

Après un traitement de deux mois, dont *Sépia* répété plu-

sieurs fois par jour, fit presque seul les frais, amenant une surprenante amélioration, gage d'une prochaine guérison, il survint tout à coup une toux sèche et fréquente, dûe probablement à une nouvelle recrudescence inflammatoire, car la fièvre s'alluma très-vivement. — L'*Aconit* et la *Bryone* employés inutilement pendant trois jours, furent répétés à une plus haute dynamisation. — L'effet de cette médication paraissant ne donner aucun résultat, je fis recouvrir toute la poitrine, du côté droit, de plusieurs couches de *collodion*, en même temps qu'on continuait la même médication. — L'effet de cette application fut des plus surprenante. — La toux cessa presque instantanément, et quinze jours après, j'appris que la malade n'avait toussé qu'une seule fois. — J'eus l'occasion de la revoir. L'épanchement avait diminué des deux tiers. — Madame R se porte, à présent, parfaitement bien, la poitrine est encore maigre, mais la respiration est bonne; trois quarts d'heure de marche ne la fatiguent guère.

Je serais heureux d'apprendre que ce procédé eût aussi bien réussi entre les mains de nos confrères, d'autant plus qu'il ne doit contrarier en rien l'action des remèdes homœopathiques.

Je vous écris à la hâte, heureux si je puis vous intéresser et vous voir vulgariser une pratique qui, associée au traitement homœopathique peut être appelée à rendre de grands services.

Dr Jules GAUDY.

Bruxelles, le 27 août 1873.

QUELQUES CAS DE RHUMATISMES MUSCULAIRES

Cas I. — M. D..., 45 ans, bien constitué; depuis trois semaines était privé de tout sommeil, par suite d'une douleur continue dans la masse musculaire de l'épaule droite; cette douleur siégeant surtout dans le muscle deltoïde, et s'étendant

jusqu'à l'extrémité de la main, était de nature fourmillante et picotante; *particulièrement vive la nuit.* La marche et le mouvement passif du jour l'amélioraient quelque peu. La chaleur du poële faisait aussi du bien, tandis que la chaleur du lit était insupportable et obligeait à en sortir. Le toucher où la pression extérieure n'aggravait nullement cette douleur, non plus que l'action de lever le bras dans une position verticale. *Mercur. sol, Chamom. Rhus,* si spécialement indiqués dans ce cas, restèrent sans effet. Alors *Aconit.* a soulagé immédiatement, et guéri en deux jours.

Cas. II. — Un autre malade du même âge, d'un tempérament bilieux, me consulta dans le même temps pour un rhumatisme musculaire des deux épaules, mais plus prononcé à droite, empêchant aussi de dormir la nuit, et présentant des symptômes assez identiques au précédent cas. La douleur, sans permettre de faire un effort où un travail un peu sérieux, n'augmentait cependant pas par le *mouvement de lever le bras.*

J'insiste à dessein sur ce dernier symptôme parce qu'il exclut *Bryone;* qu'il n'appartient pas tout-à-fait à *Rhus.*, qui améliore par ce mouvement, et que *Mercure*, *Chamom.* et *Bellad.*, indiqués à d'autres titres et employés ici, n'ont rien produit; tandis qu'*Aconit.*, encore, a guéri promptement. Comme dans le cas I., *Les douleurs rhumatismales avec exacerbation nocturne* qui ne s'améliorent point par le mouvement de la partie souffrante (*Rhus.*, *Dulc.*, *Coni.*, *Lyc.*, *Coloc.*, *Puls.*) mais qui ne s'aggravent point par ce même médicament, de même que par *Bryone, nux vom.*, *Mercur.*, *Chamom.*, pourraient donc, sur la foi des deux cas qui précédent, trouver leur caractéristique dans *Aconit.*

Cette forme est assez fréquente dans les affections rhumatismales, et répond à si peu de remèdes, que l'action de l'*Aconit* m'a parut assez importante pour être signalée ici.

Cas III. — Un troisième client qui n'en est pas à sa première atteinte de rhumatisme, occupait une position qui obli-

geait alternativement à des travaux intellectuels et à des fatigues corporelles par tous les temps, s'étant depuis longues années, fatigué outre mesure à cette double tâche, est pris encore cette année-ci d'un rhumatisme du bras droit excessivement douloureux : c'est une *douleur de fatigue*, mêlé d'élancements partant de l'épaule jusqu'au coude surtout, et moins intense de là jusqu'à la main, avec *torpeur* et *faiblesse paralytique*, *mouvements impossibles*, et sans répit la nuit comme le jour. *Bryone* et *Merc.* soulagent quelque peu. *Cham.* nullement; *nux vom.* a toujours guéri en quelques heures dans les diverses crises que j'ai eu l'occasion de traiter chez ce client. Pour l'honneur du traitement homœopathique dans le cas actuel, j'ajouterai que ce client est déjà rhumatisé depuis quelques années, que son affection est, par conséquent déjà bien chronique, et qu'aucun traitement allopatique ne lui a jamais donné le moindre soulagement. L'effet si prompt de *nux vom.* est dû sans doute à ce que, indépendamment des symptômes, le remède répond tout-à-fait au tempéramment et à la manière d'être du patient épuisé par des fatigues de tout genre. Cependant comme le mal tend toujours à récidiver après quelques mois, les remèdes variés, aidés surtout par le changement de vie du malade, le repos du corps et de l'esprit devront, sans doute, concourir à sa guérison radicale; en ce moment il subit l'heureuse influence de *Dulcamara* dont il se trouve fort bien.

Cas IV. — M. X..., boulanger, constitution molle et lymphatique; les alternatives de froid et de chaud et les suppressions de sueurs, si inhérentes à sa profession, lui donnent périodiquement des rhumatismes musculaires à l'épaule : Douleurs continues s'étendant de l'épaule jusqu'aux doigts, parfois avec élancements vifs ; le mouvement et la pression n'augmentent pas le mal (*Aconit.*), *Bellad.* et *Dulc.* alternés ont toujours guéri promptement ce malade.

Cas V. — Madame X..., 45 ans, nerveuse, négresse. Depuis

2 ou 3 ans a de la peine à s'habiller le matin à cause d'une légère douleur rhumatismale de l'épaule qui gêne le mouvement. *Căusticum* l'a délivrée de ce malaise.

Cas VI. — Un cultivateur, âgé de 59 ans, châtain, bien constitué, depuis quelques années se trouve périodiquement atteint de douleurs déchirantes le long du nerf sciatique, se manifestant uniquement *la nuit* avec grande agitation et insomnie. Durant le jour, le membre souffrant est légèrement engourdi et n'empêche point un léger travail. *Lyc.* et *Bellad.*, de chacun 15 globules, à prendre en 2 jours, en potions à doses alternatives, l'ont constamment soulagé après l'emploi inutiles des moyens allopathiques.

Cas VII. — M. X..., 50 ans, maigre, nerveux, vif, était tourmenté depuis 4 semaines de douleurs atroces avec surexcitation du système nerveux, grande impatience, insomnie. Les douleurs étaient brûlantes, continues, surtout sensibles aux tubérosités ischiatiques quand le malade était assis, et aux grands trochanters des deux côtés; ces douleurs s'irradiaient jusque dans le creux poplité. Quand le malade se relevait de sa chaise tout d'un coup, la douleur quittait les nerfs sciatiques pour se fixer sur la partie antérieure des cuisses le long des filets nerveux des nerfs cruraux. *Merc.* et *Bell.* alternés ont apaisé le mal au point de permettre quelques heures de sommeil. Le lendemain, les douleurs reprenant le dessus, *Bryon.* et *Puls.* furent administrés comme les précédents remèdes, mais sans résultat. L'extrême impressionnabilité du malade, ses cris d'impatience, sa rage de souffrir si cruellement m'indiquaient *Cham.* dont l'emploi fut suivi d'une guérison presque instantanée.

Cas 8. — M. G..., fabricant, 30 ans, obèse, lympathique, accuse depuis 4 semaines des élancements le long du côté externe de la cuisse et de la jambe, avec *exacerbation nocturne*; le malade, ne pouvant rester au lit, adoucit quelque peu ses souffrances en se promenant dans sa chambre. *Bellad.*

et *Merc.* ne produisent aucun effet; *Chamomille* soulage promptement, mais pour quelques heures seulement. Le malade me déclare que son mal siége profondément, comme dans l'os (*Calcar*). J'administre donc *Calcar.* et *Colocynth.*, 30e, de chacun 15 globules dans un verre d'eau, à prendre en un jour par doses alternatives. La guérison s'est opérée en un jour, et sans rechute.

Dr Van Den Neuker, à Harlebeke.

Comment il est parfois de la plus haute utilité de suspendre toute médication, pour abandonner le malade à la seule réaction des forces biogéniques. — Heureuse application de Phytolacca.

M. Ch..., 34 ans, rue Mauconseil, 31. Sous l'influence de causes diverses dont la prédisposante fut certainement un travail acharné que, depuis un certain nombre de jours, il n'interrompait qu'à deux heures du matin pour le reprendre vers quatre heures, fut pris tout récemment de *fièvre continue* avec *chaleur sèche* et *mordicante à la peau, fréquence du pouls, céphalalgie frontale intense, respiration accélérée, anxieuse et oppressée; agitation continuelle et insomnie; soif et sécheresse de la bouche; dégoût absolu des aliments, etc.*

La cause déterminante de cet état, au dire du malade, devait être un refroidissement du corps, amené peu à peu, faute d'avoir mis des vêtements en rapport avec l'abaissement qui s'était produit les jours précédents dans la température de l'atmosphère.

Les médicaments le plus en rapport avec la phénoménologie du malade étaient *Aconitum et Belladona;* j'administrai le premier à la sixième atténuation, à prendre de deux en deux heures le premier jour, de trois en trois le second, et une ou deux fois chaque nuit. C'était le 7 octobre.

9 octobre. — Le deuxième jour de cette médication, au-

cune amélioration ne s'était produite ; aux phénomènes précédents s'étaient joints les troubles suivants dans l'appareil digestif : *Amertume de la bouche, enduit épais et brunâtre sur la langue, nausées continuelles ;* de temps en temps, *vomissements de liquide vert-pré et amer ; anorexie absolue ; quatre évacuations intestinales liquides, jaunes, mais sans coliques* ; persistance de l'insomnie avec agitation nocturne et cauchemards atroces qui l'éveillent en sursaut dès qu'il commence à dormir.

Pouls comme au début, fréquent, mou et dicrote par instants.

Je prescris *Antimon. crud.* 4°, une goutte dans 250 grammes d'eau ; une cuillerée toutes les deux heures.

10 octobre. — Cessation des vomissements, mais quatorze à quinze évacuations intestinales liquides, jaunes, huileuses, sans coliques, plus nombreuses pendant la nuit. Persistance de tous les autres symptômes ; affaissement des forces.

Même prescription, une cuillerée toutes les deux heures et demie.

11 octobre. — Le malade a cru bien faire en prenant une cuillerée d'*Antimonium* toutes les heures pendant la nuit; les vomissements de liquide bilieux verdâtre et amer ont reparu au nombre de trois pendant la nuit, avec douze â treize évacuations intestinales jaunes, huileuses, mais peu abondantes et toujours sans coliques. Mêmes symptômes : augmentation de la faiblesse et tendance fréquente à la défaillance. En outre, salivation continuelle; impression des dents marquée sur les bords de la langue ; rougeur, tuméfaction, sensibilité des gençives et de la muqueuse buccale prégingivale.

Malgré l'apparition de ces nouveaux symptômes ; connaissant la délicatesse de constitution du malade, je crus devoir attribuer l'augmentation des désordres intestinaux à un excès relatif d'action du médicament, et je fis suspendre toute médication.

12 octobre. — Vingt-quatre heures après, tous les phénomènes intestinaux avaient pris fin et le pouls était plus calme.

Mais la stomatite gingivale faisait des progrès. Néanmoins, je persiste à laisser le malade sans médicament pendant encore vingt-quatre heures.

13 octobre. — Tout va bien, sauf la stomatite qni persiste à augmenter. La rougeur violette avec tuméfaction de la muqueuse gingivale et buccale est intense, et la douleur produite par les boissons et les aliments lorsqu'ils arrivent dans le sillon labio-gingival est si forte que, malgré une faim dévorante, il ne veut plus rien prendre. — La salivation est continuelle comme dans la stomatite mercurielle et d'odeur fétide. Je prescris donc *Solubilis* 12[e] à prendre de trois en trois heures, et j'ordonne que les aliments sous forme liquide ou en bouillie seront portés au moyen d'une cuillère à entremet jusqu'à la base de la langue, afin d'y être déglutis par la contraction automatique des organes de la déglution, ce qui a réussi.

13 et 14 octobre. — Mais, après deux jours de cette médication, nulle amélioration ne s'était produite dans la stomatite ; — et le malade dont j'ai signalé plus haut la débilité de constitution, devenait irritable, s'affaiblissait chaque jour malgré l'alimentation, et avait des moments marqués par une tendance à la défaillance.

Alors, j'abandonnai *Solubilis* pour recourir à *Phytolacca* 4[e] qui, dans un cas récent avait en 3 ou 4 jours guéri une malade affectée d'une *Stomatite mercurielle extrêmement intense*, et rebelle à plusieurs médicaments (1). L'effet de *Phytolacca* fut

(1) La malade, en outre de ses souffrances et du gonflement de la langue, des glanglions et des glandes sous maxillaires, ainsi que de toute la muqueuse buccale, ne cessait de répandre par les angles de la bouche une salive visqueuse très-abondante, que je crus pouvoir évaluer à un litre au moins par vingt-quatre heures.

immédiat ; — et le troisième jour la stomatite était vaincue : — mais, pour poursuivre jusqu'au bout l'historique de cette maladie, je dois dire qu'à peine délivré des accidents que je viens d'esquisser, le malade fut pris d'une phlegmon à la marge de l'anus.

Après 3 jours de traitement par *Phospohre* 6 administré en vue de l'état général et local du malade, traitement secondé du reste par de continuelles applications de cataplasmes émollients, l'ouverture du phlegmon donna issue à un demi litre environ de pus en trois jours, pus lié et extrêment fétide. — Les jours suivants la malade entra en voie de franche convalescence.

Dr P. Pitet

REVUE DES JOURNAUX

REMARQUES SUR PULSATILLA

Par le Dr Caroll Dunham (*M. S. Méd. et Surg. Journal*, juillet 1870.)

(Suite).

Organes génitaux, hommes : Démangeaison du prépuce et du scrotum; testicules tuméfiés, pendants et douloureux; douleurs tensives déchirantes. Ecoulement muqueux par l'urèthre, avec brûlement pendant la miction ; augmentation des désirs sexuels.

Pulsatilla : A été utile dans l'hydrocèle, et aussi dans l'orchite gonorrhéïque, mais il n'est pas si souvent indiqué dans l'orchite que *Rhododendron, Clematis, Spongia*, *Aurum* ou *Belladona*.

Organes génitaux; femmes : L'action manifeste de *Puls.* a été démontrée ici par une longue expérience clinique. Dans la zône hypogastrique, douleurs tractives, pressives ou constrictives, comme des douleurs de travail convergeant sur les parties; ces douleurs sont soulagées en se couchant sur le ventre; elles viennent, en général, immédiatement avant les périodes, s'accompagnent d'une sensation de poids, comme par une pierre dans l'hypogastre, de frissons, d'extensions et de baillements. Les règles sont retardées, difficiles et rares, ou même manquent tout à fait; avant leur apparition, douleur de travail, comme ci-dessus. *Pendant* leur durée plusieurs symptômes, tels que poids et pression en bas dans l'abdomen et la région sacrée; nausées; obscurcissement devant les yeux; douleurs d'estomac et défaillances; tous sont pires à la chambre chaude et par beaucoup d'exercice, et mieux à l'air libre.

Leucorrhée de mucus épais; il est quelque fois âcre, déterminant une douleur brûlante, et quelquefois doux; plus abondant après les règles.

Pulsat. paraît stimuler l'action de l'utérus pendant le travail, quand les douleurs diminuent et deviennent insuffisantes.

Comparaisons : Cyclamen et *sepia* ressemblent à *Puls.* relativement aux fonctions menstruelles; *nux vom.*, qui est, sous plusieurs rapports si analogue, à *Puls.*, leur ressemble par la rareté du flux, mais fidèle au caractère spasmodique qui le distingue, il en détermine l'avancement, et le fait durer trop longtemps, bien que la quantité totale de liquide perdu ne soit pas excessive.

L'aggravation de *Sepia* est *avant* les règles ; celle de *Puls.* est *pendant.*

Par l'*acide nitrique,* la menstruation se transforme graduellement en leucorrhée qui est brune et épaisse, et, enfin en quel-

ques jours, devient un écoulement liquide, aqueux, fétide, de couleur de chair, et quelquefois âcre.

Kréosote a: Leucorrhée pendant les 5 jours qui suivent les règles, de mucus épais, excessivement âcre, faisant tuméfier et démanger les parties et excoriant les cuisses. Miction excessivement douloureuse; l'odeur de la leucorrhée est celle du blé vert frais.

Borax, est indiqué par la leucorrhée âcre, précisément au *milieu* de 2 périodes monstruelles, avec tumefaction des lèvres, et inflammation, et secrétion des glandes de Duvernay.

ORGANES RESPIRATOIRES : *Coryza :* Dès le début, écoulement de mucus jaune épais, par le nez; 9 fois il est vert et fétide. Perte du gout et de l'odorat.

GORGE : Raucité et sécheresse; *Enrouement subit,* sans beaucoup d'oppression ou de toux, et soulagement, aussi soudain.

L'enrouement, pour lequel *Puls.* est si efficace, est très capricieux, venant et disparaissant, et sans cause organique d'apparence suffisante. — Celui de *Causticum* vient, ou s'empire beaucoup, de 5 h. s. à minuit, et s'accompagne d'une toux sèche, tourmentante. — Celui de *Phósphorus* est plus constant, et uni à une douleur d'excoriation du larynx et derrière le sternum, et à un poids sur la poitrine. Celui de *Carbo veg.* a un endolorissement d'ulcération dans la langue, et une *douleur brûlante dans les poumons après* une toux violente.

Puls. produit 2 variétés de toux : une avec crachats abondants, composés de mucus épais, jaune, quelquefois sanguinolent, souvent de goût amer; l'autre sèche, se présentant principalement la nuit. La sensation provocatrice de la toux est un chatouillement dans la trachée. J'ai, pendant des années, hésité à donner *Puls.* pour une toux grasse, même quand il semblait bien indiqué; il paraissait transformer celle-ci en une toux sèche, dure, nocturne; il produit la dyspnée et l'oppression asthmatique spécialement la nuit, avec palpi-

tations, spécialement en se couchant sur le côté gauche.

Les sensations, dans la poitrine, sont principalement une tension et une constriction unies à la dyspnée et aux symptômes asthmatiques.

Au milieu de la poitrine est une douleur qui se présente souvent dans les expérimentations de *Puls.* : celle d'un retard interne.

Les glandes mammaires sont tuméfiées et tendres; démangeaison aux mamelons.

Dos. — Dans la *région sacrée,* douleur en prenant une position verticale ou en se penchant en arrière, aussi bien qu'après s'être assis, de sorte qu'on peut difficilement se baisser ou se redresser. *Douleur,* comme par fatigue, et pression, comme de dedans en dehors. Enfin, dans cette région, douleur de luxation, en se remuant; et, étant assis, douleur de meurtrissure, soulagée par le mouvement.

Considérant l'action de *Puls.* sur les organes sexuels de la femme, produisant le poids et la pression en bas, avec leucorrhée, etc., il est raisonnable de rapporter à cette action l'endolorissement et quelques autres douleurs sacrées; et l'expérience justifie cette vue. Les autres douleurs sont analogues aux douleurs rhumatismales des extrémités.

Dans le dos, douleurs tractives, tensives et lancinantes, qui semblent empêcher la respiration et s'opposer à la liberté des mouvements.

Extrémités, *en général.* — Nous remarquons d'abord des douleurs *déchirantes,* comme, par exemple, dans l'articulation de l'épaule, où elle *oblige à remuer le bras,* et s'améliore en se couchant sur le côté affecté. Aussi, dans les muscles et les os du bras, et même dans les doigts, où elle siége dans les tendons des extenseurs. Dans les extrémités inférieures, elle paraît comme une douleur *déchirante,* par *saccade,* de l'articulation de la hanche au genou étant au lit, ou seulement dans les genoux, étant assis; ou dans les chevilles et s'étendant au ta-

lon, à la plante des pieds et au gros orteil, où elle est déchirante.

Observons les caractéristiques : forçant à mouvoir la partie affectée, ce qui équivaut à : soulagement par le mouvement et par la *pression*, qui est analogue à mouvement.

Puis, douleurs tractives, affectant toute la longueur des membres, se présentant la nuit et pendant le repos (souvent unies aux frissons).

Les douleurs *lancinantes* se montrent aux extrémités supérieures, spécialement en remuant les bras, comme dans l'articulation de l'épaule et le muscle *dèltoïde;* de même, une sensation de pesanteur et de paralysie, en essayant de soulever le bras. — En effet, sont très-marquées dans les expérimentations de *Puls.*, les sensations de traction, de pesanteur, d'endolorissement, telles qu'elles viennent par la fatigue, et, *cependant, non soulagées par le repos*, mais plutôt *aggravées par lui.*

Brûlement, démangeaisons dans la plante des pieds après s'être échauffé au lit; ce symptôme conduit à l'heureux usage de *Puls.* pour les effets de la congélation. Voir *Petroleum* et et *Agar.*

Fièvre. — *Pulsat.* produit plusieurs symptômes semblables à une période quelconque de fièvre. *Frisson prédominant;* il accompagne les douleurs vespertines de toutes sortes, aussi bien que les souffrances abdominales, les troubles gastriques et spécialement du système sexuel de la femme ; il se présente souvent après le repas, et de bonne heure, le matin.

Mais, de lui-même, comme symptôme indépendant, le frisson se montre généralement le soir ; il peut être *général* ou *partiel*, affectant les extrémités. Quand la *chaleur* suit le frisson, si c'est seulement une *sensation* sans chaleur objective, il n'y a pas de soif; mais si, comme il arrive quelquefois, cette chaleur est subjective, elle s'accompagne de *soif*. Rappelons-nous cela, parce que l'adipsie passe pour être la caractéristi-

que de *Pulsat.*, et, par conséquent, la présence de cette soif, pour la contr'indiquer : ce qui est vrai, pour un état défini.

Fréquemment les symptômes fébriles sont complexes et très-mêlés ; frissons et chaleur se succédant rapidement l'un à l'autre, ou se présentant simultanément, en différentes parties, ou sur des côtés différents du corps; mais ces symptômes composés se manifestent presque toujours le soir ou la nuit.

Rückert appelle l'attention sur ce fait que, si les symptômes de *Puls.* ne sont pas, en général, accompagnés de soif, cependant quelquefois la soif se manifeste quand la *période* de *chaleur* est fortement marquée; et qu'il eut d'excellents succès dans des fièvres puerpuérales et autres, avec soif, et où la la masse des symptômes indiquaient *Pulsatilla.*

En outre, les joues sont souvent chaudes et rouges, pendant que le dos est frissonnant et que les pieds sont froids ; — état de choses souvent observées dans le retard des règles chez les jeunes femmes. Aussi, bouffées de chaleur par tout le corps, produisant beaucoup de malaise et d'anxiété ; en un mot, état d'éréthysme, tel qu'il peut coexister avec une nutrition déprimée, sorte de forme éréthystique de la chlorose.

La sueur est abondante, principalement de bonne heure le matin, quelquefois toute la nuit; souvent, comme les autres symptômes, la sueur est unilatérale.

Sommeil. — Certaines particularités de l'assoupissement et du sommeil sont très-caractéristiques de *Puls.;* assoupissement l'après-midi, ce qui n'était pas dans les habitudes de l'expérimentateur; assoupissement, même après un repas modéré. L'expérimentateur ne se sent pas assoupi le soir; au contraire, il est *complètement éveillé;* les idées viennent en foule, l'imagination est brillante ; il (ou elle) ne désire pas se coucher, et, étant au lit, ne s'endort pas avant longtemps. Le sommeil est un peu troublé et agité, avec paroles, réveils fréquents, par des songes effrayants, jusque vers le matin, où le sommeil est

plus tranquille et profond, et il est le meilleur juste au moment de se lever.

L'expérimentateur s'éveille, troublé et inerte, bien que sans aggravation des autres symptômes.

C'est un grand caractéristique de *Puls.*, et il se présente toujours quand il est clairement indiqué par les autres symptômes. Quand il reste, toutefois, un doute sur le choix de *Puls.*, on peut sûrement pencher vers lui si les symptômes du sommeil sont ceux que nous avons décrits, c'est-à-dire éveil complet le soir; ne désire pas le lit; sommeil, d'abord agité, puis profond quand il est l'heure du lever; s'éveille languissant et non reposé.

Pulsat. contraste fortement avec *Nux vom.* pour les symptômes du sommeil comme pour quelques autres; dans *Nux*, l'expérimentateur est très-lourd et endormi le soir, et ne peut rester longtemps debout; il se couche de bonne heure et s'endort immédiatement; dort bien jusqu'à 3 h. du matin, ou il s'éveille et reste éveillé, pensant, etc., avec l'esprit tout à fait clair et actif, jusqu'à 5 h.; puis il s'assoupit et dort une heure, et s'éveille plus fatigué qu'à son premier réveil de 3 h., souvent avec mal à la tête.

Sulfur. a aussi l'assoupissement du soir de *Nux*, mais la nuit il est plein d'agitation, de jactitation, d'excitation nerveuse, d'orgasme sanguin; douleurs de différentes sortes, mais, en tout, peu de sommeil.

L'insomnie de *Cocculus* est par pure activité mentale, principalement de la mémoire, et elle est bien décrite par sir Walter Scott (*la Dame du lac*, I, 33).

Caractère. — Le caractère est affecté par *Puls.* d'une manière très-caractéristique; l'expérimentateur se plaint d'anxiété ou de détresse, comme si quelque grand malheur le menaçait, et ce trouble lui paraît venir de l'épigastre; avec ces symptômes se montrent des palpitations, des grincements de dents et des bouffées de chaleur; aussi des anxiétés anormales sur sa

santé et ses devoirs de ménage. En outre, il y a une irrésolution marquée, l'expérimentateur ne peut déterminer lequel des deux est le mieux de poursuivre; cela ressemble au caractéristique bien connu de *Puls.*, la disposition larmoyante, qui se donne carrière à la plus légère opposition, et manifeste sa faiblesse consciente par la facilité avec laquelle les pleurs viennent aux yeux à une petite provocation.

La disposition à pleurer est certainement une forte indication pour *Puls.*, mais deux erreurs doivent être évitées en l'acceptant et l'appliquant; en premier lieu, on ne doit pas considérer qu'un caractère vif, et même une quantité considérable d'esprit et de volonté, contr'indique *Puls.;* les chants et les pleurs viennent souvent avec une égale facilité.

En outre, laissez-nous rappeler que le sentiment de désolation de la plus grande prostration, qui annonce, dans plusieurs cas, une maladie dyscrasique sérieuse, dispose aux pleurs, spécialement quand il vient chez un homme ou une personne, au milieu des affaires et des soins de sa famille, qu'ils ne savent pas si elles sont négligées ou déléguées. Si alors un malade, au début d'un fort typhus ou de la diphthérie, peut à peine répondre aux questions du docteur sur ses pleurs et ses sanglots, cela doit être regardé comme l'effet physiologique de la grande prostration du corps et désolation de l'esprit, coïncidant avec l'inconscience de la responsabilité et des soins trop durs à supporter et trop précieux pour les négliger. Ce ne sont pas des symptômes spéciaux de l'état morbide, ni qui doivent être pris comme des indications de *Pulsatilla*.

J'ai insisté sur ces points parce que l'erreur rapportée est souvent faite, et qu'ainsi est perdu ce qu'on ne peut jamais regagner.

ANALYSE GÉNÉRALE

1. Les troubles, les plus marqués de l'activité fonctionnelle, produits par *pulsatilla* sont : dans l'appareil digestif ; le génito-urinaire des deux sexes, mais plus spécialement de la femme ; respiratoire, au moins par rapport à la membrane muqueuse ; et des surfaces synoviales articulaires. La muqueuse de tout le corps est affectée, comme, par exemple, dans l'oreille moyenne, l'œil, le nez, la gorge, les bronches, l'estomac, les intestins, la vessie, l'urèthre, le vagin et l'utérus (probablement).

2. Dans les substances organiques sont amenés des changements, principalement dans les sécrétions, et surtout dans celles des muqueuses. La conjonctive, principalement la palpébrale, secrète abondamment, et les larmes sont augmentées, sinon modifiées. La muqueuse nasale, après une courte période de sécheresse inhabituelle, secrète un mucus abondant, qui devient épais, jaune ou vert, et souvent fétide. Il est probable que les sécrétions de l'estomac et du petit intestin sont modifiées, depuis que la digestion est, par l'action de *puls.*, si manifestement retardée, et présente des caractères si anormaux, tels que la perversion du goût, la régurgitation des aliments ou de leur goût, les vents, les douleurs, etc. ; — aussi bien que celle du gros intestin, comme le témoignent les selles couvertes de mucus et la diarrée muqueuse.

De même, l'écoulement muqueux de la vessie, comme il se dénonce par le sédiment gélatiniforme de l'urine, et l'écoulement de l'urèthre, aussi bien que la leucorrhée, attestent la modification de sécrétion.

La fonction spéciale de la menstruation est retardée *en son temps,* et la sécrétion (?) est diminuée de quantité. Nous se-

rons plus apte à expliquer ceci quand nous comprendrons mieux la pathologie de la chlorose.

Les testicules sont le siége d'inflammation, douleur et dilatation, et, bien que les ovaires ne soient pas semblablement affectés chez l'expérimentatrice, cependant, par analogie, *puls.* a été heureusement employé dans les affections ovariennes, les symptômes correspondant autrement.

La tuméfaction et la chaleur des genoux et des chevilles, aussi bien que des petites articulations des doigts et des orteils, unie à une douleur de tension et de tiraillement dans ces parties, et aux symptômes concommittants du canal digestif, indique que *puls.* agit sur les membranes synoviales, et sur la nutrition, beaucoup comme le fait une forme de rhumatisme, et nous a conduit à son emploi heureux, particulièrement dans la goutte dite rhumatismale. — Démangeaison et fourmillement mordicant de la peau, semblable à celui de la rougeole.

Particularités et *caractéristiques* : Notre connaissance de *pulsat.* étant entièrement tirée des expérimentations sur l'homme sain, à doses modérées, nous n'avons aucuns rapports de ses effets toxiques, et par conséquent pas de données pour construire une théorie de son action pathologique sur une base anatomique. D'autre part, par cette action de ces doses moyennes, et sur la claire observation d'Hahnemann et de ses disciples, nous avons de nombreux symptômes caractéristiques, principalemement subjectifs, qui nous fournissent des indications pour le choix de *puls.*, plus positives et précises que celles de presque tous les médicaments.

Caractère des douleurs : les douleurs sont des tiraillements. des déchirements, des douleurs comme par un ulcère interne, aggravées par le contact ; mais la douleur la plus difficile est une tension, qui augmente jusqu'à être très-aiguë, et *se dissipe avec un bruit.* Les douleurs se montrent, ou s'empirent beaucoup, la nuit avant minuit.

Elles sont accompagnées de frissons, mais sans soif.

Lorsque les douleurs augmentent, l'état spécial, moral et mental de *puls.* se prononce davantage ; le malade perd courage et devient désespéré, tend à pleurer ; et lorsque la douleur diminue, l'esprit s'éveille.

Certaines parties du corps deviennent très-rouges ou pourpres, sans chaleur, les vaisseaux devenant congestionnés. Cela nous conduit à l'emploi heureux de *puls.* dans l'état variqueux des veines.

En règle générale, les douleurs sont soulagées par le mouvement et par *l'air froid,* mais les douleurs abdominales sont soulagées par la chaleur.

Les symptômes qui se montrent en étant couché, tranquille, sur le dos, s'améliorent en s'asseyant et par le mouvement : Ce soulagement est graduel, cependant, parce que l'action de s'élever souvent augmente pour le moment la douleur, et d'autant plus qu'on est resté plus longtemps assis.

Le mouvement longtemps continué aussi, comme la longue station assise, provoque les symptômes qui sont, pendant une courte période, plus évidents en cherchant d'abord le repos.

Le groupe général des symptômes les plus caractéristiques de *puls.*, sauf ceux du caractère, sont ceux du *sommeil,* qui ont été déjà décrits.

L'expérience clinique a démontré que *puls.* est un excellent remède pour les troubles produits en mangeant du porc et les aliments gras en général.

Il est souvent indiqué quand les règles sont faibles et retardées ; très-souvent, quand il manque à les rappeler, *sulfur.* réussira.

Il est à remarquer que les douleurs de *puls.* ne se présentent souvent que d'un côté du corps.

Les remèdes, analogues à *puls.*, peuvent être ainsi classés :

Pour l'action sur les yeux, le nez, les bronches et la peau : *Euphras., dulcam., sulfur.*

— sur les organes digestifs : *nux vom., ignatia, silicea, sulfur.*

— sur les organes sexuels de la femme : *sepia, murex, cyclamen*, et par-dessus tout *sulfur.*

— sur les articulations et les ligaments : *Rhus., sulfur, ledum pal.*

— sur les veines : *hamamelis, zincum.*

(*Traduction du* Dr CHAUVET.)

NÉCROLOGIE

MORT DU Dr MILCENT.

La médecine vient de perdre, en notre regretté confrère Milcent, un de ses plus savants initiateurs, et l'art de guérir selon les règles de la nouvelle thérapeutique, un de ses plus intelligents apôtres.

Notre estimé confrère était de Paris, ce foyer intellectuel, où l'on voit luire en permanent antagonisme, les lumières vivifiantes de la vérité, face à face avec les souffles empoisonnés du mensonge et de l'erreur. Milcent naquit d'un de ces vaillants capitaines qui arrosèrent de leur sang les champs de batailles de l'Europe, faisant briller dans leur héroïsme l'amour de la patrie menacée.

« Tel père, tel fils ! »

Lancé à son tour dans la carrière, Milcent se fit, sur les champs de bataille de la science, qui, eux aussi, ont leurs graves périls, l'ardent champion de la vérité dans le domaine des faits dont l'objet final est de guérir les maux qui affligent les humains dans leur fragile enveloppe.

Doué d'un esprit juste autant qu'élevé, d'une intelligence

précoce et féconde avant l'âge de sa maturité, Milcent ne tarda pas à démêler dans la médecine l'hypothèse du principe, la fausse doctrine de la doctrine féconde. Ardent à suivre les pas d'un ami, qui, plutôt que lui entré en lice, déjà et bientôt était devenu un maître (1), notre confrère qui, au talent joignait l'amour de l'humanité, la charité qui enflamme et transporte les âmes, sût bientôt mépriser la vaine glorioie que l'aile du temps si vite efface, pour s'attacher à l'art vraiment positif, dont l'objet, digne de la plus noble ambition, consiste dans l'art de guérir les maladies.

Parvenu rapidement à ce degré de science acquise où il lui était permis d'aspirer aux honneurs de l'enseignement, Milcent n'hésita aucunement à prendre parti pour la doctrine de la vérité contre la routine officielle, dans ces luttes où tant d'autres viennent humblement baiser les pieds du maître pour briguer une couronne.

Il fallut passer outre. Désormais, à lui, comme à plusieurs de nos amis, pour la même cause, déçus dans leurs espérances, une autre arêne allait s'ouvrir, non celle de la gloire, selon la foule, mais celle du labeur dévoué mis au service de l'humanité, avec le concours du savoir et de la vertu.

Servir à la fois la science et l'humanité, tel fut désormais le double ministère de notre savant et laborieux confrère. Dans les annales de l'*Art médical*, monument impérissable élevé à la science exacte, et dont J.-P. Tessier, le fondateur, lui avait légué la direction ; il laisse une multitude de monographies dans lesquelles les jeunes médecins pourront venir puiser les véritables principes de la médecine.

Déjà, sa thèse pour le Doctorat (2) et celles (3) pour l'Agréga-

(1) J.-P. Tessier.

(2) *Sur la Scrophule*, 1846.

(3) *De l'état dit typhoide, dans les maladies*, 1847. — Du mode de production du tintement métallique du souffle amphorique et de quelques autres phénomènes encore mal connus du pneumo-thorax, 1849.

Des épidémies, 1853.

tion à la Faculté, lui avaient marqué la place méritée qu'il eût acquise si, à la honte de notre époque, dite pourtant de lumière et de progrès, les passions serviles ne tenaient encore les hommes de raison et de valeur scientifique réelle asservis à la loi brutale du nombre, qui, le plus souvent, est celle de l'injustice et de la « bêtise humaine. » Si la formule « la force prime le droit, » est contraire aux lois de la morale, de la philosophie et de la vitalité des peuples, elle n'est pas moins un fait ; — et si dans les concours scientifiques on voit si souvent le *droit* écarté par les efforts de la rivalité de doctrine, de l'ambition impatiente et de la basse intrigue, comme tant de fois nous l'avons vu, notamment pour Milcent et pour Claude Bernard lui-même (1), on peut se demander:—A quand le véritable progrès dans les sociétés ;—à quand le règne de la justice, du droit, du mérite et de la vertu ?

« *Invidia medicorum pessima,* » — *et multorum inter alios !*

Dr P. Pitet.

NOUVELLES

Encore la perte d'un confrère, celle de notre bien estimé confrère Jounin. Nous parlerons de lui dans le prochain numéro.

Nous venons d'apprendre que le Dr Casal, médecin principal de la marine en retraite, officier de la Légion d'honneur, vient de fixer sa résidence à Menton, pour y pratiquer l'Homœopathie.

Nous apprenons également que le Dr Pérussel, qui exerçait à Mâcon, va reprendre, aussi à Menton, le cabinet laissé vacant par la mort récente de son père.

(1) A son concours pour la place de professeur agrégé à l'École de Médecine ; son échec immérité dont nous pourrions dire la cause, le décida à se diriger du côté de l'Académie des sciences dont il est aujourd'hui le Président.

LE DIABÈTE

ET SON TRAITEMENT PAR LA MÉTHODE HOMŒOPATHIQUE

PAR LE D[r] CH. OZANAM

(Suite).

DIAGNOSTIC CHIMIQUE

Recherche du sucre. — Division générale des matières sucrées. — Classification du sucre diabétique.

Il y a dans la nature plusieurs sortes de sucres. Les uns sont *végétaux :* sucre de *canne,* de *betterave,* d'*érable,* de *sorgho,* de *fucus saccharinus;* les autres sont animaux : sucres de *lait,* de l'*œuf,* de l'*allantoïde* et du *foie* ou *diabétique.*

Au point de vue chimique, on les divise encore en 2 espèces :

1[re] espèce : sucre de *canne,* de *betterave,* d'*érable.* — Les alkalis sont sans action sur eux; les acides les transforment en *sucres intervertis* ou de la 2[e] espèce.

2[e] espèce : sucre de *fécule* (glycose), de *fruits,* de *diabète,* de l'*œuf,* de l'*allantoïde,* de *lait.* — Les acides étendus sont sans action; les alkalis chauds et concentrés les transforment en acides bruns.

Au moyen de ces caractères, le sucre de foie ou diabétique se distingue facilement des sucres de la 1[re] espèce.

Il est plus difficile à distinguer des autres. Cependant les physiologistes en sont venus à bout.

En effet, tandis que le sucre de canne est indestructible dans le sang, tandis que les sucres de *lait* et de *fécule* s'y détruisent lentement, le sucre *hépatique* fermente rapidement et se détruit en abondance dans le sang. Mais comme le sucre de *diabète* et le sucre de *foie* ont des caractères absolument semblables, on a dû conclure à leur identité et dire : le sucre de *diabète est une production du foie.*

RECHERCHE DU SUCRE DE DIABÈTE. — SES CARACTÉRISTIQUES.

Plusieurs caractères permettent de reconnaître le sucre de diabète.

1° La *saveur sucrée.* — Moyen primitif qui, outre la répugnance qn'il inspire, est insuffisant même. Car le sucre de diabète est quelquefois aussi insipide que la gomme par suite de son mélange avec plusieurs sels.

2° Si l'on fait concentrer l'urine, elle devient *poisseuse,* attire les mouches, tache le papier et les étoffes noires.

3° Evaporée à siccité, elle donne des cristaux de sucre et d'urée, très-déliquescents.

4° Abandonnée à elle-même, l'urine fermente, acquiert une *odeur alcoolique* et des globules microscopiques de *ferment* se développent, aussi doit-on toujours expérimenter sur des urines récentes ou bien les conserver par la filtration, et l'addition de 10 grammes d'éther par 500 grammes d'urine. (Bouchardat.)

A ces moyens primitifs, la science moderne a ajouté des procédés plus parfaits. On les divise en moyens *chimiques* et *physiques.*

Moyens chimiques. 1° *Potasse.* (Moore de Birmingham.) Chauffez à la lampe 10 grammes d'urine avec un gramme de potasse caustique. Si l'urine contient du sucre, elle brunit et même noircit, le glycose étant converti d'abord en *acide*

mélassique, variété de l'acide *ulmique*, puis en *ulmate de potasse*. Mais comme l'alcali a une action analogue sur la matière colorante de l'urine et sur son mucus, il faut, sous peine d'erreur, purger l'urine de sels et de matières organiques, en la traitant d'abord par le *sous-acétate de plomb*, et filtrant, puis par la *sulfate de soude* et filtrant encore. Ce procédé est peu sensible.

2° *Chaux*. La *chaux* s'emploie de la même manière et donne les mêmes résultats, mais ne colorant pas les matières extractives de l'urine, elle est plus fidèle comme réactif.

3° *Réduction des sels de cuivre par le glycose sous l'influence de la potasse* (Frommherz). Ce procédé est basé sur ce fait, que : *le glycose très-avide d'oxygène peut, sous l'influence de la potasse, réduire les sels de cuivre. Frommherz, Barraswill, Fehling* ont proposé des liqueurs titrées pour cette opération.

La liqueur de *Fehling*, plus stable et plus sûre, est composée de : 1° *Sulfate de cuivre cristallisé* 40 grammes dans 100 grammes d'*eau distillée.*

2° *Potasse caustique,* 140 grammes dans 500 *eau distillée.*

3° *Tartrate de potasse* neutre 160 gram. dans 100 gram. d'*eau distillée.*

Chaque sel est dissous séparément à une douce chaleur ; on verse d'abord le tartrate de potasse dans la solution caustique, on ajoute le sulfate de cuivre, et après refroidissement, on complète la différence que l'évaporation a pu donner pour les 1155 centimètres cubes, ou en poids 1353 grammes de mélange : 10 centimètres cubes de cette liqueur sont décolorés et réduits par 0,05 de sucre.

L'essai de l'urine se fait en y ajoutant la liqueur par gouttes et portant à l'ébullition. Si l'urine contient du sucre, le mélange, au lieu de rester bleu, devient jaune rougeâtre, et le cuivre est réduit à l'état d'*oxyde rouge.* — S'il y a peu de

sucre, la réaction ne se produit qu'après le refroidissement, ou même après vingt-quatre heures (1).

Mais les liqueurs cupro-potassiques sont tellement sensibles qu'elles entraînent de nombreuses chances d'erreur.

A. Trop vieilles, elles laissent précipiter le cuivre par ébullition sans l'intermédiaire du sucre.

(1) *Tableau indiquant les quantités de glucose contenues dans les urines essayées par la liqueur titrée de Felhing.*

Quantité de liqueur titrée employée pour l'expérience.	Centimètres cube à urine nécessaires pour opérer la décoloration.	Quantité de glucose contenue dans un litre d'urine.	Quantité de liqueur titrée employée pour l'expérience.	Centimètres cubes d'urine nécessaires pour opérer la décoloration.	Quantité de glucose contenue dans un litre d'urine.
20 centimètres cubes (correspondant à 0,1 décigramme).	1,00	100,00	20 centimètres cubes (correspondant à 0,1 décigramme).	11,00	9,09
	1,50	66,66		11,50	8,68
	2,00	50,00		12,00	8,33
	2,50	40,00		12,50	8,00
	3,00	33,33		13,00	7,69
	3,50	28,55		14,00	7,14
	4,00	25,00		15,00	6,66
	4,50	22,22		16,00	6,25
	5,00	20,00		17,00	5,88
	5,50	18,18		18,00	5,55
	6,00	16,16		19,00	5,26
	6,50	15,38		20,00	5,00
	7,00	14,28		21,00	4,76
	7,50	13,33		22,00	4,54
	8,00	12,50		23,00	4,34
	8,50	11,76		24,00	4,16
	9,00	11,11		25,00	4,00
	9,50	10,52		30,00	3,33
	10,00	10,		35,00	2,85
	10,50	9,52		50,00	2,00

Les 20 centimètres cubes de la liqueur d'épreuve étant entièrement décolorés par 0,10 (2 grains) de glucose, la quantité M qui a décoloré ces 20 centimètres cubes de liqueur contient évidemment 0,10 de glucose.

D'où : M centimètres d'urine renfermant 0,10 glucose, combien 1000 ou un litre ? M : 1000 :: 0,1 : x. $x = \frac{1000 \times 0{,}10}{M} = \frac{100}{M}$

d'où il suit que l'on obtient le poids du glucose contenu dans un litre d'urine en divisant 100 par le nombre M de centimètres cubes d'urine (et divisions) employés pour décolorer 20 centimètres cubes de liqueur d'épreuve.

$$\text{Ex : } 12{,}50 = 100 \,\big|\, \frac{12{,}50}{8}$$

Pour opérer le dosage, on se sert d'un tube droit ou renflé en forme de

B. Si l'urine non sucrée est très-dense, très-colorée, l'oxyde de cuivre non réduit se précipite avec la matière colorante qui lui donne une apparence rouge.

C. Si de l'urine non sucrée contient beaucoup d'acide urique, celui-ci réduit le sel de cuivre.

D. La présence de liquide prostatique dans l'urine réduit encore le cuivre.

Aussi pour obtenir un résultat certain, il faut, comme pour la potasse, précipiter tous les sels et toutes les substances organiques de l'urine, d'abord par l'*acétate de plomb*, puis par le *sulfate de soude.*

Procédé de Trommer. On verse dans l'urine du *sulfate de cuivre*, puis de la *potasse en excès*, et l'on porte à l'ébullition. — Même réaction que pour la liqueur de Frommherz.

Procédé de Maumené. Bandelettes de mérinos blanc trempées cinq minutes dans une solution de *bi-chlorure d'étain*, et séchées, — quelques gouttes d'urine sucrée versées sur la bandelette que l'on chauffe ensuite, produisent des taches noires plus ou moins fortes, suivant la proportion du sucre.

Dans ce cas, la chlorure enlève au glycose un atome d'eau, et le transforme en *caramelin* $C^{12} H^4 O^4$, insoluble dans les acides, les alcalis et l'eau.

Procédé de Gondouin. Ce procédé a été simplifié par le D *Gondouin*; il se sert simplement d'une bandelette de vieux linge sur laquelle il laisse tomber uue goutte d'urine. Expo-

ballon, de la contenance de 20 centimètres cubes dans la partie jaugée, et d'une burette à tube latéral, contenant de 30 à 35 centimètres cubes subdivisés par 1/10 de centimètre.

Les 20 centimètres cubes de réactif étant mis dans le tube d'essai, on y ajoute 1 à 2 grammes de potasse caustique, et l'on porte à l'ébullition.

D'autre part, la burette étant remplie, jusqu'à zéro, du liquide dans leque il s'agit de doser le glucose; on ajoute ce liquide peu à peu dans le tube ou ballon d'essai, et l'on fait bouillir après chaque addition. La liqueur d'épreuve ne tarde pas à se décolorer progressivement, en même temps qu'il s'y form un précipité jaune d'abord, puis rouge de protoxyde de cuivre.

sée sur des charbons ardents, la bandelette laisse évaporer l'urine, et le sucre brûlé se trouve transformé en caramel, avec odeur propre et tache brune d'autant plus foncée qu'il y a plus de sucre, on peut reconnaître ainsi la présence de dix centigrammes de sucre dans un kilog. d'urine, et sans chance d'erreur, aucune autre substance ne donnant les mêmes réactions. *(A continuer).*

NOTES CLINIQUES

M. de K..., à Malines, 56 ans, cheveux châtains, teint coloré, tempérament sanguin, pléthorique; jouissant d'une bonne santé, quoique divers médecins qu'il consultait au sujet d'une semie paralysie du pied gauche, dont il était affecté depuis 18 mois, lui eussent trouvé les uns une maladie du cœur, les autres un ramollissement cérébral, etc. Voici les symptômes précis au 17 juin 1872, jour de ma première visite :

Circulation : pouls 88, donc légèrement trop fréquent, régulier, un peu dur; cœur battant régulièrement sans aucun souffle ou bruit anormal; des rhumatismes fréquents dont le patient avait souffert dès sa tendre jeunesse, ou peut-être la simple pléthore sanguine, peuvent expliquer ce léger état hypérémique du centre circulatoire. Respiration, digestion et toutes les autres fonctions de la vie végétative à l'état le plus normal; n'a jamais ni vertige, ni aucun accident dénotant une congestion cérébrale antérieure. La marche seule était difficile, presque impossible, par suite d'un certain degré de paralysie affectant le pied gauche, qui, ainsi que la main du même côté, était le siége d'un fourmillement continuel, incommode, avec douleur de fatigue au moindre mouvement, de façon que M. de K... ne pouvait marcher la distance de 300 mètres sans se reposer; en marchant, M. de K... avait le pied traînant, légèrement déjeté en dehors, de façon qu'il dût exécuter un mouvement de faulx, ou faucher, pour pouvoir mettre le pied à plat. Le

bras gauche n'était pas encore paralysé, mais les fourmillements et les douleurs, que M. de K... y ressentait, étaient au moins des signes avant-coureurs du mal. Quelles peuvent être la cause, la nature de cette paralysie? Comme je l'ai dit en commençant mon récit, le cerveau et le cœur ont été tour à tour accusés, et, selon ces présomptions, saignées, vésicatoires, ventouses, purgatifs drastriques, etc., etc., ont été successivement employés; mais, aveugles, dirait le célèbre Dr Barthez, frappant sur le malade à coups de bâton, ils ont, ces dignes héros de Molière, avec leurs armes grossières, frappé, non sur le mal, mais sur le malade. O pauvre humanité, comme on vous rosse au nom de la science!

Sans me préoccuper d'un diagnostic rigoureux que je crois impossible, je traitai la paralysie, et la pléthore qui pouvait être cause ; *bryone* fut donnée en commençant, 15 globules de la 30e dilution dans une pinte d'eau à vider en 2 jours. Je laissai agir le remède pendant quatre semaines, au bout desquelles M. de K... ressentait un peu plus de force dans le pied. Je donnai alors, 1er juillet, une dose d'*aconit*, de la même manière. Trois semaines après, 22 juillet, mieux notable, pouls 70, sans résistance, tout fourmillement et toute douleur ayant cessés; ce n'est qu'après un parcours de deux kilomètres environ que M. de K... ressent encore quelque fatigue au pied gauche. Une dose de *calcarea* 200e, 15 globules dans un verre d'eau, en 2 jours, effectua la guérison radicale que M. de K.,. m'a notifiée par sa lettre du 15 août suivant.

M. H..., boulanger à Mono, 45 ans, amaigri, pâle, hémorroïdaire; digestion pénible. constipation habituelle. Depuis 7 ans, sans cause connue, se trouve atteint de paralysie des deux avant-bras; les deux mains étaient légèrement contournées dans le sens de la pronation, de façon à démontrer que les muscles moteurs de ces organes conservaient encore une certaine contractilité, mais à des degrés divers; les articulations des poignets, décharnés et atrophiés comme les

avant-bras, paraissaient plus grosses, sans que je puisse cependant y remarquer la moindre trace de nodosité; des douleurs rhumatismales s'y faisaient sentir surtout la nuit. M. H... n'a jamais fait d'excès d'aucun genre et n'a jamais exercé d'autre profession que celle de boulanger qu'il exerce depuis 7 ans en spectateur, car loin de pouvoir pétrir du pain, M. H... n'est pas capable de porter une fourchette à la bouche.

Je commence le traitement, le 24 juillet 1871, par 10 globules de *nux vom.* 200, pris en une fois, à sec, sur le langue. En voyant le malade un mois après, je fus heureux de lui trouver une santé bien meilleure, digestions et selles faciles, douleurs moindres dans les mains avec lesquelles il sait déjà prendre des objets légers.

27 février. J'administre une dose d'*urticaria* 30me diluton, 15 globules en 2 jours. J'ajouterai en passant que l'*urticaria*, dont la pathogénésie est encore peu connue, répond spécialement à ces douleurs arthritiques avec paralysie. L'effet du remède fut tel que le malade se crut guéri 6 semaines après. Il me demandait la permission de se livrer à son travail, ce que je lui permis bien volontiers, en lui donnant une dose de *calcarea carb* pour achever la guérison, car il restait encore un léger engourdissement et par moments comme un certain état crampoïde, surtout quand il fatiguait trop. Depuis 2 ans, M. H... pétrit son pain sans aucune apparence de rechute. Le lecteur pourra remarquer que j'ai employé trois remèdes différents pour obtenir cette cure, alors qu'un seul, *nux vomica*, tout à fait indiqué ici, eût peut-être pu suffire; mon expérience personnelle m'apprend que dans des cas très-chroniques, la répétition du même médicament, même à des dilutions différentes, est peu avantageuse. J'ai pour habitude de laisser les remèdes épuiser toute leur activité sans les répéter, si salutaire qu'ait été une première dose; j'aime mieux continuer la cure par des similaires, si j'en trouve de bien appropriés, et je n'ai point à me plaindre de ce système.

Madame B..., 50 ans, blonde, dartreuse; atteinte depuis 3 semaines d'hydartrose du genou droit ; épanchement synovial, fluctuation, douleurs intenses continues, mais plus fortes par le mouvement, et surtout la nuit. Les deux jambes sont recouvertes de plaques dartreuses de forme circulaire, pellicules sèches sur fonds violacé et blâfard; pouls 90, anorexie, insomnie. Ces divers symptômes, en plus l'âge critique, me suggérèrent tout d'abord *Aconit* qui n'a d'autre effet que de diminuer légèrement le mouvement fébrile. Sachant que le mari de cette dame avait eu des chancres quelques mois avant, et voyant d'autre part des plaques suspectes sur les jambes, je me crus autorisé à attaquer le virus syphilitique. J'administre *Mercure soluble*, 6me dilution, 12 globules en 2 jours, mais aussi sans le moindre résultat. Deux jours après, *Sulfur*, administré de la même façon, n'eut d'autre effet que de guérir l'éruption des jambes; les douleurs restaient toujours insupportables. Je crus en triompher par *Pulsatilla* et à son défaut par *Ledum palustre*, mais en vain. La malade essayait-elle l'application d'un cataplasme émollient que l'accroissement subit des souffrances l'obligeait à l'enlever aussitôt; elle essayait aussi de son propre mouvement, et sur le conseil de commères qui se mettaient à ma place, d'autres topiques, tels que sangsues, vésicatoires, etc., mais rien n'y fit. Redemandé après quelques jours de traitement de tout genre, je donne *Bellad.* et *Rhus.* 30me dilution, de chaque 12 globules en six cuillerées d'eau respectives à prendre de 2 en 2 heures une cuillerée, alternativement. La douleur se calma sans disparaître entièrement. Deux jours après, la 200me dilution des mêmes remèdes fut administrée à cause de la recrudescence de la douleur, mais l'effet calmant fut encore incomplet et de courte durée. La malade à bout de souffrances essaie encore l'application d'un cataplasme chaud qu'un redoublement excessif de douleur faisait enlever comme au premier essai de ce moyen. Cette circonstance, *aggravation par le cataplasme chaud*, m'in-

diqua *Lycopadium* dont l'emploi, à raison de 15 globules de 30me dilution en 2 jours, fut suivi d'un apaisement complet des douleurs ; 8 jours après, le genou, entièrement dégonflé, était guéri. Que ne trouvons-nous toujours le remède de prime abord !

Dr VAN DEN NEUCKER
à Harlebeke.

REVUE DES JOURNAUX

NOTES PRATIQUES

(Suite).

..... Le médicament que nous allons maintenant considérer est le *Phosphate de Fer*. La débilité des enfants est une des maladies les plus communes qu'un médecin en général ait à traiter. Nous entendons souvent des parents anxieux s'exprimer ainsi : « Notre petit enfant, depuis quelque temps, devient si languissant et si faible que cela nous donne beaucoup de craintes ; son appétit s'en va, et de gai, enjoué, enfantin qu'il était, il devient triste, languissant et insouciant ; il s'hébète sur le feu, ou si le temps est très-chaud, gît languissamment sur un sofa. Il refuse de se joindre aux amusements du dehors, ce qui, jusqu'à ces derniers temps, était son goût spécial. Il ne cause plus, comme il le faisait, avec nous, et si on le presse, il avoue ressentir quelques douleurs dans le front ou l'estomac ; ses intestins tendent plutôt à la constipation, et sa langue est, en général, légèrement chargée, mais il n'y a point apparence de vers, ou de quelque maladie organique. Il semble rapidement diminuer de poids et de force, et cela bien que sa *chair soit ferme*, et son teint, quoique pâle, n'a rien d'anormal. » Dans ces détails, il y a un tableau symptomatique qui doit infailliblement céder au *Phosphate de fer*.....

Je vais donner un cas entre plusieurs : un petit enfant de 9 mois me fut apporté, qui souffrait de cette sorte de débilité, retracée ci-dessus. Sain de corps et jouissant de toutes les bonnes choses de la vie, ce n'était pas un sujet de peu de surprise et d'anxiété à ses parents de le voir devenir languissant et morose. Il a assurément eu grand bénéfice du médecin (hom.) qui l'a soigné et me l'a obligeamment envoyé.... En l'examinant, je ne trouvai aucune autre lésion organiqne que des dents cariées, ce qui, en général, est la seule altération palpable rencontrée dans cet état. Sa mère l'accompagnait et semblait tout à fait préparée au cours d'un long traitement. Je prescrivis immédiatement le *Phosphate de fer*, et, au bout d'un mois, je reçus une lettre où on me disait que depuis ce temps il s'améliorait étonnamment et rapidement, et que le seul objet du message était de m'apprendre qu'il souffrait d'un léger rhume, pour lequel on demandait un remède..... Si la chair est bien ferme, le teint délicat, les cheveux blonds et frisés, le *Fer* est indiqué ; mais si, au contraire, le teint est *foncé*, le système musculaire *flasque*, les cheveux longs et secs, et la peau moite, nous avons, *cœteris partibus*, le remède dans *Sulfur*. Je parle d'après une expérience acquise au contact du malade.

Il y a plusieurs autres formes de faiblesse, — un terme dont la signification est plus étendue que celle de débilité, — demandant leur remède approprié, mais certes, chez les enfants, j'ai trouvé la précédente de beaucoup la plus fréquente, si on excepte celle qui requerre *Arsenicum*.

..... Le *Phosphate de fer*, non-seulement augmente les forces, mais il aide à faciliter le développement du corps d'une façon qui n'appartient à aucun autre remède, et si les intestins sont constipés, il les remet en l'ordre. Il est quelquefois nécessaire d'interposer *China* et *Pulsatilla*, ou d'autres remèdes.

..... Le *Phosphate de zinc* a été recommandé par le Dr Elbs,

de Dresde, comme un remède pour la paralysie cérébrale commençante, et je crois que cette recommandation a été confirmée par d'autres; en tous cas, il s'est montré utile, dans mes mains, quand l'affection cérébrale s'unissait à une irritation néphrétique.

J'ai guéri, par lui, une petite fille dont le pouvoir mental s'affaiblissait, ce que dénotait son apparence distraite et son sot langage.

Je donne au *Phosphate de strychnine* une grande influence sur les affections paralytiques des vieillards, où les muscles sont roides et affaiblis, avec tendance aux crampes douloureuses.

(*Midland homœopathie Medical Society.*)

ÉTUDE SUR L'IPECACUANHA

PAR LE Dr CARL HEINICKE, DE LEIPSIG

L'*Ipecacuanha* agit primitivement sur les fibres et les cellules nerveuses du système cérébro-spinal et ganglionnaire. En affectant la moelle allongée, comme centre vaso-moteur, le système vasculaire artériel est spécialement influencé de façon à amener les conditions de l'ischiœmie et de l'hypérémie dans les trajets vasculaires individuels. Les fonctions anormales du même, qui s'accordent avec les états hypérémiques et anémiques de l'organe central, se manifestent plus tard dans la sphère des tissus musculaires et des membranes muqueuses. Les résultats de l'intoxication produite chez les chiens avec l'*Ipecacuanha*, par Demarquay et Lecomte, mettent hors de doute l'état hypérémique des centres nerveux et de la muqueuse du gros intestin.

La durée d'action varie, d'après la dose, de 2 heures à 2 jours.

Bien que nous admettions que le changement spécifique unique de leurs conditions vitales apportées par l'*Ipecã.* dans les tissus de l'organisme ne traversent [qn'une seule et même

modification des fonctions, cependant pour faciliter le coup d'œil, nous diviserons toute la matière en *deux groupes principaux,* dont l'un embrasse les phénomènes perceptibles de son action dans la sphère des systèmes nerveux et musculaires, et l'autre ceux qui appartiennent à la peau et à la membrane muqueuse.

1. *Système nerveux cérébro-spinal et ganglionnaire.* — Les conditions hypérémiques produites par l'*Ipeca.* dans ces parties du corps sont substantiellement différentes de celles qu'excitent l'*Aconit, Belladona, Mercurius* et *Apis*. Avec ces remarques, nous notons, après leur introduction dans le système, un engorgement des gros et des petits vaisseaux, dans toute l'étendue de l'organe; c'est le tableau d'un processus inflammatoire qui nous est présenté, renfermant la formation de la lymphe, simultanée avec l'augmentation d'excitation et d'action de tout le système vasculaire. Le processus hypérémique, déterminé par *Ipeca.*, est d'un caractère tout différent.

Dans ce cas, nous ne trouvons que des parties solitaires de l'organe central surchargées de sang, — c'est-à-dire souffrant de congestion temporaire, — tandis que les autres parties du même organe restent anémiées. Ce sont les phénomènes de de l'ischiœmie et de l'hypérémie alternatives dans les petits canaux vasculaires, amenés par les états tétaniques et paralytiques du tissu musculaire des vaisseaux, ce qui déjà, à cause de l'absence remarquable de mouvements fébriles importants, ne nous permet pas de supposer autre chose que la présence d'une altération de la constitution du sang, unie à un processus inflammatoire, et la formation consécutive de la lymphe. Ceci, au moins, après une action transitoire.

A part ces conditions de distribution anormale du sang dans les centres nerveux, et les anomalies fonctionnelles consécutives, nous ne nous tromperons guère en supposant que les molécules d'*Ipéca,* aussitôt qu'elles sont en contact avec les cellules et les fibres du cerveau et de la corde spinale, sont

capables de modifier spécialement les fonctions particulières de sensibiltté et d'irritabilité, bien que nous ne puissions connaître les détails de ces processus, qui nous donneraient des preuves suffisantes pour cette assertion. Ces modifications de fonctions se manifestent sur les conduits moteurs par des contractions toniques des fibres musculaires affectées, et sur les nerfs sensitifs par des hypéresthésies, des douleurs actuelles, et de la parœsthésie. Ici se rangent les altérations perceptibles dans la sphère du système reproductif (végétatif) et principalement dans la membrane muqueuse.

Les groupes de symptômes suivants donnent les traits et les signes individuels de ce tableau, sous forme d'esquisse générale:

Cerveau et nerfs cérébraux.

Les symptômes entre parenthèses se rapportent au texte de la *Matière médicale pure*, et le *a* accompagnant, indique les expérimentations d'Hahnemann ; le *b* appartient aux observations des autres.

L'influence, produite sur le sensorium, en général, se montre comme il suit :

Etourdissement en marchant.

Violente douleur perçante au sommet de la tête.

Par courtes attaques, une fine et violente céphalalgie perçante, qui au bout d'une heure, devient pressive (après 8 h).

Une fine douleur perçante dans le front, qu'excite ou qu'augmente le contact de la partie.

5. Douleur externe sur l'os pariétal, comme s'il était frappé avec une aiguille émoussée (5 a).

Céphalalgie; perçante et pesante.

Douleur déchirante dans le front, excitée et augmentée par le toucher.

Céphalalgie comme si le cerveau et le crâne étaient mis en pièces, et qui presse en bas à travers les os craniens jusqu'à la racine de la langue, avec nausée.

Céphalalgie pressive.

10. Céphalalgie tensive (10. a.)

Une pression en dehors, et une douleur presque perforante, à un moment, sous les tempes, à un autre sur une petite place au dessus de l'orbite, et qui disparaît à la pression externe, et diminue en fermant les yeux (après une heure) (11. a.)

En se baïssant, lancinations aiguës sur l'œil, avec sensation qu'il fut tuméfié (après 20 heures) (12 a.)

Etourdissement, comme s'il va chanceler ça et là; avec perte momentanée de connaissance, même en marchant, et spécialement en tournant en rond (après 2 heures (1 b.)

Étourdissement, le soir, en marchant dehors, avec obnubilation de la tête (après 10 heures) (2 b.)

15. Pesanteur douloureuse dans la tête (après 2 heures)(3 b.)

Pesanteur dans la tête, avec assoupissement (4 b.)

Céphalalgie pressive dans le derrière de la tête et du cou, et qui descend aux épaules (après 3 heures) (5 b).

Sensation sourde de tiraillement dans la tête, ça et là (6 b.)

Bientôt après le lever, céphalalgie déchirante, vers midi, plus légère dans l'après midi (7 b.)

20. Violente céphalalgie déchirante dans le front, et qui augmente en se baissant (après 2 heures) (8 b).

Endolorissement du derrière de la tête et du cou, excité. par les mouvements de la tête (après 2 heures et demie), (9 b)

Assoupissement (99 a).

Sommeil. (Immédiatement. (100 a).

Sommeil, les yeux demi ouverts).

25. Sommeil plein d'agitations et de plaintes.

Quand elle veut s'endormir, elle a des frissons dans tous les membres.

Il tressaute en dormant.

Sommeil, interrompu par de fréquents réveils et des songes effrayants (après 10 heures) (105 a).

Assoupissement et lassitude dans tous les membres (après 2 heures) (71 b).

30. Assoupissement et fatigue (après 2 heures) (73 b).

Sommeil agité (74 b.)

Songes vifs et mémorables, avec de fréquents réveils, la nuit (75 b).

Sécheresse des paupières, avec assoupissement (après 8 heures) (16 a).

Pupilles se dilatant facilement (après 16 heures) (16 a).

35. Dilatation des pupilles (après 2 heures et demie) (10 b.)

État paralytique du nerf moteur oculaire dans le ganglion ciliaire.

Sur le trajet du nerf trijumeau.

Douleur pressive du muscle de l'oreille à la membrane du tympan, et qui va jusqu'à la protubérance occipitale (après (28 heures) (14 b).

Pendant et après le repas, violente douleur dans une cuisse, comme si elle était tordue (après 1 heure) (20 a).

Douleur dans les dents comme si on les arrachait, venant par accès (après 1 heure) (20 a).

Sensibilité excessive et presque douloureuse de toutes les parties de la bouche.

40. Sensation de morsure au bout de la langue.

Sensation de morsure à la partie postérieure de la langue et à la racine du palais (24 a).

Morsures sur les bords des lèvres, les côtés et le bout de la langue avec flux de salive aqueuse dans la bouche, et quelque douleur abdominale (20 b).

Sensation de plaie dans les muscles des lèvres, en les touchant et les remuant (18 a).

Sensation de morsure aux lèvres (19 a).

45. Il est obligé d'avaler continuellement sa salive (après 1 heure) (25 a).

Flux fréquent de salive, durant plusieurs heures (21 a).
Quand il se couche, la salive coule hors de sa bouche (22 a).
Flux de salive (21 b).

Flux abondant de salive dans la bouche (après 2 h. 1/2) (22 b).

50. — Absence de soif (33 a).

— L'augmentation de sécrétion des glandes salivaires diffère matériellement du ptyalisme produit par le *mercure*, qui se compose en grande partie d'une augmentation de sécrétion du mucus de la membrane muqueuse de toute la cavité buccale, morbidement altérée. Tandis que la membrane ramollie tend à l'ulcération sous l'action du *mercure*, l'état de structure de cette membrane buccale ne subit aucune altération importante. Le même état prédomine dans l'action du *veratrum album*,

Dysécie de l'oreille droite, avec pression en dedans (15 b.).
Saignement de nez (16 b.).

Sensation de chaleur dans les joues, perceptible même à l'extérieur, mais sans rougeur (après 3 h.), (17 b.).

Ces trois symptômes d'innervation et de circulation anormales complètent à peu près suffisamment le tableau de l'action du remède sur ce point.

Affection des nerfs hypoglosse et glosso-pharyngien dans les tissus muqueux et musculaires, où ils existent simultanément avec la distribution du nerf lingual.

Lancinations sourdes à travers, par le cou, jusqu'à l'oreille interne (28 a.).

55.— Une sensation lancinante, fine dans le gosier (après 1 h.), (29 a.).

Douleur en avalant, comme s'il y avait un abcès à l'entrée du gosier (après 1 h. (36 a.).

Difficulté d'avaler, comme par paralysie de la langue et du gosier après 8 h.) (31 a.).

Douleur au gosier, comme s'il était trop sec, âpre et exco·

rié, qui n'est soulagée que pour un temps court en avalant la salive, ou par la boisson habituelle, (après 1 h.) (32 a.).

Goût insipide dans la bouche (34 a.).

60. — Pendant l'acte de la déglutition, goût d'huile rance dans la bouche (1/4 h.) (35 a.).

La bière semble insipide (après 2 h.) (36 a.).

Sécheresse et rugosité de la bouche, spécialement à l'entrée du gosier (1/2 h.) (25 b.).

Le tabac habituel donne des nausées en le fumant, et excite lev omissement (26 b.).

Nerfs spinaux.

Douleurs de courte durée, dans le sein droit, sous l'épaule (25 a).

65. — Douleurs pinçantes dans le bras droit (après 3 h.) (87 a.).

Douleurs dans les genoux, comme si les tendons et les ligaments étaient fatigués d'un violent exercice (30 a.).

Faiblesse des chevilles et des membres inférieurs (fatigue) (après 8 h.) (91 a.).

Sensation de tremblement et de rampement, comme quand un membre va s'endormir (92 a.).

Douleur pinçante dans le pied droit (1/4 h.) (93 a.).

70. — Douleurs de tiraillements dans les os du bras et de la cuisse, le soir, après s'être couché (après 5 h.) (94 a,).

Bruits et craquements dans les membres.

Ces symptômes peuvent certainement être rapportés à une diminution de sécrétion des membranes synoviales, mais peut-être plus exactement en ce point, à un degré anormal d'extension et de relâchement du muscle affecté.

Douleurs dans tous les os, comme s'ils avaient été écrasés (après 3 h.) (97 a.).

Douleurs dans toutes les articulations, comme il est habituel quand elles se sont endormies (après 3 h. (98 a.).

Après manger, baillement et besoin de s'étendre (37 a.).

75. — Dans l'après-midi, oppression de poitrine et haleine courte, comme s'il était enveloppé de poussière, dans laquelle il ne peut respirer (71 a.).

Sensations asthmatiques (72 a.).

Sensations asthmatiques durant quelques heures (73 a.)

Sensations asthmatiques le soir (74 a.).

Oppression de poitrine après manger (75 a.).

80. — Symptômes d'emprosthotonos et d'opisthotonos (après 10 h.) (108 a.).

Sensations asthmatiques (59 b.).

Asthme spasmodique avec contraction violente dans le cou et dans la poitrine, où une espèce particulière de bruit suspirieux est entendu (60 b.).

Attaques annuelles de respiration courte et difficile, avec bruit suspirieux dans les canaux aériens (61 b.),

Contraction de la poitrine, avec haleine courte et respiration suspirieuse, et elle est obligée d'aspirer l'air frais de la fenêtre ouverte, avec face pâle, pouls à peine perceptible, et danger de suffocation, depuis neuf heures du soir jusqu'au matin (62 b.).

85. — Retour de la sensation asthmatique après vingt heures, de dix heures du soir à dix heures du matin, pendant huit jours (63 b.).

Attaque de suffocation durant deux ou trois jours.

La distribution du nerf vague et du nerf phrénique, simultanée avec l'affection des nerfs thoraciques antérieurs et postérieurs, est distinctement marquée dans ces symptômes. Les troubles asthmatiques sont principalement produits, en outre, par *Acon.*, *Arsen.*, *China*, *Cuprum*, *Calc. Carb.*, *Hepar S.*, *Nux. Vom.*, *Natrum Mur.*, *Phosph.*, *Sulfur.*, *Veratr. album.* Les conditions concomittantes sont celles qui résultent du reste des symptômes, dont *ipéca* s'é-

carte en plusieurs points, *Ipéca* est un palliatif dans ces accès du mal, ou même est indiqué un des remèdes ci-dessus.

Le corps de l'enfant est tendu roide (109 a.).

Extension roide de tout le corps, suivi d'une contraction crampoïde des bras (1/4 h.) (110 a.).

Frémissements avec baillements (115 a.).

Frémissements avec éructations (116 a.).

II. *Epiderme et membrane muqueuse.*

Pendant que nous notons que les plus petits vaisseaux périphériques du corps subissent, sous l'action de l'*ipéca*, des contractions tétaniques, et, en conséquence, laissent passer moins de sang rouge, que quand leur état est normal, ou n'en laissent pas passer du tout, pour cela prennent naissance les symptômes de pâleur et de froid de la peau, le froid des extrémités avec l'accroissement d'irritabilité et de sensibilité de tout l'épiderme aux impressions de température. D'autre part, nous trouvons la membrane muqueuse après différents écarts comme il y en a dans l'état d'hypérémie bien marquée qui, de la rupture imminente des capillaires, sous la pression anormale du sang, s'élève à l'hémorrhagie violente. Ce ne doit pas être une présomption qu'une aussi considérable, bien que justement temporaire, congestion du tissu capillaire étendu se présente dans les muqueuses sans que les fonctions de la surface muqueuse en soient matériellement influencées. C'est pourquoi nous trouvons par l'expérience, et par suite, par un raisonnement *á posteriori,* nos conclusions probables confirmées, autant que nous pouvons affirmer une augmentation et une altération de l'activité de la sécrétion dans les muqueuses affectées.

Analogue au fait bien assuré de l'accroissement d'activité de la sécrétion des glandes salivaires, nous pouvons, par tous les moyens, l'appliquer à une augmentation de fonction dans les gros viscères abdominaux, temporairement affectés, nommé-

ment le pancréas et le foie, indépendamment des plus petites follicules des membranes gastrique et rectale. Après une courte action des doses, petites et grandes, d'*ipéca*, les fonctions anormales des organes ci-dessus nommés et des tissus, reviennent au type de leur activité ordinaire, et nous ne devons pas croire, qu'après un court emploi d'*ipéca*, dans un but d'expérimentation ou de guérison, l'état constitutionnel de la personne, sous son action, ait subi en quoi que ce soit des changements remarquables. Très-différent, toutefois, est cet état après l'usage long et méthodique de l'*ipéca* à petites doses. En coïncidence avec tous les faits pharmacologiques et thérapeutiques qui nous sont connus, et que nous reconnaissons pour types, nous devons penser que, après des doses aussi petites et rarement répétées d'*ipéca*, qu'on peut le voir dans un but d'expérimentation sans exciter de violents ou perturbants troubles, néanmoins le système nerveux cérébro-spinal et ganglionnaire (en admettant la présence de la réciprocité individuelle) résoudra le stimulus médicinal reçu en un trouble fonctionnel des organes et des tissus. Celui-ci suivra, comme il a été déjà indiqué, même sans l'apparence de symptômes objectifs remarquables à l'observateur, au moins à cette sorte d'observateurs qui ne considère que les symptômes assez importants pour supporter le contrôle des poids et des mesures, pour que chaque doute quant à leur existence soit combattue par la quantité, la qualité et leurs rapports. Nous pouvons compter sur le fait, en voyant le développement des symptômes précis chez des individus sensibles à l'administration méthodiques de petites doses d'*ipéca*, sans la manifestation de toutes les influences pertubatrices qui nous démontrent que, en influençant les fonctions de certains organes et tissus, un changement matériel se produit dans l'état normal de tout l'organisme. Simplement les symptômes suivants suffiront pour ce but (inapplicable pour l'école physiologique), comme la diminution de force, la fatigue, la dépression d'esprit et la

mauvaise humeur ; mauvais appétit, manque de goût pour les aliments; répugnance inaccoutumée pour plusieurs sortes d'aliments ; assoupissement le jour et sommeil nocturne agité; çà et là, tiraillements douloureux dans les membres, grande tendance à frissonner, frissons par un temps chaud avec aggravation et amélioration temporaires; pieds constamment froids, ou siége transitoire d'une sensation de brûlement. Un observateur attentif trouvera en outre que quand des variations bien marquées suivent par rapport à la présence et à l'intensité des symptômes, ils s'améliorent partiellement par les temps chauds et secs; deviennent plus sensibles et plus perceptibles à l'air froid et humide.

Faites suivre quelques doses d'*ipéca* quand une fois le trouble constitutionnel est manifesté, le type intermittent d'attaque de fièvre inméconnaissable se présentera évident, et la pathologie a un nom pour cet arrangement complexe de symptômes : « fièvre intermittente » est sous la main, masquée ou non, cela importe peu. Un nom cependant est utile à cet enfant. Nous voyons ainsi, par l'usage continu de petites doses de ce médicament, qu'une certaine constitution donnée dévie de plus en plus de ses autres fonctions ordinaires, et finalement présente des sypmtômes qui peuvent être couverts par une idée pathologique. Cela est arrivé sans que nous ayons été capable de noter un trouble marquant dans les fonctions du système cérébral, relatives à l'irritabilité et à la sensibilité. Les fréquentes anomalies d'expérimentateurs individuels se trouvent être, toutes les plus sensitivement délicates, dans la sphère reproductive, parce que les limites extrêmes de la santé relative sont dépassées, et que toute les formes individuelles des fonctions organiques ont supporté ces altérations matérielles et persistantes, qui se sont enfin présentées à nous comme des maladies. Le témoignage thérapeutique d'authenticité de nos expérimentations nous est garanti par les résultats curatifs obtenus de l'universelle application

d'*ipéca* dans le département des affections et des fièvres qui présentent le type intermittent.

J'observerai précisément que, pour des motifs d'utilité, je porterai les symptômes seuls de la fièvre « au chapitre de l'épiderme. »

Epiderme.

Face pâle avec cercle bleu autour des yeux et grande faiblesse, comme s'il était convalescent d'une grave maladie (12 a.).

Une main est froide (87 a.).

Il n'a pas chaud au lit (116 a.).

Frissons ; il ne peut supporter le plus léger froid (117 a.).

95. — Frissonnement sous la peau, plus grand que jamais quand il est assis à la chaleur (118 a.).

Grande sensibilité au froid et au chaud (119 a.).

Il eut froid toute la nuit au lit et ne put dormir à cause des frissons (120 a.).

Son corps devient froid (121 a.).

Frémissement d'abord, puis froid sans soif (après 5 h.) (122 a.).

100. — Les pieds et les mains sont d'un froid glacial, et égouttent une sueur froide, pendant laquelle une joue est rouge et l'autre pâle, et il se sent énormément misérable et fatigué de corps et d'esprit, avec pupilles dilatées (après 10 h.) (123 a.).

Froid externe et chaleur interne (124 a.).

Frémissement froid dans les membres, comme s'il était alarmé de quelque chose (76 b.).

Une chaleur violente, croissante, presque brûlante dans la tête et tout le corps, mais cependant avec froid des pieds et des mains. Quand la chaleur a atteint son plus haut degré, il y a quelques sueurs sur le tronc et à la tête, avec une démangeaison mordicante, spécialement au cou (77 b.).

Dans l'après-midi et la soirée, sensation de chaleur presque brûlante à la tête, au front et aux joues, sans soif (après 6 h.) (78 b.).

105. — Dans la soirée, chaleur de tout le corps (127 a.).

Dans l'après-midi, chaleur subite générale, avec sueur aux bras et aux pieds (28 a.).

Sueur vers minuit (après 12 h. (29 a.).

Sueur (79 b.).

Sueur nocturne (80 b.),

110. — Sueur, durant quelques heures (81 b.

Sueur d'odeur sure (82 b.),

Sueur forte, sure, avec urine chargée (83 b.).

2. *Membrane muqueuse.*

Catarrhe sec dans le nez, comme si les fosses nasales étaient trop sèches (après 3 h.) (67 a.).

Sensation de sécheresse dans le nez et les sinus frontaux (après 3 h.) (68 b.).

115. — Catarrhe avec douleurs tractives dans tous les membres (69 a.).

Eternuements violents, répétés (58 b.).

Bruits de râle dans les bronches respiratoires en inspirant (70 a.).

Douleur dans la poitrine comme si elle était à vif (76 a.).

Toux qui empêche la respiration, même jusqu'à la suffocation (77 a.).

120. — Toux suffocante, pendant laquelle l'enfant devient tout-à-fait roide et sa face bleue (après 10 h.) (78 a.).

Toux sèche par chatouillement dans le larynx (après 2, 3, 5 h.) (97 a.).

Toux qui s'élève d'une sensation de chatouillement compressif, s'étendant de la partie supérieure du larynx à l'extrémité inférieure des canaux bronchiques (80 a.).

Toux commençante, excitée par la respiration profonde après avoir été à l'air froid et en se couchant le matin et le soir. En même temps douleur abdominale, comme si l'ombilic était arraché, chaleur faciale et sueur au front. (81 a.).

Douleur dans l'hypogastre, pendant la toux, comme s'il y avait envie d'uriner et l'urine ne sort pas, comme par retention (82 a.).

125. — Tendance à vomir, consécutive à la toux (83 a.).

Après la toux, douleur de battement dans la tête et l'épigastre (84 a.).

Crachement de mucus épais, de goût métallique (65 b.).

Expectoration sanguinolente (66 b.).

Vers le soir, une heure de toux continue, dure, oppressive, très-affaiblissante (67 b.).

130. — Le soir, entre six et sept heures, toux convulsive, extrêmement violente (68 b.).

Le soir, vers sept heures, une demi heure de toux continue, suffocante, extrêmement affaiblissante, avec froid des extrémités.

Comme dans les affections asthmatiques spécifiques, ici aussi nous trouvons dans l'état catarrhal du larynx et des bronches une affection prédominante des branches du nerf vague, qui se manifeste par une hypéresthesie des fibres nerveuses, se distribuant à la muqueuse respiratoire du larynx et des grosses bronches. La grande irritabilité reflexe de la moelle allongée, qui produit les spasmes tetaniques, est à remarquer. En dépit de l'affection catarrhale de cette partie de la muqueuse, qui peut aller jusqu'à l'hémorrhagie, il n'y a qu'une très-petite quantité d'exsudation de rejetée. L'exsudation est si insignifiante qu'elle occasionne à peine un accès de toux, quand ces paroxysmes ne sont pas favorisés par l'hypéresthésie de la muqueuse broncho-laryngienne. En outre, il est digne de remarque que les paroxysmes de toux, comme les troubles asthmatiques, viennent principalement le soir.

Nous prenons cette occasion pour jeter un coup d'œil de comparaison sur quelques autres remèdes qui produisent aussi de violents accès de toux, ce sont :

Aconitum. — Accès de toux, avec aggravation le soir et la

nuit, et catarrhe bien marqué, symptômes fébriles et augmentation de l'action vasculaire.

Arsenicum. — Accès de toux, venant surtout la nuit, de violence modérée, mais de longue durée; la toux est plutôt sèche, mais à la fin de l'accès, un peu de mucus est rejeté. En même temps, sensation de grande agitation et d'anxiété, chaleur, accès de faiblesse et de défaillance, envie fréquente de boire, qui se satisfait de quelques gouttes.

Belladonna. — Toux sèche, rauque, avec aggravation le soir et soif; accès de toux aussi, avec tétanos ou convulsions et même congestion de sang à la tête.

Bryonia. — L'expérimentation donne les symptômes de catarrhe des plus petites bronches, avec exsudation abondante de mucus et symptômes inflammatoires; les accès de toux sont excités par l'accumulation du mucus. En outre, pleurodynie, endolorissement des muscles intercostaux et abdominaux, unis à de la dyspepsie.

Cuprum. — Accès de toux avec respiration gênée et enrouement, avec légère expectoration (Bronchite et Broncho-Pneumonie), et aussi convulsions chez les enfants.

Drosera. — Toux nocturne convulsive, avec vomissement de mucus et epistaxis.

Hepar sulfuris. — Catarrhe laryngien, avec enrouement; aggravation considérable le soir; toux incessante avec sensation d'apreté et d'ulcération au larynx; légère expectoration séro-muqueuse.

Hyoscyamus. — Hypérémie de la muqueuse laryngo-trachienne, avec exsudation légère, mais hypéresthésie marquée; les accès de toux sont favorisés par la position horizontale et cessent en relevant le corps.

Kali bichrom. — Avec des symptômes de dyscrasie sanguine, catarrhe bronchique obstiné avec exsudation d'une sécrétion gluante; les accès de toux sont de longue durée et doulou-

reux, et finissent par l'expectoration difficile d'une masse de mucus épais et filant.

Mercurius. — Abondante expectoration de masses séro-muqueuses et glaireuses, qui, remplissant les canaux bronchiques, excitent la toux et l'expectoration; en même temps, grande faiblesse et malaise, agitation nocturne, sueurs, soif, perte d'appétit, aggravation la nuit.

Nux vomica. — Produit l'hypérémie de la muqueuse laryngo-trachéo-bronchique, avec une légère quantité d'excrétion, et une augmentation d'hypéresthésie de ces tissus. Les accès de toux éveillent du sommeil de bonne heure le matin, entre quatre et cinq heures; puis durent environ une heure d'une façon sèche, âpre et de caractère violent, et sont ensuite suivis de calme et de sommeil.

Phosphorus. Cause des troubles plus profonds dans l'état du sang et des nerfs; la bronchite capillaire se développant apporte une lésion matérielle à l'état général du corps; grande faiblesse, sensation d'étirement et insomnie, face pâle, grande tendance à refroidir, accès de frisson; vers le matin, la sueur accompagne la toux, qui produit la nuit et le jour l'expectoration de masses muco-purulentes, teintées de sang.

Pulsatilla, — Produit le catarrhe bronchique, avec crachement de masses muqueuses liquides, qui sont facilement rejetées par les accès de toux; aggravation de ce symptôme avant minuit et amélioration considérable le matin. Dans certaines constitutions, il ne vient qu'une légère expuition, la toux prend un caractère plus rude et plus sec; il y a aussi de l'enrouement transitoire. Les accès de toux, qui sont plus fréquents avant minuit et tandis qu'il est au lit, diminuent en soulevant le corps.

Veratrum album. — Excite des accès convulsifs de toux, avec vomissement; le pouls, en même temps, est petit et intermittent, la peau et les extrémités sont froides, il y a une

tendance aux défaillances, sueur froide, désir de boissons froides.

Organes digestifs.

Tendance à vomir, et vomissements (88 a.).

Sensation que l'estomac tombat, par relâchement, en bas, avec perte d'appétit (après 1 h.) (30 a.).

Sensation de vide et de relâchement de l'estomac (41 a.).

135. — Sensation d'agitation dans le corps après une demi heure (42 a.).

Sensation de contraction sous les fausses côtes (43 a.).

Après avoir fumé le tabac, comme d'habitude, nausées et hoquet, qui ne se passent que par de fréquentes évacuations pulpeuses (20 b.)

Nausées et sensation de faiblesse (28 b.).

Dégoût, nausées et vomiturition (29 b.).

140. — Nausées fatiguantes (30 b.).

Sensation de faiblesse dans l'abdomen, avec douleur commençante (31 b.).

Nausées, avec regurgitation à vide, et flux abondant de salive (1|2 h.) (32 b.).

Regurgitation chaque huit ou dix minutes; le jour suivant aussi, avec grondements dans l'abdomen (33 b.)

En se baissant, vomissement et sensation qu'il dut tomber (34 b.).

145. — Vomissement d'une masse jaune de mucus (36 b.).

En se baissant, vomissement des aliments pris auparavant, sans régurgitations antérieures (35 b.).

Vomissemement de grosses masses de mucus (37 b.).

Vomissement de grandes et fétides masses de mucus (38 b.).

Vomissement de mucus gris, gélatineux (39 b.)

159. — Vomissement de mucus verdoyant (40 b.).

Douleur violente dans l'estomac (41 b.).

Effroyables douleurs dans l'estomac (42 b.).

Douleur sourde, piquante, dans l'hypogastre (44 b.).

Violent piquement dans l'hypochondre droit, durant quelques minutes (45 b.).

155. — Fréquentes évacuations gluantes, avec sensation de relâchement dans le ventre (46 b.).

Purgation (47 b.).

Évacuations verdoyantes (48 b.).

Évacuations sanguinolentes (49 b.).

Points aigus dans l'hypochondre gauche (après 1/2 h.) (44 a.)

160. — Sensation d'expansion extrême et de bouffissure abdominales (46 a.).

Coliques flatulentes (46 a.)

Pincement vif dans l'abdomen, comme s'il était saisi avec la main (47 a.).

Douleur pinçante abdominale dans les deux hypochondres et dans les environs de l'épigastre (après 3 h.) (48 a.).

Douleur abdominale tranchante autour de l'ombilic, avec frémissement (49 a.).

165. — Douleur abdominale tranchante dans le côté, dans la région ombilicale, qui s'augmente à la pression, avec salive écumeuse blanche dans la bouche et pupilles dilatées (50 a.).

Douleur abdominale tranchante, autour de l'intestin ombilic, comme si les règles venaient, avec frissonnement et froid du corps, tandis qu'une sensation de chaleur interne monte à la tête (après 2 h.) (51 a.).

Douleurs adominales déchirantes autour de l'ombilic (52 a.).

Selles relâchées et fermentées (57 a.).

Selles fétides (58 a.).

170. — Évacuations rayées de mucus sanguinolent rouge (59 a.),

Douleurs brûlantes, tranchantes, perçantes, à la marge de l'anus, comme par des hémorrhoïdes obstinées (60 a.).

Elancements aigus dans l'anus (61 a.).

Chatouillement à l'anus, comme par des ascarides (50 b.).

Organes uropœietiques et sexuels.

Urine rare, rouge (62 a.)

175. — Pendant quelques jours, il y a un écoulement de liquide purulent, par l'urethre de l'enfant (63 a.).

Douleur de torsion, de traction, dans les testicules (après 8 à 10 h.) (64 a.).

Urine sanguinolente (51 b.).

Fréquente envie d'uriner, avec émission seulement d'une petite quantité (2 h.) (53 b.).

Urine avec sédiment, poussière de brique (54 b.).

188. — Douleur lancinante dans les testicules, irradiant à la cuisse (après 2 h.) (55 b.).

Démangeaison voluptueuse au gland (56 b.).

Flux menstruel; retour des règles qui ont déjà paru 15 j. avant (57 b.).

Pression et effort vers l'utérus et l'anus (65 a.).

Le sang qui sort à la fin de la période menstruelle est supprimé (66 a.).

Nous pouvons mentionner ici, pour compléter le tableau, et comme appartenant à la sphère du nerf vague et du système vasculaire :

185. — Palpitations de cœur (112 a.).

Palpitations de cœur, presque sans anxiété (113 a.).

État de l'esprit comme réflexion des impressions physiologiques sur la sphère physique.

Il ne peut dire un mot (130 a.).

Le cours des idées est très-lent.

Il n'a de plaisir à aucune chose, il ne désire rien.

190. — Toute chose le contrarie.

Bien que morose en dedans, il ne méprise rien.

Caractère morose, qui méprise toute chose et souhaite que les autres méprisent et ravalent ces choses (135 a.).

Morosité; il se trouve malheureux.

Il est craintif, timide et attache une importance aux vétilles (après 6 h.).

195. — Il est de mauvaise humeur, et se contrarie parce que son travail n'est pas fait assez vite.

Il est incapable et maladroit, et se heurte contre tout.

Impatience extrême (140 a.).

Il laisse tomber son courage et est extrêmement prompt à la colère.

L'esprit est plein de souhaits et de désirs, de caractère sans but.

100. — Très-souvent il se met en colère pour la moindre chose, et redevient calme aussi facilement et rapidement.

Il s'irrite au moindre bruit.

Il est extrêmement incliné à être désobligeant et colère (145 a.).

Dégoût pour le travail (84 b.).

Aversion pour le travail littéraire, les pensées lui manquent (85 b.).

205. — Mauvaise humeur tout le jour; pas d'envie de causer; tendance à crier (86 b.).

Ces symptômes caractérisent un état d'obstacle à l'énergie du pouvoir intellectuel, et encore plus un état général de dépression des qualités psychiques, comprises sous l'expression « caractère. » Une augmentation d'irratibilité est, toutefois, particulière à cet état de dépression, et aussi de forts efforts temporaires pour se contraindre contre des impressions déplaisantes.

....,. Application à la cure directe des états morbides :

1° L'apparition rapide et la durée transitoire des symptômes d'*Ipeca*, indiquent son application dans les maladies aiguës, d'origine récente.

2° Les légers symptômes fébriles, le caractère bénin, perceptibles après son incorporation dans l'organisme, montre qu'il ne peut, convenablement, être usé que dans les attaques morbides qui suivent leurs cours, avec de légers symptômes fébriles.

3° Il est principalement adopté à la cure des affections des organes respiratoires et digestifs, peut-être à l'exception générale des cas isolés de métrorrhagie..... Ce qui suit mérite notre attention spéciale : les apparences paroxysmales de plusieurs symptômes, les éléments nerveux convulsifs de quelques autres, et enfin le froid de la peau et des membres, pendant les périodes isolées d'excitation, dans le tableau de la maladie. L'usage de l'*Ipecä.* dans certaines formes de fièvre intermittente a été déjà proposé; il faut noter, spécialement sa propriété d'altérer la constitution par son usage méthodique et prolongé, avec des doses alternées de *nux vom.* Le Dr V. Grauvogl fut le premier à indiquer l'excellente puissance de cette méthode d'alternance des médicaments, avec la constitution hydrogenoïde pour base, le résultat de cet expériment thérapeutique a été confirmé plus récemment par le Dr Bojanus..... (*A continuer.*)

Nous avons la satisfaction d'annoncer que notre confrère le Dr Arnulphy, de Nice, vient d'être nommé, par S. M. le Roi de Portugal, chevalier de l'ordre royal du Christ, en récompense de ses services et de son dévouement dans l'exercice de ses fonctions.

ÉLÉMENTS DE PHARMACODYNAMIQUE

PAR LE Dr RICHARD HUGUES

Traduit de l'anglais et annoté : par le Dr I. GUÉRIN MENEVILLE, chev. de la Légion d'honneur, ancien médecin de la marine.

Paris, Baillère; prix 6 fr. par la poste.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE CINQUIÈME VOLUME

N.-B. Errata. — La pagination, par erreur, saute de la page 224 à la page 325, etc.

FIN DE LA TABLE

Poissy. — Typ. S. Lejay et Cie.

PATHOGÉNÉSIES NOUVELLES

Poissy. — Typ. S. Lejay et Cie.

PATHOGÉNÉSIES NOUVELLES

MATIÈRE MÉDICALE PURE

OUVRAGE PUBLIÉ DANS LE JOURNAL DE

LA SOCIÉTÉ HAHNEMANNIENNE FÉDÉRATIVE

TOME TROISIÈME

PARIS

LIBRAIRIE J.-B. BAILLIÈRE ET FILS

RUE HAUTEFEUILLE, 19, PRÈS LE BOULEVARD SAINT-GERMAIN

LONDRES
BAILLIÈRE, TINDALL AND COX

MADRID
CARLOS BAILLY-BAILLIÈRE

1873

TOME III

PATHOGÉNÉSIES

HAMAMELIS VIRGINIANA

(CHARME A NOISETTE)

ANALOGUES : — *Œsculus; Alnus rubra; Bovista; Collinsonia; Erigeron; Galium; Geranium; Lycopus; Pulsatilla; Senecio; Sepia.*

DESCRIPTION BOTANIQUE. C'est un arbrisseau indigène, quelquefois nommé : Winter-bloom, Snapping-halzenut, Spottedt alder, etc. Il se compose de plusieurs troncs flexueux, branchus, naissant d'une même racine, et mesurant de 1 à 2 pouces de diamètre sur 10 à 12 pieds de haut; ils sont couverts d'une écorce lisse, grise et tachetée. Il est un arbrisseau beaucoup plus gros que le noisetier comestible, lequel a un tronc droit, non tacheté, mais brunâtre. L'*Hamamelis virginiana* croît dans presque toutes les parties des États-Unis, spécialement dans les bois humides, fleurissant en septembre et novembre, à la chute des feuilles. Les graines arrivent à maturité dans l'été suivant. L'écorce et les feuilles sont les parties employées en médecine; elles ont une odeur aromatique agréable, et un goût amer-astringent, qui laisse dans la bouche une sensation d'âcreté et de douceur. L'eau en dissout les principes. Les pousses sont employées comme « baguettes divina-

toires, » par certains adeptes des sciences occultes, pour découvrir dans le sol les sources et les métaux. Elles ont été aussi utilisées par certains charlatans superstitieux pour la guérison des vieux ulcères, etc., dont on en frictionne les surfaces malades. Si étrange que cela puisse paraître, des guérisons sont affirmées avoir été faites par ce moyen. Il y a toujours eu beaucoup de superstitions attachées à cet arbuste. La préparation populaire, connue sous le nom d' « Extrait d'*Hamamelis* de Pond, » est préparée avec les feuilles et les rameaux, suivant un procédé de distillation. Il est employé par toutes les écoles de médecine comme un topique anodin. On ne peut s'attendre, toutefois, à ce qu'il soulage ou améliore toutes les maladies mentionnées sur les étiquettes prolixes du fabricant, et le médecin qui y mettrait sa confiance serait désappointé.

Les parties utilisées en médecine sont l'écorce des branches et la racine. Les feuilles et les petits rameaux contiennent une partie des propriétés de l'arbuste. Un principe concentré s'obtient de la racine et a été nommé *Hamameline;* il ne représente pas *toutes* les propriétés de la teinture.

Le produit connu sous le titre d' « Extrait de Pond, » de même que « l'Extrait distillé préparé par quelques pharmaciens, sont largement employés dans notre école, aussi bien à l'intérieur qu'en application externe. Pour l'usage interne, cependant, nous devons employer la teinture de l'écorce.

Préparations officinales. Teinture; dilutions; triturations d'*Hamamelis*.

Histoire médicale. Les auteurs allopathiques le jugent à peine digne de mention. Wood seulement le note dans son formulaire comme un astringent doux et un résolutif. Les éclectiques en font davantage mention. King dit qu'il est tonique, astringent et sédatif; qu'il est utile dans l'hémoptysie, l'hématémèse et les autres hémorrhagies, de même que dans la diarrhée, la dysentérie et les secrétions muqueuses

excessives : « Il a été employé avantageusement au début de la phthisie, où il est supposé unir à ses autres vertus une qualité anodine; on s'en est servi en application dans les tuméfactions douloureuses et les inflammations externes; aussi en gargarisme contre le muguet, en injection dans les affections intestinales, les prolapsusanal et utérin, la leucorrhée, la gonorrhée, les hémorrhoïdes et l'ophthalmie. Cet auteur ajoute qu'on peut le prendre intérieurement à toute dose et l'appliquer à l'extérieur à quelque concentration qu'il soit; il ne conçoit aucune crainte qu'il puisse être nuisible. »

L'*Hamamelis* est employé en pratique homœopathique depuis 12 à 15 ans; plusieurs médecins prétendent à l'honneur de l'avoir introduit parmi nous, entre autre Hering, Okie et Preston. Je crois que le Dr Okie fut le premier à en parler, bien qu'il déclare que le Dr Hering attira d'abord l'attention sur ce médicament. Le Dr Hering, à ce qu'il paraît, fit connaissance avec les vertus de celui-ci, tandis qu'il donnait ses soins à M. Pond, le propriétaire de l'extrait, duquel il apprit ce qu'il en était.

Le Dr Okie dit : « Hering se mit immédiatement, par des expérimentations scientifiques, à chercher si ce médicament possédait ou non, quelques-unes ou toutes les vertus que lui attribuait son propriétaire. » Hering informa ensuite le Dr Cushing qu'il avait employé l' « Extrait de Pond » dans les « effets chroniques des lésions mécaniques, » les hémorrhoïdes douloureuses et saignantes, et contre « plusieurs points pleurétiques survenant dans la phthisie tuberculeuse. Il le considère comme la « combinaison d'*Aconitum* et d'*Arnica*. » Il est un peu étrange qu'aucune expérimentation régulière n'ait été faite. Si le Dr Hering a fait quelque expérience, la profession n'en a jamais rien vu.

Les expérimentations fragmentaires des Drs Preston (*Phil. Journ. of Hom.*, vol. I, p. 460) et Burrett (*Amer. Hom. Re-*

view., vol. I, p. 511) ont été incorporées dans la première édition. Depuis ce temps, le Dr Burt (*Amer. Hom. Observer,* vol. II, p. 241) a fait une courte, mais très-démonstrative expérimentation d'*Hamamelis,* et le Dr Richard Hughes, d'Angleterre (*Brit. Journ. of Hom.*, vol. XIII, p. 255), nous a donné quelques effets pathogénétiques qu'il a remarqués par son usage. Nous donnerons en entier, comme un sujet qui puisse intéresser la profession, les expérimentations des Drs Burrett, Burt et Hughes.

EXPÉRIMENTATION DU Dr BURRET.

Le Dr Burret, en appliquant la teinture sur une brûlure de son doigt, arrêta avec sa langue quelques gouttes qui coulaient en bas sur la main. Il dit : « Cela détermina un froid immédiat par tout le corps, lequel ne fut suivi d'aucune réaction subite. Il ne se manifesta ni chaleur ni fièvre, mais l'organisme reprit graduellement sa température habituelle. Immédiatement après que la chaleur eût été perçue, il se fit sentir une douleur déchirante en travers du bas du dos, et une plénitude douloureuse de toutes les articulations des jambes, comme si elles allaient éclater, laquelle s'étendit bientôt aux articulations de tout le corps; en même temps, j'éprouvai une plénitude douloureuse du cerveau, spécialement aux vertex, avec désir d'ouïr une conversation élevée, sublime, qu'accompagnait une incapacité complète à parler moi-même. Après la disparition de cette plénitude des articulations, il y avait une crainte de mouvoir les membres, comme si ce devait être douloureux, avec une sensation de faiblesse, de roideur, de pesanteur. Il y eut aussi, dans la gorge, un sentiment de sécheresse, de soif, que l'eau ne pouvait soulager, et qui dura au moins 24 h. »

EXPÉRIMENTATION PAR LE Dr. W. BURT.

(Tempérament nervoso-sanguin; poids : 148 livres; en état

de parfaite santé; langue nette, bon appétit, selles quotidiennes.)

16 sept. 1864, à 9 *h. du matin,* pris une 1/2 once de la 10e dilution, préparée dans l'eau.

10 *h. m.* — Grande plénitude au front, avec douleur pressive à la racine de la langue ; gêne à l'ombilic ; douleur sourde, vive, au sacrum et aux hanches, tout à fait forte en marchant. La plénitude frontale et la douleur des hanches furent les premiers symptômes. Ces symptômes durèrent tout le jour, avec addition d'une grande sécheresse et d'une sensation de brûlement à la paume des mains. La douleur de la région lombaire fut très-forte tout le jour.

17. A eu une nuit agitée ; tout le corps me paraît très-sec et très-chaud ; rêves lascifs, avec éjaculation, suivie d'une grande faiblesse et d'une forte douleur sourde dans les reins ; les doigts sont roides, il y a une douleur aiguë, perçante, à la première articulation de l'index droit ; selle molle.

7 *h. m.* Pris une once.

9 *h. s.* Plénitude au front et douleurs aiguës dans les tempes, toute la journée, de très-grande intensité, avec sensation de pression dans le pharynx ; le dos et les membres ont fait beaucoup souffrir tout le jour ; mauvaise humeur et tristesse, probablement causées par l'émission nocturne ; — mangé quelques prunes à souper, qui s'aigrirent dans l'estomac et que je dus vomir jusqu'à minuit ; — à la suite de quoi je ne pris pas d'autres notes des symptômes.

19. Je me sens bien, et, à 4 *h. s.*, pris 50 gouttes de la 3e dilution.

9 *h. s.* Pendant ces quatre dernières heures, j'ai eu de la céphalalgie frontale, avec une constante douleur de brûlement au bas de l'épigastre et à l'ombilic ; besoin d'aller à la selle, sans pouvoir y satisfaire, malgré les plus grands efforts ; pendant une heure, j'ai eu de fortes douleurs de tiraillement dans

les deux testicules ; douleurs rhumatismales dans les jambes ; mains chaudes et sèches.

20. Bien dormi ; rêve lascif, mais sans pollution ; roideur du poignet et des doigts droits ; douleurs sourdes dans la région lombaire.

6 *h. s.*, pris une 1/2 once, préparée dans l'eau.

9 *h. s.*, légère céphalalgie, avec endolorissement dans la partie pylorique de l'estomac et la région ombilicale ; douleurs sourdes, vives, dans les deux testicules ; douleur sourde à la région lombaire.

21. Bien dormi ; céphalalgie sourde ; légères douleurs intestinales ; douleur sourde dans la région lombaire ; les mains et les doigts sont douloureux et tout à fait roides ; selle de consistance naturelle, mais enduite de mucus.

11 *h. m.*, pris une 1/2 once.

8 *h. s.* J'ai éprouvé tous les symptômes précédents, plus une douleur sourde, pressive au pharynx et de l'âpreté dans l'arrière-gorge ; douleurs sourdes dans l'hypocondre droit ; douleurs tractives, sourdes, très-violentes, continuelles, dans les muscles fléchisseurs du bras droit ; douleurs sourdes aux pieds et aux orteils.

22. Bien dormi, rêve lascif avec émission ; à 6 *h. m.* selle molle, enduite de mucus visqueux et avec douleurs intestinales; très-violente douleur dorsale; mains chaudes et sèches.

10 *h. m.*, pris une 1/2 once.

9 *h. s.* Pendant tout le jour, sensation d'un corps étranger dans l'arrière-gorge, qui détermine un besoin continuel d'avaler; sécheresse de la gorge; légère douleurs dans les intestins *très-violente douleur dorsale*, qui, sans doute, était causée par la pollution; sécheresse et chaleur des mains; beaucoup de tristesse; aucune disposition à se mouvoir.

23. Nuit agitée; beaucoup de sécheresse de la gorge, toute la nuit, avec la sensation qu'il s'y trouvait un corps étranger

volumineux; besoin d'avaler à chaque instant, déterminait des douleurs sourdes aux amygdales, beaucoup de douleur à la déglutition des aliments; l'arrière-gorge est très-congestionnée et les amygdales sont légèrement tuméfiées; selle naturelle; grande douleur dorsale.

9 *h. m.*, pris une 1/2 once.

9 *h. s.* Deux vésicules sur le coté droit de la langue, qui sont très-gênantes; beaucoup de douleur de gorge aujourd'hui; douleurs aiguës dans l'estomac; douleurs de tiraillements dans les aines, descendant ensuite aux testicules ; douleurs tractives dans les mains, les jambes et les pieds. — Pris une 1/2 once.

24. Bien dormi ; très-allangui ; peau chaude et sèche; goût fade, âpre; vésicules aux deux côtés de la langue, qui me gênent beaucoup; forte congestion à l'arrière-gorge et aux amygdales, la déglutition est très-douloureuse; très-souvent, dans le jour, j'ai eu, dans les testicules, de fortes douleurs sourdes, avec douleurs intestinales ; mains chaudes ; beaucoup de tristesse.

25. Bien dormi, la gorge me semble mieux; selle naturelle avec douleur de l'ombilic; toute la journée, douleurs sourdes, fréquentes, dans testicules; envie fréquente d'uriner; continuelle douleur dorsale.

26. L'arrière-gorge et les amygdales sont encore congestionnées, mais sans aucune douleur; la langue est bien. La nuit dernière, j'ai eu une abondante sueur froide par tout le le scrotum, mais non sur le corps. J'ai ressenti, tout le jour, nombre de symptômes rhumatismaux aux bras et aux jambes.

3 oct. Je me sens bien.

6 mars. Je commençai une expérimentation à l'extrait fluide; je la continuai pendant 4 jours, au bout desquels je fus forcé de la suspendre à cause des douleurs atroces qu'il détermina dans les testicules. Je débutai par 10 gouttes par jour

et augmentai jusqu'à 50. Les symptômes furent les mêmes que ceux de la 1re expérimentation, mais plus fortement marqués.

Le Dr Hughes dit, en communiquant son expérience relative à ce médicament :

« J'ai la plus grande confiance en *Hamamelis* dans la phlébite, dans les formes diverses de l'état variqueux et dans les hémorrhagies veineuses. Il ne réussit pas toujours dans la phlegmasia alba dolens; mais il y a de bonnes raisons pour croire que, dans cette affection, le mal est autant dans les lymphatiques que dans les veines. Contre les varices des veines de la jambe, je joins l'usage externe à l'emploi interne, appliquant le long des vaisseaux dilatés et les maintenant par un bandage, des bandes de calicot trempées dans une faible solution au 1/20e. Les douleurs en sont soulagées et les veines se ressèrent beaucoup en diamètre. Dans les « hémorrhoïdes saignantes, » la première ou seconde solution d'*Hamamelis* est un remède très-utile. Dans les hémorrhagies passives de toutes les parties, que ce soit le nez, les poumons, l'estomac ou les intestins, j'ai une confiance extrême en son usage. Je pense que les hémorrhagies qui sont guéries par lui proviennent plutôt du fait des vaisseaux sanguins que de celui du sang. Sa valeur dans les états variqueux, et l'absence de tout rapport sur son action curative dans le purpura, déposent dans ce sens. Ce qui suit, toutefois, est un cas de cette sorte : « Je traitais une jeune lady, souffrante d'une complication de troubles, parmi lesquels étaient des épistaxis presque continuelles et une céphalalgie pulsative. Pour arrêter l'épistaxis, je lui donnai quelques gouttes de la teinture mère d'*Hamamelis* dans un grand verre d'eau, et ordonnai qu'on lui en fit prendre une cuillerée à dessert, alternativement avec *China*, qui était administré pour la céphalalgie. La première dose d'*Hamamelis* fut suivie d'une bouffée de chaleur à la face, d'un battement des plus fatigants avec douleur et sensation de plénitude dans la tête. Ces

symptômes disparurent graduellement et la dose intermédiaire de *China* fut prise sans résultat appréciable. Mais la seconde dose d'*Hamamelis* fut immédiatement suivie des mêmes symptômes que d'abord, la tête semblait devoir éclater. Je fis suspendre le remède, et l'épistaxis reparut le lendemain matin, comme d'habitude. Au bout d'un jour ou deux, je le repris, et le donnai à la 3e dilution décimale. La dilatation des vaisseaux cérébraux se manifesta de nouveau, bien que les symptômes ne fussent pas si intenses qu'à la première fois. Le malade a été très-sensible à tous les médicaments; mais je ne vois pas de raison de supposer que l'effet d'*Hamamelis* sur lui fût exceptionnel, sinon relativement à la quantité.

» Dans la *ménorrhagie*, je crois *Hamamelis* moins souvent utile qu'*Ipeca*, *Sabina* et *Secale ;* dans l'*Hématurie*, aussi, il le cède à *Terebenthina* et à *Ferrum muriaticum*, probablement parce que cette hémorrhagie dépend plus fréquemment d'un état des tissus vésical ou rénal que de celui de leurs vaisseaux sanguins. »

EXPÉRIMENTATION DU Dr DAVIDSON.

Le Dr Davidson donna l'*Hamamelis*, à la 6e dilution, à une femme atteinte d'hémorrhoïdes, mais les symptômes pathogénétiques suivants se manifestèrent :

« Pendant deux jours elle souffrit beaucoup d'une douleur *piquante*, *particulière*, depuis le poignet jusqu'à l'épaule, laquelle douleur s'augmentait à la pression. A l'examen du bras, je constatai que la malade indiquait à la douleur une direction qui suivait celle des veines superficielles. Six mois après, elle prit de nouveau *Hamamelis*, mais n'en absorba que 5 doses, parce qu'après la 4e, elle fut très-alarmée d'une *douleur piquante dans la région du cœur*, qui dura deux jours, et s'accompagnait de la douleur piquante aux veines des bras. »

EFFETS TOXIQUES.

D'après le Dr Payne (éclectique), l'*Hamamelis,* à la dose de 10 à 15 grains, répétée 3 ou 4 fois par jour, cause de *violentes contractions du vagin*, et une *sensation de cuisson,* de *brûlement*, *suivie de purigo* ; à la même dose, administré à un homme, je l'ai vu produire l'*irritation de l'urètre,* suivie d'un *écoulement* et *d'ardeur urinaire* (aussi chez les femmes.) » Ceci semblerait indiquer qu'*Hamamelis* a, sur le système, une action plus profonde qu'on ne l'avait supposé.

SYSTÈME VASCULAIRE. — SYSTÈME ARTÉRIEL.

Hamamelis ne semble pas affecter *directement* le cœur et les artères; il ne paraît pas arrêter l'inflammation, la congestion ou l'hémorrhagie artérielle; mais, d'après tous les observateurs, sa sphère d'action s'exerce principalement sur le *système veineux*. Des quelques symptômes pathogénétiques que nous avons, peu se rapportent évidemment à une affection de ce système. Mais nous possédons une expérience clinique surabondante pour prouver que ce remède est un des plus puissants que nous ayons contre l'inflammation, la congestion, l'hémorrhagie des veines.

Dans l'expérimentation du Dr Preston, on trouvera au complet les symptômes pathogénétiques, tels que : « Pression par accumulation de sang dans la tête et le cou, sensation de suffocation, etc.; de même que hémorrhagie utérine, épistaxis. »

Observations cliniques. — Déjà, en 1851, le Dr Preston écrit : « Il a été employé par plusieurs médecins de Rhode-Island, dans les cas de congestion veineuse et d'hémorrhagie, avec grand succès. » « *Ex usu in morbis* », j'ai fait plusieurs essais de cette efficacité d'*Hamamelis*. Je l'ai donné, heureu-

sement, dans de nombreux cas d'épistaxis, dont quelques-uns étaient de caractère alarmant, et la cure a été rapide et durable. Un cas d'hémorrhagie utérine active, produit par une chute, fut promptement soulagé, grâce à lui ; mais sa sphère particulière d'action semble s'adapter aux hémorrhagies passives et aux congestions veineuses. J'ai guéri avec lui plusieurs cas d'hémorrhagie utérine passive, et je l'ai donné avec succès dans quelques cas d'hémorrhagie pulmonaire. Mais le point culminant de son action réside dans son action spéciale, rapide, dans les cas de phlegmasia alba dolens et contre les varices veineuses. Dans de vieux cas de varices, je n'ai jamais vu son égal, et j'ai guéri plusieurs veines variqueuses de la jambe et du pied, qui, depuis des années, résistaient à tous les autres traitements. » Le Dr Preston rapporte que le Dr Henry, de Selma (Alabama), fut le premier à recommander l'*Hamamelis* à notre usage, et pense qu'il peut nous fournir de bonnes informations thérapeutiques et pathogénétiques, mais je n'ai pu obtenir de sa plume quelque chose à ce sujet.

Le Dr Okie prise hautement *Hamamelis* dans la phlegmasia alba dolens, les ulcères variqueux et les varices. Il l'a employé, avec avantage, dans l'hémoptysie, l'épistaxis, le *purpura*, les hémorrhoïdes saignantes et douloureuses. (*Phil. Journ. of. Hom.*, vol. I, p. 536.)

Le Dr Belcher rapporte les cas suivants, que j'ai un peu abrégés :

Cas I. Vomissements et selles sanguinolentes. (Voy. *Intestins.*)

Cas II. Un enfant de 14 ans, de croissance rapide, avec bon appétit, eut des épistaxis à des intervalles irréguliers, de 4 à 24 heures, après lesquels il devint pâle et très-affaibli. *Hamamelis*, 3e, 1/8e de goutte, 2 fois par jour, lui fut ordonné ; et, depuis la première dose jusqu'au temps présent, trois mois se sont passés sans récidive.

Cas III. Mœlina. (Voy. *Intestins.*)

Cas IV. Cas de varioloïde. A une certaine période de la maladie, il vint un épistaxis qui dura environ une heure, çessa et revint dans quelques jours, puis persista. « Le sang était noir, sortant abondamment par gouttes; le pouls rapide; la respiration accélérée; les lèvres et la bouche sèches; la face et le corps étaient couverts (outre les papules qui ne me semblaient pas avoir progressé, mais s'affaissaient) d'un érythème rouge sombre, avec taches de purpura, variant du diamètre d'une tête d'épingle à celui d'une pièce de trois cents çà et là, mais sur l'abdomen, que j'examinai plus particulièrement, occupant un tiers de la surface. Les vaisseaux de la conjonctive étaient si congestionnés qu'à première vue, il y avait apparence de chémosis. Je donnai *Hamamelis*, 3 gouttes de la 1re dans un verre d'eau, à prendre une cuillerée tous les quarts d'heure. Au bout de 20 minutes, l'hémorrhagie cessa entièrement et ne revint plus. Le médicament fut continué toutes les heures. Le lendemain, il y eut une selle de caractère noir, sanguinolent, mais le purpura n'avait pas augmenté et le malade a un peu dormi. Donné *Rhus* 2 et *Hamamelis* 2, alternativement, toutes les heures. Au bout de 2 jours, il était hors de danger et la convalescence fut rapide. »

Le Dr Belcher établit que « l'hémorrhagie avec asthénie, ou anémie, ou par tendance asthénique, est d'elle-même une indication pour l'usage d'*Hamamelis*. » Il considère *Sulfuric acidum* comme un analogue d'*Hamamelis*, mais dont l'action n'est pas aussi prompte. Les remarques ultérieures sur son action dans les maladies veineuses se trouveront aux autres paragraphes.

Tête. — Une plénitude accumulative de sang à la tête et au cou. L'épistaxis était accompagnée d'une sensation de tension au dos du nez, et d'une pression serrante au front entre les yeux, avec sentiment de stupéfaction sur tout l'os frontal (Preston). — Une plénitude douloureuse du cerveau, spécia-

lement au sommet, avec désir d'entendre une conversation élevée, sublime, accompagnée d'une parfaite incapacité à parler soi-même, sensation comme si un trait passait d'une tempe à l'autre, à travers la tête, et serrait fortement, accompagné d'une sensation comme si elle devait être révérée par tout ce qui l'entoure. (Burrit.)

Sensation de plénitude de la tête, avec céphalalgie frontale sourde. Plénitude du front avec sensation de pression à la racine de la langue; douleurs aiguës aux tempes. La céphalalgie causée par *Hamamelis* est légère. (Bura).

Observations cliniques. — Les symptômes précédents sembleraient indiquer un état de congestion passive ou de stagnation veineuse. Dans les céphalalgies provenant de la congestion ou se terminant en épistaxis, il peut se montrer un excellent remède. Beaucoup de cas ne sont soulagés que par le saignement du nez. L'*Hamamelis* agit en déplaçant la *cause*, et de cette façon arrête le saignement, s'il existe, ou dissipe l'état duquel il dépend. Nous n'avons que peu de témoignages cliniques relatifs à sa valeur dans la céphalalgie. Il ne se montrera probablement jamais aussi utile que *Belladonna*, *Aconitum* ou *Gelseminum*.

Nez. — Epitaxis, avec sensation de tension sur le dos du nez et considérable pression serrante dans le front, entre les yeux, leur fut produit par une goutte de la 3e, chez le docteur Preston, qui n'avait jamais auparavant saigné du nez. Epistaxis abondante, 10 heures après avoir pris une goutte de la 3e.

Observations cliniques. — Nous avons trouvé, dans divers journaux, une centaine de cas d'épistaxis, dont quelques-uns de caractère alarmant, qui furent promptement arrêtés par l'usage d'*Hamamelis*, sous toutes les formes. Quelques-uns de ces cas ont été donnés au paragraphe : *Système veineux;* les autres, de caractère remarquable, sont rapportés brièvement ci-dessous. Le docteur Belcher guérit un cas grave, chez un

enfant de 14 ans, avec *Hamamelis*, 3e, 1/8 de goutte. L'hémorrhagie n'est pas revenue depuis plusieurs mois.

Le docteur Preston, dans un article sur les hémorrhagies veineuses, écrit : « L'épistaxis, ou saignement de nez, représente la plus commune hémorrhagie de l'enfance, et, dans un grand nombre de cas, elle est simple et sans danger. Quand elle dépend d'une congestion active, elle est ordinairement artérielle et trouve son remède en elle-même ; quand elle est le résultat d'une congestion mécanique, ou qu'elle forme une des manifestations de la diathèse hémorrhagique, elle est passive et probablement veineuse. « Le docteur Preston rapporte un cas intéressant relatif à son traitement par *Hamamelis*.

Un vieux monsieur, hémiplégique, avait été sujet à des attaques occasionnelles d'hémorrhagie nasale, souvent abondantes et très-fatigantes, et pour lesquelles M. Abernethy avait été plusieurs fois obligé de tamponner les narines avant qu'elles puissent être arrêtées. Il était maintenant affecté, à l'intervalle de plusieurs jours, d'un léger suintement de sang noir sur la membrame de Schneider, en particulier 3 fois par jours et peu après les repas, en correspondance avec une exacerbation du rhythme du pouls ; après le repos de l'après-midi, le saignement était très-abondant. Il était cependant capable de marcher un peu, mais se plaignait de se sentir très-faible et défaillant, parfois avec vertige et confusion des idées ; sa face était pâle et son pouls manifestement hémorrhagique. Je lui ordonnai de garder la chambre et de se tenir parfaitement tranquille, d'employer un régime fortement nutritif et du vin à tous les repas, puis je lui donnai *China* et *Hamamelis*, 3e, à alterner toutes les 2 heures. J'y fus appelé encore l'après-midi et le soir ; l'hémorrhagie était presque continue, mais suintait lentement du nez depuis qu'il était rentré chez lui ; le soir, il était trop faible et défaillant pour se tenir assis, et restait couché au lit, la tête élevée ; je lui donnai *China* et *Hamamelis*, 1re. L'hémorrhagie augmenta,

cependant, tout le lendemain ; alors de petits morceaux de linge, imbibés de teinture d'*Hamamelis* furent roulés en forme d'entonnoir et enfoncés dans les narines aussi loin que possible. Le matin suivant, le saignement avait été très-léger, l'épuisement beaucoup moins marqué et tous les autres symptômes diminuaient. Au bout de 3 jours, il était capable de vaquer à ses affaires.

Le Dr Burret, de New-Orléans, rapporte qu' une lady de constitution pléthorique, avait, depuis 24 heures, une épistaxis que tous les moyens ordinaires ne pouvaient arrêter. Dans une attaque précédente, l'hémorrhagie l'avait menée près de la mort ; je lui donnai *Hamamelis*, 3e, et lui fis lotionner les narines avec la teinture diluée. L'hémorrhagie s'arrêta après quelques instants, mais revint, par la toux, le lendemain. Le même moyen la supprima de nouveau et elle ne reparut pas depuis.

Bouche. — Sécheresse de la bouche ; sensation, sur la langue, comme si elle était brûlée. Goût fade, âpre dans la bouche ; enduit *blanc* de la langue. Vésicules sur les côtés de la langue. (Aurt.)

Observations cliniques. J'ai employé *Hamamelis*, avec avantage, dans l'hémorrhagie de la cavité buccale, contre les gencives saignantes et spongieuses, et contre les hémorrhagies de la cavité après l'extraction d'une dent. Dans le cas de brûlure de la langue et des lèvres par des boissons chaudes, une solution faible de ce médicament tenue dans la bouche donne un prompt soulagement.

Le Dr Cusbing rapporte le cas suivant :

« M. S., âgé de 21 ans, me fit appeler la nuit ; il s'était fait extraire une dent 5 jours auparavant, et depuis lors il y avait une hémorrhagie continue. Il avait essayé, sans succès, différents moyens ; il était faible, pâle, son pouls faible, rapide.

« *Hamamelis*, teinture, 3 gouttes dans un demi-verre d'eau,

une cuillerée à thé toutes les 5 minutes ; pas d'hémorrhagie après la seconde dose. »

Yeux. — *Hamamelis* s'est montré curatif dans l'inflammation douloureuse des yeux ; la congestion extensive de la conjonctive et les contusions des orbites. Il est utile dans les extravasations sous-conjonctivales et les sugillations indolores du globe de l'œil. Pendant la *coqueluche*, le globe oculaire devient quelquefois congestionné et les petits vaisseaux sont brisés ; une lotion d'*Hamamelis* dissipera rapidement cette extravasation.

Observations cliniques. — Le Dr W.-H. Holcombe de New-Orléans, rapporte deux cas de conjonctivité guéris par *Hamamelis* :

Cas I. « Un forgeron me vint voir pour ses yeux, malheureusement brûlés par une bouffée de flamme contre son visage. Il y souffrait des douleurs de torture, et la lumière lui était intolérable. Il y avait constamment un larmoiement âcre et une très-grande vascularisation à la conjonctive. Je lui fis un collyre d'*Hamamelis*, 30 gouttes pour une once d'eau, dont il devait projeter un peu dans l'œil et se baigner les parties environnantes. L'application devait être renouvelée toutes les 2 heures ; il fut très-rapidement soulagé, et, après 48 heures, était entièrement bien. »

Cas II. — Une négresse reçut, dans l'œil droit, une esquille qui pénétra la conjonctive palpébrale supérieure, à l'angle externe de l'œil. — Cette esquille fut enlevée, mais elle avait causé une grande tuméfaction, beaucoup de rougeur et de douleur dans tout l'œil. Je fis la même prescription que ci-dessus et elle se trouva parfaitement bien au bout de 24 heures. J'ai trouvé *Hamamelis* très-utile dans les brûlures, et j'ai soulagé très-promptement un cas d'hématémèse substitutive à la menstruation après échecs de différents autres remèdes homœopathiques.

Gorge. — Sensation de sécheresse, de soif, dans la gorge

et que l'eau ne peut soulager, durant au moins 24 heures (Burtell.)

Embarras du cou ; pendant le sommeil, le cou doit être dégagé de toute sorte de couverture.

Apreté de l'arrière-gorge ; sensation comme si, dans l'arrière-gorge, quelque chose se fût logé, qui produisait un besoin constant d'avaler ; la diglutition est tout-à-fait douloureuse ; les amygdales et l'arrière-gorge paraissent congestionnés (Burt.)

Observations cliniques. — Il y a un état de la gorge et des amygdales, qui peut être, non sans à propos, désigné comme variqueux : l'arrière-gorge, la luette et le pharynx sont d'une teinte bleue, produite par la distension des veines qui se ramifient à la surface ; ceci produit une plénitude, avec toux, et douleur en avalant, et quelquefois un renâclement de sang noir mêlé de mucus. Dans un cas de cette sorte, l'usage, interne et externe, d'*Hamamelis* s'est montré curatif.

Estomac. — Gêne dans l'estomac ; brûlement à l'épigastre ; douleurs aiguës dans l'estomac avec gêne dans la région ombilicale ; nausées par douleurs dans les testicules (Burt.)

Observations cliniques. — L'effet primitif d'*Hamamelis*, à doses matérielles, est de diminuer les secrétions des surfaces muqueuses du canal intestinal ; une sorte de constipation en est le résultat. Dans aucune des expérimentations fragmentaires que nous possèdons, il n'y a de symptôme relatif à la congestion ou à l'hémorrhagie de l'estomac et des intestins, mais notre expérience clinique est riche en cas de ces hémorrhagies.

Le Dr Burrett, dans l'*Am. Hom Review*, vol. I, p. 512, rapporte ceci : « Une dame était attendue à mourir, depuis plusieurs jours, par hématémèse ; je n'avais pas d'*Hamamelis* sur moi, et ordonnai une décoction de la racine, — à prendre par cuillerée toutes les 3 heures. La malade fut immédiatement guérie. »

Dans un cas, très-grave et dangereux d'hématémèse, je donnai *Hamamelis* pendant 1 heure, mais sans qu'il en résultât bon effet; *Acide sulfurique*, prescrit alors, arrêta immédiatement l'hémorrhagie.

Intestins. — Gêne à l'ombilic (symptôme constant); douleur ombilicale aiguë; brûlement à l'épigastre et à l'ombilic; gargouillements dans les intestins, avec douleurs tranchantes; douleurs tractives dans les muscles abdominaux; douleurs sourdes dans les hypocondres droit et gauche; douleurs aiguës dans la région de la rate. — Selles naturelles enduites de mucus, selles en bouillie; constipation pendant 2 jours, puis selles dures, sèches, de couleur noire; besoin inutile d'aller à la selle.

Observations cliniques. — Au sujet de l'hémorrhagie intestinale, ou *melœna,* le Dr Preston dit : « J'ai donné *Hamamelis* avec succès pour arrêter l'hémorrhagie, quand je savais que le sang provenait d'ulcères carcinomateux, aussi bien que lorsqu'il dérivait d'une simple congestion mécanique de la circulation de la veine porte. Afin de démontrer que d'autres ont eu le même succès avec le même remède, j'ai relaté un cas de melœna, probablement de cette dernière espèce, qui me fut communiqué par mon beau-frère, le Dr S. Green, d'Hartfort. (Connecticut.)

« Juillet 1855. M. M..., âgé de 20 ans, blond, avec les yeux noirs et la figure maigre, etc., quitta son travail pour rentrer chez lui à cause d'une violente céphalalgie; la nuit, il prit une dose de *Calomel*, suivie, le matin, d'une dose d'*Huile de castor*, le tout sous sa propre responsabilité, et dont la conséquence fut une forte diarrhée, pour laquelle le Dr Schac fut appelé. Celui-ci le soigna pendant 10 jours, et rapporte que ses évacuations étaient aqueuses et très-abondantes, aussi fréquentes que toutes les demi-heures, accompagnées de plus ou moins de fièvre, mais sans douleurs. Au bout de 10 jours, le docteur le laissa convalescent, mais tout à fait faible et se pro-

posant de partir pour le Massachussets. Deux jours après, de très-bonne heure le matin, il eut une évacuation très-abondante de sang noir coagulé, et, dans une heure, deux autres selles, les trois remplissant un vase de large diamètre ; toutes très-fétides, mais sans douleur. A ce moment je le vis pour la première fois, en consultation avec le Dr Schac; j'examinai les selles et trouvai le malade faible et très-épuisé, attentif au danger, mais non effrayé; le pouls, à 120-130, faible, intermittent et hémorrhagique; pas de sensibilité à la pression en aucune partie de l'abdomen; nulle hypertrophie perceptible du foie ou de la rate; pas de douleurs; rien qu'une grande faiblesse et des défaillances occasionnelles. Une semaine avant cette hémorrhagie, il avait eu deux évacuations intestinales, très-liquides et de couleur brique, avec écume graisseuse; l'appétit était extraordinairement bon, mais sa physionomie était pâle et tirée. Le 7e jour après l'attaque, quand je le vis, il avait eu une autre selle de sang noir, grumeleux, fétide, qui continua à sortir, avec un bruit de gargouillement, jusqu'à imbiber trois grands draps. Le lendemain, il rendit environ une tasse à thé de sang rouge vif et l'hémorrhagie s'arrêta. Il resta malade chez lui à peu près 8 semaines; ses cheveux tombèrent et il eut un peu d'anasarque aux extrémités inférieures; mais, dès le début, il n'eut pas de douleur, et, après l'hémorrhagie, pas de fièvre; sa guérison fut parfaite. Les seuls remèdes employés furent : les stimulants *China* et *Hamamelis virg*. Ce fut indubitablement un cas de congestion mécanique de la circulation porte, et l'hémorrhagie fut probablement causée par l'action des puissants cathartiques pris au début. Il me paraît inutile de dire qu'à mon avis, l'hémorrhagie et la diarrhée auraient pu être arrêtées par un judicieux traitement au début, parce que la congestion aurait pu être éloignée sans ces violents résultats; mais, les symptômes étant produits, le traitement se montra certainement utile. »

Nous pouvons rapporter plusieurs autres cas de melœna, comme d'hématemèse, dépendant de causes autres que la congestion mécanique, et dans lesquels *Hamamelis* fut toujours très-avantageux pour arrêter et prévenir l'hémorrhagie, laquelle, d'ailleurs, se serait probablement montrée fatale.

Le Dr Georges E. Belcher, de New-York, rapporte les 2 cas suivants :

Cas Ier. « Un portefaix irlandais, James, âgé d'environ 30 ans, bien constitué et musclé, après avoir souffert 3 jours, autant que je pus m'en rendre compte, de plénitude, de borborygmes et douleurs aiguës dans l'abdomen, avec bouffées et fièvres irrégulières, fut tout à coup pris de vomissements et de selles sanguinolentes, qui augmentèrent graduellement. Le matin du jour où commença l'hémorrhagie, son patron lui envoya *Nux vom.*, 3 et *Aconit*, 3, à prendre alternativement. Mais, comme le soir il n'y avait pas d'amélioration, il m'envoya quérir et je lui donnai *Ipeca*, 1e, et *Mercur. sol.* 2e, à prendre alternativement toutes les 2 heures.

« Le lendemain matin, de bonne heure, je fus informé que l'hémorrhagie persistait et que le malade était défaillant, froid et suait abondamment. Je le trouvai tel, en effet, avec un pouls agité et se plaignant de plénitude et de borborygmes dans le bas-ventre ; mais, grâce à l'imperfection de son aménagement domestique, je ne pus m'assurer combien de sang il avait rendu par les vomissements ou les selles. Je lui donnai *Hamamelis*, 2 gouttes de teinture dans un 1/2 verre d'eau, dont il devait prendre une cuillerée à dessert toutes les 15 ou 20 minutes, jusqu'à ce que l'amélioration se fût manifestée. Celle-ci était très-apparente, quand je le vis 2 heures après ; une réaction modérée, mais soutenue, s'établissait et le malade se *sentait* mieux. Il n'avait vomi qu'une fois, et seulement une petite quantité de sang ; et, depuis ce temps, le melœna diminuait tant, qu'il disparut presque, sinon tout à fait, en 2 ou 3 jours. Je substituai à l'*Hamamelis*, *China* et

Mercur. sol, 24 heures après que l'amélioration eut commencé et les continuai, à cause d'un congestion hépatique apparente, jusqu'à la convalescence. »

Cas IIe. « W. A. B., environ 40 ans, homme tempéré, d'habitudes frugales, après s'être plaint, 2 ou 3 jours, de plénitude à travers les hypocondres, fut pris d'une diarrhée, pour laquelle il vint me voir, et reçut de moi *Arsenicum*, 3e. Le lendemain, ne se trouvant pas soulagé, il me fit appeler; je le trouvai faible, la face pâle et rougeâtre-sale ; il y avait de la soif, un pouls fréquent et une selle liquide environ toutes les trois ou quatre heures, et qu'il me décrivit comme fétide et de la couleur du bois de rose foncé. Faute de le voir je conclus que ce devait être du melœna, et lui donnai *Hamamelis* et *Aconit*, 2 ou 3 gouttes de chaque dans un verre d'eau, à prendre alternativement par cuillerée toutes les 2 heures, jusqu'à amélioration. Le lendemain, je le trouvai manifestement mieux, n'ayant eu depuis qu'une petite selle. Depuis lors, il se remit rapidement. »

Le Dr L. Pratt, communiqua à la *Chicago Hom. medical Society*, le cas suivant d'hémorrhagie intestinale : « Un jeune homme, dont la santé avait été altérée par la fièvre et la *quinine*, fut atteint, dans le cours d'une fièvre typhoïde, d'hémorrhagie intestinale abondante. Le sang rendu par le rectum, s'élevait au moins à 2 quarts (2 litres, 270) avant que je ne le visse; il avait des selles sanguinolentes environ une fois toutes les 15 minutes, lesquelles étaient noires et de consistance grumeleuse. Je lui ordonnai 4 gtt. de teinture mère d'*Hamamelis* dans un verre d'eau et en fis prendre une cuillerée à dessert toutes les 10 minutes, jusqu'à ce que les évacuations se fussent arrêtées pendant une heure, — suspendre une heure, — puis reprendre encore une dose; enfin, suspendre jusqu'à ce qu'une récidive se présentât. Le lendemain, je constatai que l'hémorrhagie reparut 2 fois, mais elle fut immédiatement arrêtée par l'usage d'*Arsenicum* et *China*.

Dans ce cas, le sang provenait, vraisemblablement, d'une ulcération de quelques parties des intestins; l'hémorrhagie était de nature passive et peut-être veineuse. »

Il semble résulter des cas ci-dessus qu'*Hamamelis* est curatif dans plusieurs formes d'hémorrhagies intestinales causées par :

1° La congestion du système de la veine porte ;

2° Une rupture vasculaire ;

3° L'ulcération des intestins ;

4° Une veine hémorrhoïdale.

Dans la *Dyssenterie*, *Hamamelis* est indiqué quand la quantité de sang dans les selles est inhabituelle, et s'élève jusqu'à une hémorrhagie réelle. Le sang, dans ces cas, est généralement foncé, en petits caillots, ou en morceaux, dispersés parmi les mucosités. Le Dr Dunn, d'Illinois (Illinois State Hom. Association, 1858) dit qu' « il n'a pas trouvé, l'été dernier, dans le traitement de la dysentérie, *Mercurius* aussi efficace qu'il l'avait été précédemment; mais qu'il a été excessivement heureux avec *Hamamelis,* aux cas de dysentérie, où les évacuations alvines étaient largement chargées de sang. »

Le Dr C.-H. Lee l'a trouvé utile dans le cas suivant :

« A. S. a eu la dysentérie pendant près d'une semaine ; je le trouve en mauvais état, émacié et repoussant, avec un faciès hippocratique ; les intestins rejettent, toutes les 15 minutes, du sang pur, avec beaucoup de tenesme, et une douleur crampoïde autour de l'ombilic, juste avant la selle. J'ordondonnai à la famille de conserver les évacuations, afin de voir combien de sang passerait en 24 heures, et, à mon étonnement, il y en eut un peu plus d'un quart par jour pendant 3 jours; pas d'appétit, grande soif, enduit brun et parcheminé de la langue ; désir de grandes quantités de vinaigre acide. Je lui donnai *Arsenicum*, *Mercurius*, *Ipeca* et *Colocynthis*, sans effet avantageux.

« Trouvant l'article sur *Hamamelis virg* » des « New-Pro-

vings, » des symptômes presque semblables à ceux du cas, je le donnai à la 1re attén., toutes les heures, dans l'eau. Je le vis le soir même ; il était beaucoup mieux, n'avait eu que 4 selles dans la première partie du jour et pas du tout vers la nuit. Le lendemain matin, je le trouvai encore mieux ; une seule selle dans la nuit ; il désire du pain et du lait. — Continué *Hamamelis*. — Maintenant bien. »

Dans la *dysentérie* dite *hémorrhoïdale*, ce remède est presque spécifique, seul, bien qu'il doive quelquefois être alterné avec *aloës* ou *Podophyllum*. Dans ma pratique, j'en ai accru l'avantage par l'usage interne et topique unis ; — quelques gouttes de teinture ou de basse dilution à l'intérieur, et pour application une dose de 1 drachme de teinture d'*Hamamelis* pour 4 onces d'eau froide ou d'eau amidonnée. La décoction de la racine est même meilleure que la préparation précédente dans la dysentérie et dans les hémorrhoïdes saignantes.

Dans la *diarrhée*, *Hamamelis* est dit avoir été trouvé utile, mais les indications pour son usage ne sont pas déterminées. Cela demande des expérimentations plus étendues et des expériences cliniques pour établir son applicabilité à la diarrhée. Je suggérai qu'il peut être utile dans les évacuations muqueuses et séreuses.

C'est dans les *hémorrhoïdes* qu'*Hamamelis* a conquis quelques-unes de ses plus grandes gloires; il semble avoir un pouvoir extraordinaire sur cette maladie, non-seulement quand elle se manifeste extérieurement sous forme de tumeurs hémorrhoïdales, mais aussi contre la cause primitive, qui est souvent localisée dans le système porte. Il a été employé dans cette affection dès les premiers âges de notre histoire; tout d'abord les aborigènes communiquèrent aux premiers colons la connaissance de ses vertus curatives. Il est mentionné comme un remède pour les hémorrhoïdes, employé à l'extérieur, dans les travaux des premiers médecins *botanistes*. Quand Pond

vendit d'abord son extrait, il le recommanda spécialement contre cette affection. Le Dr Hering était le médecin de la famille de Pond, et fut amené par celui-ci a expérimenter son efficacité dans quelques maladies. En 1850, le Dr Hering informa le Dr Creshman, un élève du Dr Okie, qu'il avait employé avec succès cet extrait dans les hémorrhoides douloureuses et saignantes. » Le Dr Okie fut alors conduit à essayer ses vertus, et, dans une lettre à Hering, publiée en 1853, il dit : « J'ai ensuite fait usage d'*Hamamelis* dans de nombreux cas d'hémorrhoïdes *douloureuses* et saignantes. Les cas dans lesquels il s'est montré le plus avantageux, dans mes mains, étaient caractérisés par le brûlement, la douleur d'excoriation, la plénitude, et, parfois, les excoriations de l'anus; dans le dos, une faiblesse ou une fatigue, ou, ainsi que le malade l'exprime textuellement : « mon dos me semble devoir se briser. » L'hémorrhagie est généralement abondante, et j'ai vu, dans plusieurs exemples, ce dernier symptôme guéri complétement, avec rétrécissement des vaisseaux hémorrhoïdaux dilatés, de sorte que l'aspect saillant, gonflé de l'anus se transformait en une apparence plus naturelle, modérément ridée, tandis que le brûlement et la démangeaison, dépendant plutôt d'une irritabilité cutanée ou de quelque tendance herpétique, restaient tels que. J'ai de même ici fait une lotion du médicament, que j'appliquais extérieurement, pendant que je le donnais à l'intérieur sous une forme plus déliée. M. E., un agronome hautement respecté, quelque peu dans la cinquantaine, était incommodé depuis nombre d'années par des hémorrhoïdes douloureuses et saignantes. A l'examen, je trouvai l'anus, entouré d'un réseau de veines hémorrhoïdales tuméfiées, de couleur bleue, et tout l'anus encerclé d'un halo érythémateux, rouge. Je constatai qu'il avait souffert de douleurs dorsales, qu'il avait la bouche pâteuse, la digestion passable, et qu'il était très-constipé. Je lui donnai *Hamamelis*, 1° dilution, 6 gouttes, soir et matin, et fis appliquer un lo-

tion d'un 1/3 du remède pour 2/3 d'eau. Au bout de 15 jours il me rappela et je le trouvai très-soulagé. Je répétai la prescription, en la faisant prendre une fois par jour et depuis ce temps il est resté bien. »

Le Dr Davidson (Monthly. Hom. Review) rapporte un cas d'hémorrhoïdes douloureuses (brûlantes) chez une dame sujette à des attaques de cette affection depuis les dix dernières années. Il y avait, comme symptômes : « Une grande souffrance de poids ou de pression à l'anus; des hémorrhoïdes saillantes; un grand épuisement par les fréquentes hémorrhagies rectales; de la constipation; une forte céphalalgie frontale; de l'agitation nocturne; un état de sécheresse et brûlure de la bouche au réveil. *Hamamelis,* 6e, 10 gouttes dans 6 onces d'eau, une cuillerée 3 fois par jour. Le 3e jour, les symptômes hémorrhoïdaux étaient très-soulagés, mais elle se plaignait de fortes douleurs dans le dos. Je continuai le médicament.

Cinq jours après, les hémorrhoïdes etaient douloureuses et saignantes; un nouveau symptôme s'était aussi développé. La malade désirait que j'examinasse ses bras, parce que, pendant les deux derniers jours, elle avait beaucoup souffert d'une *douleur piquante,* particulière, *depuis le poignet jusqu'à l'épaule, laquelle s'augmentait à la pression.* A l'examen du bras, je constatai que la malade indiquait, à la douleur, une direction analogue à celle des veines superficielles. J'ordonnai *Sac. lact.* pour les 3 jours suivants, où les douleurs piquantes ont quitté le bras gauche, mais les hémorrhoïdes étaient encore incommodantes. *Hamamelis,* 6e, 30 gouttes dans 6 onces d'eau, fut employé en lotion ; un plumasseau de lin, imbibé de la solution, devait être toutes les nuits, appliqué sur les hémorrhoïdes. Six jours après, elle se trouva bien. Après six mois, la même malade revint, souffrant d'hémorrhoïdes saignantes, avec fortes inflammations ; elle avait aussi des symptômes catarrhaux, et était très-désespérée. *Hamamelis,* 6, fut donné com-

me ci-dessus et la lotion employée comme auparavant. Elle n'en prit que 5 doses, parce que — à la 4e, elle fut très-alarmée d'une *douleur piquante dans la région du cœur*. — Les hémorrhoïdes cependant étaient très-soulagées. Je donnai *Sac. lac.* Deux jours après, les douleurs piquantes vers le cœur étaient encore très-fortes ; elles se faisaient maintenant sentir sur le trajet des veines superficielles des deux bras. Ces douleurs piquantes persistèrent pendant une période de dix jours, augmentant d'intensité dans ce temps. A la fin, je prescrivis *Arnica*, 12, trois fois par jour ; deux semaines la malade exprimait qu'elle se sentait mieux qu'elle n'avait été depuis des années, et que les hémorrhoïdes (pour employer son expression) avaient été complétement vaincues. Je ne dois pas oublier de rapporter que, pendant le traitement, la malade a été soulagée, par *Hamamelis*, d'une constriction particulière de la poitrine, dont elle souffrait depuis sa jeunesse. »

Ce cas présente quelques particularités intéressantes, entre autres : les symptômes pathogénétiques apparents causés par *Hamamelis* et simulant l'inflammation des veines et même du cœur. La question peut se présenter de savoir si ces mêmes douleurs ne se seraient pas produites dans le cours d'une attaque d'inflammation des veines hémorrhoïdales, *Hamamelis* n'eût-il pas été administré ? Cependant, Hahnemann aurait indubitablement placé ces symptômes dans sa pathogénésie d'*Hamamelis*, et nous pouvons faire de même, bien que nous devions désirer que des expériences ultérieures assurent à ces symptômes la certitude qu'ils appartiennent purement à la drogue, auquel cas ils seront très importants, comme indiquant, d'une manière évidente, sa sphère d'action.

Organes urinaires. — Urine rare, très-colorée. Irritation de l'urèthre, suivie d'écoulement et d'*ardeur en urinant* (Payne).

Observations cliniques. — L'*Hamamelis* s'est montré utile dans l'*Hematurie*. Plusieurs cas, qui présentaient ce symptôme : « urine sanguinolente, » sont dits avoir été guéris par ce

médicament. « Dans l'Hematurie, dit le Dr Preston, *China* et *Hamamelis* sont les remèdes principaux, à moins qu'il n'y ait ulcération de la prostate ou du col de la vessie, auquel cas ils doivent être alternés avec *Asterias rubens*. Dans toutes les hémorrhagies qui dépendent d'une ulcération squirreuse ou carcinomateuse, nous avons employé *Hamamelis* pour arrêter l'hémorrhagie, et *Asterias rubens* pour s'opposer au processus ulcératif; et nous avons eu, dans nombre de cas, des succès plus qu'ordinaires avec les deux médicaments. Dans les hémorrhagies *rénales* et *uréthrales*, *China*, *Cantharis*, *Mezereum* et *Terebinthina* sont recommandés; cependant nous avons eu des cas de congestions des *tubuli uriniferi*, consécutifs à la scarlatine et accompagnés d'un écoulement de sang noir des reins, dans lesquels aucun de ces remèdes, pas plus que *Digitalis*, *Hamamelis*, *Zincum* et une foule d'autres, n'ont eu bon effet, et qui furent guéris, en 2 ou 3 jours, par l'usage de *Gallicum acidum*, à la dose de 3 grains, 3 fois par jour. »

Le Dr Belcher rapporte le cas suivant, qui, peut-être, se peut classer parmi les affections rénales : « Une dame qui, pendant sa grossesse, eut une albuminurie et une anasarque généralisée, avec écoulement occasionnel de sang par le vagin, accoucha prématurément, vers le 6e mois 1/2. Alors le placenta, resté adhérent, détermina, jusqu'à ce qu'il se fût détaché, des pertes si abondantes, qu'elle s'en évanouissait pendant 4 ou 5 heures. — Douze ou quatorze jours après, elle fut prise d'une dyssenterie, qui dura 4 ou 5 jours; et, 10 ou 12 jours plus tard, de fièvre intermittente; après quoi, une seconde perte, qui parut à la fin, fut arrêtée sans difficulté par *Hamamelis*, 2e, répété toutes les 3 ou 4 heures. »

Le Dr Payne assure, en appuyant ses assertions d'expériences avec l'*Hamamelis*, qu'il a une influence spécifique sur la membrane muqueuse de l'urèthre, de la vessie et des uretères. Il dit : « J'ai eu un grand nombre de cas d'*ardeur en urinant*, chez les femmes, et d'*irritabilité de l'urèthre*, aux-

quels ce médicament, à la dose de 1 ou 2 grains, 3 ou 4 fois par jour, apporta un soulagement presqu'immédiat. » ... « Je l'ai aussi employé dans beaucoup de cas de *catarrhe* de l'urèthre, en relation avec des maladies de la glande prostatique, et je l'ai trouvé très-utile, à la dose de 1/4 à 1/2 grain. Un monsieur que j'eus à soigner d'un catarrhe vésical, de plusieurs années de durée, en fut entièrement guéri au bout de 10 jours, par l'usage de 1/16 de grain de *Gelsemin* et de 1/8 de grain d'*Hamamelis*, toutes les 3 heures. »

« Une dame, qui avait été traitée par plusieurs médecins pour une affection de la vessie, qu'on disait être cancéreuse, et par des injections de *nitrate d'argent* et autres caustiques, fut complétement guérie, en 4 mois, par l'emploi du *Gelsemium* et d'*Hamamelis.* »

Ces cas ont quelque valeur, mais ils en auraient davantage, si *Hamamelis* eût été employé seul ; celui-ci était évidemment homœopathique à chacun des cas.

Organes génitaux de la femme. — Hémorrhagie utérine, de sang vif et frais, non coagulable, à mi-distance entre les époques menstruelles (par une goutte de la 3e ; — Dr Preston). Hémorrhagie utérine active chez une jeune dame.

Violentes contractions du vagin, et sensation de brûlement, de cuisson, suivie de *prurigo* (Payne). Vaginite aiguë. *Ardeur en urinant, avec irritation du vagin.*

Observations cliniques. — Le Dr Preston, qui rapporte les symptômes pathogénétiques relatés ci-dessus, fait remarquer, que, dans le 1er cas, « une *leucorrhée*, par laquelle cette dame était incommodée depuis des années, s'arrêta aussitôt qu'elle commença à prendre l'*Hamamelis*, et ne revint pas depuis. » C'est un remède domestique, populaire et commun, sous forme de décoction, employé comme enema vaginal, et, en général, avec grand succès. Les auteurs éclectiques le recommandent contre la leucorrhée, avec relâchement des parois vaginales, mais en considérant son action comme celle

d'un astringent. A la vérité, l'*Hamamelis* contient du *Tannin*, en quantité tout à fait appréciable; mais le tannin lui-même est homœopathique, — secondairement, — a quelques formes de leucorrhée. *Hamamelis,* employé à l'intérieur et à l'extérieur, est un des médicaments les plus utiles dans ces espèces de leucorrhée, qui simulent une métrorrhagie, et constituent pour le système une déperdition aussi forte que cette hémorrhagie. Dans la plupart des cas, toutefois, on devra l'alterner avec *Pulsatilla, Sepia, Helonias* ou *Senecio.*

Le Dr Fayne (éclectique) dit que l'*Hamamelis* a une action spécifique sur la muqueuse utéro-vaginale; ses expériences sur les femmes ont démontré ce fait. Après les avoir rapportées, il ajoute : « D'où (?) ce remède a une grande valeur dans la *leucorrhée vaginale...;* à la dose de 1/8 de grain, 3 fois par jour, son effet est excessivement prompt. »

« Il n'y a pas longtemps, j'eus à soigner une dame qui avait été traitée, pendant plusieurs années, pour une leucorrhée vaginale, sans en obtenir aucun soulagement. Je lui donnai un grain d'*Hamamelis* trituré, 4 fois par jour, en même temps que des injections tièdes, des lotions le matin, avec l'éponge, et une diète nourrissante. Il en résulta que la vaginite fut guérie au bout de 8 jours, et que la leucorrhée le fut aussi après quelques semaines. » (Dr Payne. — *Des Médicaments concentrés*, p. 60.)

Le Dr Okie, dans sa lettre au Dr Hering, dit qu'il a trouvé l'*Hamamelis* utile dans les *affections ovariques :* « La première fois que je l'employai, ce fut pour une femme de couleur, âgée de 22 ans, de constitution pléthorique, laquelle avait reçu, à l'âge de 18 ans, un coup violent dans la région de l'ovaire gauche, et y souffrait depuis lors de grandes douleurs, qui, tantôt se concentraient au siége primitif de la lésion, et tantôt déterminaient dans tout l'abdomen un endolorissement diffus et désagréable.

Le toucher aggravait beaucoup ces souffrances; la région

ovarienne gauche était tuméfiée, mate à la pression; les règles étaient irrégulières, très-douloureuses, avec exacerbation de toutes les souffrances à cette époque. L'examen vaginal révéla une exquise sensibilité du canal, une tuméfaction et un boursouflement du col utérin, qui était aussi excessivement sensible. En passant le doigt au côté du col, et pressant en haut dans la direction de l'ovaire gauche, on déterminait une forte douleur. La malade était souvent affectée de rétention urinaire, et avait été obligée, plusieurs jours de suite, d'employer le cathéter. Dans ce cas j'administrai *Hamamelis, intus et extra*, et fis usage de l'extrait de Pond. Par ce moyen, elle fut très-soulagée; elle pouvait supporter la pression sur le point tuméfié, la tuméfaction même ayant notablement diminué; la douleur diffuse était moins marquée; enfin l'examen *per vaginam* pouvait être enduré plus facilement. Le retour graduel à la santé commença avec l'emploi d'*Hamamelis*.

Le Dr R. Ludlam nous informe qu'il a trouvé *Hamamelis* très-utile, à l'intérieur et à l'extérieur, dans toutes les affections des ovaires accompagnées de tuméfaction et de sensibilité de ces organes. Il conseille les compresses, imbibées de la teinture diluée et constamment appliquées sur les points douloureux.

L'*Hamamelis* s'est aussi montré, au Dr Burrett, très-utile contre les varices de la grossesse. « Le sujet était une femme au 4e mois de sa 7e grossesse, qui était obligée de travailler pour vivre, et souffrait presque constamment de veines variqueuses; parfois elle en devenait très-fatiguée, éprouvait beaucoup de douleurs et pouvait à peine se remuer. Je lui donnai 12 glob. d'*Hamamelis*, 3e dilution, et une lotion avec la teinture diluée; elle en prit 4, 2 par jour. Après la première dose, elle se trouva tout à fait soulagée de la douleur et put faire son ouvrage facilement; il n'y eut pas besoin d'autre traitement. Je l'assistai dans ses couches et ne trouvai pas traces de sa première maladie. » — « Une dame, à

sa 4e grossesse, se plaignait d'une roideur douloureuse et d'une sensation d'engourdissement et de faiblesse dans la jambe gauche, qui persista en augmentant pendant cette grossesse. L'*Hamamelis* lui apporta un prompt soulagement, et il n'y eut pas de traces après l'accouchement. » — « Une dame enceinte pour le cinquième fois, avait été gênée, pendant ses trois dernières grossesses, de varices, qui, après le 5e mois, s'étaient ouvertes au-dessus de la cheville gauche et saignaient abondamment. Lorsque je la vis, elle était au 4e mois, les veines avaient commencé à saigner et elle s'attendait à une attaque sérieuse. Je lui donnai *Hamamelis,* en teinture diluée pour lotion, trois fois par jour. Le saignement s'arrêta, et elle est maintenant très-bien. »

Le Dr F. Burnett, de New-Orléans, trouve *Hamamelis* avantageux dans la *dysménorrhée :* « Une femme de couleur, âgée de 35 ans, avait, deux ans auparavant, à l'époque où les règles devaient paraître, ressenti de fortes douleurs dans les régions lombaire et hypogastrique, et en bas dans les jambes; en même temps il y avait de la plénitude dans les intestins et au cerveau, avec beaucoup de douleur dans toute la tête, qui se résumait en une stupeur et un profond sommeil durant de 12 à 36 heures et dont il était impossible de la tirer. Après cela, elle revint graduellement à son état normal et resta telle jusqu'au moment de la période menstruelle suivante, où les mêmes phénomènes se répétèrent. Elle me fut envoyée au début d'un de ces accès; la douleur de la tête et dans la région pubienne s'étaient déjà fait sentir. Je lui donnai 8 glob. d'*Hamamelis,* 13e dil., à prendre en 2 doses, à quatre heures de distance, et cela rétablit parfaitement les règles, sans autre médication, et depuis, elle continua à voir régulièrement. »

« Une fille irlandaise, de 18 ans, forte, robuste, n'avait jamais été réglée, mais avait éprouvé en lieu et place, des hématémèses, avec constipation constante et des varices aux

jambes. Je lui donnai *Hamamelis*, 13e dil., 3 fois par jour. Les règles parurent immédiatement, les jambes guérirent, et je lui connus une parfaite santé, les trois années suivantes, après lesquelles elle devint mère. » Ce cas démontre sa vertu curative dans la *menstruation supplémentaire*, aux cas où l'état est en rapport avec ceux que produit *Hamamelis*.

Le Dr John Pattison, d'Angleterre, dit, au sujet de ce médicament (*Maladies des femmes*) : « L'*Hamamelidine* possède un pouvoir particulier, presque *sui generis*, pour calmer les douleurs produites par la dysménorrhée, qu'elles soient de nature inflammatoire ou névralgique. Dans un grand nombre de cas, j'ai écarté les douleurs périodiques, sans troubler l'écoulement, en donnant des doses répétées de l'alcaloïde, quelques jours avant le début de l'accès attendu. »

... « *Hamamelis* (en teinture) ne possède rien de cette vertu. » Nous ne pouvons comprendre comment un alcaloïde peut avoir des propriétés différentes de celles de sa teinture mère.

L'intéressant cas suivant de *menstruation anormale* (supplémentaire) est rapportée par le Dr Kenyon (*Amer. Hom. Review.*, II, p. 412) : « Mary F., âgée de 14 ans, a toujours joui d'une assez bonne santé jusqu'à ces 18 derniers mois, où elle fut réglée. La première fois il y eut une douleur considérable dans le dos et la tête, pendant les jours qui précédaient, avec nausées, vertiges, etc. Le flux était naturel, et revint très-régulièrement deux mois de suite et sans aucune des sensations désagréables qui avaient précédé le premier. Au moment de la 4e période, il n'y eut pas traces de menstruation, mais, en sa place, une *épistaxis* abondante ; ceci se répéta plusieurs mois, augmentant chaque fois d'intensité. Elle s'en amaigrit beaucoup, ses joues et ses lèvres devinrent pâles; le pouls, à 140, était faible, l'action du cœur très-gênée, mais sans donner signe de lésions organiques; il y avait de la constipation, une urine rare et claire, un peu de

toux et beaucoup de dyspnée. C'était le jour où devait revenir le saignement.

Je surveillai le cas ; elle perdit plus d'un quart de sang, limpide, formant de très-légers caillots. Je lui donnai la 6ᵉ et la 30ᵉ dilution, à alterner, deux doses de chacune toutes les 24 heures ; ce furent les seuls médicaments pris pendant le mois suivant, sauf quelques doses d'*Arsenicum* pour la dyspnée, quand elle devenait trop gênante. A l'époque suivante, elle fut convenablement réglée, et n'eut pas d'autre hémorrhagie, et depuis lors, par l'usage d'*Hamamelis*, elle recouvra rapidement une parfaite santé. »

Dans l'*hémorrhagie utérine,* l'*Hamamelis* est grandement prisé par quelques médecins. Le Dʳ Preston a guéri un cas « d'hémorrhagie utérine *active,* causé par une chute, et qui fut promptement soulagé par son usage. » Il pense que « sa sphère d'action semble s'adresser aux hémorrhagies *passives* et aux congestions veineuses. » Il a guéri, avec *Hamamelis*, « plusieurs cas de métrorrhagie passive. » Le Dʳ W. E. Payne affirme qu'il a employé, sans succès, l'*Hamamelis*, dans les hémorrhagies utérines, sauf les cas où le sang coulait *régulièrement,* où il était *veineux,* et quand il n'y avait pas de douleurs utérines. Mon expérience s'accorde avec celle du Dʳ Payne; cependant je ne conseillerai pas ce médicament dans les hémorrhaghies *post-partum,* parce qu'alors nous avons besoin d'un remède, qui, comme *Secale* ou *Erigeron,* produise une contraction des tissus musculaires de l'utérus, et peut-être de ses artères. *Erigeron* est à l'antipode de *Hamamelis;* il est directement indiqué dans les hémorrhagies *artérielles,* actives, comme ce dernier l'est dans les hémorrhagies *veineuses,* passives.

Le Dʳ Burt (amer. Hom., observ. II, 244) rapporte les cas cas suivants d'affection ovarienne, traités par *Hamamelis*.

« Cas I. Madame G..., 30 ans, tempérament lymphatique et bilieux, nourrissant un bébé, a eu, pendant les deux

derniers mois, des accès de douleurs dans l'aine droite, de 6 à 12 fois par jour. La douleur débute dans la région de l'ovaire droit et suit le ligament large jusqu'à l'utérus ; elle prétend que c'est comme une douleur de travail, qui naîtrait à une fausse place. Il y a, dans l'aine droite, une tuméfaction du volume de la moitié d'un œuf de poule et très-sensible à la pression, beaucoup de douleur à l'épigastre et à la région lombaire; pas d'appétit ; un enduit blanc de la langue; beaucoup de faiblesse qui la fait tenir au lit la plupart du temps; constipation; apparence chlorotique. Je lui donnai *Hamamelis*, 1re, 20 gouttes dans un verre d'eau, une cuillerée toutes les 4 heures. Je la revis au bout de trois jours et la trouvai à l'ouvrage. Elle commença à aller mieux dès qu'elle eut pris le médicament, et cela a continué depuis. Elle a maintenant de la douleur 2 ou 3 fois par jour, mais bien moins forte qu'auparavant ; elle peut supporter la pression sur cette tumeur ; il n'y a plus de douleur dans l'estomac, l'appétit est bon. L'*Hamamelis* fut continué pendant deux semaines, au bout desquelles la tuméfaction disparut tout à fait, et elle se trouva guérie. »

« Cas II. Miss N..., 19 ans, tempérament nerveux, hystérique. Le 20 août, elle a été forcée de garder le lit cette dernière semaine; avait de forts accès de douleur, nuit et jour, mais surtout depuis midi et la première partie de la nuit. Cette douleur commence dans la région de l'ovaire gauche et descend dans l'utérus; chaque accès dure de 15 à 20 minutes; les douleurs sont de nature tranchante, déchirante, et si violentes qu'elle en crie. Je ne peux découvrir d'hypertrophie de l'ovaire: elle ne peut supporter qu'on lui touche le ventre. Les règles n'ont pas paru depuis 6 semaines, il y a une leucorrhée constante, beaucoup de sensibilité et de fréquentes douleurs aiguës dans les seins. Elle a, en outre, une douleur continuelle en arrière de la tête, de la constipation, une grande excitation nerveuse ; elle ne peut dormir la nuit et est très-pâle. Il n'y avait pas doute sur l'existence de l'ona-

nisme. Je lui donnai *Caulophyllum*, 2e, toutes les 2 heures.

21. A dormi un peu et se sent un peu mieux. Continue le même médicament.

22. — A eu une très-mauvaise nuit, et se sent pire aujourd'hui. *Belladonna* et *Nux vomica*.

23. — Se sent un peu mieux mais souffre encore beaucoup. *Macrotys*, 2e.

25. — On vint me chercher en grande hâte; la malade se trouvait beaucoup plus mal; elle avait eu, aujourd'hui, une mauvaise journée, n'avait pas dormi la nuit dernière, était entièrement énervée. Je lui donnai *Hamamelis*, 20 gouttes de la teinture dans un verre d'eau, une cuillerée toutes es demi-heures jusqu'à soulagement, et ensuite toutes les 2 heures. Après la 3e dose elle se trouva plus à l'aise et dormit environ 4 heures dans la nuit; le matin elle se sentait tout à fait bien, mais les douleurs n'avaient pas entièrement cessé.

Je continuai l'*Hamamelis* pendant 3 jours, au bout desquels la malade entra en convalescence, tous les symptômes ayant disparu, sauf la leucorrhée, qu'elle ne se souciait pas de traiter. C'est un cas très-instructif et intéressant. »

« Cas III. Madame B..., 37 ans, tempérament bilieux, nourrissant un bébé, a perdu graduellement ses forces depuis ses trois derniers mois; aspect très-pâle et anémique; a eu pendant longtemps de fréquents accès de douleur dans la région de l'ovaire gauche, d'où elles descendaient à l'utérus. « Les douleurs, pour parler comme elle, sont exactement celles qu'elle eut pour accoucher. » Depuis quelque temps, il y avait dans l'aine droite une forte tuméfaction, très-sensible à la pression; puis il y eut des jours où la tuméfaction disparut. Très-peu d'appétit; peut à peine se tenir debout; se sent très-faible et craint d'avoir à sevrer son enfant, qui a 6 mois; constipation. Je lui donnai *Pusatilla*, pendant une semaine; les 2 premiers jours, il y eut beaucoup de soulage-

ment; après quoi, cela ne fit plus rien. Les accès de douleur paraissaient toutes les 2 ou 3 heures, étaient pires le soir. Je donnai *Hamamelis*. Les douleurs diminuèrent pendant 3 jours, après lesquels elles disparurent et je continuai 3 jours de plus. Les douleurs ne reparurent plus et la malade reprit rapidement ses forces, sans autre médication. C'était un cas d'irritation ovarienne, et ce fut une cure agréable.

Dans l'hémorrhagie utérine passive, j'ai donné *Hamamelis*, avec de bons résultats, mais dans l'hémorrhagie active, je l'ai prescrit souvent et n'en ai pas retiré de bénéfices.

Organes génitaux de l'homme. Irritation de l'urèthre, suivie d'*écoulement* avec *ardeur* en *urinant;* brûlement et cuisson pendant la miction (Payne).

Rêves lascifs, avec pollution, suivis d'une grande lassitude et d'humeur triste, sombre, avec de fortes douleurs sourdes dans la région lombaire (par de petites doses). Grande prostration des passions animales, avec fortes *douleur névralgiques dans les testicules,* de nature tiraillante, sourde, se transportant subitement aux intestins et à l'estomac, et produisant des nausées et une grande défaillance (par de hautes doses). Douleur tiraillante dans les testicules, le jour et la nuit, mais plutôt la nuit, par des dilutions. Douleurs tractives dans les aines, descendant aux testicules. Sueur abondante au scrotum. (Burt.)

Observations cliniques. Les symptômes du Dr Burt justifient son assertion que « la grande sphère d'action d'*Hamamelis* comprend les symptômes génitaux de l'homme et de la femme et le *système veineux.* Le Dr Payne expose aussi l'avis qu'il agit spécifiquement sur les membranes muqueuses du système génito-urinaire. Il est à regretter que le Dr Payne ne donne pas les détails de ces symptômes, en relatant la nature de l'écoulement, le caractère de la douleur, les sensations de l'urèthre, etc. Cependant les symptômes des deux expéri-

mentateurs indiquent l'homœopaticité d'*Hamamelis* dans les affections suivantes :

L'*uréthrite*, avec écoulement, probablement de mucus clair, transparent. L'*Hamamelis* fut, à un moment, hautement estimé comme un excellent remède dans le traitement de la *gonorrhée*. On conseillait de donner le médicament à l'intérieur, et d'employer à ces affections la teinture diluée ou l'extrait de *Pond*. Le Dr Small nous apprend que, dans la première période de la maladie, il paraît être utile en calmant la douleur et l'inflammation ; il peut être avantageux à toutes les périodes, mais ne se présente pas comme un spécifique. Je l'ai conseillé, sans succès apparent, dans les *blenorrhées* de longues durée.

Dans l'*orchite*, *Hamamelis* est très-prisé par le Dr Ludlam ; il dit que, par son usage externe, la tuméfaction et la douleur disparaissent rapidement ; il le considère aussi comme possédant quelque action spécifique sur les affections inflammatoires des testicules et des ovaires.

La *spermatorrhée* rentre dans la sphère d'action de ce médicament, spécialement dans les cas qui sont précédés d'une excitation des parties sexuelles, et suivies d'impuissance, avec mélancolie et forte irritation névralgique des testicules.

La *névralgie du testicule* et les nerfs qui accompagnent les vaisseaux spermatiques est clairement représentée par les symptômes décrits par le Dr Burt. C'est le remède favori de plusieurs médecins dans les affections douloureuses des testicules et nous savons maintenant qu'il est homœopathique à ces affections.

Le symptôme « sueur froide au scrotum, la nuit, » est une importante indication ; c'est un des premiers phénomènes de l'*impuissance* commençante : Ce symptôme ne se trouve que chez un autre remède, *Caladium*, lequel, quoique peu connu, est un des meilleurs que nous ayions pour la cure de cette impuissance. — *Capsicum* a « froid du scrotum, » mais

non : *sueur, Thuya, Sepia, Silicea, Potroleum, Mercurius solub.*, *Magnesia mur.* et *Cantharis* ont « sueur au scrotum, » mais sans qu'il soit établi si elle est chaude ou froide.

Le Dr Preston, dans son travail sur « les maladies des veines » (*North amer. Journ., of Hom.*, 1857), dit : « Le traitement homœopathique du *Circosèle* (varices des veines spermatiques) est très-semblable à celui des varices des jambes, et dans les nombreux cas qui sont venus à mon observation, je l'ai trouvé avantageux. Pour le démontrer, je préfère donner la relation du cas suivant, qui me fut communiqué par le Dr Georges Barrow, de Taunton (Massach) : « Un de mes amis, âgé d'environ 30 ans, négociant de Chicago, de constitution strumeuse, fut atteint, il y a environ 3 mois, de douleurs tiraillantes dans le cordon spermatique gauche, avec tuméfaction, chaleur, rougeur et douleur dans le cordon et dans le testicule du même côté. Un allopathe l'avait traité pour cela, pendant 4 à 5 jours avec des fomentations chaudes et des applications laudanisées sur les parties. Le testicule, qui avait acquis 4 ou 5 fois son volume normal, et était devenu dur et douloureux, fut exactement revêtu de collodion, fréquemment appliqué (pour soutenir la tumeur ?) tandis que des paquets de sel de Sedlitz étaient administrés pour tenir les intestins libres.

Comme ce traitement ne donnait aucun soulagement, et que les symptômes empiraient plutôt, mon ami fut facilement persuadé de l'abandonner et d'essayer l'homœopathie. En consultation avec le Dr Smith, de Chicago, avec lequel je me rencontrai à une visite, nous ordonnâmes *Belladonna, Pulsatilla* et *Clematis*, pendant une semaine, mais sans grand bénéfice ; alors, je proposai d'essayer *Hamamelis*. En conséquence je me procurai une bouteille d'extrait de Pond, dont on lui donna quelques gouttes toutes les 2 heures, et je fis entourer le scrotum d'une compresse imbibée d'une solution du même médicament, à 1/10 d'alcool et d'eau. Au bout de

24 heures, il était délivré de toute douleur, la tuméfaction se dissipait graduellement, et à l'aide d'un suspensoir, il était, après quelques jours, en état de reprendre ses occupations, et maintenant, il est tout à fait bien.

LARYNX. — Chatouillement au larynx, avec tendance continuelle à la toux; sensation de pression dans le larynx; toux légère, hachante (Burt).

ORGANES THORACIQUES. — Retour d'une inflammation du diaphragme, avec les symptômes suivants: Respiration laborieuse; constriction oppressive de la partie inférieure du thorax avec impossibilité de prendre une respiration complète et profonde; la respiration devient presqu'impossible en essayant de prendre une position couchée; une plénitude par obstruction dans le cou et la tête et un sentiment de suffocation, qui lui empêche de se coucher; il est incapable de prendre une respiration profonde en se tenant debout (Preston). Douleur de picotement dans la région du cœur; ressentie aussi aux veines superficielles des deux bras. Les douleurs piquantes dans la région du cœur persistèrent pendant 10 jours, augmentant d'intensité dans tout ce temps (*Arnica*, 12e, fut donné, qui les fit disparaître). (Davidson.)

Observations cliniques. — *Hamamelis* a guéri la toux et l'hémoptysie, avec un goût de *soufre* dans la bouche, et de la céphalalgie frontale sourde; — aussi « une toux chatouillante, avec goût de sang, en s'éveillant. »

Dans l'*hémoptysie* il est considéré par quelques-uns comme le remède *par excellence* applicable à presque tous les cas. Mais c'est aller trop loin; il ne pourra jamais prendre la place d'*Aconitum*. Le Dr Preston (maladies des veines) dit: « En général nous considérons *Hamamelis* comme un spécifique pour les hémorrhagies veineuses passives et nous l'avons vu utile pour arrêter cette forme particulière d'hémorrhagie par la membrane muqueuse pulmonaire. Mais nous parlons seulement d'après quelques années d'expérience et d'après

celle de quelques observateurs, et c'est pourquoi nous devons être assez impartial pour mentionner quelques-uns des remèdes que d'autres praticiens ont recommandé comme utiles pour la cure de certaines formes d'hémoptysie: *Aconitum*, *Ipeca*, *Ferrum aceticum*, *Arnica*, *Millefolium*, etc. Le Dr E.-M. Payne (*U. S. Jour. of hom.* I, p. 730) rapporte le cas suivant: « Une jeune Lady, de 16 ans, fut prise, tant à l'école et sans symptômes prémonitoires, d'un crachement de sang. La malade était de constitution délicate, avec cheveux blonds, yeux bleus, peau fine, laxité musculaire et tendance phthisique; les règles étaient régulières et normales. Le crachement de sang débuta par une toux légère, et continua, presque sans interruption jusqu'au moment de ma visite, pendant près d'une heure. Je la trouvai couchée sur un sofa, calme, tenant en main une serviette presque imbibée de sang veineux, apparemment pur, et expectorant environ le contenu d'une cuillère à thé à des intervalles d'une à deux minutes. Le sang venait dans la bouche sans effort; elle le décrivait comme partant d'un point, à environ 10 pouces sous la clavicule droite, ainsi qu'un courant chaud paraissant suivre un trajet tortueux, et, en même temps il y avait, dans cette région, comme une sensation de pression par un corps dur. Pouls un peu accéléré, à 85. *Ferrum aceticum* fut donné, qui ne produisit pas d'amélioration au bout de 3 heures, *Millefolium*, *Aconitum*, *Ipeca* et *Belladonna* ne firent pas meilleur effet. *Hamamelis*, 4 gouttes de teinture pour un demi verre d'eau fut donné : après la 1re cuillerée l'hémorrhagie s'arrêta immédiatement et ne reparut plus. Je n'ai jamais employé *Hamamelis* avec succès aux cas d'hémoptysie, ou le sang était liquide, rouge clair, d'aspect mousseux et expectoré par une forte toux. »

Le Dr Okie, de Providence (Rhode-Island) rapporte un cas intéressant où il y avait de l'hémoptysie dans une affection pulmonaire compliquée. *Hamamelis* arrêta l'hémorrhagie,

mais fut impuissant à *guérir* le malade : — « Une fille de 9 ans, qu'on disait près de mourir ; elle était assise, redressée et soutenue par des oreillers, avec une grande oppression respiratoire. Sa maladie, qui remontait à 2 ans, datait d'abord d'une toux, qu'on disait due à ce qu'elle avait avalé une petit brin de paille ; depuis lors elle avait été tourmentée par une toux incessante. Le sang parfois lui venait des poumons par pintes ; elle rejetait de grandes quantités de matières fétides, — une fois « presqu'un plein verre. » L'examen révélait l'anasarque, une grande tuméfaction des extrémités inférieures ; l'abdomen était tuméfié par une infiltration aréolaire ; la face, très-bouffie, maintenait les paupières fermées ; beaucoup de taches, semblables à celles du *purpura*, furent constatées sur les extrémités inférieures ; elle a, enfin, été atteinte d'épistaxis abondantes. A l'auscultation, on découvrait la présence d'un très-longue cavité, s'étendant de la région mammaire, presque jusqu'à la base du côté droit. La respiration du poumon gauche était puérile, avec un mélange de rhonchus et de râles muqueux. La secrétion urinaire, était presque nulle, l'urine même de couleur sombre comme de l'eau-de-vie, déposait un sédiment lourd.

Je craignais une terminaison prompte et fatale. La rareté des secrétions urinaires, les douleurs pleurétiques, la tendance hydropique et l'état des organes thoraciques me laissaient redouter l'intervention de l'anémie et de quelqu'épanchement séreux dans le sac pleural. *Jodium* fut donné ; pendant environ une quinzaine, elle alla mieux, l'urine était bien plus abondante, l'hydropisie diminuait et la respiration était plus facile ; les pétéchies n'apparaissaient plus, la toux restait telle que de ce moment elle fut prise d'épistaxis et d'hémoptysie, avec pouls plein, etc. *Hamamelis* arrêta promptement l'hémorrhagie, et il n'y en eût pas de retour. La force, l'appétit et la santé générale s'amendèrent, tellement qu'elle se levait et reprenait ses occupations habituelles. Elle vécut environ

18 mois, mais mourut enfin d'abcès pulmonaires (*Philad. Journ.*, I, P. 538).

Dos. — Douleurs déchirantes à travers le bas du dos avec plénitude aux articulations des jambes (Burrett).

Douleurs sourdes, tractives, dans la région lombaire, forte douleur de dos, tout le jour, après une pollution; douleurs sourdes au sacrum et aux hanches (Burt.).

Observations cliniques. — Il a été trouvé utile, en application externe, dans le lumbago, la « crampe dans le dos,» la myalgie, les..........et les pétéchies.

EXTRÉMITÉS SUPÉRIEURES ET INFÉRIEURES. — Douleurs *piquantes* aux veines superficielles des deux bras, s'étendant des poignets aux épaules (Davidson). Plénitude douloureuse aux articulations des jambes, comme si elles allaient éclater, qui s'étend bientôt à toutes les articulations du corps; après la disparition de cette plénitude des articulations, il y eut une crainte de mouvoir les membres, comme si cela devait produire de la souffrance, avec une sensation de faiblesse, de roideur, de plénitude.

Douleurs fortes, tractives dans les muscles fléchisseurs; douleur sourde dans l'articulation du coude droit ; douleurs tractives aux poignets, aux mains et aux doigts; roideur aux mains et aux doigts; les paumes des mains sont chaudes et sèches. Douleurs sourdes, tractives, dans les jambes; faiblesse des genoux; douleurs tractives aux pieds et aux orteils (Burt).

Observations cliniques. — Le plus grand succès d'*Hamamelis* s'est montré dans le traitement des *varices* des membres. Le Dr Preston, en parlant de ces varices, dit : « L'Homœopathie nous a, comme dans plusieurs autres cas, conduit à un remède spécifique, qui, dans ma pratique aussi bien que dans celle de beaucoup de mes collègues en ce point du pays, a été suivi d'un succès uniforme dans le traitement de cette affection incommode. Depuis 1851 (6 ans), j'ai prescrit *Hamamelis* dans plus de 50 cas de varices des membres inférieurs, et

dans aucun de ces cas il n'a manqué de faire une impression curative évidente; mais, dans la grande majorité des cas, il n'a, au moins, jusqu'ici, produit une cure radicale, ma méthode est : d'abord de bander fermement le membre, depuis la plante du pied jusqu'au dessus du genou, ou aux cuisses si les varices sont au-dessus des genoux, et le meilleur bandage, à mon avis est un bas de soie élastique fabriqué dans ce but. Sous ce bas, des compresses de linge sont appliquées sur les veines dilatées, et imbibées de teinture d'*Hamamelis* ou d'extrait de Pond, Je donne à l'intérieur la 3e dilution, 2 ou 3 fois par jour. — Quelques cas, avec des ulcères larges, indolents sur le tibia ou les malléoles, sont restés en traitement pendant un an, mais la plupart des autres ont été guéris, ou au moins ont vu disparaître les lésions en moins de la moitié de ce temps. Le point culminant des vertus d'*Hamamelis* réside dans son action particulièrement prompte dans les cas de *phlegmasia alba dolens* ou de varices veineuses. Dans les vieux cas de varices, je n'ai jamais vu son égal, et j'ai guéri plusieurs cas de varices de jambes et des pieds, qui avaient résisté à tous les traitements pendant des années.

Le Dr Belcher rapporte plusieurs cas de varices, chez des femmes enceintes, guéris par *Hamamelis*. (Voy. chap. : *Organes génitaux de la femme*). Le Dr Barrows a trouvé ce remède un auxiliaire utile dans le traitement d'un enfant, présentant les symptômes suivants : « Inflammation de la veine femorale, avec taches érysipélateuses près de l'aine et sur la veine, s'étendant presqu'à moitié de la cuisse, avec flexion de la jambe, tuméfaction de toute la jambe et du pied avec tension ; chaleur et aspect pâle des membres; urine rare roidissant le linge (albuminurie) ; tympanite ; œdême de tout le corps, des membres et de la face. *Calcarea*, *Hamamelis Sulfur*. et d'autres remèdes furent employés (voir le cas au complet dans le north amer. Journ. of Hom., VI, p. 317.)

Le Dr Ludlam nous apprend qu'il considère l'*Hamamelis*

comme l'un des plus avantageux dans tous les cas de rhumatisme articulaire, avec tuméfaction et douleur aux articulations; en *application locale*, il semble posséder des propriétés anodines évidentes. Il conseille d'appliquer constamment sur les parties affectées des linges de toile ou de coton imbibés avec la teinture diluée.

L'*Homœopathic Review*, d'avril 1864, contient un cas de phlébite, rapporté par le Dr H. Robinson Jr., et guéri par *Hamamelis*. Les symptômes étaient : « Grande douleur dans la jambe droite, depuis le genou jusqu'à la hanche; grande tuméfaction de la jambe, avec beaucoup de sensibilité au toucher. Les veines cutanées étaient dures, noueuses, tuméfiées et douloureuses; peau érysipélateuse; pouls petit et filant; beaucoup de soif et pas d'appétit; constipation; urine rouge et rare; les veines de l'abdomen sont dures comme des cordes, rouges et douloureuses. Je donnai *Hamamelis*, 1e dil., 5 gouttes dans un demi-verre d'eau. Guéri en 18 jours.

(*Traduction du Dr F. Chauvet.*)

CIMICIFUGA RACEMOSA

Analogues : *Aconitum Asclepias, tuberosa, Bryonia, Caulophyllum, Colchicum, Cypripedium, Digitalis, Gelseminum, Glonoïne.*

Description botanique. — ..... La couleur de la plante est brun-sombre, presque noire à l'intérieur, et blanc-jaunâtre intérieurement ; elle a une odeur faible et désagréable, un goût amer, quelque peu astringent, qui laisse une légère sensation d'âcreté. Elle cède en partie ses propriétés à l'eau bouillante et en totalité à l'alcool, le goût de la teinture rappelle faiblement celui du laudanum. La racine est la partie employée en médecine; elle doit être recueillie au commencement de l'automne et séchée à l'ombre. Nous ne savons si les graines possèdent des vertus médicinales. Cette plante indigène a une apparence très-majestueuse ; elle croît abondamment dans les bois ombrés et les rochers, sur un sol fertile, du Maine au Michigan, et vers le sud à la Floride.

Le *Cimicifuga* est le *Macrotys racemosa* ou *Botrophys serentaria* de Raffinesque, l'*Actœa racemosa* de Linnée; on le connaît aussi sous les noms vulgaires de *Squaw root, Blocksnake root, Rattle weed, etc.* Le nom générique fait allusion à une odeur repoussante ; l'espèce sibérienne ou bugbane (insecticide) est employée pour chasser les insectes.

Il y a dans ce genre deux autres espèces : le *C. cordifolia,* qui se trouve dans les montagnes de la Caroline du Nord, et le *C. americana* qui habite les monts Alleghany, depuis la Géorgie jusqu'au Nord, les propriétés médicinales de celle-ci n'ont pas été recherchées.

Histoire médicinale. — Cette énergique plante médicinale était en usage chez les Indiens avant l'occupation, par les Blancs de la Nouvelle-Angleterre; c'est des aborigènes qu'on

eut les premières connaissances de ses propriétés. Ces derniers l'employaient principalement dans les affections rhumatismales et contre les maladies des femmes ; elle fut bientôt admise par les Blancs dans la médecine domestique, et, jusqu'à une certaine extension, dans la pratique régulière. Son emploi s'identifie avec l'origine du système « botanique » de médecine, et, plus tard, avec l'école médicale « éclectique. »

Stille (mat. med. et thérap., vol. II, p. 472) dit que le *Cimicifuga* fut présenté à la connaissance de l'Ecole allopathique par le Dr Garden, de Wyliesburg (Virginie), en 1823, qui rapporta son emploi vulgaire dans plusieurs parties de contrées de l'Ouest. Il fut introduit dans la thérapeuthique homœopathique par le Dr H. D. Paine (North amer. Journ. vol. III, p. 207). Le Dr Paine publia quelques expérimentations faites par lui-même et plusieurs autres personnes ; celles-ci sont, avec les expériences plus récentes, incorporées dans la pathogénésie suivante :

Préparations officinales. — 1° Teinture de la racine ; 2° dilutions de la teinture ; 3° triturations de la racine sèche et de la teinture ; 4° *Cimicifugine* et les triturations de cet alcoloïde.

(On doit savoir que les appellations surannées : *Macrotys* et *Macrotine* ont été rejetées de notre littérature sur cette plante afin de permettre l'uniformité et l'exactitude dans le langage botanique).

PATHOGÉNÉSIE

La pathogénésie suivante, qui est assez complète, a été faite d'après les expérimentations des Drs Marey, H. M. Paine, Hill, Douglas et autres. Les expérimentations furent faites

avec des doses de la teinture pure, avec des dilutions (la 3e et la 6e), et plusieurs ont obtenu des effets toxiques. En tout cas, cette expérimentation est aussi digne de foi qu'aucune autre de nos polychrestes, et je puis prédire que, dans quelques années, il prendra rang parmi nos médicaments les plus estimés. J'ai pris la peine de réunir tous les faits dignes de confiance qui ont paru dans les annales de notre École, relativement à ses effets curatifs dans les maladies. Ma propre expérience à son sujet a été très-large.

Généralités. — Se sent très-fatigué; faiblesse nerveuse pendant l'après-midi; grande sensibilité à l'air froid, qui semblait pénétrer le système. L'après-midi, agitation continuelle, désir de se mouvoir en tous sens, sans savoir que faire ni où aller. Sensation générale de malaise; se sent faible, tremblant, épuisé, défaillant, avec légères nausées. Facilement fatigué comme après un grand exercice; sensation, abattement misérable, tremblements; il est si faible et si tremblant qu'il n'est pas capable de marcher ou d'étudier; croit que cet état n'est qu'une variété de *mania a potu*. Désire se coucher et fermer les yeux; sensation générale de brisement comme par contusion; sensation comme après un violent exercice musculaire, spécialement au bas des reins; il affecte plutôt le côté *gauche*. Sensation que connaissent seulement ceux qui passent la nuit auprès des malades ou à « bambocher »; endolorissement et raideur de tout le corps, comme après un travail dur.

Olservations pratiques. — Il n'y a point d'indications particulières dans ce paragraphe. Les symptômes généraux d'une drogue peuvent être primitifs, — comme quand le système nerveux est profondément impressionné, — et que les affections locales en sont le résultat; ou ils peuvent être secondaires, comme quand les organes particuliers sont affectés, d'où résulte un trouble de la constitution.

Je classerai ainsi qu'il suit cette action générale :

Système musculaire. — Un des premiers dans la série des effets primaires de la drogue est de produire le relâchement du système musculaire ; ceci nous conduit directement aux états douloureux des muscles, ou *myalgies*. Sous ce titre, on trouve les douleurs brûlantes, lancinantes, crampoïdes, qui affectent ces tissus. *Cimicifuga* est éminemment un remède musculaire; de là, son efficacité dans la *myalgie* et ses variétés, telles que la *pleurodynie*, etc.

Dans la *myosite* ou inflammation du tissu musculaire, il s'est généralement montré curatif.

Dans le *vrai rhumatisme musculaire*, la fièvre est le trouble constitutionnel original, et elle est due à la présence d'une quantité anormale d'acide lactique dans le sang, la douleur musculaire et l'inflammation sont le résultat de cet état.

Dans la *myosite*, au contraire, la fièvre est sympathique et l'inflammation des muscles est l'état morbide primitif, qui, généralement, est causé par un trop violent exercice, un épuisement nerveux ou un refroidissement.

Pour le premier, *Aconit* et *Bryonia* sont les meilleurs remèdes, tandis que dans ce dernier cas, *Cimicifuga* (ou *Cimicifugine*) est spécialement indiquée. Le Dr Ludlam m'informe qu'il a trouvé généralement *Cimicifuga*, 2e, très-utile dans le rhumatisme qui « affecte le corps du muscle. »

Cimicifugine dans le *rhumatisme des muscles sterno-cleido mastoïdien et trapèze*. — E. Spencer, s'étant exposé au froid, fut pris de « torticolis ; » Il ne pouvait remuer la tête sans douleur. Traitement : *Ars.*, 2e, *Bry.*, 2e, en alternation toutes les heures, avec application de compresses imbibées d'une solution d'*Ars.* dans l'eau chaude; au bout de 12 heures, il y avait peu d'amélioration. Donné 4 ou 5 poudres de *Cimicifuga*, 1re trit. cent., toutes les heures; le lendemain il était tout à fait soulagé.

Wood classe le *Cimicifuga* parmi les « sédatifs nerveux, » et je suis porté à croire que son action primitive à doses pa-

thogénétiques porte dans cette direction. *Comment* affecte-il le système nerveux? nous ne le savons pas. Nous savons qu'il produit tous les symptômes connus parmi nous sous le nom de *prostration nerveuse*, et même des états qui ressemblent au *delirium tremens*. Cette affection, d'après la définition de Walson, consiste essentiellement en un état d'« irritation nerveuse; » c'est, pense-t-il, un nom aussi propre que tout autre pour un état que nous savons exister; il soutient que le système nerveux peut être aussi bien *irrité* que tout autre organe du corps. Il est aussi propre à désigner certain état que les termes d'« épuisement nerveux, excitation nerveuse. »

Cimicifuga semble déterminer tous ces états dans le système nerveux; quand il est donné à une personne saine, il produit une excitation nerveuse, qui bientôt conduit à l'*irritation* nerveuse et finalement à l'*épuisement*. Quelques observateurs ont eu la folie d'établir que de « très-hautes doses ne causent pas d'effets alarmants. » J'ai vu des résultats, non-seulement alarmants, mais *dangereux*, provenir de la dose de quelques drachmes de l'*extrait liquide*, administré à une petite fille par un herboriste empirique.

Nerfs de sensation. — *Cimicifuga* paraît exercer une influence considérable sur ce système, indépendamment de son action sur le système vasculaire. Il guérit de ces douleurs purement névralgiques, auxquelles les femmes sont sujettes. Nos expérimentations démontrent qu'il est capable de produire des souffrances et des douleurs de caractère semblable.

Le Dr T. C. Miller assure qu'« une observation et une expérience de 15 ans lui ont prouvé que c'est un des agents les plus remarquables dans toutes les maladies du système ganglio-spinal, particulièrement quand l'élément moteur est excité, et que cependant, en somme, prévaut comme une atonie dans les systèmes musculaires et nerveux. »

Nerfs de mouvement. — *Cimicifuga* produit des « trem-

blements nerveux, » une grande agitation (V. les symptômes généraux). Il semble exercer une action particulière et spécifique sur quelques-unes des maladies des nerfs moteurs, spécialement dans la *chorée,* non-seulement dans la variété qui provient d'une irritation *rhumatismale,* mais aussi quand elle a d'autres causes. On a rapporté un grand nombre de cas de chorée traités heureusement par ce médicament; nous en relaterons quelques-uns.

Cas I. Un enfant, âgé de 11 ans, avait une chorée depuis 4 mois; un seul côté était affecté et dans un état de mouvement presque continuel excepté pendant le sommeil; il a été constamment en traitement sans avantage. On lui fit prendre alors une cuillerée de racine de *Cimicifuga,* pulvérisée, tous les matins pendant 3 jours, puis on suspendit 3 autres jours et on le fit reprendre de nouveau, jusqu'à ce qu'ainsi il en eut pris 9 fois. Au bout de 6 doses il était presque bien, et quand il fut arrivé à la 9e il était tout à fait guéri et resta tel pendant au moins 4 ans (Dr Young).

Cas II. Une petite fille était atteinte de chorée depuis un mois; après avoir pris 3 doses de *Cimicifuga,* elle fut très-améliorée, et 6 doses la guérirent entièrement. Il se produisit un *picotement* sur tout le corps chaque fois qu'elle en prit (Id).

Cas III. Une jeune femme de 19 ans avait la chorée depuis 2 mois; le côté gauche était presque continuellement en mouvement, mais cela n'empêchait pas le sommeil; la santé générale était tout à fait bonne et on ne put trouver aucune cause à ce mal. Pendant 7 jours, on la drogua avec le calomel, le jalap, l'émétique et la crême de tartre, jusqu'à ce que le Dr Young s'alarma en voyant l'affection s'étendre au côté droit et se décupler d'intensité. Les bras, les jambes, la tête, la langue et toutes les parties musculaires étaient agités de mouvements continuels et irréguliers, elle ne pouvait qu'avec grande difficulté parler intelligiblement. L'acte de la déglutition était alteré à un haut degré; elle ne pouvait faire un pas, ni se

tenir debout sans soutien, et ne pouvait dormir, ni jour, ni nuit, à cause des tressaillements et des jactitations continuels des muscles. On lui administra 3 fois par jour une cuillerée de racine de *Cimicifuga* pulverisée ; au bout de 5 jours, elle était beaucoup mieux, pouvait faire de 3 à 400 yards, parler et avaler aussi bien que jamais, elle dormait bien la nuit ; les jambes n'avaient plus que quelques mouvements irréguliers, la tête était solide et les muscles faciaux à peine agités ; les bras étaient plus affectés que toute autre partie. 7 jours après, elle était tout à fait bien. Cela ne la fit ni vomir ni suer, et n'agit ni sur les selles ni sur les reins ; la seule sensation perçue fut une sensation désagréable, atteignant presque la douleur, ressentie, après chaque dose, dans tous les membres et persistant 3 ou 4 heures.

Le Dr Physic a guéri plusieurs cas par la dose de 10 grains chaque jour ; le Dr Wood a guéri un cas après l'échec des purgatifs et des toniques métalliques, et aussi un autre cas de convulsions périodiques, en rapport avec des troubles utérins.

Cas IV. Une petite fille de 9 ans, dont les facultés mentales étaient très-troublées, avait perdu presque tout pouvoir sur son bras et sa jambe gauches ; selles irrégulières, céphalalgie, et fréquente douleur lancinante en bas dans le bras gauche. Rapidement guérie.

Un cas très-intraitable a été guéri par le Dr Otto ; c'est celui d'une fille de 18 ans, atteinte de chorée avec beaucoup de troubles gastriques et une suppression menstruelle depuis 4 mois. Cinq grains de la racine pulverisée toutes les 3 heures ; pas d'amélioration pendant près d'une semaine, puis amendement rapide et guérison en 3 semaines.

Le Dr Davis dit qu'il ne peut plus longtemps douter de l'efficacité de *Cimicifuga* dans la chorée, dans tous les cas provenant d'un irritabilité ou d'une mobilité excessives du système nerveux, spécialement quand elles ont été produites par l'exposition au froid ; en un mot quand la chorée

vient d'une irritation rhumatismale des nerfs moteurs et des muscles, ou de la colonne antérieure de la mœlle spinale.

Dans les différents journaux éclectiques on a rapporté, de temps en temps, de très-nombreux cas de guérison de la chorée par le *Cimicifuga;* dans quelques cas on employa la racine pulvérisée, dans d'autres la teinture, la résinoïde (*Cimicifugine*) ou l'extrait fluide. D'après mon expérience, il est surtout utile quand la maladie se présente chez les femmes, s'aggrave aux périodes menstruelles et semble être quelque peu *en rapport avec un dérangement des fonctions génératrices.* Dans ce cas, la 1e dilu., décim., de la racine pulvérisée semble agir plus promptement, bien que la 1e dil., décim. soit tout à fait digne de confiance.

Les médecins sont par devoir engagés à rapporter leurs *échecs*, aussi bien que leurs succès; j'ai donné dans quelques cas *Cimicifuga* sans retirer aucun bénéfice de son usage. Une fois ce fut le cas d'un enfant d'environ 10 ans; le premier symptôme fut un sursaut des membres inférieurs. Comme dans la maladie des chevaux, appelée (spring-halt); puis vinrent des tressaillements à la bouche, aux bras, aux doigts et aux pieds. *Cimicifuga*, 1e ou 3e trit. ne fit aucun bien pendant 10 jours; *Agaricus* fut essayé pendant une semaine, mais *Nux vom*, 2e dil., 3 gouttes, 3 fois par jour, arrêta le mal. Un cas semblable résista aussi à son action, problablement parce qu'il ne lui était pas strictement homœopathique, mais après l'administration du *citrate de fer* et de *Strychnine*, une guérison rapide fut le résultat. Ce dernier médicament fut choisi à cause de l'anémie qui indiquait le *fer* et des symptômes spasmodiques particuliers, qui demandaient *Nux vom.*; un grain de la 1e dil., décim., fut donné 3 fois par jour; l'amélioration se manifesta immédiatement et continua jusqu'à la guérison complète, pendant environ 4 semaines.

Le Dr Logan, du Canada, rapporte le suivant cas de *chorée:* Une jeune fille de 12 ans, avait été exposée à un temps froid

et humide, il s'ensuivit une grande chaleur de la peau, avec efflorescence simulant une scarlatine. Il y avait les symptômes ordinaires de la chorée, agitation des muscles avec grande difficulté pour articuler. Trait : *Ars? Bell?* qui soulagèrent la rougeur et la chaleur de la peau, mais la chorée persista aussi violente qu'auparavant. *Cimicifuga* 1/10 et *Veratrum viride* 1/20, alternés par 1/2 heure jusqu'à prise de 3 ou 4 doses. Ils s'ensuivit une légère aggravation qui fit suspendre le médicament. La chorée cessa, et depuis ce temps ne revint que partiellement, et alors s'améliorait promptement par les mêmes remèdes. Il resta quelque débilité et de l'œdème des articulations qui furent dissipés par *Bry?* et *Ars?*

Fièvres. — Frissons dans l'après-midi. Parfois frisson. Froid et frissons, particulièrement aux bras et aux pieds, bientôt après la marche. A 3 heures du matin toute la surface du corps devient froide. Légère sueur froide et sensation comme si elle allait devenir abondante, continuant pendant une heure, accompagnée de douleurs lancinantes le long des cartilages des fausses côtes, au côté gauche, augmentées en prenant une inspiration profonde. Disposition à transpirer, la nuit, pendant 3 semaines, d'une façon irrégulière, habituellement 3 ou 4 fois par semaine, se manifestant vers 3 heures du matin, commençant quand on s'endort et disparaissant quelques minutes après le réveil, mais jamais abondante. Pendant la première semaine, la surface du corps était froide et moite, mais, dans les 10 derniers jours, la sueur était plutôt accompagnée de chaleur que de froid; pouls trop lent, intermittent à chaque 3e ou 4e pulsation. Après 3/4 d'heure, augmentation de chaleur à la face ; légère tendance à suer ; pouls plutôt plein, à 90 (il était à 80 auparavant). Trois-quarts d'heure après avoir pris la seconde dose, pouls plus faible et très-irrégulier, à 80 par minute. Au bout d'une heure, pouls à 80 et *irrégulier*. Pouls faible et rapide. Le matin, pouls faible, avec faiblesse et tremblement.

Assoupissement, avec frissons courant le long du dos, pendant la soirée, et suivi de réveils fréquents dans la nuit, avec désir de rejeter les couvertures, bien que le thermomètre fut au-dessous de 0.

Observations cliniques. — Les symptômes fébriles développés pendant l'expérimentation de *Cimicifuga* sont très-peu marqués. Les observateurs attentifs ont presqu'unanimement reconnu qu'il diminue la force et la fréquence du pouls, et, en même temps, calme la douleur et atténue l'irritabilité. Le Dr Mareg dit : « De même que plusieurs autres drogues qui exercent une action spécifique sur le système nerveux, l'effet primitif du *Cimicifuga*, quand il est donné à petites doses, est légèrement stimulant des systèmes vasculaire et nerveux, d'où il produit une légère augmentation de force et de fréquence du pouls, suivie rapidement d'une dépression permanente de la circulation. Lorsqu'on l'administre pour des attaques benignes de rhumatisme, nous avons, dans plusieurs cas, observé ces actions primitive et secondaire. Parmi les effets secondaires, fortement marqués, il y a une diminution de l'irritabilité nerveuse et une tendance au sommeil. » — Dans la *fièvre rhumatismale,* c'est un remède très-utile ; il agira quelquefois rapidement en réduisant la force du pouls et déterminant une sueur critique. Quelques attaques très-fortes de fièvre rhumatismale aiguë ont été en peu de temps guéries par *Cimicifuga.* Mais il a été ordinairement donné par l'école dominante à des doses trop fortes (30 à 60 gouttes de teinture, toutes les 2 ou 4 heures) ; ces doses sont inutiles et préjudiciables. J'ai réussi avec 5 gouttes de la 1e dilution et j'ai rarement recours à la teinture. Cinq gouttes toutes les 2 heures doivent être la dose maximum.

Dans la *fièvre jaune,* il est recommandé par quelques écrivains. Il semblerait être quelque peu homœopathique aux fortes et spéciales « douleurs dans les os, » comme les dé-

signent les malades, mais probablement il ne présente pas de rapport au réel état prescrit.

Dans presque toutes les fièvres il peut être indiqué pour certains états qui peuvent se produire. Ainsi, dans plusieurs fièvres, le système nerveux, le cerveau, peuvent être, et sont devenus très-irritables et irrités, et il se produit un cortége de symptômes tel que celui qu'on trouvera au paragraphe : *tête*. Dans ces cas, de petites doses dissiperont ces symptômes et permettront à des remèdes plus appropriés à l'état général, d'agir sans obstacle. Bien que ce remède soit, jusqu'à un certain point, un analogue d'*Aconit*, il ne semble pas toutefois maîtriser aussi promptement l'état fébrile.

Le Dr W. S. Searle, de Troy, dans un article contenu dans le Vol. III des Proc. N.-Y. Hom. med. soc., p. 360, et intitulé « Note sur les nouveaux remèdes. » dit, au sujet de *Cimicifuga racemosa* :

« Je fus empiriquement amené à employer ce remède dans mon second cas de maladie *cérébro-spinale* par l'insuccès complet des autres médicaments pour soulager les spasmes, lesquels persistaient encore après la disparition des symptômes inflammatoires. Pendant trois semaines, ils ont régné sous les formes les plus variées et les plus terribles. La malade, femme de 30 ans, de tempérament nervoso-lymphatique, gisait, avant mon arrivée, tourmentée jour et nuit par des convulsions alternativement toniques et cloniques. Tous les aliments et les boissons étaient rejetés instantanément de l'estomac, et elle-même, comme ceux qui la soignaient, déclarèrent qu'elle n'avait pas pris un moment de repos dans tout le cours de la maladie. J'aurais considéré ce cas comme celui d'une histérique, si je n'avais pas vu l'inflammation antérieure qui fut assez intense pour lui faire perdre totalement et pour toujours l'usage de l'œil gauche et si les meilleures autorités de notre ville ne s'étaient accordées sur mon diagnostic. Toutefois, mon premier cas, qui simu-

lait encore plus fortement l'hystérie, se termina par une mort soudaine et l'autopsie révéla notre funeste méprise. Ceci m'engageait à être prudent. Enfin, pour être bref, tous les médicaments indiqués ayant complètement échoué, je déduisis la sphère d'action de *Cimicifuga* de son influence dans la chorée, et me décidai, en désespoir de cause, à l'essayer.

A mon grand et joyeux étonnement, celui-ci calma immédiatement tout cet ensemble spasmodique, et par son seul emploi, ma malade entra dans une convalescence rapide, Une étude soigneuse de la pathogénésie de ce médicament m'a convaincu depuis de son rapport particulier avec cette maladie. Laissez-moi dire, cependant, qu'on oublie trop souvent qu'on ne peut s'attendre à trouver les symptômes les plus violents d'une grave maladie dans une pathogénésie faite entièrement d'expérimentations. Ainsi, ne cherchez pas une ressemblance exacte avec une méningite cérébro-spinale dans la très-brève esquisse donnée ici d'une pathogénésie très-incomplète. Si nous trouvons une correspondance quelque peu exacte, sans symptômes antagonistes, et si l'expérience confirme nos déductions au lit du malade, nous devons pour le présent nous en contenter; quels sont maintenant les symptômes connus du *Cimicifuga* qui sont dans le sens de cette maladie? En commençant par la tête, nous trouvons une collection large, trop large pour être rapportée ici, de symptômes qui, tous et chacun, mettent en évidence sa puissante action sur l'encéphale. Il produit des douleurs dans toutes les parties de la tête, principalement au vertex et à l'occiput, s'étendant souvent aux épaules et en bas de l'épine dorsale, et s'accompagnant d'un délire qui simule parfaitement la *mania a potu*. Cette douleur vient quelquefois par accès, elle est de sa nature pressive, pulsative et aiguë, accompagnée de tremblement et d'illusions de la vue. Dans ces phénomènes, son analogie avec *Nux*, *Ignatia* et les *narcotiques* est très-marquée ; tandis que la prostration et l'irritabi-

lité des nerfs cérébro-spinaux dénote pleinement son rapport homœopathique avec la dernière période de la maladie en considération. La douleur pulsative intense, dont se plaignent si fréquemment les malades atteints de cette affection, et qui se décrit comme une boule montant de la nuque au vertex à chaque battement du cœur, cette douleur est promptement soulagée. Peu de médicaments produisent cette intense et et persistante douleur dans les globes oculaires, celle-ci est décrite comme sourde, vive et sensible. Il y a de la dilatation des pupilles, et de la rougeur de la conjonctive avec beaucoup de larmoiement; la langue est tuméfiée; les fuliginosités s'accumulent sur les dents et l'haleine est fétide. Le pharynx est sec, il y a de la dysphagie, avec besoin d'avaler; la membrane muqueuse de la gorge est rouge et enflammée, avec âpreté, enrouement et soif. Les nausées et les vomissements qu'il produit sont évidemment dus à l'irritation ou à l'inflammation cérébrale. Les douleurs abdominales intenses sont aussi de caractère névralgique, d'où les selles ne sont que peu modifiées en consistance ou en couleur. L'urine est pâle et augmentée en quantité, comme cela est commun dans l'hystérie et autres états de dépression nerveuse jointe à l'irritation. Au dos nous trouvons de la raideur, une douleur de caractère tiraillant, tensif, ou sourde, pesante et vive. La faiblesse et le tremblement, l'action spasmodique des muscles avec plusieurs symptômes singuliers, peuvent être seulement attribués à l'influence de la drogue sur la corde spinale.

Bryonia, un remède sur lequel jusqu'ici on s'est beaucoup appuyé dans le traitement de la meningite cérébro-spinale, présente une analogie exacte à *Cimicifuga*, mais une comparaison rigoureuse entre les deux sur leur rapport avec la maladie se terminera, je pense, en faveur du dernier. « *Bryonia*, dit Hale, ne produit pas les douleurs rhumatismales qui déterminent à un si haut degré *Cimicifuga*. *Bryonia* n'a pas d'influence sur les douleurs nerveuses réflexes, les cram-

pes, tandis que *Cimicifuga* dissipe plusieurs de ces manifestations anormales. Après avoir ainsi tracé la similitude entre l'action de ces médicaments et la maladie en question, nous pourrions peut-être abandonner la discussion sur ce point, mais, pour confirmer leur valeur théorique dans l'inflammation cérébro-spinale, nous ajouterons un court résumé de notre expérience dans son traitement.

Mon premier cas, mentionné incidemment ci-dessus, fut si obscur dans ses développements qu'il fut par mégarde pris, par mes collègues et par moi, pour une hystérie. La malade était une femme non mariée, d'environ 40 ans, et de tempérament nerveux; pendant longtemps elle avait souffert d'une affection scrofuleuse des vertèbres cervicales, mais, cette fois, l'attaque fut subite et marquée par une fièvre violente et de l'inflammation. Des douleurs terribles dans toute la tête et dans l'épine étaient presque les seuls symptômes; il n'apparut aucune espèce de spasme. On la traita par les remèdes polychrestes ordinaires, recommandés par Watson et Paine, mais sans amélioration sensible. Au bout de dix jours de souffrances aiguës, la mort vint subitement terminer la scène. L'examen microscopique révéla la plus violente inflammation dans les membranes du cerveau et de la moelle, avec l'épanchement habituel de lymphe.

Dans le second cas, qui a été tout au long rapporté plus haut, les symptômes inflammatoires cédèrent rapidement à *Aconit, Bryonia, Belladona, etc.*, mais les convulsions ne furent calmées qu'après l'administration de *Cimicifuga*, qui les dissipa comme un brouillard. Depuis ce temps, je me suis fié à ce remède et à *Gelseminum*, et ils ne m'ont jamais fait défaut.

Un court résumé de deux cas où ces médicaments furent seuls employés peut être intéressant.

Un jeune marchand, de constitution vigoureuse, fut pris, en août dernier, de dyphtérie; celle-ci disparut bientôt sous l'effet des remèdes ordinaires, mais des douleurs persistantes

dans les extrémités et au dos, suivies rapidement de rigidité de la nuque et de douleur à la région occipitale, unies à des symptômes inflammatoires intenses, me firent pressentir un ennemi caché. *Gelseminum* et *Cimicifuga* furent immédiatement administrés sous forme de teinture. A l'exception de légères convulsions des extrémités supérieures, le seul changement dans ce cas fut la disparition successive des symptômes et le retour à la santé, deux semaines après le début de la maladie. Une paralysie partielle des bras persista pendant plusieurs mois. Le 10 janvier, après une forte exposition au froid, il fut de nouveau saisi. Arrivant au moment du frisson, je lui fis prendre un bain chaud et lui donnai 5 gouttes de la 1re dil. décim. de chaque remède, dans un demi-verre d'eau, à en prendre alternativement une cuillerée à thé tous les quarts d'heure. Au bout de trois heures, une violente fièvre se manifesta, avec chaleur excessive à l'occiput, à la nuque et au dos, dilatation des pupilles avec endolorissement vif des yeux et tressaillements spasmodiques des bras. Je remplaçai les médicaments par 10 gouttes de teinture de *Cimicifuga* et 10 de la 1re dil. décim. de *Gelseminum*. Il ne parut plus de nouveaux symptômes, et ceux qui étaient présents diminuèrent rapidement, de sorte que, le cinquième jour, je pus cesser mes visites.

Le 6 du présent mois, je fus appelé auprès d'une faible femme de 50 ans, qui avait été subitement prise de violents frissons, avec nausées, vomissements, délire et douleur aiguë dans la tête, s'élançant en bas vers l'épine et avec rigidité des muscles dorsaux. Les mêmes remèdes furent de nouveau administrés de la même manière. Au bout de 4 heures, le délire avait presque disparu, en même temps que les troubles de l'estomac. Après 24 heures, tous les symptômes s'étaient dissipés, sauf la langueur et la douleur lancinante vers l'épine quand elle s'élevait sur le lit. Le lendemain elle était assise et guérie.

Ces cas sont un simple modèle des 8 ou 10 qui se sont présentés dans ma pratique; ils ne furent pas, à la vérité, du nombre des plus désespérés, mais auraient-ils été aussi rapidement guéris par les remèdes ordinaires de la maladie? »

Cimicifuga a guéri plusieurs cas de sueurs nocturnes, quand il n'y avait pas d'autres troubles organiques.

PEAU. — Éruption de pustules blanches sur la face et le cou; quelquefois larges, rouges, papulaires.

Observations cliniques. — C'est ici un symptôme *curatif*, bien qu'il ait été rapporté comme pathogénétique dans quelques-uns de nos travaux; d'autant que, dans nos expérimentations, nous avons toujours failli à développer un système cutané quelconque. On peut en vérité douter qu'il soit un éliminateur, comme l'*arsenic*, ou un irritant cutané, comme le *soufre*. Le Dr Hill, dans son *Épitomœ*, recommande hautement son usage dans la variole, mais ses indications ne sont pas basées sur les *douleurs particulières*, etc., qui accompagnent la fièvre. Le Dr D. S. Smith, de Chicago, le recommande très-fortement dans la variole et la varioloïde, et il assure qu'il modifie décidément la maladie, en l'empêchant de laisser des traces, et même en arrêtant le développement des pustules. Il peut se montrer utile, indirectement, dans quelques maladies exanthémateuses. Ainsi l'urticaire dépend souvent d'une irritation rhumatismale des organes internes; quelques éruptions sont excitées par des troubles menstruels; *Cimicifuga*, étant homœopathique à la cause excitante, peut, en la dissipant, faire disparaitre l'irritation cutanée. Le Dr Lee dit : « Il paraît quelquefois avoir une action spécifique sur la peau, en produisant une sensation de picotement, de démangeaison et de chaleur sur toute sa surface. » Cela peut être (par son action sur les nerfs de terminaison) accompagnée parfois par une légère éruption.

Sommeil. — Très-agité, la nuit. Insomnie, la nuit, après 3 ou 4 heures de bon sommeil. Agitation de bonne heure, le matin, continuant pendant une semaine. Sommeil agité, troublé, non rafraîchissant, de 3 à 5 h. du m., avec tendance à croiser les bras au-dessus de la tête; songes désagréables : il est dans le trouble, dans un mauvais état; somnolence.

Observations cliniques : L'insomnie et l'agitation nocturnes, causées par cette drogue, dérivent du pouvoir qu'elle a de produire l'irritation nerveuse. Dans le *delirium a potu,* l'insomnie est un des symptômes les plus fatigants, celui que l'école dominante essaye de vaincre par d'énormes doses d'*Opium. Opium* est quelquefois homœopathique à cet état, de même que *Cannabis Ind., Coffea, Arsenicum,* etc.; mais nul ne l'est plus que *Cimicifuga,* sinon *Digitalis,* qui est maintenant employé avec succès dans le *delirium tremens.* Dans les états typhoïdes, l'hystérie et ces états déterminés par l'excitation nerveuse et le travail, nous avons à compter avec une insomnie de caractère très-rebelle. Dans plusieurs de ces cas, ce remède nous aidera dans le traitement de cet obstacle. Je l'ai donné dans l'insomnie des enfants pendant la dentition ou quand il n'existait pas de causes apparentes à ce symptôme : quelques globules de la 3e semblaient soulager aussi bien que *Coffea.*

Esprit et Sensorium : N'est pas disposé à fixer son attention sur un sujet quelconque; vertige; vue trouble; étourdissement; obnubilation de la tête; plénitude et douleur sourde au vertex; 10 minutes après avoir pris la 3e dilution, une sorte de délire, avec tendance à courir au-delà du sujet qu'il était en train de lire. Sensation d'abattement misérable; esprit obtus et lourd. Le sens tourmenté, troublé, avec soupirs; le lendemain, une sensation de joie expansive avec gaîté, enjouement et esprit net. Hilarité considérable. Excitation agréable. — *Cimicifuga* montre bientôt son action sur le sensorium, quand il est administré à des personnes sensibles. —

Le Dr King mentionne occasionnellement, dans son Formulaire, que cette drogue a causé des symptômes simulant le *delirium tremens*. Pour obtenir l'historique réel de cette action, j'écrivis au Dr King, qui me favorisa gracieusement de la relation suivante : « Je n'ai pas donné à ce symptôme l'attention qu'y eût donné quelqu'un de notre École, mais j'ai seulement noté cela en bloc. Dans les cas rapportés, j'ai donné, pour guérir les rhumatismes, la teinture à *la dose* ordinaire de 20 à 30 gouttes, toutes les heures; mais, trouvant que les symptômes qui en résultaient étaient semblables à ceux du *delirium tremens*, je suspendais le médicament jusqu'à ce qu'ils eussent disparu, et l'administrais de nouveau, mais à plus petites doses, et ainsi de suite jusqu'à ce que j'eusse trouvé que 2 ou 3 gouttes fussent aussi suivies des mêmes symptômes, et alors, dans ces cas, j'étais forcé de suspendre complètement son usage. Je n'ai constaté cet effet que dans 3 cas, et, chez le premier où il se présenta, j'étais si sûr, d'après les symptômes du malade, que sa femme lui avait permis l'usage de quelque liqueur, que je faillis être congédié pour la mercuriale que je leur administrai. En fait, je ne croyais pas, dans ce cas, que la teinture eût produit ces effets, jusqu'à ce que j'en eusse rencontré de semblables. Autant queje puis me souvenir, il y avait des nausées, des regurgitations avec dilatation des pupilles, tremblement des membres, bavardage incessant qui sautait, sans ordre, d'un sujet à un autre, bien que parfaitement sensé quand on attirait son attention en lui parlant et le questionnant, mais retombant dans ses divagations aussitôt qu'il n'était plus troublé. Il y avait beaucoup d'insomnie, et le malade s'imaginait qu'il y avait, sur son lit et dans la chambre, des objets étranges, tels que rats, moutons, etc. Quelquefois il s'arrachait à sa loquacité inconsciente, comme en tressaillant, et regardant les personnes présentes : « Quel est cet homme? » « Que demande-t-il ici? » « Dites-lui de s'en aller! » etc. Le pouls était plein, rapide, les yeux avaient un aspect farouche,

et la face cette expression spéciale, indescriptible, qu'on observe communément chez ceux qui sont en proie au *delirium tremens.* » — Je puis corroborer les expériences du Dr King, relatives au *Cimicifuga;* je donnai, une fois, de la teinture à une fille atteinte de dysménorrhée; elle en devait boire une goutte toutes les deux heures pendant la période prémonitoire, et, quand les douleurs, qui étaient violentes, aiguës, comme des douleurs d'accouchement, et s'étendaient aux hanches, aux cuisses et aux régions ovariennes, seraient devenues très-fortes, elle en devait prendre une goutte toutes les demi-heures pendant 6 heures. Quand je la vis, elle dit qu'elle n'avait plus de douleurs, mais qu'elle se sentait « étrange et comme folle, » ses pupilles étaient dilatées, son langage incohérent et elle criait qu'elle voyait des rats, des souris, des insectes, sur son lit, au plancher et au plafond. Elle se plaignait, aussi dans la tête, d'un *grondement* qui était très-pénible.

Observations cliniques. — Dans ses effets sur le sensorium (cerveau), *Cimicifuga* est analogue à *Arsenicum*, *Belladona*, *Hyoscyamus*, *Opium*, *Stramonium* et quelques autres drogues, mais il y a des points importants de dissemblance qui doivent être consultés dans le choix du remède. J'ai traité, avec ce médicament, plusieurs cas de *delirium tremens;* il semblait dissiper l'état. Quand les symptômes relatés ci-dessus se rencontrent dans des états typhoïdes ou hystériques, *Cimicifuga* agira utilement; quelques gouttes de la 3e dilution dans l'eau, toutes les heures, constituent le meilleur mode d'administration.

Le Dr C.-C. Smith rapporte le cas suivant : « Un Monsieur vint dans mon cabinet, il y a quelques jours, et me raconta que sa femme s'attendait à accoucher dans deux semaines environ et qu'elle souffrait beaucoup de nervosisme, comme il le dénommait; elle était extrêmement agitée et effrayée, totalement incapable de dormir la nuit; il y avait parfois quelques nausées. D'après cette description, je lui fis remettre quelques poudres de sucre de lait, dont chacune contenait une goutte

de *Cimicifuga racem.* 3e. En quelques jours, elle les eut pris avec l'avantage le plus signalé. Ainsi que son mari me l'exprima, « le médicament agit comme un charme. »

Tête. — Pesanteur et obnubilation de la tête; légère plénitude de la tête; légère douleur sourde dans la tête; douleur aiguë, généralement à travers la tête, pendant le jour, parfois plus forte sur le côté gauche; légère douleur dans la tête, le soir; céphalalgie remittente, de longue durée, plus ou moins forte chaque jour, mais augmentant de 2 jours l'un; douleur sourde profondément dans le front; obnubilation intellectuelle et douleur dans le front et l'occiput; douleur sourde au front, l'après-midi; douleur sourde, perforante, au front, au-dessus de l'arcade sourcilière gauche, continuant pendant 2 h., depuis 10 h. du m.; douleur dans le front et l'occiput, avec pesanteur de la tête, au bout d'une heure; douleur depuis les yeux jusqu'au sommet de la tête, où il lui semblait que les nerfs eussent été excités par un travail beaucoup trop long, durant 3 heures; — avec de hautes doses, cela dura 6 heures; — douleur au-dessus des yeux; douleur au-dessus de l'œil gauche, s'étendant le long de la base du cerveau à l'occiput; légère douleur dans le front; sécheresse du pharynx; douleur dans les yeux, paraissant siéger entre le globe de l'œil et la paroi orbitaire de l'os frontal. A 10 h. du soir, douleur occasionnelle et momentanée, dans le front, au-dessus de l'œil droit; douleur sourde à la tête; plénitude au front, au-dessus des yeux; forte douleur dans la tête, particulièrement dans le front, au-dessus de l'œil droit et s'étendant à la tempe et au vertex, avec plénitude, chaleur et battement, et sensation, en montant l'escalier, comme si le sommet de la tête allait s'envoler; plénitude au vertex; douleur aiguë au vertex et à l'occiput par accès, parfois très-violent, immédiatement après s'être levé. Douleur au vertex, dans l'après-midi et le soir; parfois, dans le jour, sensation comme si les tempes étaient comprimées; céphalalgie sourde, pesante, plutôt dans la tempe

gauche; légère douleur dans le côté gauche de la tête; douleur aiguë à la tête, particulièrement à l'occiput, qu'il ressent seulement à la maison, soulagée à l'air libre; — elle est augmentée dans l'après-midi, et tout à fait violente le soir; — vers 9 h. du s., elle disparaît entièrement après une promenade en plein air; douleur sourde, continuelle, dans la tête, particulièrement à l'occiput et s'étendant au vertex, pendant la matinée et une partie de l'après-midi. — La douleur de tête est toujours soulagée à l'air libre; sensation de trouble à travers la tête, comme s'il avait été en « bamboche » et en ressentit les effets. Le cerveau semble trop large pour le crâne; le cerveau semble comprimé. S'est éveillé à 2 h. du m. avec des douleurs terribles, bien que sourdes, dans le front et s'étendant aux tempes, avec froid au front; douleur dans les globules oculaires. Douleur sourde dans la région cérébrale, — une pression en dehors et en haut, comme s'il n'y avait pas assez de place pour la partie supérieure du cerveau; cette douleur était très-accablante et intolérable; elle commença à environ 5 heures du soir, après la prise de la seconde dose, et continua, aussi forte, jusqu'au matin, où elle fut soulagée en 30 minutes par une dose de *Bryonia*.

Observations cliniques. — Il n'y a, dans notre matière médicale, aucun remède qui produise si uniformément et si promptement la céphalalgie que *Cimicifuga*, à l'exception de *Glonoïne*. Il est homœopathique à une variété de céphalalgie, spécialement nerveuse, rhumatismale et menstruelle; il affecte le cerveau de la même manière que *Digitalis*. Quelques-uns de ses symptômes ressemblent à ceux de *Nux vomica, Ignatia, Glonoïne, Spigelia* et *Belladona*. Il a guéri une céphalalgie, avec « fortes douleurs s'étendant au front et augmentées par le plus léger mouvement de la tête ou du globe de l'œil, » et aussi « une douleur sourde dans la région occipitale, avec douleurs lancinantes en bas vers la nuque. »

Cas I. Une dame de 35 ans souffrait de dyspepsie depuis

plusieurs mois, et, depuis les 9 derniers jours, de forte douleur dans le front, au-dessus de l'œil droit, s'étendant à la tempe et au vertex, avec plénitude, chaleur et battement, et, en montant les escaliers, une sensation comme si le sommet de la tête allait s'envoler. Froid et frissons, particulièrement aux mains et aux pieds; défaillances à l'épigastre; douleur et regurgitation des aliments après le repas. *Cimicifuga*, 1re, 3 gtt., 3 fois par jour, apporta un soulagement prompt et durable (Paine).

Cas II. Mme W., âgée de 47 ans, n'a pas encore passé l'époque critique et souffre de différentes douleurs névralgiques, accidentelles à ce moment. Maintenant, elle souffre de fortes douleurs dans la tête, particulièrement au front et aux globes des yeux; *Cimicifuga*, 2e, lui donna en quelques heures un prompt soulagement.

Cas III. Douleurs sourdes dans la tête; plénitude au front et aux yeux; douleurs aux globes oculaires, secrétion des larmes augmentée; coryza fluent, aqueux; éternuements fréquents; endolorissement de la gorge; toux, la nuit, causée par un chatouillement dans la gorge; — guéri en 2 jours par *Cimicifuga*, 2e (Dr Paine). — C'est un cas bien marqué de céphalalgie *catarrhale*. Je l'ai trouvé utile dans des cas semblables. Le Dr B.-L. Hill établit que les douleurs de tête, produites par *Cimicifuga*, sont toutes de *dedans en dehors*. Il est particulièrement utile dans les céphalalgies des femmes délicates, nerveuses, hystériques, quand ces céphalalgies se présentent aux moments ou aux environs des époques menstruelles, pendant la grossesse et à l'âge critique (*Sabina*). Il est utile dans les céphalalgies des buveurs, qui se présentent après une débauche; dans les céphalalgies des étudiants et des hommes de lettres, après des travaux intellectuels, et dans cette pesanteur particulière, avec obnubilation et ennui qui résulte du manque de sommeil (*Nux*). Les enfants, pendant la dentition ou dans le cours de plusieurs maladies, montrent fréquem-

ment des symptômes d'irritation du cerveau : c'est dénoté par la mauvaise humeur, l'agitation, l'injection de la face et des yeux, etc. Dans ces cas, des écrivains éclectiques recommandent *la Cimicifuga* comme ayant une influence calmante et prévenant la congestion cérébrale. les spasmes.

Yeux. — Douleur aux yeux, à 10 heures du matin. Pesanteur aux yeux, comme causée par un refroidissement. Douleur sourde dans les deux globes oculaires. Douleur dans les deux yeux. Douleur au centre des globes des yeux , et sensation comme si la douleur siégeait entre le globe de l'œil et la paroi orbitaire de l'os frontal, le matin, au lever, et persistant toute la journée, bien que moins intense que le matin ; douleur aigue au centre des deux globes de l'œil, rarement dans un seul, continuant trois semaines après avoir cessé de prendre la drogue. Douleur aiguë , tout le jour, dans les deux globes de l'œil. Douleur aux globes oculaires, le soir ; en montant les escaliers, les globes oculaires sont douloùreux pour quelque temps. Douleur dans les globes des yeux ; augmentation de la secrétion des larmes; douleur dans les yeux, plutôt dans le globe gauche que dans le droit, et sensation comme s'ils étaient dilatés, — plus intense le matin. Forte douleur aiguë dans le globe de l'œil droit, et au travers du front, accompagnée de nausées. Douleur s'étendant du globe oculaire droit en travers jusqu'au côté droit de l'occiput , affectant légèrement l'oreille, la nuit. Picotement dans la paupière; picotements dans les paupières, une heure après avoir pris la drogue; picotements dans les paupières ; pesanteur et obtusion de la tête et des yeux , comme produites par un refroidissement; inflammation des deux paupières ; sensation de tuméfaction de la paupière droite, avec chaleur, comme inflammatoire, après 4 heures. Douleur dans la paupière droite en la fermant, l'après-midi (ce qui précède appartient à l'expérimentation du Dr Marcy). Rougeur de la face et des yeux ; les yeux lui semblent comme tuméfiés; taches noires devant

les yeux, myopie augmentée. Pendant la céphalalgie, les yeux sont si congestionnés que cela attire l'attention de chacun, bien qu'on n'y éprouvât pas de sensation désagréable (expérimentation de C. Hill.)

Observations cliniques. — Peu de médicaments déterminent dans les *globes oculaires* des douleurs aussi intenses et persistantes ; celles-ci sont principalement *aigues* (*Bellad.*, *Digit.*, *Mercur.*, *Hepa* ., *Cupr* :*m*, *Crocus*, *Cocc.*) Ces douleurs sim :-lent des affections *névralgiques* et *rhumatismales*, on trouvera probablement ce médicament utile dans « l'hypéresthésie oculaire, état d'irritation et de sursensibilité des nerfs optiques. Il paraît affecter les yeux d'une façon quelque peu sensible à celle de *Spigelia*, en produisant des douleurs intenses dans les globes oculaires. Une jeune dame de 20 ans, de constitution délicate, souffrait depuis plusieurs semaines d'ophtalmie, avec douleurs dans les globes des yeux, — sensation comme s'ils étaient dilatés. — violente surtout le matin ; picotement à l'angle interne, aggravé par la lecture ; inflammation des paupières ; légère secrétion de mucus le matin de bonne heure ; gorge douloureuse ; — la lecture donne le mal de tête. *Cimicifuga* 1e 3 gouttes, 3 fois par jour, dissipa complètement toutes les douleurs de la tête et des yeux (Taine). — Il semble être indiqué dans l'*amaurose*, mais nous n'avons pas d'expérience clinique au sujet de cette affection. Le Dr King (éclectique) dit : « A la dose d'un drachme de la teinture, toutes les heures, il a produit la guérison complète d'ophtalmies conjonctivales, sans l'aide d'aucunes applications locales. »

Le Dr Miller (éclectique) dit aussi : « Sur 3 cas d'*amaurose*, j'en ai guéri deux avec le black cohosh ; le 3e fut heureusement traité avec *Conium*. Sur 4 cas d'*amblyopie*, deux furent guéris par le *Cimicifuga* ; les deux autres n'en tirèrent aucun bénéfice, mais l'un fut guéri par le *Stramonium*, et l'autre

par le *Valerianate de zinc* (4 gr. 5 fois par jour). Tous ces cas avaient été traités par d'autres médecins. »

Si le Dr Miller eut été homœopathe, il nous aurait donné les symptômes de chacun de ces cas, et, de cette façon, nous eussions établi des indications positives pour l'usage de chaque médicament. Tel que, le sujet est laissé dans une incertitude empirique.

Un des symptômes précédents : « taches noires devant les yeux » l'indique dans l'*Amaurose*. *Cimicifuga* a guéri la *diplopie*, qui est souvent un symptôme amaurotique.

Nez. — Le soir, sensation de picotement dans le nez ; le soir, obstruction de la narine gauche ; tendance à éternuer, 2 fois, dans l'après-midi ; éternuements ; céphalalgie ; éternuements plusieurs fois, à 10 h. du matin ; éternuements fréquents et coryza fluent, pendant le jour. Coryza fluent ; coryza fluent, de mucus blanchâtre, pendant le jour ; constant coryza pendant le jour ; coryza aqueux, abondant ; coryza abondant ; coryza abondant dans la matinée ; coryza fluent ; douleur et sensibilité dans le nez, pendant le jour. Coryza fluent, aqueux ; éternuements fréquents, endolorissement dans la gorge, qui cause de la difficulté pour avaler. Coryza abondant, dans la matinée ; douleur aigüe dans la tête ; douleur dans les deux globes oculaires, plusieurs fois par jour. Coryza très-abondant, verdâtre et légèrement sanguinolent, après le lever ; plénitude du larynx et tendance constante à avaler ; obtusion de la tête et douleur au front et à l'occiput ; coryza fluent, pendant plusieurs semaines, comme par un froid ; sécheresse du pharynx ; éternuements à 4 h. du soir (Expérim. de Paine.)

Obturation des narines qui fut bientôt suivi d'un état de perméabilité et de moit… avec grande sensibilité à l'air froid comme si la base du cerveau était mise à nu et que chaque inhalation apportât l'air à son contact. Ceci est exactement semblable à ce qui est produit par un changement de temps

subit, l'hiver, du froid sec à un dégel humide, comme par un vend du sud qui fond la neige. (Expérim. de Hill).

Observations cliniques : — Quelques auteurs prétendent qu'ils n'ont jamais vu *Cimicifuga* produire une augmentation perceptible d'une secrétion quelconque, quand d'autres disent au contraire qu'il agit puissamment sur les organes de secrétion et d'absorption et qu'il est expectorant et diaphorétique. D'après les symptômes précédents, il semblerait certainement avoir une affinité spécifique pour la muqueuse nasale et déterminer un état catarrhal réel. Dans les attaques de catarrhe rhumatismal aigu, avec douleurs dans les membres, dans la tête, la face, les globes des yeux, frissons, chaleur et coryza fluent aqueux, il est évidemment indiqué ; et dans une épidémie d'influenza, je l'ai trouvé utile dans ces conditions, de même que dans la toux et le mal de gorge qui l'accompagnaient.

Face, Machoires et Dents. — Douleur violente dans la mâchoire gauche. Chaleur sur un côté de la face, avec lassitude générale. Douleurs très-violentes à la face, plutôt à la mâchoire inférieure, aux dents et à l'articulation de cette mâchoire. Les douleurs de la face et de la tête sont continues et très-violentes. Douleur dans l'os maxillaire supérieur droit et les dents.

Observations cliniques. — Les douleurs ci-dessus sont précisément celles qu'on rencontre presque toujours dans les attaques de catarrhe rhumatismal, pendant l'hiver et le printemps. J'ai, une fois, pris 5 gouttes de la 1re dilution décimale, pour des symptômes semblables que j'avais ressenti. Une seule dose sembla couper court à l'accès, au moins elle calma la douleur.

Bouche. — Haleine fétide ; sécheresse et endolorissement des lèvres ; lèvres sèches ; petit ulcère sur la surface interne de la lèvre inférieure. Goût désagréable dans la bouche, accumulation d'un mucus épais sur les dents ; expectoration d'une

salive épaisse qui semblait agglutiner la bouche et la gorge, et n'était détachée qu'avec difficulté. Bouche sèche le matin. Tuméfaction de la partie postérieure de la langue, tuméfaction de la racine de la langue et des amygdales.

Observations cliniques. — Dans plusieurs cas de rhumatisme les gencives et la muqueuse buccale deviennent gonflées et tuméfiées ; dans ces cas, ce médicament peut se montrer utile, employé en lotions faibles sur les surfaces enflammées,

Gorge. — Sécheresse du pharynx ; éternuements à 4 h. du soir ; sécheresse du pharynx et tendance à avaler pendant la nuit ; plénitude du pharynx et tendance continuelle à avaler ; endolorissement de la gorge en avalant ; sensation de plénitude au haut de la gorge, avec plénitude dans le vertex et raideur du cou. Sensation d'excoriation sous la gorge ; légère difficulté à avaler ; enrouement, qui augmente vers la nuit ; plénitude continuelle, désagréable, dans le pharynx. Rougeur et inflammation du palais et de la luette. Inflammation de la luette et du palais, plus violente le 5e jour que la veille ; apreté et sécheresse dans la gorge, avec soif ; sécheresse et endolorissement de la gorge, en avalant, et, à la pression, pire sur le côté gauche.

Observations cliniques. — *Cimicifuga* a guéri la chorée qui s'accompagnait d'une perte presque complète du pouvoir de la déglutition. Dans le mal de gorge et l'angine maligne, le Dr Barton recommande une décoction de la racine. Le Dr Marey prétend que c'est un remède excellent contre la sécheresse de la gorge, ou contre la sécheresse d'un point dans la gorge qui détermine la toux (*Lachesis*) ; de même contre les toux sèches qui proviennent d'une irritation et d'un chatouillement à la partie inférieure du larynx. Dans un des derniers numéros d'un journal allopathique, il est fortement recommandé par un médecin de Boston comme un remède excellent dans la diphthérie et employé en décoction comme gargarisme.

Appétit et Estomac. — Éructation du goût de la drogue; éructations et nausées légères, immédiatement. Douleur et regurgitation des aliments après le repas. Perte d'appétit; pas d'appétit au souper; répugnance. Nausées pendant 15 ou 30 minutes après avoir pris la drogue; nausées avec dégoût, bientôt après la dose; sensation de tremblement intérieur dans l'estomac après le déjeuner; sensation comme si l'estomac avait ingéré beaucoup trop d'aliments; douleur lancinante aiguë à l'épigastre, après un léger souper; légère douleur à l'épigastre, s'étendant à l'hypochondre gauche, avec défaillance et sensation de vide; défaillance à l'épigastre, avec répugnance pour les aliments, ce qui, cependant, ne l'empêche pas de prendre part à un déjeuner modeste; défaillance à l'épigastre, généralement le matin avant de manger, particulièrement si le médicament a été pris dans la nuit, n'empêchant pas de manger, ce qui fut bientôt suivi d'une sensation de réplétion, comme s'il avait pris trop de nourriture; défaillance à l'épigastre; défaillance à l'estomac; légère défaillance à l'épigastre dans la matinée; défaillance d'estomac, 2 ou 3 fois, de courte durée, régurgitations violentes et vomissements, avec douleur à la tête.

Dans une « expérimentation » que le Dr Hill a rapportée dans le N. A. *Journal of Homœopathy*, il copie ce qui précède avec quelques additions et s'approprie le tout. Le fait est que cette expérimentation (vol. 7) est presque toute entière prise à l'expérimentation originale du Dr Payne.

Hill et Douglas rapportent aussi que, dans leurs expérimentations « tous les symptômes d'estomac ont été produits chez des femmes, la drogue ne déterminant aucun trouble sur l'estomac des hommes. » Mais dans l'expérimentation du Dr Payne, des hommes et des femmes furent affectés de nausées et de vomissements.

Le rapport du Dr Hill, réédité dans son « *Epitomæ* » n'est, par conséquent, pas digne de confiance. Il fut probablement

avancé pour favoriser l'idée que *Cimicifuga* était spécifique à presque toutes les maladies des femmes, mal de cœur, du matin, etc.

Observations cliniques. — Je ne nie pas que *Cimicifuga* ne puisse, sympathiquement, produire des nausées et des vomissements, par son influence irritante sur les organes féminins de la génération ; mais il n'est nullement un spécifique dans les « nausées matutinales » des femmes enceintes. Si les symptômes généraux et utérins y correspondent, ce remède peut se montrer utile pour ce symptôme fatiguant. Je l'ai, dans quelques cas, trouvé avantageux, mais moins que *nux vom*, *Ipeca, Pulsat.* ou *Oxalate de cerium.* De même que ses analogues, *Digitalis, Belladona, Opium*, etc., ce médicament peut produire le vomissement par son action irritante sur le cerveau. Un violent vomissement est souvent le premier symptôme de la méningite, de l'hydrocéphale et des autres affections cérébrales ; et les céphalalgies, dites « nerveuses » qui s'accompagnent de violents vomissements, sont probablement dues à une irritation cérébrale éventuelle. C'est dans ce type de céphalalgie que *Cimicifuga* est utile et *non* contre les céphalalgies qui proviennent d'un trouble de la digestion.

Le Dr T.-C. Miller (*Journ. of Mat. medica.*, vol. VI, p. 9), rapporte le cas « d'une dame de 28 ans qui avait été traitée par tous les médecins pendant plus d'un an et qui souffrait un jour de cardialgie, le lendemain de vomissements violents. L'extrait alcoolique de *Cimicifuga* lui fut donné à la dose de 2 grains (il ne dit pas combien de fois). En 12 jours, il arrêta le mal. Pendant deux mois, toutefois, on lui ordonna d'en prendre un grain, 4 fois par jour. C'était en 1851, la maladie n'a jamais reparu. Quelle était l'affection primitive, la cardialgie n'est qu'un symptôme de différentes maladies. »

Abdomen. — Flatuosités ; gargouillements à la partie inférieure de l'abdomen, à 10 heures du matin. Flatulence,

qui produit une sensation de plénitude à l'abdomen, borborygmes flatulents au-dessous de l'ombilic, à 10 heures du soir. Plénitude et pression à la partie inférieure de l'abdomen. Augmentation de pression à la partie inférieure de l'abdomen, avec quelque douleur. Douleur tranchante aiguë à la région ombilicale, qui, bien qu'aiguë, n'était pas assez violente pour l'empêcher de satisfaire à ses occupations habituelles, non modifiée par le repos, et, continuant pendant l'après-midi; douleur errante dans les intestins, légère douleur dans la région iliaque gauche; puis, douleurs violentes dans les intestins, plutôt au dessous de l'ombilic, avec pesanteur et douleur dans les régions lombaire et sacrée; endolorissement des muscles abdominaux en prenant une inspiration profonde. Serrement sourd, torsion à la région ombilicale, plutôt vers la gauche.

Douleur dans la région de l'hypochondre gauche, pire au mouvement et en prenant une inspiration profonde. Colique périodique, avec tendance à se pencher en avant, soulagée après la selle.

Observations cliniques. — Il y a 3 affections des tissus abdominaux, dans lesquelles ce médicament peut se montrer utile : 1° le rhumatisme des tissus musculaires ; 2° la névralgie ; 3° la péritonite, spécialement la purpérale ou, 4°, la myalgie qui est souvent confondue avec la péritonite. Je l'ai trouvé utile dans la *première* et le *seconde*, mais je ne l'ai jamais employé dans la *troisième* et nous n'avons aucune expérience clinique de son usage dans cette affection.

Le Dr Miller, dit : « c'est un bon remède dans les coliques non inflammatoires, et dans les diarrhées des enfants et des adultes, même dans la dyssenterie, après la cessation des évacuations sanguines. De même dans la fièvre gastrique quand elle prend un caractère nerveux.

Selles. — Evacuations naturelles et régulières pendant l'expérimentation, mais, pendant le mois suivant, alternative

de constipation et de tendance à la diarrhée ; tendance à la diarrhée, le soir ; légère tendance à la diarrhée, après le lever. Constipation, selles dures et sèches. Selles volumineuses, pulpeuses, avec malaise général.

Diarrhée peu abondante avec tenesme. Selle abondante, pulpeuse, le matin.

Observations cliniques. — Nous n'avons aucune preuve que cette drogue ait un effet laxatif ou purgatif. Il ne peut être homœopathique aux évacuations intestinales anormales, au moins nous n'avons pas de témoignage clinique à cet effet.

Urine. — Tendance à la miction fréquente. Augmentation du flux urinaire. Sécrétion augmentée d'urine pâle ; rétention d'urine pendant 18 heures, suivi de mictions fréquentes. Flux abondant d'urine pâle, aqueuse. Élancements dans l'urèthre, le matin.

Observations cliniques. — L'école dominante assure que le *Cimicifuga* est un dirurétique. Il augmente la quantité de l'urine, mais non problablement par l'influence primitive qu'il aurait sur les reins. Toutes les drogues qui déterminent une dépression du système nerveux, produisent quelque chose de semblable à un « diabète nerveux. »

Dans les états hystériques et dans plusieurs formes de troubles utérins, nous trouvons cet état : un flux abondant d'urine aqueuse, avec prostration nerveuse ; sensation de défaillance à l'estomac, frissons, céphalalgie *au-dessus* des des yeux, *dans* les yeux ; affaissement d'esprit, et quelquefois douleurs aiguës dans les membres. Avec cet état du système, il est supposé par les physiologistes qu'il y a usure du *Phosphore,* lequel est éliminé par les reins sous forme de phosphates. La perte des phosphates indique l'innervation.

Le Dr Lée dit : Dans quelques cas, le *Cimicifuga* agit comme un véritable hydragogue, augmentant, jusqu'à un point considérable, la quantité de la sécrétion urinaire ; mais, dans la majorité des cas, ce résultat ne peut être attendu avec un

grand degré de confiance. Nous sommes plutôt disposés à le considérer comme un altérant rénal, augmentant généralement la quantité des *solides* dans l'urine, sans grande augmentation dans la quantité de l'eau. Pour éliminer les matières solides du sang, que ce soit des lithates, des phosphates ou des matières animales, le *Cimicifuga*, avec usage abondant des diluants, peut se ranger parmi nos agents les plus efficaces. Il a sur les organes rénaux une action semblable à celle d'*Aconitum*, d'*Asclepias Syr.*, et de *Colchicum*, qui, tous, augmentent les constituants solides de l'urine. Cet état est admirablement atteint par les dilutions du médicament. Il peut être trouvé utile dans la rétention spasmodique d'urine, par un froid, une émotion mentale, ou comme un symptôme rhumatismal.

Organes génitaux de l'Homme. — Douleur et rétraction au cordon spermatique droit ; douleur tractive le long du cordon spermatique droit ; douleur et sensibilité des testicules.

Observations cliniques. — On dit que le *Cimicifuga* guérit les vieux cas de blenorrhée et de spermatorrhée.

Organes génitaux des femmes. — Leucorrhée ; ménorrhagie ; suppression des règles ; sensation de pesanteur ; pression en bas dans la région utérine, avec sensation de pesanteur et de torpeur aux extrémités inférieures ; les règles viennent 8 jours avant leur époque ; travail, comme des douleurs pendant la grossesse ; avortement la 4e, la 8e et la 12e semaine de la grossesse ; froids, frissons et sensations de chatouillement, pendant le jour, dans les seins ; sensation de chatouillement aux seins.

Observations cliniques. — Aucun remède ne se tient plus haut dans l'estime de l'Ecole éclectique, pour le traitement des maladies particulières aux femmes, que le *Cimicifuga*, et son principe concentré, la *Cimicifugina*. On les emploie dans toutes les affections utérines du caractère le plus opposé. Le Dr King, une de leurs plus grandes autorités, dit (*Amer.*

Eclect. Dispens) : « Il est utile dans l'aménorrhée, la dysménorrhée, la leucorrhée et autres affections utérines. Comme accélérateur de l'accouchement, il peut être substitué à l'*Ergot* ; il excite rapidement et puissamment l'action expulsive de l'utérus. Après la couche, il se montrera utile pour calmer l'excitation générale du système nerveux et soulager les douleurs post-partum. » Dans le « *King's Amer. Observ.* », il le recommande, en outre, pour la ménorrhagie, l'aménorrhée le prolapus utérin, etc. » « Il ne détermine pas les contractions puissantes et continues, qui suivent l'usage de l'ergot, et, par conséquent, il n'est pas aussi dangereux pour l'enfant ; il ne détermine pas non plus la susceptibilité de l'organe à des doses subséquentes, comme ce peut être le cas avec l'ergot ; il paraît exciter seulement l'utérus à son activité normale. » Jones et Scudder, dans leur *matière médicale*, répètent les recommandations précédentes. Les journaux de cette Ecole sont remplis d'expériences cliniques, relatives à l'utilité de ce remède dans les maladies des femmes. L'Ecole homœopathique commence à réaliser la valeur de cet agent dans de semblables affections, et, malgré la maigreur de la pathogénésie, que nous en possédons, et le petit nombre de symptômes rapportés, en tant que se rapportant à son action sur les organes reproductifs, ceux qui l'ont beaucoup employé, sur les indications dérivées *et usu in morbis*, sont enthousiastes de sa valeur. Je vais donner ce que je pense être sa sphère particulière d'action et j'indiquerai les indications pour son usage dans les différentes affections, provenant des dérangements dans les organes de la génération.

Dans l'*aménorrhée,* ou le retard dans l'apparition des règles chez les jeunes filles, par manque d'énergie nerveuse dans les ovaires, et quand l'influence nerveuse est dirigée anormalement sur d'autres organes, en donnant naissance à la chorée, à l'hystérie, à la céphalalgie nerveuse, etc., le *Cimicifuga* rappellera les fonctions des organes de reproduction à leur état normal.

Existe-t-il, en même temps que les conditions précédentes, un état chlorotique, *Helonias* ou *Ferrum* devront être alternés avec ce médicament.

Le Dr Williams (*Méd. Investigator*, II, p. 15) rapporte un cas intéressant d'*aménorrhée*. Les règles avaient été supprimées par un violent refroidissement; six mois se passèrent sans qu'elles parurent; la malade devint pâle; les lèvres se décolorèrent et la peau blêmit. A chaque époque de l'apparition des règles, il se manifestait les symptômes suivants: Douleurs excessives dans la tête, le dos et les membres; injection des yeux avec cercles noirs autour des paupières; cela durait 2 ou 3 jours, et disparaissait sans qu'il y eut d'écoulement. On prescrivit *Cimicifuga*, 2 *grains* de la 2e trituration, 3 fois par jour, jusqu'au 3e jour qui précéda l'époque, et alors la même dose toutes les 2 heures. Les règles reparurent le jour d'avant l'époque présumée. *Ferrum* et *Strychnia*, 1/10, furent alors prescrits, et la malade a été depuis bien et régulièrement réglée; il y a de cela plusieurs mois.

Dans les *retards menstruels*, quand *Pulsatilla* ou *Senecio* ne sont pas indiqués, et quand, à la période menstruelle habituelle, leur sang n'apparaît pas, mais qu'il y a, en son lieu, une céphalalgie pressive, pesante, de la mélancolie, des palpitations de cœur et autres symptômes reflexes, — dans ces cas, le *Cimicifuga* rétablira l'état normal du système et produira un retour régulier des règles.

Dans la *suppression des règles* par le froid, les émotions mentales et des symptômes fébriles, quand il y a des douleurs rhumatismales dans les membres, ou une céphalalgie violente, ou des crampes utérines, ce médicament se montrera très-utile.

Dans la *dysménorrhée*, le *Cimicifuga* a été employé heureusement par toutes les écoles; les éclectiques le considèrent comme une sorte de panacée; plusieurs médecins de notre école parlent hautement de sa valeur. Le Dr Hill, dans son

« Epitomœ, » le conseille dans *tous* les cas, et alterné avec *Caulophyllum*. Ce n'est pas un spécifique général, cependant il sera utile dans la majorité des cas. Il est surtout avantageux dans les cas rhumatismaux et névralgiques, mais il est souvent donné avec bénéfice dans la dysménorrhée congestive, étant alterné avec *Veratrum viride* ou *Belladona*. Le meilleur mode d'administration dans ces maladies est de donner *Cimicifuga*, 1e décimale ou 100e, 3 à 4 fois par jour, pendant la période intermenstruelle, et toutes les 15 ou 30 minutes dans le fort de la douleur. La seconde ou troisième trituration décimale agira, dans quelques cas, d'une manière plus satisfaisante que la teinture. Plusieurs de mes collègues ont rapporté des cas de dysménorrhée guéris ou au moins beaucoup soulagés. Le Dr Ludlam parle plus fortement, dans le type névralgique, de *Cimicifuga* que de *Caulophyllum*; ce dernier est plutôt indiqué daus les cas compliqués de spasmes utérins ou de convulsions hystériques générales. Le Dr Williams m'envoie la relation de deux cas graves de dysménorrhée, probablement d'origine rhumatismale, qui furent apparemment guéris par l'action de *Cimicifuga*, 1e. J'ai traité plusieurs cas de menstruation difficile et douloureuse, provenant de causes diverses, et, quand, dans tous il y eut de l'amélioration, dans plusieurs l'état morbide sembla dissipé d'une façon permanente. Je considère, comme indicatifs de son usage, les symptômes suivants : — « *Avant les règles, céphalalgie* particulière, semblable à celle que causa la drogue; — *pendant*, — douleurs dans les membres, douleur intense dans le dos, en bas vers les cuisses et à travers les hanches, avec forte pression en bas, douleurs comme de travail, humeur pleureuse, énervement, spasmes hystériques, crampes, sensibilité dans la région hypogastrique, écoulement rare de sang coagulé ou flot abondant du même caractère; — *entre les règles*, débilité, éréthisme nerveux, douleurs névralgiques, tendance au prolapsus, etc. Il est indiqué aussi

dans la *ménorrhagie*, quand l'écoulement est abondant, mais plutôt de nature passive, noir, coagulé, et accompagné des douleurs ci-dessus mentionnées. Le *Cimicifuga* ne produit pas primitivement l'hémorrhagie, comme *Sabina*, *Erigeron* ou *Crocus*, mais secondairement, en diminuant la tonicité et la vitalité normale de l'utérus.

Dans la *Leucorrhée*, les éclectiques vantent hautement son efficacité ; feu le D[r] Morrow, auquel est dû principalement l'introduction de ce remède dans la pratique, se fit un grande célébrité en traitant ainsi la leucorrhée, tant extérieurement qu'à l'intérieur. Il le donnait jusqu'à ce qu'il produisit et entretint, à un léger degré, ses effets ordinaires sur le cerveau ; tous les jours, il faisait employer, comme injection, une décoction de la racine. La leucorrhée peut être vaginale, cervicale ou utérine proprement dite. Dans l'état présent de nos connaissances sur l'action de la drogue, nous ne pouvons indiquer précisément à quelle forme de leucorrhée il se rapporte. Il peut être utile dans toutes les variétés, les symptômes généraux du malade étant jusqu'à un très-haut point, notre seul guide. Le D[r] Hill cite « une leucorrhée de longue durée guérie par une expérimentation d'une semaine » et « un autre cas de leucorrhée, avec inflammation chronique et congestion de l'utérus, guéris pendant l'expérimentation, tandis qu'aucuns autres symptômes ne furent observés sur les expérimentateurs jusqu'à la disparition complète des symptômes utérins. » En considérant l'action *locale*, autant que l'action générale de la drogue, je conseillerai son usage topiquement et intérieurement. Les basses dilations semblent agir plus avantageusement. Il y a plus de 60 ans qu'il fut vanté par Stearns dans son « *American Herbal* », comme ayant une affinité spéciale pour l'utérus, spécialement pour les fonctions menstruelles, et le D[r] Tully considère cette réputation comme bien établie par les expériences des médecins de la Nouvelle-Angleterre.

Comme agent de la parturition, il était d'usage général chez les Indiens au début de la colonisation du pays. Bigelow en parle comme d'un remède actif pour faciliter l'accouchement, et Tully dit avoir vu plusieurs cas où il a produit l'avortement chez des femmes enceintes, quant il était prescrit pour la toux. L'évidence, sur ce point, est beaucoup plus pleine et plus satisfaisante que relativement à ses propriétés emménagogues. Le prof. Lee dit : « Il est à croire qu'il exerce une action spécifique sur les contractions utérines, de plus longue durée que celle de l'*Ergot*, et suivie d'une moindre torpeur et d'une plus grande susceptibilité à son action ultérieure sur l'utérus que celle qui précède son emploi. Les effets ne sont pas, non plus, accompagnés de cette action délétère et stupéfiante sur le fœtus, qui suit souvent l'administration de l'ergot de seigle.» Il est douteux que l'Ergot agisse médicalement sur le fœtus; c'est la pression continue, non intermittente, de l'utérus sur l'enfant ou sur le cordon qui produit le coma ou l'asphyxie de l'enfant avant la naissance.

« Après la délivrance, il a été aussi employé fréquemment dans le but d'amener une contraction utérine énergique, pour chasser le placenta et arrêter l'hémorrhagie post-partum. Dans ce cas, un drachme de la Teinture alcoolique saturée doit être ordonné toutes les demi-heures, au plus, jusqu'à production de l'effet désiré. » Cette connaissance de l'action motrice-utérine du *Cimicifuga* doit être appropriée par les homœopathes ; ils sont capables d'en tirer un usage beaucoup plus avantageux que les adhérents de toute autre école médicale.

L'homœopathie emploie volontiers l'*Ergot de seigle* contre les accouchements lents et difficiles, en raison d'un état atonique ou d'une perversion de fonctions de l'utérus. Je ne puis donner ma confiance à ces propriétés fabuleuses du *Seigle ergoté*, à la 3[e] ou à la 30[e], de produire des contractions utérines, qui manquaient pendant le travail ; — les preuves ne

sont pas suffisantes. Je considère *Cimicifuga*, aussi bien que *Secale, Caulophyllum*, et les autres drogues qui possèdent des vertus semblables, comme agissant *secondairement* aux états d'inertie utérine. En voici l'explication : « L'action primaire de l'*Ergot* à doses médicinales moyennes, est de produire les contractions, plus ou moins persistantes, des tissus musculaires de l'utérus. Sous l'influence continue de la drogue, ces contractions deviendront de plus en plus intenses et énergiques, jusqu'à ce que, par hyperstimulation, il se détermine un état opposé, soit l'atonie musculaire. Maintenant, ce dernier état, avec ses symptômes concomitants, est un effet secondaire de la substance, aussi bien dû à l'action pathogénétique que l'était l'effet primitif quand, dans la pratique, nous rencontrons de semblables conditions, c'est-à-dire quand l'utérus, après des efforts vains et impuissants, devient épuisé; alors, l'*Ergot* est le remède convenable, si les symptômes primitifs correspondent à ceux de la drogue, soit s'il y a des contractions persistantes et non interrompues. Mais si l'atonie utérine a été produite par l'*Ergot* même, alors ce médicament ne répondra pas à notre but et nous devrons recourir à *Cimicifuga, Caulophyllum, uva ursi*, ou au *Galvanisme*. Les états secondaires d'atonie musculaire utérine peuvent être déterminés par tous les agents susnommés, et, pour cette raison, ceux-ci se montreront utiles dans des états morbides semblables. La *dose* à employer dans ces cas sera aussi forte qu'on la peut donner, avec impunité, au malade et juste assez pour produire l'atonie du tissu musculaire. Ma théorie de la *dose*, qu'établit fortement l'expérience, est que pour les symptômes qui simulent les effets primitifs du médicament, choisi comme remède, les petites doses doivent être administrées; mais qu'il faut des doses plus puissantes pour les symptômes semblables à ses effets secondaires. En ayant recours à *Cimicifuga* dans les accouchements atoniques, nous n'avons pas besoin de donner les doses massives de l'école éclectique, — doses qui tendent à déterminer un épui-

sement secondaire. J'ai trouvé que 5 à 10 gouttes de la Teinture-mère, toutes les 15 ou 20 minutes, sont amplement suffisantes à ramener ou à produire la vitalité manquante de l'utérus. Mais il y a un état opposé de l'utérus, qui se montre quelquefois pendant le travail, état de surexcitation dans lequel les contractions utérines normales sont spasmodiques, douloureuses, tout à fait impuissantes, et *intermittentes*, parfois avec crampes aux extrémités et tendance aux convulsions générales. Ici le *Cimicifuga* est primitivement homœopathique, et une petite quantité de la 3e ou de la 6e atténuation suffira à rétablir l'action normale de la parturition. Ce médicament se montrera aussi utile après le coucher, pour déterminer une contraction utérine énergique afin d'expulser le placenta ou d'arrêter l'hémorrhagie *post-partum*. Je pense, toutefois, que dans ce but, *Secale* lui est préférable, à cause de sa propriété à déterminer des contractions plus énergiques et plus persistantes.

Les *douleurs post-partum* sont souvent soulagées très-rapidement par de petites doses de *Cimicifuga*, 2e ou 3e, ou de *Cimicifugine*, 3e. Je l'ai employé avec un avantage signalé dans les cas qui semblaient engendrés par une disposition névralgique ou par l'irritabilité nerveuse et mentale et quand le malade était agité, sans sommeil, sensible et anéanti.

La *suppression des Lochies* a été traitée heureusement par *Cimicifuga*; lorsque l'écoulement a été supprimé par un refroidissement ou une émotion mentale, il se présente quelquefois des spasmes de l'utérus avec crampes dans les membres, accompagnés de céphalalgie et même de délire. Un cas de cette sorte, que j'eus à traiter, fut soulagé en quelques heures par *Cimicifuga*, 2e trit., 2 grains toutes les 1[2 heures. Des cataplasmes chauds avaient été appliqués sur l'abdomen et la vulve, comme ce doit toujours être la pratique en ces circonstances.

Le *Cimicifuga* est utile pour soulager ces douleurs passives

en bas, indices de prolapsus dont les femmes souffrent fréquemment après l'accouchement. Il est éminemment homœopathique à la tendance à l'*avortement*, qu'il a produit dans plusieurs cas. On l'a employé avantageusement dans le cas de « fausses-couches habituelles », et il a empêché cet accident au 2e ou 3e mois. Mais, sauf le cas de concordance des symptômes généraux, *Caulophyllum*, *Sabina*, *Tanacetum* ou *Helonias* devront être préférés. Quand il se manifeste des frissons, des douleurs utérines, une sensibilité de la région hypogastrique et des pertes sanguines et que l'expulsion du fœtus devient imminente, le *Cimicifuga*, à petites doses, peut arrêter le progrès du processus morbide, pourvu que les membranes n'aient pas été détachées sur une grande surface. Si la partie séparée est peu considérable, que la malade puisse être tenue tranquille, et que le médicament convenable soit administré, on peut, je pense, empêcher une plus grande séparation. Si tout espoir est perdu de sauver le fœtus, et que l'utérus soit impuissant à l'expulser, ce remède peut être encore donné, de même qu'il est recommandé pour l'atonie utérine. Mais, dans ces cas, aucun médecin ne se fiera à la seule action médicale ; le forceps placentaire et le crochet mousse devront être employés de bonne heure et efficacement pour vider complètement la cavité utérine :

Le Dr Shide (*Amer., Hem. Observ.*) donne les cas suivants, confirmatifs de la valeur du *Cimicifuga* dans l'avortement imminent :

« I. — Mme G. H..., mère de 4 enfants, a, dans sa grossesse, éprouvé tout le cortége des souffrances ordinaires ; la sage-femme fut appelée 3 ou 4 fois, et dut souvent y rester 2 jours ; le 4e mois s'écoula, accompagné de céphalalgie, vomissements, accès de défaillance, etc. Le printemps, elle se mit sous mes soins ; je lui donnai une fiole d'un drachme de *Cimicifuga* 1, et elle prit toutes les fois qu'elle ressentait les douleurs pressives en bas, 10 gouttes dans un demi-verre

d'eau, par cuillerées à thé toutes les 5 ou 10 minutes. Avec une dose d'*Ipeca*, par occasion ; ce fut tout le traitement qui fut prescrit. Sa santé devint très-bonne, elle resta sur pied jusqu'à la dernière minute et fut délivré d'un gentil bébé ; le travail dura environ 20 minutes. La convalescence fut excellente. »

« II. — Mme W..., mère de 8 enfants ; atteinte de prolapsus utérin depuis environ 4 ans ; fut prise de fausses douleurs vers le 4e mois de sa grossesse. Je lui donnai le *Cimicifuga* à prendre comme ci-dessus. Un matin, étant assise à la table du déjeuner, elle eut une si violente attaque, qu'elle pensait certainement avorter. Elle eut tout juste le temps et la force de gagner son lit, à 4 pas de là, et s'y laissa tomber. Sa fille lui apporta la fiole, dont elle versa, en tremblant, environ un demi-drachme dans une coupe d'eau, qu'elle avala immédiatement. Pour employer son expression, elle sentit les douleurs refluer ; au bout d'une heure elle était tout à fait bien, se leva et marcha à un mille de chez elle, où je la trouvai. Elle n'eut plus qu'une seule et légère attaque, 4 semaines après, qui céda à quelques doses de médicament, et atteignit sans encombres le terme de sa grossesse, après quoi elle mit au monde un enfant bien portant. »

Dans le *Prolapsus utérin*, *Cimicifuga* est recommandé par tous les auteurs éclectiques ; mais là aussi, comme dans les autres affections, ce ne peut être un spécifique général. Quand le prolapsus est dû à une congestion, de la totalité ou du col de l'utérus, à une leucorrhée cervicale ou s'il est le résultat d'une fausse couche ou de s'être levée trop tôt après l'accouchement, et qu'un manque d'innervation semble être le fond de l'affection, alors *Cimicifuga* se montrera un excellent remède. Le Dr Morrow qui a, probablement, employé cette substance d'une façon plus étendue que quiconque dans ce pays, a été très-heureux dans le traitement du prolapsus par son application interne et externe. Aussi, dans l'Ecole homœopa-

thique, cet organe a-t-il conquis une place importante dans le traitement des déplacements utérins. (*Podophyllum, Caulophyllum, Helonias* et *Asclepias tub.* seront aussi trouvés utiles dans ces cas.)

Dans les *affections des Ovaires,* il se montrera indubitablement avantageux ; un médicament qui exerce une si profonde influence sur les organes reproducteurs, doit, nécessairement, agir puissamment sur les ovaires. Le Dr Cleveland recommande *Cimicifuga* contre l'ovarite et l'*inflammation des ligaments larges* (dans cette dernière affection, *Caulophyllum* et *magnesia muriat.* sont spécifiques). Dans l'*irritabilité de l'utérus,* après *Platina, Sabina, Aconitum* ou *Caulophyllum, Cimicifuga* se montrera le remède le plus utile que nous possédions. Quelques écrivains reconnaissent une variété d'*Epilepsie,* comme ayant son origine dans un trouble utérin, la convulsion épileptique étant due à une action réflexe; cette forme d'épilepsie se manifeste généralement pendant ou après l'époque menstruelle ; dans ces cas, *Cimicifuga* a produit des guérisons. Il a aussi détruit la tendance aux accès d'hystérie, se manifestant pendant les règles, de même que les spasmes hystériques dûs à des déplacements utérins après que la matrice a été rendue à sa position normale.

Dans la *manie puerpérale,* il s'est montré curatif. A la 43e partie du « *Braithwaite's Retrospect* » le prof. Simpson rapporte un cas d'hypochondrie puerpérale traité par la teinture de *Cimicifuga* : « Une dame, mère de plusieurs enfants, fut deux fois sujette aux plus douloureux désespoirs mentaux, un mois ou deux après sa délivrance. Dans un de ces cas, elle accoucha à Londres, et eut les conseils de plusieurs médecins éminents ; mais la maladie suivit un cours très-long et très-ennuyeux, semblant défier tous les remèdes et se termina graduellement et lentement. La dernière fois, cette malade se confia à mes soins et rentra chez elle, en Angleterre, quelques semaines après, parfaitement bien. Toutefois, au bout d'un

mois, elle revint à Edimbourg dans le plus bas état possible de dépression, présentant un tableau parfait de misère mentale et de malheur. J'essayai de plusieurs moyens pour la tirer de cette situation de tristesse et de découragement. Tout échoua. A la fin, pensant, d'après quelques-uns des symptômes et ses souffrances, qu'il pouvait y avoir, dans cette affection, quelqu'élément rhumatismal, je lui ordonnai 50 gouttes de Teinture d'*Actea*, 3 fois par jour. Après en avoir pris une dose, elle refusa de continuer, parce que la drogue avait un goût semblable à celui du Laudanum, et que tous les opiacés la rendaient plus malade. Après avoir été persuadée qu'il n'y avait pas d'opium dans le remède, elle le reprit, sans confiance, toutefois, dans les résultats, parce qu'elle avait, jusqu'à un très-haut point, perdu toute foi dans les moyens médicinaux. Quand je la revis, 8 ou 10 jours après, elle était transformée et changée à un degré merveilleux, mais tout en mieux. Le 3e ou 4e jour, comme elle me l'apprit, le nuage de mélancolie qui assombrissait son existence commença subitement à se dissoudre et à disparaître, et 1 ou 2 jours après, elle se sentit parfaitement bien, gaie d'esprit et de cœur. Mais rien ne put l'amener à prendre l'*actea* 6 ou 8 semaines de plus, et la dernière fois qu'elle passa à Edimbourg, elle vint me voir pour me dire qu'elle avait prescrit son remède à plus d'un sujet mélancolique avec presque autant de succès qu'elle en avait ressenti elle-même. » Le succès de ce traitement fut plutôt une *chance* qu'autre chose. Il est douteux, d'abord, qu'il y eut « quelqu'élément rhumatismal », et, secondement, le médicament guérit, non en antidotant l'élément rhumatismal, mais la vertu de son pouvoir de produire un état semblable dans le cerveau et de déterminer des symptômes semblables. Ce médicament a toujours eu une grande réputation, non-seulement comme accélérateur de l'accouchement, mais aussi pour prévenir les travaux lents et difficiles. Dans le désir d'expérimenter sa valeur dans ces cas, je l'ai souvent donné à

des dames, dont les couches précédentes avaient été lentes et difficiles, et généralement avec d'excellents résultats. C'est le mieux de commencer 3 ou 4 semaines avant le moment prévu de l'accouchement et de faire prendre à la malade quelques gouttes de la 1re ou 2e dil. décim. ou trit., 3 fois par jour; pendant la dernière semaine, la dose peut être répétée toutes les 4 heures. Un cas illustrera le succès qui accompagne son administration, parce qu'il est le type de plusieurs autres : « Une dame, mère de 3 enfants, exprimait une grande anxiété relative à l'accouchement attendu; elle était dans le 8e mois de sa grossesse, ses couches précédentes avaient été excessivement laborieuses, lentes, douloureuses, accompagnées d'accès de défaillance, de crampes, de douleurs torturantes, etc., avant la naissance, et de pertes, de syncopes, de plusieurs symptômes fâcheux après l'expulsion du placenta. Elle prit, pendant près de 3 semaines, environ 10 *gouttes* de *Cimicifuga*, 1re dil. décim., 4 fois par jour. Le travail se fit au moment propice, dura 6 heures, ne fut ni douloureux, ni difficile; il n'y eut ni pertes, ni défaillances, ni crampes, et la malade et ses amis en furent agréablement surpris. Elle se leva au bout de 9 jours et eut une meilleure convalescence que jamais auparavant. » Si ce médicament n'était utile que dans ces états, il serait inappréciable pour la profession. L'éditeur du *London Lancet* écrit : « Nous sommes disposés à admettre l'exactitude des observations des médecins américains, qui prétendent à une action particulière sur l'utérus. Dans l'état d'irritabilité de cet organe, si souvent observé chez des malades pendant quelque temps après la cessation des règles ou quand celles-ci sont irrégulières, quand elles vont se supprimer, dans cet état marqué par une douleur plus ou moins périodique dans la région lombaire, *Cimicifuga* apporte un soulagement rapide. Dans les douleurs névralgiques, qu'on rencontre souvent chez ces malades, en d'autres lieux, il est souvent indiqué. Les femmes, à la période de la vie dont nous

parlons, souffrent fréquemment de douleurs fatigantes à la partie supérieure de la tête, qui reviennent la nuit avec une plus grande intensité ; ces cas sont très-avantageusement traités par *Cimicifuga.*

Les douleurs des seins, qu'elles soient dues à des troubles utérins ou à sa grossesse, sont aussi très-rapidement soulagés par *Cimicifugà.*

Dans la *Phlymasia alba dolens*, je le conseillerais d'après des idées théoriques, ne l'ayant pas employé dans ces conditions, quelques-uns des symptômes de la drogue simulant très-exactement ceux de cette affection.

Larynx. — Enrouement, après le lever; enrouement; sensation désagréable dans le pharynx; constante excitation à la toux, pendant une demi-heure, et causée par un chatouillement au larynx, à 7 1|2 du soir. Essayer de parler est suivi immédiatement d'une tendance à tomber ; légère toux sèche, 4 ou 5 fois, produite par un chatouillement dans le larynx ; enrouement, le soir ; toux courte, sèche, plusieurs fois, le soir, causée par un chatouillement dans le larynx; coryza fluent ; toux, spécialement la nuit, causée par un chatouillement dans la gorge; tous hachante, très-désagréable, de quelques mois de durée.

Observations cliniques. — Les deux derniers symptômes mentionnés ci-dessus sont marqués « curatif », dans une des expérimentations. D'après ma propre expérience, j'ai employé avec succès *Cimicifuga* contre les toux; il est bien connu que plusieurs symptômes laryngiens proviennent de l'irritation utérine. L'excitation morbide est transmise au moyen d'une *action reflexe. Cimicifuga* est spécialement indiqué dans ces cas, ou quand la toux se montre pendant une grossesse ou une aménorrhée, etc.; il est aussi utile dans ces actions spasmodiques du larynx qui se présentent chez des femmes hystériques.

Le Dr R. C. Mc Clellan, de Glade-Mills (Pens.) écrit : « A

présent, j'emploie *Cimicifuga racem.* dans les toux catarrhales des enfants, spécialement la nuit, ou quand ils rentrent du froid; quand l'enfant murmure et grogne, qu'il essaie d'étouffer sa toux, il produit un soulagement instantané. J'emploie la teinture ou la 1[re] dilution, dans l'eau. »

POITRINE. — La douleur de la tête dura 10 jours et fut suivie d'un coryza avec mal de gorge et extension graduelle de la maladie à la membrane muqueuse des bronches; toux courte, sèche, hachante, nuit et jour, pendant 2 semaines, ce qui est inhabituel, l'expérimentateur n'ayant pas eu de catarrhe ou de refroidissement depuis plusieurs années; douleur aiguë dans le poumon droit, s'étendant du sommet à la base, à environ 2 pouces à droite du sternum, aggravée à chaque inspiration, continuant pendant 2 heures et diminuant graduellement d'intensité jusqu'après le repos; douleur semblable, le lendemain matin, pendant une demi-heure, mais beaucoup moins intense; douleur lancinante le long des cartilages des fausses côtes du côté gauche, augmentée en prenant une inspiration profonde, bientôt après le réveil, à 3 h. du soir. La même douleur, très-forte et très-aiguë, presque jusqu'à empêcher l'inspiration pendant quelque temps, immédiatement après le coucher, entre 10 et 11 h. du soir, et durant une demi-heure; endolorissement de la poitrine; sensation de frisson et de picotement dans les seins (femmes) le jour; sensation de picotement dans les seins. Le D[r] Tully dit qu'il produit des palpitations de cœur, lesquelles, bien que momentanées et fugitives, sont souvent tout à fait violentes, avec douleurs névralgiques à travers la poitrine. — Dans l'expérimentation des D[rs] Hill et Douglas, nous trouvons : Elancements dans la région du cœur ou dans le cœur, et douleur dans le côté gauche de la poitrine.

Observations cliniques. — Le D[r] Lee dit : « Le *Cimicifuga* a été trouvé un remède utile dans certaines affections chroniques des organes pulmonaires. » Le D[r] Gardon, de la Virginie, fut

le premier écrivain qui appela l'attention des médecins sur ce remède dans cet ordre de cas. Ayant observé son utilité dans la pratique domestique, il fut amené à y recourir pour son propre cas, qu'il considérait comme une « phthisie dyspeptique ou gastro-hépatique », bien que les signes physiques ne soient pas donnés. Les principaux symptômes étaient : 100 à 120 pulsations, toux fatiguante, expectoration purulente, douleur dans le sein et le côté droit, paroxysmes hectiques, perte d'embonpoint et de forces, hémoptysies et nombreux troubles dans les fonctions de l'estomac et du foie. Il ne fut pas pris d'autre médicament que *Cimicifuga*, auquel, à l'aide d'un régime convenable, fut absolument attribuée la cure, qui fut complète en quelques mois. On a donné d'autres cas de tuberculose, ou un bienfait marquant fut tiré de son usage, et où il arrêta évidemment la maladie. Le Dr Dardon l'employa pour lui et pour d'autres, à la dose d' « une once ou deux de la teinture de sa racine, 1 ou 2 fois par jour » ; la teinture était préparée avec de bonne eau-de-vie de seigle. Il considère ses effets sur le cerveau comme le signe du point où son action doit atteindre ; un tel abus d'un remède utile est pire que folie. C'est précisément de la même manière que l'Ecole dominante conseille de donner la *Quinine* jusqu'à ce qu'elle affecte la tête. Mais c'est aussi peu nécessaire dans l'un que dans l'autre cas. Quelques gouttes de la teinture mère ou des basses dilutions, répétées fréquemment, auront un effet meilleur et plus durable. Le Dr Hildreth (allopathe) dit : « Dans presque tous les cas, le pouls se réduisait presqu'à son type normal, les symptômes hectiques disparaissaient, et, avec eux la toux et les autres symptômes de la phthisie. » Dans la phthisie aiguë, sans complication de beaucoup d'inflammation, le Dr Hildreth rapporte qu'il a souvent vu l'action la plus prompte suivre l'administration de la décoction, la disparition des paroxysmes hectiques ou de l'excitation fébrile, le soulagement de la toux, la diminution de rapidité et

de force de la toux, la manifestation d'une perspiration cutanée avec soulagement; aussi, l'a-t-il trouvé de la plus grande uitlité « dans ces congestions et inflammations intermittentes, si fréquentes dans la 2e et la 3e période de la phthisie, par les influences atmosphériques. » Le prof. Lee dit : « il y a toute raison de mettre une confiance considérable dans *Cimicifuga* aux premières périodes de la phthisie, quand il y a une toux fréquente, hachante, et d'autres signes de la maladie. Nous l'avons employé pendant plusieurs années dans ces cas avec beaucoup d'avantage et nous en sommes venus à le regarder comme possédant presque un pouvoir spécifique pour diminuer l'irritabilité pulmonaire, en abattant la toux, tandis qu'il tonifie les organes digestifs. Il arrête rapidement la diarrhée et les sueurs nocturnes de la phthisie. » Le Dr Wood pense qu'il se montre utile dans les affections pulmonaires, seulement en allégeant l'irritation grâce à ses propriétés sédatives. Le prof. Champman l'a rangé parmi les expectorants. Ceci est toute l'expérience de la vieille école.

Mais nous avons de bonnes raisons, en jugeant d'après nos expérimentations, d'attendre beaucoup de ce remède dans certaines affections pulmonaires. Il guérit la toux, les douleurs thoraciques, la dypsnée, la fièvre, les sueurs nocturnes, et même la diarrhée. Ma propre expérience, à ce sujet, dans cet ordre de maladies, n'a pas été considérable, cependant j'ai guéri, avec des basses dilutions, quelques toux fatiguantes, avec douleurs de poitrine, difficulté de la respiration et débilité générale. Dans les maladies de poumons, des bronches, etc. il prend rang avec *Aconitum*, *Bryonia*, *Arnica* et *Veratrum viride*.

Dans la *Pleurodynie*, il a été employé heureusement dans plusieurs cas. Un étudiant vint à moi, se plaignant d'un fort point de côté entre les 6e et 7e côtes droites; il en a été saisi subitement et le point est extrêmement violent. Il me rapporta que ces attaques lui duraient généralement plusieurs jours, et

il prenait, pour cela, habituellement *Bryonia*, *Cimicifuga*, 1re dil. décim,, 10 gouttes toutes les 1/2 heures, le guérit en 24 heures.

Le Dr C.-C. Smith (*American Homœopathist*, vol. 1, p. 177) rapporte un cas de *pleurodynie :* « Le malade était une dame; la douleur siégeait dans le côté droit et était si intense que la malade ne pouvait faire aucun mouvement sans l'aggraver considérablement, et sans pousser des cris. Elle restait couchée sur le dos et pressant ses mains contre le côté affecté; la respiration était un peu courte, la toux modérée; pas de fièvre. La malade avait pris froid à la tête quelques semaines auparavant, mais elle ne s'enrhume pas facilement; elle a supporté longtemps l'exposition aux mauvais temps sans que sa santé générale en fut troublée. Le Dr Smith prescrivit *Arnica*, 3, qui ne soulagea pas au bout de 12 heures. *Bryonia*, donné en sa place, pendant toute la nuit, n'avait, au matin, apporté aucune amélioration. *Cimicifuga* fut alors prescrit, — *dix* gouttes de la teinture mère dans un 1/2 verre d'eau, une cuillerée à thé toutes les 1/2 heures, jusqu'à amélioration, puis toutes les heures. Le lendemain matin, la malade quitta son lit, *bien*, — l'amélioration avait suivi la première dose du remède. »

Dans un cas de *pleurésie* réelle du côté gauche, chez une jeune lady, je résolus d'essayer ce même remède. Dix gouttes de la 1re dil. décim. dans un 1/2 verre d'eau, guérirent promptement le mal après quelques doses. La douleur avait duré tout le jour avec quelque fièvre, et il y avait impossibilité de prendre une inspiration complète; je vis la malade le soir et la retrouvai bien le lendemain matin. »

Depuis la publication de la 1re édition de cet ouvrage, j'ai employé sur une grande échelle *Cimicifuga*, dans le traitement de la *pleurodynie* et du *rhumatisme* des *muscles pectoraux*. Je puis, en confiance, assurer qu'il est même supérieur, dans ces cas, à *Arnica, Bryonia* ou *Nux vomica*. S'il y a de la fièvre,

j'ai l'habitude de l'alterner avec *Aconitum*. Toutefois, je me fie à *Cimicifuga*, seul, même s'il existe des symptômes fébriles. Le Dr Inman affirme que dans la *vraie* pleurésie, il n'existe *pas* de douleur et que la douleur *lancinante*, ordinairement ressentie, siége dans les muscles intercostaux ; les preuves qu'il en allègue sont tout à fait décisives. C'est pourquoi, tandis qu'*Aconitum* est indiqué pour la *pleurite*, *Cimicifuga* convient plutôt à la *douleur*.

Le Dr Geo. Logan serait : « A la suite d'imprudences, dans mes premiers essais de patinage, je fus saisi d'une très-forte douleur dans le côté gauche, entre les 5e et 6e côtes ; celle-ci était si violente que le plus léger effort pour soulever les côtes la rendait intolérable. *Aconit*, 30, 3, *Bryonia* 3, calmèrent l'intensité de la souffrance, mais ne la dissipèrent pas après un traitement de 24 heures. Je pris *Cimicifugina*, 1re trit., toutes les 1|2 heures, jusqu'à concurrence de 6 doses ; après la 4e, je ressentis une légère céphalalgie frontale, qui devint très-violente au bout d'une heure, après l'administration des 2 autres prises, de sorte que je ne pouvais rester tranquille et devais me mouvoir en tous sens dans mon cabinet. Il y avait aussi de l'anxiété, et une multitude d'idées encombraient mon esprit ; des nausées furent suivies d'un abondant vomissement. Le lendemain matin, j'étais tout à fait délivré de ma pleurodynie. Dans ce cas, les symptômes primitifs de la drogue me laissaient des doutes relatifs à son homœopathicité, mais l'ayant employé dans une attaque consécutive, je me convainquis qu'il se montrerait d'une grande utilité dans cette maladie.

Dans un second accès de pleurodynie, où il y avait une douleur très-aiguë dans le 5e espace intercostal, 2 doses de *Cimicifugina* 1re trit., enlevèrent complètement la douleur, qui n'a pas reparu depuis. »

Le Dr Neidhard rapporte le cas suivant : « James O.... revint du camp des Etats-Unis à Susquehannah avec une fièvre

remittente sérieuse et une affection pulmonaire grave. Il présentait les symptômes suivants : douleur au-dessus des yeux, douleur dans la tête, du côté droit de l'occiput; aussi, douleur à la nuque avec rougeur et tuméfaction ; enduit jaune épais de la langue ; mauvais goût dans la bouche avec nausées ; d'abord constipation, puis diarrhée jaunâtre, aqueuse, avec évacuations multiples ; respiration difficile et toux avec expectoration jaunâtre, frissons le matin, à 10 h., durant de 2 à 3 heures, suivis de fièvre pendant le jour, avec sueurs froides la nuit. Après avoir mangé du fruit, il a eu, plusieurs fois, de violentes diarrhées avec douleur pessive en bas et évacuations involontaires ; frissons dans toute la région intestinale ; obstruction des forces. *Veratrum viride* et *Sanguinaria* n'eurent qu'un effet insensible sur cet état ; *Podophyllum peltatum* fut plus utile, mais ce ne fut qu'après l'emploi du *Cimicifuga* que l'affection fut entièrement guérie. L'examen physique des poumons avait révélé des signes manifestes de phthisie, qui furent, dans la suite, soulagés par *Oleum Jecoris Aselli.* »

Le Dr T.-C. Miller (éclectique) écrit au contraire : « Je vois refuser toute action à *Cimicifuga rac.* dans la phthisie pulmonaire ; si un médecin néglige l'usage sérieux des moyens diagnostics actuels, il peut confondre une autre affection avec cette formidable et incurable maladie. »

« Même dans la bronchite chronique, je n'en ai point vu tirer de bénéfice. Quelquefois j'ai trouvé des cas où le foie était atteint secondairement, en conséquence d'une affection de la moëlle, lesquels cas ne présentaient qu'une apparence superficielle de la phthisie pulmonaire, mais l'auscultation et la percussion montraient la poitrine dans leur état normal, sauf quelques palpitations nerveuses du cœur et une induration apparente du foie. Un examen attentif de l'épine révélait le siége primitif du mal. *Cimicifuga* ne guérit pas les affections hépatiques primitives, mais quelques affections secondaires. »

» Nous observons, chez quelques maladies, une toux chronique très intense dépendant d'une débilité nerveuse ; c'est alors que nous trouvons le « black cohosh » un remède excellent et qu'aucun autre ne surpasse. Dans quelques-uns de ces cas, qui sont de longue durée, il est nécessaire de l'observer avec *Ferrum*, parce que le sang a été déjà atteint. »

Pour ces *douleurs*, opiniâtres, *du côté gauche*, dont se plaignent si souvent les femmes, ce remède est presque spécifique, autant que quelque chose puisse l'être. Le Dr Simpson (*Obstetrics memoirs*, vol. I, p. 27), dans un chapitre sur le diagnostic des maladies utérines, mentionne « ces douleurs sympathiques dans des parties du corps distantes et diverses », qui sont souvent des douleurs *reflexes* ou névralgiques, déterminées par l'irritation de l'utérus. On trouve, parmi ces douleurs reflexes : — une douleur dans un ou dans les deux seins ; — une douleur sous le sein gauche et sur les bords des côtes du même côté ; — des douleurs dans le côté droit ; — des douleurs dans quelques-unes des vertèbres dorsales, la douleur dans les régions lombaire et sacrée, des douleurs dans les parois abdominales, et des douleurs dans les articulations, les extrémités, la tête et la face. » Pour toutes ces douleurs reflexes, quand elles dépendent de troubles utérins ou ovariques, il n'y a pas de remède plus utile que *Cimicifuga*. Mais il est spécialement indiqué dans « la douleur sous le sein gauche » ; celle-ci se présente plus communément chez des femmes non mariées, et elle est probablement aussi fréquente dans les cas d'affections utérines que l'est la douleur de l'épaule dans les affections hépatiques. Cette douleur est quelquefois diffuse le long du côté, mais, le plus ordinairement, elle est limitée à une petite place, pas plus large qu'un demi-dollar, quand elle n'est pas trop intense, l'acte respiratoire ne la modifie pas, mais dans les cas plus graves, elle s'augmente à l'inspiration profonde, et souvent un pauvre malade a subi la saignée, les vésicatoires, les sangsues, etc., à plusieurs re-

prises, dans l'idée qu'elle était une indication d'une inflammation pleurétique. » Le Dr Simpson a employé *Cimicifuga* dans quelques-uns de ces cas, obstinés et intenses, et la douleur a disparu rapidement sous cet usage.

Les *maladies de cœur* peuvent être guéries ou grandement soulagées par *Cimicifuga;* les troubles fonctionnels de cet organe, les palpitations, l'action irrégulière, etc., dépendant d'un irritation rhumatismale ou utérine sont modifiées avantageusement par ce remède. Je l'ai trouvé utile dans des cas qui simulaient l'*angine de poitrine*. Dans un cas, la douleur, ou plutôt l'anxiété intense du cœur, avec douleur dans l'épaule (gauche), s'étendant en bas au bras gauche (l'épaule et le bras semblaient comme *attachés au côté*), se dissipèrent par l'administration de 3 gouttes, 3 fois par jour, pendant une semaine. Depuis, par occasions, cette douleur a reparu, mais pour disparaître rapidement après une seule dose du remède. Dans un autre cas de péricardite, consécutive à un accès de rhumatisme inflammatoire, le Dr Marey a observé un excellent effet à la suite de l'usage de la 3e dilution. Le *Cimicifuga* agit mieux que *Digitalis*, dans les affections du cœur, parce qu'il domine l'action anormale en fortifiant le système nerveux et l'état général du malade. Il ne gène pas la digestion, comme le fait la *Digitale*.

Le Dr L. Walker, de Michigan, m'a communiqué un cas dans lequel *Cimicifuga* détermine l'amélioration rapide et permanente d'une affection cardiaque évidente, probablement d'origine rhumatismale. Comme il n'y eut pas d'examen physique, la nature exacte de la malade n'est pas bien connue. Voici le résumé des symptômes : « Rév. M. W..., âgé de 65 ans, fut pris, le 1er nov., d'un frisson violent, suivi d'une forte fièvre, avec nausées, pouls plein, à 90, douleur intense, à la tête, au dos et aux extrêmités. Le pouls était *irrégulier,* mais on m'apprit que cette action irrégulière durait depuis 20 ans, après une forte maladie, qu'on lui dit être une « fiè-

vre. » Deux jours après, il était mieux, la fièvre avait disparu sous l'usage de *Gelseminum*, 1re dil., mais il y avait un peu de douleur dans la région cardiaque, avec pouls petit et irrégulier. Quatre jours après l'accès, je le vis et lui trouvai trop peu de fièvre, le pouls très-irrégulier, mais petit. Le lendemain, il y avait beaucoup d'irrégularité, tantôt du ralentissement, puis de l'accélération (comme le pouls de *Digitalis*) ; les battements cardiaques étaient isochrones à ceux du pouls, mais très-pénibles et gênés ; le malade ne se pouvait coucher que la tête élevée. La Dyspnée se manifestait seulement quand il était couché horizontalement ; le malade paraissait très-faible, son esprit était très-abattu, mais résigné. *Arsenicum* semblait indiqué et fut prescrit à la 3e tritur., dans l'eau ; il fut continué jusqu'au lendemain, — 24 heures, — où il n'y avait aucune amélioration, sinon le contraire. Dans cette occurence, on appela en consultation le Dr Jeffries, qui émit l'avis que « l'action anormale du cœur à empêchait l'artérialisation convenable du sang », et fit un pronostic défavorable; il conseilla de donner *Aconitum*, *Nux vomica* et *Gelseminum* (2e) en alternation. Ces médicaments furent administrés deux jours sans résultat utile; alors, je revins à *Arsenicum*, et le continuai plusieurs jours, mais encore sans amélioration. J'étudiai ces symptômes de *Digitalis* et de *Spigelia*, sans pouvoir me décider à les employer ; le malade tombait lentement dans un état d'apparence typhoïde. Je venais lentement de lire les « *News Provings* », et les remarques relatives à l'action de *Cimicifuga* sur le cœur avaient fait impression sur mon esprit ; je me décidai à l'expérimenter dans ce cas. Je prescrivis donc 10 gouttes de la 1re dil. décim., dans un 1[2 verre d'eau, à prendre par cuillerées à thé toutes les 1[2 heures pendant 2 heures, puis toutes les heures pendant 3 h. Au bout de ce temps, le pouls, qu'aucun remède n'avait modifié, semblait augmenter en volume et en fond. Le médicament fut continué toutes les 2 h., pendant 24 heures, où on remarqua, dans ce

pouls, une amélioration manifeste et où le malade commença à se sentir mieux. Il restait encore une grande débilité cardiaque, des palpitations ou des défaillances à tout mouvement rapide, et se levant de la position couchée ou assise. *Cimicifuga* fut continué pendant environ 2 semaines, avec une amélioration progressive de tous les symptômes, jusqu'à établissement de la convalescence, l'irrégularité de l'action du cœur persista cependant et persistera probablement parce qu'elle était due indubitablement à quelque lésion organique de cet organe. » L'action du *Cimicifuga*, dans ce cas, fut évidente et nous pouvons, à coup sûr, le ranger parmi nos meilleurs remèdes dans quelques maladies du cœur.

Le cas suivant simulait une *angine de poitrine :*

« Une femme de 55 ans, — dont la monopause remonte à 10 ans; — de constitution pléthorique, sujette à des névralgies, qui a été, pendant des années, atteinte d'une hydropysie générale guérie par *Apocynum cannabinum*, présentait maintenant les symptômes suivants : — Pendant l'existence de l'Anasarque, elle souffrait beaucoup d'oppression cardiaque et de palpitations, qu'on attribuait à une hydro-péricardite; après la disparition de l'hydropisie, les symptômes cardiaques empirèrent au lieu de s'améliorer. J'appris alors qu'elle avait eu une « névralgie du cœur », à ce que lui avait dit son médecin. Maintenant, elle était, plusieurs fois par jour, prise d'une douleur interne dans la région du cœur, avec grande anxiété, couleur livide ou pourpre de la face, sueur froide aux mains, engourdissement de tout le corps et spécialement des bras. L'action du cœur semblait suspendue par un spasme subit, pendant l'existence duquel elle ne pouvait faire le plus léger mouvement, mais devait se tenir droite, avec l'apparence d'une agonie intense, imprimée sur tous ses traits. Elle disait que l'action de son cœur cessait soudainement, puisqu'il y avait une sensation de suffocation imminente, la tête étant violemment tirée en arrière par les muscles cervicaux et

qu'enfin elle perdait connaissance. Quand elle se lève, elle a des palpitations, les bras sont engourdis, la douleur *descend* au bras gauche jusque dans la main, et elle se sent tout à fait épuisée.

Je ne la vis pas avant ses premières attaques; *Arsenicum*, 3, fut d'abord prescrit et pris pendant 2 jours, sans amélioration. *Nux vomica*, pendant 2 jours, ne fit rien; puis *Naja*, 30, pendant 2 jours, sembla la rendre pire. Ce fut alors que je la vis; à l'examen physique, l'action du cœur parut être normale, pouls régulier, mou et rapide; il n'y avait pas d'eau dans le péricarde et le cœur n'était pas hypertrophié.

Cimicifuga, 1/10e fut ordonné, 5 gouttes, toutes les heures, pendant 6 h., puis toutes les 2 h.; elle avait eu une forte attaque, précisément avant de prendre le remède et deux légers accès après la première dose. Deux jours après, on m'apprit qu'il n'y en avait pas eu d'autres; au bout de 10 jours, il n'y avait pas encore de rechute.

Il a été beaucoup dit, par une certaine classe de médecins de notre Ecole, qui semble vouloir ignorer tous les nouveaux remèdes, au sujet des succès supérieurs et des cures brillantes faites par les premiers homœopathes avec les vieux médicaments. Ce cas aurait pu être guéri par *Lachesis*, *Aconitum* et d'autres drogues, mais le fait qu'il fut guéri par *Cimicifuga* en très-peu de temps, doit être objecté à ceux qui refusent de faire entrer les « News Remedies » dans notre *Materia medica*. Il peut se présenter des cas dans lesquels aucun des vieux remèdes ne sera indiqué; dans ces cas, laissera-t-on mourir le malade, faute du médicament approprié, et à qui reviendra le blâme?

Dos. — Roideur du cou; douleur tractive dans la région lombaire; douleur pulsative dans la région lombaire; le matin, en penchant le cou en avant, forte douleur tensive, tractive, à la pointe de l'apophyse épineuse des 3 vertèbres dorsales supérieures, laquelle dura plusieurs heures; tremblement

et faiblesse dans le dos ; douleur de faiblesse, tremblement, au bas du dos ; légère sensation de fatigue dans le dos, s'étendant de la région des reins au sacrum, soulagée par le repos et augmentée par le mouvement ; douleur sourde, pesante, au bas du dos s'étendant au sacrum ; douleur sourde derrière l'épaule droite ; élancements dans le dos, au-dessous de l'épaule droite ; douleur sourde dans la région des vertèbres inférieures dorsales et supérieures lombaires ; douleur au-dessous de l'épaule gauche ; douleur, comme par des furoncles, au dos et aux extrémités ; crampes dans les muscles du cou, en remuant la tête, d'abord à gauche, puis à droite ; douleur légère, occasionnelle dans l'épaule et l'omoplate droite ; pesanteur et douleur dans les régions lombaire et sacrée, s'étendant quelquefois tout autour du corps, un peu au-dessous de la crête iliaque ; douleurs rhumatismales dans les muscles du cou et du dos ; sensation de roideur et de contraction ; sensasation de pesanteur au bas du dos ; douleur tractive dans un seul muscle entre l'omoplate droite et l'épine, pendant quelques heures.

Observations cliniques. — Le *Cimicifuga* exerce une action indubitable sur la corde spinale ou ses membranes, et, pour cette raison, est capable de guérir plusieurs affections, qui proviennent de là. Dans la vraie *irritation spinale*, qui est une maladie fonctionnelle de la moëlle, ce remède est très-utile. Dans cette affection, la sensibilité spinale et tous les symptômes douloureux ne sont accompagnés d'aucune altération organique dans la corde ou les vertèbres. « La cause de cette maladie, dit Wells, n'est pas bien connue, elle se présente plus souvent chez les femmes, et spécialement, pendant les périodes menstruelles. Elle semblerait, par conséquent, avoir quelque connexion avec l'utérus. Parmi les causes existantes, les changements de temps sont probablement les plus fréquentes. Les troubles de l'esprit semblent capables de la déterminer. La vue la plus rationnelle sur la nature de l'affection

est qu'elle est, en général, de caractère rhumatismal ou goutteux. Il est facile à concevoir que l'irritation peut se propager de ces parties au tissu nerveux de la corde, ou au moins, aux nerfs qui en tirent origine et reçoivent, à leur passage, une enveloppe du tissu morbide. » Dans cette affection, j'emploie le remède à l'intérieur et à l'extérieur : *Cimicifuga*, à la dose de gouttes de la 1re dil. décim., ou *Cimicifugina* à la 1re décim. ou centième, et des lotions avec 1 partie de la teinture pour 10 d'eau. Le Dr Cleveland le considère comme spécifique pour cette affection douloureuse : le *craquement dans le dos;* ce peut n'être qu'un symptôme de *lumbago;* mais, dans quelques cas, elle est due à la rupture de quelques fibres de ces ligaments, qui joignent les apophyses de l'épine. Le Dr Simpson et l'éditeur de la *Lancet* considèrent *Cimicifuga* comme presque spécifique dans le Lumbago. Nos expérimentations nous donnent une ample base pour le choix du remède.

Il produit presque tous les symptômes du lumbago, aussi bien que les rhumatismes des muscles dorsaux et autres de l'épine. Il est homœopathique au mal que le Dr Inman décrit si correctement, dans son travail sur « l'Irritation spéciale », comme une faiblesse (atonie) des muscles qui s'attachent aux apophyses épineuses, etc. Relativement à la dose à employer dans ces cas, je conseillerai les plus basses atténuations, par la raison que les affections rhumatismales ou névralgiques ne sont produites que secondairement par *Cimicifuga*. Je n'ai jamais, dans ces maladies, tiré avantage d'une dilution ou trituration plus haute que la 3e. Le médecin n'hésitera pas, dans les cas opiniâtres, à recourir à la teinture mère. Si on détermine une légère aggravation médicinale, elle ne peut faire autant de mal que la persistance de l'affection que nous essayons de combattre.

Le Dr H.-B. Clark m'envoie la note clinique suivante :

« J.-M. R..., 43 ans, charpentier; fort, robuste d'appa-

rence ; cheveux et yeux bruns ; caractère grave, posé, tranquille ; il est, parfois, atteint de douleurs dorsales ; d'ailleurs il a été bien portant, à l'exception d'une affection rhumatismale de la jambe, qui dura plusieurs semaines, il y a 4 ou 5 ans. Pendant un an, il a souffert d'une douleur, siégeant dans la région lombaire et sur les parois abdominales opposées ; cette douleur est généralement sourde et pesante, parfois elle est aiguë ; elle est pire quand le malade est assis ou levé droit ; elle va dans le dos, quand il se penche en avant, et passe dans le ventre quand il s'accroupit. Elle est pire par les temps d'orage et par le froid ; le mouvement la soulage temporairement ; elle s'améliore aussi quand il est couché. Il en souffre davantage quand il est inoccupé, assis ou debout, comme le dimanche, que lorsqu'il travaille. Sous les autres rapports, il est bien. Je prescrivis *Cimicifuga*, 1|10, 5 gouttes, 3 fois par jour ; le malade étant exposé à la variole, fut vacciné en même temps.

18 mars. — Il rapporte que la vaccination, qui a suivi un cours plus long que d'habitude, l'a rendu tout à fait malade et que son dos le fait beaucoup souffrir ; continue le médicament.

6 avril. — Pendant qu'il a pris le médicament, la douleur du dos a été bien soulagée, quelquefois disparaissant entièrement ; n'en a pas eu pendant 5 ou 6 jours ; il y a 1 ou 2 jours, un orage étant imminent, il s'est trouvé très-mal ; continué.

Un mois plus tard, il vint de lui-même m'annoncer qu'il était tout à fait guéri après s'être servi du remède pendant ce temps ; je ne doute pas que ce soulagement ne soit permanent.

Extrémités supérieures. — Douleur sourde dans le bras droit, profondément dans les muscles, s'étendant de l'épaule au poignet, continuant le lendemain ; démangeaison et rougeur à la face dorsale de la main droite, l'après-midi, et spécialement le soir ; un bouton unique sur la face dorsale de la

main gauche, sécrétant un peu de pus au sommet, et disparaissant en 3 ou 4 jours ; démangeaison à la face dorsale de la main et du poignet gauches, particulièrement au dos du pouce, le soir; apparition de petites papules, d'abord rouges, devenant, après une légère irritation, une rougeur diffuse, qui disparut en quelques heures, mais se reproduisait, à chaque instant, par la légère irritation de la surface. Ce symptôme disparut graduellement en quelques jours. Le Dr Tully prétend qu'il produit des douleurs névralgiques aux extrémités. Il a causé quelques douleurs aux bras avec une sensation d'engourdissement, comme si les nerfs avaient été comprimés. Ces douleurs se firent d'abord sentir dans l'épaule, et descendirent dans le bras et puis dans l'avant-bras, produisant une sensation tout à fait spéciale de fatigue, d'engourdissement et quelquefois de crampe, comme dans les maladies du cœur. Douleurs semblables aux jambes, mais plus intenses et continues, à la partie supérieure de la cuisse, vers l'articulation de la hanche et la région inguinale (sciatique.)

Extrémités inférieures. — Picotements dans le gros orteil gauche, pendant un moment, sur la surface inférieure, puis ensuite à la partie supérieure, l'après-midi ; douleur sourde, vive, brûlante, à la seconde articulation du gros orteil droit, montant vers le membre et durant une heure, de 8 à 9 du soir ; la même douleur, moins intense, le 3e soir.

Observations cliniques. — Le *Cimicifuga* a été employé avec avantage dans la *Sciatique* et autres affections rhumatismales des extrémités. Le Dr Marcy écrit : « Nous avons pris l'habitude de l'employer parfois dans les affections rhumatismales, pendant ces 18 dernières années. Nous l'avons prescrit à toutes les doses, depuis les décoctions nauséennes de la vieille école jusqu'aux plus hautes atténuations homœopathiques, et de bons résultats ont suivi ces deux modes d'administration, bien que l'expérience nous ait depuis longtemps conduit à recourir au dernier. Il est surtout utile dans le rhumatisme ar-

ticulaire des extrémités inférieures, avec beaucoup de tuméfaction et de chaleur dans les parties affectées. De même que *Bryonia*, il exerce un pouvoir spécial sur l'inflammation des membranes séreuses; mais son rang d'action, et, par conséquent, son applicabilité dans le rhumatisme, sont évidemment au-dessous de ceux de ceux de cette drogue. » Le *Cimicifuga* peut être inférieur à *Bryonia* dans son action sur les tissus séreux, mais il lui est bien supérieur dans son influence sur les *tissus musculaires et nerveux*. *Bryonia* ne produit, ni ne guérit les douleurs rhumatico-névralgiques, comme le *fait Cimicifuga*, à un haut degré. *Bryonia* n'a pas d'influence sur les douleurs nerveuses reflexes, les crampes, etc., tandis que *Cimicifuga* modifie beaucoup ces manifestations anormales.

BUFO (1)

RANA BUFO. BUFO CINEREUS. CRAPAUD COMMUN.

Analogues. — Antim. cr., Arsen., Apis, As. fœt., Aur., Bellad., Calc. c., Carb. v., Dulc., Hep. s., Laches., Mer. sol., Phytolac., Pulsat., Rhus T., Rhus rad., Sulf.

Antidotes. — Laches.

Préparation. — On triture l'humeur laiteuse qui s'échappe des tubercules dorsaux de l'animal irrité.

Mode d'emploi le plus convenable. — En trituration jusqu'à la 3e atténuation; en teinture : à la 4e; en globules : depuis la 5e et au-dessus.

SOURCES A CONSULTER :

Archiv. für die homöopatische Heilkunst., vol. IV, fasc. 2, p. 102.

Journal de la Soc. Gallicane de méd. hom., 2e série, p. 241, 289.

(1) Traduction du docteur Leboucher, d'après l'ouvrage du Dr Dadea.

Rivista Omiopatica (diretta dal Dott. G. Pompili), vol. V, p. 4 et pass.

Allgemeine homöopatische Zeitung, vol. LX. — *Monatsblatt*, p. 6, 18, et vol. LXXIV, p. 164, 173, 180.

Houat, *Nouvelles données de mat. méd. hom. et de toxicol.*, 1re sér., p. 41.

North american journal of Homœopathy, vol. XVIII, p. 320.

Hahnemannian Monthly, vol. VI, p. 526.

Possart, *Reine arzneimittellehre*, vol. II, p. 92, et vol. III, p. 51.

Journal du dispensaire Hahnemann de Bruxelles, vol. V, p. 153 et pass.

El Criterio medico, vol. VIII, p. 232 et pass.

SYMPTOMATOLOGIE

Facultés intellectuelles et affectives. — Affaiblissement de l'intelligence.

Grande difficulté de rassembler ses idées. On prononce un mot pour l'autre; souvent on ne prononce que la moitié d'un mot, et on s'irrite de ne pouvoir se faire comprendre.

Stupeur et impossibilité de parler depuis deux ans.

Besoin de s'enivrer et plaisir à se trouver en un tel état.

Distraction ; manque de mémoire.

Accès de fureur qui cessent dès qu'on aperçoit quelqu'un.

Hurlements et cris sans fin.

Alternatives de pleurs et de cris chez un enfant.

Envie de mordre.

Peu de goût pour le travail. Apathie, sorte de stupidité.

Humeur variable, taciturnité, hypochondrie.

Répugnance pour la conversation.

Aversion pour les personnes étrangères.

Désir de la solitude et grande peur d'être seul.

Disposition à la colère. Colère avec envie de battre et de détruire.

Grande susceptibilité de caractère. Il s'irrite et pleure pour rien. Tristesse, anxiété.

Crainte pour son salut ; peur de mourir et d'être damné.

Défiance, dissimulation, rancune.

Peur de gagner les maladies des autres.

Impatience et mauvaise humeur.

Peur des animaux. Grande disposition à la frayeur. Un petit oiseau, ou bien un insecte qui traverse l'air, le fait tressaillir.

Tête. — Vertiges avec vacillation et besoin de s'appuyer.

Étourdissements comme si la tête était entraînée dans le mouvement d'une valse, puis stupeur et besoin de s'appuyer.

Étourdissement seulement le matin, trois ou quatre fois, surtout après le repas.

Céphalalgie avec vertige, tremblement de tout le corps, obscurcissement de la vue, régurgitation, nausées et vomissements.

Sensation d'un grand poids sur la tête avec élancements du synciput jusqu'aux yeux ; pesanteur et besoin d'appui.

Sensation de battement dans différents points avec mouvement du cerveau.

Douleurs pulsatives des arcades sourcilières au cervelet.

Hémicranie le soir avec nausées, accablement et besoin d'être couché.

Hémicranie, à droite, qu'une épistaxis fait cesser.

Pression aux tempes, comme si sa tête était serrée dans uu étau.

Douleur compressive à l'intérieur de la tête.

Élancements dans le cerveau. Élancements du dedans au dehors.

Engourdissement de la tête. Sensation comme si elle était serrée.

Élancements au cervelet qui font jeter la tête en arrière, perte de connaissance et chute, spasmes toniques et cloniques,

face congestionnée, convulsée; agitation convulsive de la bouche et des yeux, bave sanguinolente, urine involontaire, secousses de tout le corps, secousses des extrémités, surtout des jambes, sueur abondante à la face.

Crampes très-douloureuses de la tête aux joues et réciproquement.

Les douleurs s'aggravent à l'air froid, à la lumière vive, par le bruit, par les palpitations, par le mouvement, si minime qu'il soit. Un peu plus de calme la nuit et amélioration étant couché.

Grande sensibilité du cuir chevelu; éruption phlycténoïde; croûtes épaisses et farineuses; prurit brûlant, chute des cheveux.

Yeux. — Secousses convulsives des paupières. Paupières gonflées et brûlantes.

Ulcération des paupières; il y a des croûtes épaisses.

Chute des cils. Clignement continuel. Sensation comme si les yeux étaient pleins de sable.

Douleurs brûlantes aux angles avec ulcération et suppuration.

Sensation comme d'eau froide sur les yeux.

Inflammation des yeux et des paupières.

Douleurs élançantes et tiraillantes dans les yeux; pression crampoïde, éblouissement et vertige.

Fourmillement et prurit dans les yeux.

Épiphora.

Impossibilité de tenir les paupières ouvertes.

Les yeux sont ouverts plus largement que de coutume.

Ulcères sur la cornée.

Dilatation de la pupille, qui paraît vacillante.

Pupille avec reflets rougeâtres et blanchâtres. On ne supporte pas la vue des objets brillants.

Tous les objets ne sont vus qu'obliquement.

Mouches volantes devant les yeux. Myopie, presbiopie.

Oreilles. — Oreilles gonflées et croûteuses. Éraillement, ulcération, suppuration et saignement du pavillon de l'oreille.

Éruption herpétique derrière l'oreille, avec prurit insupportable.

Excroissances analogues aux verrues dans les oreilles.

Gonflement inflammatoire des oreilles et des parotides.

Sensation de chaleur brûlante dans les oreilles.

Élancements et sensation de mouvement dans les oreilles, comme s'il y avait un corps étranger.

Douleurs pulsatives dans l'oreille droite, avec sensation comme s'il en sortait une vapeur brûlante.

Douleur de distension dans l'oreille; la pression sur des glandes sous-maxillaires calme les douleurs internes de l'oreille.

Douleur crampoïde dans l'oreille interne.

Craquement, murmure à tintement dans les oreilles.

Les battements du cœur répondent dans les oreilles comme des bruits de tambour.

Grande sensibilité de l'ouïe; le moindre bruit incommode, on ne peut supporter même la musique.

Dureté de l'ouïe surtout pour la parole; accès de surdité.

Sensation comme si le conduit auditif était bouché par des concrétions.

Ulcérations et abcès dans les oreilles. Otorrhée purulente.

Le contact de l'eau aggrave les douleurs d'oreille.

Les souffrances des oreilles coïncident souvent avec celles des yeux et de la tête.

Nez. — Nez gonflé, rouge, et couvert de boutons purulents.

Embarras dans le nez et sensation de contusion. Chaleur et violent prurit dans les narines; il faut constamment y porter les doigts.

Douleurs brûlantes et élancements du nez jusqu'au front.

Narines ulcérées comme après une brûlure.

8

Épitaxis surtout le matin avec trois ou quatre éternuements de suite, et aussi le soir.

Hémorrhagie nasale jusqu'à la syncope.

Coryza avec grande sécheresse des narines. L'air frais qu'on respire semble corroder les narines. Coryza fluent avec fréquents éternuements et, après le coryza, croûtes dans le nez.

Flux nasal d'odeur désagréable. Ecoulement de mucosités jaunâtres, verdâtres, grisâtres et d'odeur putride, qui augmente le soir et après être resté à l'air libre.

Fréquents éternuements surtout le soir ; embarras dans le nez, pesanteur de la tête et des paupières.

Douleurs pulsatives et rongeantes dans les os du nez.

Face. — Face animée, quelquefois avec chaleur. Face pâle, jaune ou grise.

Ça et là face blanche et pâle, ou rouge et grise. L'eau et l'humidité sont désagréables à la figure et y causent de la démangeaison.

Eruption comme de petits furoncles aux joues et au cou. Pustules rouges et très douloureuses au front. Boutons souscutanés aux joues.

La peau de la face se bronze, s'excorie et se gerce facilement.

Inflammation avec bouffissure de la face; les yeux paraissent enfoncés dans les orbites.

Érysipèle flegmoneux à la face.

Croûtes et crevasses à la face.

Grande sensibilité de la peau et des os de la face.

Élancements à la face et sensation de brisement dans les os. Pulsations et chaleur de la face comme si on l'avait tenue trop près du feu.

Abondance de petites écailles à la peau qui se renouvellent sans cesse avec prurit insupportable.

Lèvres contractées, sèches, fendillées, sanguinolentes et très-douloureuses.

Vésicules aux lèvres; ulcéraction dartreuse aux commissures des lèvres.

Lèvres enflées, grosses, pendantes.

Aspect effrayant, regard louche. Physionomie altérée.

Bouche. — Bouche brûlante comme si elle contenait un acide; salive écumeuse, en abondance; bouche pleine de mucosités épaisses; inflammation érysipélateuse de toute la bouche; gerçures et exfoliation des parois des joues. Il faut humecter la langue, quoique la bouche soit pleine de salive.

Parole difficile, embarrassée, incompréhensible; bégaiement; gros boutons, comme des abcès, sous la langue, avec grande difficulté de manger; langue crevassée et souvent livide. Langue noire.

Goût salé ou de sang.

Dents. — Douleurs élançantes, perforantes dans les dents, provoquées par le froid, le changement de température et le mouvement.

Douleurs déchirantes dans les dents avec contraction des mâchoires et dents serrées.

Odontalgie, surtout le soir et la nuit.

Douleur dans les gencives, comme si elles avaient été brûlées; gencives gonflées, saignant facilement; fluxion, abcès et ulcères aux gencives.

Les dents semblent allongées; elles vacillent; elles tombent; elles se carient et se cassent facilement.

Gorge. — Sensation d'écorchure et douleurs lancinantes dans la gorge; mouvements convulsifs et constriction de la gorge avec sensation comme s'il y avait une pierre.

Inflammation et gonflement de la gorge et des amygdales. Déglutition difficile et douloureuse; douleur pulsative comme par un abcès dans l'amygdale. L'air passant dessus produit l'effet d'un acide corrosif.

Sécheresse de la gorge le matin. Il semble que quelque chose descend de la tête dans la gorge; des mucosités tom-

bent des narines postérieures dans la gorge; besoin incessant de graillonner.

Appétit. — Goût amer, acide, fade, de cuivre, insipide, salé, fort ou huileux; goût fade, désagréable des aliments, surtout le matin.

Goût douceâtre, nauséeux; bouche pâteuse le matin pendant un quart d'heure au plus, si on reste au lit.

Manque d'appétit avec soif; aversion pour les aliments et les boissons; profond dégoût, répugnance pour les aliments salés et chauds. La vue des aliments répugne.

Faim violente même après le repas, surtout le soir.

Sensation de défaillance comme si on avait besoin de manger, le matin et aussi dans la journée après le repas.

On désire du lait, des friandises et de l'eau-de-vie pour se débarrasser du mauvais goût de la bouche. Désir de petits gâteaux.

Forte soif d'eau sucrée froide. L'eau sucrée produit des renvois et des nausées.

Estomac. — Éructations continuelles matin et soir. Régurgitations acides, amères, nauséeuses; régurgitation et pyrosis après chaque repas.

Renvois avec goût d'œufs pourris, pendant trois ou quatre heures après avoir mangé du pain frais et des gâteaux. Fréquents hoquets.

Pendant le repas sensation d'évanouissement, avec impossibilité de parler et de se mouvoir, vue trouble et sensation de malaise à la région du cœur, pendant cinq minutes.

Après le repas, sensation de brûlement dans l'estomac chaleur et tiraillement dans l'estomac jusqu'au dos et sensation d'âpreté dans l'estomac.

Alternatives de chaleur et de froid dans l'estomac; plénitude, pesanteur et gonflement de l'estomac; fourmillement et rongement dans l'estomac; élancements, contractions et secousses dans l'estomac.

Digestion très-laborieuse, surtout pour le repas du matin. Crampes d'estomac par le moindre mouvement; sensation de faiblesse et de défaillance dans l'estomac.

Nausées et pesanteur à l'épigastre. Vomissement de presque tout ce qu'on prend.

Vomissement d'aliments, de bile, de mucosités, avec goût de sang dans la bouche, douleur tensives et crampoïdes dans l'estomac et le ventre. Vomissement de matières jaunâtres, verdâtres, ou striées de sang. Vomissement brunâtre et quelquefois de sang pur. Le vin augmente le mal d'estomac et provoque le vomissement. Grande sensibilité de la région épigastrique.

Ventre. — Douleurs pulsatives, sensation de gonflement et de déchirement au foie; brûlement et contraction dans la région du foie; crampes au foie qui arrachent des cris et forcent à se tordre; douleurs élançantes et pulsatives au foie comme par un abcès, avec vomissements bilieux. Tout mouvement du corps aggrave les souffrances du foie.

Inflammation et gonflement de la rate, avec douleurs pressives et élançantes; efforts inutiles pour aller à la garde-robe, constipation et disposition à s'effrayer.

Ballonnement du ventre avec chaleur et élancements, surtout au côté gauche; grande pesanteur du ventre comme si les intestins étaient pressés et aplatis; crampes dans les intestins qui semblent se tordre et se nouer. Sensation comme si des boules froides parcouraient tout le tube intestinal.

Inflammation des intestins, avec douleur distensive, ventre ballonné, coliques et diarrhée.

Douleur tensive et oppression au ventre, jusqu'aux hypochondres; coliques violentes avec mouvements convulsifs des membres et des mâchoires; coliques violentes, élançantes, jusqu'à se trouver mal, avec soif ardente et sueur froide à la tête, suivies de quatre selles de plus en plus liquides; coliques déchirantes avec borborygmes. Grande sensibilité de

l'abdomen; la moindre pression produit des élancements aigus. Accumulation de sérosité dans l'hypogastre comme dans l'ascite. Gonflement des glandes inguinales.

Selles. — Constipation, besoin fréquent d'aller, inutile le plus souvent, quelquefois avec petite évacuation. On rend difficilement des matières dures. Évacuations diarrhéiques, quelquefois involontaires, avec brûlure dans le ventre et surtout à l'anus, avec ténesme et affaiblissement; diarrhée sanguinolente, quelquefois suivie de matières blanchâtres très-liquides.

Évacuation semi-liquide, après le repas: diarrhée souvent accompagnée de vomissements; diarrhée aqueuse avec émission abondante d'urine et boulimie.

Frissons après les selles, le soir surtout.

Ascarides et lombrics.

Gonflement érysipélateux de l'anus.

Hémorrhoïdes borgnes avec beaucoup de douleurs (de quelle nature?); sortie fréquente d'hémorrhoïdes très-douloureuses; hémorrhoïdes fluentes, quelquefois avec écoulement de matière purulente.

Prolapsus du rectum, même hors le temps de la selle; prurit et brûlement à l'anus; excoriation entre les fesses et les cuisses.

Urines. — Douleurs de distension, de gonflement et d'embarras aux reins; douleur perforante aux reins avec oppression et besoin d'être étendu sur le dos pour trouver du soulagement; douleurs pulsatives et élançantes aux reins, souvent avec hématurie; coliques néphrétiques; sensation de gonflement de la vessie et besoin continuel d'uriner; urines fréquentes, très-abondantes.

Urines troubles et grisâtres. Urines blanchâtres avec sédiment argileux. Urines avec abondance de mucosités visqueuses.

Urines en petite quantité, jaunes, avec sédiment de même

couleur, et accompagnement de douleurs de reins. Urines limpides, très-abondantes, précédées de douleurs de reins.

Sensation comme si le col de la vessie était obstrué par des polypes; douleurs incisives le long de l'urèthre avec besoin d'y porter les mains; forte cuisson dans l'urèthre, surtout après avoir uriné.

Organes génitaux. — Gonflement, rougeur et brûlement du pénis. Éruption miliaire très-cuisante du pénis, du pubis et du scrotum. Douleurs brûlantes au prépuce. Ulcérations au meat urinaire et dans l'urèthre.

Écoulement uréthral de mucosité abondante, jaunâtre, grisâtre, avec accablement et faiblesse dans toute la partie inférieure du corps.

Douleur aux testicules comme s'ils étaient tiraillés et tordus, parfois sensation comme s'ils allaient rentrer dans l'abdomen.

Inflammation des testicules comme s'il allait s'y former une tumeur.

Boutons au scrotum, d'apparence tuberculeuse.

Atrophie ou hypertrophie des testicules.

Erections presque nulles, impuissance; pollutions fréqnentes, suivies d'épuisement. Appétit vénérien exalté. Éjaculation prompte et sans volupté, ou bien lente ou nulle. Recherche de la solitude pour s'abandonner à l'onanisme.

Organes génitaux de la femme. — Sensation de chaleur brûlante et de blessure aux ovaires. Gonflement et grande sensibilité de la région des ovaires. Douleurs crampoïdes violentes aux ovaires, s'étendant jusqu'aux aines.

Gonflement inflammatoire de l'utérus. Douleurs distensives, brûlantes, ou crampoïdes et rongeantes dans l'utérus. Sensation de quelque chose qui monte de l'utérus à l'estomac, avec agitation nerveuse et spasmes. Élancements très-aigus dans la matrice.

Aggravation des souffrances de la matrice, surtout le matin, en marchant et en restant assise trop longtemps.

Les règles avancent. Sang caillé, ou bien liquide et pâle. Avant les règles, céphalalgie, envie de vomir, coliques, prurit et brûlement à la matrice et au vagin.

Pendant les règles, céphalalgie, serrement aux hypochondres, douleur au foie, élancements à la région de la rate, palpitations, frisson général, mais surtout aux jambes; désir vénérien; oppression, faiblesse, malaise général.

Après les règles, accablement et mauvaise humeur.

Métrorrhagie. Prurit à la vulve, quelquefois voluptueux. Eruption herpétique et brûlement à la vulve.

Lencorrhée jaunâtre, blanchâtre, épaisse avant les règles. Lencorrhée surtout le soir, purulente, de mauvaise odeur; inodore et claire comme de l'eau.

Mammelles. Engorgement; inflammation, induration des seins. Élancements, douleurs perforantes, rongeantes, crampoïdes dans les seins.

Larynx. Sensation de serrement au larynx avec difficulté de respirer. Douleurs pulsatives, élançantes et d'écorchure dans le larynx. Douleur de plaie au larynx avec toux aiguë, ébranlante, suffocante.

Exsudation membraniforme du larynx. Enrouement.

Toux provoquée par un fourmillement dans le larynx après un coryza. Chatouillement dans le larynx seulement la nuit, pendant plusieurs nuits de suite, vers les trois ou quatre heures du matin, après un refroidissement des pieds. Le mouvement augmente la fréquence de la toux.

Toux rauque avec sensation de déchirement dans la poitrine. Toux caverneuse et profonde avec élancement et douleurs contusives dans le côté gauche de la poitrine.

Toux sèche avec brûlement dans le larynx. Toux grasse, surtout le matin et le soir avec sensation de froid, puis de grande chaleur et de congestion à la poitrine. Toux violente

avec vomissements. Toux avec expectoration muqueuse et sanguinolente ou de sang pur.

Poitrine. Oppression de poitrine et battements de cœur surtout en marchant vite et montant les escaliers. Dyspnée qui empêche de rester couché; pour respirer, on doit se tenir assis, droit ou courbé. Oppression l'après-midi, pendant deux jours de suite, avec serrement de la poitrine et du cœur.

Suffocation vers les trois heures du matin avec inquiétudes dans les membres, tremblement des mains, des jambes et de la tête. Respiration sibilante. Haleine fétide. Chaleur brûlante dans la poitrine. Pesanteur au cœur. Élancements, secousses et tremblements au cœur. Il faut appuyer sur la région du cœur pour éprouver du soulagement. Sensation comme si le cœur était trop volumineux. Palpitations par intervalle. Battements de cœur tantôt précipités, tantôt lents, intermittents, irréguliers.

Tronc. Douleurs de reins si violentes qu'elles empêchent la respiration et déterminent l'évanouissement; il semble qu'un fer rouge pénètre dans les reins. La violence des douleurs rend impossible le moindre mouvement. Ce symptôme paraît deux jours de suite le matin. La première fois il dure cinq à six minutes, la seconde, deux ou trois. Ensuite pendant plusieurs jours douleurs de reins sourdes comme après un effort. Elles empêchent de se lever et de se baisser. Pendant ce temps là les urines sont peu abondantes, de couleur jaune d'ocre, épaisses avec sédiment jaunâtre.

Extrémités supérieures. Douleurs de contusion aux bras, surtout pendant le mouvement. Pesanteur des bras avec grande difficulté de les mouvoir. Alourdissement des bras qui éprouvent de vives douleurs si on tente seulement de les changer de place. Douleurs tractives dans les bras, surtout le soir, la nuit et le matin au réveil. Contraction dans le bras droit (à la jambe droite). Douleurs pulsatives et élançantes avec gonflement érysipèlateux des bras et des mains. Dou-

leurs brûlantes et élançantes dans les os des bras. Faiblesse paralytique des bras. Accès d'excitation musculaire avec besoin d'agiter fortement les bras. Douleur de luxation surtout au corps. Le vêtement le plus léger gêne et fatigue les bras. Gonflement du corps et des articulations des doigts avec douleur brûlante et fortes pulsations. Fréquent engourdissement et raideur des mains et des doigts avec disposition à devenir tordus. Urticaire très-cuisante aux mains. Crevasses aux mains. Verrues au dos des mains. Panaris.

Extrémités inférieures. Douleurs élançantes et lourdeur des hanches et des cuisses, surtout en marchant et en changeant de position. Tuméfaction en forme de corde, comme dans le *phlegmasia alba dolens*, de l'aine au creux poplité. Douleur de meurtrissure aux genoux. Gonflement des genoux avec douleurs pulsatives et distensives. Élancements dans les genoux, surtout en marchant. Douleur de luxation aux genoux et aux pieds. Crampes aux mollets et aux orteils. Crampes qui réveillent en sursaut. Pesanteur, engourdissement facile des jambes. Gonflement des jambes, surtout le soir et après avoir marché. Tuméfaction rouge foncé, comme après des contusions aux jambes. Faiblesse des jambes avec douleur crampoïde aux mollets. Érysipèle aux jambes. Gonflement arthritiques aux pieds. Froid et engourdissement des pieds. Ampoules et cors très-douloureux aux pieds. Nodosités goutteuses aux genoux et aux pieds.

Sommeil. Grande somnolence, surtout le matin, après le repas et après être resté à l'air libre. A peine au lit, les crampes le prennent, ainsi que des fourmillements dans les membres, des douleurs névralgiques surtout à la tête, avec angoisse et impossibilité de dormir. Somnolence avec agitation et insomnie; on ne fait que se remuer. Insomnie le soir et la nuit. Aggravation des souffrances en se couchant sur le dos. On est forcé pour dormir de se coucher sur le côté droit ou sur le ventre. Disposition à se coucher sur le côté gauche; on

s'y trouve mieux que sur le côté droit. Sommeil tardif, ou trop prolongé le matin avec rêves et cauchemar; grande lassitude au réveil. Sommeil très-lourd avec congestion à la tête. Coma pendant deux jours. Sueur abondante pendant le sommeil, vers le matin.

Au réveil raideur du cou, douleurs arthritiques et aggravation de toutes les souffrances. Sommeil agité, réveil en sursaut avec frayeur et battements de cœur ; sensation de fatigue et d'engourdissement dans les membres pendant le sommeil qui force à changer fréquemment de position ; paroles, cris, gémissements en dormant, réveil en sanglottant ; rêves abondants, le plus souvent effrayants et tristes, quelquefois gais.

Fièvre. — Alternatives de froid et de chaud qui s'élève de la partie inférieure du corps. Froid et frissons avec moiteur de la peau, excitation nerveuse et tremblement. Froid, frissons, tremblement et vertiges surtout à l'air libre. Bouffées de chaleur à la face. Après un étourdissement, la face devient humide avec serrement au cœur et pression à la poitrine; chaleur mordicante avec embarras de la tête, brûlement au cou, dans la gorge et dans la poitrine, pouls fréquent et grande soif.

Chaleur et brûlement général avec frissons passagers, Chaleur générale, excepté aux pieds qui restent glacés jour et nuit. Fièvre avec frissons, surexcitation musculaire et délire, surtout le soir. Fièvre quotidienne le soir avec grand accablement. Fièvre tierce avec oppression générale, grande faim et soif. Aggravation de la fièvre le soir, la nuit, et quelquefois le matin. Sueur abondante, surtout à la tête, à la poitrine et au dos. Sueur affaiblissante, principalement le matin au lit. Sueur abond[illegible]e par le moindre exercice. Sensation générale de chaleur et de turgescence, ensuite constriction et froid glacial.

Peau. — Peau d'un jaune foncé, verdâtre. Sensation de tension et de frémissement de la peau, il semble qu'elle va se

déchirer. Peau brûlante, rouge, bosselée dans divers points; elle s'écorche ou se gerce avec la plus grande facilité. Grande quantité de nodosités sous-cutanées. Petits boutons blancs qui durent une journée. Boutons pareils à de petits furoncles. Éruptions qui ressemblent à la gale, au lichen, au prurigo. Phlyctènes, pemphigus, miliaire, urticaire. Dartre furfuracée, humide, croûteuse, jaunâtre. Furfures et squames au cuir chevelu et partout le corps. Érysipèle phlegmoneux, suivi d'altération des traits du visage. Éruption érysipélateuse sur différents points du corps. Tumeurs malignes de caractère érysipélateux. Furoncles et abcès. Peau humide ou sèche comme du parchemin, variant de température à tout instant. Prurit insupportable par tout le corps qui finit par devenir cuisant et s'aggrave en allant à l'air. Chatouillement à la peau comme s'il y avait un insecte. Les souffrances de la peau s'aggravent surtout le soir et la nuit.

Généralités. — Agitation par tout le corps avec grande inquiétude morale. On est forcé de changer de position, de s'agiter, surtout le soir. Sensation d'ivresse continuelle. Malaise et faiblesse surtout le matin avec impossibilité de changer de position. Grande faiblesse et sensation comme si tous les os cédaient sous le poids du corps, avec palpitations et vertiges. Engourdissement des membres le matin au réveil. Crampe et tressaillements des membres, plus forts à l'air froid le soir et le matin. Fourmillement et torpeur en diverses parties. Convulsions épileptiques. Tremblement des membres. Accès de tétanos. Gonflement et rougeur de tout le corps, comme par un érysipéle général. Gonflement et induration des glandes. Obésité. Maigreur du corps et grosseur du ventre. Douleurs contusives aux bras, aux jambes, aux reins. Fréquentes douleurs de luxation. Grande sensibilité à l'air froid et au vent. Souffrances qui paraissent surtout le matin et le soir, s'aggravent par une forte chaleur, par le vent, par une nourriture trop succulente, par les odeurs fortes, surtout celle du

tabac, et par l'humidité. Les douleurs viennent tantôt à droite, tantôt à gauche, très-rarement aux deux côtés en même temps.

Clinique. — On peut consulter ce médicament dans les accidents d'hypochondrie, d'hystérie, de congestion cérébrale, d'hémicranie, de rhumatisme du cuir chevelu, de teigne, d'alopécie, de blépharite chronique, d'ophtalmie catarrhale, scrofuleuse, d'ulcérations de la cornée, de myopie, de presbitie, d'otite, d'otorrhée purulente, de cophose, de coryza, d'ozène, d'épitaxis, d'érysipèle de la face, de stomacace, d'odontalgie, d'angine tonsillaire, de boule hystérique, de dyspepsie, de boulimie, de gastrite, de mélène, de calculs biliaires, d'hépatite, d'ictère, de splénite, d'entérite, de péritonite, d'ascite, d'adénite mésentérique, d'adénite inguinale, d'hémorrhoïdes fluentes et non fluentes, de fistule à l'anus, de prolapsus du rectum, de polyurie, de colique néphrétique, de gravelle, de gonorrhée, de chancre mou, d'orchite, d'atrophie et d'hypertrophie des testicules, d'impuissance, de leucorrhée, de métrite, d'ovarite, de ménorrhagie, de métrorrhagie, de mastite, d'abcès fistuleux aux seins, de croup, de laryngite, d'hémoptisie, de tuberculose, de congestion pulmonaire, de paralysie des extrémités, de fièvre vespertine, quotidienne, tierce, d'érysipèle, de phlegmon, d'anthrax, de miliaire, d'urticaire, de gale, de furoncles, de pemphigus, de verrues, d'épilepsie, d'hystérie, de tétanos, de scrofule, de goutte, etc.

Traduit du *Compendio di matiera medica di Terapeutica per il dottore Bernardino Dadéa.*

PAR LE DOCTEUR LEBOUCHER.

BUFO SATRYTIENSIS. BUFO AGUA.

CRAPAUD DU SAHY

Analogues : *Bufo*, convolvulus.

Antidotes???

Préparation : on triture la salive? qu'on obtient de l'animal en l'irritant.

Formes les plus convenables à administrer : En trituration, jusqu'à la troisième; en teinture à la quatrième; en teinture et en globules à la cinquième et au-dessus.

Pour de plus amples renseignements, consulter : Mure, *Pathogénésie brésilienne* et le même ouvrage, traduction en anglais du docteur Hempel, p. 195.

SYMPTOMATOLOGIE.

Facultés intellectuelles et affectives. Peu de disposition à l'étude; répugnance pour le travail; incapacité pendant toute la seconde partie du jour.

Moins d'activité que de coutume; paresse; manque de mémoire; oubli des choses dont il s'occupait à l'instant même.

Augmentation de l'imagination ; grande gaieté et vivacité d'esprit.

Tristesse; recherche de la solitude; découragement; humeur sombre, taciturne; manque de fermeté.

Tête. Pesanteur extrême de la tête à deux heures après-midi, après une promenade.

Pression au côté droit du front.

Sensation de faiblesse dans toute la moitié gauche de la tête.

Élancements à la tempe gauche.

Boutons au front; gros bouton rouge à l'occiput.

Yeux. Pression expansive et prurit dans l'orbite; les or-

bites semblent plus grands et les yeux semblent en toucher les parois, surtout la nuit. Les yeux sont cuisants et douloureux au toucher, rouges et chauds.

Une ancienne fongosité devient sanguinolente.

Face. Prurit à la face ; on est forcé de se frotter le matin. Petite excavation sur le masseter gauche avec suppuration sanguinolente. Douleur au devant du lobe de l'oreille gauche.

Lèvres. Violent prurit aux lèvres.

Estomac et ventre. Picotements au creux de l'estomac. Sensation douloureuse sous les fausses côtes.

Fécès, anus. Selle facile ; prurit autour de l'anus.

Organes génitaux. Prurit au pubis ; violent prurit aux parties génitales ; érection continuelle sans aucun désir.

Poitrine. Pression sur les cartilages des fausses côtes.

Tronc. Douleur au sacrum qui s'aggrave en s'asseyant, en se baissant et en se redressant. Démangeaison au sacrum et aux vertèbres lombaires.

Extrémités supérieures. Douleur dans les muscles extenseurs du bras droit ; douleur aiguë dans le carpe droit ; bouton sur le poignet droit ; picotements au bout des doigts de la main droite et à l'extrémité des orteils du pied gauche ; pincements à la partie interne du coude gauche.

Extrémités inférieures. Douleur à la partie interne du genou droit ; douleur de crampe à la partie externe de la jambe droite ; bouton rouge qui finit par suppurer et laisse une tache noire ; picotement au gros orteil droit ; ganglion sous la plante du pied droit.

Sommeil. Insomnie. Il s'endort pendant une heure au milieu du jour quoiqu'il n'en ait pas l'habitude. Somnolence. Rêves poétiques et philosophiques.

Peau. Prurit presque partout. Démangeaison violente.

Clinique. Voir *Bufo.*

(*Traduit par le Dr Leboucher, d'après le compendio du Dr B. Dadéa.*)

VALERIANA OFFICINALIS

Valeriana officinalis, valeriana minor; valeriana sylvestris; valeriana officinale, valeriane sauvage, petite valeriane; baldrian Wurzel. — Dipsacées. Juss.; — Triandrie monogynie. Linn.

Tige haute de 6 à 18 centimètres, fistuleuse, simple, droite, poilue, arrondie; feuilles opposées, profondément pinnatifides; folioles lancéolées, dentées en scie; fleurs rougeâtres ou blanchâtres, terminales ou axillaires, en panicules; calice denté; corolle à cinq divisions irrégulières, fruit monosperme, infère.

C'est la racine qu'on emploie en médecine; celle-ci se compose d'une souche cylindrique, blanche, d'où partent des rameaux fibreux, écailleux, de couleur blanche à l'intérieur, de couleur brune à l'extérieur. Elle a une odeur forte et nauséeuse, sa saveur est âcre et amère. Trommdorf, qui l'avait analysée, y a trouvé une substance particulière soluble dans l'eau, mais non dans l'alcool, non plus dans l'éther; une résine noire, une huile essentielle, verdâtre et camphrée; un extrait gommeux, de la fécule et du ligneux.

SOURCES

Hahnemann fragmenta de viribus medicamentorum positivis. Lipsiæ, 1805, par. 1re, pag. 251.

C.-G. Franz. Archiv fur die Homoëpathische Heilkunst. Leipzig, 1823. T. II, cah. 2, p. 153. — Beitzäye zur reinen Ayneimittellehre von Stapf. Leipzig, 1838, 120-146.

Stapf., ibid. — Gross., ibid. — Wislicences, ibid.

J.-C.-G. Jörg. Materialiem zu einer Künftigen Heilmittellehre. Leipzig, 1825. T. I, p. 141-145. — Engler, ibid., p. 129. — Geintz, ibid. — Haase, ibid. — Heisterbergk, ibid. — Kneschke, ibid. — Kummer, ibid. — Winkler, ibid. Piénitz, ibid. — Siebenhaver, ibid. — Enders, ibid. — Ströfern, ibid. — Toutes ces expérimentations ont été faites avec la racine de valeriana en infusion, ou en poudre. Ainsi, on trouvera 1/4 livre, c'est-à-dire que le sujet a pris le quart d'une livre d'infusion faite avec un gros de valeriana, etc.; — ou bien deux onces d'eau, c'est-à-dire deux gros de valeriana infusés dans deux onces d'eau bouillante.

Trousseau. Traité de thérapeutique et de matière médicale. Bruxelles, 1843, p. 464.

Barbier. Traité élémentaire de matière médicale. Bruxelles, 1837, p. 218.

Dodoëns, Pempt., p. 262. — Hill, on Valerian. — Junker, Therapia generalis, p. 111. — Rajus, Hist. plant. T. I, p. 388. — Andrée, Cases of epilepsy, p. 262. — Haller, Hist. stirp. helvet., n° 210. — Horstius, Pharmacol. cathol. f, CLX. — Cap. Hoffmann, off., p. 583. Carminat, Opusc. thérapeut. Vol. 1, p. 227, 238. — Marchant, Mémoires de l'Académie des sciences de Paris, 1706.

PHÉNOMÉNOLOGIE

MORAL. Sérénité extraordinaire, sig. inf., un gros et demi, c'est-à-dire que le malade a pris *trois onces* d'une infusion. Winkler.

Engler, Vivacité extraordinaire, le soir; après 4 heures, un quart de livre d'une infusion faite avec 3 gros de valeriana pour une livre d'eau; il est plus gai et plus dispos que d'hahitude, le soir, après 24 heures. — Engler, un quart de livre dans l'infusion de laquelle entre *quatre gros de valeriana.* — Gaieté excessive qui touche à l'espièglerie, avec pouls un

peu moins rapide. Winkler. Trois onces d'une infusion où entre un gros et demi par livre d'eau.

5. — Sentiment de bien-être dans le corps avec gaieté, avec un demi gros de poudre de valeriana dans une *once d'eau*. Winkler.

Esprit plus calme qu'auparavant ; il sait tout examiner et comprendre avec plus de facilité ; une sorte de gaieté comme après avoir pris du café ; le premier jour. Franz.

Agitation, il ne trouve de repos nulle part, comme dans l'approche d'une grande joie après une heure et demie. Franz.

Circonspection, gravité le deuxième jour. Franz.

Les opérations de l'esprit se font avec vivacité et légèreté le soir. Un quart de livre d'une infusion qui contient 5 gros de valeriana par livre d'eau, Engler.

10. — Grand abattement le lendemain matin. Deux gros et demi de poudre dans une once d'eau. Winkler.

Il se sent mal à l'aise, découragé, sans appétit, jusqu'à 11 h. du soir. Deux gros et demi de poudre dans une once d'eau. Winkler.

Sentiment d'inquiétude hypochondriaque, comme si les objets qui l'entourent lui étaient inconnus et qu'il fut séparé d'eux ; la chambre lui paraît vide et peu sûre ; quelque chose le pousse à la quitter (pas d'odeur). Wislicenus.

Le soir, dans l'obscurité, frayeur (quelqu'un pourrait le faire souffrir) ; le 1er jour. Franz.

TÊTE. Quelques vertiges très-fugaces. Trousseau.

15. *Obnubilations* (par les émanations). Hill.

Étourdissement subit dans la tête, au point qu'il chancelle et tombe sur le côté, étant debout. Gross.

Sentiment de légère exaltation dans la tête, comme après une ivresse ; après une demi-heure. Stapf.

Une sorte d'ivresse et de vertige en se baissant, il lui semble que tout tourne autour de lui ; après une demi-heure. Stapf.

Mobilité excessive des idèes, comme dans l'ivresse; il lui revenait le souvenir obscur et embrouillé d'idées et d'actes antérieurs qui se succédaient avec une telle rapidité, qu'il se trouvait à la fin tout étourdi et comme stupide; il lui semblait qu'il rêvait (par l'odeur). Wislicenns,

20. En se baissant, stupeur dans la tête; après un quart d'heure. Stapf.

L'urine bilieuse, évacuations alvines plus fréquentes, mais en petite quantité et avec quelque effort, tête sombre et pas d'appétit; le lendemain matin, après 24 heures par 2 onces et demi à deux gros. Jorg.

Sensation de plénitude dans la tête après une demie heure; pendant 2 heures par un gros infusé dans 10 gros d'eau. Guntz.

Embarras de la tête, qui à diverses reprises se change en une douleur tiraillante, pressive et occupant principalement la région frontale, le soir à 10 heures; après 6 heures par 1 gros infusé dans 3 onces d'eau. Kummir.

Léger mal de tête, la nuit, avec sommeil agité; après 7 heures par 3 gros infusés dans 4 onces d'eau. Guntz

25. Un peu de céphalalgie. Trousseau.

Violente pression dans le front, après quoi, au bout de quel-minutes, élancements dans le front et surtout dans les orbites, qui se changent de nouveau en pression. Les élancements sont comme saccadés, *comme s'ils allaient traverser les yeux*; après un quart d'heure, pendant quelques heures. Stapf.

Mal de tête une heure après le dîner, pression au-dessus des yeux, comme si le globe était refoulé au dehors, surtout en le remuant l'après-dinée à 1 heure, après quelques heures. Franz.

Céphalalgie gravative, surtout au-dessus des orbites, le soir à 11 heures, le 2e jour. Franz.

Douleur pressive incommode, dans la région frontale droite, se dirigeant périodiquement vers le côté gauche, dès 8 heures

du soir; après 4 heures, par un quart de livre à 5 gros, Kummer.

30. Céphalalgie pressive dans la moitié droite du front, le soir; un demi-gros de poudre dans une once d'eau. Enders.

Céphalalgie pressive, surtout dans la région du front, toute la soirée; un demi-gros de poudre dans une once d'eau. Strofern.

Légère douleur pressive, se dirigeant du front vers le vertex, mais s'étendant encore vers les yeux dans lesquels on éprouve, au moindre effort, une sensation de pression dans le globe; au bout de 3 heures, après un quart de livre d'infusion à 3 gros. Kummer.

Céphalalgie pressive, non-seulement dans le front, mais dans le vertex; un gros de poudre dans une once d'eau. Strofern.

Douleur pressive, s'étendant du côté droit du front sur toute la tête par intervalles mais revenant aussi promptement; elle empêche de s'endormir; ce mal qui s'était dissipé pendant le sommeil revint le lendemain à 2 heures de l'après-dînée et persista jusqu'à 5 heures; après 3 heures, par 3 onces d'infusion à un gros et demi. Kummer.

35. Céphalalgie pressive et serrante, se propageant depuis la région frontale droite sur toute la tête, quelquefois même vers les yeux qui étaient sensibles au moindre effort; elle se dirigeait aussi à différentes reprises vers l'angle de la mâchoire inférieure droite et y détermina une sensation d'engourdissement; le soir après 3 heures par 3 onces d'infusion à 3 gros. Kummer.

Fréquents accès de maux de tête pressifs, tantôt ici tantôt là, l'après-dînée; après 8 heures par 3 gros infusés dans 4 livres et demi d'eau. Jorg.

Pression et tiraillement pénétrant dans le côté de l'occiput par l'odeur). Franz.

Pression sourde de dehors en dedans, dans la tempe droite, par intervalles; après 10 minutes. Gross.

Céphalalgie lancinante. Hahnemann.

40. Elancements en haut sur le sommet de la tête, le soir, à 10 heures. Franz.

Dans le milieu du front élancement violent, profond, à l'intérieur, saccadé; après 2, 3 et 4 heures. Stapf.

Mal de tête pressif, lancinant, pendant 8 heures. Hahnemann.

Un courant d'air lui donne de suite une douleur tiraillante dans le côté droit de la tête ; le soir à 5 heures, le 2e jour. Franz.

Tiraillement douloureux autour des orbites, plus vers le côté, surtout en se baissant; après une demi-heure. Gross.

45. Tiraillement constrictif dans le côté droit du front, en travers; après 5 minutes. Gross.

Tiraillement pressif pénétrant de la nuque vers l'occiput, en renversant la tête, le matin de 11 heures jusqu'à 2 heures. Franz.

Resserrement sourdement pressif dans la moitié gauche du front. Gross.

Vulsion passagère dans la tempe droite. Gross.

Tension sourde dans la bosse frontale. Gross.

50. Douleur passagère comme s'il avait reçu un fort coup sur le sommet de la tête, une sensation douloureuse constrictive étourdissante, qui, quoique prenant son point de départ sur le sommet, envahit toute la tête, quitte d'abord les autres parties et se fait le plus longtemps sentir sur le vertex. Gross.

En se baissant, sentiment de chaleur passagère dans la tête, après un quart d'heure. Stapf.

Afflux de sang vers la tête, pendant une heure, avec embarras non-désagréable dans le front, pendant un quart d'heure; au bout d'une heure, 2 gros de poudre dans un verre d'eau. Kneschke.

Afflux de sang vers la tête avec la sensation de plénitude et chaleur à la face; par un gros de valériane infusée dans deux onces et demi d'eau. Kenischke.

Léger afflux de sang vers la tête, et par suite un état de plénitude non douloureux, surtout sous le ventre, pendant une heure ; après six à huit minutes ; par deux gros infusés dans deux onces et demi d'eau. Jorg.

55. Afflux de sang à la tête avec pression légère vers le sommet ; après un quart d'heure, par trois gros infusés dans quatre onces d'eau. Jorg.

Congestion vers la tête, sans douleur ni embarras; de dix heures à midi, un gros et demi de poudre dans une once d'eau. Kneschke.

A midi, le pouls donnant 90 pulsations par minute, sueur au front avec raideur des lombes; le 3e jour. Franz.

A midi, sueur au front, et après le dîner, lassitude des yeux, comme après une débauche ; le 3e jour. Franz.

En enfonçant le chapeau, sensation de froid glacial sur la partie supérieure de la tête : le soir, à cinq heures ; le 3e jour. Franz.

Yeux. — 60. Déchirement dans le globe de l'œil droit, par l'odeur ; après deux heures. Franz.

Picotement dans l'angle interne de l'œil, le matin à onze heures ; le 3e jour. Franz.

Le matin, après s'être levé, *pression dans les yeux ; les bords des paupières semblaient enflés et excoriés*, surtout à l'angle interne de l'œil gauche ; ils sont rouges ; le 3e jour. Franz.

Sensation de pression dans l'œil droit, comme par un orgeolet ; après trois heures ; à midi. Franz.

Cuisson dans les yeux, comme par la fumée ; à trois heures de l'après-midi ; après six heures. Franz.

65. Douleur et gonflement des paupières ; l'après-dinée à une, deux et trois heures ; le 3e jour. Franz.

Uu peu d'incertitude et de susceptibilité dans la vue, l'ouïe et la myotilité. Trousseau.

Le matin, trouble devant les yeux et douleur, comme s'il n'avait pas bien dormi ; le 3e jour. Franz.

(Il voit mieux de loin qu'auparavant.) Franz.

Lueurs devant les yeux. Franz.

70. Etincelles devant les yeux. S. Hahnmann.

Le soir, dans les ténèbres, lueurs devant les yeux ; toute la chambre (obscure et close) lui paraît éclairée, comme par le crépuscule, au point qu'il croyait distinguer tous les objets; il s'y joignait en même temps une sorte de tact à distance (Art. firngefühl des Tastsinnes), par lequel il sentait le voisinage des objets, quoiqu'il n'y dirigeât point ses regards ; il s'assura plus tard que les objets affectaient réellement la place qu'il leur avait reconnue ; le soir à dix heures; au bout de treize heures. Franz.

Au moment où il s'endort, il se réveille en sursaut, il croit apercevoir une grande lumière, comme si le côté de la salle qu'il a en regard était en feu ; après quelques jours. Chez un homme qui prit quatre verres d'une décoction faite avec six grammes de racine de valériane par jour. Barbier.

Des jets de lumière semblent, par moment, s'échapper de leurs yeux, ils deviennent éblouissants chez plusieurs personnes. Barbier.

Oreilles. Légère vulsion dans le conduit auditif droit, comme de légères tractions ; après un quart d'heure. Gross.

75. Tiraillement spasmodique dans le conduit auditif gauche. Gross.

Le soir, dans le lit, tintement dans les oreilles et hallucinations de l'ouïe, il croyait entendre le bruit des cloches; le soir à onze heures, après quatorze heures. Franz.

Visage. Les joues deviennent rouges et chaudes au grand air, sans sueur; au bout d'un quart d'heure, sueur par tout

le corps et surtout au visage, à midi, après trois heures. Franz.

Vulsion passagère, répétée, spasmodique à l'os de la pommette gauche. Gross.

Dans la branche droite de la mâchoire inférieure, vulsions passagères répétées, comme des secousses électriques ; après sept heures. Gross.

80. Tressaillement rapide, indolent, de temps en temps, sous la peau de la joue gauche ; il lui semble que ce mouvement doit être visible, quoiqu'il ne le soit pas ; il disparaît pour peu de temps en frottant légèrement avec la main. Gross.

Tiraillement passager, douloureux, spasmodique dans l'os de la joue droite ; après un quart d'heure. Gross.

Pression (pression vulsive) sur le côté de la lèvre inférieure et à la gencive de la dent canine ; après une heure. Franz.

Eruption de boutons dans le blanc de la lèvre supérieure et à la joue ; petites vésicules blanches sur le bord rouge qui est saillant, douloureux au toucher ; le 4[e] jour. Franz.

Bouche. Mal de dents. S. Hahnemann.

85. Douleurs lancinantes dans les dents. S. Hahnemann.

Tiraillement d'avant en arrière dans les dents de la mâchoire inférieure, puis dans celles d'en haut, d'arrière en avant. Gross.

Sensation de sécheresse de la pointe de la langue, sans soif, pendant un quart d'heure ; après trois quart d'heure le matin. Franz.

Dans la région du voile du palais, douleur lancinante qui s'accroit petit à petit, à la fin avec goût amer dans la bouche et afflux d'eau, qui excite à tousser (par l'odeur) ; après trois quart d'heure ; par un gros dans dix onces d'eau. Franz.

Gorge. Léger grattement dans la gorge pendant cinq minutes; par deux gros dans deux onces et demie d'eau. Güntz.

90. Sensation de grattement dans la gorge; par un quart de livre d'infusion à cinq gros de valériane. Haase.

Grattement, griffement dans la gorge, avec excitation à renacler; après une demi-heure. Stapf.

Sensation de contraction crampoïde dans le pharynx, pendant deux heures, le matin; après douze heures, par un gros infusé dans deux onces d'eau. J. Hummer.

Le matin, au réveil, goût muqueux, désagréable dans la bouche. Gross.

Un quart d'heure après le dîner, goût amer sur la pointe de la langue en léchant les lèvres; après trois heures. Franz.

95. Avant de manger, goût et odeur comme de suif infect; à midi, le 2e jour. Franz.

Goût agréable, comme l'odeur de la violette.

Goût mauvais, qu'on ne peut spécifier, mais qui provoque du dégoût; plusieurs heures après la prise; par demi-gros infusé dans 10 gros d'eau. Siébenhaar.

Goût très-désagréable, grattant avec renvois; deux gros de poudre dans un once d'eau. Winkler.

A midi, violente faim, qui affecte l'estomac, comme du malaise (faim canine), et quoique l'idée de manger lui est indifférente, il mange cependant avec appétit et beaucoup; à midi, après trois heures. Franz.

100. Diminution de l'appétit; après cette heure, par trois gros infusés dans quatre onces d'eau. Jörg.

Peu d'appétit à midi; par deux gros infusés dans deux onces et demie d'eau. Jörg.

Pendant le dîner, sentiment de chaleur dans tout le corps et au visage, avec sueur au front; après trois heures. Franz.

Estomac. *Fréquents renvois à vide.* Gross.

Avant de manger, fréquents rapports d'air; après deux heures. Franz.

105. Régurgitation *d'un liquide rance* (soda), mais qui ne vient pas dans la bouche, l'après-dînée à quatre heures ; après sept heures. Franz.

Quelque chose de particulier, grattant, provoquant des nausées, mais sans renvois (irritation bileuse) remonte de l'estomac à travers l'œsophage, jusque dans la bouche ; après un quart d'heure, par trois gros de valériane infusée dans quatre onces d'eau. Jörg.

Quelques renvois, peu de minutes après la prise ; par un quart de livre d'infusion à trois gros. Haase.

Renvois ayant le goût du médicament au bout d'un demi-quart d'heure ; par un quart de livre à six gros de valériane. Heisterberk.

Fréquents renvois avec le goût détestable du médicament et nausées jusqu'à vomir ; par un demi-gros de poudre dans une once d'eau. Ströfern.

110. De suite, en s'éveillant le matin, *renvois ayant l'odeur et le goût du foie de soufre*. Gross.

Nausées qui l'empêchent de souper ; un gros de poudre dans une once d'eau. Ströfern.

Envies de vomir. S. Hahnemann.

Vomituritions et vomissements. Junker.

Envies de vomir passagères ; après sept minutes. Stapf.

115. Malaise comme pour vomir, comme si un fil descendait dans la gorge, qui se fait sentir en premier lieu autour du nombril et remonte peu à peu jusque dans le pharynx, avec afflux copieux de salive. Hahnemann.

Quelque chose de chaud remonte de l'épigastre et rend la respiration difficile. Gross.

Malaise avec défaillance, pâleur des lèvres, froid glacial du corps, puis vomissement de bile et de mucosités avec grand froid. Franz.

Vomissements. S. Hahnemann. — Rajus.

Vomissement la nuit. S. Hahnemann.

120. Sensation de plénitude dans l'estomac, sans rapports, qui, au bout d'une heure, se change en boulimie ; de suite, après deux gros infusés dans deux onces et demi d'eau. Jörg.

Après la boulimie, sensation de plénitude dans l'estomac de tout le bas-ventre, il lui remonte encore le long de l'œsophage jusqu'au soir, quelque chose de particulier, grattant et nauséeux, non suivi de renvois, qui lui enlève tout son appétit ; par deux de gros de valériane infusée dans deux onces et demie d'eau. Jorg.

Malaise, plénitude, nausées dans l'estomac et mal de tête, avec renvois ayant le goût du médicament, pendant une heure, un gros et demi de poudre dans une once d'eau. Guntz.

Sentiment de plénitude dans l'estomac jusque tard dans la nuit ; un gros et demi de poudre dans une once d'eau. Kneschke.

Dans la région de l'estomac, depuis neuf heures jusqu'à midi, sentiment de plénitude et pression légère, surtout à l'endroit où se trouve le cardia ; deux gros de poudre dans une once d'eau. Kneschkle.

125. Sentiment de plénitude dans la région de l'estomac, qui lui enlève tout l'appétit, avec éructations fréquentes, ayant le goût désagréable du médicament ; un gros et demi de poudre dans une once d'eau. Siebenhaar.

L'estomac paraît plus plein que d'ordinaire, pendant toute la matinée ; l'appétit reste aboli presque toute la journée ; après une demi heure ; par deux gros de valériane infusée dans une demie once d'eau. Kneschkle.

Pression qui survient subitement dans le creux de l'estomac et disparaît de même avec gloussement dans le ventre. Gross.

Sensation de pression et pesanteur dans l'estomac, jusqu'au soir ; par un gros et demi de valériane infusée dans trois onces d'eau. Piénitz.

Ardeurs et douleurs semblables à des crampes dans la région de l'estomac ; de quatre à cinq heures du soir ; après huit heures; par un gros infusé dans deux onces d'eau. Jorg.

130. — Faiblesse de l'estomac. Andrée.

Ventre. Ballonnement du ventre. Gross.

Ballonnement du ventre, jusqu'au soir ; par deux gros infusées dans deux onces et demie d'eau. Jorg,

Sentiment de distension excessive dans le bas ventre, comme s'il allait crever. Hahnemann.

Dureté du bas-ventre. S. Hahnemann.

125. — Beaucoup d'air dans les intestins, qui en sortant, répand parfois une mauvaise odeur, l'après-dinée â trois heures; après sept heures, par un gros infusé dans deux onces d'eau. F. Jorg.

Gland. Tendance à contracter le ventre, au point qu'il le fait involontairement (effet alternant.) Gross.

L'épigastre et la région du foie sont douloureux au toucher, le soir, à onze heures ; le 2e jour. Franz.

En étant assis, douleur tiraillante, contusion dans le côté gauche de l'hypogastre, qui s'étend vers le milieu du bas-ventre et peu après, grouillement dans les intestins, l'après dinée à deux heures ; 2e jour. Franz.

Dans le côté gauche de l'hypogastre, douleur de serrement crampoïde en étant assis ; le soir à onze heures le 2e jour.

140. — Dans le côté gauche de l'hypogastre, douleur comme s'il avait fait un effort, en étant assis ; le soir à sept heures ; le 2e jour. Franz.

Douleur sourdement pressive dans les muscles du ventre, comme après un coup ou un refroidissement aggravés en inspirant. Gross.

Dans l'hypogastre, surtout au dessus du pubis, douleur contusive qui augmente par accès, comme une pression ou un tiraillement douloureux. Gross.

Douleur pressive dans le bas-ventre. Hahnemann.

En sortant du lit, sensation de pression dans la région hypochondriaque gauche, immédiatement au dessus des dernières fausses côtes, qui, en toussant ou en inspirant devient une douleur vive et persiste pendant trois jours. Par deux gros de poudre en deux onces d'eau. Heisterbergk.

145. — Au côté gauche au dessus du creux de l'estomac, au cartilage d'une côte, une pression intermittente comme par une pointe mousse. Gross.

En écartant les jambes, seulement, pression tiraillante au devant, au dessous de l'anneau inguinal droit (dans la glande de l'aine), avec douleur quand on touche à la partie ; après une heure. Franz.

Dans l'hypochondre droit, secousses douloureuses. Gross.

Étant debout, violent élancement et refoulement en dehors dans la région des dernières vraies côtes gauches ; le soir à huit heures ; 3e jour. Franz.

Douleur sécante passagère qui descend rapidement du creux de l'estomac jusqu'à la région ombilicale ; après une demi heure. Gross.

150. — Légères tranchées dans l'intestin grêle, dans la région du nombril, pendant deux minutes seulement, au bout d'un quart d'heure ; par deux gros infusés dans deux onces et demie d'eau. Jorg.

Tranchées passagères dans l'intestin grêle, après une heure ; par trois gros infusés dans quatre onces d'eau. Jorg.

En contractant le bas-ventre, douleur dedans, comme un pincement et des tranchées. Gross.

Le soir dans le lit, mal de ventre, pincement dans l'hypogastre le 1er jour. Franz.

Toute la soirée, douleur çà et là dans le bas-ventre, qui persiste une fois pendant une heure sous forme de serrement dans la région du nombril ; le 2e jour. Franz.

155. — Dans l'hypogastre, douleur pressive tiraillante, le soir de dix à onze heures ; le 2e jour. Franz.

Douleur fouillante dans le bas-ventre. S. Hahneman.

Dans l'hypogastre, une sorte de tortillement avec quelque malaise, comme à l'approche des règles. Gross.

Deux soirées de suite, *vers* 10 *heures*, violent *mal de ventre*, comme si le côté gauche du bas-ventre était ulcéré en dedans; le 2e et 3e jour. Franz.

Mouvements et borborygmes dans l'intestin grêle, pendant 15 minutes ; après une demi heure ; par un demi gros dans deux gros d'eau. Sieben Haar.

160. — Au bout d'un quart d'heure, mouvements et borborygmes dans les intestins, surtout dans la région du nombril, accompagnés de quelques légères tranchées ; au bout d'un quart d'heure cette agitation cesse et il a une selle de consistance naturelle ; un gros dans dix gros d'eau. Siebenhaar.

Diarrhée. S. Hahnemann.

Abondantes évacuations alvines. Haller.

Deux selles en bouillie depuis midi jusqu'au soir ; par un gros et demi dans trois onces d'eau. Pienitz.

Deux selles diarrhéiques, précédées de gargouillements et de quelques tranchées dans les intestins à trois et cinq heures de relevée ; après sept et neuf heures ; par un demi gros dans dix gros d'eau. Guntz.

165. — Une selle diarrhéique, l'après dinée à deux heures ; par deux gros dans trois gros d'eau. Guntz.

Selles plus fréquentes que d'ordinaire, mais chaque fois en petite quantité et avec quelques efforts ; par deux gros dans deux onces et demi d'eau. Jorg.

(Le nourrisson qui avait toujours eu de fréquentes selles molles, a maintenant des évacuations plus abondantes, plus liquides, presque aqueuses, dans les quelles nagent des parties consistantes comme des flocons de lait caillé.) Gross.

Après une selle naturelle, violent tenesme dans l'anus, comme si la diarrhée allait survenir; celui-ci disparaît peu à peu, mais revient tellement fort, au bout de quelques heures, qu'il doit se présenter à la chaise percée où il a une évacuation ordinaire. Gross.

Selle ordinaire, le premier jour, après 24 heures, évacuation verdâtre en bouillie avec un peu de sang. Franz.

170. — (En faisant des vents, le nourrisson crie et fait des efforts; il sort quelquefois un peu de sang par l'anus.) Gross.

Rectum. Térébration dans le rectum, le soir à dix heures; le 2e jour. Franz.

En étant debout, douleur térébrante dans le côté gauche du rectum, comme dans le muscle sphincter; à une heure; le 2e jour. Franz.

En étant debout, un élancement dans le rectum; après une heure. Franz.

Violent déchirement dans l'anus, quant il se remue, étant assis l'après dînée à deux heures, le 3e jour. Franz.

175. — (Le nourrisson pousse violemment en urinant, au point que le rectum, d'un rouge foncé, fait saillie, et il en coule quelques gouttes de sang. Gross.

Système urinaire. Serrement passager dans la région de la vessie; le 2e jour, le soir. Franz.

Fréquente émission d'urine. Horstius. — Hoffmann. — Carminatus.

Fréquente excrétion des urines, les trois premières heures. Franz.

Sécrétion abondante des urines, pendant plusieurs heures; par un quart de livre d'infusion à six gros. Haase.

180. — L'urine est augmentée et il s'y forme par le repos des flocons bruns nageants au fond; par un quart de livre a cinq gros. Winkler.

Urine très-bilieuse en quantité ordinaire; l'après dînée; par deux gros dans deux onces et demi d'eau. Jorg.

Urine d'un brun foncé ; par trois gros infusés dans quatre onces d'eau. Jorg.

L'urine reste brunâtre et trouble, et dépose un sédiment rouge de minium, pendant plusieurs jours. Deux gros et demi de poudre dans une once d'eau. Kummel.

L'urine d'un rouge foncé, ne déposant pas. Un gros et demi dans trois onces d'eau. Edinkler.

185. L'urine sort trouble, d'un rouge foncé, s'attachant au fond du vase sous forme d'une rouge minium et forme un nuage sablonneux de même couleur. Un gros et demi dans trois onces d'eau. Edinkler.

L'urine trouble déposant un léger sédiment blanchâtre, le matin; après 12 heures : un quart de livre à cinq gros inf. Engler.

L'urine trouble avec sédiment muqueux, qui se dissout très-facilement dès qu'on agite le vase. Un quart de livre à six gros inf. Engler.

L'urine est sécrétée en moindre quantité, mais contient plus de parties muqueuses. Jörg.

L'urine forme un nuage sur le fond du vase. Jörg.

190. L'urine émise le soir tard, dépose au fond du vase des flocons bruns, en la secouant devient trouble et argileuse. Un demi gros de poudre dans un once d'eau. Edinkler.

L'urine devient trouble et forme un dépôt blanc muqueux. Un demi gros de poudre dans un once d'eau. Engler.

L'urine se change en un liquide trouble et forme le dépôt ci dessus. Un gros de poudre dans un once d'eau. Engler.

Dépôt furfuracé dans l'urine, trois gros inf. dans quatre onces d'eau. Güntz.

Organes génitaux. En étant assis, douleur tensive glous-sante dans le testicule droit; le soir à 5 heures, le 2me jour. Franz.

(1) Effet curatif? Agricola (Médec. Herbad, p. 19) l'administra contre 'impuissance.

195. Chatouillement et tiraillement comme si la verge était engourdie, précédés la veille de fréquentes érections; le 3e jour, le matin. Franz.

Muqueuse nasale. Violents éternuements. Gross.

Poitrine. Oppression passagère de la poitrine, à la dernière vraie côte du côté droit. (par l'odeur) Franz.

Après le déjeuner habituel, respiration difficile et inquiétude sur la poitrine, le matin, à 9 heures; le 2e jours. Franz.

En marchant, pression en travers de la moitié inférieure de la poitrine et oppression de la respiration, le soir, à 10 heures; le 3e jour. Franz.

200. Pendant une promenade à cheval, au pas, fréquents élancements sur la poitrine, le soir à 5 heures; le 3e jour. Franz.

Douleur vulsive dans la poitrine. Hahnemann.

En respirant, surtout en faisant de profondes inspirations, dans le côté gauche de la poitrine (au-dessous du creux axillaire), *un élancement sourd, comme une pression de dedans au dehors,* qui y persiste pendant tout le temps de l'inspiration; une pression intérieure et extérieure provoque aussi une douleur (de plaie). Gross.

Au-dessous du creux de l'aisselle droite, quelques secousses rapides, passagères, comme des commotions électriques. Gross.

205. En étant assis et debout, élancements subits dans la région du cœur, mais diminuant en se baissant, en inspirant seulement, après 2 heures. Franz.

Palpitations. S. Hahnemann.

Le soir, dans le lit, tiraillements en travers du sacrum, le 1er jour. Franz.

Douleur tiraillante dans le dos. S. Hahnemann.

Douleurs rhumatismales dans les omoplates. S. Hahnemann.

210. Au-dessus de l'anus, dans la région et sur le coccyx, pression gloussante, le matin à 9 heures, le 2e jour. Franz.

Quelques élancements dans le côté gauche, sous les fausses côtes, après un quart d'heure. Hapf.

Élancements dans la région rénale en s'asseyant, après 2 heures et demi. Franz.

Dans la région lombaire gauche, au-dessus de la hanche, violente douleur, comme s'il s'était donné un tour de reins, plus en étant debout et surtout dans la position assise, qu'en marchant. Gloss.

Membres. Engourdissement paralytique dans les membres. S. Hahnemann.

215. Le matin, après le lever lassitude excessive dans les jarrets et les articulations des pieds, avec douleur de brisement sur les cuisses et dans le sacrum, après 10 heures ; le 3e jour. Franz.

Après avoir fait un bout de chemin, une sorte de raideur ; douleur de fatigue dans le pli du bras et dans les jarrets, l'après diner, à 5 heures. Franz.

Douleur, comme de brisement, dans les membres. S. Hahnemann.

En étant tranquillement assis, tiraillement douloureux, lent et vulsion dans les membres inférieurs, comme dans les os. Gross.

220. En cessant de marcher, douleur de paralysie dans les genoux, les coudes et les articulations des épaules, après 4 heures. Franz.

Membres supérieurs. Bruit douloureux, désagréable, dans le creux auxilliaire, à 3 heures de l'après dinée ; le 3e jour. Franz.

A l'aisselle et dans des parties, sur de petites places, pression de gerçure ou élancement sourd, comme par un instrument mousse. Gross.

Pression sourde à la tête de l'humerus, comme avec le bout du doigt. Gross.

Elancement douloureux au bord postérieur du muscle deltoïde ; le soir, à onze heures ; le 2e jour. Franz.

225. Elancements au-dessous de la pointe du coude, le soir, à six heures, le 2e jour. Franz.

Elancements dans les phalanges moyennes ; le soir, à onze heures, le 3e jour. Franz.

Tiraillement spasmodique instantané (une espèce de vulsion) dans les muscles des bras immédiatement au-dessus du pli du coude et dans les muscles du côté externe de la cuisse ; à midi, le 4e jour. Franz.

En écrivant, tiraillement spasmodique au muscle biceps du bras droit (par l'odeur). Franz.

En plaçant le bras fléchi sur la table (en écrivant) douleur tiraillante qui descend du muscle deltoïde jusque dans le pli du coude, s'il le laisse pendre ; alors le tiraillement à travers tout le bras se change à la fin en un sentiment de pesanteur des doigts, comme si le sang s'y était accumulé en trop grande quantité ; trois quarts d'heure après. Franz.

230. Dans le bras gauche, à partir de l'aisselle jusque dans les doigts, tiraillement très-douloureux entremêlé de quelques élancements dans les muscles ; une sorte de déchirement qu'aucune position n'augmente ni ne diminue, qui devient bien plus violent après une seconde dose (quoiqu'il eût disparu déjà depuis plusieurs heures) et se dissipa alors en marchant, après un violent élancement dans le genou (qui l'empêchait presque de marcher) pour faire place à une douleur tiraillante de bas en haut, et vice-versà, depuis le genou jusque dans les orteils (moindre en marchant qu'étant assis), qui se manifestait en même temps dans le pied droit, quoiqu'à un moindre degré. Stapf.

Vulsion spasmodique, répétée, qui traverse l'humérus, comme des secousses électriques dans l'intérieur de l'os, et très douloureuse. Gross.

Dans la main gauche, violentes secousses instantanées, mai

passagère, l'endroit est même encore douloureux quand on y touche. Gross.

Vulsion spasmodique, à différentes reprises, à travers le pouce gauche, comme une secousse électrique. Gross.

(Déchirement dans l'articulation du coude.) Franz.

235. Déchirement au côté interne de l'avant-bras, l'après-dînée à quatre heures ; le 3e jour. Franz.

En écrivant, douleur dans le pli des coudes, comme s'ils étaient contus, s'étendant ensuite de bas en haut sous forme de douleur tiraillante dans le muscle biceps brachial, le matin, à sept, neuf heures ; le 3e jour. Franz.

En écrivant, tremblement des mains, chaleur et rougeur de joues avec chaleur par tout le corps, le matin, à dix heures ; le 3e jour. Franz.

Membres inférieurs. Le soir, dans le lit, sensation de chaleur dans la hanche gauche, comme une douleur de brûlure, le soir, à onze heures ; le 3e jour. Franz.

Tressaillement et vulsion dans les muscles de la hanche droite. Gross.

240. Au-dessus de l'anus, dans la région du coccyx et au-dessus, pression gloussante ; le matin, à neuf heures, le 2e jour. Franz.

Au-dessus du genou gauche, en travers de la cuisse, pression sourde de temps en temps, par intervalles, qui descend ensuite de la cuisse vers le genou. Gross.

Au côté gauche, au-dessous du genou gauche, pression sourde, régulière, comme avec le bout du doigt. Gross.

En écartant les membres inférieurs seulement, tiraillement qui descend le long du côté externe de la cuisse ; après deux heures, le matin. Franz.

Après un violent élancement dans le genou gauche, douleur qui rémonte et descend du genou gauche jusque dans les orteils, et se manifeste aussitôt dans l'autre jambe ; précédée de douleurs dans l'épaule jusque dans les doigts. Stapf.

245. En étant assis, tiraillement dans les articulations des pieds ; l'après-dînée, à quatre heures, le 2e jour. Franz.

Tiraillement et sensation, comme d'abattement, le long du tendon d'Achille dans le pied, en étant assis, qui disparaît quand il se lève de son siége (par l'odeur) Franz.

(En étant debout) dans le milieu de la cuisse gauche, vulsion passagère, répétée, comme de secousses électriques, puis dans la même partie, douleur de meurtrissure. Gross.

Au bord interne du pied droit, vulsion passagère répétée, comme de secousses électriques, une demie heure après. Gross.

Déchirement dans les jarrets en étant assis et debout, le soir, à onze heures, minuit ; le 3e jour. Franz.

250. En croisant les jambes, la droite sur la gauche, il est pris de déchirements dans le mollet gauche, l'après-dînée, à quatre heures ; le 2e jour. Franz.

En étant assis, déchirement pulsatif dans le mollet droit, l'après-dînée ; le 3e jour. Franz.

Déchirement dans le gras de la plante des pieds, auquel succède de la chaleur, l'après-dînée ; le 3e jour. Franz.

Déchirement sur le dos des orteils, du gros surtout, le soir, à onze heures et minuit, le 2e jour. Franz.

Élancement en devant, à la tête du tibia, le matin, à onze heures ; le 3e jour. Franz.

255. Élancement continuel immédiatement au-dessous de la malléole externe au tendon d'Achille ; à une heure de l'après-dînée ; le 3e jour. Franz.

En étant assis, élancement et douleur dans les talons, le 4e jour. Franz.

En étant assis, douleur de tiraillement au côté externe du mollet, le soir, à cinq heures ; le 2e jour. Franz.

En étant assis, douleur spasmodique sur le devant de la cuisse, qui remonte jusque dans l'aine, le soir à dix heures, le 2e jour. Franz.

Le long du côté externe du gras de la cuisse jusque dans la hanche, douleur déchirante, spasmodique (vulsive), dans la matinée; le 4e jour. Franz.

260. Quand il se met à marcher, surtout en faisant un faux pas, douleur comme de serrement, immédiatement au-dessus du creux du jarret droit, l'après-dinée à 4 heures; le 2e jour. Franz.

Douleur de gerçure au côté externe du genoux gauche. Gross.

En étant assis, douleur très-vive dans le creux du jarret, qui s'étend à travers tout le mollet, l'après-dinée, à une heure, le 2e jour ; Franz.

Douleur dans les rotules, le 4e jour. Franz.

Douleur continuelle dans les talons; le 3e jour. Franz.

265. En étant assis, sentiment de douleur dans les talons, dans le droit surtout, après 24 heures. Franz.

Endolorissement des bouts des orteils, le soir; le 4e jour. Franz.

En allant en voiture, douleur comme de brisement dans le milieu de la cuisse droite jusqu'au dessus du genoux, au côté externe, la douleur se fait surtout sentir quand la voiture cahote, après 6-8 heures, l'après-midi. Franz.

En marchant, dans le milieu du tibia, sur le devant, douleur de brisement, comme si l'os y avait été fracturé et n'était pas encore consolidé, pendant plusieurs jours. Gross.

En allant en voiture, par le cahotement, douleur comme de brisure dans l'articulation du pied gauche, après 6-8 heures; l'après-dînée. Franz.

270. (Après avoir rapidement monté les escaliers), douleur d'entorse passagère dans l'articulation du pied droit qu'il sent toujours étant debout, presque pas en marchant; la marche semble plutôt la faire passer. Gross.

De suite, douleur d'entorse à la malléole externe du pied

droit, qui se fait plus sentir en étant debout qu'en marchant. Gross.

Abattement et tension dans les mollets, en étant debout, l'après-dînée, le 3e jour. Franz.

Pesanteur excessive et fatigue des jambes, en étant debout, qui se dissipe en marchant, après un quart d'heure. Gross.

Pesanteur dans les mollets; en marchant, il lui semblait qu'elle ne pouvait plus avancer. Haps.

275. Pesanteur, et en même temps douleur tiraillante et d'exulcération dans les bouts des trois orteils médians, avec sensation de refroidissement, comme si un vent traversait les plantes des pieds jusque dans les mollets, l'après-dînée, à 4 heures; le 2e jour. Franz.

Symptômes généraux. Excitation morbide des nerfs; quoiqu'il paraisse plus gai et plus fort qu'auparavant, il sent néanmoins une forte lassitude dans les yeux, dans les bras, les jarrets, après 24 heures l'après-dînée; le 2e jour. Franz.

En plusieurs endroits, sur une toute petite place, pression déchirante ou élancement sourd, comme avec un instrument dur, émoussé. Gross.

Tiraillements, comme des secousses subites, en plusieurs endroits, tantôt ici, tantôt là. Gross.

Tressaillement et vulsion superficiels çà et là dans les muscles. Gross.

380. Tout le corps est en quelque sorte surexcité, le pouls bat quatre ou cinq fois de plus; pendant une heure; au bout d'un quart d'heure, par deux gros infusés dans deux onces d'eau. Jöry.

Etat très-grand d'abattement, le matin. Jöry.

Peau. Gerçure, çà et là, sur de petites places, qu'on peut recouvrir du bout du droit. Gross.

Éruption cutanée; d'abord petits boutons rouges, confluents, puis blancs, durs, élevés, en quantité, aux bras et sur la poitrine. Franz.

Sommeil. Baillements et pandiculations. Gros.

385. Le soir, grande détente et somnolence; le 2e jour. Franz.

Elle dort (ainsi que son nourisson) d'un sommeil plus tranquille qu'auparavant, sans rêves inquiétants ni embrouillés. Gross.

Sommeil profond et lourd toute la nuit, par un gros dans deux onces d'eau, inf. Kummer.

Sommeil très-profond, un gros de poudre dans une once d'eau. Engler.

Il passe la nuit dans l'agitation et ne s'endort que vers le matin, pendant ce sommeil, rêves très-vifs; un gros de poudre dans une once d'eau. Engler.

290. Sommeil très-agité; il est éveillé par des douleurs dans l'estomac qui ont de l'analogie avec des crampes, et reste éveillé pendant une heure; par deux gros inf. dans trois onces d'eau. Jöry.

Le sommeil est agité par des rêves toute la nuit; par un quart de livre à cinq et à six gros. Engler.

Sommeil la première nuit, avec beaucoup de rêves embrouillés, et le matin encore grande fatigue. Franz.

Sommeil, la 2e nuit, plein de rêves inquiétants, et quelquefois voluptueux. p. ex. il va en voiture dans une mare profonde. Franz.

Jactation durant le sommeil. Hahnemann.

300. Insomnie. Hahnemann.

Fièvre. Frissonnement. Hahnemann.

Sentiment tressaillant de froid, passager, après 2 heures, le matin, à 11 heures. Franz.

Horripilation qui descend de la nuque. Gros.

Froid qui envahit tout le corps. Gross.

305. — *Augmentation de la chaleur.* Hahnemann, Corminat.

Sensation de chaleur augmentée, mais modérée, sur tout le corps, pendant un quart d'heure; par un quart de livre à six

et huit gros. — Par une demi livre à huit gros. Heisterberyk.

Chaleur agréable, augmentée, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur du corps, les deux premières heures. Franz.

Toute la journée, chaleur augmentée avec pouls rapide et fréquent, le 2e jour. Franz.

Chaleur continuelle dans tout le corps, et agitation dans les quatre premières heures. Franz.

310. — Le soir, étant assis, chaleur sèche au visage et dans tout le corps, le soir, à neuf heures, le 2e jour. Franz.

Le soir, pendant deux heures, fréquentes bouffées de chaleur aux joues, pendant lesquelles le pouls ne compte que 60 pulsations, avec sentiment de sécheresse de la langue, sans soif, et non précédées de froid, le 2e jour. Franz.

Chaleur par tout le corps; il n'y a qu'à la hanche qu'on dirait qu'on l'arrose avec de l'eau froide. Gross.

Pendant les bouffées de chaleur au visage, le soir, douleur tiraillante, pressive dans le côté droit de la tête, qui s'étend, sous forme de pression, dans l'orbite droite; et une ou deux heures après, mal de ventre, le 2e jour. Franz.

Toute la journée, augmentation de la chaleur du corps, surtout pendant le mouvement, avec sueurs au visage, au front, etc., le pouls étant fréquent, fort de quatre-vingts à quatre-vingt dix pulsations; le 1er jour. Franz.

315. — Pendant le diner, sentiments de chaleur dans tout le corps et au visage, avec sueur au front, le 1er jour; après trois heures. Franz.

Toute la matinée, chaleur et sueur au moindre mouvement, le 3e jour. Franz.

En marchant, de suite, chaleur et sueur par tout le corps, surtout au visage, le 1er jour Franz.

Synoche. Hahnemann.

Transpiration légère, la nuit; par un demi gros de poudre dans deux onces d'eau. Strofern.

320. — Sueurs copieuses; la nuit; par deux gros dans deux onces et demi d'eau. Jory.

Sueurs abondantes. Marchant.

Augmentation des sueurs artérielles. Carminatus.

Le pouls bat quatre à cinq fois de plus à la minute; par trois gros dans deux gros et demi d'eau. Jorg.

Le pouls bat de 70, 74, à 75 fois au lieu de 69, jusqu'à midi, deux heures après la prise; un gros infusé dans deux onces et demi d'eau. Knischkle.

325. Pouls à 85 pulsations dans la minute, le matin à dix heures, le 3e jour. Franz.

Le pouls est enfin accéléré et irrégulier; on remarque quelquefois deux à trois pulsations très-rapides; il est en même temps plus tendu. Gross.

Pouls à 90 pulsations dans la minute; dans le premier quart d'heure le pouls est plein et fort; dans le second, diastole plus courte, avec chaleur agréable par tout le corps, et un sentiment de tressaillement inquiet, qui semble remonter du bas-ventre; après deux heures. Franz.

Pouls inégal, 60 pulsations dans la minute, 90 dans une autre, faible et petit; dans la matinée, après deux heures. Franz.

Après trois quarts d'heure, pouls à 78 pulsations, avec contraction du cœur faible, à peine sensible. (86 pulsations). Franz.

Une société d'expérimentateurs sous la conduite du Dr Jorg, entreprit en 1819, 1820 et 1824 quelques essais avec la Valériane, qu'on administrât sous toutes les formes, en teinture, en infusion, en poudre. C'est le résultat de ces travaux que nous rapportons dans les quelques lignes qui vont suivre. Quant aux expériences, faites par Stapf, Gross, etc., nous les signalons dans le tableau pathogénésique, sans pouvoir en communiquer les rapports à nos lecteurs, par la raison qu'ils n'ont pas été publiés.

1° Engler, commence ses expériences le 12 décembre 1820, l'après-dînée vers quatre heures. Il prit alors la quatrième partie d'une infusion de trois drachmes de racine de Valériane pour une livre d'eau. Il se sentit, vers le soir, plus gai et plus alerte qu'avant ; le pouls ne fut pas accéléré et il dormit la nuit, de son sommeil calme, habituel.

Le 13 décembre il prit le quart d'une infusion, qui pour la même quantité d'eau, contenait quatre drachmes de Valériane ; il en ressentit les mêmes effets.

Le 14 décembre, il prit à la même heure le quart d'une livre d'eau contenant quatre drachmes de Valériane en infusion et ressentit ensuite la tête complètement libre, seulement il lui parut que le même soir, les facultés intellectuelles étaient plus vives et plus faciles. Il dormit d'un sommeil inquiet la nuit, et le lendemain matin, ses urines étaient troubles et déposaient un léger sédiment blanchâtre.

Le 16 décembre, il se prépara avec six drachmes de racine de Valériane et une livre d'eau bouillante une infusion dont il prit le quart, l'après-dînée vers quatre heures. La tête resta libre, et il eut la nuit suivante un sommeil agité. L'urine trouble déposait un sédiment muqueux, qui se dissolvait quand on la secouait pendant quelques instants.

2° Guntz but le 9 décembre 1822 l'après-dînée vers quatre heures l'infusion de deux scrupules, le 10 décembre à la même heure, celle d'une drachme, le 11 décembre, celle faite avec une drachme et demie, le 12 et 13, celle d'une infusée faite avec deux drachmes de racine de Valériane, sans observer la moindre action,

Le 14 décembre, il but l'après-dînée à 4 heures, quatre onces d'une infusion faite avec quatre onces de racine de Valériane, il ressentit, pendant la nuit, un léger mal de tête, et un sommeil agité. La même quantité prise le 16 décembre à quatre heures provoqua un léger accès de mal de tête gé-

néral, qui persista jusqu'à neuf heures du soir; sommeil agité et dépôt argileux dans les urines.

La même quantité prise le 17 décembre, donna lieu aux mêmes effets, tandis qu'une infusion faite avec trois onces d'eau et deux drachmes de racine de Valériane, prise le 18 décembre, passa inaperçue.

3° Haase, avala, le 12 décembre 1822, l'après-dinée, à 4 heures, le quart d'une infusion faite avec une livre d'eau et trois drachmes de racine de Valériane, sauf quelques renvois qui se déclarèrent peu de temps après la prise, il n'observa aucun autre phénomène.

Le 13 décembre, il but le quart d'une livre d'infusion faite avec quatre drachmes de Valériane; hors quelques renvois et un peu de grattement, se déclarant peu de temps après la prise, il ne ressentit aucun trouble dans aucune partie du corps.

Même absence d'action, hormis le goût particulier, quelques renvois et la sensation de grattement, après la déglutition du quart d'une livre d'infusion avec cinq grammes de racine.

Le 16 décembre, il avala le quart d'une infusion faite avec six drachmes de Valériane et une livre d'eau bouillante, après quatre heures du soir. Dix minutes après il eut *excrétion abondante d'urine,* qui persista pendant plusieurs heures. — Même effet le 17 décembre, après une égale quantité d'infusion prise à quatre heures.

Il prit le 18 et le 19 décembre, le soir après quatre heures l'infusion faite avec huit drachmes de Valériane et une livre d'eau. Il ne constata, pendant ces deux jours que ses renvois répétés, et l'augmentation de la sécrétion urinaire, qui, dix à quinze minutes après la prise n'avait subi aucun changement. La tête ne fut affectée ni par les fortes ni par les faibles doses,

Heisterbergk, entreprit ses essais le 14 décembre de la

même année, vers quatre heures de l'après-dînée, en avalant le quart d'une livre d'infusion, tiède, qui contenait cinq drachmes de valériane, mais sans aucun résultat.

Il but, le 16 décembre, le quart d'une livre d'infusion contenant six drachmes de racine de Valériane, et ne ressentit pendant le premier quart d'heure après la prise, que des renvois répétés ayant la saveur du médicament. En répétant, le 17 décembre, vers quatre heures du soir, la même quantité préparée avec la même quantité de Valériane, il éprouva, au bout de six à huit minutes, sur tout le corps, la *sensation de chaleur* augmentée mais modérée de sorte qu'en sortant, il s'aperçut moins du froid; cependant, en rentrant dans la chambre chaude, *elle n'était pas suivie de sueur.* Cette sensation persista, pendant un quart d'heure à peu près. et pendant le même laps de temps il eut des renvois ayant la saveur spéciale du remède.

Le 18 décembre, à quatre heures du soir, il avala le quart d'une infusion à huit drachmes de racine de Valériane par livre d'eau, et ressentit de même, au bout de quelques minutes l'*augmentation de la chaleur cutanée* pendant une demie heure, non suivie de transpiration. Mêmes renvois avec saveur de Valériane pendant un quart d'heure. On ne constata aucun changement dans l'état du pouls.

Le 19 décembre, il but six onces ou la moitié d'une infusion de huit drachmes de Valériane par livre d'eau, à quatre heures du soir et constata encore la sensation de chaleur augmentée par tout le corps, pendant une demi-heure, qui disparut sans transpiration à quatre heures et demie. Mêmes renvois pendant le premier quart d'heure, et nul changement dans la circulation. L'urine évacuée le 19 décembre, le soir tard, avait déposé le lendemain un sédiment blanc.

Il répêta la même expérience le 20 décembre avec la même infusion forte, qui donna lieu aux mêmes phénomènes que le

jour précédent. Il se trouva dans l'impossibilité de constater ses urines le lendemain.

Kneschke, prit le 12 décembre, dans l'après-dînée, vers quatre heures, le quart d'une infusion contenant par livre d'eau trois drachmes de racine de Valériane, sans en ressentir le moindre effet. Même effet nul à la suite de la prise d'un quart de livre à quatre drachmes. Le 13 décembre le quart d'une infusion à cinq drachmes n'apporte aucun phénomêne appréciable. Le 14 décembre, l'infusion à six drachmes, dont il prit le quart le 16 et 17 décembre, fut complètement inefficace. L'ingurgitation d'un quart d'une infusion à huit drachmes, prise le 18 et le 19 décembre, à quatre heures du soir ne fut suivie d'aucune action. Il observa seulement pendant un quart d'heure à peu près, le goût particulier de la Valériane, qui se changea ensuite en une saveur agréable, rappelant celle de la violette, et disparut ensuite peu à peu, au bout de quelques minutes.

Kummer expérimenta le 12 décembre, dans l'après-dînée vers quatre heures, la même infusion de Valériane, qu'on avait préparée ce jour là pour les membres de la société d'expérimentation (trois drachmes de racine pour une livre d'eau.) Il en prit le quart tiède, et eut peu de temps après, plusieurs renvois ayant le goût du médicament. Au bout de trois heures il éprouva *une cephalalgie pressive légère, s'étendant depuis le front vers le sommet de la tête, plus cependant vers les yeux, à tel point qu'au moindre effort, il ressentait une pression dans les globes oculaires.* Le sommeil ne fut point interrompu la nuit.

Le 13 décembre, il avala trois onces d'une infusion concentrée à une drachme, l'après-dînée vers quatre heures; puis renvois avec le goût du médicament. *Le soir, vers 10 heures: Embarras de la tête, qui se changea, à différentes reprises, en une douleur tiraillante pressive et envahit surtout la région frontale,* pendant *toute la nuit, sommeil plus profond et lourd.* Le 14 décembre, *vers le matin, il lui semblait que le pharynx était*

crampoïdement resserré, sensation qui disparaissait après deux heures.

Il rebut le 14 décembre, le quart d'une infusion à cinq drachmes pour une livre d'eau, l'après-dînée vers quatre heures; ensuite, peu après les renvois déjà mentionnés à diverses reprises, et le soir *vers huit heures, douleur pressive fatiguante dans la région droite du front qui s'étend périodiquement vers le côté gauche.*

Trois onces d'une infusion à une drachme et demie, prises le 16 décembre, à quatre heures de relevée, furent suivis, au bout d'un quart d'heure de renvois répétés, et vers *sept heures, douleur pressive qui s'étendait peu á peu du côté droit de la région frontale sur toute la tête, cessant parfois, mais revenant subitement, et n'empêchant cependant pas le sommeil après dix heures.*

Cette céphalalgie, qui avait cessé pendant le sommeil profond de la nuit, revint le 17 décembre, mais moindre, dans l'après dînée vers deux heures et persista jusqu'à cinq heures du soir.

Le 18 décembre, à quatre heures de l'après-dînée, à la suite de la prise de trois onces d'une infusion à deux drachmes, les mêmes phénomènes constatés à la suite de la dose prise précédemment. Renvois, se répétant plusieurs fois, ayant le goût de la Valériane et vers le *soir à sept heures signes de turgescence du côté du cerveau. Céphalalgie pressive et serrante partant de la région droite du front et s'étendant sur toute la tête; elle s'étendait parfois sur les yeux, qui, au moindre effort devenaient sensibles. Elle passa même quelques fois jusqu'à l'angle de la mâchoire inférieure sur le côté droit et y détermina une sensation d'engourdissement.* Le sommeil fut calme pendant la nuit; le 19 au matin, les urines évacuées étaient d'un rouge foncé, mais devinrent limpides par le repos.

Winkler but, le 12 décembre, à quatre heures du soir, le quart d'une infusion à trois drachmes par livre d'eau, et n'éprouva aucun dérangement. Même résultat négatif, après

trois onces d'une infusion à une drachme, prises le 13 décembre à la même heure. Par contre, une infusion de cinq drachmes par livre d'eau, dont il prit le quart, le 14 décembre à quatre heures du soir, provoqua une augmentation de la sécrétion des urines ; l'urine, après quelque repos, contenait des flocons bruns nageant au fond.

Trois onces d'une infusion à une drachme et demie par livre d'eau, prises le 16 décembre, provoquèrent un quart d'heure après l'ingestion, une *sérénite extraordinaire,* qu'il attribue à la Valériane, d'autant plus qu'il est convaincu que le même phénomène s'est montré aussi après les doses précédentes. Les urines se montrèrent les mêmes sous le rapport de la quantité et de la qualité, que celles du 14 décembre, ce qu'il constata encore le 15 décembre, jour où il n'avait pas pris de médicament.

Le 17 décembre il expérimenta, avec trois onces de la même infusion, prises l'après-dînée à quatre heures, et observa bientôt après une *gaieté excessive qui frisa l'espièglerie. Le pouls était un peu moins frequent. L'urine était d'un rouge foncé et trouble, d'un rouge de minium au fond et formait un nuage graveleux de la même couleur.*

Le 18 décembre il prit une infusion plus concentrée, c'est à dire deux drachmes de racine de Valériane pour trois onces d'eau bouillante, le soir vers quatre heures, et éprouva les mêmes troubles qu'à la suite de la dose du 15 décembre. Quoique des causes déprimantes l'agitaient, elles ne purent néanmoins pas enrayer complètement la gaîté qui survint à peu près dix minutes après la prise; elle se montra périodiquement et chaque fois pendant de courts intervalles, le long de la soirée.

Quoiqu'il prit la même quantité de la préparation indiquée, le 19 décembre à quatre heures du soir, il n'observa aucune trace de la gaieté mentionnée précédemment, le pouls battait un peu moins rapidement et l'urine présentait le même aspect

même encore pendant quelques jours, alors qu'il s'abstenait de prendre le médicament.

Plusieurs membres de la société d'expérimentation, firent usage de l'infusion de valériane, dans le courant de l'année 1824.

Guntz prit le 2 juin au matin vers huit heures, une infusion de dix drachmes de racine de valériane et nota : Dix minutes après la prise, absence complète de la saveur désagréable, et, à *trois et cinq heures de l'après dînée* deux *selles diarrhéïques, précédées de borborygmes et de quelques tranchées dans les intestins.* Toutes les autres fonctions s'exerçaient dans leur état physiologique.

Le 9 juin, après une dose de dix drachmes d'eau pour une drachme de valériane, le matin à huit heures : *léger grattement dans la gorge pendant cinq minutes,* et *sensation de plénitude dans la tête, sans doute la suite d'une légère congestion sanguine, comme si la cravate était trop serrée.* La plénitude survint au *bout d'une demie heure,* après la prise, et *persista pendant deux heures.*

L'infusion, contenant deux drachmes de valériane pour deux onces et demie d'eau, prise le matin à huit heures, le 10 juin, provoqua le même grattement dans la gorge et la même sensation de plénitude dans la tête, de même intensité et de même durée.

Le 13 juin, trois onces d'infusion faite avec deux drachmes de valériane, ne donnèrent lieu à aucune indisposition; on constata seulement, comme précédemment, le grattement dans le gosier et le léger embarras ou plutôt la plénitude de la tête, et une selle diarrhéïque vers deux heures de l'après dînée. Le pouls et l'appétit étaient à l'état normal, l'urine légèrement trouble, comme dans les expériences précédentes.

Kneschke, expérimenta sans résultat, le 2 juin vers huit heures du matin, la valériane en infusion, une demie drachme pour dix drachmes d'eau. A la suite d'nne infusion d'un

drachme dans deux onces et demie, prise le matin, le 3 juin, il constata la saveur particulière du médicament dans la bouche, pendant une demi heure, et plus tard, pendant autant de temps, un goût agréable qui rappelle celui de la violette. Au *bout de deux heures, après la prise*, le *pouls battait au lieu de* 69, *jusqu'à* 70, 74 *et* 75 *fois par minute,* accélération qui persistait jusqu'à midi. Pendant tout ce temps, le sang montait vers la tête, ce que l'expérimentateur reconnut par la *sensation de plénitude dans la tête*, et *l'augmentation de la chaleur à la face*. Le temps chaud pouvait peut-être aussi y contribuer. Nul autre phénomène.

Le 9 juin, il avala après neuf heures du matin, l'infusion faite à chaud avec deux drachmes de racine de valériane et deux onces et demie d'eau, et constata, pendant le même laps de temps, le goût de la substance prise. Une petite demi heure après la prise, l'estomac paraissait plus plein que d'ordinaire, sensation qui persistait toute la matinée, et abolissait presque complétement l'appétit. Il y eut encore depuis dix heures jusqu'à midi afflux de sang vers la tête, avec pouls naturel. Aucun autre changement dans sa manière d'être.

Pienitz, à son tour, le 2 juin, expérimenta à huit heures du matin, avec une infusion composée d'une demie drachme de racine et de dix drachmes d'eau, mais sans aucun résultat, et le 3 juin celle faite à l'aide d'une drachme de la racine et deux onces et demie d'eau. Une autre infusion, faite avec une drachme et demie de cette racine et trois onces trois quarts d'eau bouillante, prise le 4 juin, à huit heures du matin, donna lieu à : *Pression et pesanteur dans l'estomac qui persista jusque vers le soir* et à *deux selles en bouillie*, depuis midi jusque dans la soirée. Le pouls, l'appétit et le sommeil restèrent intacts.

Siebenhaar prit de même le médicament en infusion, à la date du 2 juin, (une demie drachme de racine pour dix drachmes de liquide), vers neuf heures du matin, et éprouva

outre la sensation de grattement dans le gosier, pendant une demie heure, une demie heure après la prise, *mouvement et borborygmes dans l'intestin grêle*, qui disparurent au bout d'une demie heure. Plusieurs heures après, il lui vint une saveur désagréable indescriptible et qui, provoqua des nausées et indisposa considérablement l'expérimentateur.

Il doubla la dose le 3 juin, à huit heures du matin, puis, au bout d'un *quart d'heure*, *mouvements dans les intestins et borborygmes sensibles surtout dans la région du nombril et qui s'accompagnaient de légères tranchées*. Au bout d'une demie heure de durée, cette agitation dans le canal intestinal disparut, et il survint *bientôt une évacuation de consistance normale*. La tête ne fut pas entreprise, le pouls resta régulier et l'appétit intact.

Le même expérimentateur ingéra, le 5 juin, une infusion composée d'une drachme et demie de racine de valériane et de deux onces et demie d'eau, et éprouva les mêmes mouvements dans les intestins et le goût particulier et la sensation de grattement dans le gosier.

Le 9 juin, il avala l'infusion faite avec deux drachmes de valériane et de deux onces et demie de liquide, le matin à huit heures. Elle avait une saveur notablement plus forte que les préparations prises précédemment, et le grattement provoqué dans la gorge était plus intense. Contre toute attente, il n'eut pas à enregistrer beaucoup d'effets, car il ne constata que quelques mouvements dans le bas ventre et de borborygmes dans les intestins qui disparaissaient au bout de peu de temps.

Jorg, commença ses expériences le 9 juin, à huit heures du matin, avec une infusion composée d'une drachme de racine de valériane et d'une once trois quarts d'eau. Il prit cette quantité parce qu'il avait la conviction, d'après les expériences déjà instituées précédemment, qu'une dose plus faible serait restée sans effet. Il avala en une fois ce liquide d'une couleur

jaune brunâtre, alors qu'il était bien refroidi, sans addition et sans faire attention à la saveur. Il n'eut pas de renvois et le goût particulier persistait pendant à peu près une demie heure et se changeait alors en une saveur comme de violette qui disparut à son tour au bout de huit à dix minutes. Un quart d'heure après la prise *une sorte d'excitation partout le corps, pendant une heure le pouls avait 4 à 5 pulsations de plus par minute,* mais nullement plus plein ou plus fort. Il dina de fort bon appétit, mais aussi il constata, vers trois heures de l'après dînée, *beaucoup de flatuosités dans les intestins, qui à leur sortie, répandirent une fort mauvaise odeur;* de 4 *à* 5 *heures, brulement et douleurs ressemblant à des crampes dans la région de l'estomac.* Il soupa avec plaisir et dormit passablement la nuit, eu égard à la grande chaleur générale.

Le 10 juin, à dix heures de la matinée, il prit l'infusion composée de deux drachmes de racine de valériane et de deux onces et demie d'eau ; la saveur lui paraissait beaucoup plus âcre, qui disparut, dès que le goût de violette remplaça celui du médicament. Immédiatement après la prise : *Sensation de plénitude de l'estomac* sans renvois (il n'avait pas déjeuné et prit seulement deux tasses de café au lait, le matin, à cinq heures) *qui se changea au bout d'une heure en faim canine.* Au bout de *quinze minutes, légères tranchées dans les intestins grêles, dans la région de l'ombilic,* pendant deux minutes seulement. Le liquide était à peine en contact avec les parois de l'estomac de six à huit minutes, qu'il constata déjà *un léger afflux de sang vers la tête, suivi non d'une douleur proprement dite, mais d'un état de plénitude, surtout sous le ventre, pendant une heure.*

Pendant tout ce temps, la *circulation du sang avait augmenté de quatre à cinq pulsations par minute.* A midi, peu d'appétit ; *après la faim canine il sentait, non seulement l'estomac et tout le bas ventre comme remplis, mais il lui remontait, le long de l'œsophage, jusqu'au soir, une excitation particulière de gratte-*

ment et nauséeuse, sans renvois, qui lui enleva toute envie de manger. Il crut pouvoir comparer son état à celui d'une sécrétion copieuse de la bile se déversant dans le canal intestinal, avec turgescence vers le haut, et qui précède fréquemment de plusieurs heures ou de plusieurs jours le vomissement volontaire. *Le ballonnement du bas ventre continuait ainsi toute l'après dinée, et l'urine très-bilieuse était évacuée en quantité ordinaire. Le sommeil de la nuit était agité et interrompu par des douleurs dans l'estomac, une sorte de crampe. Il rêvait et transpirait très-abondamment pendant cette nuit,* et *ressentit le lendemain, dans la journée, de l'embarras dans la tête, avec diminution de l'appétit ; l'urine contenait encore beaucoup de bile* et *les évacuations suivaient plus fréquentes, mais chaque fois en petite quantité et avec quelque effort.* Ce ne fut que le 12 juin, vers le soir, qu'il se sentit complétement remis et dormit de son sommeil ordinaire dans la nuit du 12 au 13.

Il répéta le 13 juin, vers dix heures du matin, le même médicament à la dose de trois drachmes de racine de valériane pour quatre onces et un quart d'eau. Il éprouva les mêmes indispositions, mais à un degré modéré. Il ressentit un quart d'heure après l'ingestion du médicament, *afflux modéré de sang vers la tête, une pression légère sous les os du vertex, ballonnement du bas-ventre*; Au bout d'une heure, *tranchées passagères dans l'intestin grêle, diminution de l'appétit, l'excitation bilieuse déjà indiquée remontant de l'estomac le long de l'œsophage jusque dans la cavité buccale,* et dans *l'après dînée fréquents accès de céphalalgie pressive, tantôt dans un endroit tantôt dans un autre de la tête. L'urine était d'une teinte brune foncée,* et la douleur, semblable à une crampe, dans l'estomac, ne revint pas, et dormit, dans la nuit suivante, d'un sommeil tranquille comme en pleine santé.

Enders, avala le 23 janvier 1823, dans l'après dînée vers quatre heures, une demie drachme de la poudre de valériane dans une once d'eau, et ne fut point incommodé.

Le 24 janvier il doubla la dose et prit à quatre heures du soir, une drachme de poudre dans une once d'eau et éprouva dans la soirée, *céphalalgie pressive dans la moitié droite du front*, et dormit la nuit d'un sommeil très-profond.

Le 26 janvier il renouvela la même dose, à la même heure et ressentit la même douleur dans le front, et, le même sommeil profond. Il constata en outre que ses urines *déposaient abondamment dans le vase, la moitié supérieure, était pâle, l'inférieure épaisse, trouble tournant vers le rouge.*

Le 28 janvier, il avala vers quatre heures un mélange d'une drachme et demie de poudre de valériane dans une once d'eau de source: les maux de tête se déclarèrent plus intenses, le sommeil et l'urine se montrèrent comme dans l'expérience précédente. L'expérimentateur se trouva très-bien le 29 janvier, et l'urine qui avait jusqu'à ce jour déposé, coula avec ses propriétés habituelles.

Engler, prit le 23 janvier, vers quatre heures du soir, une demie drachme de poudre dans une once d'eau: *le sommeil de la nuit suivante fut interrompu par des rêves, l'urine était trouble, déposant un sédiment muqueux blanc*.

Le 24, il avala, à quatre heures du soir, une drachme de poudre de valériane dans une once d'eau; et se sentit après, dans la *soirée, excessivement vif, passa une nuit très-agitée*, et ne put *s'endormir que vers le matin, pendant lequel sommeil il eut des rêves encore très-vifs. L'urine se changea en un liquide trouble et déposa le sédiment déjà mentionné.* Les mêmes phénomènes se déclarèrent le 27, après une drachme et demie de poudre dans une once d'eau, et le 31, après deux drachmes de poudre dans une once d'eau.

Guntz expérimenta le 20 janvier 1823, avec une demie drachme de poudre, et le 25 janvier avec une drachme dans une once d'eau, mais il n'obtint aucun effet. Mais après avoir pris, le 27 janvier, à quatre heures du soir, une drachme et demie dans une once d'eau il eut: *fréquents renvois ayant le*

goût de la valériane, pendant plus d'une heure ; — *malaise, nausées, plénitude de l'estomac et mal de tête.* Sommeil très-agité la nuit, et dans les urines le dépôt qu'on a déjà constaté après les doses précédentes.

Haase, commença le 20 janvier, dans l'après-dînée à quatre heures, par une demie drachme dans une once d'eau, mais n'observa aucun trouble. Le 25 janvier, l'après dînée à quatre heures, il avala une drachme de poudre dans une once d'eau. Le goût de cette dose l'affecta et lui répugna beaucoup, d'autant plus que des renvois en renouvelèrent constamment la saveur. La sécrétion des urines fut notablement augmentée pendant les premières heures qui conservèrent leurs quotités antérieures.

Le 27 janvier, à quatre heures du soir, il augmenta la dose de poudre de valériane à une drachme et demie dans une once d'eau ; il fut tellement affecté par la saveur répugnaute qu'il ne pouvait s'empêcher de tressaillir. Puis renvois fréquemment répétés, et urines plus abondantes que d'ordinaire sans autre changement dans leur composition.

Heisterbergk, prit d'abord, le 20 janvier 1823, à quatre heures de l'après dînée, la poudre de valériane à la dose d'une demie drachme dans une once d'eau ; puis le 24 janvier, une drachme et le 25 janvier une drachme et demie, sans en ressentir le moindre effet.

Le 28, il ingurgita, l'après dînée à quatre heures, deux drachmes de cette poudre dans deux onces d'eau, bientôt suivi de renvois répétés ayant le gout du médicament, toutes les fonctions du corps continuaient à se faire physiologiquement, seulement l'urine du matin du 29 janvier, formait un nuage vers le fond du vase.

Il répéta, le 30 janvier à la même heure, la même dose du médicament, et constata les mêmes effets que précédemment. Il éprouva le 31 janvier, le matin, *en sortant du lit, sensation de pression dans la région hypocondriaque gauche immédiatement*

au-dessous des dernières fausses côtes, qui devint une douleur aiguë en toussant et en respirant profondément, et persista jusqu'au premier février sans la moindre diminution.

Kneschke, expérimenta le 20 janvier 1823, à l'heure habituelle, dans de l'eau de source une demie drachme, le 24 janvier une drachme, le 25 une drachme et demie, et le 28 deux drachmes de valériane, sans constater le moindre changement dans sa manière d'être.

Ströfern observa le 20 janvier, après l'ingestion d'une demie drachme de poudre de valériane dans une once d'eau, prise à quatre heures du soir : *fréquents renvois ayant le goût répugnant du médicament, nausées jusqu'à vomir, céphalalgie pressive, notamment dans la région frontale, pendant toute la soirée*, et *la nuit une légère transpiration.*

Le 23 janvier, une drachme de la poudre dans une once d'eau, pris l'aprês dînée à quatre heures provoqua les mêmes renvois, *nausées au point qu'il lui était impossible de prendre son souper*, et mal de tête pressif, qui envahit, non seulement le front, mais toute la tête. La nuit suivante, il dormit bien et ne transpira pas.

Winkler, commença ses expérimentations avec la poudre, le 20 janvier à quatre heures du soir, à la dose d'une demie drachme dans une once d'eau, sans en ressentir le moindre effet appréciable ; il doubla la dose le 22 janvier et constata *dans les urines, émises dans la soirée, des flocons brunâtres au fond du vase, et qu'elle devint, en les secouant, trouble et visqueuse.* Après une drachme et demie, avalée, à quatre heures, le 23 janvier, dans une once d'eau, il éprouva, un quart d'heure après la prise, *une sensation de bien-être dans tout le corps avec vivacité très-marquée.* L'urine coula comme le jour précédent.

Deux drachmes de poudre de valériane diluées dans une once d'eau et prises à quatre heures du soir le 25 janvier, laissèrent *une saveur de grattement que des renvois fréquents renouvelèrent de temps en temps.* L'excitation sur le sensorium

ne se constata pas, seulement *les urines contenaient plus de matières muqueuses, et coulaient en moindre quantité.*

Le 27 janvier, à quatre heures du soir, il avala deux drachmes et demie dans une once et demie d'eau. Il se sentit bientôt après, *très-mal à son aise*, de *mauvaise humeur*, sans *appétit jusqu'à onze heures du soir*, heure à laquelle il s'endormit. Le lendemain matin *très-grand abattement*. Après cette dose, et *pendant plusieurs jours*, *les urines étaient brunâtres et troubles*, *et déposaient un sédiment d'un rouge de minium*. Ce n'est que le 3 février qu'elles reprirent leurs quotités normales.

Kneschke, fit un nouvel essai en 1824, le 10 juin, vers huit heures du matin avec une drachme dans une once d'eau, et éprouva immédiatement, *renvois, à diverses reprises, ayant le goût du médicament*. jusqu'à midi, il eut *comme une sorte de plénitude dans l'estomac* et prit son repas sans appétit.

Le 4 juin, le matin après neuf heures, il avala une drachme et demie de poudre délayée dans une once d'eau. Aux symptômes de la première dose, s'ajouta : *depuis dix heures jusqu'à midi, un certain afflux vers la tête, qui n'occasionna ni douleur ni embarras*. Les renvois ayant le goût de la valériane revenaient de temps en temps jusqu'à quatre heures de l'après dînée, et la sensation de plénitude de l'estomac persistait jusque tard dans la nuit, quoiqu'il eut peu mangé le soir.

Le 12 juin, à huit heures du matin, il prit deux drachmes dans une once et demie d'eau. Les renvois avaient lieu comme précédemment, mais moins fréquents et de moindre durée. A partir de dix heures jusqu'à midi, il éprouva non seulement la *sensation de plénitude dans l'estomac*, *mais encore une pression légère, surtout à l'endroit où se trouve le cardia*. Il mangea son diner avec peu d'appétit. Après neuf heures du matin l'expérimentateur constata de l'*afflux de sang vers la tête, pendant à peu près une heure, qui, durant le premier quart d'heure, donnait lieu à un embarras non tout à fait désagréable.*

Le pouls resta invariable, comme après les doses moins fortes et l'état général n'était point affecté.

Siebenhaar commença ses expériences le 10 juin 1824, à huit heures du matin, par une drachme de poudre délayée dans une once d'eau. Immédiatement après il eut un *frissonnement*, provoqué par le goût détestable du médicament, mais qui disparut bientôt après s'être bien rincé la bouche avec de l'eau fraiche. *Vers neuf heures violents renvois ayant le goût du médieament qui se répétaient encore fréquemment vers midi.* Vers *dix heures* survinrent les *borborymes et les mouvements dans le bas ventre*, déjà provoqués par l'infusion de valériane, ils n'étaient *point pénibles* et ne se *prolongeaient pas au delà d'une demie heure.* L'appétit manquait à midi.

Une dose de une drachme et demie délayé de même, dans une once d'eau, prise le matin à huit heures, le 11 juin, était suivi des mêmes effets que les jours précédents. Cette dernière dose n'affecte pas seulement à un haut degré le canal intestinal, mais l'effet s'en prolongeait : la *sensation de plénitude dans la région de l'estomac persistait jusqu'au soir, et si forte qu'à midi, l'appétit était complètement aboli.* L'estomac, à diverses reprises, cherchait à se débarrasser de son fardeau, par des renvois, qui renouvelaient ainsi à chaque instant, le goût du médicament, jusqu'à midi. Rien du côté de la circulation ou du sensorium.

Il augmenta la dose le 19 juin et en prit, à huit heures du matin deux drachmes dans une once et demie d'eau. Elle affecta d'une manière plus notable, que les précédentes, le canal intestinal, au point que n'ayant point déjeuné le matin, il ne pouvait pas encore à dix heures, faire passer une bouchée de pain. *L'estomac paraissait comme surchargé, jusqu'à midi, et il eut un grand nombre de renvois ayant le goût du médicament*; quelquefois aussi *envie de vomir*. De là *incapacité de s'occuper de travaux intellectuels ou corporels.* A midi, après avoir pris quelques cuillerées de soupe, impossibilité de continuer son

repas. En sortant de table, la sensation de plénitude de l'estomac était telle, que la moindre cause suffisait pour provoquer des vomissements. Cet état pénible disparut petit à petit vers quatre heures. Nul trouble dans la circulation.

Nous lisons dans le traité de thérapeutique et de matière médicale de A. Trousseau et H. Pidoux.

» Si l'on en croit tous les auteurs, depuis Dioscorides, *Calefacit et urinam movet* jusqu'à nos jours (nous en exceptons M. Barbier d'Amiens), la valériane accélère la circulation, détermine de la chaleur à la peau, des sueurs, et produit un trouble fébrile passager, à la manière des substances excitantes, telles que la canelle, le poivre, etc... L'absence de ces effets chez les nombreux malades à qui nous l'avons administré nous avaient fait suspecter leur exactitude ; nous avons pris nous-mêmes de hautes doses de l'infusion ou de la poudre de cette racine sans éprouver le moindre dérangement dans les fonctions de la vie organique. Un peu de *céphalalgie*, d'*incertitude* et de *susceptibilité dans l'ouïe, la vue* et la *myotilité*, d'où quelques *vertiges* très-fugaces et du genre de ceux qu'on éprouve après une saignée ou par le fait du besoin de manger, tels sont les phénomènes qui attestent une modification peu considérable de l'encéphale, sous l'influence de laquelle nous a placés, pendant que nous écrivions ces lignes, 31 grammes (1 once) de la valériane la plus fragrante que nous ayons pu trouver. C'est donc uniquement sur le système cérébro-spinal qu'agit cette substance, et les effets si bizarres et si prononcés que les chats en ressentent, auraient dû le faire prévoir; chez ces animaux, l'odeur seule de la valériane bouleverse la sensibilité et les fonctions musculaires ; c'est aussi ce que nous avons observé chez certaines femmes et sur nons-mêmes, mais à un degré bien moins remarquable.

Les toxicologistes ne se sont pas occupés de cette plante, qui peut être prise à de très hautes doses sans le moindre inconvénient. »

Barbier, op. cit. s'exprime en ces termes ·

La racine de valériane agit comme sternutatoire lorsque sa poudre est appliquée sur la membrane olfactive. Elle a une saveur amère. Elle fait sur les tissus vivants une impression évidemment stimulante. Prise par petites doses, cette racine donne toujours plus d'activité aux fonctions digestives. Des doses élevées changent plus ou moins l'état actuel de l'estomac et des intestins : on observe, après l'emploi de cette substance une chaleur, un gonflement abdominal, qui quelquefois même gêne la respiration. Le ventre devient très-souvent moins libre. Tissot, Berguier, assurent que la valériane sauvage ne trouble jamais le mouvement naturel du canal alimentaire, qu'elle n'occasionne ordinairement ni vomissements ni déjections alvines, même quand on l'administre à une haute dose. M. Vaidy, qui a employé cette substance contre les fièvres intermittentes, et qui en a fait prendre jusqu'à six. . . . . . par jour, a observé la même chose. Cependant il n'est pas rare de voir la valériane sauvage, quand on en prend de fortes quantités, déterminer des évacuations alvines. Ces variations dépendent sans doute de la disposition où se trouvent les organes digestifs, au moment où l'on se sert de cette substance.

Tous les observateurs sont d'accord que cette racine provoque les phénomènes qui caractérisent la médication excitante ; ils ont tous remarqué qu'elle détermine une *accélération du pouls*, un *développement de la chaleur animale* ; qu'*elle excitait la sueur;* que d'autres fois elle *augmentait la sécrétion des urines*. En même temps, on aperçoit d'autres effets qui émanent de l'impression que reçoivent alors le cerveau, le prolongement rachidien, les enveloppes de ces organes, et même les cordons nerveux. Pendant que le corps est sous l'influence de la valériane, l'individu médicamenté éprouve des *douleurs fugitives sur divers points de son être,* de l'*oppression*, une sorte de *resserrement spasmodique vers la poitrine, vers le cœur*, des

scintillations dans les yeux, des *éblouissements fugaces*, de *l'agitation*, des *secousses musculaires*, des *tiraillements dans les membres*, des *picotements et souvent d'autres sensations que les malades ont peine à réprimer*, mais qui partent toujours de l'appareil cérébral, etc. Ces phénomènes ne sont pas constants ils ne se manifestent pas toujours, ni tous à la fois; ils prouvent cependant que la racine de valériane fait sur le système nerveux une opération particulière bien digne de fixer notre attention. Un homme prend à l'Hôtel-Dieu quatre verres par jour d'une décoction faite avec six gros de racine de valériane sauvage. Quelques jours après, il éprouve un effet assez singulier : Au moment où il s'endort, il *se réveille en sursaut*, *et croit apercevoir une grande lumière*, *comme si le côté de la salle qu'il a en regard était en feu*. D'autres malades ont ressenti quelque chose d'analogue : des *jets de lumières semblent par moments s'échapper de leurs yeux*, *ils deviennent éblouis*. Ces phénomènes ont plus ou moins d'intensité, selon la disposition actuelle des individus; j'ai remarqué qu'ils étaient très-prononcés lorsqu'il existait sur quelque point de l'appareil cérébral une irritation, un travail de phlogose. Les principes de la valériane sauvage attaquent alors fortement les endroits malades, et leur impression donne lieu à des accidents nouveaux ; en même temps on voit que ceux qui existaient prennent plus de force : la douleur s'exaspère, les vertiges, les réveils en sursaut, les scintillations dans les yeux, les engourdissements, les raideurs des membres, etc,, deviennent plus fréquents. »

M. Barralleès, dans un mémoire publié par le *Bulletin de thérapeutique* du 30 septembre 1860, ayant pour titre : *Des effets physiologiques et de l'emploi thérapeutique de l'huile essentielle de valériane ;* rapporte les résultats de ses expériences sur quelques uns de ses collègues, que je m'empresse de reproduire ici textuellement :

« Connaissant l'action régulatrice si évidente que la valé-

riane exerce sur le système nerveux, je pensais qu'elle pourrait m'être d'une grande utilité, contre les symptômes précités...

» Dès les premiers moments de mes essais thérapeutiques sur l'essence de valériane, je pensais qu'il serait utile, pour l'appréciation ultérieure des effets de ce médicament, de l'administrer sur des sujets en santé; les chirurgiens et les étudiants de mon service voulurent bien s'associer à nos expérimentations, et pendant plusieurs jours, dans le courant de février 1856, plusieurs d'entre eux prirent l'essence à doses progressivement croissantes, à savoir depuis 10 jusqu'à 50 centigrammes (de 2 à 10 gouttes).

Voici les résultats obtenus :

Première série. — Dose du médicament, 2 gouttes dans une cuillerée d'eau prise à jeun à huit heures du matin.

Première expérience. — Sujet fort et robuste, âgé de quarante ans : pouls à 64 ; goût acerbe, sécheresse de la bouche. Le goût acerbe disparaît au bout de quelques minutes, Il ne reste que la saveur propre aux préparations de valériane, et une astringence très-marquée dans la cavité buccale. A neuf heures : *Quelques rapports a saveur de l'essence, légère céphalalgie susorbitaire, surtout du côté droit ; cette céphalalgie augmente graduellement jusqu'à dix heures, elle est alors remplacé par une pesanteur de tête peu fatiguante ;* il reste pourtant encore un peu de douleur au-dessus du sourcil droit ; *le pouls est à* 60.

A onze heures : déjeuner comme d'habitude.

A deux heures : après une course un peu pressée, la peau se recouvre d'une *légère transpiration*, *ayant l'odeur propre à l'essence de valériane; les urines exhalent la même odeur;* la céphalalgie a disparu ; il reste seulement un peu de pesanteur de tête.

A trois heures : *Sentiment de pression au creux épigastrique,*

éructations insipides ; les urines deviennent très-abondantes, plus colorées et plus odorantes ; le pouls donne 80 *pulsations.*

A cinq heures : Tous les symptômes précédents ont disparu, il ne reste qu'un peu de fatigue et de lourdeur de tête.

Deuxième expérience : Sujet jouissant d'une bonne santé, âgé de trente trois ans, pouls à 72.

Quelques secondes après l'ingestion, goût acerbe, sécheresse de la bouche et érection des papilles de la langue ; la saveur propre à l'essence de valériane se prononce de plus en plus, à mesure que cet état disparaît.

A huit heures trente cinq minutes : *légère pesanteur de tête, comparable à un commencement d'ivresse, mais à un faible degré ; éructations fétides, le pouls est descendu à* 68, *l'aptitude au travail intellectuel parait affaibli ; sentiment de chaleur au creux épigastrique.*

A neuf heures : toute saveur particulière a disparu ; *bâillements prolongés ; l'embarras cérébral persiste,* la transpiration et les urines exhalent l'odeur de l'essence, *le pouls est à* 62.

A dix heures, heure du déjeuner : *peu d'appétit, les aliments paraissent* avoir le goût de l'essence de valériane.

Dans le cours de l'après midi, tous les symptômes précédents s'effacent peu à peu ; le pouls monte à 76.

Deuxième série. — Dose du médicament, 90 centigrammes (6 gouttes), dans la potion formulée ci-dessus.

Première expérience. — Sujet âgé de vingt et un ans, bonne santé, pouls à 80 ; prend la portion en une seule dose, à huit heures et demie du matin, à jeun, immédiatement après l'ingestion, *salivation abondante et nausées* : cet état ne persiste pas ; le sujet n'éprouve rien de notable jusqu'à midi, si ce n'est un goût acerbe, et un peu d'astringence dans la cavité buccale ; à cette heure, *baillements répétés, frissons ; à une heure, assoupissement contre lequel il est impossible de lutter, profond sommeil jusqu'à trois heures ; le pouls qui était descendu à* 62, *s'élève peu à peu ; il est à* 96 *à quatre heures du soir.*

Deuxième expérience. — Sujet âgé de dix neuf ans, bonne santé, pouls à 64 ; prend la potion à jeun en une seule dose, à huit heures du matin.

Nausées, goût acerbe, crachotements, à neuf heures ; *le pouls est large, dépressible, lent, à* 56; rien de particulier jusqu'à deux heures ; en ce moment, *augmentation de la chaleur à la peau, pouls accéléré à* 78, *faciès injecté, agitation*, puis *somnolence très-marquée*; *les urines sont abondantes, plus colorées que d'habitude et ont une odeur manifeste de valériane.*

Troisième expérience. — Sujet âgé de dix-neuf ans, bonne santé pouls à 80 ; prend la potion à huit heures du matin, à jeun, et en une seule dose.

Sitôt après l'ingestion, sentiment de sécheresse dans toute la cavité buccale, très-prononcée surtout au pharynx, peu après, légère salivation qui continue jusqu'à neuf heures et demie ; *pouls à* 64 ; *céphalalgie peu intense, somnolence à onze heures* ; *à midi sommeil profond jusqu'à deux heures* ; *au réveil, la céphalalgie s'est dissipée, les urines sont abondantes, colorées et exhalent une odeur très-prononcée de valériane* ; *le pouls est à* 80 *à cinq heures du soir.*

Troisième série. — Dose du médicament, 50 centigrammes 10 gouttes) dans la même potion.

Première expérience. — Sujet âgé de vingt ans, bonne santé, pouls à 68 ; prend la potion, à jeun, à sept heures du matin.

Une heure après l'ingestion, *nausées, ralentissement du pouls*, (56 *pulsations*) ; *sentiment de sécheresse très prononcé à l'arrière bouche* ; *toux fréquente* ; *légère céphalalgie.*

A neuf heures : *chaleur à la peau* ; *pouls petit, serré, accéléré, battant* 78 ; *facies injecté* ; *nausées, rapports fréquents avec goût de l'essence.*

A midi : *Malaise général, tête lourde, pesante, grande tendance au sommeil, toux sèche par intervalles, pouls à* 70 ; *urines abondantes fortement colorées, ayant une odeur semblable à celle de l'huile de valériane* ; *à déjeuner et à diner pas d'appétit, dégoût pour les aliments.*

Deuxième expérience.— Sujet âgé de 48 ans, bien constitué, infirmier à la salle des fiévreux de l'hôpital du bagne, pouls à 72, prend la potion en une seule fois, à jeun.

Immédiatement après l'ingestion, éructations réitérées avec goût de la valériane ; *de huit à neuf heures le pouls descend peu à peu à* 60 ; *lourdeur dans les tempes, chaleur à la peau ; les urines sont plus abondantes et plus colorées qu'à l'ordinaire, leur odeur rappelle celle de l'essence.*

A quatre heures : *Céphalalgie ; pouls à* 74 ; *toute la journée dégoût très-prononcé pour le tabac* (le sujet est un grand fumeur).

A six heures : *Grande faim, le soir, sommeil avant l'heure ordinaire ; cet infirmier a dormi toute la nuit, d'un seul somme, pour la première fois depuis trois mois.*

Troisième expérience. — Sujet robuste et bien constitué, âgé de 41 ans, à jeun ; pouls à 70.

Après l'ingestion, nausées et crachottements ; goût acerbe, sécheresse de la bouche ; *un peu de sentiment de pesanteur au creux épigastrique.*

A dix heures : *Transpiration assez marquée pour la saison, présentant une légère odeur de valériane ; céphalalagie gravative, peu d'aptitude au travail intellectuel, tendance au sommeil, pouls à* 64.

A midi : *Sommeil irrésistible, qui dure jusqu'à trois heures ; fatigue générale, surtout dans les membres inférieurs ; urines abondantes, fortement colorées, ayant l'odeur propre à l'essence ; le pouls qui battait au réveil* 52, *se relève graduellement vers le soir jusqu'à* 72.

M. Pierlot, pharmacien à Paris, ayant trouvé que l'huile volatile de valériane, dont M. Barrallier s'était servi dans ses expériences, lui envoya de Toulon, deux petits flacons d'essence préparée par lui, en le priant de recommencer avec elle ses expériences ; elles furent faites sur les chirurgiens et étudiants attachés à son service médical de l'hôpital principal de

la marine; les résultats obtenus ont été identiquement les mêmes que ceux qui sont relatés plus haut, avec cette différence que l'essence de M. Pierlot a déterminé plus rapidement les effets que celle dont il se servait antérieurement. La nouvelle essence a surtout provoquée une *plus grande tendance au sommeil;* elle était *précédée par un notable état d'affaiblissement, caractérisé par la perte graduelle de la perception des objets extérieurs, par l'affaiblissement des actes intellectuels, l'absence de la volonté et l'impossibilité de la locomotion.*

En résumé, l'essence de valériane, donnée dans l'état physiologique, donne lieu aux phénomènes suivants :

1° Abaissement des pulsations artérielles dans les premiers temps de l'action du remède, et plus tard élévation dans le plus grand nombre des cas;

2° Chaleur de la peau augmentée;

3° Transpiration cutanée plus marquée que d'habitude, avec odeur de valériane;

4° Sentiment de pression aux régions temporales;

5° Céphalalgie le plus ordinairement frontale et parfois très-intense;

6° Affaiblissement des puissances musculaires;

7° Inaptitude au travail intellectuel;

8° Tendance au sommeil;

9° Sommeil profond;

10° Nausées et salivation dans quelques cas;

11° Dégoût pour les aliments, quand le médicament est pris à la dose de 30 à 50 centigrammes;

12° Urines abondantes, plus colorées que d'habitude, ayant l'odeur de la valériane.

Pierlot a pu faire des essais sur les principes solubles contenus dans la racine de valériane, et voici les résultats qu'il a obtenus et qu'il a relatés dans une brochure publié en 1858.

« Tel qu'on le retire de la plante, l'acide valérianique, à la dose de 20 à 60 centigrammes (je n'ai point dépassé cette

quantité) est tout à la fois soporifique et diurétique, propriétés étrangères à la racine privée d'acide, et que celui-ci perd par la distillation ; 20 centigrammes seulement d'huile volatile de valériane produisent une céphalalgie intense, avec accélération du pouls et une surrexcitation nerveuse durant plusieurs heures. . . . .

. . . .

En résumant les effets que détermine l'essence de valériane sur l'individu malade, on obtient la série de symptômes ci-dessus :

1° Réveil rapide et s'établissant promptement sous l'influence de 50 centigrammes d'huile volatile de valériane ;

2° Yeux largement ouverts ;

3° Intelligence plus nette ; réponses justes aux questions adressées dans la plupart des cas ;

Elévation des pulsations artérielles dans les premiers moments de l'action du remède, et plus tard abaissement ;

5° Urines moins copieuses, légère transpiration cutanée.

En mettant ce résumé en regard des symptômes développés par l'essence de valériane administrée à un individu sain, on est frappé des différences que ces deux tableaux présentent : alors que ce médicament provoque, chez les sujets en bonne santé, et d'une manière constante, le sommeil, et rend plus difficiles et même impossibles les opérations de l'intelligence, il suscite, chez les malades, un réveil subit et un retour manifeste des actes intellectuels ; chez les premiers, le pouls s'abaisse, pour se relever plus tard ; chez les seconds, il se relève d'abord et s'abaisse ensuite ; la chaleur de la peau augmente, ainsi que la quantité des urines : « *Calefacit* et *urinam movet,* » avait dit Dioscorides, chez l'individu sain ; chez le malade, la chaleur baisse et les urines sont peu copieuses.

D'après ces faits comparatifs qui résultent de mes nombreux essais et d'expériences bien suivies, il faut admettre

que l'huile essentielle de valériane agit d'après le principe de la loi d'électivité nommée par l'école de Paris : loi de substitution, par l'école de Montpellier : mutation affective locale élective, qui se confond avec la loi de similitude énoncée par Hippocrate dans l'axiome *similia similibus opponenda*, tombée en désuétude pendant le long règne du galenisme, éditée de nouveau par Cardan et Paracelse au XVIIe siècle, et enfin proclamée, à notre époque, par Hahmmann, comme base de toute thérapeutique. . . . . , .

. . . . ,

Conclusions : 1° Expérimentée sur l'homme sain, l'essence de valériane donne lieu à plusieurs symptômes dont les principaux sont : la paresse intellectuelle, l'assoupissement, le sommeil profond, l'abaissement du nombre des pulsations artérielle et plus tard leur élévation, et la plus grande abondance des urines.

2° Administré sur l'homme malade, ce médicament modifie d'une manière prompte et rapide les éléments stupeur, somnolence, coma, de cause dynamique, qui compliquent les fièvres graves ;

3° Cette modification s'obtient par l'administration de 50 centigrammes à 1 gramme (de 10 à 20 gouttes) de cette essence dans les 24 heures ;

4° L'action de ce remède ne peut s'expliquer que par l'application de la loi de similitude énoncée par Hippocrate et par un grand nombre d'auteurs anciens ;

5° Certains états nerveux, tels que vertiges, hystéricisme, asthme essentiel, etc., sont modifiés d'une manière notable par l'huile volatile de valériane qui, soumise à de nouvelles expérimentations, sera susceptible d'étendre le champ des applications thérapeutiques de cette plante.

L'Allgemein Homœopathische Zeitung, 1841, n° 13, contient un fragment du Dr G. O. Piper, des expériences faites sur lui-même, avec la teinture de valériane. Malheureusement une

lacune existe dans ma collection (vol. 12-21) de sorte que je me trouve dans l'impossibilité de le communiquer à mes lecteurs (1).

(1) La *valériane* est une sorte de spécifique contre cette forme de fièvre intermittente tierce où le stade de froid est presque nul, et où celui de chaleur l'emporte considérablement en intensité et en durée, — suivi plus tard de sueur. Sur deux cas de ce genre contractés en Afrique où ils avaient résisté aux doses fortes et prolongées de sulfate de quinine et d'arsenic, l'un après avoir cédé pendant deux ans à la seule influence du changement de climat, s'était ensuite reproduit avec une intensité particulière ; — l'autre avait persisté. Deux autres cas de la même fièvre éclos sous le climat de Paris se sont encore présentés à mon observation à divers intervalles. Or, ces quatre cas cédèrent invariablement et immédiatement à l'action de *Valériane* 30°. Le premier accès qui suivit l'administration de ce médicament fut déjà plus faible ; le deuxième à peine perceptible ; puis, nul accès ne reparut jamais.

Il y a plus de quinze ans, j'eus aussi l'occasion de prescrire avantageusement la *Valériane* dans les circonstances suivantes.—Une jeune femme ayant contracté un refroidissement, éprouvait une céphalalgie violente, de la courbature, une fièvre ardente, etc., et la région cervicale postérieure était le siége d'une douleur rhumatoïdale insupportable, surtout pendant les mouvements. — Trois doses très-rapprochées d'*Helleborus niger* 30e firent disparaître cette douleur en moins de trois heures, et de la moiteur se manifesta à la peau. Mais en même temps une douleur analogue et aussi intense se fit sentir à la région lombaire. Alors, je prescrivis *Valeriana* 30e qui, après quelques doses et en trois ou quatre heures environ, mit fin à cette douleur, et amena la prompte résolution des phénomènes généraux qui l'accompagnaient.

Dr P. PITET.

PHYTOLACCA DECANDRA

(Poke-Weed.)

Analogues : *Arsenic*, *Baryta*, *Causticum*, *Chimaphila*, *Colchicum* *Euphorbia Corollata*, *Helleborus*, *Iris Versicolor*. *Kali hydriodicum*, *Kali bichromaticum*, *Lachesis*, *Mercurius corrosivus*, *Mercurius iodatus*, *Nitri acidum*, *Podophylium*, *Mezéreum*, *Sanguinaria*, *Sulfur*, *Veratrum album*, *Tartarus Emeticus*.

Histoire : — Cette plante, native des Etats-Unis, y croit presque partout, le long des haies, dans les terrains incultes, et les prés, au bord des chemins, sur les fonds humides, et fleurit de juillet à septembre. On les connaît sous divers autres noms, *pigeon-berry*, *garget*, *scoka*, *coakum*, *pocan;* ces deux derniers lui viennent des tribus indiennes. On trouve cette espèce, non-seulement aux Etats-Unis, mais aussi aux Açores dans l'Afrique du nord et en Chine. — Le *Phytolacca icosandra* espèce beaucoup plus petite, est originaire de l'Amérique du sud, s'étendant de Rios-de-Janeiro à Mexico et se rencontre dans quelques îles des Antilles. Le *Phytolacca octandra* se trouve aux Antilles et à Mexico, où on emploie les graines pour le lavage, à l'instar du savon. Ces espèces possèdent des propriétés semblables.

Composition chimique : On peut retirer des cendres de la plante plus de 40 pour 100 de potasse caustique ; on la dit exister, dans le végétal, à l'état de sel neutre, par combinaison avec quelque acide organique. Ce fait explique les propriétés escharotiques de ses cendres, qui sont employées en application sur les cancers, les ulcères indolents, et cette propriété curative, toutefois, n'existe pas seulement dans les cendres, parce que l'extrait concentré des feuilles, des fruits ou de la racine est aussi caustique.

La présence de la potasse caustique dans cette plante est

tout à fait suggestive, et jette quelque lumière sur quelques-uns de ses effets toxiques. Plusieurs de ses symptômes et de ses effets pathogénétiques ressemblent à ceux de *causticum* et des alcalis caustiques. Après l'ingestion dans l'estomac, la base est bientôt probablement délivrée de l'acide et pénètre dans la circulation comme potasse caustique. La plante, cependant, a d'autres effets dynamiques; elle agit puissamment sur le système nerveux, ainsi que sur les tissus fibreux et osseux. Ces effets chimico-dynamiques déterminent des lésions importantes et siégeant profondément, tels que la diphtherie, la paralysie, la périostite, etc.

Une analyse, faite par le Dr E. Donelly (Amer. journ. of Pharmacy, xv, 169) montre que la racine contient: de la gomme, une résine, de l'amidon, du sucre, de l'acide tannique, une petite partie d'huile fine, de la fibre ligneuse, etc.

Propriétés physiques: Les premières pousses sont souvent employées comme légumes, mais deviennent cathartiques à mesure qu'elles avançent à maturité. Les parties officinales de cette plante sont la *racine*, les *feuilles* et les *baies*.

La *racine*, qu'on use le plus souvent, doit être recueillie dans les dernières semaines d'automne, débarrassée des impuretés coupée transversalement et soigneusement desséchée. Sous cette forme, elle est de couleur brun-pâle, plus foncée à l'extérieur, dure, ridée, et distinctement marquée, à l'intérieur d'anneaux concentriques d'une durété considérable. Elle est inodore, et possède un goût anodin plutôt douceâtre suivi d'une grande âcreté. L'eau à 212. F. ou l'alcool, en extrait les principes médicinaux. La teinture faite de la racine fraîche doit être préparé avec de l'alcool très-fort; si on emploie la racine sèche, il doit être à 1/5 d'eau.

Les *feuilles* doivent être recueillies juste avant la maturité des fruits. Le Dr Pope, de Washington-city nous apprend qu'il a obtenu de prompts et excellents effets curatifs dans la

diphthérie, d'une teinture faite avec les feuilles cueillies à la fin de la saison.

Les *baies* doivent être récoltées quand elles sont complétement mûres; elles ont un goût fade, désagréable, avec une certaine pointe d'âcreté, et sont presque inodores. Elles contiennent, en abondance, un beau suc pourpre noir, qui est le plus délicat réactif des acides, observé jusqu'ici. Les alcalis le font tourner au jaune, pendant que les acides lui rendent sa couleur pourpre, mais il est de nature très-instable, changeant en quelques heures et perdant sa sensibilité comme réactif. On n'a pas découvert de mordant pour le fixer. Il paraît contenir du sucre, fermenter et céder un liquide dont on peut extraire de l'alcool. La teinture doit être faite par le mélange, à parties égales, de baies écrasées et d'alcool concentré.

Préparations officinales : 1° Teinture de la *racine*. 2° Teinture des *feuilles*. 3° Teinture des *fruits*. 4° Trituration de la *racine sèche*. 5° Trituration de *Phytolacéine* (principe actif de la Plante).

Histoire médicale : — Le *Phytolacca* a été employé par les Indiens comme éméto-cathartique et dans la cure des cancers, des tumeurs, etc.

Rafinesque en fait la brève mention suivante; on l'appelle *chou-gras* dans la Louisiane, *jurato* à la Jamaïque, et Cucebliz à Mexico; c'est une plante active, utile; sa racine est émétique et cathartique, *sans* spasmes; dose 10 à 30 grammes de poudre sèche, énergique et sans danger. Les vieilles feuilles sont âcres, purgatives. Les tiges et les feuilles contiennent plus de potasse que dans toute autre plante, 67 pour 0/0 à la combustion et 42 pour 100 de potasse caustique à la lixivation. Elles renferment un acide particulier, *phytolaceique*, voisin de l'acide malique. La racine et les feuilles fraîches sont escharrotiques, résolutives et spécifiques, en cataplasmes, pour les ulcères malins et carcinomateux, la psore, le tinéa-capitis.

Le jus des baies est un altérant spécifique pour les rhuma-

tismes chroniques et syphilitiques, frais ou en y ajoutant 1/3 d'alcool par cuillerées, toutes les quatre heures. »

Les remarques de Raffinesque, écrites en 1825, ont été copiées, avec peu de variantes, par tous les auteurs « botaniques et éclectiques », jusqu'au temps présent, mais on paraît depuis lors, n'avoir trouvé que peu de chose à y ajouter.

Les auteurs allopathiques ne considèrent pas cette plante comme très-importante ; la seule mention faite se trouve dans le United Notes Dispensatory.

Il restait, pour l'école homœopathique, à faire l'expérimentation scientifique de ce médicament, et, au moyen d'expériences sur des sujets sains, à découvrir les indications pour son usage dans les maladies.

Les médecins allopathiques ont décrété qu'il était très-utile dans « le rhumatisme chronique, les maladies herpétiques chroniques, les ulcères, la périostite et les hémorrhoïdes » ; là se terminent leurs connaissances. Ils ne savent pas pourquoi il guérit, le désignant aveuglément comme « un altérant ».

Cas d'empoisonnement, par le Dr C.-H. Lée, d'Etna (Pens).

Je fus appelé, le 25 septembre 1865, pour voir un enfant d'environ 8 ans, qui souffrait énormément, par une cause inconnue aux parents. A mon arrivée, il était en grande agonie, se plaignait de l'estomac où il ressentait des pincements constrictifs, de nausées et de violents vomissements. J'examinai les ingesta et y trouvai des graines et des peaux de baies de *Phytolacca* ; cet ingesta était de couleur rouge-sombre ; l'enfant me dit, après avoir vomi, qu'il avait mangé des *poke-terries*, « tout un lot ».

Après cessation des vomissements, il eut plusieurs selles, liquides, brun-foncé, avec fortes douleurs d'estomac, à la pression, qui le forçaient à crier. Les vomissements et les selles s'arrêtèrent une demi-heure après mon arrivée. L'enfant se

plaignit ensuite de légères nausées, de douleurs brûlantes, contractives, à la région ombilicale, d'obscurité de la vision ; la langue était chargée, blanche, et il avait des tressaillements spasmodiques des bras et des jambes. Il se mit au lit et dormit bien, toute la nuit ; au matin, il était aussi bien que jamais. J'oublie de mentionner que la gorge lui faisait mal, que l'isthme était congestionné et rouge-sombre, qu'il y avait de la sécheresse de la gorge avec quelque tuméfaction des amygdales.

Effets toxiques et pathogénétiques.

(Dans ce qui suit, je donnerai ses effets sur l'homme et les animaux, à hautes et petites doses, autant que possible dans l'ordre chronologique où ils ont été observés.)

« Racine, émétique et cathartique, *sans* spasmes ; racine et feuilles fraîches, escharotiques ; feuilles, âcres, purgatives » (Raffinesque, 1825).

« Émétique, purgatif et un peu *narcotique*. Comme émétique, il est lent dans son action, ne commençant souvent à faire vomir qu'au moins une ou deux heures après l'ingestion et continuant à agir pendant longtemps sur l'estomac et les intestins. On dit que le vomissement qu'il produit n'est pas accompagné de douleur et de spasme, mais quelques médecins ont observé ses effets narcotiques, tels que assoupissement, vertige et trouble de la vision. A une dose supérieure, il produit des vomissements et des selles excessifs, avec grande prostration des forces, et, quelquefois, avec convulsions » (Wood's dispensatory, 1845).

« Tandis que les effets prédominants du *Phytolacca* paraissent se produire sur l'estomac et les intestins, la peau, le système nerveux et les organes génito-urinaires des deux sexes prennent une large part de son influence. Donné à trop fortes doses, à des animaux, il détermine des vomissements, des selles diarrhéiques sanguinolentes, la sueur, l'assoupissement

ou la stupeur, la toux, des tremblements, des mouvements convulsifs, une augmentation de l'urine et de la distension abdominale. La viande des pigeons sauvages et autres oiseaux, qui en mangent les fruits, prend une forte couleur rouge, un goût désagréable et est dépourvue de *substance adipeuse*; aussi, dans quelques cas, des familles entières ont été purgées pour avoir mangé du gibier qui s'était nourri de ces baies, bien que souvent les enfants mangent les baies elles-mêmes sans en être incommodés. Le *Phytolacca* a été heureusement employé, en vétérinaire, pour résoudre les tumeurs, les ulcères fistuleux et dans la maladie appelée « Yellow Water ». (Trans Amer. Inst. stom. 1845).

« Il produit rarement des crampes ou des douleurs, mais parfois il détermine des étourdissements, de la *diplopie*, et autres symptômes narcotiques. Les hautes doses sont puissamment éméto-cathartiques, avec perte de puissance musculaire ; quelquefois il se manifeste une action spasmodique et fréquemment des sensations de chatouillement ou de picotement sur toute la surface. « (King's Dispensatory, 1864.)

« Il se produisit, chez une personne qui le pulvérisait, tous les effets d'un fort coryza, accompagné de céphalalgie, de purgation et de prostration des forces. » (Dr Donelly, Griffith's Medical Botany.

« Ce remède « la *Phystollacine* », pris par une personne en bonne santé, à la dose d'un demi-grain ou d'un grain, toutes les deux ou trois heures, pendant deux ou trois jours de suite, produit une *sensation de brûlement dans l'estomac avec sensibilité des intestins et une chaleur particulière dans le rectum*, qui est bientôt suivie de *ténesme et d'évacuations muqueuses et sanguinolentes*. Si on persiste, il produit des *hémorrhoïdes* permanentes, et quelquefois la dyssenterie.

On observera, d'après ceci, que l'influence spécifique de la *Phytolaceine* se manifeste sur la membrane muqueuse de l'estomac, des intestins et du rectum, spécialement sur cette der-

nière, et à doses faibles et médicinales, qu'il est un remède digne de confiance dans les affections chroniques de cette portion du canal alimentaire. » (Dr Paine. Eclectied Concentrated Medicines, 1865.

(Par une étrange inconséquence, le Dr Paine répudie la valeur de la « loi de similia, » comme loi de guérison, tandis qu'il lui obéit exactement).

Les extraits précédents proviennent de source allopathique, et, tels que, sont tout à fait instructifs.

Les *premières* expérimentations homœopathiques, faites avec le *Pytolacca* appartiennent aux Drs Williamson et Hering, et furent publiées dans les transactions of the american instituts of Homœopathie, vol. II, 18...

La *seconde* expérimentation fut faite, à ma suggestion, par le Dr W. H. Bart, dans l'hiver de 1863, et publiée dans la première édition de ce travail.

La *troisième* fut faite par le Dr H. B. Fellows, en août, 1864.

La *quatrième*, par le Dr W. Warren, en octobre 1864, et publiée dans les Transactions of the New-Yorck state hom. méd. society, vol. III, 364.

La *cinquième*, par le Dr A. V. Marchall, en 1865;

Et la *sixième* par le Dr Bahrenburg en 1865, parut dans le Western hom. observer, vol. III, p. 126.

EXPÉRIMENTATIONS

FRAGMENTS D'EXPÉRIMENTATION PAR LE Dr H. BARTON FELLOWS

15 août 1864. — Ayant mis 10 gouttes de teinture saturée de la racine sèche dans deux onces d'eau, j'en pris la dixième partie dans l'après-midi, environ une heure avant le dîner. — Le seul symptôme produit fut une légère plénitude dans l'arrière-gorge.

16 août. — Pris environ deux fois la même quantité de la préparation, une heure après le déjeuner; l'ingestion fut suivie d'une sensation de plénitude dans l'arrière-gorge et à la partie supérieure du larynx comme s'il y avait une soupape, ce qui dura jusqu'après midi.

17 août. — Mis trois gouttes de la même teinture dans une once d'eau et en pris la moitié au milieu de l'après-midi; il y eût la même sensation de plénitude, précédemment notée, avec disposition à renâcler du mucus pharyngien, qui ne pouvait se détacher. En marchant, une heure après, j'éprouvai, dans la région du pylore, une douleur simple, aiguë qui s'éleva graduellement dans la poitrine du même côté. Dans la nuit du 17, je fus très-agité, quoique n'éprouvant pas de souffrances, et ne pus m'endormir jusqu'à la fin.

18 août. — Pendant l'après-midi, j'eus une forte céphalalgie, qui commença aussitôt après le déjeuner; parfois toute la tête était douloureuse; d'autre fois, la douleur était temporale et s'accompagnait d'un léger vertige; parfois encore la douleur était plus marquée ou se limitait à l'occiput. La marche et l'équitation, mais surtout la marche, augmentaient la douleur; l'épaule gauche fut douloureuse pendant quelque temps après midi. Vers le soir, étant à cheval, je commençai à ressentir dans le côté gauche du dos au-dessous de l'omoplate, une douleur parésique; à 9 heures et demie du soir, cette douleur atteignit l'épaule et prit un caractère piquant, lancinant. La nuit, je fus réveillé par une douleur pareille dans le côté gauche, près de la région cardiaque, avec une forte agitation nerveuse, qui, pendant longtemps, m'empêcha de me rendormir. Cette douleur était ressentie pendant un mouvement quelconque, mais surtout pendant l'expiration.

Ces douleurs à travers la poitrine reparurent, occasionnellement, pendant quelques mois, après l'ingestion des premières doses de *Pytolacca decandra*. Les selles, qui dans les six semaines précédentes avaient été plus que faciles, sont de-

venues plus régulières depuis que j'ai pris le médicament; depuis ce moment aussi, l'esprit a été plus maussade et plus irritable qu'à l'ordinaire.

19 août.—Plus grande constipation des intestins ; quelques endolorissements dans le côté gauche de la poitrine et l'épaule; caractère plus gai.

4 novembre. — Pris 12 globules de la 2e dilution décimale, de la racine fraîche, à dix heures et demie du matin. Cuisson à l'arrière gorge, après quelques minutes. A cinq heures du soir, céphalalgie au vertex, qui débuta pendant la promenade à cheval; le mouvement augmentait la douleur et produisait le vertige; la douleur dura jusqu'au moment du sommeil, à la nuit. Après m'être mis au lit, je ressentis, dans les avant-bras, des douleurs qui semblaient siéger dans les os et n'étaient pas influencées par la position.

5 novembre. — Douleur piquante dans le cou-de-pied gauche, soulagée par la pression. Pendant la nuit, une narine obstruée.

6 novembre. — Vers onze heures du matin, sensation de pesanteur ou de poids dans la tête, et vertige; cette sensation s'étendit en bas aux épaules et à la poitrine, et plus tard dans le jour jusqu'aux jambes.

7 novembre. — Pris 15 globules de la même préparation à dix heures du matin; l'après-midi, étant à cheval, j'eus, dans la gorge, la sensation de la pression d'un tampon, et que le renâclement ne soulageait pas. Cette sensation fut remplacée par une augmentation d'écoulement par les narines postérieures, de mucosités qui se détachaient difficilement et qui entretenaient continuellement une tendance à faire des essais pour les rejeter. A une heure du soir, forte douleur dans le dos du pied droit, durant environ une demi heure. A une heure et demie du soir, sensation de pesanteur douloureuse dans la tête, avec vertige et incapacité de travail mental. Le soir, sensation de lassitude générale, qui durait depuis midi.

Depuis cette dernière date, j'ai éprouvé des douleurs fortes, piquantes, dans différentes parties, mais toujours aux extrémités, et de dehors en dedans, et près de la surface.

14 novembre. — Pris 8 gouttes de la 2e dilution décimale, à 9 h. 45 m. du matin; montai à cheval immédiatement après. Il parut bientôt un peu de pesanteur de tête, accompagnée d'une sensation comme si la partie postérieure de la langue était brûlée. Dans la gorge il y avait une telle sensation de plénitude que je craignais de suffoquer, je dus renâcler pour débarrasser la gorge de mucus, et les arrière-narines; l'expulsion du mucus suivit la sensation. Sensation de plénitude et de la présence d'un corps étranger au côté gauche de la gorge, qui se manifeste après avoir, en écrivant, penché la tête en avant, et s'aggravait en tournant la tête à gauche; régurgitation des aliments toute la soirée, jusqu'à ce que je m'endormisse. Sensation de faiblesse à l'estomac, déterminant de fréquents baillements, et s'accompagnant d'une douleur lancinante à travers la partie (observée sur un malade). Démangeaison au mollet gauche, qui bientôt aussi apparut sur le droit, et s'accompagna, dans la dernière partie du temps, d'une éruption lichenoïde; cette démangeaison persista deux ou trois semaines, et était toujours pire dans la première partie de la nuit, m'empêchant souvent de dormir avant minuit.

Pendant l'hiver, un monsieur vint me voir, se plaignant de douleurs, semblables aux précédentes, dans la poitrine et le côté, avec quelque toux. Je lui donnai *Phytolacca*, (seconde dilution décimale), qui le soulaga très-promptement, beaucoup plus promptement que je n'avais jusqu'alors pu le faire avec *Bryonia* et *Phosphorus*.

Fragments d'expérimentation par le Dr Warien

(*Lue devant la Onondaga County, N. Y. Hom. med. Society.*)

14 octobre 1864. — Pendant que j'étais occupé à récolter dans les champs des échantillons de plantes, je découvris un beau spécimen de *Phytolacca decandra*; j'arrachai, avec quelque peine, environ un quarteron de la racine, tout à fait blanche, succulente et libre d'impuretés. J'en coupai 3 ou 4 grains, et les mâchai en avalant une petite partie du suc; je n'ingérai rien des éléments fibreux et solides. Ceci se passait vers 3 heures du soir; je rentrai alors directement à la maison où j'arrivai vers 4 heures, et me mis immédiatemont à préparer une macération de cette racine dans l'alcool. En ce faisant, je mâchais de nouveau un ou deux grains, en avalant encore un peu de suc. J'observai en même temps que l'odeur de cette racine, coupée et broyée, était très-fétide et nauséabonde. Jusqu'à ce moment, je n'ai ressenti aucun effet désagréable de mon expérience. A 4 heures et demie, il se manifesta, dans le front, une douleur pressive, accompagnée de légères nausées; ces nausées et la céphalalgie continuèrent à augmenter; il me vint une sueur froide au front et une légère sensation de faiblesse. A 5 heures, je pris ma part du souper, l'appétit était aussi bon que d'habitude. La céphalalgie et les nausées, un peu soulagées en mangeant, revinrent bientôt avec une augmentation d'intensité. A 5 heures et demie commencèrent les vomissements d'aliments non digérés, vomissements violents tous les 10 ou 15 minutes. La douleur frontale augmentait par le vomissement, qui soulageait les nausées; il y avait une douleur sourde, de meurtrissure, à l'occiput; il s'écoulait continuellement des glandes salivaires de la bouche, de la gorge, un flot de salive, épaisse, tenace, visqueuse. A 6 h. 20 m., je vomis une substance âcre, qui produisit, dans la gorge, une sensation de grattement et d'excoriation; sueur froide,

spécialement au front et aux mains ; grande débilité musculaire, lassitude et désir de se coucher. Les vomissements âcres continuèrent jusqu'à 7 heures du soir. Je bus un verre d'eau chaude pour empêcher les régurgitations à vide, qui étaient devenues très-douloureuses; la faiblesse musculaire augmentait; sueur froide; céphalalgie dans toute la tête, de nature sourde, pesante ; sensation de chaleur et d'excoriation dans la gorge. Tous ces symptômes étaient aggravés au mouvement et à l'air libre, excepté la céphalalgie qui s'améliorait au grand air. A 7 heures et demie je bus un autre verre d'eau chaude, et le vomis au bout de 10 minutes; cette fois, il y eut du vertige, des étourdissements, et le trouble de la vision commença à se manifester : les objets paraissaient troubles et indistincts. Je fis faire une tasse de café fort, que je bus à 8 heures du soir; après 10 minutes, je vomis le café. Le vertige et les troubles visuels augmentaient; sensation de débilité et tremblements aux mouvements. A 8 h. 40, je me mis au lit. Tous les symptômes furent soulagés en me couchant, sauf le grattement et l'excoriation dans la gorge et l'expectoration de la salive visqueuse. Sommeil agité pendant la première partie de la nuit; sommeil troublé par la toux ; toux forte, produite par le grattement et la démangeaison dans la gorge.

15 octobre. Sensation de lassitude et répugnance pour le mouvement; sensation de grattement et d'âpreté dans la gorge et aux amygdales ; sensation de la présence d'un corps étranger dans la gorge, à la racine de la langue. Sensation d'ivresse en se levant et en marchant; sensation de faiblesse. Appétit ordinaire au déjeuner; tous les symptômes, et principalement ceux de la gorge, sont soulagés en mangeant. Sensation de meurtrissure et d'endolorissement au creux de l'estomac; douleur aiguë à l'épigastre. Apparence maladive de la face; couleur jaune sombre de la face et de la sclérotique ; état bilieux. Ces symptômes persistèrent jusqu'à 3 heures du

soir, où il se manisfesta une légère aggravation qui dura jusqu'à 4 heures. Tous les symptômes qui peuvent être attribués à la drogue ont disparu.

Expérimentation du Dr A.-V. Marshall.

En parfaite santé; selles quotidiennes; 80 pulsations par minute.

Premier jour. — 9 h. du matin : pris 10 gouttes de la teinture-mère. — 11 h. du m., pris 20 gouttes. — A midi, pris un demi-drachme. — A 2 h., pris 2 drachmes. — Environ une heure après, j'ai ressenti une sécheresse au larynx, une sensation comme si la trachée était fortement étreinte; le soir, cela devint pire. — 9 h. du soir, pris un drachme. — J'ai bientôt senti une pesanteur au sommet de la tête.

Deuxième jour. — Je me suis réveillé, au matin, avec une roideur du cou, de l'endolorissement et un peu de tuméfaction des amygdales, une abondante sécrétion de salive, de la sécheresse dans la trachée, une toux sèche. — 8 h. du m., pris un demi-drachme. — 3 h. du s., pris 3 drachmes. — Quinze minutes après, pression au sommet de la tête, avec sécheresse, durant une heure. — 6 h. du s., pris 4 drachmes. — Céphalalgie, toux très-sèche, sensation de sécheresse à la partie inférieure de la trachée et aux grosses bronches, rougeur et endolorissement de la gorge, rougeur et tuméfaction des amygdales, pouls à 84, — resta tel pendant l'expérimentation.

Troisième jour. — 6 h. du m., pris 3 drachmes. — 11 h. du m., pris 4 drachmes. — Légère céphalalgie toute la journée, sécheresse de la trachée, toux sèche sans soulagement, chaleur dans l'estomac après avoir pris la drogue; — à midi, douleur aiguë sur le trajet de chaque cordon spermatique, sécrétion abondante de salive tout le jour.

Quatrième jour. — 8 h. du m., pris 4 drachmes. — Midi, pris 4 drachmes. — 2 h. du soir, pris 4 drachmes. — Violente

douleur de broiement courant le long des cordons spermatiques, le matin. Urine double de quantité et claire comme de l'eau, les deux derniers jours; sécheresse, endolorissement, âpreté et rougeur de la gorge, tout le temps; parfois il y avait de l'enrouement, mais celui-ci ne persistait pas; salive abondante; goût métallique dans la bouche; toux sèche, avec légère expectoration.

Cinquième jour. — 7 h. du m., pris 4 drachmes. — 2 h. du soir, pris 3 drachmes. Mêmes symptômes que le quatrième jour.

Sixième jour. — Les symptômes diminuent; endolorissement continuel des cordons spermatiques, au lieu des douleurs par accès, ressenties les jours précédents; un enduit blanc apparaît sur la langue; trois jours après, il existe encore; les intestins n'ont pas été affectés par la drogue, malgré les doses massives qui en ont été prises.

Septième jour. — Il n'y a plus de traces de maladie médicamenteuse.

Expérimentation accidentelle du Dr Bahrenburg.

« Je mangeai un petit morceau de racine, gros comme une cerise ordinaire, et en donnai aussi de petits fragments à plusieurs de mes amis; c'était un peu avant midi. Bientôt après, tous ceux qui en avaient mangé commencèrent à vomir; les matières rejetées se composaient d'abord d'aliments, puis d'une substance bilieuse foncée, qui venait avec aussi peu d'efforts que dans le vomissement du choléra asiatique. Les vomissements et la diarrhée continuèrent toute l'après midi, avec de violentes douleurs constrictives et crampoïdes dans l'abdomen ; le vomissement se répétait toutes les 15 ou 20 minutes. Vers le soir, nous fûmes forcés de nous coucher, et la famille s'alarmait, pensant que nous allions mourir.

« Les extrémités étaient froides, le pouls très-faible, les yeux profondément rentrés dans leurs orbites, les vomisse-

ments et la diarrhée persistaient toujours. On me demanda si je connaissais un antidote. Je répondis qu'il n'y avait pas de danger; mais, vers la nuit, comme notre état devenait plus grave, j'ordonnai un peu de café noir, après lequel cessèrent les vomissements, bien que la diarrhée continuât. Nous passâmes une nuit agitée, avec un peu de fièvre, quand la réaction se fut manifestée. Il y avait une soif considérable, les évacuations se faisaient sans douleur. Le lendemain matin, tous les symptômes dangereux avaient disparu; nous nous sentions très-faibles, spécialement de l'abdomen; il y eut peu ou pas d'appétit pendant plusieurs jours, pendant lesquels la diarrhée continua. Un des expérimentateurs, qui depuis plusieurs années souffrait d'une migraine qui se présentait une fois par semaine, n'en eut pas pendant 4 mois, au bout desquels elle reparut, mais beaucoup modifiée et plus légère. »

Expérimentation du Dr ***.

J'ai reçu l'expérimentation fragmentaire suivante d'un médecin, dont j'ai oublié le nom; — elle est tout à fait intéressante, parce que l'expérimentateur était un sujet très-susceptible :

« Le mois dernier l'époque de la récolte de la racine étant arrivée, je me mis en quête, et en arrachai une, aussi grosse que le poing, que, dès mon retour, je commençai à couper par tranches. Ayant été interrompu par une visite, je fus deux heures à finir l'opération. Pendant la troisième heure, mes yeux devinrent très-enflammés, et les larmes en coulaient continuellement; je commençai aussi à ressentir une faiblesse et un malaise général; il y avait moins de douleur à l'air libre. Le lendemain matin, les paupières étaient agglutinées et œdémateuses; j'avais aussi du coryza fluent. Cet état des yeux et du nez dura environ 2 jours. Je n'avais jamais, auparavant, ressenti tant de malaise du côté des yeux; mais j'avais souvent eu de légères attaques de catarrhe nasal. Quand tous ces

symptômes eurent disparu, j'eus de la diarrhée pendant trois matinées; les évacuations étaient très-abondantes, et ne cessèrent que quand elles furent devenues presque aqueuses; elles se manifestaient à une heure ou deux du matin, et duraient jusqu'après le déjeuner; les flatuosités étaient abondantes; il n'y avait ni perte d'appétit, ni douleur. Tout ceci venait de ce que j'avais aspiré les vapeurs de la racine pendant que je la coupais, et que j'avais pris quelques gouttes du bocal avant que toutes les propriétés en aient été extraites. »

Expérimentation accidentelle, par le Dr A.-W. Griggs (*Eclectique*).

« Le matin du 19 février 1865, à 8 heures, je faisais visite à la famille de M. Wilson, distante de près d'un mille, et j'étais invité à examiner et à traiter son enfant, un petit muet de 6 ans. On m'apprit qu'environ une heure auparavant, il avait avalé une petite quantité (2 ou 3 drachmes) de teinture de la racine du *Poke* commun.

Il avait les extrémités raides, les mains fortement fermées, les pieds étendus et les orteils fléchis, les yeux chassieux et agités, les pupilles contractées, la paupière inférieure tirée en bas, les dents serrées, les lèvres fermes et closes; la rigidité musculaire était générale et l'opisthotonos s'établissait. La circulation accusait 85 pulsations par minute, le pouls était mou et sans résistance, la température presque naturelle, la respiration difficile et oppressée; un râle muqueux était distinctement perceptible de tous les points de la chambre. La contraction des masseters excluait toute idée de faire prendre les remèdes par la bouche, et la quantité de mucus dans les bronches celle d'administrer des anesthétiques. Un garçon fut envoyé chez moi pour y prendre la case aux ventouses et la moutarde; il revint à 9 heures. Pendant cette heure, la rigidité musculaire avait augmenté en général, ainsi que l'action convulsive des muscles de la

face et du cou (le menton était attiré tout près du sternum); cet état durait 5 ou 10 minutes, et il lui succédait un relâchement partiel, puis une récidive de même violence après une vingtaine de minutes. Le froid avait été appliqué sur le cuir chevelu, et je m'occupai alors à l'appliquer largement sur les tempes et l'épine cervicale et dorsale, et, ensuite, à appliquer un sinapisme de l'atlas au sternum. Un jet d'eau froide fut abondamment versé sur la tête, presque continuellement pendant une heure; à ce moment les symptômes commencèrent à s'abattre, les muscles abandonnèrent graduellement leur contraction tétanique, et l'enfant se plaignit de la moutarde. A midi, il était capable de boire une tasse de lait frais, qui lui fut donnée. Il vomit alors pendant 20 ou 25 minutes (ce qu'il n'avait pas pu faire auparavant), et fut éveillé par de légers saubresauts et tressaillements dans les muscles, spécialement ceux des extrémités inférieures. Il fit aussi des signes pour indiquer de la douleur dans le derrière de la tête et dans l'estomac. L'eau fut réappliquée, et on lui donna une seconde tasse de lait; la tête fut ensuite enveloppée de serviettes mouillées, fréquemment renouvelées, et le lait *ad libitum*. A 4 heures, il se rendormit de nouveau et reposa tranquille pendant 1 heure et demie. Les symptômes graves avaient presque disparu, et je le quittai, après avoir ordonné qu'on lui fît prendre une dose d'*huile de ricin* au moment de se coucher. Le lendemain, le petit malade était debout et tout gai, bien qu'endolori et un peu raide. Rien autre ne fut prescrit, et il se remit sans retour d'aucun des symptômes, précédemment mentionnés, et sans qu'il y eut de suites. En résumé, je pense devoir attribuer à cet état, une retention d'urine qui dura dix heures. Il ne produisit dans ce cas ni vomissements, ni purgation, effets prévenus peut-être par l'huile de ricin. En outre, on n'observa, à aucun moment, la plus légère nausée.

Ayant la preuve positive que le malade avait pris la drogue,

et rien autre, — pas même le déjeuner, — je fus d'abord perplexe, sachant que ces symptômes, en général, n'avaient pas été jusqu'alors attribués à l'usage de *Phytolacca*. (Voir b. *United states Dispensatory*.) Était-ce un cas idiosyncrasique ? Je laisse ce terrain à l'expérience et à la spéculation. D'après les vues que j'ai longtemps entretenues par rapport à la pathologie du rhumatisme, et à l'efficacité connue de *Phytolacca* dans cette affection, après l'écoulement de la période d'acuité, je suis généralement incliné à croire que les symptômes, qui s'y rapportent dans le cas décrit, furent tels qu'on pouvait raisonnablement attendre qu'ils se présenteraient. Je suis libre de croire que nous avons été quelque temps dans le vague, relativement à la nature du rhumatisme, et je ne puis, dans cet article, faire plus qu'une allusion à ce fait, qui satisfait mon expérience, que le plan de traitement le plus heureux est celui qui se base sur l'idée ou la croyance que la *moelle spinale* est en défaut dans ce cas. La thérapeutique dissipe souvent l'obscurité de la pathologie, bien que cette dernière, quand elle est comprise, doive invariablement diriger la première. On peut ainsi comprendre que si le cas, ci-dessus rapporté, peut être pris pour criterium, en tant que concernant l'action spécifique de *Phytolacca*, la pathologie de certaines formes de rhumatismes s'en éclaircira. Je sais que la prudence doit marquer, dans la science, chaque pas en avant, — pour ne pas bâtir sur des fondations instables, — mais, comme il a été ci-dessus mentionné, qu'il y a une place pour l'expérience et la spéculation ; toutefois, ému de l'action de *Phytolacca* dans ce cas, et sachant sa valeur dans le traitement du rhumatisme ; croyant, d'autre part, que le rhumatisme est en grande partie dû à un désordre du système cérebro-spinal, je suis porté à me demander si la teinture de *Phytolacca decandra* ne serait point à la *Strychnine*, ce que la teinture de *Veratrum viride* est au *tartre d'antimoine*. (*Atlantic. med. and. surg. Journ.*)

Fragments d'expérimentation, par le Dr J. Lester Kup.

Désirant avoir une teinture de cette substance, je me procurai de la racine sèche et engageai un chimiste de mes voisins à en préparer pour moi. Les procédés ordinaires de la pulvérisation développèrent chez lui les symptômes suivants dus à l'inhalation de la poussière de la poudre. Bientôt après l'avoir broyée, il ressentit dans le nez une sensation de brûlement, puis une sécheresse de la gorge, qui produisit bientôt de l'endolorissement; l'écoulement clair, aqueux, des narines augmenta jusqu'à ce que le nez fût « bouché; » la *céphalalgie* commença à la région frontale et s'étendit en arrière; la gêne de la déglutition augmenta tant qu'il lui était impossible d'avaler de l'eau; chaque essai pour avaler s'accompagnait de douleurs lancinantes, atroces, à travers les deux oreilles; la secrétion salivaire avait augmenté; respiration difficile, impossibilité de respirer par les narines; pouls au dessus de 100, vertiges.

Au moment où la gêne de la respiration se développa, mon ami en fut si effrayé qu'il se décida à faire immédiatement *quelque chose*, et prit, en conséquence, en une dose, de *Spiritus nitri dulcis* et *Spiritus Mendereri,* 2 onces. L'effet en fut si prompt qu'en *une heure,* presque tous les symptômes avaient disparu.

Note clinique. — Bien que les expérimentations de *Phytolacca,* ci-dessus rapportées, contiennent plusieurs des symptômes précédents, cependant cette expérience personnelle augmenta tellement ma confiance et ma connaissance, que je l'ai prescrit, le mois passé, pour des *influenza* graves, avec des résultats très-satisfaisants. Je l'ai, pendant *deux* ans, employé dans les maux de gorge « diphtheritiques, » qui sont si fréquents dans cette ville, et avec un succès presque général. Je crois qu'il est particulièrement applicable quand ces maux de gorge sont unis à des troubles des organes digestifs. Il a

parfois échoué dans des tonsillites idiopathiques de caractère subaigus. Dans plusieurs cas récents de cette sorte, où le *Phytolacca* n'avait soulagé que partiellement, *Kali bi chromaticum* 2e, a rapidement complété la cure. Je suis accoutumé à employer la teinture, — de 5 à 10 gouttes dans un demi-verre d'eau, — en l'administrant à la dose d'une cuillerée à thé·

(La teinture de *Phytolacca* doit toujours être préparée avec la racine *verte* par macération dans l'alcool purifié et redistillé. Comparée a celle-ci, la teinture de racine sèche est presque inerte. L'*Editeur*.)

RÉSUMÉ

Symptomes généraux. — La plupart des symptômes, spécialement ceux qui se rapportent à la tête et à la gorge, sont améliorés après le déjeuner, tandis que la chaleur et la plupart des symptômes abdominaux sont aggravés dans l'après-midi ; la sécheresse de l'arrière-gorge, surtout le matin ; quelques-uns des symptômes abdominaux diaparaissent dans la nuit; les symptômes de la poitrine sont augmentés après minuit, améliorés dans l'après-midi, et la plupart d'entr'eux affectent le côté droit ; les douleurs de tête siégent principalement au front, et sont aggravés l'après dîner; obtusion, étourdissement et vertige; les sensations prédominantes dans les yeux sont celles de cuisson ; les symptômes des yeux et des paupières sont pires le matin, mais la vision est plus troublée le soir : — augmentation du sens de l'ouïe, l'oreille droite est la plus affectée; sensation d'une cheville dans la gorge ;—les symptômes de l'estomac, de la gorge et de la bouche sont aggravés le matin. — La *première* apparition de la douleur dans l'hypochon dre droit se fit dans l'après-midi, mais ensuite celle-ci fut toujours le matin, avant le lever du soleil ; douleur constrictive sans diarrhée ; douleur dans la région iliaque gauche ; les symptômes des extrémités inférieures sont aggravés l'après-midi ; les douleurs sont quelquefois suivies de démangeaison

et de brûlement ; les douleurs irradient de dedans et en haut, elles sont momentanées. Plusieurs des symptômes s'accompagnent de chaleur ; névralgie dans le périnée au milieu de la nuit ; la toux est pire vers le matin ; transport subit de la douleur des parties internes aux extrémités. Pendant une des expérimentations, les symptômes des yeux devinrent si violents que *Sulfur* dut être pris comme antidote, et tous les symptômes consécutifs parurent sur le côté gauche. (*Trans. Amer. inst. Hom.*) Grande prostration accompagnant les vomissements et les selles ; beaucoup de débilité. (*Dr Rurt.*) Faiblesse générale et malaise ; très-faible ; lassitude générale, grande débilité musculaire ; lassitude et désir de se coucher ; lassitude et répugnance pour le mouvement ; rigidité musculaire et opisthotonos général confirmé. Pendant une heure, j'ai noté l'augmentation générale des symptômes et la rigidité musculaire, avec état convulsif des muscles de la face et du cou (le menton était tiré en bas près du sternum), cet état durait 5 à 10 minutes, était remplacé par un relâchement partiel, puis reparaissait après 20 minutes, avec la même violence ; endolorissement et raideur. (*Fellows, Warren, Bahrenburg, Griggs.*)

Membranes muqueuses. — Ce médicament paraît agir d'une façon aussi violente que *Mercurius* et les préparations de *Potasse*, sur les tissus muqueux. Comme eux, il paraît produire aussi des fausses membranes (gorge) et des ulcérations graves et de l'inflammation dans les intestins, l'estomac, etc.

Tissus musculaires. — Il semble exercer une influence marquée sur ce tissu ; il produit des douleurs musculaires (myalgie) et des symptômes de rhumatismes, et s'est montré très-utile dans cette dernière affection. Aucun remède n'est plus populaire dans l'usage domestique, contre les rhumatismes chroniques, qu'une teinture des fruits mûrs dans l'eau-de-vie. J'ai observé plusieurs guérisons remarquables de cas opiniâtres par ce moyen. « L'extrait de la racine est un remède excellent

pour chasser ces fortes douleurs qui accompagnent les affections mercurio-syphilitiques (osteocopes) et contre lesquelles il est plus efficace que l'*Opium*. » (*King*.) Cela semblerait inquer qu'il affecte le périoste.

Observations cliniques. — Dans le *rhumatisme*, il a fait quelques guérisons depuis la première édition de ce travail.

Le Dr G. M. Icase rapporte le fait suivant : « Avec 12 doses de *Phytolacca*, 3e dil., j'ai soulagé et guéri, un cas de rhumatisme chronique chez un homme de près de 60 ans, lequel avait épuisé pendant 8 ans toutes sortes de traitement. Il dit qu'il peut maintenant sauter et bondir comme un enfant. Une semaine environ après le traitement, il faisait jusqu'à un mille pour venir à mon cabinet, sans même s'aider d'une canne, exploit qu'il n'avait pas été capable de faire depuis plusieurs années. »

Le Dr Kendall rapporte un cas de *rhumatisme periostique*, chez une jeune femme, qui, depuis plusieurs semaines, souffrait de violentes douleurs nocturnes dans le périoste du tibia. Après avoir pris le *Phytolacca* pendant quelques jours (à la 1re dilution) les douleurs disparurent peu à peu.

Le Dr Kimball, de Sackelt's Harbor, N. Y., écrit :

« Dans deux cas de rhumatisme intercostal inférieur, s'étendant aux muscles abdominaux et lombaires, suite de l'exposition au froid et à l'humidité, le *Phytolacca* agit comme un charme, deux doses de la teinture mère ayant suffi à la guérison. Dans un autre cas, précédé par une diarrhée, une dose resta 24 heures sans donner de soulagement, bien qu'elle produisit une irritation considérable de la gorge et de l'isthme du gosier. Le cas fut ensuite guéri par *Ranunculus bulbosus*, 30e. »

Dans le *Boston Luatterly*, vol. 1, no 4, il existe un cas dans lequel *Phytolacca decandra* fut employé, avec succès par le Dr S. M. Cate, pour des spasmes passagers de l'estomac et du diaphragme datant de plusieurs années, et unis, depuis les

6 derniers mois, à une forte douleur de l'articulation de la hanche, localisée derrière le grand Trochanter. Les douleurs étaient vives, tranchantes et tractives, apparaissant, le matin, de 4 à 5 heures, et arrachant immédiatement le malade du lit. D'abord, en se levant, la jambe se rétractait de telle sorte que l'orteil labourait le plancher ; le frottement et la chaleur amenaient un peu de soulagement, mais une marche énergique était le seul moyen de rendre celui-ci durable. Après quelques heures, le matin, les fortes douleurs disparaissaient, et jusqu'au lendemain matin, il ne restait que de la sensibilité et une douleur sourde. Les douleurs apparaissaient parfois au milieu du tibia et du péroné, et en bas jusqu'au gros orteil.

Le Dr O'Brien, de South Shielos (Angleterre) dit, en parlant du *Phytolacca* :

« Dans un cas de *rhumatisme syphilitique*, avec hypertrophie des glandes parotide et sous-maxillaire, il détermina un prompt soulagement et la disparition rapide des tumeurs glandulaires ; » et, « dans un cas de *rhumatisme* de la région frontale droite, accompagné de nausées et avec aggravation de la douleur le matin, le soulagement se manifesta après une dose de *Phytolacca*, 5e dil. dec. »

Le Dr J. H. Hale rapporte le cas suivant de *rhumatisme chronique* grave, traité avec le *Phytolacca* : Madame S., âgée d'environ 40 ans, eut, il y a 15 ans, une violente attaque de rhumatisme inflammatoire, qui prit ensuite une forme chronique, affectant l'articulation de la hanche gauche, dont elle perdit l'usage. A l'examen, on trouvait la membrane synoviale atteinte d'une tuméfaction considérable, due à l'épanchement ; la malade était de constitution scrufuleuse. J'observai aussi une tuméfaction des glandes cervicales et axillaires, qui existait depuis l'enfance. Il n'y avait pas d'enflure du *membre ;* la douleur était obtuse, sourde et s'aggravait généralement par les temps humides. La malade se plaignait de froid dans la jambe et la chaleur empirait la souffrance ; il y avait beaucoup

d'amaigrissement et des sueurs nocturnes, à réaction acide. Madame S. ne pouvait pas marcher sans aide depuis 15 ans.

Le diagnostic n'était pas favorable, mais je me décidai à donner *Phytolacca* pour en faire l'essai ; je prescrivis 30 gouttes de la teinture de *fruits* mûrs, 3 fois par jour.

Au bout de 2 semaines, je la vis pour la seconde fois, et elle me sembla beaucoup mieux ; la douleur était moindre, la tuméfaction de la hanche avait presque diparu et les muscles de la cuisse étaient plus relachés ; l'appétit était meilleur.

Je continuai le médicament, mais n'en donnai que 20 gouttes, 3 fois par jour. Après 15 jours, je la trouvai encore mieux, elle pouvait remuer les articulations, et les muscles avaient repris leur apparence normale, la tuméfaction avait tout à conp disparu. La malade pouvait s'asseoir et se sentait mieux que jamais depuis longtemps. Je lui donnai 10 gouttes de la 2e dilution dans un demi-verre d'eau et lui en laissai d'autre de la même façon. Au bout de 3 semaines, je la trouvai encore mieux ; elle pouvait se servir de l'articulation et soutenir quelque poids avec le membre, ce qu'elle n'avait pas fait depuis des années. Les tuméfactions glandulaires avaient disparu, et elle avait beaucoup gagné en force et en apparence générale.

Je continuai le même traitement et ne la vis pas de 6 semaines, après lesquelles je la trouvai capable de marcher sans béquilles, et bien en apparence. Elle me dit qu'elle sentait quelque douleur dans la cuisse quand le temps était humide. Dans ce cas, le *Phytolacca*, non-seulement guérit la douleur et la tuméfaction, mais il dissipe encore les hypertrophies glandulaires et arrête les sueurs nocturnes. Dans mes 10 ans de pratique, je n'ai pas rencontré de guérison plus satisfaisante. »

Le Dr Neidhard trouve *Phytolacca* utile dans *l'arthrite vague* ou goutte ambulante, passant d'un lieu et d'une articulation à un autre, avec tuméfaction et rougeur. Il emploie la 6e dilution.

Le Dr Cushing, de Lynn (Massach) m'envoie 2 cas :

Cas I. — Madame B.. âgée de 45 ans, a eu des rhumatismes pendant plusieurs années ; l'année dernière, les articulations de tous les doigts ont été malades, tuméfiées, très-douloureuses, dures et luisantes. Je lui donnai *Phytolocca*, 3e, 6 globules (n° 4), 4 fois par jour : les douleurs et la tuméfaction s'améliorèrent, mais il y avait une perte totale de l'appétit ; 4 globules, soir et matin, l'appétit revint ; — 4 autres globules, 4 fois par jour :

Elle est beaucoup mieux et s'améliore ; la santé générale est meilleure.

Cas 2. — M. H..., 40 ans, forgeron, — a un *rhumatisme chronique*, plus fort depuis quelques mois ; je prescris *phytolacca*, etc., 6 globe (n° 4), soir et matin.—En 10 jours, il est presque bien. — *Parti à la guerre.* »

Le Dr A. R. Smart, de Hudson (Milt), écrit ce qui suit :

« La sphère de *phytolacca*, dans les affections rhumatismales, parait répondre aux tissus fibreux, qui recouvrent les os et les nerfs. Dans l'irritation rhumatismale des enveloppes nerveuses, comme dans le *rhumatisme sciatique*, il est spécialement utile, de même que dans le *rhumatisme périostique* ou la *périostite*. Une indication particulière pour son emploi dans le rhumatisme périostique est la présence d'un virus syphilitique, qu'on peut supposer être la cause des troubles du tissu osseux. La préparation employée dans les cas suivants qui démontrent cette action, est une teinture concentrée des baies. Celle-ci semble varier d'action avec la teinture de la racine. J'ai échoué, avec la teinture de la racine, à faire certaines guérisons, que j'ai réussi à accomplir avec la teinture des baies. Je n'ai jamais remarqué cette différence dans aucune autre affection, à laquelle le *phytolacca* sembla homœopathique ,si ce n'est dans celle qui est mentionnée ci-dessus.

Cas 1. — Un homme, âgé de 40 ans, un peu prédisposé aux

affections rhumatismales présentait les symptômes suivants : une douleur presque constante à la partie externe et postérieure du membre droit, pire la nuit, mais ne disparaissant jamais entièrement ; incapacité de supporter aucun poids sur le membre, ou de le mouvoir sans une extrême douleur, qu'il décrit comme sourde et vive, et parfois lancinante. La douleur venait d'abord dans la hanche et de là à la partie inférieure du membre. Il disait avoir eu cette même attaque quatorze ans auparavant et ne s'en être remis qu'après un an. La santé générale est très-bonne. Il a essayé les frictions froides sur le membre et les *lotions iodées*, etc , et a employé le *colchique*, le *cimicifuga* et l'*arnica*. Je lui donnai *phytolacca* (teinture concentrée, 10 gouttes pour commencer, augmentant graduellement jusqu'à une demi-cuillerée à café. Après avoir fait cette prescription pendant quatre jours, il revint un peu mieux et arriva rapidement à guérir, bien qu'il restat six semaines avant de reprendre ses travaux.

Cas 2.—Un enfant de 10 ans, après une exposition au froid et à la pluie, fut pris de périostite du femur droit ; il fut traité par un médecin voisin (allopathe), pour un rhumatisme. L'inflammation fut en partie calmée, et le cas parcourut quatre ou cinq mois, au bout desquels il arriva entre mes mains. Je trouvai le membre très-tumifié, la peau rouge et luisante ; les mouvements en étaient impossibles ; il y avait beaucoup de douleur, surtout dans la dernière partie du jour, parfois des frissons et une fièvre presque continue ; pas d'appétit ; langue chargée. Après avoir essayé plusieurs remèdes, qui parurent inefficaces ; je prescrivis *phytolacca* (même préparation que ci-dessus), 20 gouttes toutes les quatre heures et une fomentation de la même substance sur le membre. Par ce traitement, la tuméfaction de la jambe disparut, laissant un peu de nécrose qui céda peu à peu, toujours par le même traitement, aidé de quelques médicaments intercurrents.

Cas 3. — Un homme qui avait eu la syphilis l'année d'avant, se plaignait de douleurs dans les bras, toujours au milieu des os, entre les articulations, spécialement sur l'insertion du deltoïde; il en souffrait depuis un mois ; il ne pensait pas avoir pris froid et ne pouvait assigner aucune cause à son mal. La douleur n'était pas forte, mais de caractère sourd, aigu, s'aggravant la nuit. Je lui donnai *phytolacca*, 20 gouttes, trois fois par jour. Quatre jours après, il revint délivré de toute douleur après les prises du premier jour, et six semaines après, il n'en avait encore rien ressenti. Par rapport à la dose donnée, je dois dire que j'ai plusieurs fois échoué à tirer bénéfice de doses de une à deux gouttes et qu'ensuite je trouvai utiles, dans les mêmes cas, celles de 10 à 30 gouttes. Je n'ai jamais employé les dilutions de la teinture des baies.

Tissu nerveux. — Le *phytolacca* a été reconnu capable de produire des convulsions chez l'homme et l'enfant. L'expérimentation du Dr Burt sur les animaux a présenté plusieurs symptômes convulsifs. D'après le Dr King, il cause « une sensation de picottement et de chatouillement sur toute la surface. » Dans sa pathogénésie, nous trouvons plusieurs douleurs névralgiques qui sont clairement distinguées de la myalgie. Aucun examen microscopique n'ayant été fait sur l'homme et les animaux empoisonnés avec cette plante, on n'a point déterminé assez exactement quels sont les états pathologiques qu'il produit. Le cas d'empoisonnement, qui causa le *tétanos* indiquerait son utilité probable dans cette maladie.

Système vasculaire. (*Cœur*, *fièvre*, etc.) — Aucune des expérimentations ne contient de mention des effets de *phytolacca* sur le système vasculaire. Je ne trouve nul symptôme de fièvre et qu'un seul symptôme cardiaque. « Accès occasionnels de douleurs dans la région du cœur; aussitôt que cesse cette douleur cardiaque, il en paraît une semblable dans le bras droit. » C'est un symptôme tout à fait utile, parce qu'il

Yeux. — Douleur lancinante de l'œil gauche au sommet de la tête; pression dans les yeux; l'après-midi, pression autour des yeux, comme s'ils étaient trop gros; pression sur les yeux; pression douloureuse aux parties supérieures des deux yeux et du front; sensation de brûlement et de cuison dans l'œil gauche, avec grand écoulement des larmes; sensation, dans les yeux, comme celle que cause le raifort; cuison dans l'œil gauche; sensation de sable dans les yeux; démangeaison très-forte à l'angle externe des yeux, forçant à les frotter avec le doigt, le globe devient très-douloureux à la plus légère impression; sensation comme si un grain de sable s'était logé sous la paupière gauche, déterminant la sécretion et l'écoulement des larmes de cet œil; cuisson à l'angle interne des deux yeux, pire à gauche, et très-aggravée par la lumière du gaz, le soir; sensation dans les yeux et le nez comme d'un coryza imminent; endolorissement en fermant les paupières; tuméfaction bleue rougeâtre des paupières, pire à gauche et le matin; toute la matinée, impossibilité de fermer les paupières, mieux l'après midi; la nuit, agglutination des paupières; écoulement continuel de larmes aux deux yeux, soulagé à l'air libre: photophobie le matin; trouble de la vision; presbytie (*Trans. amer. Jnst. of Hom.* II). Grande cuisson dans les yeux et les paupières, — symptôme constant; — douleurs sourdes, pesantes, vives dans les globes oculaires, aggravées par le mouvement, la lumière, et spécialement la lecture; sensation comme s'il y avait une plume devant la vue; agglutination des yeux tous les matins (Burt). Inflammation catarrhale de l'œil gauche, avec flot de larmes et photophobie (par les bases dilutions, *Neidhard*). Les yeux sont profondément enfoncés dans leurs orbites (*Bahrenburg*). Yeux chassieux et mobiles, pupilles contractées, et paupières inférieures tirées en bas; très-grande inflammation des yeux avec larmoiement abondant; paupières agglutinées et œdémateuses pendant 2 jours; trouble de la vue, les objets paraissent

indistincts; les vertiges et le trouble de la vue augmentent (*Griggs*, *Waren*, *Sée, etc.*)

Observations cliniques. — Le *Phytolacca* a de très-nombreux symptômes, de caractère prédominant et indicateur, relatifs aux yeux et affectant leur différents tissus; il est éminemment indiqué dans les ophthalmies rhumatismales, catarrhales, scrofuleuses, mercurielles et même syphilitiques. Je l'ai employé avec succès dans un cas de douleurs rhumatismales, intrà et péri-orbitaires, et dans un autre de conjonctivite chronique avec granulations.

Dans le « *Chicago medical examiner,* » on trouve la mention suivante des vertus du *Phytolacca* dans la conjonctivite granuleuse. Bien que de source allopathique, ce témoignage est digne de notre considération. Dons cette cure, comme dans toutes les autres, la pathogénésie du médicament prouve son homœopathicité à la maladie.

Le Dr C.-S. Fennes, de Memphis (Tenn.), dans le *N. A. méd. chirurg. Reviw.* janv. 1857, — vante hautement l'efficacité de *Phytolacca* contre les récidives des inflammations granulaires des paupières. « Considérant, dit-il, ces exacerbations, accompagnées de douleurs circumorbitaires, d'endolorissement du périoste et du cuir chevelu, comme d'origine rhumatismale, je fus amené il y a environ deux ans à essayer le *Poko,* en raison de son efficacité bien connue dans les inflammations rhumatismales, et le résultat a surpassé mes espérances les plus confiantes : à l'aide de ce remède, j'ai été capable de guérir efficacement des cas de conjonctivité granuleuse, qui, sans lui, auraient résisté à tous mes efforts ; en effet, il s'est montré, avec moi, un spécifique pour prévenir les exacerbations, qui accompagnent ces souffrances. Les malades tout à fait sous l'influence du *Phytolacca* s'exposent souvent, et prennent de forts refroidissements sans que les yeux en soient le moins du monde affectés. J'emploie la racine sous forme de simple décoction ou de teinture et la

stupéfaction, étourdissement momentané; vertige avec trouble de la vision; la tête semble creuse et très-légère. L'esprit devint très-triste depuis le commencement de l'expérimentation; plus d'irritabilité que de coutume.

TÊTE. — Douleurs à travers la tête; sensation d'obtusion dans la tête; obtusion avec sensation de poids dans le front; douleur sourde au front; légère douleur à la partie antérieure de la tête, avec augmentation du sens de l'ouïe; douleur sourde, pesante, vive, principalement dans le front; douleur vive, pesante vers le front, aprés le dîner; douleur vive le long de la moitié inférieure de l'orbite droite; légère douleur aux tubérosités frontales; céphalalgie avec mal d'estomac pendant la marche; douleur uni-latérale juste au-dessus des sourcils, avec mal d'estomac; la douleur est augmentée en regardant en bas et en se baissant; céphalalgie; légère plénitude du front, avec bâillement continuel; pesanteur dans la tête et spécialement aux tempes; douleur au côté droit du sommet de la tête et sensation comme si le cerveau était meurtri, en descendant d'une marche élevée sur le sol; douleur à la tempe gauche, suivi de brûlement à la peau de la région gauche des tempes (système Gall.); poids dans la tête; pression aux tempes et au-dessus des yeux, — dans les tempes; — pression contureuse au front et à la partie supérieure des deux yeux; au front, entre les deux sourcils (glabella), après dîner; aux tempes, avec sensation contrictive au *precordia*, comme celle qui précède le mal de mer; légère douleur au travers du front, avec baillements; douleur de plaie au-dessus de la tête, pire sur le côté droit, par un temps humide, comme s'il allait venir un accès de migraine; légère constriction au travers du front; douleur tractive dans la tempe droite; douleurs momentanées, mobiles, dans différentes parties de la tête, presque constantes, généralement d'un seul côté à la fois, mais plus fréquentes et plus fortes du côté droit; douleur irradiant de l'œil gauche au sommet de la tête, qui cesse et re-

paraît à de courts intervalles ; chaleur à la tête (*Trans. Amer. Inst. Hom.* II) ; céphalalgie frontale sourde, pesante — symptôme constant; douleurs aiguës, lancinantes, dans la tempe droite. (*Burt*). Douleur sourde, pressive au front, avec légères nausées ; — les nausées et la céphalalgie continuèrent à croître ; sueur froide au front ; nausées et céphalalgie, quelquefois soulagées en mangeant, mais revenant bientôt avec un redoublement d'intensité ; douleur de tête augmentée par le vomissement ; douleur contusive, sourde, à l'occiput ; sueur froide, spécialement au front et aux mains ; céphalalgie, à travers toute la tête, de nature sourde, pressive ; le vertige, les étourdissements et le trouble de la vision commencent à se manifester ; le vertige et les troubles visuels augmentent ; sensation d'ivresse en marchant et en se promenant ; un peu de céphalalgie, parfois dans toute la tête, puis seulement aux tempes, accompagnée le vertige, — puis se limitant à l'occiput, — aggravée par la marche et par la voiture, surtout par la première ; céphalalgie au vertex, avec vertige, pendant la promenade à cheval, revenant au réveil ; pesanteur ou poids dans la tête, s'étendant en bas aux épaules, à la poitrine et aux jambes, avec vertige ; douleur pesante dans la tête avec vertige et répugnance pour le travail mental ; pesanteur de la tête avec sensation comme si la partie postérieure de la langue était brûlée ; pesanteur au sommet de la tête ; pression au sommet de la tête avec trouble visuel, qui dure une heure ; douleur dans le derrière de la tête (*Fellow, Warren, Marshall, Bahrenburg*, etc.).

Observations cliniques. — Le *Phytolacca* promet de se montrer utile dans quelques variétés de céphalalgie rhumatismale, catarrhale et nerveuse. Il sera probablement avantageux dans ces céphalalgies terribles auxquelles sont sujets les syphilitiques.

Le Dr Bahremburg dit qu'une personne, sujette à des accès hebdomadaires de migraine, les évita pendant 4 mois, puis qu'ils revinrent sous une forme modifiée.

je n'ai jamais manqué à guérir la tendance aux furoncles depuis que j'ai commencé à m'en servir dans un cas qui durait depuis six mois, et où il existait un furoncle aussi gros et aussi dur que mon poing ; il fut essayé empiriquement par le malade, à la dose de cuillerées à thé de la teinture, avec l'heureux résultat de la guérison de tous les symptômes en 48 heures, et il n'a reparu jamais. »

Nous avons un grand nombres de témoignages, signes de confiance, et de différentes sources, relatifs à l'action curative de *Phytolacca* dans les affections cutanées. King affirme son utilité et conseille l'usage d'un onguent de sa racine pulvérisée et ses feuilles dans la psore, le *tinea capitis*, « simultanément avec l'usage interne du remède.

Scudder dit : « Dans l'impetigo, la gale, le zona et autres affections cutanées, j'ai guéri avec *Phytolacca* ; il doit être employé, non-seulement à l'intérieur, mais à l'extérieur. » — Chez le peuple de ce pays, il a une réputation considérable pour la guérison des maladies cutanées tenaces. Il semble surtout utile dans la gale, ordinairement préparé en étuvant la racine concassée dans du saindoux et appliquée plusieurs fois par jour. J'ai vu cette préparation guérir une maladie obstinée et dégoûtante du cuir chevelu, semblable à la teigne. Quant l'onguent ou la teinture alcoolique concentrée est appliquée sur la peau saine, il produit des « douleurs brûlantes et cuisantes », et peut même causer l'inflamation, la vésication et l'ulcération. Il semblerait agir homœpathiquement, même quand il est appliqué à l'extérieur, comme les autres escharrotiques. Plusieurs médecins homœopathes estiment très-hautement ce remède dans le traitement des affections chroniques de la peau. On doit regretter que nous n'ayons d'expérimentations complètes avec des doses faibles et diffuses. Je prédis qu'il se montrera excellent antipsorique autant que polychreste.

Le Dr F. B. Mandeville (*Amer. Hom. observer* I, 40), rapporte un cas de scarlatine, où il a employé, avec succès, le *Phy-*

tolacca après l'insuccès d'*Apis mellifica*, *Kali bicromicum* et *Hyosciamus*. Les symptômes étaient : scarlatine avec angine ; violente fièvre d'une intensité extraordinaire ; nez et lèvres très-excoriés par un écoulement corrosif ; léger délire, grande prostration ». Après l'administration de *Phytolacca*, l'amélioration se manifesta, et six jours après, le malade était renvoyé guéri. Le D[r] Mandeville dit l'avoir employé plusieurs fois avec le même succès. Dans le traitement de la scarlatine, le *Phytolacca* est l'analogue de *Nitri acidum*, *Arum triphyllum*, *Mercurius iodatus* et *Kali bichromicum*. Le D[r] V. Johnson rapporte de très-bons succès dans le traitement de la rougeole, dans les cas où ces symptômes paraissent l'indiquer.

Sommeil. — Baillements : fréquents baillements pendant le jour ; assoupissement, somnolence ; beaucoup d'insomnie la nuit ; sommeil agité la nuit ; se couche sur le ventre ; nausées, la nuit, en s'éveillant du sommeil ; grande tendance au sommeil ; le sommeil est très-lourd ; insomnie, la nuit, par douleurs intestinales, s'éveille en criant, à cause d'un mauvais songe.

Insomnie, ne peut s'endormir que tard ; sommeil agité pendant la première partie de la nuit, troublé par la toux ; en somme, a passé une mauvaise nuit ; quelque fièvre, lorsque la réaction se manifeste ; fut réveillé par de légers tressaillements et soubresauts dans les muscles, spécialement à ceux des extrémités inférieures ; s'éveilla avec de l'endolorissement dans le côté gauche, près de la région cardiaque, avec beaucoup d'insomnie nerveuse ; ne put parvenir à se rendormir avant longtemps.

On dit qu'il est narcotique (narcotique âcre) ; il sera indiqué dans la stupeur qui accompagne quelques maladies des intestins, du cerveau, ou dans la fièvre typhoïde.

Sensorium. — Sensation d'endolorissement à l'intérieur de la tête, profondément dans le cerveau ; obtusion de la tête ;

se montre sous quelques affections rhumatismales et peut indiquer de graves lésions du cœur. Je ne trouvai aucune mention de son usage dans les fièvres, sinon dans la scarlatine ; il est probable, toutefois, qu'un remède de cette puissance sera utile dans quelques maladies fébriles (entérite, gastrite, etc). — Le pouls bat plus que d'habitude, 58 pulsations par minute, il est mou et dépressible ; température presque naturelle. (*Marshall*, *Griggs*.)

Système glandulaire. — Le *Phytolacca* est très-estimé dans les affections glandulaires. Dans nos pathogénesies, nous trouvons les symptômes suivants : « Une tension tout à fait particulière et une pression dans les parotides ; induration d'une glande au côté droit du cou, suppuration d'une tumeur derrière l'oreille droite, avec issue de matière et de sang. » Le Dr Burt trouve que la *Phytolaccine* produit la tuméfaction et l'inflammation des amygdales. Plusieurs médecins homœopathes l'ont, comme moi, trouvé utile dans la tuméfaction et l'induration des glandes ; il semble avoir une affinité spécifique pour les glandes mammaires (voyez : *Organes génitaux des femmes*). D'après King, « la racine excite tout le système glandulaire, et a été très-vantée dans les affections syphilitiques, scrofuleuses et cutanées. On dit qu'elle accélère le travail de la suppuration ; on l'a employée avec un succès marqué dans le bronchocèle. Le *Phytolocca* est un analogue de *Mercurius*, *Kali hydriodatum*, *Iris versicolor*, *Podophyllum*, *Arsenicum* et autres drogues semblables. Il est étrange qu'un remède végétal puisse être analogue dans son action, à l'*iodure de potassium*. Il y a un symptôme tout à fait remarquable : la perte du tissu adipeux chez les pigeons qui en ont mangé les baies.

Kali hydriodicum a ce pouvoir de produire l'absorption de la matière adipeuse à un haut degré ; de même aussi les deux médicaments sont utiles dans le rhumatisme périostique, mercuriel et soi-disant syphilitique.

Cancers, Squirrhes, Ulcères, etc. — King dit : Le suc des feuilles a été recommandé dans les ulcères indolents, et comme un remède pour le cancer. D'après Lœ, « la *phytolaccine* a été beaucoup employée dans le traitement des affections carcinomateuses. Il est indubitablement aussi efficace que peut l'être un altérant employé prudemment dans cette maladie; ses effets avantageux sont plus apparents dans le cas de cancer ouvert. Le système du malade doit être largement soumis à son influence constitutionnelle, et la *phytolaccine* appliquée à sec sur l'ulcère. La *phytolaccine* appliquée sous forme de pâte aqueuse ou sous celle d'une teinture alcoolique, a été trouvée tout à fait utile dans l'espèce de cancer connu sous le nom de lupus, si on l'emploie dès le début. » D'autres médecins éclectiques conseillent l'usage du *Phytolocca decandra* dans les vieux ulcères indolents et fistuleux, aussi bien à l'extérieur qu'à l'intérieur. Je l'ai trouvé tout à fait égal à nos meilleurs antipsoriques dans le traitement des vieux ulcères, même s'ils sont de nature syphilitiques ; sous ce rapport, il est congénère de *Silicea*, *Lachesis*, *Arsenicum*, *Kali hydriodicum*, *Kali bichromicum* et *Sulfur*.

Peau.— Un petit furoncle derrière l'oreille droite ; suppuration de tumeurs indolores. Sensation de tiraillement dans les cicatrices ; pustule derrière l'oreille droite ; furoncle douloureux au côté droit du cou ; taches éruptives, du diamètre d'une lentille, élevées, très-démangeantes, sur la poitrine (*Trans. amer. Jnst. of Hom*). Démangeaison sur la jambe gauche, au mollet, puis sur la jambe droite, accompagnée, dans la dernière partie du temps, d'une éruption lichenoïde. La démangeaison dura 2 ou 3 semaines et était toujours pire dans la première partie de la nuit, empêchant souvent le sommeil de venir avant minuit. (Fellowers).

Observations cliniques.— Le Dr W. S. Scarle (*Trans. V. Y. Hom. state society.*, vol. III. 2529), dit du *Phytolacca* : « C'est un remède excellent pour les furoncles et éruptions semblables ;

Phytolacca, 3 gouttes toutes les heures, et, entre les doses, un gargarisme du même. Le 4, à midi, la malade se sent mieux ; on continue le même traitement. Le 5, pas de fièvre ; elle se sent tout à fait bien, mais pense que sa gorge est plus malade ; les deux amygdales sont tuméfiées et couvertes de plaques de fausses membranes ; continuer le même traitement à la dose de six gouttes. Le 6, elle se sent beaucoup mieux ; les fausses membranes ont disparu des amygdales; je continuai le même remède, toutes les deux heures, pendant deux jours, au bout desquels je la renvoyai guérie.

« A. Snyder, 39 ans ; le 10 novembre, commença à se sentir mal à la gorge, avec beaucoup de céphalalgie, et de grandes douleurs au dos et aux membres. Le 11, appelé près de lui, je constatai les symptômes suivants : Gorge très-douloureuse, les deux amygdales, molles et tuméfiées, sont couvertes de fausses membranes grisâtres, le palais et l'isthme sont violemment enflammés, la déglutition impossible ; il y a une forte céphalalgie frontale, de grandes douleurs aux membres et aux reins, beaucoup de fièvre, pouls à 128, parfois du délire, de la constipation. Le malade n'a pas dormi de la nuit. Je lui fis mettre au cou de la graisse de petit-salé, lui prescrivis du bœuf-thé toutes les deux heures, et donnai *Phytolacca,* quatre gouttes, toutes les demi-heures, avec un gargarisme du même. Le 12, il y a une amélioration marquée, pouls à 98, la tête, le dos et les membres ne sont pas aussi douloureux qu'hier, la gorge est très-douloureuse, mais les fausses membranes ne semblent pas s'étendre ; continuer *Phylotacca,* toutes les heures. Le 13, le malade se sent beaucoup mieux, les fausses membranes commencent à tomber, laissant, sur les amygdales, de grandes cavités, qui saignent un peu ; continuer le même traitement. Le 14, les fausses membranes ont disparu, les amygdales sont très-tuméfiées et paraissent très-rouges et déchiquetées ; continuer *Phytolacca,* pendant trois jours, toutes les deux heures. — Guéri.

J'ai donné le *Phytolacca* deux fois à des enfants, et deux fois à des adultes, quand la fausse membrane était bien formée et avec le même résultat heureux; mais il n'y avait pas autant de fièvre. Ce sont tous les cas que j'ai eu cette automne, et *Phytolacca* les a tous guéris. Je crois qu'il n'y a pas, dans notre matière médicale, de médicament à lui comparer pour la diphterie, quand les organes respiratoires ne sont pas atteints. Je n'ai pas eu à observer ses effets quand les canaux aériens étaient envahis. »

D'autres cas sont rapportés par le Dr Burt dans l'*American Homœopathic Observer* :

« M. F...,26 ans; le 4 janvier, à 10 h. du soir, ressentit, en avalant, une légère douleur de l'amygdale gauche; il resta bien jusqu'à 2 heures du matin où il s'éveilla avec une forte céphalalgie frontale, de grandes douleurs aux reins et aux jambes, beaucoup de fièvre et du mal de gorge; il ne put plus se rendormir. A 8 heures du matin, le pouls était à 120 et mou; le malade souffrait beaucoup de la tête, des reins et des jambes, la gorge était très-douloureuse, l'amygdale gauche était très-tuméfiée et couverte d'une fausse membrane grisâtre, sur la droite il y avait aussi des plaques pseudo-membraneuses; la déglutition était presque impossible; il y avait une grande prostration, il ne pouvait se tenir debout quelque temps sans étourdissement et défaillance. Je donnai *Phytolacca*, 4 gtt. par heure, et un gargarisme du même, à 50 gouttes pour un verre d'eau. Le 5, le malade se sent bien mieux, la fièvre a presque disparu, pouls à 100; la tête, le dos et les jambes sont beaucoup moins douloureux qu'hier; la gorge lui semble très-malade, l'amygdale gauche est encore très-tuméfiée et recouverte de sa fausse membrane, la droite paraît très-rouge et parsemée de plaques de la même fausse membrane; la déglutition est presque impossible; continuer le traitement. Le 6, l'amélioration continue; les fausses membranes ont disparu des amygdales qui paraissent très-rouges, la gauche

tion de plénitude dans la gorge jusqu'à la suffocation, renâclement pour débarrasser du mucus la gorge et les narines postérieures, avec soulagement des sensations de suffocation ; sensation de plénitude et de la présence d'un corps étranger au côté gauche de la gorge, en penchant la tête en avant, en écrivant et pire en tournant la tête à gauche; vomissement d'une substance âcre qui produit, dans la gorge, une sensation de grattement et d'excoriation ; sensation de chaleur et d'excoriation dans la gorge, sensation de grattement et d'âpreté dans la gorge et aux amygdales ; sensation de la présence d'un corps étranger dans la gorge, à la racine de la langue (*Marshall*, *Warren*, *Fellows* et *Lee*).

Observations cliniques : Un des symptômes les plus prédominents observés dans tous les cas d'empoisonnement par le *Phytolacca* est : « l'inflammation de l'isthme du pharynx » ; le médicament semble avoir, pour ces tissus, une affinité marquée. Le Dr Burt m'écrit, au moment où il expérimentait la drogue, qu'elle se montrerait certainement un remède utile, dans la diphtérie, et sa prédiction s'est vérifiée. Quelques semaines après cette expérimentation, le Dr Burt eut occasion d'essayer les vertus du *Phytolacca* contre cette affection. Il en rapporte les cas suivants :

« Miss B., 20 ans; le 8 novembre, eut, dans la nuit, un violent frisson, avec beaucoup de douleur au derrière de la tête, dans le dos et dans les membres, le tout suivi de fièvre et de mal de gorge. Le 10, je fus appelé près d'elle et la trouvai très-souffrante, avec une forte céphalalgie, plus forte en arrière de la tête, et des douleurs intenses dans le dos et les membres; les deux amygdales étaient très-tuméfiées et couvertes d'une fausse membrane grisâtre, la langue chargée, blanche et très-rouge à la pointe ; il y avait beaucoup de prostration, la malade ne pouvait se tenir debout, et s'évanouissait immédiatement quand elle essayait de se relever sur son lit ; le pronostic était peu favorable. Je prescrivis *Phytolacca*,

quatre gouttes toutes les heures, et dans les intervalles, des gargarismes de la même substance. Le matin, il y avait un changement marqué en mieux. Je continuai le même traitement pendant trois jours, après lesquels les fausses membranes se détachèrent, et, le cinquième jour, je la quittai guérie. Elle prenait, toutes les deux heures, une cuillerée de bœuf-thé; elle n'a pas reçu d'autre remède, et il est remarquable de voir avec quelle rapidité la fièvre s'abattit sous son influence.

Mme B., 31 ans, 16 novembre, le matin, commença à souffrir de la gorge, puis d'une forte fièvre pendant toute la journée; l'amygdale droite était très-tuméfiée et, à midi, on commença à y voir se former une substance blanche. Appelé à dix heures du soir, je trouvai cette amygdale complétement couverte d'une fausse membrane blanche; l'isthme et le voile du palais étaient très-enflammés, la déglutition presque impossible, l'appétit perdu; il y avait beaucoup de céphalalgie et des selles toutes les deux heures avec une forte douleur dans la région ombilicale; beaucoup de prostration et un vertige tel que la malade ne pouvait marcher; pouls à 127 puls. Je donnai *Phytolacca,* quatre gouttes, toutes les heures, et un gargarisme du même à cinquante gouttes pour un verre d'eau. 18 novembre, beaucoup d'amélioration; pouls à 100, gorge beaucoup moins douloureuse, la fausse membrane commence à se détacher, le dos et les membranes ne sont que peu douloureux, céphalalgie presque disparue. Le même traitement fut continué pendant trois jours et la malade guérit; la diarrhée cessa le second jour.

« Miss A., 25 ans; 2 décembre; a eu, la nuit, un fort frisson, suivi d'une grande fièvre et de mal de gorge; a pris *Aconit* et *Belladona* toute la journée, mais continua à empirer. A minuit, je découvris des plaques de fausses membranes sur les amygdales; la malade se plaignait très-amèrement du derrière de la tête et du cou; les membres et le dos étaient très douloureux; pouls à 120, constipation, perte d'appétit. Je donnai

toutes les dents, qui sont très-sensibles et semblent allongées (les mêmes symptômes furent produits par la *Phytolaccine*), goût métallique dans la bouche (*Burt*). Abondante secrétion de salive ; enduit blanc sur la langue, persistant ; grande augmentation de secrétion des glandes salivaires, buccales et pharyngiennes, épaisse, tenace, de consistance visqueuse ; serrement des dents ; fermeté et renversement des lèvres. (*Fellows, Warren, Gregory et Lee*).

Observations cliniques : Quelques-uns des symptômes de ce médicament ressemblent fortement à ceux de *mercurius*, même le goût métallique et l'endolorissement des dents ; on l'a employé avec avantage sans le ptyalisme mercuriel et dans les douleurs dentaires mercurielles ; il est indiqué dans les inflamations (rhumatismales) des gencives et de la cavité buccale ; dans l'odontalgie rhumatismale, dans les ulcérations de la cavité buccale, et les différentes formes des affections de la bouche sont justiciables de son action.

Le Dr S. A. Merril, de Couneil Bluffs, écrit : J'ai fait un usage considérable de *Phytolacca* dans les dentitions difficiles, et j'ai trouvé que, dans la plupart des cas, il agit comme un charme. Dans un cas très-grave (chez mon enfant) j'avais pendant longtemps essayé, sans soulagement permanent, tout ce qui promettait d'être utile. Le symptôme suivant de la pathogénésie me suggéra l'emploi de *Phytolacca : « tendance irrésistible à serrer les dents »* ; son administration fut suivie d'une prompte amélioration. Je l'ai, depuis, employé dans d'autres cas avec un égal succès ; je l'emploie à la douzième dilution.

Pharynx et œsophage : Sensation dans le pharynx comme après avoir mangé des « poires d'angoisse » ; pression au côté droit de la gorge ; mal de gorge et tuméfaction du voile du palais, le matin, avec accumulation à l'isthme de mucus épais blanc et jaune, dont l'expulsion améliore la gorge, qui semble encore mieux après le déjeuner ; endolorissement de

la gorge, et sensation, en avalant la salive, comme s'il s'y était formé un amas; la même sensation est perçue en tournant la tête du côté gauche; la gorge semble très-sèche et douloureuse, spécialement dans la déglution, l'après-midi; endolorissement général de l'arrière-gorge, et extension apparente de l'irritation à une des trompes d'Eustache; âpreté dans le pharynx; vers le matin, sensation désagréable de sécheresse dans le pharynx, qui fait tousser; grande sécheresse de la gorge; sécheresse de la gorge en se couchant; sécheresse de le gorge, fixe le matin; sensation de sécheresse, sur une place, au côté gauche, dans l'isthme, le matin, et continuant jusqu'après le déjeuner. (*Trans. Amer. Inst. of Hom.*). Grande sécheresse de la gorge; âpreté dans le pharynx (continuelle); sensation, dans la gorge, de la présence d'une masse qui détermine un besoin constant d'avaler; sensation comme si un trognon de pomme s'était logé dans la gorge; grande congestion et tuméfaction du voile du palais et des amygdales; l'amygdale droite est de moitié plus large que la gauche, toutes deux sont d'un rouge très-sombre; sensation comme si une balle de fer rouge s'était logée dans le pharynx et dans toute la longueur de l'œsophage, en avalant, la douleur était si forte qu'il ne put, pendant deux jours, ingérer que des liquides; sensation constante de suffocation; âpreté et sensation comme si la gorge était à vif, congestion des amygdales et du palais, de couleur pourpre sombre; beaucoup de douleurs à la racine de langue, à l'isthme, et par le *Phytolacca* et la *Phytolaccine* (*Burt*). Gorge sèche jusqu'au larynx; sensation comme si la trachée était fortement serrée; endolorissement et tuméfaction sensible des amygdales; rougeur et endolorissement de la gorge; sécheresse, endolorissement, plénitude et âpreté de la gorge, continuelle, avec un peu d'enrouement qui ne persiste pas; plénitude à l'isthme et à la partie supérieure du larynx, avec sensation d'un couvercle, qui dure usqu'à l'après-midi; tendance à renâcler le mucus; sensa-

donne à doses assez fortes pour produire une plénitude aux tempes et à la tête; je n'ai pas vu de récidive sérieuse de l'inflammation aiguë dans cette maladie, quand le malade était tenu complétement sous l'influence du *Phytolacca*.

Un médecin allopathe se vente d'avoir guéri plusieurs cas de fistule lacrymale, à l'aide du *Phytolacca*. Je n'ai pu trouver la feuille qui fait mention de ces cas, et par conséquent je ne sais la manière dont on l'a employé. Mais il fut probablement connu dans la conjonctivité granulaire, prescrit à l'extérieur et à l'intérieur.

Oreilles. — Douleur lancinante, très-rapide, dans l'oreille droite; douleurs dans les deux oreilles, pires dans la droite; irritation dans l'une des trompes d'Eustache; sensation d'obstruction dans la trompe d'Eustache gauche, avec bruit de courant dans l'oreille du même côté, et sensation d'obtusion de l'ouïe, tandis qu'en même temps elle est sensible aux plus petits bruits; augmentation du sens de l'ouie, avec douleur dans le front (*Trans. Amer. Just. of Hom. II*). Douleurs lancinantes dans les oreilles, en avalant.

Nez. — Sensation de traction au-dessus de la racine du nez; sensation dans le nez et les yeux comme si un rhume allait venir; rhume; obstruction de la narine droite; coryza; écoulement de mucus par une narine tandis que l'autre est bouchée; écoulement de mucus par une narine, tantôt l'une, tantôt l'autre; obstruction totale du nez pendant la promenade à cheval, de sorte qu'il est forcé de respirer complètement par la bouche et ne peut se soulager en se mouchant (*Trans. Am. Jnst. of Hom. II*). Coryza pendant deux jours; sensation d'un tampon dans la gorge, non soulagée par le renaclement, qui était déplacé par une augmentation de sécrétion de mucus par les narines postérieures; détachement difficile du mucus; renaclement continuel; obstruction de la narine gauche (*Fellows, Dr*).

Observations cliniques. — Les personnes employés à piler

ou à broyer la racine sont généralement atteintes de symptômes semblables à ceux d'un fort coryza ; et même celles qui sont occupées à faire les 2e et 3e triturations de *Phytolaccine* sont affectées de même. C'est un puissant irritant de cette membrane muqueuse nasale; il est indiqué dans le catarrhe nasal, aigu et chronique, et même dans l'ozène et les ulcérations syphilitiques du nez. Il a guéri un petit cancer sur les ailes du nez.

Face. — Pâleur de la face; chaleur à la face après dîner; chaleur au côté gauche de la face, l'après-midi; chaleur avec rougeur de la face et sensation de plénitude à la tête avec froid des pieds; éruption sur la lèvre supérieure, du côté gauche; douleur aigue le long de la moitié inférieure de l'orbite droite (*Trans. Amer. Jnst. of Hom*). Aspect maladif de la face; couleur jaune sombre de la face et des sclérotiques; contraction tétanique des masseters (*Warren, Griggs*).

Observations cliniques : Le jus des baies concentré, appliqué sur les tumeurs cancereuses ou squirrheuses, et sur les ulcères de la face et des lèvres, en a déterminé quelquefois la guérison, etc. On l'a trouvé utile dans la prosopalgie et dans les douleurs rhumatismales des os (périoste) de la face.

Bouche, dents et langue : Petit ulcère à l'intérieur de la joue droite, semblable à ceux que cause le mercure ; sensibilité et chaleur au fond de la bouche et sur la langue; afflux de salive dans la bouche; accumulation d'eau dans la bouche; salive jaunâtre, de goût métallique; sécheresse du palais, le matin; tuméfaction du voile du palais; légère sensation de cuisson et de froid vers le bout de la langue. Douleurs lancinantes dans les dents molaires supérieures et inférieures droites ; tendance à serrer les dents les unes contre les autres; tendance irrésistible à se mordre les dents (*Trans. Amer. Jnst. of Hom.*) — Sensation d'âpreté de la langue, et vésicules sur les deux bords avec forte rougeur de la pointe ; beaucoup de douleur à la racine de la langue, en avalant ; douleurs à

est toujours tuméfiée ; pas de fièvre, un peu d'appétit ; continue. Le 7, le malade est tout à fait bien, sauf quelques douleurs de gorge en avalant.

« Madame G..., 21 ans, nourrice ; le 11 janvier, commença à souffrir de la gorge et eut une nuit très-agitée. Le 12, légère céphalalgie avec beaucoup de douleurs au dos et aux jambes, beaucoup de frissons ; la gorge est très-douloureuse, les deux amygdales très-tuméfiées et couvertes, par places, d'une fausse membrane de couleur sombre ; la déglutition est très-difficile, la face très-bouffie ; il y a beaucoup de prostration et la malade ne peut se tenir assise tant elle est faible et défaillante ; selles régulières. Je prescrivis *Phytolocca,* 4 gouttes toutes les demi-heures, avec un gargarisme du même. Le 13, il y a beaucoup de mieux, moins de douleurs aux jambes et aux reins ; la gorge est encore très-douloureuse, les amygdales rouges et tuméfiées, couvertes de plaques pseudo-membraneuses, la déglutition très-douloureuse ; continuer toutes les heures. Le 14, la malade se sent tout à fait bien, il n'y a plus de fausses membranes sur les amygdales qui présentent de larges cavités, la déglutition est très-facile ; continuer le traitement. Le lendemain, la malade était guérie. Pendant tout ce temps le baby continua à têter et ne prit pas la maladie : j'avais déjà eu un cas semblable. »

... (Suivent deux autres cas absolument identiques aux precédents, chez un enfant de 4 ans et une fillette de 3 ans.)

« Une jeune dame, prise de diphthérie, fut traitée par un médecin de la vieille école et mourut ; sa sœur, âgée de 28 ans, en fut aussi atteinte, traitée par un éclectique et mourut le quatrième jour. Une jeune dame qui les avait soignées, fut prise de cette maladie, le quatrième jour après la mort de la sœur ; je fus appelé et la trouvai avec un très-grand mal de gorge, les amygdales et le voile du palais couverts de fausses membranes verdâtres ; les amygdales étaient deux fois plus

grosses qu'à l'état normal, le cou très-raide ; le pouls était à 120. La malade très- effrayée, se croyait sûre de mourir ; les mains et les pieds étaient pris d'un tremblement continuel. J'essayai de la calmer et lui donnai *Belladona* et *Mercurius iodatus*, toutes les heures en alternation. Le matin, je la trouvai plus mal, avec la même fièvre et toujours tremblante ; je lui donnai une dose d'*Aconit*, puis un gargarisme avec la racine de la teinture fraîche de *Phytolacca*, toutes les demi-heures, pendant qu'à l'intérieur elle en prenait 6 gouttes toutes les heures. Je passai auprès d'elle le jour et la nuit ; au matin, elle n'était pas si énervée et le mal n'avait pas fait de progrès ; je continuai le même traitement ; le lendemain, elle était à peu près dans le même état, je continuai le même traitement en augmentant un peu les doses. Au matin, il y avait une amélioration manifeste, la fausse membrane semblait vouloir se détacher bientôt ; continuer. Le lendemain, la malade n'avait plus de fièvre, environ le quart de la fausse membrane avait disparu, et parut une fine éruption scarlatineuse sur le corps et les membres, mais surtout sur les jambes ; l'urine était albumineuse ; le même traitement fut continué toutes les deux heures. Au matin, une amygdale (la droite) n'avait plus de fausse membrane, mais semblait à vif et brûlait beaucoup ; continuer. Le lendemain matin, les fausses membranes avaient tout à fait disparu, ainsi que la tuméfaction, sauf sur l'amygdale gauche ; continuer. La guérison fut complète en quelques jours. »

Le Dr Burt dit qu'il a réussi avec *Phytolacca* dans 32 sur 34 cas de *dyphthérie* traités.

Cas de *scarlatine* avec complication de *diphthérie*, par le Dr G. F. Foster. « J'eus, la semaine dernière, une occasion d'expérimenter le *Phytolacca decandra* dans un cas de diphthérie, avec plus de succès que je n'en avais quand je guérissais mes malades avec *Belladona, Jod., Mercurius*, etc.

La malade qui couchait dans la chambre d'un scarlatineux,

tomba malade : forte fièvre, céphalalgie, etc. ; elle ne se plaignait pas de la gorge les deux premiers jours, après lesquels sa mère me dit qu'elle en souffrait ; je l'examinai et la trouvai couverte, des deux côtés, de fausses membranes ; en même temps le rash paraissait sur le corps. Je cessai *Aconit* et *Belladona*, et prescrivis *Phytolacca decandra* (teinture de la racine). 15 gouttes dans le tiers d'un verre d'eau, 2 petites cuillerées toutes les heures, avec gargarisme du même. Ce fut la plus rapide guérison que j'aie jamais obtenue. »

Le Dr G. C. Brown dit : « J'ai fait quelques expériences avec *Phytolacca* dans l'hypertrophie des amygdales, et l'ai trouvé très-utile. Dans deux cas, il y avait tant de tuméfaction que la déglutition était matériellement impossible ; à la surface, il y avait des ulcérations ; le tout fut rapidement réduit par l'usage de *Phytolacca*, quelques gouttes de la teinture dans un verre d'eau. »

Le Dr C. W. Boyer rapporte qu'il a trouvé le *Phytolacca* universellement utile dans les maux de gorge diphthériques ; le Dr Stearns emploie la 30e atténuation dans la diphthérie, avec des résultats curatifs marquants. Depuis l'apparition de la première édition de cet ouvrage, la valeur du *Phytolacca* dans la diphthérie a été vérifiée par des milliers de médecins de l'école homœopathique, en Angleterre, en Autriche, en Australie, en Allemagne et dans d'autres pays ainsi que chez nous.

Au Dr Burt appartient à bon droit l'honneur d'avoir le premier recommandé ce remède dans le traitement de la diphthérie ; comme je l'ai rapporté dans la *première* édition, sa recommandation s'adressa à moi pendant son héroïque expérimentation du médicament.....

Je n'ai pas assez d'espace pour relater tous les cas de diphthérie qu'on a heureusement traités avec le *Phytolacca*, et je ne donnerai que quelques-uns des plus importants.

Le cas suivant appartient au Dr John Doy, de Battle Creck (Mich.) :

« Miss H..., tonsilles très-tuméfiées, totalement couvertes d'une fausse membrane; respiration haletante, yeux brillants, état dangereux; donnai 4 gouttes de la teinture de la racine, toutes les heures. Le lendemain, la trouvai beaucoup mieux; en quelques jours elle fut convalescente. Plusieurs cas, qui se présentèrent dans le voisinage, furent aussi guéris par *Phytolacca.* » L'observation suivante du Dr Sherwin, de Sidney (Australie), (*Brit Hom. Review*, 1855.) montre aussi l'utilité dans la diphthérie, d'une autre espèce de cette plante.

Le *Phytolacca octandra* croît en abondance autour de cette ville, mais n'est pas indigène; c'est une plante très-utile administrée à l'intérieur ou à l'extérieur; elle est spécifique dans la diphthérie, donnée en décoction ou en infusion, appliquée très-assidûment sur l'isthme en gargarisme, et employée sous forme de cataplasmes chauds et fréquemment renouvelés sur la gorge. Toute raideur s'efface, les formations membraneuses se détachent et ne reparaissent pas, la sueur se déclare, la fièvre disparaît, toutes les douleurs céphalalgiques et générales se dissipent, et le malade demande à manger avec empressement. »

Le D D. S. Smith, de Chicago, rapporte ce qui suit :

« J'ai employé ce remède avec de bons effets, dans les maux de gorge ulcérés, quand *Mercurius iodatus* et *Belladona* ne faisaient pas de bien. Deux dames, sujettes à des accès annuels d'esquinancie, que je traitai avec ce remède, dirent que jamais, dans leur vie, leurs maux de gorge ne s'étaient guéris si rapidement. Les symptômes étaient : large ulcère sur un côté de la gorge, avec beaucoup de tuméfaction et un besoin continuel d'avaler. J'employai la première dilution décimale, 10 gouttes dans un demi-verre d'eau. Un cas, qui semblait s'empirer par *Mercurius* s'amenda immédiatement après l'usage de ce remède. »

Le Dr A. V. Marshall cite un cas semblable.

Le Dr Bayes, dans un article intitulé : « Quelques remarques sur l'usage de *Carbolic acid.*, de *Phytolacca decandra* et de *Phytolacca octandra* dans la diphthérie » (*Monthly Hom. Review*, nov. 1863), donne plusieurs cas dans lesquels il employa avec succès ces médicaments, en alternation; parlant de l'état des urines émises pendant l'expérimentation du Dr Burt, il dit : « Cela indiquerait l'utilité probable de *Phytolacca* dans le traitement homœopathique de l'albuminurie, avec urine de *grande pesanteur spécifique* et dépôt abondant de lithates, cas qui indiquent une ingestion active ou une inflammation subaigue des reins. D'autant aussi que ses effets pathogénétiques sur les reins montrent un rapport direct avec la pathologie de la diphthérie et de la scarlatine, spécialement quand on le considère relativement aux symptômes de la gorge, qui sont nombreux et importants. »

« Le premier cas, traité par le Dr Bayes, avec *Belladona* et *Mercurius iodatus*, avec gargarisme *bromé*, et des lotions d'*acide muriatique*, mourut le troisième jour. Le second cas fut traité de même pendant trois jours, mais comme il ne s'améliorait pas, on prescrivit un gagarisme avec le *Carbolic acide* et le *Phytolacca*. L'effet de l'*acide carbolique* fut admirable, il détacha les membranes par larges plaques, et parut exercer une très-salutaire influence sur les surfaces muqueuses sous-jacentes. Le *Phytolacca* eut aussi un effet marqué sur le pouls, l'état général et la gorge; le malade fit une bonne convalescence, mais il lui resta pendant quelque temps une paralysie de la gorge, de sorte que les aliments et les boissons ressortaient quelquefois par le nez ; il y avait une semi-paralysie des jambes, mais, après quelques semaines, la santé et la force revinrent complétement. »

« Un autre membre de la même famille fut pris, le 17, avec une violence alarmante et pendant plusieurs jours resta en grand danger. Le pouls dépassait 130, très-faible; il ap-

parut de larges plaques pseudo-membraneuses, la racine de la langue était très-tuméfiée, etc. J'employai l'*acide carbolique* pour détruire les fausses membranes, et donnai une mixture de *Phytolacca;* mais quand la malade fut capable de se gargariser, j'en essayai, à la suggestion du Dr Burt, une autre, avec 50 gouttes de *Phytolacca* pour une demi-pinte d'eau. — Elle guérit rapidement. »

Dans le même article, le Dr Bayes mentionne l'usage de *Phytolacca octandra* par le Dr Sherwin; les effets sont identiques, et j'ai substitué l'un à l'autre dans un cas sans différence appréciable dans ses effets.

Enfin, tous les membres de la famille, sauf la mère, prirent la maladie; trois cas furent très-graves; tous guérirent.

« Le 24 août, je vis un autre cas chez un jeune enfant, incapable de se gargariser, et le 29 chez sa sœur aînée; c'étaient des amis de la première famille, demeurant à environ un mille; je ne pus trouver de trace de contagion, ni savoir comment la maladie s'était développée. Je donnai au plus jeune la mixture de *Phytolacca* et d'*acide carbolique*; l'aînée eut, en outre, un gargarisme de *Phytolacca*; tous deux guérirent bien. »

Le 27, je vis un autre cas de diphthérie chez une fille de 11 ans, dans un autre quartier de la ville : pouls à 88, langue très-chargée, plusieurs plaques pseudo-membraneuses sur les deux amygdales, qui semblaient devoir se réunir; je me déterminai à traiter ce cas par l'*acide carbolique* seul, en lotions; la gorge en fut touchée plusieurs fois par jour; je retirai plusieurs lambeaux pendant les quatre ou cinq premiers jours, le 6 elle était tout à fait bien. »

« .. Un autre cas chez un pasteur, guérison en sept à huit jours... »

Voici mes conclusions :

La lotion d'*acide carbolique* est le meilleur moyen pour détacher les fausses membranes des parties qu'elles ont envahi;

Le gagarisme de *Phytolacca* possède le même pouvoir, mais je n'en ai pas vu un nombre suffisant de cas pour donner un avis sur leur valeur comparée. Le *Phytolacca* est agréable, et tous les malades qui l'usaient disaient qu'il adoucissait la gorge et leur donnait du ton, tandis que l'*acide carbolique* répugne généralement;

Les cravates imbibées de *spongio-piline* d'une oreille à l'autre, renouvelées aussi souvent qu'elles deviennent sèches ou froides, sont très-utiles ou agréables au malade dans les premières périodes;

J'ai donné, pour la paralysie, plusieurs médicaments : *Woorari*, *Baryta, Phosphori acid.*, mais je ne pense pas qu'ils eurent d'effet marqué, et firent autant de bien que l'air frais, les frictions, l'eau froide et quelques doses d'*Arsenicum* ;

Je pense que le *Phytolacca* se montrera un adjuvant très-utile à nos remèdes pour la diphthérie, et j'espère que la petite expérience que j'en ai faite amènera d'autres médecins à l'essayer. Je n'ai pas vu de cas de diphthérie, depuis ceux qui sont rapportés. »

Le Dr D. Matheson, de New-Castle upon Tyne (Angleterre), dit : « J'ai employé le *Phytolacca* dans deux cas de diphthérie, et il a agi comme un charme. »

Le Dr Hugues, de Brighton (Angleterre), rapporte trois cas diphthérie traités avec *Phytolacca* (*Monthly Hom. Review. X.*) :

« Dans le premier cas, la gorge n'était qu'une masse de dépôts gris-blanchâtres, l'haleine très-fétide, la langue chargée d'un enduit brun-noirâtre, les glandes externes tuméfiées, le pouls à 110, fuyant; la déglutition presque impossible. — *Phytolacca*, à la dose de gouttes de la teinture mère fut donné; le lendemain matin, le dépôt montrait des signes de décollement, puis quelques parties tombèrent. — Le lundi, pouls à 93, enduit blanc de la langue, la membrane muqueuse de la langue pouvait être vue à travers la pellicule diphthérique. — Le mardi, aggavation, pouls à 120, langue

brune et sèche, le dépôt s'étend le soir, pouls à 144, voix éteinte; le malade mourut le lendemain matin. »

Le Dr *Hughes* pense que le *Phytolacca* a un peu agi, mais que le cas était trop avancé.

Le second cas était celui d'une femme d'apparence délicate, d'environ 30 ans, paraissant et se sentant très-malade; elle se plaignait de mal de gorge et de douleurs dans tout le corps; pouls à 120, plaque diphthéritique sur une amygdale. Je donnai *Belladonna* 1re, une goutte toutes les 2 heures. Le lendemain matin, elle se sentait mieux mais la gorge était plus enflammée et le dépôt avait envahi l'autre amygdale; une goutte de *Phytolacca* (teinture mère) fut donnée toutes les 2 heures. Le lendemain matin, je trouvai la maladie s'amendant; deux jours après, la malade était bien.

« Le troisième cas était celui d'un enfant de 8 ans; il y avait sur une agmygdale une large plaque d'odeur fétide; pouls à 120. *Phytolacca*, 1re, une goutte toutes les deux heures. Le mal empira pendant trois jours, je donnai *Kreosote* et *Muriatis acid*, mais le malade mourut le lendemain. »

Je ne considère pas ce cas comme expérimentation de *Phytolacca*; il eût fallu donner de plus fortes doses et appliquer à la gorge une lotion du même médicament.

Le Dr W. E. O'Brien (Angleterre) me communique ce qui suit : Dans la diphthérie, *Phytolacca* promet de surpasser tous les autres remèdes; j'ai, l'an passé, traité six cas avec ce médicament et n'en ai perdu qu'un seul. »

Le Dr Edmund Blake (*Monthly Hom. Review X.*) rapporte un cas grave dans lequel *Phytolacca* (teinture mère) « arrêta évidemment le dépôt secondaire, quand *Belladona* et *Mercurius bi-iodatus* avaient cessé d'être utiles. » Deux autres cas guérirent par le même remède.

Le Dr H. M. Bubb, de Cambridge (Angleterre) rapporte (*Monthly Hom. Review X*) treize cas de diphthérie traités par *Phytolacca*, dont l'un grave, relaté en détail, guérit, dont

les douze autres, sauf un seul, étaient moins sérieux; il dit : « Pour conclure, je demanderai à mes confrères de ne pas désespérer s'ils ne trouvent pas de soulagement immédiat après le traitement, et, par-dessus tout, de ne pas recourir aux autres remèdes déjà essayés et trouvés insuffisants. »

Le Dr H. Rhodes Reed, de King's Lynn (Angleterre), rapporte aussi quatre cas ; dans le dernier, chez un sujet de constitution délicate et de tendance tuberculeuse, *Aconit.* et *Belladona* puis *Phytolacca,* mais ce dernier dut être abandonné parce qu'il « énervait le malade. » On prescrivit *Belladona* et *Mercurius iodatus,* qui guérirent, après une quinzaine de jours de traitement, en laissant une grande prostration. Une prompte convalescence eût probablement été obtenue par l'usage de *Phytoiocca* et de *Baptisia.* »

Le Dr Baikie, d'Édimbourg, dit de *Phytolacca* : « Je l'ai trouvé utile dans les cas de maux de gorge chroniques, avec un peu d'inflammation, mais sans ulcération, spécialement si cette inflammation s'étend au voile du palais, à la luette et à la membrane de Schneider. »

Appétit et goût. — Goût de noisette dans la bouche, amer d'abord, et laissant une légère sensation de cuisson et de froid sur le bout de la langue, faim canine ; faim rongeante bientôt après le repas, appétit diminué ; l'appétit reste ordinaire, malgré les nausées. (*Trans amer. Inst. of Hom.*)

Symptômes gastriques. — Eructations ; éructations avec crachement d'eau ; éructation avec flatuosités ; violente pression à l'estomac en s'éveillant le matin, avec accumulation d'eau dans la bouche, cessation après le lever ; sensation de constriction au pylore avec pression aux tempes ; sensation de malaise à l'estomac : nausées, la nuit, en s'éveillant sensation de malaise comme si on dût vomir ; mal d'estomac accompagnant la céphalalgie ; vomissement avec un peu de malaise stomacal. (*Trans amer. Inst. of Hom.*)

Estomac : — Tranchée au creux de l'estomac et dans l'ab-

domen ; sensibilité du creux de l'estomac au toucher; douleur dans la région du pylore, (*Trans. Amer. Inst. Hom.*) Eructations d'air ; éructations de gaz acides ; beaucoup de malaise dans l'estomac et aux intestins; douleur dans la partie cardiaque de l'estomac, aggravée par l'inspiration profonde et par la marche ; nausées avec forte douleur à la région ombilicale ; nausées légères avec vomissement abondant, sans beaucoup de douleur, mais avec une grande gêne dans l'estomac ; nausées et vomissemnnts violents (chez les chiens.) — (*Burt.*). Chaleur à l'estomac après avoir pris la drogue ; vomissement d'une substance bilieuse, foncée, abondante, qui revient aussi facilement que dans le choléra asiatique ; vomissements et diarrhée avec douleur constrictive crampoïde dans l'abdomen ; vomissements toutes les 15 ou 20 minutes ; les évacuations sont incolores ; douleur aigue dans la région du pylore, remontant graduellement jusqu'à la poitrine et au côté droit ; régurgitation d'aliments ; sensation de faiblesse à l'estomac, forçant à bâiller, avec douleurs à travers la partie ; nausées, vomissements des aliments ; sensation de meurtrissure, et d'endolorissement au creux de l'estomac ; douleur au creux de l'estomac ; douleur dans le derrière de la tête et à l'estomac ; ni nausées, ni vomissements, dans les cas de tétanos. (*Marshall, Lee, Bahremburg, Fellows, Warren* et *Griggs.*) — L'estomac semble comprimé et pincé ; forte douleur dans l'estomac et pression ; douleurs brûlantes, constrictives dons la région ombilicale.

Observations cliniques : — Le vomissement, produit par Phytolacca, vient lentement précédé de nausées, d'une grande prostration et, quelquefois de défaillances et de convulsions. Quand le vomissement se manifeste, il est violent, complet et composé de bile, de mucus, d'ingesta, de vers et même de sang. Ce médicament doit se montrer utile dans quelques variétés d'affection gastrique et de troubles digestifs.

FOIE, HYPOCHONDRES : — Douleur fouillante dans l'hypo-

chondres droit, à la partie supérieure et à la partie inférieure du foie, empêchant le mouvement, ressenti d'abord à 2 heures de l'après-midi, puis tous les matins avant l'aurore, il restait quelqu'endolorissement dans l'après-midi et le soir, douleur dans la région du pylore; impossibilité de se coucher sur le côté droit, après minuit, à cause d'une douleur pénétrante dans l'hypochondres droit; douleur violente, sourde, pressive, dans l'hypochondre gauche, le soir, telle qu'il ne peut rester assis, il se couche toute la nuit, sur le côté douloureux, et le lendemain, la douleur a disparu. (*Trans. Amer. Inst of Hom.*). Encolorissement et douleur dans l'hypochondre droit pendant la grossesse.

Observations cliniques : — Le *Phytolacca* est recommandé dans le affections chroniques du foie et aussi dans les maladies de la rate; il a, indubitablement quelque influence sur ces organes, en vertu de sa tendance a irriter les tissus glandulaires. Il a guéri l'endolorissement et les douleurs d'hypochondre pendant la grossesse.

Abdomen : — Douleur fouillante à gauche et un peu audessus de l'ombilie, ne durant que quelques minutes, douleur peu intense, mais proprement située dans la région iliaque gauche; douleur névralgique dans l'aine gauche; tranchées dans l'abdomen; douleurs griffantes comme avant une diarrhée; douleurs constrictives pendant tout le jour, suivie de l'émission de vents fétides. Ces douleurs disparaissent la nuit; sensation dans les intestins, comme si une diarrhée allait s'établir; gargouillements bruyants dans les intestins; émission fréquente de vents. (*Trans. Amer. Inst. of Hom.*)

Observations cliniques : — Le médecin qui me communiqua le cas suivant, est le même que l'auteur de l'expérimentation fragmentaire dont j'ai perdu le nom : « Au printemps dernier, je terminai, avec le *Phytolacca decandra*, la guérison d'une *inflammation chronique des intestins*, de 5 ans de durée. La malade avait été, sans avantage, entre les mains de plu-

sieurs autorités allopathiques. Je dis que la guérison fut terminée parce que j'avais, auparavant, expérimenté plusieurs rémèdes avec des résultats seulement palliatifs, Avant que cette dame se fiat à mon diagnostic, elle s'était tranquillement soumise à deux examens du Dr Mott Sen, qui porta le même que le mien. Je lui laissai une demi-bouteille de teinture de *Phytolacca*, avec ordre d'en préparer tous les jours du frais, en en versant quelques gouttes dans un demi-verre d'eau, à prendre par cuillerées à thé toutes les 2 heures. »

Selles et Anus : — Constipation de longue durée, selles dures, trois selles dans le jour. La première, dure et précédée de grippement, et les suivantes avec douleurs mobiles dans les intestins ; envie continuelle d'aller à la selle, selle en bouillie ; diarrhée, accompagnée d'une sensation de malaise dans les intestins, sans coliques ni tenesme ; évacuations abondantes de bile par les intestins. Au milieu de la nuit, douleur névralgique irradiant de l'anus et de la partie inférieure du rectum le long du périnée, au milieu du pénis, et suivie, après quelques minutes, par une douleur névralgique au gros orteil droit. (*Trans. Amer. Inst. of Hom.*). Douleur continuelle, sourde dans la région ombilicale, aggravée par le mouvement ; fortes douleurs de colique dans la région ombilicale, gargouillements dans les intestins quelquefois avec désir d'aller à la selle ; malaise et brûlement à la région ombilicale, grande sensibilité des intestins à la pression et forte douleur en marchant, selle naturelle, selle molle et en bouillie, renfermant les aliments non digérés, quelquefois avec efforts ; selle noire, grumeleuse, (selle molle, pulpeuse suivie d'une grande sensation de faiblesse, mouvements continuels de vents très-fétides dans les intestins, l'émission des gaz soulage la douleur des intestins, perte d'appétit, hoquet avec grande envie de vomir, mais sans nausées, nausées et violents vomissements (chez le chien,) beaucoup de gargouillements dans les intestins, avec douleur dans la région ombilicale, forte douleur dans la région

precordiale qui s'empare beaucoup en marchant, beaucoup de gène dans les régions ombilicale et hypogastique, selles molles et en bouillie, selles molles pulpeuse mélées d'aliments non digérés, douleur dans la région ombilicale avec envie d'aller à la selle (*Burt.*). Diarrhée pendant 3 matinées débutant à 2 heures du matin et durant jusqu'après déjeuner, avec évacuations très-abondantes et qui ne cessèrent pas avant de devenir très-aqueuses, pendant plusieurs jours, grande faiblesse, spécialement dans l'abdomen, avec diarrhée et peu ou pas d'appétit; grande constipation, succédant à un état de relâchement antérieur à la prise de la drogue, beaucoup de vents, pas de purgation, selles liquides et brun-foncé. (*Barenburg, Fellows. Griggs*

Effets toxicologiques : La trachée et les poumons sont remplis de mucus, l'estomac est fortement congestionné à la base, le colon et le rectum paraissent congestionnés, le foie l'est beaucoup, les reins le paraissent aussi fortement.

Observations cliniques : —Le *Phytolocca* est un émélo-cathartique ; il produit plusieurs des symptômes d'une forte attaque de choléra morbus. Il est homœopathique à quelques formes de choléra, de diarrhée, de dyssenterie et d'hémorrhoïdes ; contre ces dernières, on l'a trouvé plusieurs fois curatif (chez les éclectiques) appliqué localement et donné à l'intérieur. Il est aussi homœopathique à l'entérite et à la colite ; il a guéri un cas de constipation de longue durée. Je l'ai prescrit avantageusement contre les symptômes chólériformes.

Le Dr Paine (éclétique), après avoir affirmé que le *Phytolacca* doit causer « du brûlement dans l'estomac, de la sensibilité dans la région intestinale, de la chaleur au rectum, du ténesme et des évacuations sanguinolentes, de la dyssenterie et des hémorrhoïdes », donne son expérimentation avec ce remède.— « J'ai traité un grand nombre de cas *d'ulcérations du rectum*, avec un succès remarquable. Un médecin distingué qui s'était traité et avait été traité par d'autres avec tous les remèdes or-

dinaires, pour ce qu'on appelait une affection cancéreuse du rectum, s'adressa à moi il y a environ deux ans, et je lui fis prendre du *Phytolacca* à la dose d'un demi grain, toutes les deux ou trois heures, avec un régime substantiel,... et un lavement d'eau chaude tous les jours. Ce traitement, continué pendant deux ou trois mois, aboutit à une cure complète.

Un autre cas grave de *fissure du rectum* fut guéri de la même manière : ce traitement fut encore utile dans le *prolapsus ani* et les *hémorrhoïdes*.

Les symptômes pathogénétiques du Dr Paine sont très-importants, parce qu'ils montrent l'homœopathicité de la drogue à l'*entérite*, à la *dyssenterie*, aux *hémorrhoïdes*, et à plusieurs autres maladies du rectum. Ils montrent aussi l'analogie du remède avec *nitri acidum* et *mercurius*.

Notre Ecole l'a rarement employé dans ces maladies, mais sa pathogenésie demande certainement qu'on essaye complétement ses propriétés dans ces cas.

Organes Urinaires. — Besoin pressant d'uriner; urine nocturne abondante ; faiblesse, douleur sourde et endolorissement dans la région des reins, plutôt du côté droit, et unies à de la chaleur, malaise dans les uretères ; sédiment crayeux dans l'urine ; sensation pulsative dans la glande prostate, se répétant dans l'après-midi ; *douleur dans la région de la vessie, avant et pendant la miction; * urine rouge-sombre, qui teint le vase d'une couleur acajou, difficile à enlever ; * urine de quantité double et claire comme de l'eau ; rétention d'urine (*Marshall, Griggs*). La secrétion urinaire fut d'abord diminuée puis augmentée. L'urine resta acide et devint décidément *albumineuse*. La pesanteur spécifique augmenta beaucoup. Le flacon employé à mesurer l'urine se couvrit complètement d'un dépôt, épais d'environ 1/6 de pouce (Dr Burt).

Observations cliniques : — Les symptômes des voies urinaires de l'expérimentation originale étaient tout à fait remarquables,

mais ceux qui ont été observés par le Dr Burt sont très-importants. L'urine, avec les réactifs ordinaires, était albumineuse. Quand nous considérons combien l'albuminurie devient importante dans la scarlatine et dans la diphthérie, nous pouvons facilement utiliser la valeur réelle du *Phytolacca* dans ces maladies. Il est indiqué dans plusieurs affections des reins et de la vessie. (Les symptômes marqués d'un * sont curatifs).

Organes génitaux de l'Homme : — Perte complète de tout désir sexuel pendant deux mois ; pas d'érections pendant toute l'expérimentation ; relâchement extraordinaire des organes ; douleur aiguë courant le long des cordons spermatiques ; douleur continue dans les cordons spermatiques (*Trans. Amer. Inst. of Hom. Marshall.*)

Observations cliniques : — Le *Phytolacca* semblerait tout à fait homœopathique à l'impuissance ; de même il paraît devoir se montrer très-utile dans la *syphilis*, bien que nos expérimentations ne nous donnent aucun symptôme subjectif. « Les Indiens chérokees, est-il dit, usaient pour le pansement des plaies vénériennes de la poudre de la racine sèche, et quelques médecins croient qu'elle peut guérir la syphilis, sans l'aide du *mercure.* » Si nous devons croire le témoignage des auteurs éclectiques, le *Phytolacca* ne se montre pas seulement curatif dans la syphilis *primitive* (chancre, etc.), mais aussi sans les accidents *secondaires* et *tertiaires* (ulcères, éruptions, maladies de la gorge et du nez, douleurs ostéocopes, etc.). « Dans le traitement de la syphilis et des affections mercurio-syphilitiques, la *Phytholacéine* est égale à tout autre remède organique... Les douleurs violentes, qui accompagnent les complications tertiaires de la syphilis et mercurio-syphilitiques, sont plus efficacement soulagées par ce remède que par aucun autre. — *Cœ.* » On le dit particulièrement utile dans le cas de gonorrhée et de blénorrhée chronique et opiniâtre ; le Dr Sinks l'estime hautement dans quelques formes de rhumatisme syphilitique, et j'ai constaté qu'il guérissait rapidement plusieurs

des états mentionnés ci-dessus. Il a guéri l'*orchite* (Voir le cas de *rhumatisme* du Dr Smart). Dans l'Ecole Homœopathique, nous n'avons que peu d'expérience sur l'usage du *Phytolacca sur les éruptions syphilitiques.* Dans des conversations avec mes collègues, j'ai appris que quelques-uns d'entr'eux l'avaient employé avec un bénéfice apparent contre les *chancres,* aussi bien que pour les ulcérations de la gorge et l'éruption spéciale du menton. A ce sujet, toutefois, mon expérience est limitée; je l'ai employée heureusement dans les ulcères syphilitiques de la gorge, après l'insuccès de *nitri acidum* et de *mercurius.* La seule observation qui existe sur l'usage de *Phytolacca* dans la syphilis est due au Dr R.-P. Mercer se rapporte à une femme de 38 ans, qui avait été plusieurs jours sous le traitement allopathique (Hahnem-Monthly, I. 458) :

« *Symptômes :* Fortes douleurs dans les bras et les jambes, depuis les coudes et les genoux jusqu'aux doigts et aux orteils, avec tuméfaction œdémateuse des parties affectées ; la douleur s'aggravait au mouvement et au contact ; les pieds et les jambes étaient couvertes de taches rouge-pâle, du diamètre d'une dime, il y en avait quelques-unes sur les bras, la face et le cou ; mal de gorge avec salivation. — *Rhus tox.* fut donné pendant deux jours, sans amélioration, « il y avait deux ou trois ulcères sur la langue, une sensation de plénitude dans la gorge, des plaques ulcérées sur les organes, et qui apparurent en même temps que les taches des jambes, huit jours auparavant, mais elle n'en était pas très-incommodée. » On donna *Tart. Emet.* ; le lendemain, la douleur et la tuméfaction des membres diminuaient, les taches s'effaçaient ; le remède fut donné encore deux jours. « Les membres étaient endoloris et raides, mais sans douleurs, les taches paraissaient à peine ; la gorge était très-malade et il y avait sur les parties un ulcère que l'examen démontra être d'origine syphilitique. Considérant qu'elle avait, auparavant, pris assez de *mercure,* je lui donnai *nitri-acidum.*

Il n'en résulta que peu d'amélioration et *Thuya* fut prescrit; deux jours après, elle était mieux et continua à s'améliorer lentement jusqu'au 9 (4ᵉ jour), où, après qu'elle eut essayé de marcher, revint la douleur des membres, qui s'aggrava progressivement malgré *Thuya*, *Mercurius*, 200, et tout ce que je pus choisir, à haute ou basse dilution, jusqu'au 17, où elle était dans un état semblable, mais pire que quand je la vis d'abord; les chancres et la gorge étaient très-enflammés. Je donnai *Phytolàcca*, 3 gouttes de teinture dans un verre d'eau une cuillerée toutes les 2 heures. » Au bout de deux jours elle se trouvait bien mieux, et l'amélioration continua par *Phytolaccà*, jusqu'au 2 avril (plus de 2 semaines) où elle était guérie, sauf un peu de douleur et de raideur dans les petites articulations, quand elles étaient exposées au froid et à l'humidité, et pour lesquelles fut prescrit *Phytolacca*, 30ᵉ. Le Dʳ Mercer employa, en même temps, pour les chancres, une lotion avec quelques gouttes de teinture dans l'eau.....

Organes génitaux des femmes. — *Metrorrhagie;* menstruation trop abondante et trop fréquente; menstruation doulouloureuse; violentes douleurs abdominales, pendant les règles, chez une femme stérile; leucorrhée, inflammation, tuméfaction des seins. (*Trans amer. Jnst. of Hom.*)

Observations cliniques. — Tous les symptômes ci-dessus sont marqués d'une astérique dans l'expérimentation originale; je n'ai pas eu les moyens de m'assurer s'ils étaient des symptômes pathogénétiques purs. Les signes * indiquent qu'ils *ont été obtenus*, mais que les effets curatifs les ont confirmés. L'expérimentation du symptôme codex n'est accompagnée du nom d'aucun expérimentateur ou d'aucun auteur de notes cliniques. Dans ces observations, je trouve ce qui suit : « Ayant été donné dans un cas de chlorose, dont la leucorrhée avait été guerie par *Pulsatilla*, il fit reparaître cette leucorrhée.» (Possible ?)

Il paraît toujours surprenant que les auteurs éclectiques

ai nt eu si peu à dire du *Phytolacca* dans les maladies des femmes; King, Scudders et autres n'en font pas mention pour ces cas...

A mon avis, la sphère d'action de *Phytolacca* s'exerce principalement (A) sur la glande mammaire, (B) sur les tissus fibreux et séreux, et (C) sur la membrane muqueuse.

Phytolacca a une influence spécifique sur les glandes thyroïde et mammaire, ainsi que sur la parotide et les autres glandes de la gorge, et, par analogie, il doit agir puissamment sur l'ovaire, et l'utérus (ainsi que sur les testicules). En conséquence, il doit se montrer curatif dans l'ovarite et les autres affections de ces glandes, telles que névralgies, etc.; dans la leucorrhée utérine ou dans cette variété qui prend origine à la portion glandulaire du col. Sa puissante influence sur l'ulcération doit le faire curatif dans les ulcérations du col utérin, qu'elles soient de caractère spécifique ou non; enfin il guérit les affections rhumatismales de l'ustérus. La metrorrhagie et la menstruation trop fréquente mentionnées ci-dessus, pouvaient provenir d'une ulcération du col, la dysmenorrhée d'une irritation rhumatismale, et la leucorrhée pouvait avoir une origine glandulaire. Dans les affections organiques de l'utérus, telles que cancers, squirrhes, tumeurs, ulcères, je conseillerai fortement l'usage, interne et externe, de *Phytolacca*, en y persévérant pendant quelque temps. L'action de *Phytolacca* sur les glandes mammaires est spécifique et décisive; dans le *British Journal of Homœopathy*, 84, p. 201, on trouvera un article que j'ai publié sur ce sujet. Depuis la publication de cet article, je l'ai heureusement employé dans plusieurs cas d'inflammation des seins, et aussi de tumeurs et de nodosités de ces organes.

« L'intention de l'auteur est d'appeler l'attention sur un usage spécial de ce médicament, c'est-à-dire *dans certaines maladies des glandes mammaires*. »

Les différents auteurs de la matière médicale des écoles

dominantes et *non* homœopathiques, qui reconnaissent sa valeur dans les affections des glandes, ne mentionnent pas cette sphère particulière de son action. Dans l'expérimentation homœopathique ci-dessus rapportée, nous trouvons : *inflammation, tuméfaction et suppuration des seins*. Je ne suis pas sûr que ce symptôme ait jamais été soumis au criterium pratique, sauf par le Dr Hill, qui recommande *Phytolacca* dans quelques maladies des mamelles. (*Hill and Hunt's Surgerg.*) Mon expérience de ce remède date de près de quinze ans, avant que j'aie vu rapporter son expérimentation ou quelque fait publié sur sa valeur comme médicament.

Quand j'étais étudiant en médecine dans le cabinet de mon père (qui était allopathe), un voisin avait une vache de valeur qui, après un accouchement clandestin, fut ramenée des bois à la maison, avec une énorme tuméfaction des pis. Ils étaient aussi durs qu'une pierre, très-chauds, douloureux, sensibles, et on n'en pouvait pas tirer une goutte de lait. Le propriétaire, très-anxieux, vint au cabinet demander à mon père de lui enseigner quelque chose qui put résoudre l'engorgement et la tuméfaction. Une dose de sel d'Epsom fut administrée, mais après 24 heures, la vache était plus malade qu'avant. Sur ces entrefaites, une vieille femme du voisinage apporta un gros morceau d'une racine blanche, d'apparence succulente, qu'elle appelait *Scoke* et conseilla au fermier d'en couper une partie en petits morceaux et de la donner à l'animal dans quelque « bran mash. » La grande partie restante devait être préparée en décoction, dont il fallait baigner fréquemment le pis tuméfié. L'effet fut magique ! En moins de 12 heures, le lait pouvait être tiré, les glandes étaient ramollies, et quelques jours après la vache était guérie.

J'avais presque oublié cet incident quand, quelques années après, étant engagé dans la pratique, et fort importuné par les abcès mammaires de mes malades, je tenais les remèdes notés dans mes livres comme notoirement etobstinément

insuffisants. En dépit d'*Aconit* et de *Belladona*, à hautes et basses atténuations, l'engorgement inflammatoire arrivait à la suppuration. J'essayai ensuite de plus hautes doses et d'autres médicaments, parmi lesquels *Kali hydriodicum* fut le plus utile, et enfin des applications topiques de *Belladona*, *Arnica*, *Iodium*, etc., selon les procédés de l'école allopathique. Je me déterminai alors à essayer les vertus de *Phytolacca*, et avant d'en commencer l'usage, je m'enquis parmi les fermiers de ma connaissance et me convainquis, à ma satisfaction, qu'il était considéré comme spécifique dans tous les cas d'inflammation et d'engorgement, de « caking » des pis des vaches, et même des juments.

Le premier cas d'engorgement des seins qui fut confié à mes soins était très-sérieux ; la femme, mère de plusieurs enfants, avait eu, à chaque couche, des « abcès mammaires » et des cicatrices sur ces glandes témoignaient de la vérité de ces assertions. Environ quatre jours après la délivrance, elle eut un fort frisson, suivi d'un peu de fièvre, et en quelques heures les deux seins étaient tuméfiés, durs et douloureux. L'enfant faisait de vains efforts pour têter, les mamelons étaient devenus très-sensibles, et elle avait de grandes appréhensions des souffrances inévitables qui se préparaient pour elle. C'était un cas bon pour témoigner de l'efficacité du *Phytolacca*. Dix gouttes de la 1re dil. décim. lui furent données toutes les heures. et une lotion fut préparée avec un demi-verre de teinture pour une demi-pinte d'eau ; celle-ci était constamment appliquée au moyen d'un bandage de coton appliqué sur les seins. Dans le cours de 24 heures, j'eus la satisfaction de trouver quelques signes de résolution ; la chaleur, la douleur et la tuméfaction diminuaient, et au bout de quelques jours, à l'aide d'un bon régime et de l'extraction soigneuse du lait, la femme se remit, avec un petit abcès seulement à côté d'une vieille cicatrice, au lieu de l'énorme suppuration habituelle. Depuis ce temps, j'ai employé ce remède dans de très-nombreux cas, avec le

mêmes excellents résultats, et ce n'est que dans les formes graves, accompagnées d'inflammation érysipelateuse, que j'ai eu recours à *Belladona*, à l'intérieur et à l'extérieur. »

Mais *Phytolacca* est non-seulement utile dans les engorgements, simples et inflammatoires, en déterminant une résolution rapide, de plus il est avantageux dans le cas où la suppuration s'est déjà produite. Là, il réduit l'inflammation, augmente l'activité des absorbants, et ramène souvent un abcès très-large à de plus petites dimensions.

« Souvent il arrive que des abcès mammaires, négligés ou mal traités dégénèrent en ulcères fistuleux, de mauvaise nature ; dans ces cas, j'ai souvent vu les meilleurs effets suivre l'emploi judicieux de ce médicament.

Cas I. — Une jeune femme, *prémipare,* très-obèse, et douée de très-volumineuses glandes mammaires, fut prise de frissons et de fièvre quelques jours après l'accouchement. La famille était pauvre et vivait à une grande distance de la ville, on n'appela pas de médecin, et rien ne fut prescrit convenablement, mais on appliqua très-mal à propos des cataplasmes pendant près de deux semaines, après lesquelles deux larges abcès s'ouvrirent spontanément et donnèrent issue à une énorme quantité de pus mal lié. Six semaines après, on me vint chercher. Le sein affecté était répugnant à voir, long, pendant, tordu, et le siége de larges ulcères fistuleux, sécretant un pus fétide et ichoreux ; la glande était pleine de nodosités dures, douloureuses, du diamètre d'une noisette et plus. Je fis soutenir le sein par l'application de longues bandelettes de diachylum, placées dans différentes directions en travers et autour de la glande, et prescrivis 10 gouttes de *Phytolacca*, 1re, 4 fois par jour, une solution d'une demi-once de teinture dans 8 onces d'eau distillée, devait être injectée dans les trajets fistuleux avec une petite seringue de verre. Ce traitement, uni à un régime meilleur et à un peu de vin, améliora tellement le cas qu'après une semaine un petit ul-

cère restait seul ouvert ; et que 15 jours après, on put le suspendre. La glande ne reprendra jamais son état normal, mais elle gardera probablement sa forme irrégulière et son apparence noduleuse.

Cas II. — Une femme de 40 ans me fit appeler pour la traiter de ce qu'elle appelait « un cancer ouvert » du sein ; celui-ci datait de l'année précédente, consécutif à la naissance de son septième enfant et était le résultat d'un abcès négligé. L'ulcère avait un pouce de diamètre, il était béant, enflammé, et rempli de granulations malsaines ; une sonde passée obliquement au travers et en bas atteignait une tumeur dure, sensible, du volume d'un œuf de poule ; l'écoulement était sanieux et fétide. Le cas fut traité par la suspension et la compression et par l'usage de *Phytolacca*, comme ci-dessus. Il fut guéri en deux semaines.

Plusieurs cas semblables pourraient être cités, mais ceux-ci suffiront, parce que ce sont de bons exemples des guérisons faites avec ce remède. On peut mentionner ici que l'application locale de ce remède est utile pour les *gerçures* et les *excoriations du mamelon* ; il doit être, en même temps, donné à l'intérieur. Si les fissures sont d'origine syphilitique, le remède est encore utile. J'ai traité, une fois, un cas de tumeur irritable du sein, telle qu'elle est décrite par sir Astley Cooper ; elle existait depuis plusieurs années et était très-sensible et très-douloureuse, spécialement aux époques menstruelles ; la douleur s'étendait en bas au bras du côté affecté, et déterminait parfois l'engorgement sympathique des glandes axillaires. J'ordonnai, *Belladona*, *Conium*, *Phosphorus* et *Iodium*, mais sans bons résultats et la malade me quitta. Quelques mois après, j'appris, à ma grande satisfaction, qu'une vieille femme l'avait guérie avec un emplâtre de jus concentré de baies de *Phytolacca*. Depuis ce fait, j'ai traité heureusement plusieurs cas avec ce remède, à l'intérieur, a de basses atténuations et quelquefois avec la teinture-mère.

Dans un cas, je permis à la malade d'employer un onguent de jus de baies mêlé de suif de mouton; elle l'appliquait constamment sur le côté de la tumeur. Je ne puis dire si cela hâtat ou non la guérison, au moins son application ne nuisait pas, bien qu'elle semblat produire quelque vésication à la peau.

La même vieille dame, ci-dessus mentionnée, avait une réputation pour guérir les « cancers » et sans autre application, comme je m'en suis assuré, que l'extrait de *Phytolacca*. J'ai vu la racine, réduite en poudre fine, appliquée sur les tumeurs fongueuses, déterminer leur transformer en ulcères normaux, qui guérissaient bientôt. Je l'ai trouvé aussi utile dans les tumeurs enkystées, dans les indurations récentes et même dans les squirrhes du sein, et je ne serais pas surpris qu'il put être avantageux dans les cancers mammaires.

Dans les cas d'irritabilité des reins, où il n'y a pas de tuméfaction, d'induration ou de tumeur, mais seulement un endolorissement aux époques menstruelles; je l'ai trouvé quelquefois spécifique. Les règles devenaient plus naturelles et les douleurs mammaires disparaissaient. Ici se dresse cette question : Se montrera-t-il utile dans certaines maladies des ovaires ou des testicules? quand nous considérons le rapport physiologique des ovaires aux mamelles, nous devons incliner à prédire son utilité dans plusieurs affections ovariennes.

J'ajouterai à l'article ci-dessus que la racine est d'usage général parmi les nourrisseurs de ce pays pour régulariser toutes les anomalies du lait de leurs vaches. Si ce lait est rare, épais, aqueux, grumeleux ou s'il contient du sang ou du pus, ou s'il devient altéré en quelque façon, ils donnent la racine verte ou en décoction, par petites quantités, et l'effet sur le lait est généralement favorable. Cela suggérerait son usage dans les états anormaux du lait chez la femme, en l'ordonnant à basses dilutions ; les plus hautes pourraient être essayées dans quelques cas particuliers.

Le Dr Eadon, d'Angleterre, mentionne son emploi dans un cas de *tuméfaction des seins :* — Une servante, ayant nourri son enfant pendant un an et demi, reçoit conseil de le sevrer ; à la suite, le sein devint aussi dur qu'une pierre et très-douloureux. Je lui donnai *Phytolacca,* en teinture, à l'intérieur, et un glycérolé du même pour l'usage externe. L'usage de ce remède fit disparaître la dureté, réduisit le volume, et la guérison se fit en deux jours. Je l'ai employé avec succès dans d'autres cas. Ordinairement dans les « caked breasts », il est presque spécifique.

Le Dr John Drummont, d'Angleterre, rapporte le cas suivant (*British Hom. Observer*) : — Madame C., 35 ans, me consulta le 25 février 1865 ; depuis trois mois, elle souffrait d'une série d'abcès dans le sein droit, où il y avait six orifices fistuleux, dont, à la pression, s'échappaient du lait et du pus. La partie était de couleur brun sombre, presque noire par places, et elle avait de fortes douleurs qui empêchaient le repos, son visage était pâle et hagard, l'appétit était très-mauvais, les aliments solides lui répugnaient, le pouls était rapide, il y avait de la transpiration au plus léger mouvement et toutes les nuits. La malade y mettait des cataplasmes de graine de lin, et prenait du *citrate de fer et de quinine.* Je fis suspendre les cataplasmes et les médicaments, fis couvrir le sein de deux bandes de charpie imbibées d'une lotion faite avec 60 gouttes de teinture mère de *Phytolacca* pour quatre onces d'eau et dont l'évaporation fut prévenue par l'application de soie huilée. Cette application devait être renouvelée 4 fois par 24 heures. Deux doses de *silicea,* B, en globules, toutes les 3 heures; bœuf, thé, brandy et vin à prendre en petites quantités et souvent, et uni aux autres aliments qu'elle pouvait aimer. Elle avait essayé de nourrir avec le sein non malade, mais elle était si faible et avait si peu de lait qu'elle fut facilement amenée à sevrer son enfant. Par ce traitement, elle se remit rapidement; la douleur du sein commença à disparaître après 24 heures,

et, au bout de 3 semaines, les fistules étaient guéries et le sein commençait à reprendre sa couleur naturelle. La santé générale s'améliora aussi vite, les sueurs nocturnes disparurent, l'appétit revint, et de ce prompt soulagement, je crois pouvoir conclure que ce nouveau remède se montrera très-utile dans ces cas douloureux et souvent tenaces.

Le Dr Black, d'Edinburg, dit du *Phytolacca decandra:*

« L'intérêt de cette drogue réside dans les trois façons d'agir; — d'abord, son influence sur le rhumathisme périostéique; secondement, son action spécifique sur les glandes mammaires; et enfin son efficacité probable dans les affections de la gorge.

Je n'ai pas beaucoup d'expérience, relativement aux affections rhumatismales du périoste; je l'ai employé parfois au lieu du *Mezereum,* dont il me semble un analogue frappant. Il m'a paru faire du bien. Dans un cas, il fut très-utile, car son administration put parer aux préjudices résultant d'un diagnostic nécessairement obscur. Chez un enfant de quelques mois, une suite de nuits agitées se manifesta en même temps que le développement d'une tumeur dure, sensible, au milieu de l'espace compris entre le mamelon et le sternum, mais plus près de ce dernier. On pouvait douter si l'inflammation affectait quelques-uns des éléments de la glande mammaire non développée ou si elle gisait dans le périoste d'une côte. Dans tous les cas, cependant, *Phytolacca* était indiqué; je le donnai à la 6e dilution et le mal disparut rapidement.

Je ne l'ai pas expérimenté dans les abcès mammaires aigus, dont il tend à devenir le remède principal; mais dans 2 ou 3 cas de tumeurs non malignes du sein, il ne m'a pas paru exercer d'influence.

Le Dr O. H. Mann, d'Ottawa (Illinois), rapporte le cas suivant de *maladie du sein.*

Me..., 22 ans, accouchée d'un second enfant, de tempérament nerveux, délicate, fut prise le second jour de la couche

d'un flux laiteux excessif, la sécrétion étant assez abondante pour imbiber en 2 ou 3 heures, une large serviette, outre l'allaitement d'un gros et frais baby.

Les mamelons étaient si sensibles que quand on appliquait l'enfant au sein, la douleur était violente, et semblait disait-elle, s'élancer du mamelon et irradier à tout le corps, se dirigeant jusqu'à l'épine dorsale, en haut ou en bas, et toujours insupportable.

L'écoulement abondant déterminait beaucoup d'épuisement, et la malade, devenue fiévreuse et agitée, était incapable de nourrir son enfant. Je prescrivis *Belladona* et *Calcarea carbonica*, 3ᵉ, pendant 24 heures, sans effet.

En examinant les mamelons, le lendemain, je les trouvai excoriés et un peu fissurés. Je prescrivis *Phytolacca decandra*, 1ᵉ dil. dec., 10 gouttes dans un tiers de verre d'eau, à prendre par cuillerée à thé toutes les deux heures; — ensuite, une partie de *Phytolacca* pour 20 parties d'eau chaude, devait à l'aide d'un linge mouillé, être appliquée sur les mamelons, et il fallait, pendant 24 heures, cesser de nourrir l'enfant. A ma visite suivante je ne trouvai plus d'excès de sécrétion, et la sensibilité avait presqu'entièrement disparu. La malade me dit qu'elle avait cessé de prendre le médicament après la 4ᵉ dose, par crainte de tarir tout à fait le lait, mais qu'elle avait continué les applications. Elle se remit à nourrir, sans autres embarras.

Larynx et Toux. — Chatouillement au côté gauche du larynx, avec toux hachante, douleur au côté droit de la poitrine et grande sécheresse de la gorge ; sensation d'âpreté dans les bronches, toux, vers le matin, par sécheresse du pharynx; toux sèche, bronchique, avec sensation d'âpreté et légère augmentation de chaleur dans la trachée et les bronches; toux hachante (*Trans. amer inst. of hom.*). Enrouement; sécheresse à la partie inférieure de la trachée et des grosses bronches ; toux sèche, avec peu d'expectoration ; toux forte,

causée par un grattement et un chatouillement dans la gorge, toux dure, accompagnée de grattement et de chatouillement dans la gorge.

Observations cliniques : — L'opinion du Dr Burt semble être, que quand la membrane diphthéritique envahit les conduits aériens, le *Phytolacca* est peu ou pas utile, mais ceci reste à prouver. S'il est spécifique à la maladie, il peut la guérir en quelque point qu'elle se loge. On dit l'avoir employé, avec succès, dans l'asthme et les toux chroniques.

Le Dr A. V. Marshall, écrit :

« En février 1865, étant très-exposé par mes occupations professionnelles, je pris un refroidissement, qui devint très-fatiguant. Pendant environ deux mois, j'employai tous les remèdes ordinaires, et le rhume empirait encore ; je toussais tout le jour et la plus grande partie de la nuit ; mon occupation nocturne semblait être de tousser, de renâcler et de vomir. Il y avait une sensation d'ulcération en un point de la trachée, juste au-dessus du sternum. Ce n'était qu'en pressant le pouce sur ce point que je pouvais expectorer quelque chose, c'était un peu de pus mêlé de mucus ; je me sentais très-mal à l'aise, ma santé s'affectait. Comme j'étais dégouté de toute médication, le Dr A. C. Horton me conseilla *Phytolocca*, dont je mis 3 gouttes de teinture dans un verre d'eau, et pris une cuillerée toutes les 3 heures. Après trois jours, ma toux cessa, ma gorge me sembla mieux ; je cessai le remède et bientôt ensuite fus tout à fait remis.

Poitrine et Respiration. — Haleine courte ; douleur aiguë au côté droit de la poitrine ; douleur dans le côté droit de la poitrine, vers la région du mamelon, pénétrant jusqu'au dos, et ressentie en faisant une inspiration profonde et en penchant l'épaule en arrière, améliorée dans l'après-midi ; douleur au côté droit de la poitrine, assez forte, après minuit, pour empêcher le sommeil, aggravée en se couchant sur le côté droit, disparaissant le matin après le lever ; sensation,

comme de meurtrissure dans les muscles de la poitrine; accès passagers de douleur dans la région du cœur, et, dès que cessait la douleur du cœur, une douleur semblable paraissait dans le bras droit (*Trans. amer. Inst. of Hom.*). S'éveille avec un endolorissement du côté gauche, près de la région cardiaque, qui était sentie pendant le mouvement et l'expiration, et durait depuis des mois; respiration difficile et oppressée; râle muqueux distinctement perçu par tous ceux qui étaient dans la chambre (*Fellows, Griggs.*)

Observations cliniques : — Quelques auteurs éclectiques conseillent le *Phytolocca* dans la tuberculose pulmonaire, et l'analogie peut suggérer son emploi dans les affections ulcéreuses qui envahissent les poumons et les bronches, mais nous n'avons aucun rapport clinique sur son usage avantageux dans ces divers cas. Je l'ai trouvé utile dans un cas de rhumatisme intercostal de plusieurs années de durée. Il doit se montrer curatif, comme l'indiquent les symptômes, dans quelques affections rhumatismales et névralgiques du thorax et du cœur

Dos. — Douleur dans la région lombaire gauche, suivie immédiatement d'une forte démangaison; douleur continue dans l'omoplate gauche, comme par un coup; sensation momentanée comme si on appuyait sur l'omoplate douloureuse un petit morceau de fer froid; sensation de pesanteur et de pression sur les deux omoplates, comme après avoir porté une lourde charge; roideur au côté droit du cou, pire au lit, après minuit; pression et tension tout à fait particulières dans les carotides; induration d'une glande au côté droit du cou; suppuration d'une tumeur derrière l'oreille droite, avec écoulement de matière et de sang; forte douleur entre les épaules, en marchant; douleurs constantes sourdes, pesantes, dans les régions lombaire et sacrée, aggravées par le mouvement; le dos est très-roide, tous les matins. (*Dr Burt.*)

Observations cliniques : — Il est indiqué par les symptômes,

et s'est montré curatif dans des cas de *torticolis*, de *lumbago* et même *d'irritation spinale*.

EXTRÉMITÉS SUPÉRIEURES. — Douleur vive, sourde, et sensibilité au sommet de l'épaule droite, le long du bord supérieur du muscle trapèze, augmentée en pressant sur la partie, et par la contraction du muscle; douleur dans les muscles de l'épaule gauche; douleur à l'insertion humérale du muscle Deltoïde droit; légères douleurs tractives dans la partie supérieure du bras droit; la douleur paraît dans le bras droit, après qu'une douleur semblable eût quitté le cœur; sensibilité du côté externe du bras gauche juste au-dessus du coude, en pressant dessus et en étendant le bras; douleur vive, sourde, et sensibilité excessive, comme par meurtrissure, dans les muscles du côté interne du bras droit, plus violente à environ deux pouces au-dessus du coude et ressentie particulièrement quand la partie est comprimée et touchée, et en étendant le bras; tressaillements et soubresauts des muscles du bras droit, tandis qu'il est en repos sur une table; faiblesse et douleur dans l'os du bras droit, au-desssus du coude, aggravé par le mouvement et l'extension; tiraillements rhumatismaux dans l'avant bras droit; tiraillements rhumatismaux dans l'avant bras gauche, le long du cubitus et sensation semblable dans la jambe droite; douleurs rhumatismales de temps en temps, dans la main droite, très-désagréable en écrivant; douleur rhumatismale, d'abord dans la main gauche, et ensuite dans la droite (?); lancinations comme par des aiguilles, dans le pouce gauche; douleur lancinante violente dans la partie charnue du pouce gauche, durant environ une demi-minute; douleur lancinante dans le petit doigt et l'annulaire de la main droite; douleurs névralgiques dans la paume de la main droite; picotements subits, fréquents, momentanés, au bout des doigts, comme par des chocs électriques; lancinations au bout des doigts, quelquefois à une main, parfois à l'autre. (*Trans. Amer Jnst. of Hom*). Endolorissement des

bras; battements et douleurs au bout des doigts, comme s'ils allaient suppurer (ce symptôme dura trois jours). (*Dr Burt*). Douleur à l'épauche gauche; douleur de paralysie au côté droit du dos, au-dessous de l'omoplate, qui atteignit enfin l'épine et devint piquante, et perçante; endolorissement de l'avant-bras, au lit, semblant siéger dans les os, non modifiée par la position; roideur des extrémités; contraction forcée des mains; secousses spasmodiques des bras et des jambes (*Fellows*, *Lec, Griggs*).

OBERVATIONS CLINIQUES. — Le Dr Burt recommande le *Phytolacca* dans le *panaris*, à cause de la remarquable similitude des symptômes. C'est un remède domestique populaire dans ces affections (on applique la racine verte râpée ou bouillie). Le Dr Burt a guéri les verrues à la main par l'application locale de la teinture.

EXTRÉMITÉS INFÉRIEURES. — Douleur névralgique au côté externe de la cuisse gauche; douleur névralgique à la partie externe de la cuisse droite; douleur névralgique à la partie externe de la cuisse gauche; douleur névralgique dans l'aine gauche; pesanteur des extrémités inférieures, comme si elles étaient endormies, l'après-midi; douleur rhumatismale dans le genou droit, l'après-midi, augmentant à l'air libre, et, spécialement, par un temps humide; tiraillement rhumatismal dans la jambe droite et dans l'avant bras gauche le long du cubitus; sensation rhumatismale dans le genou gauche, avec sensation de raccourcissement des tendons postérieures du genou, pendant la marche; douleurs rhumatismales; au-dessous des genoux et dans les bras; douleur sur le dos du pied droit, à 4 heures du matin; fièvre aux pieds avec augmentation de la circulation capillaire à la face et à la tête; sueur abondante des pieds, plutôt sous les orteils; douleur névralgique sous le gros orteil droit, au milieu de la nuit; douleur locale sous le gras du pied droit, qui a été gelé plusieurs années auparavant, et dans un cor qui n'avait jamais

été douloureux jusque-là. (*Trans. Amer. Inst. of Hom*). Endotorissement des jambes et beaucoup de roideur vers les genoux, aggravés par la marche ; faiblesse ; ne peut marcher que difficilement (*Dr Burt*). Douleur piquante au cou-de-pied gauche, soulagée par la pression ; douleurs piquantes dans le gras de pied gauche, pendant une demi-heure ; douleurs piquantes, lancinantes, aux extrémités de dehors en dedans près de la surface, pendant l'extension des pieds, et la flexion des orteils, (*Follws, Sriggs*).

OBSERVATIONS CLINIQUES. — On rapporte que l'application du suc de la racine sur les cors, « fit enflammer tout l'orteil et le rendit noir, comme par gangrène. » Doit-on attribuer cet effet au suc de *phytolocca?* On l'a employé heureusement dans les rhumatismes chroniques des extrémités inférieures, dans les inflammations chroniques de l'articulations du genou avec, ou sans épanchement, et dans la sciatique et les douleurs nocturnes des membres. Le rhumatisme syphilitique et mercuriel (périostite) choisit généralement le *tibia,* comme centre principal de son action. J'ai employé heureusement le *phytolocca* contre les douleurs nocturnes du tibia, avec nodosités, et même ulcères irritables sur les jambes. Il sera trouvé utile dans presque tous le scas ou l'*Iodure de Potassium* est si généreusement employé par l'École Allopathique, et tout à fait aussi avantageusement que ce sel.

Quand à l'expérience acquise, depuis la première action, sur l'usage de *phytolocca* dans les affections *rhumatismales* et *névralgiques* des extrémités inférieures, on peut consulter les cas rapportés, ci-dessus, par les Dr Hale, Smart, et autres.

PARTICULARITÉS CARACTÉRISTIQUES. — Les douleurs participent toutes de la nature des névralgies ; elles sont pressives et lancinantes, quelquefois comme par excoriation, tiraillantes et contusives, toutes aggravées par le mouvement et la pression ; les douleurs des extrémités siègent toujours à la partie externe des membres ; la sécrétion des larmes, de

la salive, de la bile, de l'urine, et les règles sont augmentées; tendance irrésistible à serrer les dents les unes contre les autres ; vomissements qui ne s'accompagnent que de peu de malaise à l'estomac; la diarrhée semble déterminée par une augmentation d'action du foie et la surabondance consécutive de la bile, avec peu de coliques et de tenesme; avec l'augmentation de sécrétion de la bile, il y a une toux d'irritation, sèche, et des douleurs passagères, revenant presque constamment, à différentes parties de la tête. Nous trouvons les symptômes prédominants au côté droit de la tête et du cou, à l'extrémité supérieure droite, au côté droit de la poitrine, et à l'extrémité inférieure droite. En énumérant les symptômes des yeux seulement, nous trouvons l'œil gauche plus souvent mentionné. Dans les extraits cités, il y a 40 symptômes localisés au côté droit et 31 au coté gauche. Dans plusieurs cas, les symptômes apparurent d'abord au côté gauche, puis passèrent à droite, ou les symptômes suivants se montrèrent à droite. (*Trans. Am, Inst. of Hom*). Douleurs moins violentes à l'air libre. Tous les symptômes sont aggravés au mouvement ou à l'air libre, sauf la céphalgie, qui s'y améliore. Tous les symptômes sont soulagés en se couchant, sauf ceux de la gorge et l'expectoration d'une salive visqueuse. Tous les symptômes sont soulagés en mangeant, surtout ceux de la gorge (*Fellows*, *Warren*).

E. M. HALE.

(Traduct. Dr F. Chauvet).



PATHOGÉNÉSIES NOUVELLES

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE TROISIÈME VOLUME

FIN DE LA TABLE

Poissy. — Typ. S. Lejay et Cie.

